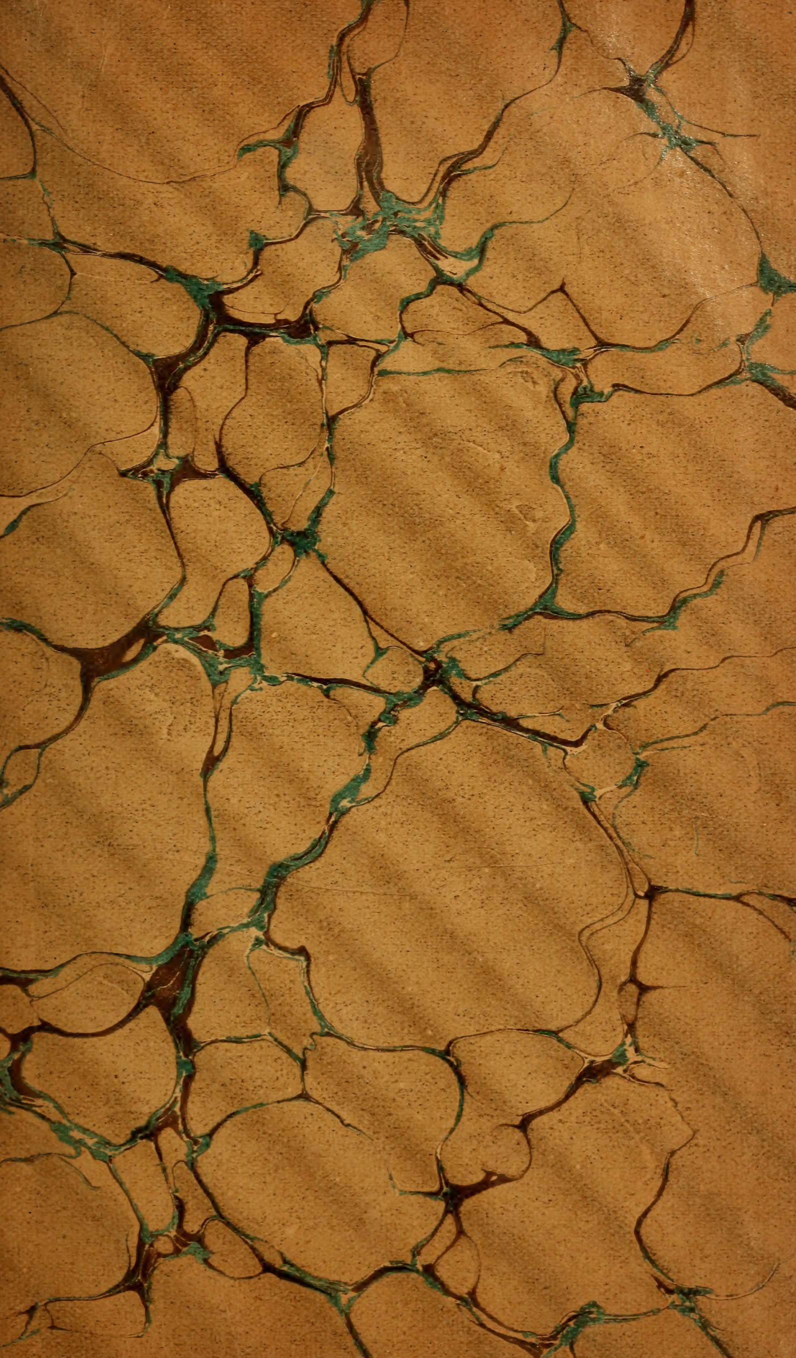




LE
CHASSEUR D'HOMMES

OUVRAGES

DE

EMMANUEL GONZALÈS

LES FRÈRES DE LA CÔTE.

LES MÉMOIRES D'UN ANGE.

ESAU LE LÉPREUX.

LES SEPT BAISERS DE BUCKINGHAM.

LA BELLE NOVICE.

LES SABOTIERS DE LA FORÊT NOIRE.

UNE PRINCESSE RUSSE.

LES PROSCRITS DE SICILE.

L'HÔTESSE DU CONNÉTABLE.

L'ÉPÉE DE SUZANNE.

LES TROIS FIANCÉES.

L'HEURE DU BERGER.

LES AMOURS DU VERT-GALANT.

LA FIANCÉE DE LA MER.

LE VENGEUR DU MARI.

LES MIGNONS DE LA LUNE.

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LE

CHASSEUR D'HOMMES

PAR

EMMANUEL GONZALÈS



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1867

A

MADAME ERNEST ALBY

SOUVENIR AFFECTUEUX

EMMANUEL GONZALÈS

PARADOXE A NE PAS LIRE

— Bah! — s'écria le peintre, — le voyage à Rome est un vieux préjugé dont l'école moderne nous délivrera. Ce licol usé n'est bon qu'à paralyser l'inspiration. La nature est-elle moins riante à Saint-Cloud qu'à Tibur? Un phoque échoué sur un glaçon bleuâtre, au pied d'un roc de Norwége, m'intéresse autant que l'Hercule Farnèse. Qu'ai-je besoin d'aller voir le disque rouge du soleil s'évanouir dans la frange de pourpre où l'horizon du ciel et de la mer Tyrrhénienne s'embrassent, comme on voit la muscade disparaître sous le gobelet du saltimbanque? En fumant mon cigare, accoudé au parapet du Pont-Neuf, j'ai vu cent couchers du soleil que tout juré bourgeois eût insultés de l'épithète d'invraisemblables. A-t-on assez ri du cheval rose que Delacroix a prêté à l'empereur Trajan? Eh bien! hier soir, j'ai vu un camion traîné par une jument normande, couleur gelée de groseille, ornée d'une queue d'une entière blancheur et d'une étoile noire au front. Je parie que Delacroix lui-même n'eût pas osé signer cette jument impossible, mais parfaitement authentique.

— Et vous, Philippe, — demandai-je au philosophe Jourde, qui écoutait le peintre Tobias dans l'attitude d'un sphinx blasé sur les paradoxes, — regardez-vous aussi le pèlerinage de Rome comme une tradition surannée, qui a fait son temps?

— Moi, je suis de l'avis de l'historiographe du *Chat Murr*, — répondit avec une sage lenteur Philippe Jourde.

— En effet, — dit Albéric, — je me souviens que, dans son conte de l'*Église des Jésuites*, le vieux maître Étienne Birkner dit aux parents du paysagiste Berthold : « Laissez partir votre fils pour l'Italie. Dès à présent, » c'est un habile artiste ; il ne manque point ici d'occa- » sions pour étudier d'après les plus admirables origi- » naux dans tous les genres ; mais néanmoins il ne peut » rester ici. La vie indépendante de l'artiste doit s'ou- » vrir pour lui dans la joyeuse patrie des arts. Là seu- » lement ses études deviendront vivantes et révéleront » sa propre pensée. En se bornant à copier, il ne fait » plus de progrès ; maintenant il faut à la plante qui » pousse plus de soleil pour croître et pour porter fleurs » ou fruits. Votre fils a réellement une âme d'artiste. » Soyez donc sans inquiétude sur tout le reste. »

— Bravo ! — interrompit le peintre avec un sourire ironique. — Notre ami parle comme une traduction de M. de la Bédollière. Mais ne savez-vous pas que Théodore Hoffmann était un songe creux, un maniaque, un fou ou un possédé du diable ? Où a-t-il rêvé qu'on allait à Rome pour chercher une inspiration originale ? L'artiste qui va à Rome n'aspire qu'à imiter et à copier, voilà ce qui est vrai. Regardez les compositions froides, sèches, languissantes et mort-nées des premiers prix de Rome, et vous serez convaincus que la joyeuse patrie des arts ne peut engendrer que des copistes, et quels copistes encore !

— Que des copistes ! — murmura d'un air chagrin Albéric, — mais la vocation, cette conscience de l'artiste, a toujours entraîné irrésistiblement vers Rome les grands maîtres de tous les pays, lorsque le prix de Rome n'était pas encore inventé et que ce pèlerinage n'était accompli qu'à l'aide des plus durs sacrifices. Les peintres les plus originaux dont puisse s'enorgueillir la France ont défié des dangers formidables, subi les plus

humiliantes misères, et vaincu leurs passions tumultueuses pour faire le voyage à Rome. Je sais à ce sujet une histoire propre à mieux convaincre Tobias que tous nos raisonnements.

— Conte donc ton histoire, très-docte auteur de vaudevilles, — dit le peintre avec humeur, — et pourvu que j'y trouve un bon sujet de tableau pour le prochain salon, je te pardonnerai ton hérésie.

Albéric Second haussa les épaules, éteignit son cigare et commença son récit.

LE
CHASSEUR D'HOMMES

PREMIÈRE PARTIE

LA FILLE DE L'AVEUGLE

I

COMMENT LE PRIEUR LYONNAIS PROUVA A FRANÇOIS PERRIER QUE NUL N'EST BON PEINTRE DANS SON PAYS

François Perrier était le fils d'un riche batteur d'or de Bourgogne. Tout enfant, il jouait et gambadait au milieu des beaux ouvrages d'orfévrerie ciselés qui étincelaient dans la main de son père. Le bénitier d'argent suspendu au-dessus de son berceau était surmonté d'un ange aux ailes déployées dont les yeux d'émail lui souriaient; le hanap d'or dans lequel trempaient ses petites lèvres roses était curieusement orné de petits anges joufflus qui mordaient à pleine bouche dans des grappes de raisin suspendues aux ceps entrelacés; François

sonnait ses premières fanfares dans un petit clairon d'argent, et versait sur ses mains noircies l'eau qui avait reposé dans une belle aiguière de même métal, aux flancs arrondis et dont les anses représentaient des sirènes au visage merveilleux et à la queue recourbée; enfin tout ce qui l'entourait, dans cet heureux et bien-aimé logis, éveillait en lui les idées et les rêves d'art. Ses premières curiosités, ses observations d'enfant, ses recherches inquiètes de jeune homme annoncèrent une rare intelligence. Il aima de bonne heure la peinture, quoique son père fît tous ses efforts pour l'engager à ne pas déserter son noble métier d'orfévre et à modeler des figurines solides, au lieu de tacher d'une vaine couleur le bois ou la toile. Mais François résistait au désir de son père, et s'entêtait dans sa vocation, en dépit des orages domestiques qui se renouvelaient de plus en plus; le hasard fit qu'à l'époque où il atteignait sa vingtième année, ses parents furent obligés d'aller à Lyon pour soutenir un procès ruineux.

Là son père, très-préoccupé, ne pouvait le surveiller comme à l'ordinaire, et le jeune homme redoubla d'ardeur pour la peinture. Il s'engagea à faire un tableau d'église pour la Chartreuse, et quitta sa famille sous prétexte d'aller visiter un de ses oncles qui habitait à quelques lieues de Lyon. Les moines, pour le soustraire à toute recherche, le logèrent dans une cellule du couvent. Le prieur allait chaque jour voir si le travail avançait, et il trouvait toujours le brave enfant à l'œuvre. Lorsque le tableau fut terminé, l'honnête prieur le regarda longtemps avec une attention minutieuse; puis, ne pouvant plus contenir sa joie, il lui remit une bourse gonflée d'écus d'or, et lui dit :

— Le salaire que je vous offre aujourd'hui au nom du couvent, mon cher François, est, à la vérité, minime et conforme à nos faibles ressources; mais je veux vous donner un bon conseil qui pourra, si vous le suivez, faire resplendir votre nom glorieux et vous rendre plus riche que tous nos gros marchands.

Le cœur du jeune homme palpita de joie.

— Quel est donc ce précieux conseil, mon père? Oh! je vous jure de le suivre.

— J'ai observé dans votre tableau toutes les qualités qui charmeront les yeux des connaisseurs : pourtant il vous reste encore quelque chose à acquérir, et nul maître ne pourra vous enseigner ce quelque chose.

— Comment donc faire? — s'écria Perrier avec une douloureuse surprise.

— Ne vous désespérez pas, mon fils, — continua le prieur, — mais allez à Rome.

— A Rome! — répéta François en passant sa main sur ses yeux comme si le zigzag flamboyant d'un éclair l'eût trop vivement ébloui, et comme si une pensée aussi confuse qu'une vision traversait et troublait soudainement son esprit.

— Là seulement tu comprendras et tu trouveras, — poursuivit le prieur. — J'y ai passé quelques années dans ma jeunesse, et il m'est resté des monuments, des tableaux, des statues et de l'aspect général de la vieille capitale du monde, un souvenir ineffaçable.

Deux larmes perlaient aux cils blonds du jeune Bourguignon.

— Mon père, s'écria-t-il en baisant la main du vénérable religieux, — vous avez prononcé une parole qui m'ôte le repos. A Rome! oui à Rome! c'est là mon but, mon désir, mon rêve unique depuis bien longtemps, mais comment le réaliser? Mon père est riche et pourrait facilement payer les frais du voyage. D'ailleurs j'irai volontiers à pied, dussé-je gagner mon pain en route en peignant des enseignes d'hôtellerie; mais mon père est entiché de son métier d'orfévre, il ne veut pas entendre parler de peinture, et il m'a défendu d'aller à Rome.

— Il faut lui obéir, mon enfant, — dit doucement le prieur.

— Lui obéir, — répéta amèrement François accablé d'un sombre découragement; — c'est-à-dire rester

obscur, inconnu, tourmenté d'un désir inassouvi, sentir mon esprit paralysé dans son élan, ma main impuissante à exécuter! O misère! Pourtant je sens s'agiter en moi une fiévreuse volonté qui me dit que mon père est cruel et insensé de s'opposer ainsi à mon bonheur et de ruiner mon avenir.

— Il faut lui obéir, mon enfant.

— Pourquoi donc? — répliqua impétueusement le peintre. — Croyez-vous que, si je désertais son logis opulent pour une vie de privations, Dieu me condamnerait? Croyez-vous que, si, parti contre son gré, je revenais un jour, riche et glorieux, frapper à la porte de mon père, elle ne se rouvrirait pas pour moi? N'ai-je donc pas le droit de me débattre contre les liens honteux dont il veut me garrotter? de me révolter contre ce médiocre et vulgaire métier dans lequel il veut m'emprisonner? Direz-vous donc, vous, digne prieur, qui m'avez éclairé et encouragé, qui avez deviné le trouble de mon âme, que j'ai tort de ne pas tendre le cou au joug comme un agneau timide et lâche? Non, vous n'oseriez pas, et, si je veux fuir, vous serez mon complice, n'est-ce pas, car vous condamnez mon père dans votre pensée?

— Il faut lui obéir, mon enfant! — répondit l'honnête prieur à l'exalté jeune homme, en lui prenant les mains avec une expression d'intérêt si compatissante que la colère fébrile de François se fondit tout à coup et s'épancha en larmes abondantes.

Ces simples paroles, dites avec tant de calme et de douceur, l'avaient réveillé de son égarement momentané et le touchaient bien plus que des raisonnements emphatiques et prolixes.

— J'obéirai, révérend prieur, — dit-il enfin d'une voix étouffée.

— Bien, mon fils, — répondit le bon moine. — Dieu ne protége pas ceux que poursuit la malédiction paternelle, et qui sait s'il ne vous récompensera pas de votre honnête obéissance par quelque signe de sa miséricorde.

Espérez en lui et tout ira mieux que vous ne pensez. J'ai comme un pressentiment que vous verrez Rome un jour, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné. Tout réussit à celui qui sait vaincre sa passion. Adieu, mon cher enfant, et tenez votre parole.

— Ainsi ce tableau que je laisse dans votre couvent est une œuvre imparfaite et incomplète, révérend prieur? — demanda timidement le jeune Bourguignon.

Le vieux prieur sourit.

— Est-ce là ce qui t'inquiète, mon fils? Ce trouble est d'un bon augure et prouve que tu es un véritable artiste. Regarde donc attentivement ton tableau comme tu regarderais celui d'un étranger. Certes, le saint Bruno est admirablement réussi, et il ressemble à quelqu'un de notre connaissance que tu as singulièrement flatté; mais enfin cette pose de pénitent, cette résignation humble et sincère, cette joie de l'espérance dans la bonté divine, tu as pu en rencontrer les traits épars dans notre Chartreuse. Pour la Vierge, mon cher fils, la trouves-tu réellement rayonnante de la lumière divine? N'est-ce pas là une beauté terrestre qu'on habillerait volontiers de velours et de soie, sur les cheveux de laquelle on cherche une guirlande de roses ou de perles, et qui semble disposée à monter sur son balcon pour écouter les fredons des guitares que les donneurs de sérénades accordent dans la rue? Ah! n'as-tu donc pas vu la Vierge de Raphaël dans la galerie de Dresde? Comme son regard annonce la puissance suprême de la mère de Dieu! comme ses yeux, merveilleux diamants enchâssés dans une ombre profonde, font sourdre dans la poitrine de celui qui la regarde une soif vague de l'éternité! Il semble que de ses chastes lèvres entr'ouvertes s'exhale un souffle mélodieux qui embaume et guérit les plaies du cœur. Involontairement on se sent poussé à s'agenouiller devant elle. Oh! celle-là est bien réellement la reine du ciel et non une jolie danseuse de sarabandes.

En parlant ainsi, le bon prieur, entraîné lui-même par l'enthousiasme, ne s'apercevait pas que François Perrier l'écoutait absorbé dans une extase inouïe.

— Oh! — dit enfin le jeune homme, — j'ai bien envie de crever cette méchante toile. Je suis honteux d'avoir manqué de foi et de dévotion en créant cette Vierge qui n'a rien de divin; mes yeux se dessillent, et je vois que toutes les parties de mes personnages sont bien liées extérieurement comme proportions, mais qu'il leur manque cette harmonie intérieure qui seule peut leur donner une âme!

— Va, mon enfant, — répliqua le prieur, — et sois ferme dans ta résolution. Tu comprends déjà ce qui te manque pour devenir un peintre excellent, c'est un grand pas de fait; mais n'oublie pas surtout que le fils doit obéir à son père.

François Perrier s'abandonna aux plus douloureuses réflexions après avoir quitté la Chartreuse, et résolut de faire une dernière tentative auprès de son père avant de renoncer pour jamais au voyage à Rome. Mais lorsqu'il arriva à la nuit devant la porte de la maison où le digne batteur d'or était logé à Lyon, il se sentit assaillir d'une sourde inquiétude.

La rue était noire, déserte, boueuse. Le vent faisait claquer les enseignes d'étain et trembler les auvents. Pas une lueur ne filtrait à travers les fentes des portes, ou n'illuminait les fenêtres. Dans un coin gisait sur un tas de paille un chien moribond qui essayait de se soulever et qui n'avait plus la force d'aboyer. Le cœur serré, François fit résonner le heurtoir, d'abord à petits coups, puis à grands tours de bras quand le silence seul lui eût répondu. Le chien gémissait toujours. Enfin, une vieille voisine, éveillée par le tapage, mit le nez à la fenêtre et menaça du guet le faiseur de sabbat.

— Il n'y a que les voleurs qui veillent à cette heure-ci, — ajouta-t-elle, — et si vous venez pour piller cette maison, méchant garnement, vous vous userez les

pouces aux murs, car meubles et gens, tout est parti.

— Allons, calmez-vous, ma bonne dame, — repartit François d'une voix altérée et le cœur comprimé par l'angoisse, — je ne suis ni un tire-laine ni un coupe-bourse, mais bien un honnête garçon, le fils de maître Perrier, le batteur d'or, qui logeait céans.

La vieille poussa un grand cri qui retentit dans la poitrine de François et fit tressaillir tous ses membres; ses jambes s'affaissèrent sous lui.

— Pauvre garçon, le fils de maître Perrier! est-il possible! mais vous ne savez donc pas le malheur?

— Quel malheur? êtes-vous folle? Parlez donc vite; parlez! — s'écria le jeune homme stupéfait.

Le petit chien parvint à pousser un gémissement plaintif, tandis que la vieille voisine criait à François :

— Attendez! je vais vous chercher une lettre que maître Perrier a laissée pour vous.

— Mon Dieu! — dit François en s'approchant du tas de paille, — mais c'est Garguille, le petit chien favori de ma mère.

— Oui, — reprit la voisine en sortant de son logis une lampe de fer à la main, — la pauvre bête est revenue mourir à la porte de sa maîtresse. Ces animaux-là, c'est si attaché aux gens! c'est plus sensible que bien des chrétiens!

— Que voulez-vous dire, bonne femme? — bégaya François, ému d'une incompréhensible frayeur et le visage blême comme la mort.

— Lisez, mon voisin, — dit la vieille en se reculant, un peu effrayée, après lui avoir tendu la lettre de son père, — car pour moi je n'aurais jamais le cœur de vous conter une si triste histoire. Pourtant je l'ai vue mourir, la pauvre chère âme!

— Qui donc avez-vous vu mourir, sempiternelle bavarde? — s'écria François d'une voix tonnante et en s'avançant vers elle avec une sorte d'égarement.

— Lisez! lisez! — répéta la vieille en se reculant toujours. François saisit le papier et lut ces mots :

» Ingrat enfant, j'ai perdu mon procès, et ta mère en est morte de chagrin, morte sans te voir, morte en t'appelant et en priant Dieu pour l'absent. Les deux tiers de ma fortune, si laborieusement amassée, sont anéantis. Je compte sur toi pour m'aider à réparer cette perte terrible. Rejoins-moi bientôt à Mâcon.

» Ton père qui te pardonne. »

La lettre s'échappa des mains tremblantes du malheureux fils, et il tomba contre le mur, foudroyé par cet effroyable événement. Le chien gémit sourdement, et, reconnaissant le fils de sa maîtresse, il se mit à lécher ses mains raides et glacées.

II

D'UN HOLOCAUSTE PRESQUE AUSSI DIFFICILE A ACCOMPLIR QUE LE SACRIFICE D'ABRAHAM

Deux jours après, le pauvre François entrait à Macon, et s'arrêtait en frissonnant devant la boutique de son père, qui, debout sur le seuil, les yeux rouges, les joues creuses, le teint blafard comme une lune mouillée par les nuages d'automne, l'avait regardé venir sans prononcer une parole.

Que pouvaient se dire ces deux hommes, éprouvés par une de ces douleurs corrosives pour lesquelles il n'est point d'autre baume que les larmes? Par un effort surhumain, ils se cachèrent l'un à l'autre leurs pleurs;

ils craignirent de profaner leur souffrance par de banales consolations, ils redoutèrent réciproquement d'entendre le son de leurs voix auxquelles ne pouvait plus répondre la voix aimée. Ils s'embrassèrent et gardèrent un morne silence, évitant même de se regarder. Telle fut la première entrevue du père et du fils.

Le lendemain, dès l'aube, car il n'avait point dormi, François descendait de sa chambre d'un pas aussi lourd qu'un vieux menacé de paralysie, lorsqu'il rencontra son père sur l'escalier.

— Où vas-tu, mon garçon? — demanda le batteur d'or.

— A l'atelier, mon père, car je suis venu à Macon pour vous aider à la besogne et vous prouver que je ne suis pas un fainéant, bon seulement à manger le bien que vous gagnez de vos mains.

— Tu es un bon fils, François, — reprit maître Perrier, — mais ta bonne volonté me suffit. Ne descends pas à l'atelier; c'est inutile, puisque je veux t'envoyer à Rome pour y oublier ton chagrin, si c'est possible.

— A Rome! répéta le peintre en s'effaçant le long du mur pour laisser passer son père, car celui-ci montait sans s'arrêter au grenier blanchi à la chaux qui servait à la fois de chambre et d'atelier de peinture à son fils. — Que signifie cette cruelle plaisanterie?

— Viens ça, — dit le batteur d'or en entrant dans le grenier et en jetant un regard attristé, mais calme, sur les toiles appendues grossièrement aux murs à l'aide de clous, sur les palettes, les vessies de couleurs ou les boîtes d'essences qui encombraient les bahuts de chêne noirci, puis sur un lourd chevalet qui supportait un grand tableau. Cette toile inachevée représentait Marthe et Madeleine lavant les pieds de notre Seigneur Jésus-Christ. Marthe seule était terminée et offrait une ressemblance merveilleuse et touchante avec dame Étiennette, la mère de François. Maître Perrier détourna vivement les yeux de cette chère image, et saisit le bras de son fils. — Je ne plaisante pas, garçon, — lui dit-il,

— le prieur m'a éclairé à temps. Tu ne dois pas végéter au fond d'une boutique comme un misérable orfévre. Tu peux devenir un peintre célèbre ainsi que le Flamand Rubens, mais il faut que tu voies l'Italie.

Un instant François éprouva une sorte de vertige et d'éblouissement, il ferma les yeux, et il crut planer comme un aigle dans un ciel d'azur infini et découvrir toute la péninsule qui se déroulait avec des replis de serpent sous son vol insensé. Les temples païens, les basiliques chrétiennes, les villes mortes ou ensevelies dans les entrailles de la terre, surgissaient à ses yeux avec leurs cortéges de statues innombrables, avec leurs bas-reliefs et leurs fresques doués d'une vie surnaturelle, avec leurs galeries de tableaux signés des premiers maîtres.

Mais le frisson passa plus rapide que l'éclair sur la face de l'artiste, et il revint aussitôt à lui.

— A quoi pensez-vous, mon père? — s'écria-t-il amèrement. — Êtes vous donc déjà las de me voir dans votre maison? Avez-vous hâte de m'en chasser comme un maudit et de m'exiler au loin?

— François, — répondit le vieillard ému, — tu sais bien que désormais ma joie est en toi, et que ta dernière absence m'avait mis la mort dans l'âme!

— Eh bien! alors, pourquoi parler de m'envoyer en Italie? — reprit le peintre d'une voix altérée.

— Parce que ton avenir est là-bas, parce qu'ici tu ne feras qu'une chétive besogne; parce que le digne prieur a vu plus clair que moi dans ton esprit, et que te garder à la maison c'est perdre ta gloire future.

— Le prieur a eu tort de vous mettre en tête ces billevesées, — interrompit François d'un air soucieux. — Il se trompe. Je puis devenir un bon ouvrier, et je ne ferai jamais qu'un méchant peintre de village. Mais d'ailleurs, — ajouta-t-il avec une sorte d'emportement et comme s'il voulait s'étourdir lui-même, — qui donc travaillerait pour vous si je vous quittais? Brisé par le chagrin, seul, abandonné, pouvez-vous à votre âge

recommencer votre fortune? Ne seriez-vous pas trompé par des mercenaires? Je suis jeune, robuste, adroit. C'est mon devoir d'aider votre vieillesse. Et que dirait ma mère dans le ciel, si elle me voyait vous délaisser, car elle a ses yeux ouverts sur moi, j'en suis sûr? Et avec qui donc causeriez-vous de la chère morte, les soirs d'hiver, sous le manteau de la cheminée, les soirs d'été, sous la tonnelle de vigne et de chèvrefeuille? Oh! non, mon père, vous n'avez pas songé à tout cela. Souffrirai-je donc que vous rougissiez devant ces gros marchands, vos compères, parce que vous avez perdu un procès? Je veux que vous deveniez riche. Vous comptiez sur moi avant ce jour de malheur, tout en me gourmandant d'être mal appliqué au travail. Eh bien! vous verrez que j'ai su profiter de vos leçons et que j'ai chassé comme une vaine fumée ces visions de gloire auxquelles se complaisait mon orgueil.

Le batteur d'or tremblait de joie en entendant ces généreuses paroles.

— O mon cher enfant, — balbutia-t-il, — pourquoi t'humilier ainsi? Je sais ce que tu vaux et j'ai foi dans ce que m'a écrit le prieur. Pourquoi donc sacrifier ta force, ta jeunesse, toute ta vie à un vieillard faible et débile?

— Mais il ne s'agit point de sacrifice, — repartit brusquement François. — Vous m'avez aimé, vous m'avez élevé à travailler comme vous, vous avez espéré en moi. J'acquitte cette dette d'affection, de labeur et d'espérance, voilà tout. Et comment me séparerais-je sans regret et sans déchirement de cette maison où l'âme de ma mère me semble encore errer, visible à mes yeux seuls, où je crois la retrouver en voyant à la même place son rouet et sa quenouille, ses aiguilles, son livre d'heures, où je puis baiser le chapelet qui a touché son cou et que ses mains ont serré jusqu'au dernier souffle? Oh! ma vie est renfermée dans ces vieux murs, car l'ange de mon bénitier d'enfant m'y

sourit toujours, et je crois qu'il n'est pas ici un meuble qui ne me connaisse et qui ne m'aime.

Maître Perrier pleurait d'attendrissement.

— Dis-tu vrai, François? Renonces-tu réellement sans regret et sans arrière-pensée à la peinture? — demanda-t-il enfin en fixant sur lui un regard pénétrant.

— J'y renonce, — répondit l'artiste avec fermeté.

— Tu ne crois plus à ton talent, n'est-ce pas? et le voyage à Rome ne te paraît plus qu'une chimérique et inutile folie!

— Oui, mon père, — dit encore François avec effort.

Le batteur d'or s'avança vers le grand tableau, et, le contemplant avec une naïve admiration, il étouffa un soupir et murmura :

— C'est dommage, je ne suis pas un grand connaisseur, mais j'aurais juré que cette toile annonçait un talent de maître. — Le jeune homme ne sourcilla pas. — Mais garder toutes ces ébauches, — poursuivit le père, — ce serait s'exposer à la tentation de succomber au péché de peinture. Mieux vaut en faire bravement un holocauste. — François tressaillit, et le vieillard surprit cet imperceptible tressaillement; mais il feignit de ne pas s'en apercevoir. — Que dirais-tu, mon fils, si je brûlais ce tableau auquel tu as sans doute longtemps travaillé!

— Trois mois seulement, — répondit le jeune peintre d'un ton froid; — brûlez-le, et je n'en regretterai pas un coup de pinceau.

— Oh! tu me trompes ou peut-être t'abuses-tu toi-même. Ton cœur doit s'émouvoir pour cette œuvre de ton inspiration. Ne sais-je pas quelle douleur ferait saigner mon cœur si je voyais briser ces belles lampes, ces vases précieux, ces aiguières au col élancé, ces coupes, ces trépieds, ces manches de poignards, ces croix d'église si curieusement ouvragées qui sont l'ornement de ma boutique.

— Brûlez ce tableau, vous dis-je, — répliqua opiniâtrément François.

— Ne mens pas à ton père! ne me trompe pas! Tu as envie d'aller à Rome, tu iras! Qu'un seul mot franc et sincère sorte de ta bouche, ne t'entête pas à vouloir ton malheur!

— Brûlez donc ce tableau! — s'écria le peintre agité d'une impatience convulsive, comme s'il avait hâte d'en finir avec un supplice qu'il sentait au-dessus de ses forces.

— Tu le veux? — dit lentement le vieillard. Et prenant une chandelle de résine qui se mourait dans une torchère en cuivre accrochée au mur, il en aviva la flamme en la secouant; puis il l'approcha du tableau, dont les détails éclairés par cette lueur vive et soudaine parurent empreints d'un relief plus énergique et plus puissant. A cet aspect, des larmes jaillirent des yeux du jeune homme, et un sanglot étouffé lui échappa. — Tu t'es trahi, garçon, — dit joyeusement maître Perrier. — Ton cœur d'artiste a parlé; le nieras-tu encore?

Et il replaça le flambeau dans la torchère. François garda tout d'abord un douloureux silence; mais bientôt, honteux de n'avoir pas su réprimer son émotion, il se redressa fièrement, et, voulant s'abuser lui-même, se fermer toute arrière-pensée, rouvrir violemment sa plaie, il saisit la torche et la mit dans la main du batteur d'or, en disant avec un éclat de rire forcé.

— Vos doigts sont-ils trop débiles, mon père, pour tenir ce flambeau pendant deux minutes et mettre le feu à ce méchant barbouillage? — Maître Perrier, vaincu par cette résistance et en éprouvant au fond du cœur une secrète joie, car il allait conquérir son fils par cette rupture suprême du peintre avec son art, appliqua la chandelle de résine à la toile condamnée, sans regarder ni le tableau ni François. Ce dernier tenait les yeux obstinément baissés; ses dents serrées s'entre-choquaient et mordaient ses lèvres jusqu'au sang. Il se tordait les mains avec une rage sourde. Mais quand la toile couverte de couleur commença à pétiller sous la flamme, son visage se contracta affreusement, le vertige

traversa son cerveau, ses yeux injectés de sang se fixèrent sur maître Perrier avec une expression farouche. Par un mouvement involontaire et désespéré, il s'élança d'un bond vers le vieux batteur d'or, il lui arracha la torche des mains avec violence, et le repoussa rudement loin du tableau, en s'écriant, les lèvres tremblantes : — Ne touchez pas à cette toile, mon père ! ce serait une chose impie !

Puis, renversant la torche avec un geste d'horreur, car il l'avait presque levée sur le vieillard d'un air de menace, il l'éteignit sous son pied, et resta ensuite immobile, muet, comme égaré, frémissant de confusion et de honte devant son père irrité.

— Mauvais enfant, — dit enfin celui-ci lorsque la première impression de stupeur fut passée, — tu vois bien que tu avais trop présumé de ta force et de ta volonté.

François s'agenouilla :

— Pardonnez-moi un moment de folie, au nom de mon affection pour vous, au nom de Jésus dont l'image est retracée dans ce tableau ! Si j'ai saisi votre bras, mon père, c'est que j'ai voulu vous demander grâce pour le portrait de ma mère ; il m'a semblé voir s'agiter ses lèvres immobiles et ses mains se joindre sur la toile inanimée pour nous supplier !

— C'est peut-être un avertissement du ciel, — reprit maître Pierre après un moment de réflexion.

— Non ! c'est un piége, c'est une embûche de Satan ! — dit François, — puisque cette hallucination infernale m'a entraîné à menacer mon père, m'a inspiré un mouvement de haine et de rage fébrile contre lui, m'a fait oublier ma résolution comme si j'étais un enfant capricieux et léger. Mon tableau sera brûlé ce soir, mais c'est moi qui le brûlerai, avec toutes les ébauches qui encombrent ma chambre. Je ne conserverai que cette figure dans laquelle j'ai reproduit avec amour les traits de ma mère. Descendons à l'atelier, mon père, car les ouvriers doivent être déjà à la besogne.

Maître Pierre et son fils quittèrent aussitôt la chambre

blanchie par la chaux, mais ils n'étaient pas depuis une demi-heure à l'atelier que les passants se groupaient dans la rue devant le logis du batteur d'or en poussant de grands cris d'alarme.

Une fumée noire et suffocante, étoilée de flammèches rouges et dardant çà et là des langues de feu onduleuses, enveloppait les combles de la maison et menaçait de l'engloutir tout entière.

Le feu avait pris dans la chambre de François. Quelques étincelles de résine enflammée avaient brûlé sur le plancher et voltigé au hasard; puis, trouvant un aliment dans les vessies de couleurs et les boîtes d'essence, elles avaient couru comme des serpents le long des boiseries, des murs et des solives. Les toiles d'ébauches s'étaient tordues en sifflant et avaient augmenté l'activité dévorante du feu. Les bahuts de chêne s'étaient fendus en éclats. La chambre était devenue un brasier.

Lorsque le batteur d'or et ses ouvriers s'apercevant du danger se mirent à l'œuvre pour le combattre, il n'était plus temps. Les efforts héroïques de François échouèrent à la peine. Tout ce que l'on put faire, ce fut d'isoler le foyer de l'incendie desmaisons voisines.

Une foule empressée, mais désagréablement mêlée de filous et de batteurs d'estrade, s'était précipitée dans la maison de Perrier sous prétexte de lui venir en aide et de mettre en sûreté les riches joyaux de son art. Malheureusement ces objets précieux furent conservés et cachés en lieu si secret que le pauvre orfévre ne put jamais les retrouver.

Sa ruine complète fut ainsi consommée. Il se trouva trop heureux que maître Abraham, son envieux voisin, lui offrît de le prendre à gages pour montrer à ses fils les secrets du beau métier auquel il devait un si grand renom dans toute la Bourgogne.

— Tu vois bien, François, — dit alors le pauvre père au jeune peintre, — que le prieur avait su deviner le doigt de Dieu dans ta destinée. Va donc à Rome! là seulement tu pourras travailler utilement de façon à

me dégager de ce pénible servage auquel je me suis résigné chez mon ancien ennemi Abraham.

— Je ne résisterai plus à votre volonté, mon père, car elle me paraît sacrée.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, dit le brave homme en glissant timidement dans la main de son fils une pièce d'or, — prends donc mon dernier écu, dont je n'ai que faire puisque maître Abraham s'est chargé de me nourrir. — Et voyant l'hésitation douloureuse empreinte sur la figure de François : — Avec cet argent, — ajouta-t-il, — tâche d'arriver à la forteresse de P***, dont ton oncle est gouverneur. C'est un vieillard maussade, bourru et quinteux. Il a maudit et renié sa sœur pour s'être mésalliée en m'épousant, mais peut-être aura-t-il pitié de ta jeunesse et sera-t-il flatté de ta bonne mine. Quoi qu'il fasse ou qu'il dise, tu es son neveu devant Dieu et devant les hommes. Peut-être consentira-t-il à t'équiper ! peut-être tiendra-t-il à honneur que le fils de sa sœur poursuive son voyage à Rome comme un gentil cavalier et non comme un misérable vagabond !

En finissant ces recommandations, le batteur d'or ne put retenir ses larmes, et la voix de maître Abraham qui l'appelait au travail put seule le séparer de son fils qu'il tenait étroitement embrassé.

III

FRANÇOIS S'INSTRUIT, EN VOYAGEANT, DANS UNE NOUVELLE MANIÈRE DE CHASSER

Le voyage à pied ne fut pas malsain pour notre jeune peintre. Il marchait bravement au cœur de l'air. Il s'enivrait à respirer la saine odeur des champs et des

forêts. Là, il voyait à travers les rideaux d'alisiers et de trembles tourbillonner la fumée des énormes brasiers allumés par les charbonniers; ici, il s'égarait dans les sentiers de mousse où il n'entendait que les martellements cadencés du pivert, l'allègre chanson de la bergeronnette ou le susurrement plaintif de l'eau parmi les glaïeuls.

Plus loin, le tic-tac d'un moulin le ramenait dans la bonne voie, et il regardait bouillonner l'écluse où, par une nuit de brouillard, il eût couru grand risque de se noyer. Souvent il suivait le chemin de halage de la Saône, et il écoutait avec joie les cris perçants des mariniers entraînant, à grand renfort de chevaux, dans les eaux basses, de pesants bachots encombrés de futailles.

Il parvint ainsi aux environs de la ville forte de P***.

— Jolie petite ville, Dieu soit loué! — s'écria François; — quel plaisante figure elle fait au milieu des zigzags de muraille, de bastions, de tourelles et de créneaux dont elle est festonnée! Ce haut clocher, pointu comme un fer de lance, la rend semblable à un nid de cigognes au-dessus duquel se profile dans l'air le long bec de la mère. Heureuse ressemblance! car le toit où se colle le nid d'une cigogne abrite toujours, selon le vieux proverbe, un logis heureux et paisible.

Ce disant, il jeta à terre son gourdin noueux, qui eût mérité le nom de massue chez les Algonquins, et se coucha sans façon à côté de ce digne compagnon de voyage.

Le jour finissait; le soleil, dont l'ardeur avait mis à l'épreuve l'énergie du jeune piéton, ne lançait plus que des rayons obliques par-dessus les toits de la ville forte. Sur le canal glissaient silencieusement les barques des paysans qui, le matin, avaient apporté les fruits et les légumes au marché. L'accoutrement un peu singulier de François attirait l'attention de ces derniers et des passants, mais il paraissait peu s'en soucier. Ses yeux

bleus s'égaraient insouciamment çà et là comme ceux d'un dogue au repos. D'ailleurs, si son justaucorps brun était râpé et blanchi aux coutures, il était gracieusement coupé et brodé aux parements. Si ses hauts-de-chausses bouffants avaient été taillés dans une modeste pièce de coutis gris, un collet de chemise blanc comme neige et de toile fine était rabattu sur ses larges épaules; si ses bas bleus et ses souliers à lourdes semelles dénonçaient le campagnard, son chapeau de feutre clair et à larges bords retroussés, auquel flottait fièrement une plume d'aigle, accusait l'artiste, l'étudiant ou le chasseur.

A une large courroie, qui passait par-dessus son épaule droite et sur laquelle il avait peint toutes sortes de grotesques figures, ballottaient un flacon clissé et un sac de voyage renfermant son attirail de peintre. Enfin l'écharpe orange qui serrait son justaucorps soutenait un large couteau de chasse à manche de corne de cerf. Or, il était aisé à ceux qui remarquaient la taille souple et svelte du voyageur, ses épaules carrées, son cou nerveux ombragé de cheveux blonds et bouclés, de deviner qu'il était homme à se servir bravement de son gourdin et de son couteau de chasse contre tout ennemi.

Cependant François jeta son chapeau à côté de lui, vida en quelques rasades son flaçon, mangea un morceau de pain blanc tiré de son sac, et se recoucha sur l'herbe avec la béatitude paresseuse de l'homme qui a atteint son but. Il se mit à rêver à la réception que lui réservait cet oncle terrible qu'il ne connaissait que par tradition, et, il faut l'avouer, la tradition n'était pas rassurante. Mais en ce monde François Perrier ne craignait que Dieu.

En ce moment ses regards erraient sur une colline qui s'élevait en face de lui, couverte de bouquets de bois. Tout à coup il vit déboucher d'un de ces taillis un homme de haute stature, d'un embonpoint inquiétant, étranglé dans un surtout gris à basques raides, chaussé

de bottes de cheval en cuir non corroyé, et coiffé d'une lourde toque de velours violet à laquelle pendillait un gland d'or.

Ce respectable personnage était précédé, entouré et suivi d'une meute de gros chiens aboyant, hurlant, sautant et se culbutant les uns les autres avec une ardeur féroce et presque convulsive.

Aussi, à peine les gens qui cheminaient sur la grande route l'eurent-ils aperçu qu'une étrange agitation se révéla parmi eux. Ceux qui se dirigeaient vers la ville pressèrent le pas au point d'avoir l'air de courir comme s'ils fuyaient un danger imminent. Les autres s'éparpillèrent comme un troupeau de daims surpris par un coup de fusil, et gagnèrent les chemins de traverse du pas d'un criminel qui se sauverait de la potence.

François se mit à rire de tout son cœur en regardant cette déroute, mais il ne tarda pas à en comprendre parfaitement la cause.

Le chasseur à la toque violette n'avait pas encore atteint la grande route que ses chiens éclatèrent en abois furieux comme s'ils traquaient un sanglier dans sa bauge, se dispersèrent et sautèrent sur les passants en bêtes bien dressées à assaillir des créatures humaines. L'un faisait rouler des enfants sur le sable avec ses pattes maladroites; l'autre enfonçait ses crocs dans les mollets d'un portefaix courbé sous un lourd fardeau et le renversait effrayé, saignant et se débattant comme une tortue dans sa carapace; un troisième s'élançait aux flancs du cheval d'un bourgeois, et le mordait à le faire se cabrer et courir au grand galop jusqu'au bord du canal, tandis que le cavalier, suspendu au pommeau de la selle, invoquait lamentablement Dieu et les saints.

Tout stupéfait de cette scène à la fois grotesque et cruelle, le fils du batteur d'or se frottait les yeux comme s'il se réveillait d'un songe bizarre et inexplicable. Il se tourna vers le maître de ces chiens féroces pour voir s'il ne les rappelerait pas; mais ce chasseur de nouvelle

espèce riait à se tenir les côtes et paraissait éprouver une jouissance suprême, voisine de l'extase, à entendre les cris de détresse et à voir la fuite éperdue de tous ces pauvres gens.

François commença donc à croire que cet homme était un hobereau maniaque dont la famille avait oublié de réclamer l'interdiction, et qui venait d'improviser ce passe-temps brutal et puéril; mais quelle ne fut pas son indignation en le voyant montrer du doigt à ses chiens deux dames voilées et enveloppées de mantilles noires, qui côtoyaient le bord du canal, suivies à distance par un jeune page vêtu de deuil.

Les malheureuses femmes, qui tout d'abord avaient voulu fuir, s'étaient bientôt arrêtées tremblantes, essoufflées et se sentant défaillir; d'ailleurs en quelques bonds les chiens les avaient atteintes et formaient autour d'elles un cercle menaçant d'yeux irrités et de crocs avides.

La plus âgée jeta un regard effaré derrière elle; mais le canal avec son eau calme comme un miroir où se reflétaient les trembles, lui barrait le passage. Alors elle cria aux bateliers qui ramaient vigoureusement afin de gagner l'autre bord :

— Pour l'amour de Dieu, bonnes gens, venez-nous en aide! passez-nous du côté opposé.

Mais, quelque déchirante que fût la voix de la pauvre dame, les bateliers semblaient sourds, et, s'ils n'étaient pas aveugles, leurs regards du moins évitaient soigneusement de se tourner vers la cruelle chasse, car ils ne virent ni les gestes désespérés de celle qui les implorait ni ses mains suppliantes tendues vers eux.

— Les lâches! — murmura le jeune Bourguignon. — Ont-ils donc peur de ces maudites bêtes? comme s'ils ne pouvaient pas leur casser les reins à bons coups de rames! Mais peut-être aussi la pauvre dame a-t-elle eu tort de les supplier pour l'amour de Dieu; cette promesse les fait nager comme des dorades? si elle leur

avait montré une bourse garnie de florins, sans doute ils y auraient vu plus clair.

Cependant la compagne de la dame, que sa taille svelte et élancée faisait reconnaître pour une jeune fille, s'était jetée au-devant de la suppliante, s'écriant : « Ma mère ! ma pauvre mère ! » comme si elle eût espéré pouvoir la défendre ou lui servir de bouclier, et, par un geste de dévouement irréfléchi et involontaire, elle essaya d'écarter les chiens furieux en agitant devant eux les plis de son voile.

Mais les damnées bêtes, de plus en plus irritées, sautèrent sur le voile malencontreux, et le déchirèrent à belles dents ainsi que la mantille.

Francois resta ébloui en apercevant le visage de la jeune fille. Jamais plus radieuse vision n'avait glissé devant ses yeux. En effet, un peintre devait remercier Dieu d'avoir crée une fille d'Ève si charmante. Les cheveux noirs de cette enfant de seize ans, réunis en tresses brillantes au sommet de sa tête, couronnaient comme le plus reluisant diadème son front blanc aussi étroit que celui de la Vénus antique. Ses grands yeux, dilatés par l'effroi, ressemblaient à deux émeraudes vivantes et animaient singulièrement sa figure séraphique, au teint d'une blancheur transparente et rosée, aux lèvres mignonnes et vermeilles, aux paupières frangées de cils de velours. C'était la beauté humaine dans toute sa perfection, la grâce dans toute son innocence, la piété filiale dans tout son courage et tout son sacrifice.

Elle ne reculait pas, la pauvre enfant, et cependant tous ses membres frissonnaient et le réseau bleu de ses veines pâlissait sur sa peau satinée ; mais, tant qu'elle croyait préserver sa mère, elle résistait à son épouvante, elle bravait ces bêtes furieuses, elle leur offrait son corps angélique ; hélas ! elle ferma les yeux pour ne pas les voir plus longtemps, car son dévouement de chrétienne et de fille n'eût pu l'empêcher de tomber pâmée de faiblesse et de peur.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité du vol d'une flè-

che. Le jeune page s'était bien élancé au secours de ses maîtresses et avait essayé de frapper les chiens avec son chapeau galonné ; mais ils le lui arrachèrent, le déchirèrent en morceaux, et chacun d'eux courut en rapporter un fragment au colosse à la toque violette, en gambadant d'une facon plus ou moins disgracieuse.

Les deux dames y gagnèrent un instant de répit.

La mère en profita aussitôt pour appeler de nouveau les bateliers. La jeune fille fit glisser précipitamment une bague de ses doigts mignons, détacha de son bras gauche deux bracelets d'or, et les fit briller aux yeux de ces sourds volontaires, en disant d'une voix douce et sonore qui vibra au cœur du jeune peintre comme le rhythme d'une chanson d'enfance longtemps oubliée :

— Approchez, braves gens ! voici votre salaire !

— Sauvez-nous ! laissez-nous monter vos barques, — criait la mère, — et vous serez noblement récompensés.

Mais François vit, à son grand étonnement, les mariniers hocher la tête négativement, et ceux-mêmes dont les barques dormaient au milieu du canal se rapprocher insensiblement du bord opposé, comme s'ils craignaient d'être pris à l'abordage par les chiens du chasseur.

Quand la dame la plus âgée se vit ainsi abandonnée, elle se tordit les mains en murmurant :

— Vierge Marie, protégez-nous !

— N'est-il donc aucun secours humain à espérer ? — dit la jeune fille en promenant autour d'elle des regards troublés.

— Monseigneur, retenez vos chiens ! — s'écria alors la mère en tournant vers le chasseur sa figure décomposée. — Ne vous faites pas un jeu de nos larmes.

— Pourquoi prier cette statue de pierre? — reprit avec une sorte de mépris indigné la belle enfant.

— Ah ! la petite rebelle dédaigne de nous implorer, — dit le géant d'une voix tonnante ; — allons, hop !

hop! Roland? apporte le voile. J'aime à voir les prudes à découvert, ma belle précieuse.

La mère fut saisie à ces mots d'un tressaillement convulsif, et, si sa fille ne l'eût pas retenue dans ses bras elle fût certainement tombée à terre. Roland, grand chien noir d'une force colossale, s'élança en aboyant vers le groupe condamné si brutalement par son maître, et celui ci s'apprêtait à augmenter la somme de ses distractions de la soirée, lorsque sa joie fut troublée par un incident tout à fait inattendu.

François Perrier s'était tout à coup levé, trouvant que le jeu avait trop duré et qu'il était temps de faire tourner la chance.

Il ne savait pas quel était ce tyrranneau butor qui bravait ainsi les règles les plus élémentaires de l'humanité, mais, puisque nul n'osait l'arrêter ni le punir, le premier venu avait bien le droit de lui donner une leçon. Il enfonça son chapeau sur sa tête, saisit son gourdin et cria à la jeune fille :

— Acceptez-moi pour champion, mademoiselle, et je vous promets de faire bravement mon devoir.

Au même instant, l'aboyeur noir vint se heurter contre ses jambes en bondissant, mais il recula en voyant tournoyer et entendant siffler la lourde massue.

La pose calme et déterminée de l'étranger annonçait du reste à l'intelligent animal un rude adversaire.

— Hop! hop! le voile, le voile, Roland! — Répéta la voix enrouée du chasseur, plus surpris qu'irrité au premier abord de cette intervention. Le chien n'hésita plus et bondit de côté, afin d'éviter son ennemi et courir à sa proie; mais aussitôt un coup de gourdin vaillamment asséné lui brisa les dents. Il tomba à terre tout étourdi; puis il s'enfuit en hurlant, la langue pendante et la gueule ensanglantée. — Ho! ho! — cria alors le maître de la meute, véritablement courroucé; — sus au mendiant, sus au bohême, mes agneaux!

Et François eut à peine le temps de se réfugier contre le tronc d'un vieux vieux chêne avant d'être assailli par la troupe entière, qui, exaspérée de son agression, s'élança sur lui en poussant des hurlements de rage.

Le peintre semblait perdu, et la jeune fille, oubliant son propre danger, dit au petit page :

— Perhson, courez à l'aide de ce brave étranger !

Perhson, plus mort que vif, se garda bien de bouger. Sa maîtresse se hasarda alors à faire quelques pas en avant vers le brutal chasseur, afin d'implorer sa pitié en faveur de ce champion qui se dévouait pour elle.

— N'allez point de ce côté, — lui cria alors François. — Profitez plutôt de la distraction que je procure à ces chiens fanfarons pour regagner la ville...

— Et vous abandonner, courageux jeune homme ! — répondit-elle d'une voix émue.

— Vous ne pouvez me secourir, et je me tirerai fort bien seul de ce mauvais pas, — répliqua-t-il. — D'ailleurs pensez à votre mère, mademoiselle.

La jeune fille regarda la pauvre dame dont la figure était toujours blême, et qui semblait encore hors d'état de faire un pas pour se sauver.

Cependant François s'était adossé au tronc noueux et puissant du chêne, les pieds cloués au sable, la jambe gauche tendue en avant dans l'attitude d'un gladiateur gaulois.

Sa main gauche se collait au manche de son couteau de chasse, tandis que de la droite il brandissait son gourdin avec une dextérité inouïe contre ces bêtes enragées.

Son visage restait calme, serein, souriant même; celui du maître de la meute se gonflait au contraire et rougeoyait de colère.

Flexible comme la canne du plus adroit tambour-major, sa pesante massue voltigeait et coupait l'air en sifflant, tantôt haute et tantôt basse, mais couvrant toujours le corps, et elle rompait à coups redoublés l'échine ou la gueule des assaillants.

Leur maître colossal contempla plus ou moins patiemment pendant quelques minutes ce combat inégal et inattendu; mais quand un de ses mignons, blessé à la tête, culbuta en arrière et qu'un autre, la patte brisée, tourna honteusement la queue au champ clos, boitant et gémissant, alors il siffla de toute la force de ses poumons.

Le chiens, obéissant avec une visible satisfaction, dans l'attente d'une prompte vengeance, se réfugièrent derrière leur protecteur.

— Dieu soit loué! vous êtes sauvé, bon jeune homme! — ne put s'empêcher de s'écrier la belle fille.

— Pas encore! — répliqua le colosse en descendant à grands pas du coteau et se dirigeant vers le bâtonniste essoufflé.

— Pauvre garçon, ne l'attendez pas! — dit d'une voix altérée la plus âgée des deux dames. — Ne lui laissez pas le temps de reconnaître votre visage! gagnez la frontière.

— Voici un joli conseil dont vous aurez à rendre compte, belle dame! — s'écria le chasseur; puis se tournant vers François, il ajouta: — Maudit gueux, as-tu perdu la tête pour oser toucher ainsi à mes fidèles gardes du corps?

Le peintre regarda d'abord son interlocuteur d'un air étonné, puis il haussa les épaules en accompagnant ce geste dédaigneux d'un sourire qui semblait répondre:

— Croyez-vous donc que je vous craigne plus que vos chiens et avez-vous envie d'être traité comme eux?

Et il s'appuya nonchalamment sur son redoutable gourdin, comme un berger fatigué.

IV

COMMENT LE NEVEU LIA CONNAISSANCE AVEC SON ONCLE A PROPOS DE CHIENS

Le colosse, de plus en plus exaspéré de cette bravade calme et silencieuse, reprit avec rudesse :

— Es-tu donc muet, effronté tire-laine? mais je saurai te faire parler avec les verges! Tu payeras cher ton audace, vagabond!

Cette fois le Bourguignon le regarda avec des yeux flamboyant d'indignation :

— Prenez garde à votre propre tête, vieux fou! — dit-il hardiment, — car mon bras est en bon train, et, sur mon âme de chrétien, j'ai envie de faire servir mon bâton à une plus noble occupation qu'à celle d'assommer ces créatures sans raison.

— Tu oses me menacer ici, sur les terres de ma juridiction? — répliqua le maître de la meute au comble de la surprise. — Sans doute tu es étranger à ce pays et tu ignores à qui tu parles.

— Triste pays, où l'on souffre de si honteuses avanies, sans en tirer prompte et sévère justice, digne seigneur. Et par les trompettes de Jéricho! — ajouta François Perrier avec plus de violence et en levant de nouveau son gourdin, — qui m'empêcherait de châtier en vous le scandale dont vous donnez l'exemple? C'est un crime odieux et puéril que de chercher sa joie dans la terreur et les angoisses de ses semblables. Vous n'êtes pas un soldat, vous n'êtes pas un gentilhomme, vous n'êtes pas un enfant de cette terre, car le dernier vilain en France protégerait une femme au lieu de s'amuser de ses

larmes et de rire de ses supplications ! A votre, âge, n'avez-vous pas honte de ressembler à ces enfants lâches et pervers qui s'attaquent au plus faible de leurs camarades ou qui torturent des animaux inoffensifs ? Vous outragez Dieu, vous qu'il a doué de raison en abusant de l'obéissance de ces chiens, qui n'ont qu'un instinct et une fidélité aveugles. Vous êtes donc au-dessous d'eux. Oui, pour moi vous êtes moins qu'un chien, et j'aurai plutôt pitié de votre meute que de vous.

—Tu prêches comme un ministre huguenot, mon garçon, — bégaya le chasseur, dont le visage verdissait de rage, — mais j'ai depuis longtemps l'habitude de faire pendre ceux qui prêchent si bien.

François s'avança de trois pas vers lui.

— Avant de me voir pendre, vous serez assommé, damné reître ! — poursuivit-il avec calme. — Vous m'avez traité de gueux et de vagabond sans me connaître, et c'est vous qui méritez ce nom. Ne troublez pas le repos de votre prochain sans motif et sans but, pour le plaisir de nuire et de mal faire, comme ces lutins et farfadets qui jouent la nuit de méchants tours aux voyageurs. Si vous couriez ainsi, avec votre meute, les belles plaines de notre Bourgogne, on tuerait vos chiens à coups de fusil, et, vous même, ce n'est pas impunément que vous insulteriez les fidèles sujets du roi.

Le visage du colosse aux bottes de cheval s'était empreint des teintes les plus diverses; il respirait avec peine, comme un homme qui n'est pas habitué à voir révoquer en doute ou méconnaître son autorité, et que la résistance trouble et étourdit autant qu'un affront.

Il fixait alternativement ses yeux clairs et perçants sur le jeune peintre. Enfin les coins de sa bouche se crispèrent et dessinèrent un aigre sourire, tandis qu'il disait lentement :

— Tu manies presque aussi bien ta langue que ta massue; tu es un vrai troubadour, et je ne m'étonne pas que tu te déclares le champion de ces infantes. Il

est bien temps, je pense, qu'elles viennent remercier leur chevalier.

— C'est à vous d'aller leur demander l'oubli de votre brutalité, mon maître, et cela toque basse et le genou incliné, — repartit naïvement le jeune Bourguignon.

— Vraiment! beau chevalier, — dit le colosse en ricanant. — Et les princesses m'octroieront sans doute merci à ta prière. Allons! j'y consens pour la nouveauté de l'exemple. Mais, mon audacieux et nouvel ami, — ajouta-t-il, en tournant la tête et riant tout à coup à gorge déployée, — il me semble que les oiseaux sont envolés. La reconnaissance leur a fait pousser subitement des ailes; et je doute maintenant que tu obtiennes un baiser ou même une marguerite des champs pour prix du combat. François s'était vivement retourné, et son visage pâlit aussitôt, indice d'un piteux désappointement. — Console-toi, mon garçon, — reprit le maître de la meute avec une sorte d'intérêt et de gaieté, — voici un fragment de voile déchiré que Roland va t'apporter et que tu pourras conserver comme un gage précieux de ta princesse. Apporte, Roland! — Le chien noir obéit et vint se coucher à plat ventre, avec un regard humilié devant le peintre abasourdi. — Dis-moi, — continua le chasseur, — où as-tu appris à faire des armes?

— Il faut que vous n'ayez jamais voyagé loin de chez vous, — répondit François, — pour ne pas connaître les bâtonnistes de Mâcon. Si vous avez fantaisie de prendre sur l'heure une leçon du joli jeu des Bourguignons, cassez une branche noueuse de cet arbre, et dans cinq minutes vous verrez comment nous apprenons à vivre aux gens grossiers.

— Sang-Dieu! — s'écria le colosse, — tu es un vrai Goliath; mais tes fanfaronnades sont appuyées par un poing respectable, et c'est ce que j'aime en toi, car tu prodigues plus que n'annonce ton menton sans poil ni duvet. Souffle sur ta colère, garçon, et donne-moi la

main ; mais, avant tout, dis-moi qui tu es, d'où tu viens et quel est ton métier.

Le jeune peintre regarda le questionneur avec dédain et répondit, tout en ouvrant son sac de voyage :

— Pourquoi donc, si cela ne me plaît pas, monsieur le curieux ? N'est-il pas naturel que je vous demande qui vous êtes, à vous qui rendez les routes dangereuses et qui ressemblez moins à un honnête homme qu'à un seigneur de buissons et à un capitaine de grands chemins ? Oh ! il est inutile de fixer sur moi ces yeux goguenards, car je veux savoir votre nom pour porter plainte contre vous.

— Par saint Denis ! — dit d'un air altier et impérieux le géant aux chiens. — Je ne reconnais qu'à un seul homme le droit de me questionner ainsi, et cet homme est assis sur le trône de saint Louis. Mais, patience ! mon jeune ami, ne me brise pas le crâne, car je désire vider quelques vieux flacons avec toi, et je te répondrai comme si tu étais le favori de Sa Majesté.

Cependant Perrier, qui venait de tirer de son sac un rouleau de papier et des crayons rouges, lui cria :

— Attendez, noble fier à bras ! vous voulez connaître mon métier. Eh bien ! ne bougez pas, restez dans cette attitude et forcez vos chiens à se tenir tranquilles. Je ne vous demande qu'un quart d'heure de patience pour toute rançon et ensuite je vous laisserai aller.

— Quel caprice singulier ! — murmura le chasseur ébahi.

— Je me hâte avant que la nuit soit tombée tout à fait — poursuivit François en saisissant ses crayons et jetant quelques traits sur le papier, — de retracer une scène dont tous les détails me sont présents. Prenez garde, maître ! vous faites une grimace qui vous enlaidit diablement, si c'est possible.

— Ah çà ! garçon, ta tête est-elle vraiment détraquée ? Es-tu un de ces misérables barbouilleurs de bonne toile qui valent moins que des mendiants et qui croient pouvoir marcher de pair avec les gentilshom-

mes, tandis qu'ils ne sont que d'orgueilleux fainéants?

— Ne parlez pas et reculez-vous un peu, — reprit François en riant; — vous savez que je ne manie pas toujours le pinceau et le crayon, et que ceux qui insultent le peintre ont à compter avec le bâtonniste. Je ne trouverai pas d'ailleurs tous les jours, sur mon chemin, une si effroyable figure de chasseur d'hommes et de femmes.

— Ni un visage d'ange comme celui de la donzelle au voile déchiré, n'est-ce pas? — interrompit malignement le vieil homme, qui se mit à rire en voyant les joues de son adversaire s'empourprer de confusion. — Que veux-tu, cher garçon! Le destin m'a condamné à être un chasseur d'hommes et je remplis ma vocation, même en temps de paix. Ton plaisir est de casser bras et jambes avec ton gourdin; moi, j'aime assister à une chasse aux femmes, car ce sexe m'a toujours été contraire. Et, en somme, peux-tu payer aussi facilement des os rompus que moi une mantille trouée ou un voile déchiré?

Le peintre regarda attentivement l'ébauche de la figure laide et bizarre du chasseur, qu'il venait de terminer, et en examinant cette peau parcheminée et plissée, ces pommettes larges et proéminentes, cette bouche richement fendue, armée de dents longues, jaunes, inégales et pointues, ce nez bourgeonné et camus, ces yeux ronds et saillants, le tout surmonté d'une chevelure épaisse et grisonnante, il comprit les goûts étranges d'un colosse si semblable à une de ces monstrueuses idoles de l'Hindoustan, qui servent de chapiteaux aux lourds piliers des pagodes. Cependant il lui répondit froidement :

— Jamais je n'ai levé mon bras contre des créatures sans défense. Jamais je n'ai fait le mal par plaisir.

Un éclair brilla dans les gros yeux du chasseur.

— Tu n'es qu'un enfant, — dit-il, — et ton cœur ne s'est pas endurci sous la tente du soldat; mais moi je

suis un vieux routier, et sans doute le nom du marquis de Langallerie ne t'est pas inconnu.

— Le marquis de Langallerie, — répéta François avec stupeur.

— Ma réputation de général rude et sévère te fait-elle peur, et refuserais-tu l'hospitalité que je t'offre de bon cœur, car j'aime les braves garçons qui te ressemblent?

Le peintre se hâta de glisser papier et crayons dans son sac, et, après l'avoir refermé, il prit son bâton; puis saluant le vieux gouverneur :

— Cette hospitalité, je venais vous la demander, mon oncle, car je croyais que vous aviez volé votre mauvaise renommée; le frère de ma chère et digne mère Étiennette conservait dans mon cœur un petit coin d'affection et de respect. Mais maintenant que je vous connais, monsieur le marquis de Langallerie, je rougirais d'accepter de vous une place à table ou un écu dans ma poche. Ce n'est pas moi qui réclamerai désormais le titre de votre neveu; et je veux oublier, si Dieu le permet, que nous nous sommes rencontrés d'une si fâcheuse façon.

Le marquis, d'abord très-étourdi de cette réponse, sentit bientôt la colère monter de son cœur à son visage, et ce fut d'une voix rauque qu'il répliqua :

— Tout beau, monsieur mon neveu! la nouvelle me surprend, car je ne croyais pas me trouver en famille; mais de bons parents ne se quittent point si vite, et je tiens à vous garder près de moi. N'essayez pas de vous sauver, car je vous ferais arrêter, par pure amitié, mais sans miséricorde.

— Essayez donc! — répliqua François avec une expression menaçante.

— Ah! tu es bien le sang de cette Étiennette qui a bravé ma volonté pour épouser un vil artisan — murmura le gouverneur d'une voix sombre.

— N'outragez pas ma mère, monsieur! — dit le peintre en agitant son bâton.

— C'est sans doute la voix du sang qui te pousse à

m'insulter si chrétiennement, n'est-ce pas ? — reprit le marquis. — Mais, voyons, mon beau neveu, ne puis-je rien faire pour toi ? Tout diable noir que je te paraisse, j'ai encore la volonté et le pouvoir d'être utile au fils d'Étiennette, lorsqu'il est si vaillant garçon. Je puis même, — ajouta-t-il après un peu d'hésitation, — t'offrir le grade d'officier dans les mousquetaires attachés à mon service.

— Laissez-moi aller librement, mon oncle, — répondit François d'un ton plus doux, mais fier. — Je veux être un peintre indépendant et non un soldat à la chaîne. Merci de votre offre, mais je ne compte emporter de vous que l'esquisse tracée sur mon papier.

— Va donc, mon garçon, — dit le marquis avec un accent de tristesse. — Je regretterai toujours que notre rencontre ait si mal tourné. Donne-moi seulement l'accolade d'adieu. — Et lorsque le hardi jeune homme, après y avoir consenti, lui eut tourné le dos et fut parti d'un pas leste, ferme, dégagé, le marquis, qui le suivait avec un regard d'envie et de regret, s'écria en soupirant : — Qui croirait qu'un garçon si brave, si vigoureux et si habile au bâton, pût s'entêter à devenir un barbouilleur d'enseignes ! Ah ! si j'étais son père !...

Puis, sifflant ses chiens, il reprit tout soucieux, et absorbé dans des pensées mélancoliques qui ne lui étaient pas ordinaires, le chemin de la citadelle.

V

DE QUELLE FAÇON LES AMATEURS DE TABLEAUX PROTÉGENT LES ARTISTES.

Arrivé à Vienne en Dauphiné, François Perrier chercha son gîte dans une hôtellerie borgne, fréquentée par les rouliers, les colporteurs et les montreurs de curiosités. Il tâta ses poches, elles étaient vides. Que faire? Il demanda au maître du bouge s'il ne se trouvait pas à Vienne quelques amateurs de peintures auxquels il pourrait offrir un de ses dessins. L'hôte sourit, appela son garçon et lui dit de conduire l'étranger chez le docteur Scholasticus.

— Singulier nom! — observa le peintre.

— Le nom dit l'homme, — répliqua l'hôte; — le docteur assure à tout le monde qu'il est le plus fin connaisseur et le plus habile collectionneur du monde entier.

Maître Scholasticus reçut François avec une dignité toute doctorale, mais dès qu'il sut avoir affaire à un artiste, il devint affectueux, et s'empressa de le conduire à son musée, dont les murs étaient cachés par des tableaux du haut en bas.

— Voyez! — s'écria-t-il avec une emphase orgueilleuse, — ce *Pâris offrant la Pomme à Vénus* est un des derniers ouvrages du Giotto. Quel style! quelle étude de la nature, et comme cette pomme est bien imitée! N'avez-vous pas envie de la manger?

A vrai dire, quoique l'appétit du jeune Bourguignon fût passablement aiguisé, la pomme en question ne lui

inspirait aucune tentation, car elle ressemblait à une orange verte. Pâris était coiffé d'un casque d'archer de la garde écossaise, et ses membres étaient agréablement coloriés en rose, pour contraster avec les trois déesses qui s'alignaient devant lui aussi raides, aussi blanches, aussi maigres que les fantômes de femmes mortes de faim.

— Je ne croyais pas, — hasarda Perrier, — que le Giotto eût jamais produit une composition si sèche et si dénuée d'expression.

Le docteur haussa les épaules ; puis il se frotta les mains d'un air de triomphe, au lieu de paraître froissé et mécontent de l'observation.

— Vous venez de faire en un mot l'éloge le plus flatteur de ce tableau, mon jeune ami. Vous le trouvez sec et sans expression ? Ne craignez pas de le répéter. Ah ! ah ! vous êtes novice dans l'art sublime de la peinture, maître François. Sec et sans expression, n'est-ce pas ? Eh bien ! c'est là le grand mérite du Giotto de n'avoir jamais cherché l'expression aux dépens de la vérité et de n'avoir jamais voulu dépasser la nature. Sec et sans expression ! c'est là ce qui prouve que mon tableau est un véritable Giotto. Mais s'il n'était pas sec et sans expression, ce serait un faux Giotto que j'expulserais à l'instant de mon musée et que je ne vendrais pas deux écus, tandis que je ne donnerais point celui-ci pour dix mille livres. — Le jeune peintre se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire au nez de l'original collectionneur. — Regardez maintenant cette *Cène*, de Léonard de Vinci, — reprit l'enthousiaste Scholasticus ; — vous ne vous plaindrez pas, cette fois, de la couleur et de l'expression. Remarquez bien la diabolique grimace que fait le traître Iscariote, tandis que Notre-Seigneur lui prend doucement la main. N'oubliez pas ces musiciens qui jouent de la basse dans un coin, ces chiens qui se battent sous la table et qui se disputent un os, et ces belles Samaritaines qui écoutent curieusement à la porte.

— Je ne sais, — répondit le peintre, — mais j'ai peine à croire que le grand Léonard de Vinci soit l'auteur de cette indigne ébauche ! Que signifient ces mitres d'or qui font ressembler les saints apôtres à des satrapes d'Orient ? Pourquoi ces bagues aux doigts, ces colliers, ces robes fourrées d'hermine sous lesquelles on ne devine aucune forme vivante ! Le bariolage n'est pas la couleur, et l'harmonie d'un sujet aussi simple et aussi sévère que la *Cène* de notre divin Sauveur n'a rien à voir avec cette confusion de marionnettes et de couleurs incohérentes qu'une main inhabile et un esprit égaré ont pu seuls éparpiller sur cette toile.

Scholasticus leva les mains au plafond avec un soupir de commisération.

— Aveugle et profane ! trois fois profane Bourguignon ! — s'écria-t-il dans une sorte d'extase ; — as-tu donc des yeux pour ne pas voir? Quoi ! un humble apprenti ose critiquer l'œuvre la plus merveilleuse du grand Léonard ! à genoux, malheureux ! ouvre les yeux et demande pardon de ton sacrilége. Comment ! tu ne reconnais pas dans cette profusion de couleurs étincelantes, flamboyantes, rayonnantes, la touche magique du maitre ? Mais si tu supprimais ces tiares d'or, ces robes de soie et de velours, ces brillants colliers, ces joueurs de basse, ces belles curieuses à ceinture flottante, cette *Cène* serait le tableau du premier venu. Que resterait-il de Léonard de Vinci ? Quand bien même il aurait signé son nom en lettres d'or au beau milieu de la toile, on ne croirait pas qu'il est de lui.

— Et on aurait raison, — murmura François en souriant.

— Quant à ce saint Jean, — continua Scholasticus en tirant un petit rideau qui cachait ce nouveau trésor, — c'est mon diamant, c'est le chef-d'œuvre d'Albrecht Durer, de Nuremberg, qui, parmi les maîtres allemands, surpasse Holbein et Martin Schœn. — Le peintre ne put s'empêcher de secouer la tête, car il pensa que, si l'apôtre favori de Jésus ressemblait à ce vulgaire céno-

bite, rouge ou trapu, Notre-Seigneur devait l'avoir choisi parmi les bouviers de Judée. Mais le docteur ne remarqua pas ce hochement de tête, car, absorbé dans son admiration, il ne pensait qu'à détailler au jeune artiste les beautés du tableau. — Sans doute, maître François, vous allez me dire que ce saint Jean couleur de bière n'est pas l'œuvre du bonhomme Albrecht, cet artiste immortel qui se laissait battre par sa femme et qui se vengeait en peignant l'homme qui bat sa femme. Eh bien! vous vous trompez. Si ce saint Jean avait le visage doux et beau qu'on prête à l'apôtre qui était le reflet gracieux et mélancolique du Christ, je le reléguerais au grenier, comme un tableau de rencontre et de hasard. Mais ce saint Jean n'est autre que Martin Luther, ce terrible hérétique dont Albrecht n'a pas osé avouer et signer le portrait! comprenez-vous maintenant la valeur de ce chef-d'œuvre? — François s'inclina devant ce stratagème d'amateur; il se contentait d'admirer les magnifiques cadres d'or dans lesquels se prélassaient les exécrables copies et les pauvres originaux dont se composait le musée du docteur, et il finit par se dire qu'un Mécène qui accordait une si fastueuse hospitalité à de honteuses ébauches, ne pourrait manquer de s'extasier à la vue des dessins que lui, simple apprenti de l'art, allait dérouler à ses yeux. — Enfin, vous voyez quelles sont mes richesses, mon jeune ami, — poursuivit Scholasticus. — A la vue de ce musée, l'artiste reste accablé et comme muet d'admiration. Eh bien! telle est l'ignorance de mes stupides concitoyens, telle est leur rudesse barbare et leur grossière indifférence pour les arts, qu'aucun d'eux ne demande seulement à visiter ma galerie! Ils traitent de manie ma passion pour les chefs-d'œuvre des grands maitres!... Puis, quand je veux vendre quelque tableau, honte et misère! il faut que j'aie recours à des juifs; et ces infâmes usuriers ne rougissent pas de me les acheter un morceau de pain!

— Comment, — dit Perrier très-surpris, — vous

n'êtes pas seulement amateur de tableaux et de curiosités d'art, vous en êtes donc aussi marchand?

— Vous devez me comprendre, excellent jeune homme, — reprit le docteur. — J'aime à protéger les arts; ma vie est dévouée à la propagation de ces œuvres sublimes qui appartiennent à l'univers; je cherche donc à les faire circuler le plus possible dans le monde. Chez moi ils seraient perdus et réservés à ma seule jouissance. Il serait odieux de thésauriser égoïstement comme un avare des toiles immortelles.

— Vous avez raison, — répondit François en riant en lui-même de cette nouvelle originalité. — Mais permettez-moi maintenant de vous montrer quelques essais qui, sans doute, ne souffrent aucune comparaison avec les chefs-d'œuvre que vous venez de me faire admirer...

— De la modestie! fort bien! cela sied à la jeunesse. Voyons vos dessins, mon jeune ami. Mais prenez garde, je m'y connais, vous vous en êtes aperçu; et je suis très-sévère. — François tira, non sans sensation, ses dessins de son carton. Le docteur Scholasticus les parcourut légèrement des yeux. — Parfait, — dit-il. — Cela ne manque pas de style et d'ordonnance. Il y a là un je ne sais quoi qui annonce un artiste de goût. Vous avez le crayon facile. Et que comptez-vous faire de ces petites exquisses, mon ami?

Le peintre le regarda avec une nuance d'embarras.

— Je désirerais trouver un acheteur, afin de pouvoir continuer mon voyage à Rome, monsieur.

— Ah! vous allez à Rome, maître François. Délicieux voyage, en vérité! Je voudrais y aller avec vous et voir les œuvres des maîtres, dont je ne connais que le peu qui m'est passé entre les mains.

— Il vous en reste, en effet, beaucoup à voir, monsieur, — observa Perrier avec une intention sarcastique qui échappa au docteur.

— Oui, le *Jugement dernier* de Michel-Ange, par exemple.

— Il est surprenant, en effet, qu'il ne figure pas dans votre galerie, monsieur, — dit François avec un merveilleux sang-froid.

— Oh! Rome! Rome! c'est mon rêve, — reprit Scholasticus. — Mais que voulez-vous, j'ai ici des clients! beaucoup de clients!

— Et vous ne pouvez les laisser mourir tout seuls, cela se comprend, — dit Perrier toujours sérieux.

— Vos dessins promettent un grand talent, mon jeune ami, un grand talent. Je crois même qu'ils ne nuiraient pas à l'ensemble de ma collection. — Un rayon d'espoir passa sur le visage assombri du peintre. — Mais ils ont un grand défaut pour moi, vous en conviendrez vous-même.

— Quel est ce défaut? — demanda Perrier avec inquiétude.

— C'est que vous n'êtes pas mort, mon jeune ami.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Certes, je ne veux pas votre mort, et je souhaite que Dieu vous garde longtemps en joyeuse vie, maître François. Mais je me suis fait une loi de ne jamais acheter une toile ni un dessin d'un artiste vivant. Voyez plutôt ma galerie. Chaque amateur a son goût, vous le savez; mais je suis vraiment affligé de ne pouvoir vous aider à continuer votre voyage.

François reprit ses dessins, et ferma son carton en disant :

— Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur votre galerie, monsieur, pour être convaincu que vous ne pouvez acheter impunément le tableau d'un artiste vivant.

— Comment cela? — dit vivement le docteur.

— Parce qu'un artiste vivant ne souffrirait pas, monsieur, que vous signiez de son nom une honteuse composition achetée au dernier des barbouilleurs d'enseignes, — répliqua le peintre avec un salut ironique.

— Êtes-vous fou, jeune homme! — s'écria Scholasticus pourpre de colère et brandissant d'une main

fluette et ridée sa longue canne à pomme d'or. — Osez-vous insulter en ma personne le Giotto, le grand Léonard et l'immortel Albrecht Durer?

— Je suis leur disciple, monsieur, — répondit Perrier en jetant un regard de mépris sur les tableaux appendus au mur, — et je suis forcé de vous traiter comme un de ces maraudeurs qui viennent dépouiller les morts, la nuit, sur le champ de bataille. Vous êtes un de ces corbeaux impies et non un protecteur des arts. Dieu me garde à jamais d'un tel Mécène, et vous pardonne, monsieur!

Puis le jeune Bourguignon sortit de ce singulier musée et de la maison du docteur en se demandant s'il retournerait à Mâcon ou s'il persisterait à aller à Rome en implorant la charité des passants.

VI

QUE CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR AUTRUI.

L'homme tient rarement compte dans ses calculs d'avenir des petites misères, des accidents puérils, des déceptions qui doivent le faire trébucher dans son chemin, tout cuirassé qu'il soit contre les malheurs.

Notre jeune peintre s'était attendu à combattre des brigands, à gravir des montagnes, à traverser des orages.

Il n'avait pas songé qu'il pourrait manquer de pain au milieu du voyage.

Il n'osait rentrer à son hôtel, où il n'eût su comment payer son écot, et il maudissait la fantaisie qui l'avait poussé à ce voyage impossible.

La sottise de maître Scholasticus le décourageait et le faisait presque douter de son talent.

Indigné tout à l'heure en sa présence, il sentait maintenant des larmes amères brûler ses paupières comme des grains de sable ardent.

Il ne voyait aucun moyen de continuer sa route, à moins de s'occuper le long du chemin à détrousser les passants.

S'il avait seulement trouvé quelque enseigne d'auberge à enluminer ! mais cette chance lui fut refusée.

Pas une n'était assez déteinte par la pluie et le soleil pour lui fournir un prétexte de gagner son pain de la journée.

Il craignait cependant les railleries du retour, et avait honte de revoir son père sans avoir réussi dans sa tentative.

Le visage morne et abattu, il se laissa tomber avec accablement sur un banc de pierre scellé au mur du couvent des Carmes, et se mit à rêver le plus tristement du monde. En ce moment, la place du couvent était calme et silencieuse, mais elle ne tarda pas à se peupler d'une étrange population.

C'était toute une fourmilière de manchots, de culs-de-jatte, de paralytiques, de boiteux et autres estropiés, qui se groupaient autour de la porte d'entrée comme un essaim de frelons.

Un vieil aveugle, à cheveux argentés, à barbe biblique, monté sur un petit cheval fourbu, couronné, poussif, qui montrait encore d'infructueuses dispositions pour le trot, vint s'arrêter devant le banc de pierre. Il descendit péniblement de sa monture, attacha son licou à un crampon de fer, et se glissa timidement derrière la bande.

François s'étonnait de voir la petite place envahie soudainement par cette cohue de haillons et de membres disloqués, d'où s'élevaient contre lui des apostrophes malveillantes accompagnées de regards jaloux et haineux. Mais la porte du couvent s'ouvrit, et il s'expliqua l'affluence de ces malheureux en voyant un moine apparaître suivi de trois frères servants qui

portaient une énorme marmite remplie d'une soupe toute bouillante.

L'arome des légumes chatouilla de ses effluves les plus pénétrantes l'organe olfactif du peintre affamé ; il jeta un coup d'œil d'envie sur la marmite d'où s'exhalaient ces succulents parfums, et, se levant machinalement, il se rapprocha de la troupe mendiante.

Un murmure menaçant punit sa curiosité.

François, sans se soucier de cette réprobation, voulut se faufiler au milieu d'eux et s'avancer vers le moine, mais, quoique chacun de ces honnêtes gens reculât devant son allure déterminée, il fut assailli d'une nuée de reproches insultants qui finirent par attirer l'attention du moine distributeur.

— Que veut ce grand gaillard ? — s'écria un paralytique aux cheveux roux en ricanant ; — il a bon pied, bon œil, il porte une plume au chapeau, et il vient goûter notre soupe. Qu'il mette sa plume en gage, et il aura de quoi dîner !

— Chassons-le ! — ajouta un cul-de-jatte ; — de quel droit se mêle-t-il de troubler notre repas ? N'a-t-il point de honte de ne pas travailler, ce damoiseau ? Le couvent se laisserait-il gruger par ces beaux fainéants, et devons-nous le souffrir ?

— Prenez garde, mes frères, — hasarda timidement le vieil aveugle, — de porter un jugement téméraire sur ce pauvre jeune homme ! S'il se décide à quêter une portion de soupe au milieu de nous, c'est qu'il est plongé dans la dernière détresse. N'est-ce pas notre devoir de chrétiens et de souffreteux de partager avec lui et de venir en aide et consolation à sa misère, quoiqu'il ne soit point des nôtres ?

François Perrier pâlissait de douleur et de honte en entendant ces discours.

Il ne voulait pas engager de lutte de parole ni d'action avec ces mendiants ; il ne voulait pas avoir l'air de reculer devant leurs menaces ; il attendait debout, muet, calme extérieurement, mais le cœur déchiré, et

expiait en quelques instants tous les rêves d'orgueil qui avaient charmé sa jeunesse.

Son silence enhardit la meute déguenillée.

— Qu'il s'adresse aux bonnes âmes! — répliqua la paralytique d'un ton hargneux.

— Mais il n'a pas sans doute l'habitude de tendre la main aux passants charitables? — dit l'aveugle.

— Ah oui! ce beau sire aurait honte de demander l'aumône comme nous autres misérables! — s'écria le cul-de-jatte. — Pourquoi donc, s'il est si fier, aurait-il les bénéfices du métier?

— La maison du bon Dieu ne doit-elle pas être ouverte pour tous? — demanda le bonhomme.

— Allons! chassons le protégé de l'aveugle, s'il ne s'en va pas de bonne grâce, — poursuivit sourdement le cul-de-jatte tout en reculant devant le sourire dédaigneux et le regard irrité du Bourguignon.

Le moine, qui avait observé cette scène avec intérêt, jugea alors à propos d'intervenir.

— Paix! braillards que vous êtes, — interrompit-il sévèrement, et, le silence s'étant aussitôt rétabli, il s'adressa d'une voix douce à François : — Approchez, mon fils, — dit-il, — et soyez sincère. Vous avez l'air d'un honnête garçon, et je serais surpris de vous voir engagé dans une mauvaise route. Vous ne voudriez pas voler la part d'un malheureux. Cette soupe est le bien des pauvres et des estropiés, et non la ressource des paresseux et des vagabonds. Si vous avez droit à notre charité, elle ne vous sera pas refusée. Êtes-vous affligé de quelque infirmité secrète, malgré votre robuste apparence?

— Oui! qu'il montre comme nous sa plaie, son bras cassé, son œil arraché, sa jambe paralysée, ses reins brisés, ses poings brûlés! — s'écria le chœur glapissant des gueux qui étalaient chacun à l'envi leur ulcère et leur difformité.

— Parlez, mon fils, — reprit le moine en leur commandant d'un geste le silence. — Êtes-vous réellement

hors d'état de travailler et de gagner honnêtement votre pain à la sueur de votre front, ainsi que l'a prescrit le Très-Haut ?

— Non, mon père, — répondit fièrement et sans hésiter le jeune peintre. — Dieu merci ! — ajouta-t-il en jetant un regard de pitié sur la foule qui grouillait autour de lui, — j'ai conservé sains et vigoureux tous les membres que le Seigneur m'a donnés.

— Retirez-vous alors, mon fils, — répondit le moine comme à regret, — et laissez-nous achever en paix notre œuvre de commisération.

Perrier, étonné de cette conclusion toute naturelle qu'il n'avait pas prévue, eut un instant envie de répliquer : « Je suis en état de travailler, mon père, mais je manque de travail ; je suis jeune, fort et courageux, il est vrai, mais je meurs de faim ! » Le moine n'eût pas attribué aux veilles de la débauche, mais à la fatigue et à la faim, le cercle bleûatre qui encadrait ses grands yeux, la teinte mate qui blémissait ses joues, le frisson de désespoir qui crispait ses lèvres.

L'orgueil retint le peintre. Il sentit qu'il aimerait mieux mourir que d'avouer son extrême détresse.

Ce fut l'aveugle qui devina la vérité et qui murmura tristement :

— Ce jeune homme a faim ; il n'est pas infirme, voilà tout. — Mais ces paroles furent étouffées par les clameurs discordantes des mendiants qui entouraient le moine. Ils s'empressaient de saisir à l'envi les écuelles de soupe, et chacun se défiait de son voisin comme d'un voleur. Le vieil aveugle ne bougeait pas et attendait patiemment que les frères servants pensassent à lui. Le moine s'en aperçut ; il ordonna aux distributeurs de servir au bonhomme une double portion, et la lui porta lui-même avec une sorte de sollicitude respectueuse, car l'aveugle était un pèlerin de Rome, et il devait à son retour apporter au couvent une provision de chapelets et de scapulaires bénits par le saint-père. François était allé retomber sur le banc de pierre, et,

le front caché dans ses mains, il maudissait sa destinée et doutait de la Providence, lorsqu'il sentit ses mains s'écarter sous un effort bienveillant. Il releva la tête avec impatience, mais son visage s'adoucit en voyant la face placide et souriante du vieil aveugle, qui soutenait de ses doigts tremblants sa large écuelle pleine.

— Mon cher enfant, — lui dit à voix basse le bonhomme, — je ne puis porter tout seul ce lourd fardeau. Ayez pitié de moi et ne vous offensez pas si je vous prie de m'aider à vider mon énorme écuelle.

— Je n'ai besoin de rien, pauvre aveugle, — reprit François un peu humilié en le repoussant avec douceur. — Mangez, vous qui êtes vieux et débile; cette soupe rendra un peu de vigueur à vos membres alourdis.

— Jeune homme, — dit le vieillard attristé, — tu dédaignes l'offre du pauvre, et tu as tort d'être fier dans la souffrance avec celui qui souffre comme toi. Ton corps jeune et vigoureux supportera moins que le mien le manque de nourriture. D'ailleurs je suis aveugle; mon infirmité est mon gagne-pain. A chaque coin de rue, à chaque carrefour de route, des mains pieuses me jettent leur aumône, car on ne peut pas, à moi, me reprocher de ne pas travailler. Je chemine doucement, moi, sans fatigue, sur mon vieux Normand, et toi tu voyages à pied. Prends cette écuelle, mon cher enfant, ou je la jette à terre, et cette portion de soupe ne profitera à nul autre, pas même à mon fidèle compagnon.

Ému, attendri par cette instance si cordiale et si pressante, Perrier saisit l'écuelle des deux mains de l'aveugle et la porta avidement à ses lèvres; puis, lorsqu'il fut rassasié, il lui dit :

— Merci, digne pèlerin, je n'oublierai pas votre charité. Pourquoi donc, sans m'avoir vu, vous êtes-vous senti attiré vers moi et ne m'avez-vous pas confondu avec ces gueux qui m'outragent?

— Oh! c'est que, malgré mes yeux éteints, je devine leurs faces hargneuses et hypocrites au son nasillard ou glapissant de leur voix, et qu'à ton accent fier, doux et

sonore, j'ai deviné une âme loyale et un visage ouvert. Adieu, mon enfant, espère en Dieu ; il ne m'a jamais abandonné dans mes douleurs, et je le prierai pour toi.

Puis l'aveugle s'approcha de son vieux cheval, qui hennit de plaisir, le caressa de la main, essuya avec un linge la sueur qui perlait à ses flancs maigres et pelés, et lui fit vider le fond de l'écuelle, en l'écoutant manger avec une expression de sollicitude inquiète qui illuminait sa physionomie aussi vivement que la flamme de deux yeux ouverts.

— Ce vieux spectre de cheval mange comme un chrétien ! — murmura le paralytique en regardant d'un œil louche la pauvre bête.

— Que veux-tu, Gervais, — répliqua le cul-de-jatte, — les carmes donnent maintenant la pâture aux richards.

— Tu as raison, Gorju. Porter double ration à ce vieil aveugle qui se fait traîner par un cheval, c'est une injustice criante.

— S'il faut à cette heure partager avec les bêtes et avec les bacheliers qui courent les champs, le métier est perdu !

— Ce cheval serait certainement plus utile à de pauvres estropiés comme nous, — reprit Gervais avec un sourire fourbe et sinistre, — qu'au bonhomme Tristan, qui est encore vert pour son âge, et qui a d'excellentes jambes.

— C'est une idée, compère. On pourrait engager le pèlerin à se défaire de sa bête, quoiqu'il paraisse y tenir plus que de raison. Il faudra s'occuper de ce marché-là.

Les deux mendiants échangèrent un coup d'œil d'intelligence sournoise. Cependant François, étourdi des clameurs confuses de tous les gueux, s'était hâté de quitter la place, plus leste et plus dispos qu'à son arrivée, grâce à la soupe de l'aveugle. Il sortit de la ville inhospitalière sans perdre de temps et sans trop se soucier de la direction qu'il suivait. Mais, lorsqu'il eut marché une heure, il se sentit accablé de chaleur et de lassitude, et ne put résister à une soudaine envie de

dormir. Il s'étendit tranquillement sur l'herbe, au pied d'un arbre qui déployait son parasol de feuillage sur le revers de la berge d'une petite rivière peu profonde.

VII

COMMENT UN JEUNE PEINTRE PEUT REMPLACER AVANTAGEUSEMENT UN VIEUX CHEVAL

Perrier dormait depuis quelque temps du sommeil d'un juste fatigué, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par des cris plaintifs. Il se frotta les yeux tout chargés de sable, et assista à un pitoyable spectacle.

Le vieil aveugle Tristan conduisait à pied, par la bride, son cheval efflanqué, qui cheminait au petit pas, pliant sous le poids de deux étranges cavaliers, dans lesquels Perrier reconnut le paralytique et le cul-de-jatte, à qui le bonhomme charitable avait offert sa monture jusqu'au prochain village. La route était déserte et brillante comme un ruban d'or, le soleil pailletait d'étincelles les flots endormis de la petite rivière. L'aveugle grommelait un cantique, le paralytique jetait sur la campagne des regards inquiets, et le cul-de-jatte Gorju défaisait négligemment quelque bandage trop étroit. Tout à coup Gervais, donnant une violente secousse au cheval, fit lâcher la bride à l'aveugle, qui trébucha et faillit tomber la face contre terre. Puis, guérissant par un miracle subit de la paralysie qui raidissait la moitié de ses membres, il enfourcha de ses longues jambes le pauvre Normand, tandis que le cul-de-jatte sautait à terre avec une élasticité merveilleuse, et piqua des deux comme un mousquetaire.

Gorju s'était redressé de la façon la plus souple du

monde, et courait à la suite de son compagnon. Pour l'aveugle, il restait abasourdi, se lamentait sans se rendre compte de l'incident et poussant les cris qui venaient de réveiller le jeune peintre.

Cependant le vieux cheval, se voyant séparé de son maître, hennissait de douleur, soufflait, suait, renâclait, chancelait sur ses jambes énervées et essayait de rebrousser chemin. A cet appel plaintif et désespéré, le bonhomme Tristan comprit tout. Les deux infirmes étaient deux ribauds qui lui volaient son pauvre fidèle Normand. Il voulut le rappeler, la voix sécha dans son gosier.

— Au revoir, compère Tristan! — cria Gervais. — Nous te débarrassons d'une fière charge, car ce bidet te coûte plus cher que deux enfants à nourrir.

— Normand! mon vieux Normand! — bégaya l'aveugle d'une voix étouffée et haletante. — Rendez-le-moi! il n'est d'aucun prix pour vous, il ne connaît que ma voix, il n'obéit qu'à moi!

— Il connaîtra bientôt notre bâton, il obéira bientôt aux poings du paralytique, — répliqua en riant Gervais.

— Et nous ne le gâterons pas en lui faisant manger de la soupe de chrétien, — ajouta Gorju.

— Il est vieux, il a besoin d'être ménagé, — dit l'aveugle qui recouvrait ses forces pour courir sur leur trace. — Je vous pardonnerai si vous ne le maltraitez pas!

— S'il crève, nous vendrons sa peau et sa carcasse! — répondit gaiement Gervais.

L'aveugle les suivait toujours. Il allait droit à la rivière, sans que les misérables songeassent à l'avertir du danger. Ils avaient trouvé un gué où l'eau ne leur montait qu'à mi-jambes. Le vieux cheval se cabrait et résistait en vain, les mendiants ne lui épargnaient ni coups ni injures. Gervais rayait ses flancs creux de la pointe d'un couteau; Gorju, qui le tirait par la bride, lui assénait de formidables coups de poing sur les na-

seaux. Le bonhomme Tristan entendait le bruit de la lutte, et ces coups lui tombaient sur le cœur.

— Gardez-le plutôt, — s'écria-t-il, — mais ne frappez pas mon vieux compagnon de misère!

Perrier s'était levé, et lui criait :

— Arrêtez ! arrêtez ! prenez garde! vous allez tomber à l'eau.

Mais Tristan n'entendait rien, ou plutôt il n'écoutait que le hennissement désespéré du pauvre cheval. Ses pieds glissèrent sur la berge humide, et il disparut sous l'eau.

A ce moment la laide figure de Gorju sembla se transfigurer et se couvrir du masque terrible de la vengeance satisfaite; sa haute taille voûtée se redressa, et il laissa échapper un éclat de rire hideux comme celui que doit pousser le démon familier d'une âme tombée en péché mortel.

Perrier ressentit une surprise naïve en observant ce changement singulier, qui effaçait l'attitude humble et servile du mendiant, qui donnait une signification altière et sinistre à tous ses gestes, et qui semblait jeter un reflet de sang sur les taches de ses guenilles menaçantes; mais il ne put malheureusement entendre les étranges paroles que Gorju murmurait en s'éloignant après avoir vu l'eau tourbillonner et se refermer sur le pauvre aveugle :

— Adieu, bonhomme Tristan ! tu ne t'es pas défié de moi, car tu ne pouvais me reconnaître, mais moi j'ai des yeux qui n'ont pas vieilli et qui ne t'ont pas oublié. Il y a longtemps que je m'étais promis cette minute de bonheur. Oh! la vengeance fait du bien! Va au ciel, mon vieux maître; tu t'y souviendras de moi à loisir! Je ne voulais d'abord que te priver de ton cheval et te voir mourir dans la détresse et l'abandon, j'ai mieux réussi que je ne l'espérais. Tu t'es sauvé une fois de mes mains, mais cette fois Dieu voudrait faire un miracle en ta faveur qu'il ne te tirerait pas d'affaire.

Gorju se trompait, car François arriva à temps pour

retrouver Tristan sous l'eau et l'empêcher de se noyer; mais, lorsqu'il l'eut remis debout sur ses jambes, il fut surpris de voir le bonhomme se refuser à remonter sur la berge et s'opiniâtrer à s'avancer dans l'eau, comme s'il obéissait machinalement à la voix gémissante de son cheval. Le peintre dut l'étreindre dans ses bras, en dépit de sa résistance, et le transporter à terre. Il ne parvint à le calmer un peu qu'en lui disant :

— Patience, bon Tristan, je vais rattrapper vos voleurs.

Mais les deux ribauds n'eurent pas plutôt compris la résolution de l'alerte jeune homme qu'ils abandonnèrent leur proie au milieu de la rivière, et gagnèrent lestement l'autre bord. Et de là les deux mendiants accablèrent le Bourguignon d'insultes et de railleries.

— Viens çà, beau chien d'aveugle, — criait Gorju, — viens nous donner la chasse! Il ne suffit pas d'aboyer; il faut mordre, et nous avons la peau dure.

— Puisque tu es un si beau plongeur, — ajoutait Gervais, ne perds pas ton temps à repêcher des aveugles; viens nous prendre dans ton filet.

Mais François ne songeait plus à les poursuivre. Les lamentations de Tristan le touchaient plus que ces sarcasmes grossiers.

— Le lâche! — dit Gorju, qui avait espéré pouvoir donner le change au jeune homme, l'entraîner loin de l'aveugle par une fuite astucieuse, et pendant ce temps livrer le vieillard infirme aux féroces manœuvres de Gervais.

— Le rodomont! — ajouta ce dernier; — il fait le capitan en gestes et en paroles, mais, dès qu'il s'agit d'en venir aux coups, bonsoir! le brave tourne les talons.

— Allons! puisqu'il refuse le combat, gagnons la montagne, — dit Gorju; — mais nous nous retrouverons en terre chrétienne, et le ribaud fera amende honorable du tour qu'il m'a joué, je le jure par les boyaux du diable! ou je lui tordrai le cou de mes propres

mains. — Et le misérable faisant une grimace de désappointement qui rendit plus effroyable encore son visage couturé de cicatrices, entraîna son compagnon en lui disant avec son sourire narquois et cruel : — Le pigeon a eu bon nez de ne pas s'allumer la bile à nos insultes, car j'avais sous mes haillons ce long couteau pointu, avec lequel je l'aurais lardé et embroché comme un poulet.

Cependant le vieux Normand, à bout de forces, luttait contre le courant pour retourner vers son maître qui criait toujours :

— Normand! mon pauvre Normand! — Perrier le saisit par la bride et le ramena sur la berge. Cette lutte avait épuisé les dernières forces du bidet efflanqué, qui s'affaissa sur ses genoux tremblants avec une toux d'agonie en arrivant près de l'aveugle. Ce dernier poussa un cri de joie. Normand tourna vers son vieux maître un œil glauque et languissant. On eût dit que l'aveugle le regardait dans sa pensée. Le peintre admirait cette figure vénérable, ridée et creusée par les chagrins, hâlée par le vent et le soleil, mais à laquelle un nez aquilin, des sourcils blancs bien arqués et une bouche finement dessinée donnaient une expression noble et sympathique. La joie du pauvre homme fut courte. Le souffle du cheval s'éteignait, et Tristan ressentait ses angoisses comme si ses propres membres étaient agités du frisson mortel. Il frémissait en écoutant les tressaillements convulsifs qui soulevaient les flancs amaigris de son compagnon, et de grosses larmes roulaient sur ses joues creuses. Normand essayait de se relever et retombait lourdement, en étendant sa tête décharnée sur les genoux de l'aveugle, qui restait consterné, hébété, abîmé dans son désespoir. Repose-toi, mon fidèle Normand! — murmurait-il d'une voix tremblante; — tu es las, n'est-ce pas? à ton âge, te traiter si rudement! Mais réponds-moi, Normand; ne connais-tu plus ma voix?

Le cheval moribond n'avait plus la force de hennir.

Toute sa vie s'était rallumée et réfugiée dans ses yeux attachés sur l'aveugle avec une expression douloureuse comme celle d'un regard humain; mais son maître ne pouvait le voir.

— Bon pèlerin, — dit François, vous vous consolerez de cette perte et vous trouverez un meilleur cheval plus jeune et plus robuste.

— Un meilleur cheval! répéta Tristan d'un ton de surprise amère, et il étendit la main sur le corps de l'animal comme un bouclier propre à le défendre. — Oh! il n'est pas près de mourir. Lève-toi, Normand, nous ferons encore route ensemble. — Le cheval se débattait dans les dernières convulsions; son souffle ressemblait à un râle. L'aveugle eut peur. — Êtes-vous donc un messager de mauvaise nouvelle? — dit-il avec agitation au jeune peintre. — Normand, voudrais-tu me laisser seul? Comment voyagerai-je sans toi? Tu étais mon guide, nos hôtes avaient pitié du cheval comme du maître, et nous ne nous quittions pas à l'écurie, où je dormais à côté de toi! Ses yeux voyaient pour moi, monsieur. Il m'évitait les dangers comme la fatigue, savez-vous? Tu m'as gâté, bon Normand! Si tu meurs, je n'ai plus qu'à m'en aller avec toi.

En même temps, il soulevait la tête du vieux cheval et l'embrassait. Les jambes de Normand se raidissaient; tout son corps s'alourdissait, inerte comme du plomb. L'aveugle promena ses mains tremblantes sur son poil hérissé et baigné d'une sueur froide, et son chagrin éclata en sanglots.

Cette couleur navrante toucha le cœur de François Perrier.

— Ne vous abandonnez pas à un chagrin si profond, pauvre Tristan, — dit-il avec douceur. — Vous ne serez pas abandonné, car, si vous perdez votre cheval, vous gagnerez un guide fidèle et un serviteur vaillant et robuste.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur? Un jeune homme se lasserait bientôt d'accompagner un vieil

aveugle; je n'ai jamais lassé la patience de Normand; mais ne me dites pas qu'il va mourir. Regardez-le, et dites-moi qu'il vivra!

— Pourquoi vous tromperais-je! ne vous ai-je pas promis de remplacer votre cheval mort?

Tristan toucha les naseaux de la pauvre bête; ils étaient glacés par le froid de la mort, et un flot d'écume rougeâtre mouillait sa bouche entr'ouverte. L'aveugle poussa un cri terrible.

— Qui m'aimera maintenant! — murmura-t-il avec consternation.

— Je vous aimerai, mon père, — répondit gravement François, — vous qui avez pris ma défense et qui m'avez secouru sans me connaître.

Un triste sourire de doute erra sur le visage de Tristan.

— Comme nous nous parlions, Normand et moi! — reprit-il. — Ah! il me comprenait si bien! sans lui j'aurais péri mille fois au fond d'une mare ou d'un ravin.

— Qui donc vous a retiré tout à l'heure de la rivière? — dit François d'un ton de doux reproche.

— C'est à cette heure que je suis véritablement aveugle, car Normand ne me portera plus, — continua le bonhomme.

— Rassurez-vous, mon père. Je serai doux et patient comme le pauvre Normand, mes yeux verront pour vous. Et, quand il faudra vous faire franchir un gué périlleux ou gravir quelque rude sentier des montagnes, je vous porterai sur mon dos comme eût fait Normand.

L'aveugle écoutait avec une surprise croissante les réponses du jeune Bourguignon, mais il lui répondit avec un accent de défiance et de soupçon :

— C'est impossible, mon enfant. Ton cœur est noble et généreux, mais tu n'as pas calculé tes forces. Que suis-je? un vieux mendiant; et tu aurais bientôt honte de mes haillons et de ma misère, tu renierais demain ton compagnon. C'était bon pour Normand de souffrir

avec moi la faim, le vent, la pluie et le soleil sans se plaindre jamais.

Le jeune artiste sourit.

— Je ne me plaindrai pas plus que Normand, — reprit-il encore. — D'ailleurs j'ai accepté moi-même l'aumône du mendiant, j'ai partagé sa soupe; et, quand vous l'ordonnerez, mon père, eh bien! je mendierai pour vous sans rougir, car votre infirmité commande la pitié et la charité.

L'aveugle leva ses mains au ciel.

— Merci, mon Dieu! d'avoir inspiré cette sainte résolution à ce brave enfant. Mais non, mon fils, je ne veux pas enchaîner ta florissante jeunesse à ce sort humiliant et misérable. Tu n'es pas né pour être le guide et le valet d'un vieil aveugle.

— Je vous demande comme une grâce de partager votre bonne et mauvaise fortune, — dit le peintre d'une voix suppliante.

— Mais sais-tu que j'ai un long pèlerinage à accomplir, car je vais à Rome pour le nouveau jubilé que le saint-père a fait annoncer dans toute la chrétienté.

— Moi aussi je veux aller à Rome, mais pour y étudier les fresques de Raphaël et le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Refuserez-vous d'être l'instrument qui peut rendre mon avenir glorieux?

— Tu es donc un pèlerin de l'art sublime de la peinture? — demanda vivement l'aveugle.

— Je suis un humble apprenti du grand compagnonnage, — répliqua François Perrier. — Mais que vous importe, mon père?

— Que m'importe! mon fils; mais, il y a vingt ans, moi aussi j'étais peintre! — s'écria Tristan; — mais, depuis vingt ans, une nuit me cache les merveilles de l'art et me sépare de ce monde magique où s'éveillent sans cesse de nouvelles créations. Mais j'entends parler des tableaux et des statues des maitres et je ne puis les voir; je les touche et je ne puis les voir. Comprends-tu ce supplice? Les couleurs se fondent et s'harmonisent

dans mes rêves, ma main cherche des pinceaux, mon esprit crée de vastes compositions et je suis condamné à l'impuissance d'admirer et d'exécuter. Oui, nous partirons ensemble, puisque tu es artiste. Je veux pouvoir jouir par tes yeux et par tes récits de l'ombre de ces sensations étranges qui ont enchanté ma jeunesse.

— Allons ! décidément, — dit François Perrier, — Dieu m'éprouve, mais il ne condamne pas mon voyage à Rome, et avec un aide si puissant je suis certain d'atteindre mon but. Qu'importe d'y arriver en compagnie d'un aveugle, pourvu que j'y arrive ! — Et il ajouta joyeusement : — Je suis prêt à me mettre en route, mon père.

Jeune homme, tu es plus impatient que le pauvre Normand, — répliqua l'aveugle. — Laisse-moi prier ici ! Je ne puis oublier si vite le compagnon qui m'a fidèlement servi pendant de longues années de misère.

Et il s'agenouilla près du corps du vieux cheval mort, qui, la tête tournée vers lui, semblait encore le suivre du regard.

VIII

QU'IL EST DANGEREUX DE NE RIEN JETER DANS UNE AUMÔNIÈRE.

Les deux pèlerins n'eurent pas mauvaise chance en route. Partout ils reçurent beaucoup d'aumônes. Les hommes donnaient par pitié pour l'aveugle, les femmes par intérêt pour le jeune et loyal visage de son conducteur. D'ailleurs le passage d'un pèlerin de Rome n'était-il pas une bénédiction du ciel !

Perrier était doué d'un vif et charmant esprit ; il ani-

mait la conversation par de continuelles saillies, par des observations drôlatiques, par des descriptions colorées pour sauver l'ennui du voyage. Le vieil aveugle prenait de plus en plus confiance en lui, et reportait sur ce guide jovial et dévoué l'affection qu'il réservait jadis au mélancolique Normand.

François se complaisait souvent à causer avec lui de la fidélité et du courage du pauvre cheval mort. Il profitait des longs récits de Tristan pour s'arrêter sous un berceau de pampres ou sur le bord d'une source fraîche, et là son crayon esquissait rapidement une ruine majestueuse, quelque vieux donjon féodal brûlé dans les guerres de religion et dont les pierres moussues s'éboulaient sous l'escalade d'une chèvre alerte. Si les arcades mutilées d'un aqueduc romain évoquaient à sa pensée une des légions romaines de Julius César, ce vainqueur de Vercingétorix qui, le lendemain de la bataille, changeait ses soldats en cantonniers et en maçons, il dessinait l'aqueduc triste et sévère en égayant le paysage aride d'un groupe de paysans, de bandits ou d'animaux.

Un jour ils s'arrêtèrent sous un gros noyer, au bord du lac de Genève, car on touchait à la fin d'août et la campagne, incendiée par le soleil, ardait comme une fournaise. Perrier s'installa au pied de l'arbre pour dessiner :

— Que tu es heureux, François, — lui dit l'aveugle, — de pouvoir admirer et reproduire cette splendide nature ! Voir, n'est-ce pas aimer et savoir ? Oh ! qu'il est cruel de sentir brûler en vain dans son cœur la soif de la curiosité insatiable et infinie, de vouloir vainement absorber les merveilles de la création, depuis la goutte d'eau qui tremble au soleil dans le calice d'un liseron jusqu'à la cascade écumante dont les spirales semblent joindre, comme les degrés d'un escalier gigantesque et mouvant, l'éther pourpré du ciel à la terre verdoyante. N'est-ce pas là le supplice du damné ? Je ne vois rien que dans mon souvenir, et le passé ne se produit à ma

pensée que terne et décoloré. A quoi sert que Dieu ait émaillé la terre de sites merveilleux, que le génie de l'homme ait entassé sur le sol tant de palais, d'églises et de statues, que les siècles passés nous aient légué leurs armes, leurs costumes et leurs ruines, que le soleil se lève dans un ciel d'opâle et se couche dans des nuages d'or et de flamme, puisque une nuit aussi épaisse que celle de la tombe remplace pour moi cette fête rayonnante et éternelle ? Mon âme est éteinte ainsi que mes yeux, car l'âme de l'artiste, c'est le miroir qu'il promène le long du chemin. Comme Ixion, je tourne sur ma roue brûlante. Comme Sisyphe, je roule mon rocher qui retombe et m'écrase. Comme Tantale, je tends des lèvres sèches et altérées vers la source qui s'écoule et se tarit dans le sable. Oh ! l'artiste aveugle qui ne peut plus toucher un pinceau que pour créer des formes ridicules lorsqu'il voit le beau idéal dans son imagination, qui ne peut plus étudier avec amour les lignes chastes et pures des vierges de Raphaël ou les chairs vivantes et rosées des nymphes de Rubens, celui-là est aussi à plaindre que le musicien devenu sourd, qui n'entend plus les symphonies dans sa tête et pour qui les basses et les violons sont des morceaux de bois sans âme et sans voix. Oui, le peintre aveugle et le musicien sourd ne sont plus que deux moribonds qui subissent la vie comme une agonie, deux mutilés, deux impuissants, deux cadavres qui ont le tort de n'être pas couchés sous une dalle du cimetière. C'est un noble métier que le tien, François, mais Dieu veuille que tu n'aies jamais à en souffrir comme j'en ai souffert !

— Bon Tristan, — dit le jeune Bourguignon, — vous avez le cœur d'un artiste véritable, et, sans votre infirmité, je suis certain que votre talent eût jeté un grand éclat, car vous êtes encore plus enthousiaste que moi de notre art sublime. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas déjà, dans votre jeunesse, visité l'Italie ?

— Crois-tu donc, — répliqua l'aveugle avec une sorte d'ironie, — que hors de l'Italie il n'y ait point de salut

pour l'artiste? Tu ressembles à tous tes frères; à peine nés, ils cherchent d'un regard inquiet les pays lointains. L'Italie les attire la première. Ce doux nom les fait tressaillir. Rome! Rome! leur crie une voix inconnue. L'antique et sainte cité les appelle par la magie toute-puissante des madones du divin Sanzio, des damnés de Michel-Ange, et d'un ciel lumineux et profond, tableau signé par la main de Dieu. Cependant je sais des peintres, et des plus illustres, qui n'ont jamais foulé en pleurant ce sol sacré.

— Nommez-en donc un seul? — demanda impétueusement François Perrier.

— Hans Holbein, le grand Holbein! — dit en souriant l'aveugle, — ne le regardes-tu pas comme un maître, mon ami? et sais-tu quelle fut l'Italie de ce glorieux peintre? Ce fut la froide Angleterre, la patrie du brouillard; mais il eut pour Mécène le noble chancelier Thomas Morus; mais il eut pour ami le terrible Henri VIII, qui jouta avec François Ier au camp du Drap-d'Or, qui fit passer tant de femmes de son lit nuptial à l'échafaud, et qui punit le saint-père d'avoir résisté à un de ses caprices en se sacrant pape d'une nouvelle religion. Mais un jour qu'il était enfermé dans son atelier, absorbé par le travail, un pair du royaume voulut forcer sa porte, ivre qu'il était de vin et de colère, et Holbein, le saisissant à bras le corps, le jeta si rudement en bas de l'escalier que le fier lord roula aux pieds de ses serviteurs tout meurtri.

— Ah! Holbein avait un vaillant cœur! — s'écria Perrier dont les yeux étincelèrent; — il ne ressemblait pas à ces peintres serviles qui sont plutôt les bouffons et les domestiques des grands seigneurs que leurs compagnons! Mais que fit le lord, mon bon Tristan?

— Demande-moi d'abord ce que fit le pauvre Holbein, cher enfant, — répondit l'aveugle. — Il était aussi irascible et violent que son ami Henri VIII; mais il n'était pas fou, et il savait qu'on ne traitait pas impunément un lord d'Angleterre comme un chien enragé.

Les gentilshommes du lord avaient déjà tiré leurs épées et s'apprêtaient à le charger. Il se sauva par le toit de sa maison.

— Il se sauva ! — répéta Perrier avec un accent de dédain.

— O tête brûlée ! — dit le vieux Tristan ; — devait-il donc se faire éventrer par ces bons gentilshommes, si dévoués à leur maître? Oui, il se sauva par le toit et parvint ainsi jusqu'au cabinet de son ami Henri VIII. Il se jeta à ses pieds et le supplia de lui octroyer sa grâce sans lui avouer son crime. Le roi, fort surpris, le releva ; mais quand il sut que cet excellent peintre avait fait rouler un lord du parlement en bas de son escalier, il parut très-embarrassé. Il ménageait beaucoup son parlement, ce grand roi, car sans ce parlement il n'eût pu ni faire couper le cou à ses femmes, ni remplacer le pape dans le royaume d'Angleterre. Tout d'abord il tança vertement son peintre favori ; puis il l'enferma dans le cabinet et lui défendit d'en sortir sans son ordre. Quinze jours après le lord se faisait transporter, plus emmailloté de bandages qu'une momie d'Égypte, chez le roi Henri VIII, et comme ce dernier restait calme et indifférent à l'écouter crier : Sire, justice ! justice ! » le noble pair ne se contint plus et dit : « Il s'agit d'un lord et non d'un chien, sire, et puisque Votre Majesté me refuse justice, je me ferai justice à moi-même. » Le roi sourit dédaigneusement, et le lord hardi dut trembler en entendant cette réponse que tout artiste doit garder gravée dans son cœur et dans sa mémoire. « Vous allez déchirer ces bandages, cher lord. Vous venez de manquer de respect à votre souverain, c'est maintenant à vous de crier grâce et de demander merci, au lieu de crier justice ! Quant à Holbein... » Il fit un signe et Holbein sortit du cabinet où il était resté prisonnier. » Quant à Holbein, » reprit-il, cet artiste est un des plus précieux joyaux de notre couronne. Il faut donc me le conserver, messieurs, et non lui chercher querelle. A cette heure même je puis

envoyer quérir sept paysans sur le grand chemin et en faire sept comtes comme vous, milord; mais de sept comtes comme vous je ne ferais pas un peintre tel que lui. Donc, insulter Holbein c'est s'attaquer à moi. Rentrez dans votre atelier sans crainte, mon ami; vous êtes sous le manteau du roi. » Holbein obéit, et depuis ce jour, nul autre que Henri VIII n'osa venir le déranger dans son atelier sans sa permission.

— Brave Holbein et noble Henri! — s'écria François; — mais, hélas! où sont les souverains qui ressemblent à cet hérétique royal?

— Mon fils, — répliqua Tristan, — l'empereur Maximilien proclama, au milieu de sa cour, que maître Albrecht Durer valait un duc; et l'empereur Charles-Quint ramassa le pinceau du Titien. Pour en revenir à Holbein, je te le répète, ce grand peintre n'alla point en Italie; il travailla tout seul, il n'étudia que sa propre inspiration, il ne chercha de modèles que dans sa pensée et son cœur.

— N'importe! — dit François, — l'Italie est la terre promise de l'artiste, car elle est couverte des chefs-d'œuvre anciens et modernes. Rome est notre école, Rome la ville éternelle que les barbares ont souvent prise d'assaut, mais qui a toujours vaincu les barbares, ses vainqueurs. C'est au soleil éclatant de l'Italie, et non aux brumes du Nord, que nous devons demander le feu sacré.

— Mais, insensé, — reprit l'aveugle, — ce feu sacré que tu veux en vain demander au soleil de l'Italie, Dieu l'a caché au fond de ton cœur! ne cherche pas ailleurs. C'est là que couve cette flamme qui échauffe et vivifie la pensée, cet ardent foyer qui illumine pour nous la nature et qui nous inspire. Depuis que mes yeux se sont éteints sous leurs paupières alourdies, que de fois je l'ai senti se réveiller sous sa cendre. Horrible tourment! concevoir, et être impuissant à produire! — Le pauvre Tristan laissa tomber sa tête entre ses deux mains crispées: — Pourquoi ne m'a-t-il pas tué, mon Dieu!

le misérable qui a tant fait de ma vie un enfer! murmura-t-il; et deux grosses larmes coulaient le long de ses joues brunes amaigries par la souffrance.

François posa doucement la main sur l'épaule de son compagnon :

— Ami, — lui dit-il, — confiez-moi ce secret qui semble ronger votre cœur comme une plaie vive.

— Pourquoi attrister ton souvenir d'une histoiee aussi désolée que la mienne? A ton âge, il faut marcher avec confiance dans les sentiers verts et fleuris; il ne faut pas laisser les espérances se faner le long des routes poudreuses qui ont lassé mes pieds.

— Joie ou misère, vous le savez, tout doit être commun entre nous, — dit vivement Perrier.

— Eh bien! soit, — repartit l'aveugle. — Qui sait! Le récit de ma vie sera peut-être pour toi une salutaire leçon. Si mon malheur te sert de bouclier et d'expérience, je bénirai Dieu de notre rencontre.

— Je vous écoute, bon Tristan, comme j'écouterais la voix de mon père lui-même.

L'aveugle sourit doucement à cette réponse pleine d'effusion et commença son histoire douloureuse :

— Tel que tu me vois, mon fils, courbé et tremblotant sous ces haillons sordides, la lèvre lasse de marmotter des psaumes et de demander l'aumône, les pieds poudreux et durcis par le calus comme le sabot d'un cheval, la barbe argentée par le souci de chaque jour, les yeux couverts d'une ombre que nul rayon n'effacera, je suis le fils d'un fier gentilhomme, d'un haut et puissant seigneur, d'un de ces grands barons que l'on encense à l'église comme des dieux. Je descends d'une de ces fortes races féodales qui dentelaient de donjons et de tourelles les bords verdoyants du Rhin, ce fleuve facile à s'irriter capricieusement comme la mer. Je ne te dirai pas le nom de mon père, car ses os tressailleraient dans sa tombe si j'osais accoler son écusson à ma besace de mendiant.

» Je n'étais pas destiné à continuer cette lignée de

guerroyeurs aux mœurs rudes. Mon premier malheur fut ma naissance, car elle coûta la vie à ma mère. Le baron ne me le pardonna jamais, car il l'aimait comme le lion aime l'écureuil qu'on lui jette pour jouet dans sa cage. C'était d'ailleurs un farouche chasseur, qui passait sa vie monotone le jour à courir la bête fauve dans ses bois et ses plaines, à festoyer gaillardement le soir, et à dormir la nuit quand il n'avait ni procès ni querelles avec ses voisins. J'étais abandonné aux soins de ma nourrice Madeleine et nul autre ne s'inquiétait de moi. Je ne tenais de mon père que ses instincts nomades et aventureux. Je poussais comme l'épi dans le champ.

» Parfois, l'hiver, quand les chemins défoncés se changeaient en canaux, quand la neige poudrait les arbres et voilait le sol de son triste suaire; mon père, assis sous le manteau de la haute cheminée sculptée, m'attirait par mes longs cheveux flottants, essayait de me faire tenir immobile sur le bout de sa large botte de chasse, et portait à mes lèvres une coupe où pétillait le vin doré du Rhin; mais je criais comme un damné, je me débattais et m'échappais de sa rude étreinte, car son visage couturé, barbu et rougi par la lueur des bûches craquant dans l'âtre, me faisait vraiment peur. Alors il me repoussait dans un coin obscur, haussant les épaules d'avoir créé un si faible, si chétif et si débile rejeton. Il regrettait hautement de ne pouvoir laisser son château et son épée à un robuste garçon, moulé sur son corps gigantesque. Pour moi, je pleurais silencieusement réfugié auprès de mon seul ami. Cet ami me réchauffait et me consolait en me léchant les mains, car c'était tout simplement un gros chien, nommé Pollux, qui remplaçait le père insoucieux auprès de l'enfant abandonné. Cette phrase-là te fait rire, n'est-ce pas, François! je le devine. C'est que tu as été aimé et que tu ne peux comprendre le froid, l'ombre, le vide qui endolorissent un cœur froissé par l'indifférence des mercenaires.

» J'étais le fils du maître, le louveteau avec lequel nul n'osait jouer de crainte d'être mordu, l'héritier que le vassal n'osait aimer de peur d'être châtié de cette affection comme d'une familiarité criminelle.

» Le baron avait l'humeur sauvage et n'était jovial qu'à table, avec ses égaux. Pollux, lui, ne connaissait pas mes armoiries; il ne craignait pas mon fouet d'enfant, et il laissait mes petites mains saccager son épaisse fourrure. Souvent même je me cachais dans son chenil et je m'endormais couché sur le bon chien, dont j'entourais le cou de mes bras et qui n'osait ni aboyer, ni remuer. Comment ne l'aurais-je pas préféré à mon père?

» Il faut être juste cependant. Je me souviens d'une journée brumeuse, anniversaire de la mort de ma mère, où le baron me fit agenouiller auprès du prie-Dieu de la défunte et m'ordonna de prier pour son âme. J'obéis, ému et effrayé à la fois. Quand je me relevai, je le vis me regarder avec une attention triste et profonde ; il cherchait à surprendre dans mes traits une ressemblance prodigieuse en effet avec ceux de ma mère. J'étais pour lui le portrait vivant de cet ange gardien envolé. Ses paupières devinrent humides. Il s'attendrissait involontairement. Enfin il m'embrassa avec une sorte d'emportement étrange, puis son visage se crispa d'une expression d'égarement, et, se détournant pour me cacher le frisson soudain qui agitait tous ses membres, il s'éloigna sans prononcer une parole. Je l'entendis marcher pendant longtemps avec agitation sur les dalles sonores de la grande salle peuplée des images de nos aïeux. J'allai à petits pas regarder curieusement à la porte. Je vis le baron s'arrêter en soupirant devant plusieurs de ces portraits et murmurer : « Jamais le pauvre Tristan ne pourra porter comme vous, mes bons seigneurs, la cuirasse, le casque et l'épée ; mais il ressemble tant à sa mère ! » Ou bien il s'arrêtait devant les hautes et étroites fenêtres, d'où il contemplait les coteaux dépouillés, endormis sous le brouillard, et le

Rhin furieux qui grondait sa menace éternelle; puis il disait : « Ce n'est pas Tristan qui saurait échapper à ses ennemis, comme notre ancêtre Maximilien, sur une méchante barque, en ramant d'une seule main pour couper le courant, l'autre ayant été percée par la flèche d'un archer suisse; mais il ressemble tant à sa mère! »

» Au fond du cœur il m'aimait, mais il était honteux et humilié de ma chétive apparence. Il ne s'inquiétait pas de savoir si le cœur était vaillant quand le bras était débile. Plein d'une confiance orgueilleuse dans la force physique et visible, il ne se doutait même pas qu'un corps frêle et délicat pût s'endurcir par l'habitude des travaux, des fatigues et des dangers.

» D'ailleurs la solitude même à laquelle j'avais été abandonné me prédisposait plutôt à la rêverie habituelle, aux bergers, qu'aux exercices violents du chasseur. J'aimais à errer le long des bois, des haies et des rives du fleuve sans autre compagnon que Pollux. La voix sévère et mélancolique du Rhin et les chœurs étranges du vent se lamentant au fond des ravins, aux cimes des forêts, aux guettes des donjons, m'apportaient des sensations enivrantes. Souvent je me réveillais la nuit en sursaut, saisi d'une soif singulière d'espace, d'air et de liberté; je m'habillais rapidement, j'ouvrais ma fenêtre pour admirer le clair de lune ruisselant comme une gaze d'argent sur toute la campagne, et je finissais par me laisser glisser dans les fossés du château au risque de me rompre le cou. Alors j'allais rôder avec une curiosité inquiète et crédule aux sites redoutés dont la tradition faisait le domaine des assembleurs de nuées ou des lavandières nocturnes.

» J'affrontais ces épaisses brumes dont le vieux Rhin s'enveloppe comme d'un manteau, dans l'espoir de surprendre les sabbats mystérieux des lutins chargés d'égarer le voyageur par leurs signaux perfides; je cherchais à démêler dans les clameurs discordantes de la rafale le bruit monotone, régulier et sinistre des bat-

toirs magiques. Mon imagination s'effarouchait à plaisir; je croyais entendre et voir distinctement les images de mes rêves, jusqu'aux sorciers nains accroupis sur la crinière échevelée des chevaux errants, et une sueur glacée perlait à la pointe de mes cheveux hérissés. Enfin je rentrais au matin brisé, lassé, fiévreux et le cerveau troublé de ces folles chimères.

» Je ne sais où m'aurait conduit cette existence morne, calme, rigide en apparence et si bizarrement surexcitée de visions et de vagues aspirations en réalité, sans un événement assez simple qui devait décider de ma destinée.

» Un soir, dans une de mes lointaines excursions, je fus attiré au bord du fleuve non par le clapotement des vagues, mais par les cris de quelques paysans qui se pressaient avec des torches sur le bac de Zarhneim. Une petite fille de six ans venait de tomber à l'eau. Les paysans stupides se contentaient de retenir violemment la mère, qui, tout encapuchonnée dans sa mante de voyage, voulait aller disputer au Rhin cette chère proie. Jamais je n'oublierai l'expression amère et désespérée de cette Niobé abîmée dans sa terreur. Je crus voir une de ces créatures idéales dont étaient peuplés mes songes, et je m'étonnais qu'elle n'eût pas le pouvoir de commander aux flots de s'ouvrir devant un geste de sa main et de lui rendre son enfant. Mais tout d'abord j'avais fait un signe impérieux à Pollux. Le bon et brave chien s'était jeté à l'eau, avait plongé, et il rapporta bientôt, en la traînant par ses longs cheveux, une petite fille blême et glacée.

» La mère sauta dessus comme une lionne, la pressa sur son cœur avec un rire convulsif, et jeta autour d'elle des regards où rayonnait une joie presque folle.

» Au même instant le passeur détacha la corde qui amarrait le bac, les torches cessèrent d'éclairer le groupe des passagers de leurs reflets rougeâtres, tout retomba dans la nuit, et je restai seul sur la rive, sans que personne eût songé même à me remercier au milieu du

trouble et de la confusion. Le bac en s'éloignant emportait cette tragédie muette comme une vision de sorte que je me demandai sérieusement si j'avais rêvé.

» Je crois encore que cet incident fut la source de mon amour pour la peinture. J'avais été émerveillé du visage sombre de la mère, aux contours purs et sévères comme ceux des impératrices que nous admirons sur les médailles antiques, mais te dire l'impression qui me remua le cœur, tout enfant que j'étais, en voyant le visage de la petite fille noyée, cela me serait impossible.

» Il me sembla qu'un sang plus chaud affluait dans mes veines.

» J'étais frappé d'extase comme si mes yeux se dessillaient à une éclatante lumière, comme si j'avais franchi le seuil de ce monde enchanté que poursuivaient mes rêves; mon cœur se gonflait et je finis par pleurer abondamment.

» Je pourrais bien te décrire ses longs cils de velours, ses cheveux magnifiques, sa bouche éclose comme une grenade au soleil, sa peau dorée et diaphane, ses pieds et ses mains de fée, car tous ces détails s'étaient à l'instant gravés dans mon souvenir; mais à quoi bon? les mots sont impuissants à faire revivre l'image de la beauté extérieure comme à ressusciter le charme d'une mélodie ou l'arome d'un parfum.

» Le peintre seul, s'il est inspiré, peut rappeler le fantôme de la forme créée par Dieu pour éblouir un instant nos yeux et s'évanouir.

» Voilà ce que je compris instinctivement, François, lorsque je me surpris, à la suite de cette aventure, esquissant, crayonnant, charbonnant au besoin sur les murs l'épisode dont j'avais été le héros inconnu.

» Je recherchais avec une ardeur fébrile dans ma mémoire le moindre linéament du visage de l'enfant, le pli de ses lèvres contractées, le dessin charmant de ses petites mains pâles et fines; mais j'éprouvais un mortel regret de n'avoir pu connaître la couleur de ses yeux

restés fermés, de n'avoir pu entendre le son de sa voix, restée muette.

» Je lassais mon esprit à rouvrir ces beaux yeux sous leurs franges veloutées, à les animer de cet azur inaltérable, profond et brillant d'étoiles qui semble, dans les nuits d'été, être la frontière du paradis.

» Les basses et les violes les plus mélodieuses me paraissaient grincer des sons faux et criards quand je songeais au timbre argentin, caressant et sonore, qui devait s'exhaler de cette bouche vermeille. Enfin je n'éprouvais un peu de trêve à mes tortures qu'en matérialisant mon souvenir et mon rêve sur le papier; le crayon à la main j'étais presque heureux.

» C'est ainsi que je devins peintre.

» J'avais quinze ans lorsque mon père mourut en chasse d'un coup de boutoir de sanglier traqué dans sa bauge. Livré à moi-même, les instincts de mon enfance, qu'il avait inutilement tenté de comprimer en me faisant fréquenter les académies, se réveillèrent avec une impétuosité inouïe. Je jetai l'épée aux orties.

» J'avais pour tuteur le chanoine de Saint-Maxence, mon oncle maternel, qui, plus occupé du soin de son salut que de mon avenir, me laissa vivre à ma guise.

» L'indépendance, les voyages, la gloire étaient nécessaires à ma vie; je sentais mon cœur agité d'une curiosité inquiète et vague que je n'osais plus m'expliquer par la poursuite chimérique et puérile de l'apparition qui avait troublé mon enfance. Je voulus étudier sérieusement la peinture, et je commençai mon noviciat sous un maître renommé de la ville impériale de Francfort. J'appris tout d'abord à reconnaître mon ignorance. Pendant longtemps mon existence fut mêlée d'espoir et de dégoût, de larmes et de folles joies. Un jour j'admirais en moi un nouveau Raphaël, le lendemain je n'étais plus qu'un misérable barbouilleur, indigne d'enluminer un missel. C'est notre histoire à tous. Sous la couronne de fleurs se cache la couronne d'épi-

nes. Enfin, après dix ans de persévérance et de travail, j'étais peintre.

» Un jour, le hasard, ou plutôt le désir d'admirer un tableau de Martin Schœn m'attira dans une église de la bonne ville. C'était pendant l'office divin. J'aspirais le suave parfum de l'encens qui brûlait au pied de l'autel; j'écoutais la voix harmonieuse des enfants qui chantaient en chœur; le scintillement des étoles, l'éclat des tentures, l'illumination des cires odorantes, le silence religieux des fidèles agenouillés, tout me plongeait dans une sorte d'extase, lorsque je vis une jeune fille vêtue de blanc s'avancer lentement à travers les groupes. Elle tenait à la main une aumônière de velours frangée d'or, qu'elle tendait à chacun avec une grâce chaste et divine, et chacun, en échange d'un gracieux sourire de la belle quêteuse, s'empressait d'y déposer son offrande.

» Quant à moi, j'étais resté ébloui; mon regard éperdu ne pouvait la quitter. Je ne priais plus; je n'ornais plus les murs nus de l'église de tous les tableaux capricieux que je venais de rêver; je n'admirais plus le soleil embrasant la rosace des couleurs caméléoniennes du prisme; je ne m'occupais qu'à regarder cette merveilleuse beauté que je croyais reconnaître pour la compagne familière de toutes mes heures, et pourtant où l'avais-je donc vue? Je me creusais la cervelle à fouiller dans mon souvenir stérile.

» Quelle était belle, ô mon Dieu! Jamais madone ne me parut plus naïve, plus sereine et plus pure. Sa taille svelte, ses cheveux annelés, son col souple, sa démarche légère ne semblaient pas appartenir à une mortelle. Ses longs cils abaissés voilaient modestement son regard que je ne pouvais surprendre. Pourquoi mon cœur battait-il d'une émotion inconnue? Je n'aurais pu le dire, mais l'homme n'est-il pas armé d'un instinct mystérieux grâce auquel il sent venir à lui le bonheur ou le mal?

» Enfin elle s'arrêta devant moi, qui restais immobile comme les statues de marbres de la nef. Confus, rouge,

interdit, je ne pensais pas à mettre ma main à mon escarcelle. Elle leva les yeux vers moi, et alors, puissance du ciel! je la reconnus, je revis ces yeux bleus comme la voûte éthérée, animés de ce regard céleste que j'avais rêvé et qui me troubla jusqu'au fond de l'âme. Surprise de mon embarras, la jeune quêteuse fit une petite moue moitié sérieuse, moitié souriante, s'inclinant avec une grâce singulière, elle me dit : « Pour les pauvres, messire! »

» C'était bien sa voix séraphique, le timbre frais et virginal que j'avais entendu vibrer à mes oreilles dans mes hallucinations fiévreuses. Transporté d'une joie étrange, je portai précipitamment la main à mon escarcelle et à mes poches, je les trouvai vides. J'avais, la veille, perdu aux dés mon dernier sou avec des peintres qui partaient pour Rome, et je comptais même payer mon hôtelier en enluminant sa vieille enseigne que le vent et la pluie avaient détériorée. J'aurais voulu m'engloutir à cent pieds sous terre. La rougeur de la honte me monta au visage.

» En remarquant que tous les yeux se tournaient malicieusement vers moi et que mes voisins commençaient à ricaner tout bas, je sentis redoubler mon trouble.

» Cependant la jeune fille eut pitié de moi : touchée de mon embarras, elle allait s'éloigner. Je la retins hardiment par le bras et frissonnai de la tête aux pieds au doux contact de cette peau fraîche et satinée. Je sentis un ruisseau de feu courir dans mes veines : « Pardon, » lui dis-je d'une voix altérée, « vous n'avez pas compris » mon hésitation. Je ne voulais pas salir votre aumô- » nière de quelque méchante pièce d'argent rognée. » Voilà tout. »

» Et je jetai en même temps dans la bourse sainte une bague d'or précieusement ciselée, que j'arrachai violemment de mon doigt ; c'était un souvenir sacré que m'avait légué ma mère.

» La demoiselle me remercia par un doux sourire, et continua sa quête. Un rayon de soleil auréolait sa

tête et ses cheveux dorés aux reflets diamantés. Il me sembla que mon cœur la suivait. Quand elle eut disparu au tournant de la nef, je crus que la nuit emplissait soudainement l'église, que les hautes colonnes s'affaissaient sous le poids des voûtes, que les cierges s'éteignaient, que les voix des chœurs expiraient dans le vide. L'agitation de mon sang dans mes artères troublait seule ce silence soudain. .

» Quand, après la prière du prêtre, les chants recommencèrent, je distinguai une voix entre toutes, claire et vibrante comme le son du cristal; c'était une caresse amoureuse pour l'oreille, c'était l'harmonie d'une brise courant sur les roseaux.

» Mon rêve s'était incarné dans cette jeune fille, et je résolus de la revoir à tout risque, car je sentais qu'elle était la maîtresse suprême de ma destinée.

» Je quittai l'église, absorbé par mon idée fixe au point de craindre par instants que la folie ne commençât à secouer ses grelots creux dans mon cerveau.

IX

COMMENT LA BELLE ULRIQUE QUITTA SON MARI POUR LUI PROUVER QU'ELLE L'AIMAIT

» Je passai le reste du jour sans repos et la nuit sans sommeil; le lendemain, je voulus me mettre à la recherche de cette éblouissante jeune fille qui m'avait paru le modèle inimitable de la perfection.

» Je ne tardai pas à obtenir les détails les plus minutieux sur sa naissance et sa triste situation. Elle se nommait Ulrique de Thornstein et elle était orpheline.

Une vieille tante du côté paternel lui avait donné asile, mais la pauvre enfant achetait chèrement cette hospitalité chagrine au prix d'humiliations sans nombre. La tante, dévote, minutieuse, avare et entichée de sa noblesse à l'excès, la tenait à la chaîne de tous ses caprices et de ses bizarreries d'humeur comme une esclave. La beauté même de la jeune fille attisait sourdement la jalousie de sa vieille parente, qui lui répétait sans cesse que c'était un piége de Satan. Jamais Ulrique ne jouissait d'une heure de liberté, si ce n'est à l'église, où elle pouvait du moins vivre un instant avec elle-même en priant Dieu. Son éloge était du reste dans toutes les bouches. Elle pratiquait les maximes d'humilité, de patience et de charité, qui n'étaient pour la tante que des prétextes de leçons à donner aux autres. Elle subissait sa vie froide et uniforme, comme la religieuse subit la règle de son couvent. La vie pour elle se bornait à cet horizon étroit, et elle ne songeait pas à désirer pour sa beauté splendide plus de lumière, d'espace et de soleil.

» J'éprouvai une sensation de joie inexprimable en apprenant qu'elle était pauvre, et pour la première fois je songeai à remercier le ciel de m'avoir donné en partage cette richesse que tant d'hommes regardent comme la source du bonheur.

» La vieille dame fréquentait assidûment l'église; or, pour voir ma jolie quêteuse, j'allais chaque jour, à la grande édification de mon tuteur, entendre et la messe et les vêpres.

» Agenouillé près d'elle, je passais de longues heures à la contempler en silence; chose bizarre! elle ne levait pas les yeux de dessus son missel, son voile couvrait chastement ses traits; elle priait avec une ferveur et un recueillement exemplaires; sa pensée semblait s'élancer tout entière vers le ciel; elle restait immobile comme une statue, et pourtant elle me voyait comme si ses yeux fussent restés attachés sur mon visage, car une rougeur charmante animait ses joues. Mystère inexpli-

cable! C'est ainsi que l'amour s'insinua dans ce cœur loyal et pur qui peut-être ne se fût pas laissé surprendre par un aveu hardi et passionné.

» Lorsque, après l'office, Ulrique se disposait à suivre sa tante revêche, je m'approchais du bénitier afin de lui offrir l'eau bénite, imitant, sans m'en douter, l'usage un peu profane des amoureux d'Italie et d'Espagne. Mon cœur battait en la voyant s'avancer, et je devais ressembler à un criminel surpris en flagrant délit. Mais comment t'exprimer le bonheur que j'éprouvais, rien qu'à effleurer ses jolis doigts tremblants comme les miens, rien qu'à la voir me sourire avec cette distraction hypocrite que l'amour enseigne aux plus naïves créatures. Que notre silence était éloquent et que nos yeux baissés à terre étaient radieux d'une félicité idéale!

» Mais, en femme prudente et ennemie de tout scandale, la tante d'Ulrique ne tarda pas à s'alarmer de ces vagues sourires qui ne pouvaient, dans son esprit, s'adresser aux saints martyrs peints sur les murs de l'église, de ces frôlements de mains dont l'eau bénite était le prétexte, de ces prières ferventes accomplies à deux. Un jour elle m'attendit vaillamment sous le porche du temple et me supplia d'un air renfrogné, au nom du repos de sa nièce, de vouloir bien aller remplir mes devoirs religieux dans une autre paroisse.

» Ulrique se tenait à côté d'elle, tressaillant de confusion et de honte, et cherchant, mais en vain, à l'entraîner sur la place. J'eus pitié de la pauvre enfant, et je répondis en souriant :

» — Je vous obéirais volontiers, madame, si je ne craignais de causer quelque chagrin à mon oncle Saint-Maxence, chanoine de cette église.

» A cette révélation, la dévote s'épanouit :

» — Comment, — dit-elle en essayant de donner une gracieuse expression à sa maussade figure, — vous êtes le jeune baron Tristan de***?

» — Oui, madame, et mon oncle pourra vous rassu-

rer complétement sur la pureté de mes intentions. Votre logis serait peut-être resté fermé au pauvre peintre; puis-je espérer qu'il sera ouvert au riche et puissant baron ?

» Ulrique paraissait souffrir de cette conversation. J'avais hâte de la terminer.

» — Monseigneur, — reprit la vieille avec majesté, — l'alliance de ma nièce ne vous déshonorera pas; elle est de bonne noblesse, et je ne lui aurais pas permis de se mésallier comme a fait son malheureux père.

» — Oh ! madame ! — interrompit Ulrique, dont les yeux se remplirent de larmes, — respectez la mémoire de ma mère ; elle a tant souffert; elle m'a tant aimée ; ne jetez pas la pierre à cette sainte femme.

» — C'était la fille d'un batelier après tout, ma mie, —répliqua avec aigreur la vieille dame sans être émue. du chagrin de sa nièce le moins du monde.

» Je lui aurais certes volontiers tordu le cou en ce moment.

» Pour ne pas attirer la curiosité des oisifs, nous nous étions mis en marche et je donnais le bras à l'excellente tante.

» — Madame, — dit doucement Ulrique, votre frère Rodolphe avait donné son nom à la fille du batelier.

» — Parce qu'elle était belle et digne de servir de modèle aux peintres, grand mérite en vérité ! mais Rodolphe n'avait pas demandé l'aveu de sa famille pour commettre cette folie, il s'est marié clandestinement, et, s'il ne s'était pas sauvé à temps en Suède...

» — Sauvé, madame, —interrompit la jeune fille, — c'est-à-dire qu'il est allé offrir son épée au roi de Suède et qu'il a honorablement servi le pays qui lui donnait asile.

» — Oui, il a eu un bras emporté et n'a pas obtenu de pension, —repartit sèchement la tante.

» — Et alors ma mère l'a fait vivre de son travail, — ajouta Ulrique avec vivacité;—jusqu'à sa mort, le comte

Rodolphe ne s'est pas douté de la misère qui nous accablait.

» — La fille d'un batelier a l'habitude du travail, et cette nécessité ne devait avoir rien de nouveau pour votre mère, ma nièce.

» — Et pourtant, madame, la pauvre femme n'a jamais maudit la famille de son mari qu'une seule fois ; ce fut le jour où elle me vit tomber tout enfant du bac de Zarnheim dans le fleuve.

» — Dans le Rhin, — m'écriai-je troublé d'une indéfinissable émotion, — à Zarnheim ! Oh ! ce n'était donc pas un rêve ! Et vous avez été sauvée...

» — Par un chien qui disparut aussitôt, — répondit la jeune fille en me regardant avec surprise. — Que de fois ma mère m'a raconté cette minute d'angoisse qui avait blanchi ses cheveux ! Et que j'aurais aimé à caresser ce pauvre chien à qui je dois la vie !

» — Ce chien est encore vivant, Ulrique, — m'écriai-je. — Voulez-vous le revoir ?

» Elle tressaillit :

» — Comment savez-vous ?... — murmura-t-elle tout émue.

» — Si vous voulez voir le bon Pollux lécher vos mains, — repris-je en souriant, — il faut que vous consentiez à accepter mon nom et à devenir la maîtresse du château de mes pères, car ce chien m'appartient.

» Ulrique me tendit sa main par un mouvement plein de tendresse et me dit :

» — J'étais bien sûre que nous n'étions pas étrangers l'un pour l'autre, car le jour de la quête, lorsque je levai les yeux sur vous, je vous reconnus, vous que je n'avais jamais vu.

» — Et moi, Ulrique, je me demandais pourquoi je distinguais le bruit léger de vos pas parmi le bruit de la foule, le son de votre voix parmi celles de vos compagnes, pourquoi je devinais votre place à l'église, dans l'ombre, comme si elle eût été éclairée par un rayon de soleil, et pourquoi du fond du sanctuaire, je vous enten-

dais venir avant que vous eussiez franchi la porche de l'église.

» Le regard par lequel Ulrique me répondit était un aveu. Je la quittai agité d'une véritable fièvre d'amour.

» Dès lors, je vis chaque jour la belle orpheline, et, trois mois après, je l'épousai avec l'agrément de mon tuteur, le chanoine de Saint-Maxence.

» Ce dernier avait persuadé à la vieille tante que cette union était le meilleur moyen de me convertir et de transformer le peintre un peu mondain en un artiste mystique et pieux.

» Après mon mariage, je me lassai bientôt de la vie agitée et inféconde de la ville. Il me semblait que ma belle et chère Ulrique m'appartenait moins tant qu'elle restait exposée aux regards ardents de mes amis et de tous les godelureaux de Francfort.

» Je voulais cacher mon trésor dans la solitude et le garder pour moi seul. Je craignais les rivaux; j'éprouvais une vague et inquiète jalousie de tous ces amusements frivoles qui pouvaient distraire l'esprit et peut-être le cœur de ma femme. Il m'était impossible en effet de surveiller le pauvre étudiant qui venait chanter sous sa fenêtre en demandant le denier d'usage, le joueur de cornemuse qui faisait grimper son singe au balcon, la mendiante qui marmottait sa patenôtre en tendant la main, le galant gentilhomme qui lui enseignait une sarabande nouvelle.

» Mon humeur s'aigrissait. Plus je trouvais Ulrique belle, douce et inaltérablement patiente, plus je m'entêtais dans une sorte de féroce et stupide jalousie. Si elle m'aimait davantage, elle ne supporterait pas si facilement mes injustes défiances, pensais-je. J'avais le bonheur dans ma main, et, comme l'enfant capricieux qui brise son jouet, je me plaisais à l'anéantir.

» Je sentais instinctivement ma faute, et une honte secrète me poussait à l'aggraver encore. Je me créais mille fantômes : je me plaisais à douter de l'amour de

cette noble créature, et au fond j'y croyais aveuglément. Le païen ne ressent pas pour son idole, le nègre pour son fétiche, une adoration plus profonde que mon amour pour Ulrique. Celui qui m'eût dit : Elle ne t'aime pas ! n'eût pas alors éveillé en mon âme le démon caché du doute, il m'eût fait pitié.

» Oh ! que le cœur de l'homme, et je parle des meilleurs, François, est vraiment immonde ! Que de scorpions venimeux s'agitent dans cette vase où éclosent parfois des fleurs éclatantes comme le rubis et le diamant ! Ne comprenais-je pas, misérable, que si Ulrique paraissait subir avec le calme de l'indifférence mes ombrages insolents, c'est qu'elle s'humiliait dans sa naïve et sincère modestie devant le riche et puissant seigneur qui l'avait épousée !

» Plus elle s'efforçait d'ôter tout prétexte à mes inquiétudes et à mes soupçons, plus j'étais sourdement irrité contre elle. Je ressentais une honte singulière de livrer ainsi à sa commisération ou à son mépris les faiblesses puériles de mon âme. Je me révoltais contre cette force patiente et tendre qui était si supérieure à ma débile nature d'artiste. Je me débattais et je mordais cruellement le joug, pour me prouver à moi-même que j'étais fort.

» J'en arrivai à parader devant Ulrique comme un fanfaron et un sot, et pourtant je souffrais de jouer à ses yeux ce rôle qui devait lui paraître ridicule, car en moi il y avait deux hommes, le jaloux dont l'amour avait détraqué la cervelle, et l'amant sincère qui se jetait aux pieds d'Ulrique en sanglotant quand il voyait la trace d'une larme au coin de sa paupière. Il me fallait une leçon pour m'arrêter dans ce chemin qui menait à la folie. Ce fut mon bon ange qui se chargea de me la donner.

» Un soir, en rentrant au logis l'esprit brouillé de mauvaises pensées, je ne trouvai ma femme ni dans sa chambre ni dans la salle commune. Je ne demandai pas aux servantes où elle était, car rien n'avait changé

de place dans l'appartement; sa quenouille semblait l'attendre; sur sa chaise s'ouvraient ses ciseaux; son missel enluminé, à fermoir d'or, était resté sur sa table. Je la cherchais machinalement comme l'enfant cherche sa mère absente, et je croyais entendre à toute minute le frôlement de sa robe dans l'escalier. Nul pressentiment fâcheux ne troublait ma sécurité. Je savais qu'Ulrique n'aurait jamais osé sortir de la maison sans moi à pareille heure. Cependant je finis par m'impatienter de la mine inquiète des servantes et j'appelai d'une voix brève : « Conrad, où êtes-vous? »

« Conrad était un de mes vassaux, bon et robuste garçon de mon âge, fils unique de ma nourrice Madeleine, et que j'avais attaché en qualité de page, d'écuyer ou d'espion involontaire au service de ma femme. Sa gaieté un peu bruyante, sa naïveté crédule, son obéissance affectueuse lui avaient concilié l'amitié d'Ulrique, qui souriait parfois de se voir suivre à l'église par ce page de six pieds de haut, aux yeux bleus et candides, aux cheveux blonds flottants et aux joues rouges comme des coquelicots. J'appelai donc Conrad à diverses reprises et d'un ton de plus en plus impérieux; mais le page ne répondit pas, et une de mes servantes finit par m'avouer timidement qu'il était parti depuis deux heures avec sa maîtresse.

» Ulrique partie sans me prévenir, à cette heure ! Je crus que j'allais devenir fou. Les diables de l'enfer m'auraient plongé et secoué dans leurs chaudières bouillantes que je n'eusse pas souffert de plus cuisantes angoisses. J'errais comme un désespéré dans tous les recoins du logis; je cherchais Ulrique, j'invoquais son nom ainsi qu'on invoque Dieu dans un grand danger : je sanglotais et me tordais les bras. Je voulais seller mon cheval et partir, mais pour quelle contrée inconnue? Pouvais-je courir les chemins au hasard, et d'ailleurs n'allait-elle pas revenir? Était-il réellement possible qu'elle m'eût quitté, abandonné, renié sans merci, sans regret, sans un mot d'adieu? Que lui avais-

je fait? Je l'aimais, c'était là tout mon crime. Et si elle était coupable, eût-elle choisi le fils de Madeleine pour complice ! Ma tête s'y perdait. Je passai la nuit dans une crise furieuse pire qu'une agonie. Je regardais les chambres vides, je touchais tous les objets qui l'avaient entourée, je baisais les colliers, les bracelets, les anneaux, qui me semblaient conserver le parfum de son contact. Je passais ses bagues à mes doigts et je croyais sentir sa main étreindre doucement la mienne.

» Au point du jour, mon délire tomba et fit place à une peur farouche du monde et du bruit. Je pensai aux railleries, aux consolations, aux étonnements, à la curiosité des indifférents, et mon cœur se glaça à l'idée de ce nouveau supplice. J'aspirai de nouveau à la retraite, à ma chère solitude, où j'aurais dû installer et enfermer mon bonheur au lieu de le gaspiller dans l'agitation de cette ville maudite. Je résolus de partir pour mon château au bord du Rhin ; là seulement je pourrais pleurer sans être étouffé par mes larmes.

» Dès que j'eus la force de monter à cheval, je quittai Francfort sans dire adieu à aucun des peintres mes compagnons et mes nouveaux amis. Pendant toute la route je voyais distinctement flotter devant moi le fantôme d'Ulrique, et, chose étrange ! mon cœur se dilatait. Plus je me rapprochais du manoir paternel et plus je croyais me rapprocher de ma bien-aimée. En dépit de moi-même, ma tristesse devenait moins amère. Déjà je m'accusais de mobilité et d'inconstance; je me demandais si mon amour se changeait en mépris ou s'évanouissait en fumée. Enfin j'arrivai le soir devant le vieux château. Quelle fut ma surprise ! Les fenêtres étincelaient comme des étoiles sur la sombre façade. Je pressai le galop de mon cheval, et j'arrivai devant la grande porte, où m'attendaient des vassaux armés de torches. Je reconnus la bonne figure de la vieille Madeleine. Dans la cour, Pollux se traîna au-devant de moi et aboya d'une voix cassée. Conrad s'avança respectueusement pour me tenir l'étrier, et lorsque je levai

les yeux je vis sur le perron Ulrique resplendissante de beauté, le regard brillant, le visage rayonnant d'un sourire divin et les bras tendus vers moi. Était-ce un rêve ? Je chancelai comme un ivrogne et faillis tomber à terre en descendant de cheval, mais Conrad me prit dans ses bras musculeux et m'emporta au haut du perron en criant :

» — J'avais bien dit que le maître saurait retrouver notre chemin, madame !

» J'embrassai Ulrique et lui demandai pourquoi elle m'avait fait subir une si cruelle épreuve :

» — Tristan, — me répondit-elle, — c'est ici seulement que tu sauras m'aimer sans angoisses et sans douleur ; c'est ici que tu croiras à mon amour et qu'il ne se changera pas en martyre pour ton cœur, malheureusement aussi faible et aussi inquiet qu'il est tendre et devoué. Tu n'aurais pas osé me demander de m'ensevelir dans cette solitude. C'est moi qui ai voulu t'y emprisonner et t'y garder, car moi aussi je suis jalouse.

» Je ne répliquai rien, car je sentais la délicatesse exquise de cette leçon salutaire. Ulrique avait cherché elle-même un refuge contre ma jalousie et contre les distractions du monde dans le château tranquille gardé par les tombes de mes ancêtres.

» Dans ce nid solitaire, dans cette saine atmosphère, mon cœur ne tarda pas à se calmer et à s'épurer. En voyant ma femme prendre au sérieux son rôle de châtelaine, diriger avec une grâce et une fermeté parfaites les travaux des serviteurs, veiller au bien-être de mes vassaux, devenir l'ange vigilant de mes domaines dont j'avais jusqu'alors négligé la surveillance, je commençai à croire au bonheur, c'est-à-dire à cette sécurité profonde de l'âme qui résulte de l'accomplissement religieux de tous les devoirs de la vie.

» Bientôt je devins père d'une charmante petite fille dont le visage semblait moulé sur celui de ma chère Ulrique. Ce doux lien resserra encore les nœuds étroits de cette sympathie instinctive qui nous avait réunis.

Nos lèvres se rencontraient sur le front tiède de l'enfant; quand elle dormait sur nos bras entrelacés qui lui formaient un berceau, nos mains se serraient dans une étreinte furtive et nos regards souriaient ensemble à son sommeil. Nous nous aimions dans notre petite fille, et nous l'aimions parce qu'elle était le symbole visible de notre amour.

» Je vécus dix-huit mois heureux de cette félicité sereine et sans nuages, qui fut tout à coup troublée par un événement singulier.

X

POURQUOI LE BARON TRISTAN PRIT A SON SERVICE UN HOMME QUI N'ÉTAIT PAS SORCIER.

« Depuis quelque temps la colère du ciel avait frappé nos montagnes et nos plaines. Une sécheresse extraordinaire avait brûlé les épis et crevassé la terre aride. Tout brin d'herbe verte séchait et jaunissait. Une mortalité effrayante vidait les étables; les bestiaux mouraient par troupeaux comme s'ils avaient bu des poisons invisibles. Des ouragans de grêle voilaient par instant le soleil incandescent et hachaient ce que la chaleur avait épargné. Un désordre inexplicable troublait les éléments. Le peuple s'agitait dans une inquiétude menaçante, les moines parlaient de la fin du monde comme d'une catastrophe prochaine et véritable, et la famine allongeait déjà plus d'un visage amaigri.

» Notre évêque venait d'ordonner une neuvaine pour implorer la cessation de cette sécheresse désastreuse, et j'avais voulu inaugurer cette neuvaine d'une façon

solennelle en me rendant à l'église du village, éparpillé au pied du château, avec ma femme et tous mes serviteurs. La vieille Madeleine tenait dans ses bras ma petite Christine.

» La cérémonie venait de commencer, lorsqu'elle fut interrompue par de grands cris qui s'élevaient de l'extérieur, et nous vîmes tout à coup un homme de haute taille, maigre, aux cheveux et à la barbe rouges, entrer ou plutôt bondir dans le sanctuaire comme un cerf traqué par les chasseurs, se traîner en chancelant au milieu d'une haie de fidèles épouvantés, et venir tomber éperdu à nos pieds, en criant : « Asile ! asile ! asile ! »

» Au même instant une meute de paysans accourut sur ses talons en remplissant l'église d'un tonnerre de malédictions et de clameurs furieuses; les uns levaient en l'air leurs bâtons, d'autres leurs faux de moissonneurs; les plus rapprochés frôlaient ses cheveux de la pointe de leurs couteaux luisants.

» Ulrique, effrayée et surprise, étendit sa main sur la tête du misérable, comme un bouclier, et cette sauvegarde le préserva d'un coup mortel. Les yeux ardents des paysans fixés sur cet homme semblaient aspirer sa vie ; il osait à peine remuer sur la dalle, il se courbait, il se rapetissait, il eût voulu creuser la pierre avec ses ongles pour s'ouvrir un chemin, et enfin il resta immobile comme le cloporte qui sent le pied levé sur lui pour l'écraser.

» Du regard j'interrogeai les vassaux. De tous les groupes jaillit le même cri : « C'est un sorcier ! c'est un » jeteur de sorts ! »

» Le malheureux se mit à trembler de tout son corps et une sueur abondante ruissela sur son visage. Il osa me regarder pour savoir si j'allais l'abandonner ou si j'avais la volonté et la puissance de le sauver. Puis, avec cet instinct de la conservation qui délie les esprits les plus grossiers, il rampa jusqu'aux pieds d'Ulrique, et, saisissant le bas de sa robe d'une main tremblante,

la baisa avec l'humilité d'un chien qui lèche la main de son maître.

» Mais mal lui en prit, car aussitôt Conrad, qui poussait jusqu'à l'adoration son respect pour la châtelaine, qui la veillait comme un chien fidèle, repoussa violemment le fugitif du pommeau de son épée et lui cria :

» — Ribaud! oses-tu bien toucher à notre dame et maîtresse? tu mériterais d'être fouetté par nos valets de chenil.

» As-tu quelquefois vu, mon fils, un serpent aplati sous l'herbe, que cherche et que pique le bâton d'un berger? l'as-tu vu se dérouler et se redresser sur sa queue en dardant sur son adversaire une tête aux yeux sanglants, armée d'une langue venimeuse? Eh bien! le serpent n'est pas plus agile et plus terrible que ne le parut notre sorcier en bondissant sous l'outrage. Je crus qu'il allait mordre la croix de l'épée de Conrad ou la lui arracher pour se venger. Un éclair de haine jaillit de ses yeux verdâtres comme ceux d'un chat. Puis toute cette tempête s'affaissa sans défaillance nouvelle, et il s'agenouilla devant moi en demandant humblement :

» — Justice, mon bon seigneur! justice!

» — Justice! C'est ce que nous demandons tous, — répliqua le page d'un air insultant.

» — Arrière, Conrad! — dis-je à ce dernier d'une voix sévère. Et me tournant vers les paysans : — Quel crime a donc commis cet homme? — ajoutai-je.

» — Il a jeté du poison dans les fontaines, — crièrent une douzaine de voix. Le suppliant laissa errer un sourire dédaigneux sur ses lèvres pâles. Une clameur terrible s'éleva dans les groupes. — A mort l'empoisonneur! à mort le sorcier! à mort!

» Et les paysans l'entouraient de si près que leurs souffles lui brûlaient le visage, et comme une brise ardente soulevaient ses cheveux roux.

» — Peux-tu te défendre de cette accusation? — de-

mandai-je au misérable que je voyais greloter, accroupi contre mes genoux, comme s'il eût été transporté soudainement dans les steppes neigeux de la Sibérie.

» — Seigneur, mon doux et clément seigneur, — bégaya-t-il, — qu'on m'apporte de l'eau de toutes les fontaines du pays, et j'adjure le Dieu vivant que j'en boirai avec joie, car je meurs de soif et de chaleur.

» Les paysans restèrent abasourdis à cettte proposition, aussi surprenante pour eux que logique pour moi. Je profitai de leur étonnement pour ordonner au fils de Madeleine d'aller remplir une gourde d'eau fraîche à la fontaine du village.

» La gourde passa de main en main avec une rapidité incroyable, comme s'il se fût agi d'un seau destiné à combattre l'incendie, et revint bientôt pleine à déborder.

» Conrad, sur un signe de moi, s'avança vers le prétendu sorcier et porta la gourde à ses lèvres non sans une visible répugnance. Il s'attendait sans doute à voir des flammes jaillir de la bouche de l'impie et le consumer, mais il éprouva le plus complet désappointement.

» Le fugitif vida la gourde avec avidité ; mais son visage reprit une expression calme et narquoise qui, dans la circonstance, pouvait passer pour une bravade muette.

» — Si cette eau est empoisonnée, — ne pus-je m'empêcher de dire en souriant, car je ne partageais pas les brutales superstitions de cette plèbe, — elle donne au moins au chrétien qui en a bu le temps de recommander son âme à Dieu.

» Les vassaux n'osèrent rien répliquer à leur maître ; mais sans doute ma réflexion leur parut entachée de sacrilége, et Conrad s'empressa de dire :

» — En supposant que ce ribaud ne soit pas un empoisonneur, et qui oserait en jurer ! je le défie de me prouver qu'il n'est pas sorcier.

» — La preuve est pourtant facile, — repartit hardiment le malheureux. — Faites-moi seulement passage jusqu'à l'autel et vous verrez! — Je jetai un regard impérieux aux paysans, leurs rangs s'ouvrirent, et ils formèrent deux haies entre lesquelles le sorcier se traîna sur ses genoux jusqu'aux marches de l'estrade. Là il se releva, monta à l'autel, et, étreignant dans ses grands bras maigres le haut crucifix d'argent, don de mes ancêtres, il s'écria : — Venez ici, mes frères, venez donc, fidèles serviteurs, m'arracher à ce divin Sauveur ! Si j'étais un sorcier, si le démon rugissait en moi, je n'invoquerais pas la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car cette croix tomberait sur moi et m'écraserait pour me punir de mon sacrilége. — Puis il imprima ses lèvres sur les pieds cloués du christ et ajouta : — Est-ce un impie qui oserait baiser ces plaies célestes? Non, car elles sécheraient sa langue comme un fer rouge.

» Je n'étais pas très-édifié, à vrai dire, de cette scène, qui me semblait bien jouée, mais assez peu naturelle, car le visage du faux sorcier ne portait pas l'empreinte d'une conviction religieuse très-sincère. Quant aux paysans, la plupart furent ébranlés par la solennité de cette invocation religieuse. Cependant quelques-uns qui avaient fait la guerre et couru le monde paraissaient moins disposés à lâcher leur proie.

» — Quel est ton nom, ton pays, ton métier? — demandai-je alors au fugitif, pour brusquer le dénouement en sa faveur.

» — Je suis un enfant de la grand'ville, messire baron, — s'écria le drôle, — j'ai nom Jean le Rebouteur; je suis le plus habile guérisseur des bestiaux du monde et le plus adroit redresseur de bras et de jambes cassés; je fais marcher les culs-de-jatte, voir les aveugles et entendre les sourds, tout cela avec la permission de messeigneurs les évêques et la bénédiction de notre saint-père le pape.

» La joviale impudence du ribaud me parut plaisante et me convainquit mieux que tous les serments de son

innocence. Son crime était sans doute de n'avoir pu empêcher la mort d'une vache atteinte de l'épidémie régnante, et d'avoir attiré les soupçons, comme étranger, en traversant ce pays désolé par tant de maux.

» Je voyais que ma chère Ulrique était péniblement affectée de cet incident singulier, et, me tournant vers l'autel :

» — Que nul ne touche à cet homme, — dis-je sévèrement, et j'ajoutai en m'adressant à lui : — Tu peux maintenant partir sans crainte et monter au château, où tu trouveras le pain et le sel. — Mais le pauvre diable ne bougea pas ; il jeta des regards louches autour de lui ; quelques paysans avaient déjà disparu de l'église, et il était présumable que, une fois éloigné de notre présence, le faux sorcier aurait encore à compter avec les couteaux, les faux et les poings de nos grossiers vassaux. Conrad le regardait avec un sourire méprisant, comme s'il l'accusait de lâcheté dans le fond de son âme. — Marche devant le Rebouteur, — dis-je au fils de Madeleine, — et montre-lui le chemin.

» Le page tressaillit.

» — Quitter ma maîtresse pour garder ce misérable ! — grommela-t-il entre ses dents.

» Le suppliant se pencha vers moi.

» — Vous me confiez à ce garçon de mauvaise volonté, seigneur, — dit-il à voix basse ; — mais pourra-t-il à lui seul et voudra-t-il me défendre ? il suffit d'un coup de faux ou de pierre pour m'abattre, songez-y !

» Je haussai les épaules.

» — Peut-être Conrad serait-il en effet impuissant à vous sauver, — répondis-je ; — mais un enfant sera sans doute un protecteur plus sûr et plus loyal.

» En même temps, je pris ma petite fille des bras de Madeleine, et je la tendis au Rebouteur, qui s'arma avec un transport de joie de ce gage précieux de salut.

» Ulrique poussa un cri désespéré quand elle vit l'en-

fant se débattre en pleurant dans les mains de cet homme, et me demanda d'une voix altérée :

» — Es-tu fou, Tristan? Risquer la vie de ta fille pour sauver cet insolent ribaud!

» — Ce ribaud est mon hôte à cette heure, madame. Gardez l'enfant, hardi compagnon; ce sera pour vous un plus solide bouclier que le crucifix même.

» Ulrique se tut, mais son regard effaré ne quittait pas sa petite fille, dont les joues roses avaient blémi, comme la fleur surprise par une gelée d'avril, et je sentis tressaillir sa main brûlante dans la mienne. Les paysans avaient assisté à cette scène avec une sorte de consternation farouche et stupide, mais ils étaient restés silencieux.

» Le terrible sorcier descendit alors les marches de l'autel, la tête haute, traversa l'église, et disparut, suivi de Conrad, au milieu des sourdes menaces de la foule, sans que nul osât traduire sa colère en violences, par respect pour cette enfant dont la mère était l'ange gardien des pauvres gens.

» Dieu exauça les vœux et les prières de la neuvaine. Des pluies abondantes mouillèrent nos plaines et rafraîchirent l'atmosphère. Les paysans attribuèrent ce résultat à ce qu'ils appelaient la conversion du sorcier.

» Je pris ce dernier à mon service, parce que son intelligence et son dédain des superstitions vulgaires m'avaient plu; et puis Conrad était devenu si complétement le serviteur intime et familier de ma femme, que je crus avoir besoin d'un homme attaché par un dévouement absolu à mon service. J'aimais Jean le Rebouteur parce que je l'avais sauvé et que sa reconnaissance m'était due.

» A partir de ce jour, notre bonheur se voila d'une ombre bien légère, qui s'épaissit de plus en plus. Ulrique ne put cacher une aversion instinctive pour mon protégé, aversion que j'attribuai à la malveillance de Conrad. A tout propos des rixes violentes divisaient les

deux favoris et troublaient jusqu'au scandale la tranquillité et l'ordre intérieur du château. Je donnais presque toujours tort au bouillant fils de Madeleine, mais il m'était difficile de refuser sa grâce aux prières d'Ulrique. Ces luttes puériles aigrissaient peu à peu les heures de loisir où nous avions la douce habitude, ma bien-aimée et moi, de nous réjouir de la félicité que Dieu nous avait faite.

» Cependant un jour vint où je crus devoir ne pas jouer le bonheur et le repos de ma vie en faveur d'un inconnu qui ne méritait peut-être pas toute la confiance que je lui prodiguais.

» Je t'ai dit combien Ulrique était bonne et douce envers les plus humbles. Elle servait Dieu en secourant les affligés et les souffrants beaucoup mieux que la nonne priant sous le cilice dans une cellule.

» Or, un jour d'hiver, comme la bise du nord mollissait et que je craignais la fonte prochaine des neiges, je voulus chasser les loups qui faisaient grand ravage dans le pays. Je partis avec Conrad, qui connaissait à merveille les sentiers et les traces, mais qui m'accompagnait à regret parce que sa vieille mère était gravement malade, et je laissai Jean le Roux au château pour éviter toute rixe.

» Ma chasse ne fut pas heureuse; les loups mirent la meute sur les dents; nous les voyions courir par bandes devant nous, disparaître, quand nous approchions, dans des terriers invisibles, et peu après hurler lamentablement à la croupe de nos chevaux. Conrad tressaillait et se signait en entendant ces abois sinistres, et il disait à voix basse :

» — C'est signe de mort, maître, retournons au château?

» Je haussais les épaules, je le traitais de poltron, et je m'entêtais à poursuivre les bêtes maudites. Je remarquai bientôt un vieux loup qui semblait me narguer; dès qu'il avait obtenu une avance médiocre, il s'asseyait sur sa queue, me regardait avec ses yeux

jaunes tachetés de sang, et me montrait des dents qui riaient de ma chasse impuissante. Quand je croyais l'atteindre, il franchissait d'un bond énorme quelque ravin et se mettait à l'abri. Je m'échauffai si bien à sa poursuite que je laissai peu à peu derrière moi mes compagnons et mes chiens. Cependant le dégel avait soudainement changé l'aspect du paysage autour de moi. Les arbres brillants de neige laissaient dégoutter des larmes de leurs branchages maigres, nus et noirs; les plaines blanches se fondaient en étangs; les neiges ruisselaient avec la fougue des torrents du haut des collines. Enfin mon cheval s'abattit dans une clairière perfide comme une mare de vase, et aussitôt je vis un cercle de loups affamés onduler autour de ce cadavre palpitant que je leur abandonnai, en essayant de me retirer de la vase, le couteau de chasse d'une main et le pistolet de l'autre. Les loups, acharnés à leur proie, m'oublièrent volontiers, et j'espérais être bientôt hors de danger lorsque j'entendis derrière moi un sourd clapotement. Je me retournai et je vis briller les yeux sinistres du rusé compère qui m'avait attiré dans ce guet-apens. Je me crus perdu. Je tirai précipitamment un coup de pistolet, et je lui cassai une patte; mais il continua d'avancer en grinçant des dents. Je voulus me jeter sur lui et enfoncer mon couteau de chasse dans sa gorge, mais je glissai et restai enseveli dans la boue. Je recommandai alors mon âme à Dieu et regrettai de mourir sans embrasser Ulrique. Je sentis le souffle chaud et infect du vieux loup qui me flairait au visage, et au même instant il me sembla voir passer une ombre devant mes yeux hagards. C'était Conrad qui me rejoignait au galop. Du pommeau de son épée il fendit la tête à mon adversaire victorieux, sauta à bas de son cheval, m'enleva dans ses bras comme un enfant, m'assit sur sa selle, et, cinglant d'un coup de fouet la croupe de la bête frissonnante, il me cria :

» — Que Dieu vous garde, maître, et priez-le pour moi !

» Je fus bientôt hors de vue, sans avoir pour ainsi dire conscience de ce qui venait de se passer, mais poursuivi toujours par les hurlements affreux des loups qui se disputaient peut-être une nouvelle proie. La nuit tombait, nuit sans étoiles et sans lune, noire comme le charbon, chargée de vents humides et de brouillards opaques. Pendant plusieurs heures, j'errai à la volonté de mon cheval, que l'instinct préservait des ravins et des marais. Enfin je vis trembloter au loin, dans cette ombre épaisse, une lueur rougeâtre.

» Je respirai plus librement. Était-ce la hutte d'un charbonnier de la forêt, la maison d'un garde ou la retraite nocturne de quelques braconnier, c'est ce qu'il me fallait savoir avant de me risquer à demander l'hospitalité à cette hôtellerie du hasard. Le cheval de Conrad avait senti renaître sa vigueur, et il se dirigeait vers le point lumineux avec une rapidité singulière; mais je l'arrêtai court, je l'attachai par la bride à un arbre, et je m'avançai doucement vers ce gîte inespéré, pour ne pas éveiller les abois des chiens. La terre détrempée par le dégel amortissait le bruit de mes pas. »

XI

QU'IL EST PLUS FACILE DE PROMETTRE QUE DE TENIR.

» Les fenêtres de la chaumière, car l'habitation ne méritait pas d'autre nom, étaient encadrées au dehors d'un lourd rideau de lierre qui les masquait à moitié. La porte mal jointe était violemment secouée par le vent. Toute la charpente craquait d'une façon lugubre, comme une créature animée à qui les tempêtes auraient

arraché des gémissements. Je me cachai contre le mur, et, soulevant un pan de lierre, je plongeai un regard curieux dans ce pauvre logis.

» Je reconnus tout d'abord, à la clarté douteuse et tremblotante d'une lampe de fer, un grand lit à baldaquin de serge rouge que j'avais donné après mon mariage à ma nourrice Madeleine.

» Étendue sur ce lit, la vieille femme agonisait ; son visage jaune tressaillait, contracté par une inquiétude incessante; elle faisait des efforts violents pour rouvrir ses yeux, que la main de plomb de la mort appesantissait cruellement, et alors ses yeux fixes et dilatés se dirigeaient vers la porte avec une expression désespérée. Parfois ses bras s'étendaient hors du lit et s'accrochaient au drap, comme si elle eût voulu s'élancer au-devant de quelque apparition inattendue, mais le reste de son corps était raide et paralysé. Le râle sifflait dans son gosier; mais tout à coup il s'arrêtait, et j'entendais au milieu du silence un cri sourd :

» — Mon fils! mon fils! mon fils!

» Elle ne voulait pas mourir avant d'avoir revu Conrad, elle se débattait avec une énergie suprême contre les dernières angoisses; et, victorieuse par instants, on eût dit qu'elle avait ressaisi la vie à force de volonté. Je me rappelai alors que Conrad m'avait parlé de la maladie de sa mère, en me priant de lui permettre de la veiller; mais javais vu Jean le Roux sourire de ma faiblesse au moment où j'allais y consentir, et j'avais durement ordonné au pauvre garçon de me suivre à la chasse. Ce souvenir me troubla, et j'eus honte d'entrer dans cette chambre de mort, où j'avais changé la douleur en désespoir.

» Pourtant Madeleine ne mourait pas abandonnée comme un chien chassé par ses maîtres. Au chevet du lit sanglotait et priait une femme enveloppée d'une mante noire. Dans l'ombre sommeillait un homme accroupi contre la muraille.

» J'étais curieux de voir le visage de cette femme,

qui n'avait pas la tournure d'une paysanne et qui avait eu le courage, par cette affreuse nuit, de venir visiter ma pauvre nourrice à sa dernière heure. Plus je me condamnais moi-même pour ma dureté et mon indifférence, plus j'étais ému de cette charité chétienne si humble, si vaillante et si cachée. A une plainte plus vive que laissa échapper Madeleine, l'inconnue se leva, prit dans l'âtre où se tordaient quelques sarments une tasse de tisane, et la porta aux lèvres de l'agonisante.

» Je faillis pousser un cri de surprise. C'était Ulrique, mais Ulrique belle d'une beauté que je ne lui connaissais pas encore. Son vêtement noir faisait ressortir la blancheur éclatante de son visage; une tendre pitié alanguissait son regard, qui semblait promettre à la vieille Madeleine les félicités de la vie éternelle. Les ombres de la mort auraient dû se dissiper devant tant de ferveur, et la paix descendre dans le cœur consolé par un ange gardien si doux et si radieux.

» — Patience, bonne mère, — dit-elle enfin d'une voix harmonieuse, — élevez votre âme vers Dieu.

» — Mourir sans avoir revu Conrad, — murmura l'agonissante, — est-ce possible?

» — Vous le reverrez, Madeleine, si vous mettez votre confiance dans Celui qui peut tout.

» — Je le reverrai! dit la vieille dont le visage s'illumina soudainement; mais elle ajouta : — Oh! si je meurs sans l'embrasser, Dieu me permettra-t-il de ressusciter, madame, pour veiller sur lui?

» Ulrique hésita à répondre :

» — Votre fils a été bon pour vous, Madeleine, Dieu le protégera.

» — Pourquoi n'est-il pas là? pourquoi? — répéta la nourrice avec une insistance opiniâtre, en raidissant ses bras avec un geste de malédiction.

» — Ne l'accusez pas, pauvre femme, ne le maudissez pas; Conrad est innocent.

» — Pourquoi n'est-il pas là? pourquoi? Il sait que je suis bien malade, — dit encore Madeleine d'une

voix plaintive qui me déchira le cœur. — Oh! si je l'avais su en danger, moi, j'aurais couru vers lui les pieds nus sur des tisons ardents. Lui a-t-on caché la vérité? Répondez, madame.

» — On ne lui a rien caché, mais il n'a pas pu venir, — répliqua patiemment Ulrique en la recouvrant du drap, qui prenait sur ses vieux membres les plis raides d'un suaire.

» — Vous êtes bien venue, vous, pourtant, madame. Où donc est-il, lui, quand sa mère va mourir?

» Ces dernières paroles glacèrent mon cœur. Je voyais qu'Ulrique évitait de prononcer mon nom et craignait d'attirer sur moi les malédictions de ma vieille nourrice. Je sentais combien je devais paraître coupable aux yeux de cette chrétienne, qui tâchait d'expier par son dévouement mon insouciance et ma légèreté. Sans elle, Madeleine serait morte seule et désespérée comme une impie, et c'était moi qui lui avais volé le dernier baiser de son fils, moi qu'elle avait bercé avec l'humble idolâtrie de la vassale obscure pour son seigneur. Elle était si fière de voir Conrad attaché à mon service qu'elle lui eût certes pardonné, sans oser proférer une plainte, d'avoir oublié sa mère mourante pour m'obéir et me suivre. Je m'avouai sincèrement à moi-même que je ne méritais pas l'amour de ces deux femmes, affection instinctive et touchante chez Madeleine, tendresse pure, intelligence élevée chez Ulrique.

» Les yeux déjà glauques et mornes de la vieille se tournèrent encore vers ma jeune femme, qui devina leur muette interrogation.

» — Vous me recommandez d'avoir soin de la destinée de votre fils, bonne mère; ne craignez rien. N'êtes-vous pas la première amie de Tristan? Conrad n'est-il pas son frère de lait? Je vous aime tous deux parce que vous aimez Tristan, mais c'est lui qui veillera sur Conrad. Vous savez combien il est bon et généreux pour ses serviteurs.

» — Il n'est pas venu me voir mourir, lui dont j'ai

apaisé le premier cri de douleur avec un baiser! — murmura la nourrice.

» Ulrique feignit de ne pas entendre ce regret exhalé par Madeleine du plus profond de son cœur.

» Je fus humilié de cette délicatesse exquise qui faisait remonter à moi tout le mérite de sa charité.

» — Vous n'avez pas besoin d'une protectrice tant que le baron sera vivant, — ajouta-t-elle d'une voix douce et ferme.

» Madeleine la regarda avec une expression inquiète et lamentable.

» — Vous vous trompez, madame; Conrad a besoin d'être protégé... pardonnez-moi, maîtresse, ce que je vais vous dire... d'être protégé contre le baron lui-même.

» — Taisez-vous, pauvre insensée! — s'écria vivement Ulrique, en regardant avec crainte le serviteur qui dormait.

» L'agonisante leva ses mains décharnées.

» — Je ne me tairai pas, madame, que vous ne m'ayez promis de sauvegarder mon fils des violences de Tristan et de demander grâce pour lui si jamais il était en faute.

» En ce moment le brouillard s'était fondu en pluie, la rafale me fouettait le visage et grésillait aux fenêtres avec fracas; l'homme qui paraissait dormir dans un coin se leva tout à coup, et, s'avançant vers Ulrique, lui dit d'un ton brusque :

» — Noble dame, vous avez assez longtemps écouté les jérémiades de cette vieille folle; il est temps de partir. La pluie redouble de violence et va rompre tous les chemins. Le diable sait si j'ai eu raison de céder à vos ordres et de vous amener dans ce taudis !

» — Allez-vous m'abandonner, vous aussi? — soupira alors Madeleine avec un accent de terreur indicible, comme si elle eût vu flamboyer les fournaises et les chaudières de l'enfer, tant la menace de la solitude est horrible pour le moribond, qui aime à voir la vie

s'agiter autour de lui, et qui repousse de la pensée l'image du silence et du repos suprêmes.

» — Attendez, maître Jean, — répondit Ulrique au Rebouteur, que je venais seulement de reconnaître.

» — Je ne puis attendre ! — s'écria ce dernier avec une impatience croissante. — Je réponds de vous à notre seigneur Tristan, et je ne sacrifierai pas une existence qui lui est si précieuse au caprice de cette paysanne poltronne.

» — Vous oubliez que cette paysanne est la nourrice de votre maître, et que je suis votre maîtresse, — répliqua la baronne avec une dignité calme.

» — Que Dieu veille sur la nourrice, mais moi je dois veiller sur vous, et je n'oublierai pas mon devoir, madame.

» — Partez, si vous avez peur; moi je reste, — dit froidement ma femme.

» — J'ai peur pour vous, et je ne partirai pas sans vous, madame.

» Ulrique ne put s'empêcher de tressaillir à cette réponse brève et impérieuse qui me surprit également; elle jeta un regard d'effroi sur ce serviteur, plus zélé qu'obéissant, dont un étrange sourire faisait grimacer les traits durs et hardis. Son nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie, ses lèvres blêmes et minces cachées sous une moustache fauve, ses sourcils roux qui s'accolaient l'un à l'autre au-dessus de ses yeux ronds où pétillait une étincelle mobile, et que recouvraient des paupières clignotantes, sa chevelure rousse emmêlée comme une broussaille, donnaient à sa physionomie un aspect terrible et repoussant que je n'avais pas encore remarqué. Son front déprimé et ses joues étaient plaqués de taches de soufre. S'il fût tombé au milieu d'une troupe de bandits, elle l'eût proclamé son capitaine, tant l'astuce et la violence semblaient familières à cette nature sauvage, tant sa main osseuse semblait devoir être agile pour voler un manteau et couper une bourse, ou vigoureuse pour serrer le cou d'un ennemi

désarmé et faire taire d'un coup de poignard les lamentations d'un voyageur dépouillé.

» Ma vieille nourrice hocha lentement la tête et dit :

» — Maudit sois-tu, toi qui n'as pas pitié d'une mourante !

» Jean le Roux haussa les épaules et dit résolûment à la pauvre Ulrique :

» — Si vous faites plus longtemps résistance, madame, je vous emporterai aussi facilement qu'un oiseau, et je vous sauverai malgré vous.

» La baronne ne bougea pas. Tout son sang avait reflué au cœur; pâle et frémissante, elle attendait du ciel un scours improbable; elle n'osait dévoiler toutes ses craintes dans une nouvelle réponse qui eût pu enhardir l'audace de cet homme. Moi-même je me demandais si je devais reconnaître en lui un serviteur loyal ou découvrir un ennemi caché. Il s'avança et tendit ses longs bras pour saisir ma bien-aimée. Alors l'instinct l'emporta sur ma volonté, et j'allais m'élancer dans la chambre lorsque j'entendis des pas précipités clapoter sur la terre détrempée. Je restai immobile et collé au mur, et je vis bientôt accourir un homme qui bondit comme un chat sauvage dans la chaumière, et s'arrêta sur le seuil, éperdu de douleur, d'étonnement et de colère. C'était Conrad. Mon cœur se dilata, car j'avais toujours dans les oreilles les hurlements des loups dont je l'avais laissé entouré.

» — Ma mère ! ma mère ! ma mère ! — s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots.

» Il se jeta sur le lit et colla convulsivement sa bouche à celle de ma vieille nourrice. Un sourire tendre épanouit le masque sévère que l'approche de la mort avait déjà imprimé sur le visage de Madeleine. Son cœur palpita dans un dernier regard jeune et rayonnant; les cordes sèches de sa voix, assourdies par le râle, reprirent une vibration plus douce, et ses mains raides essayèrent de caresser le front de son fils.

» — Je parlerai de toi au bon Dieu, — lui dit-elle en-

tre deux convulsions:—je lui dirai combien tu as aimé ta pauvre mère.

» — Allons! la vieille va mourir en famille, — dit brutalement le Rebouteur, — vous n'avez plus de prétexte pour rester ici, madame.

» — Conrad se releva en écartant ses longs cheveux collés à ses tempes, et regarda la baronne ainsi que Jean avec une sorte de stupeur.

» — Ah çà! que fais-tu ici, Jean le tueur de rats et le guérisseur de vaches? — demanda-t-il d'une voix rauque.

» — Ce que je fais? Tu es curieux, mon garçon. Je veux m'en aller et ramener madame la baronne avant que la fonte des neiges ait inondé la vallée. Si cela ne te convient pas, tu n'as qu'à parler!

» Conrad chercha à maîtriser sa colère, et, s'inclinant devant Ulrique :

» — Est-ce votre volonté, madame? — demanda-t-il respectueusement.

» — Non, — dit vivement la pauvre femme, à qui le Rebouteur inspirait une répulsion et une défiance instinctives. — Je reste sous votre garde, Conrad. Quant à Jean, il est libre de partir.

» — Tu as entendu! — s'écria alors mon frère de lait en montrant du geste la porte à son ennemi.

» — Tu es peu hospitalier, ami Conrad, — répliqua Jean le Roux en ricanant; — mais je ne m'offense pas de ton manque de courtoisie, et je reste.

» — Tu es chez ma mère et je te chasse, — rugit le jeune homme exaspéré en brandissant son épieu de veneur.

» La situation était vraiment terrible. Conrad, robuste comme un athlète, les yeux fulgurants d'éclairs, la chevelure hérissée, le cœur troublé par une douleur poignante et enflammé par une indignation suprême, paraissait devoir écraser comme un reptile l'adversaire qui lui tenait tête et qui épiait subtilement tous ses ges-

tes du regard pour le surprendre d'un coup furtif et traître.

» Ulrique posa sa main blanche sur l'épaule du jeune homme.

» — Une querelle devant cette agonie! —dit-elle d'une voix tremblante! —Conrad, pensez à votre mère. Ne tachez pas de votre sang ni du sang d'un ennemi le lit de mort de Madeleine.

» Conrad frissonna de tous ses membres, recula et étreignit dans sa main la main de la vieille femme.

» Jean le Roux éclata de rire.

» — Sois bon fils, mon garçon, — dit-il, — pense à ta mère, pardonne les offenses, et laisse-moi faire mon devoir; obéis aux ordres de madame Ulrique comme moi aux ordres du noble baron Tristan. — Conrad, pâle comme la neige, voulut s'avancer, mais la moribonde retenait sa main avec une force extraordinaire. — Allons, modèle des fils pieux, — reprit le Rebouteur, — ne te mêle plus de jouer le chevalier errant. Laisse-moi accompagner de gré ou de force ta noble maîtresse au château, et prie Dieu de nous préserver de tout danger. A genoux, beau damoisel! c'est là ta place; à genoux, et les mains jointes!

» Puis, saisissant le bras d'Ulrique, le hardi serviteur voulut l'entraîner. Alors Conrad lâcha la main de sa mère, et leva son redoutable épieu sur la tête du Rebouteur. Madeleine, épouvantée, jeta un cri déchirant comme la plainte du patient qu'étrangle le bourreau. Son fils ne put s'empêcher de tourner la tête vers elle. Aussitôt Jean bondit sur lui, l'enlaça de ses longs bras et déchira l'épaule du jeune homme d'un coup de poignard; mais déjà Conrad, par un geste de lion, avait secoué son ennemi à terre comme une chenille et lui avait brisé son poignard dans la main.

» J'entrai dans la chambre juste à temps pour sauver Jean de la rage de mon frère de lait, dont j'arrêtai le bras.

» En me reconnaissant, le Rebouteur devint livide.

» — Vous avez entendu ce misérable m'insulter, Tris-

tan? — me demanda Ulrique encore tout émue de la lutte qu'elle venait de subir.

» — Jean, — dis-je froidement à mon protégé tremblant et consterné, — vous aviez raison; les chemins sont devenus impraticables. Allez au château chercher des chevaux et une litière, c'est là une excellente occasion de prouver votre obéissance à mes ordres. Mais ne revenez pas ici; votre vue doit être odieuse à cette mourante, dont vous venez de blesser le fils.

» Jean le Roux s'inclina humblement et disparut.

» — Tristan, vous avez entendu ce misérable m'insulter? — répéta Ulrique avec une énergie que je ne lui connaissais pas.

» — Ma chère âme, — lui répondis-je, — Jean le Roux sera congédié demain. — Puis, m'approchant du lit devant lequel Conrad agenouillé baignait de larmes le visage immobile de sa mère, dont les yeux vivaient encore : — Pardonnez-moi, Madeleine, d'être venu si tard, mais remercions Dieu ensemble d'avoir permis que vous mouriez entre vos deux enfants. J'ai compris la prière que vous avez adressée à votre sœur de charité, et je vous répondrai comme elle : c'est votre fils Tristan qui veillera sur votre fils Conrad.

» Une flamme rapide illumina le dernier regard de ma vieille nourrice, mes lèvres touchèrent son front qui se glaça, et Ulrique me remercia par un sourire mouillé de pleurs d'avoir ratifié sa promesse.

» Qui de nous eût pu pressentir alors la violation tragique et prochaine de cet engagement solennel dont je prenais le ciel à témoin? Mais l'âme humaine n'est-elle pas le jouet méprisable des événements? La vie n'est-elle pas un désert de sable dans lequel nous trébuchons au gré de nos passions? Nos projets sont plus vains et plus mobiles que l'onde, et malheur à celui qui ose confier son bonheur au mirage perfide d'un serment! »

XII

QU'UNE FEMME A TORT DE PERDRE SA BAGUE.

» J'ai hâte, mon cher enfant, d'arriver au dénoûment de cette étrange histoire. Quand je chemine sous la bise, mon bâton à la main, je parviens à oublier le passé à force de fatigues, mais ce récit ravive, au bout de vingt ans, la plaie mal guérie par la misère et les pèlerinages. Je suis encore jeune pour souffrir quand je cesse d'oublier. Que ne puis-je endurcir tellement mon cœur sous les humiliations de l'aumône qu'il devienne indifférent au souvenir de ma jeunesse, comme s'il s'agissait du passé d'un autre homme! Oh! garde-toi bien, François, de risquer tout ton bonheur, toutes tes espérances, ton paradis en ce monde, sur cet enjeu perfide qu'on appelle l'âme d'une femme! Ève, la première, a mordu au fruit défendu, et ses filles tenteront éternellement les fils d'Adam.

» Malheur donc à celui qui est atteint par le fléau du véritable amour! Mieux vaudrait pour lui respirer les miasmes d'un hospice de pestiférés ou coucher dans le lit d'un lépreux. Il a été touché de la foudre, et la foudre consumera jusqu'à la dernière fibre de son cœur. Un naufragé peut ressusciter de la tempête et échouer sur la rive; l'homme ruiné peut refaire sa fortune perdue; mais nul ne guérit d'un amour trompé. L'âme flétrie par la trahison d'une femme réellement aimée ne saurait renaître à une seconde jeunesse.

» Oui, j'ai trop aimé Ulrique; mon cœur était un autel palpitant d'une adoration idolâtre pour cette angélique créature, et Dieu seul mérite cet amour absolu;

mais j'ai beau macérer mon corps par le jeûne et la prière, j'ai beau détourner mon esprit du passé et le courber sous les misères présentes, il est si difficile de dépouiller tout à fait le vieil homme que parfois il me suffit de sentir un vague parfum de bruyère, d'entendre le refrain monotone d'une chanson rustique, ou la cloche qui réunit les fidèles, pour voir dans ma pensée Ulrique apparaître éblouissante d'éclat et de jeunesse ; la glace et la nuit cessent de peser sur mon cœur endormi ; je tressaille, je suis enivré d'amour comme au temps où mes cheveux noirs tombaient sur mes épaules; ma main brûle dans celle de ma bien-aimée. O sainte ivresse des cœurs, harmonie divine où le silence même est éloquent, où les yeux baissés regardent, car c'est l'âme qui parle par cette bouche muette et par ces yeux contraints !

» Pourquoi, flamme radieuse, t'es-tu brusquement éteinte? Ah ! c'est que j'avais cru reconnaître sur le visage d'Ulrique les traits de l'âme que cherchait la mienne, et que, à l'heure de la désillusion, elle devint tout à coup pour moi une femme étrangère et inconnue. Oui, j'aimais dans sa candide beauté moins ce que je voyais que ce que je croyais sentir en moi-même, et je ne pus supporter la pensée que cette fleur merveilleuse allait se faner et se dessécher en cendre stérile.

» Aujourd'hui je me survis à moi-même, puisque Dieu m'a défendu de porter sur mon corps des mains violentes, je traîne indifféremment par les chemins ce spectre morne et inutile.

» Je continue mon triste récit.

» Jean le Rebouteur devait quitter le château, comme je l'avais promis à Ulrique, et la nouvelle de ce départ avait mis tous nos serviteurs en joie. Conrad m'avait demandé, à la suite de l'enterrement de sa mère, la permission de faire un voyage de quelques semaines, ce que je lui accordai en le priant d'éviter la rencontre de son adversaire.

» En effet, le soir venu, pendant que les gentilshom-

mes chasseurs, mes voisins, se chauffaient joyeusement sous le manteau sculpté de la cheminée de la grande salle, pendant qu'Ulrique veillait aux apprêts du repas en dame châtelaine qui s'occupe de ses hôtes comme une reine du temps de l'Odyssée ou une matrone romaine, je fis venir le redouté sorcier.

» Il se présenta avec cet air humble et servile qui lui était ordinaire, mais en attachant sur moi ce regard fauve, insolent et fixe, dont la pénétration m'embarrassait toujours.

» — Jean, — lui dis-je, — jusqu'à ce jour j'ai été satisfait de tes services et je t'ai soutenu contre tous ; mais aujourd'hui il faut nous quitter.

» — Je m'en doutais ou plutôt je le savais, — répondit-il de sa voix stridente comme celle d'un grillon sautillant derrière la plaque rouge de l'âtre.

» — Oh ! tu es toujours un peu sorcier, — dis-je en souriant, — mais tu ne peux accuser ton maître de caprice ou d'injustice, car ta conduite a été assez insolente pour mériter un châtiment exemplaire.

» — Les verges peut-être ! — répliqua Jean avec un ricanement sinistre ; — mais vous m'avez sauvé, seigneur baron, de la brutalité de ces paysans idiots, et vous pouvez me menacer impunément. Enfin vous me chassez ?

» — Oui, — dis-je durement, car je me sentais offensé de cette familiarité provoquante grâce à laquelle il paraissait traiter d'égal à égal avec son maître. Le Rebouteur poussa un éclat de rire contraint et étrange, comme si une arrière-pensée soudaine excitait cette intempestive hilarité. Involontairement je tressaillis. — Quelle est cette nouvelle bravade ? — m'écriai-je d'une voix sévère.

» — Pardon, monseigneur, — reprit-il humblement, — mais je n'ai pu retenir cet accès de gaieté en faisant tout à coup un rapprochement assez singulier.

» — Explique-toi.

» — Vous l'ordonnez ?

» — Je l'ordonne, — repris-je, assez inquiet de ces précautions oratoires.

» — Eh bien ! je songeais que j'ai été insolent de préserver de sa propre imprudence madame Ulrique, de vouloir la mettre en sûreté, de me soucier de son honneur mis en péril, tandis que... mais je n'ose vraiment continuer, monseigneur...

» — Achève ta pensée !

» — Tandis que Conrad, qui a voulu chasser de son logis le guide loyal, le gardien fidèle auquel vous aviez confié votre femme... Conrad est honoré et approuvé comme un bon serviteur.

» Je restai impassible, quoique frappé de cette observation.

» — Est-ce là tout ce que tu avais à me dire pour ta défense ? — ajoutai-je.

» Le Rebouteur ne sembla pas m'avoir entendu, mais il continua comme s'il se parlait à lui-même :

» — Il est vrai que Conrad est un jeune et beau serviteur. Aussi est-il aimé de son maître à ce point que la dame châtelaine est venue veiller elle-même au chevet de la mère de son vaillant page. Aussi ont-ils prié Dieu ensemble, elle et lui, pour le salut de cette pauvre âme. Allons ! décidément, j'ai eu tort d'oublier que dans ce bas monde mieux vaut plaire à la femme qu'au mari.

» Où donc ce misérable Rebouteur avait-il choisi ces paroles imprégnées d'un fiel si perfide? Était-il donc vraiment sorcier pour lire dans les replis les plus obscurs de l'âme ? Les lèvres qui distillaient en souriant ce poison terrible n'auraient-elles pas dû être scellées d'un fer rouge comme celles d'un blasphémateur? Attenter ainsi, par un soupçon vague et détourné, à l'honneur d'Ulrique, cette vertu pure et brillante comme le diamant, n'était-ce pas un crime plus odieux et plus lâche que de poignarder par derrière un ami confiant et sans armes ?

» Je fus tenté de répondre à ces audacieuses insinua-

tions en cinglant de mon fouet de chasse le visage serein du Rebouteur; mais je ne voulus pas trahir par une colère puérile l'impression douloureuse que m'avaient fait éprouver ces paroles équivoques; c'eût été reconnaître qu'elles avaient troublé mon cœur débile comme la pierre jetée dans l'eau limpide d'un étang fait bouillonner en écume et monter la vase à la surface.

» Je rougissais de moi-même; j'essayais l'impassibilité stoïque, et je tordais machinalement dans mes doigts crispés mon collier d'or, si bien qu'il se brisa, et quelques anneaux roulèrent sur la dalle.

» Jean les ramassa précipitamment et me les tendit.

» — Garde-les, — lui dis-je. — Cela vaut le triple de ce que je te dois, mais va-t'en sans retard.

» — Merci, seigneur Tristan, — répondit-il doucereusement. Il s'agenouilla, me baisa la main, se retira lentement comme à regret, et sur le seuil de la porte murmura ces mots aiguisés comme la flèche du Parthe : — Au moins Conrad ne sera pas seul à emporter un souvenir de cette maison !

» D'un geste impérieux j'arrêtai le Rebouteur.

» — Que veux-tu dire, Jean?

» Ce cri jaillit de ma bouche si spontanément qu'il m'effraya comme s'il avait été jeté par un être invisible; je ne reconnus pas ma voix et je regardai autour de moi avec la stupeur d'un homme endormi, réveillé en sursaut dans les ténèbres par un bruit surnaturel.

» Le Rebouteur jouait avec les anneaux de ma chaîne et les faisait sauter dans sa main comme pour s'assurer du poids.

» — Mon Dieu ! messire, — reprit-il d'un air insouciant, — chaque serviteur est récompensé par le maître qu'il a le mieux servi : à l'un, les anneaux d'un riche collier; à l'autre, une bague précieuse. Si le collier a été porté par le seigneur, la bague a étreint le doigt de la châtelaine.

» — Une bague! — répétai-je très-surpris, — c'est impossible.

» Jean le Roux s'inclina respectueusement en signe d'adhésion.

» — J'ai cru voir Conrad presser cette bague sur ses lèvres, mais sans doute je me serai trompé. Qu'importe! d'ailleurs, adieu et merci, monseigneur. Si jamais vous avez besoin de moi, vous me retrouverez.

» Il allait sortir, me laissant accablé, mais trop indécis et trop lâche pour oser m'enfoncer plus avant dans ce mystère qui glaçait ma pensée comme une brume vague et mortelle. Il recula, la porte s'ouvrit; Ulrique entra sans daigner le regarder, mais elle tressaillit, aussi émue que si elle eût senti un lézard hideux frotter le bas de sa robe, et son regard semblait me demander compte de la présence prolongée de cet homme.

» — Nos hôtes vont s'impatienter, Tristan,— me dit-elle de sa voix harmonieuse, qui avait le don de dissiper le trouble et l'agitation de mon âme ou de raffermir les défaillances fiévreuves de mon esprit. Je ne l'écoutai pas. Je regardai sa main tendue vers moi : la bague jetée dans l'aumônière, la bague rachetée à l'église, la sainte bague de nos fiançailles, n'y brillait plus. Mon cœur se serra sous l'étreinte d'une palpitation violente. Il me semblait être frappé de la foudre comme si Ulrique m'eût dit elle-même : « Je ne t'aime plus. » Cette main veuve de la bague de ma mère me fascinait, et le monde se serait écroulé autour de moi sans que j'y fisse attention. Je voulais sourire et parler, mais impossible! car des tenailles ardentes me serraient le gosier. Ulrique me regardait avec étonnement; l'inquiétude se peignit sur son visage; elle s'élança vers moi. — Souffres-tu? — me demanda-t-elle avec un accent d'angoisse qui sonnait la vérité, mais où je craignis de reconnaître l'imitation d'une hypocrisie consommée.

» — Non, — répondis-je avec effort. Et, remarquant qu'elle était vêtue de noir, j'ajoutai : — Gardez-vous

ce costume de deuil pour effaroucher la joie de nos convives?

» — Tristan, — me dit-elle avec une nuance d'embarras, — la pauvre Madeleine vient de mourir.

» — La mère de Conrad! — m'écriai-je comme poussé par un mauvais génie. Ce démon était visible et présent sous le masque souriant du Rebouteur.

» — Quant à Conrad, continua-t-elle sans remarquer cette interruption, — vous le dispenserez de son service d'échanson, n'est-ce pas? Pauvre garçon! il est bien à plaindre!

» Mon cerveau s'allumait, adoptant tout à coup les rêveries et les fantômes créés par maître Jean.

» — Aussi compatissons-nous tous à sa douleur, n'est-ce pas Ulrique? — répondis-je en lui prenant la main; et aussitôt affectant la surprise : — Mais où est donc votre bague, ma chère?

» Ma femme pâlit légèrement.

» — Sans doute je l'ai laissée avec mes bijoux; je la remettrai demain à mon doigt; c'est un oubli. Mais revenons à Conrad. Lui accordez-vous cette grâce, Tristan?... pour l'amour de moi!... — ajouta-t-elle, croyant que j'hésitais.

» Mais je ne lâchais pas sa main.

» — Pauvre petite bague! — murmurai-je douloureusement, — on t'oublie déjà quelques heures, bientôt on t'oubliera un jour, puis des mois, puis des années... Oh! comme vous parlez insouciamment de ce gage de notre amour, Ulrique! Pourquoi avez-vous ôté cette bague? N'est-ce pas le symbole et le talisman de notre affection? Absent, elle me rappelle à votre souvenir. Quand vous la quittez, il me semble que vous me repoussez, que vous me reniez, que je vous deviens indifférent et que je n'ai plus de place dans votre cœur glacé. Oh! comme elle fait revivre à mes yeux ce jour resplendissant où je vous vis venir à l'église pour la première fois!

» — Mon Dieu! est-il vrai, Tristan... que vous atta-

chiez tant de prix à cette bague? — interrompit Ulrique en fixant sur moi des regards humides et craintifs.

» — Ne le saviez-vous pas, madame, et me prenez-vous pour un comédien de campagne qui répète une scène. Cette main veuve de ma bague n'est plus celle d'Ulrique; tant que vous la portiez, j'étais présent avec vous. Faut-il donc m'apprendre à douter de vous et me donner le triste courage d'adresser des reproches peut-être injustes à la femme qui ne se soucie plus du legs sacré de ma mère?

» — Tristan! dit-elle toute surprise de ces paroles incohérentes dans lesquelles s'exhalait d'une façon vague et obscure le venin de ma jalousie secrète, — je jure Dieu que je ne voulais pas vous alarmer, mais je crois aussi mon bonheur attaché à cette bague. Plus que vous j'ai cette foi des âmes aimantes; mais pardonnez-moi... oh! je la retrouverai.

» — La retrouver! que dites-vous, Ulrique?

» — Eh bien! s'il faut te l'avouer, Tristan, je l'ai perdue... égarée du moins... mais je la retrouverai... il faudra bien que je la retrouve.

» — Perdue! — répétai-je sans oser regarder Jean le Roux, dont je devinais le rire railleur, — perdue! si on ne l'a pas volée... — Et moi-même j'ajoutai : — Si tu ne l'as pas donnée toi-même, malheureuse femme, à celui qui m'a remplacé dans ton cœur. — Ulrique était accablée et frissonnait à la vue du transport violent qui me possédait; elle devinait une énigme voilée sous cette colère soudaine; elle me croyait atteint d'un de ces accès de folie dont elle avait espéré me guérir en s'exilant dans la retraite, et je voyais comme dans un rêve son cœur se détacher de moi ainsi que la bague s'était détachée de sa main. — Oh! si je trouve le voleur, — m'écriai-je, — je ne lui pardonnerai pas! Jean, je vais faire un exemple terrible. Le voleur doit-être un de nos serviteurs; il ne faut pas lui donner le temps de fuir ou de cacher son vol.

» — Mais nos hôtes attendent ! — dit faiblement ma femme.

» — Qu'ils prennent patience en assistant au châtiment du misérable qui a osé commettre ce vol. Je descends ordonner que les portes du château ne soient ouvertes à personne sans mon ordre. — Je dis au majordome de réunir tous les serviteurs dans la salle basse, et j'invitai mes convives à être témoins de cette scène de justice domestique. Ecuyers, palefreniers, piqueurs, valets de chenil, concierge, tous furent bientôt rassemblés, sans savoir de quoi il s'agissait, et leur curiosité anxieuse s'épanchait en bourdonnements dignes d'une ruche d'abeilles, lorsqu'à mon entrée un profond silence éteignit toutes ces rumeurs. — Mes bons serviteurs, — leur dis-je d'une voix calme, — la bague de mariage de votre maîtresse a été perdue... car nous ne voulons pas croire qu'elle ait été volée. Quelqu'un d'entre-vous l'a-t-il trouvée? — Un murmure d'étonnement courut dans les groupes. Hommes, femmes et enfants se regardèrent les uns les autres, comme pour s'interroger. Seul, Jean le Rebouteur conservait son air insolent et sardonique. Conrad, appuyé au mur et la figure décomposée, absorbé dans son désespoir, n'avait prêté aucune attention à ma demande. Je ne sais pourquoi ce silence m'irrita comme un défi narquois et dédaigneux. Je repris plus durement : — Ne soupçonnez-vous personne? Parlez sans crainte? Je récompenserai quiconque me fournira un indice propre à nous guider dans nos recherches.

» — A quoi bon soupçonner ! — répondit le Rebouteur en se croisant les bras et s'adossant en face de mon frère de lait. — C'est le vrai moyen de suivre une fausse piste. Cherchez et vous trouverez; mais, je le déclare, celui qui a volé cette bague ne mérite pas de merci. L'homme qui ose offenser dans sa vile cupidité la dame du seigneur dont il mange le pain, sous son toit, pendant qu'elle dormait sous sa garde, celui-là

est plus qu'un voleur, c'est un impie qui brave le courroux de Dieu.

» Conrad sembla se réveiller en entendant la voix provoquante de son ennemi, et le toisant d'un regard sombre :

» — Oh! ce ribaud est une bête malfaisante! — s'écria-t-il. Puis, se retournant vers moi : — Non, mon cher maître, ne soupçonnez aucun de vos vassaux. Non, mon clément seigneur, ne cherchez pas un voleur dans ceux qui vous ont béni tout enfant, qui vous ont porté dans leurs bras, qui vous ont défendu dans les rixes de votre jeunesse ombrageuse et solitaire. Ce n'est pas parmi les hommes fidèles dont la poitrine serait votre meilleur bouclier au jour du danger que vous trouverez le traître dont vous nous demandez le nom.

» Chose étrange! cette loyale réponse ne fit vibrer dans mon cœur qu'un sentiment de défiance et de sourde rage.

» — Qui sait? — répliqua Jean le Rebouteur; — sous le masque de l'affection peut se cacher une haine mystérieuse longtemps couvée : la haine du faible contre le fort, la haine du vassal ambitieux et rebelle contre son seigneur trop débonnaire. Qui donc soupçonnerait d'une action vile celui dont chacun vante la loyauté et le courage? Qui oserait l'accuser sans attirer sur lui les huées, tandis que le vagabond, recueilli par charité et envié par tous, doit nécessairement être le bouc émissaire qui doit plier son dos à la charge pesante de tous les crimes?

» Conrad essayait de contenir sa colère, mais ce fut d'une voix tremblante et altérée qu'il reprit :

» — Oui, quelque soit le coupable, point de pitié pour lui. Qu'il soit ignominieusement fouetté de verges, chassé de ce château, banni de cette terre, lui qui a porté une main impie sur le bien le plus précieux de notre sainte dame Ulrique! Malheur au sacrilége qui a offensé la noble châtelaine, car elle n'a jamais fait de

mal même aux méchants, et elle est la mère des affligés et des pauvres.

» Cette malédiction passionnée et enthousiaste fut, à ma grande surprise, écoutée dans un religieux silence, tant les témoins de cette scène étaient sérieusement attentifs à un débat d'où semblait devoir bientôt jaillir la lumière.

» — Je suis fier, — dit alors Jean le Roux, — d'entendre le frère de lait bien-aimé de monseigneur Tristan partager mon opinion. Point de pitié pour ce lâche voleur ! Vous êtes tous, n'est-ce pas, de cet avis? Oui, plus notre haute et puissante dame est aumônière, charitable et compatissante aux souffreteux, et plus le crime est odieux. Mais c'est assez de discours et de protestations. Que chacun s'occupe maintenant de fournir la preuve de son innocence.

— De quelles preuves veux-tu parler, maudit sorcier? — demanda Conrad indigné de cette proposition inattendue.

— Mais j'entends, — répondit doucement le Rebouteur, — que chacun de nous fasse apporter ici son petit bagage sous les yeux du seigneur baron et le laisse visiter à loisir. On commencera, bien entendu, par les deux serviteurs qui devaient quitter le château demain matin au point du jour.

» Cette dernière réflexion, négligemment jetée par le dénonciateur, me frappa ainsi que tous les assistants, et j'ordonnai immédiatement au majordome de faire transporter dans la salle basse les bagages de mon frère de lait et du Rebouteur.

» L'anxiété était au comble; nul ne doutait de l'innocence de Conrad, parmi les gentilhommes comme parmi les serviteurs et les vassaux qui connaissaient son caractère naïf et probe ; mais on eût dit qu'un pressentiment douloureux pesait sur toutes les poitrines haletantes, et les regards se détournaient avec une sorte de terreur du visage patelin de ce Rebouteur protégé par sa redoutable réputation de sorcier.

XIII

OU LE VOLEUR EST SOUPÇONNÉ D'ÊTRE UN AMANT

» Cependant Conrad me regardait avec consternation.

» — Me soumettrez-vous vraiment à cette humiliante épreuve, seigneur baron? — dit-il enfin d'une voix navrante. — Vous défiez-vous de moi? me confondez-vous avec ce Rebouteur!...

» Ulrique l'interrompit, et, me lançant un coup d'œil suppliant, elle dit :

» — Soupçonnez-vous donc Conrad, le fils de Madeleine?

» — Je ne le soupçonne pas, — répliquai-je froidement, — mais il faut faire justice égale à tous.

» — Le majordome arriva, suivi de deux valets qui portaient le ballot de Jean le Roux et la valise de Conrad. La perquisition fut faite avec un soin scrupuleux. Mon frère de lait déclara que lui-même avait mis en ordre, enveloppé et fermé son bagage, et le Rebouteur s'empressa de suivre cet exemple. Le ballot de ce dernier ne contenait rien de suspect. Le valet chargé de fouiller la valise de Conrad trouva et déroula brutalement une tresse de cheveux argentés.

» L'écuyer pâlit et cria :

» — Wilhem, ne touche pas aux cheveux de ma mère, c'est sacré!

» A peine avait-il prononcé ces mots que de la tresse sacrée s'échappait et roulait sur la dalle une bague que je reconnus pour le joyau si ardemment regretté.

» La stupeur fut générale.

» Je regardai vivement Ulrique et Conrad.

» L'une paraissait défaillir sous le coup d'un étonnement douloureux et incrédule, l'autre se redressait sous l'étreinte d'une surprise révoltée contre l'évidence même; il ne s'affaissait pas comme le coupable dont le crime est découvert.

» — Eh bien! madame? — dis-je à Ulrique.

» — Il y a magie, il y a fourbe et trahison, il y a erreur et méprise, car c'est impossible, — répondit-elle.

» — Impossible parce que c'est *lui*, — murmura le Rebouteur d'une voix railleuse qui souffla une rage froide et implacable dans mon cœur, et chassa l'image éplorée de ma vieille nourrice comme un fantôme importun.

» — Vous avez prononcé vous-même votre sentence, Conrad, — repris-je. — Vous reconnaissez la bague de votre dame et maîtresse, n'est-ce pas? — Il inclina la tête en signe d'affirmation. — Vous avez déclaré hautement que c'était là un vol impie et indigne de toute pitié, n'est-ce pas? — Il inclina encore la tête avec une expression de suprême dédain. — Et vous vous avouez coupable de ce vol, n'est-ce pas, Conrad? — ajoutai-je.

» Mais alors il releva superbement la tête.

» — Non, non, non! — s'écria-t-il avec une sorte d'emportement triste et désespéré, en se dégageant des mains du majordome qui voulait le retenir, et en s'avançant vers moi, — non, vous ne le croyez pas, mon maître! Personne ne le croit parmi tous ces gentilshommes qui m'ont vu dompter des chevaux furieux dans leurs châteaux et éventrer des sangliers dans leurs chasses sans jamais accepter d'autre récompense qu'une bonne parole. Personne ne le croit parmi tous ces serviteurs que j'ai aidés de mes bras dans leurs travaux, de mes conseils dans leurs querelles, de mes consolations dans leurs peines, de mes veilles dans leurs maladies. Personne ne le croit parmi ces vassaux qui m'ont toujours vu accourir le premier quand le feu

gagnait leurs granges et leurs meules, et à qui je n'ai jamais refusé de prêter ma voix et mes prières auprès de vous. Je n'ai jamais tenu à l'argent. Ma mère vient de mourir. Il y a là quelque horrible méprise. Vous l'avez deviné, n'est-ce pas, madame? Oh! les femmes voient la vérité dans leur cœur. Ce bijou a été méchamment caché dans mon bagage.

» — N'avez-vous pas affirmé que vous seul vous aviez rempli et fermé votre valise, Conrad? — interrompis-je avec l'inflexibilité d'un vieux juge.

» — Mon Dieu! mon Dieu! — reprit mon frère de lait en pressant son front dans ses mains, — comment cette bague se trouve-t-elle enlacée aux cheveux de ma mère? je l'ignore; mais, sur la part de paradis de cette pauvre chère âme, je le jure, ô mon frère Tristan! je suis innocent, et vous n'en doutez pas. Ne me réduisez pas au désespoir; ne me chassez pas du château; ne réveillez pas dans sa fosse la vieille nourrice qui vous aimait plus que son enfant, pour qu'elle pleure toute les nuits à votre chevet, car elle n'aurait pas la force de vous maudire. Soyez rigoureux pour le coupable, mais donnez-moi le temps de prouver que je suis innocent, au nom du Dieu vivant, au nom de votre mère que vous n'embrasserez plus qu'au ciel, au nom de votre petite fille qui sourit déjà à son ami Conrad quand je la porte dans mes bras! — Je l'avoue, cet appel déchirant à ma pitié commençait à m'émouvoir, lorsque malheureusement Conrad ajouta avec un geste d'indignation : — Voler notre bonne dame Ulrique! mais ceux qui m'accusent de cette ignoble action ne savent donc pas que je me ferais tuer pour lui épargner une contrariété, une larme, un regret, et que le moindre de ses caprices est pour moi aussi sacré que la volonté divine.

» C'en était trop. Le malheureux se perdait par cette justification maladroite. Cependant je ne pus oublier tout à fait que nous avions été bercés sur le même sein.

« — Écoute, — lui dis-je, — tu es le fils de Madeleine,

et je te condamne, en mémoire d'elle, à porter ta punition en toi-même. Tu ne seras pas meurtri par les fouets de tes anciens compagnons. S'ils veulent même te recevoir encore parmi eux, puisque tu invoquais tout à l'heure leur affection, j'y consens; sinon tu partiras. Voilà les juges que je te donne! Puis-je faire davantage? — demandai-je courtoisement à ma jeune femme.

» La contagion du doute et du malheur est mortelle comme la peste. L'homme est né féroce et servile à la fois, car il se courbe à terre pour servir de piédestal au crime prospère; mais il se venge en accablant sans miséricorde, en humiliant de sa haine et de son mépris toute cause vaincue, qu'elle soit honorable ou criminelle. Certes, Conrad avait toujours été bon et généreux pour ses compagnons; mais sa beauté, sa force, son courage avaient éveillé une secrète envie au fond des cœurs, et il put s'apercevoir que serviteurs ou vassaux jouissaient de son abaissement.

» Pourtant il ne s'abandonna pas lui-même, lâcheté assez commune chez les plus violentes natures, et il s'approcha hardiment, la tête haute, d'un groupe de vieillards qui s'était formé autour du majordome.

» — Laissez-moi travailler avec vous, mes maîtres, — leur dit-il d'une voix suppliante; — je ferai les plus viles corvées; je vous obéirai. Mais que je puisse du moins rester au château, sous l'œil de notre seigneur, en attendant que je lui prouve mon innocence. Ma patrie est ici. Pensez combien vous souffririez si on vous arrachait à vos familles pour vous jeter seuls sur une terre inconnue, semblables à ces troncs d'arbres mutilés qui se consument dans le foyer, loin de la verte forêt d'où la cognée du bûcheron les a déracinés.

» Les vieillards hochèrent doucement leurs têtes grises et se consultèrent du regard; puis le majordome répondit :

» — Non, Conrad, nous ne pouvons t'accorder cette grâce. Nous sommes tous gens honnêtes et paisibles qui

avons confiance les uns aux autres. Nous avons : ceux-ci à garder du loup et du bohémien les troupeaux du maître, ceux-là à veiller aux bahuts, aux crédences, aux tentures, aux panoplies du maître. Va donc, toi, dans la montagne rejoindre ceux qui pillent et maraudent, car ta place n'est pas au milieu de ceux qui veillent et qui gardent.

» Le jeune homme baissa tristement les yeux, et, s'approchant des palefreniers :

» — Ne pourrais-je, — dit-il d'une voix plus sourde et plus humble, — dormir sur la paille des écuries et soigner les chevaux quand vous serez trop las de votre besogne?

» — Les chevaux pourraient disparaître comme la bague; — dit rudement un de ces hommes, — et comme tu es bon écuyer, Conrad, ils ne seraient peut-être pas si faciles à retrouver.

» Et, comme il s'approchait à pas lents des servantes, la plus jolie, qu'on nommait Martha, qui dansait autrefois avec lui sous les tilleuls, lui dit :

» — Allez, allez, beau Conrad, vous ne nous tenterez pas. Nous aimons mieux chanter joyeusement avec un anneau de paille au doigt que de briller avec un anneau d'or volé.

» Ainsi les femmes elles-mêmes, ces images vivantes de la pitié, étaient inexorables et repoussaient ce malheureux avec des railleries outrageantes, si bien qu'il recula au fond de la salle, cherchant la porte des mains, car ses yeux étaient voilés de larmes, et, s'écriant comme un désespéré.

» — Mais toi, ma mère Madeleine; tu ne repousseras pas ton fils, toi; tu le laisseras pleurer et prier sur ta fosse; ah! Dieu soit loué de t'avoir fait mourir avant cette heure maudite!

» Plus on est rigide pour le mal, plus on croit se mettre soi-même au-dessus du soupçon. Le portier du château, qui était frère de Madeleine, chassa lui-même

ignomineusement son neveu au lieu de lui donner un asile.

» — L'homme qui a volé son maître, — lui dit-il, — peut le trahir, et pendant mon sommeil je ne voudrais pas laisser mes clefs à ta merci. La main de Dieu est sur toi, indigne enfant, et c'est à lui de faire éclater cette innocence que tu proclames si haut. Quant à moi, je ne dois pas pécher contre mon seigneur par faiblesse et imprudence.

» C'est ainsi que mon frère de lait fut renié et rejeté par tous ses anciens.

» Mais, à partir de cette scène terrible, mon bonheur fut empoisonné; Ulrique, qui n'avait plus cherché à me détourner d'accomplir ma justice rigoureuse, paraissait avoir peur de moi ; une méfiance invisible séparait ces cœurs si unis, qui auparavant lisaient si bien l'un dans l'autre.

» Elle avait été frappée dans cette sérénité orgueilleuse et parfaite qui était l'essence nécessaire de sa tendresse, et je devinai au fiel dont s'imprégnait mon amour qu'elle devait me haïr par instants, car j'avais offensé et irrité sa chaste fierté. J'avais taché son innocence d'un soupçon visible.

» Je méprisais la jalousie comme une infirmité morale, et je sentais cette gangrène envahir et consumer peu à peu l'affection profonde qui m'attachait à Ulrique comme un charme de sorcellerie.

» J'étais avide d'arracher à Jean le Rebouteur ces paroles rares et équivoques qui s'infiltraient dans mon esprit ainsi que ces gouttes d'eau qui tombent lentement sur la pierre la plus dure et la creusent à la longue.

» J'attendais avec une impatience douloureuse et convulsive les preuves de ce crime horrible pour lequel je ne rêvais pas de vengeance suffisante. Si je la reconnaissais coupable, cette Ulrique tant aimée, cette malheureuse moitié de moi-même, celle aux pieds de laquelle j'étais heureux autrefois même sans désirs, j'é-

tais résolu à rompre tous les liens qui m'attachaient à elle, quoique ces liens fussent les fibres mêmes de mon cœur, et à lui dire : « Va-t'en, fausse créature, à la » merci du sort et du courroux de Dieu ! »

» Oh ! qu'il faut aimer pour être jaloux ainsi, François ! car ce n'était pas là cette vaine et étroite jalousie, fille de l'orgueil et de l'avarice du cœur. Non ; des larmes brûlantes irritaient mes paupières, tandis que je me demandais avec rage : « Pourquoi ne m'aime-» t-elle plus ? Est-ce parce que je perds ma vie indo-» lente à l'aimer au lieu de courir les camps et les mu-» sées, et d'illustrer par les armes ou le pinceau le nom » que je lui ai donné ? »

» Je souffrais de la voir pâle, muette, sans larmes, sans résistance, rester abîmée dans une douleur inerte, résignée et presque craintive. O malédiction du mariage ! Nous nous croyons les maîtres de ces ravissantes créatures, mais leurs passions échappent à notre tyrannie.

» Cependant le Rebouteur était devenu le maître du logis, mon conseiller, mon favori ; il humiliait de sa présence victorieuse et de son autorité nouvelle la femme qu'il avait offensée. Hélas ! il me servait d'espion. Il n'attendait pas que je l'interrogeasse ; il comprenait mon silence inquiet. Souvent il me disait : « J'ai ren-» contré Conrad, il rôde ou braconne dans vos bois ; » ou bien : « Notre châtelaine aime à aller prier à l'ermi-» tage des Tilleuls. Défiez-vous, seigneur, ils peuvent se » rencontrer ! »

» Alors je m'abaissais à un puéril et honteux espionnage pour surveiller cette pauvre femme, qui finit par vivre en recluse.

» Je touchais cependant à la catastrophe qui devait engloutir le rêve doré de ma jeunesse. Un soir, oh ! je me rappellerai toujours ce moment effroyable, j'étais triste comme la mort, je sentais la solitude peser autour de moi, car j'étais abandonné comme l'homme sans famille. Au loin, les montagnes blanchissaient

sous la neige; les bruits du château s'étaient peu à peu assoupis; le voleur et le braconnier veillaient seuls, et moi, plus tourmenté qu'un criminel sur sa paille, je ne pouvais dormir. Je pensais à Ulrique et je ne savais comment m'arracher son image du cœur. « Si je me » trompais, » disais-je en moi-même, « si j'étais la dupe » niaise et crédule de ce Rebouteur à face de Judas? » J'essayai de boire pour m'étourdir, et, au fond du verre, il me semblait voir deux yeux bleus comme le ciel me sourire. Je me levai avec fureur et brisai le verre sous mes pieds; puis je m'écriai hors de moi :

» — C'est trop souffrir, n'est-ce pas? mon Dieu! Ce doute est un cilice qui me déchire le cœur sans relâche. Je veux savoir d'Ulrique si elle me hait. Qu'elle me trompe seulement avec sa douce voix, je la croirai. Oui, j'aimerais à être trompé par elle plutôt que d'être convaincu de sa honte. O lâche et fou que je suis!

» En ce moment je vis entrer Jean le Roux d'un pas furtif et presque tremblant. Il me regarda comme s'il eût entendu les éclats de ma voix ou deviné ma pensée, et murmura à mon oreille :

» — Venez, monseigneur Tristan, venez chercher le secret de votre femme. L'heure est venue. Cette nuit vous le connaîtrez.

» Je frisonnai comme saisi d'un accès de fièvre et j'éprouvai une envie impérieuse de ne pas obéir à cette voix étrange. Je compris la défaillance du poltron que l'on pousse à la bataille, tout étourdi du fracas des armes et des clairons, et qui regarde s'il ne peut se cacher derrière une haie, s'aplatir contre terre ou s'enfoncer dans la vase.

» Cependant, sans répondre un seul mot au Rebouteur, j'attachai mon épée et mon poignard à ma ceinture, et je marchai assez courageusement jusqu'à la chambre d'Ulrique, car cet homme me regardait et je ne voulais pas qu'il pût rire de son maître.

XIV

COMMENT TRISTAN DEVINT AVEUGLE.

» Oh ! ce fut une nuit funeste que celle où mon amour s'ensevelit dans la honte comme dans un sépulcre ! Que j'étais tremblant lorsque j'entrai dans la chambre d'Ulrique ! Je ne ressemblais pas à un juge, mais à un misérable qui va confesser son crime devant tous. J'avais peur de la trouver coupable, comme si c'était moi qu'attendait le châtiment. Et en effet, n'était-ce pas le vrai supplice, n'était-ce pas une torture au-dessus de la mort que la perte de cet amour confiant et radieux qui faisait ma joie en ce monde ? Jusqu'alors j'étais resté penché sur l'abîme, les yeux fermés, et cramponné à je ne sais quel vague espoir que je sentais maintenant s'évanouir devant l'odieuse réalité. Ma vie allait donc devenir vide et sans but. Le sang bruissait à mes oreilles et mon gosier se resserrait comme celui du noyé qui avale les dernières gorgées d'eau amère. Enfin mon cœur défaillait de lâcheté, et je priais Dieu avec une ferveur insensée de me cacher la vérité, de préserver Ulrique du scandale et de la confusion, de lui permettre de me tromper. O faiblesse inouïe d'une âme pénétrée de tendresse, faiblesse égale à celle des mères ! Je me repentais de ne pas avoir repoussé les avis de Jean le Rebouteur, et de ne pas avoir pardonné à ma bien-aimée.

» J'entrai néanmoins, tout en me disant que c'était une folie à l'homme de vouloir connaître son malheur. Je m'étonnai de ne trouver auprès d'Ulrique aucune de ses femmes. Une lampe de nuit éclairait de sa vacil-

lante lueur la chambre où dormait aussi dans son berceau de satin bleu notre petite fille. J'avais peur de mon pas lourd, qui résonnait à mes oreilles comme celui d'un voleur ou d'un meurtrier, et qui me semblait s'amortir dans une mare de sang quand je voulais le rendre léger.

» Mes regards allaient de l'enfant à la mère; l'enfant souriait dans son sommeil, et elle tendait son petit bras hors du berceau, comme si elle eût voulu défendre sa mère; Ulrique gardait sur son visage endormi la pâleur du marbre.

» Je la contemplai longtemps.

» Qu'elle était belle ainsi, François, d'une beauté surhumaine et presque effrayante! Ses cheveux, longs et soyeux, l'enveloppaient avec l'immobilité d'un suaire; ses paupières aux cils de velours, ses lèvres décolorées si délicates et si fines, l'épaule ronde et blanche que le pli du drap laissait saillir, toute cette beauté jeune, chaste et froide était sans doute prédestinée à la tombe; le temps ne devait pas la rider et la flétrir de son aile grise. Cependant je la regardais toujours avec adoration, en pensant que le frôlement de ses cheveux aurait le pouvoir magique de réveiller un mort, et un spasme de jalousie féroce m'agita à la seule idée qu'il y avait place dans le cœur de cette femme pour un autre homme, qu'à un autre ces lèvres pâles pourraient avouer un mystérieux amour, que ces mains divines aux ongles roses se réchaufferaient peut-être dans une étreinte adultère. Il était impossible de voir un visage plus innocent et plus pur, mais n'allais-je pas être convaincu que cette sérénité n'était qu'une comédie menteuse!

» Jean le Roux était resté immobile sur le seuil.

» Je commençais à me rassurer. Je saisis la main froide d'Ulrique, mignonne et petite comme celle d'un enfant, et je la baisai.

» Ulrique poussa un cri étouffé et rouvrit des yeux éblouis, effarés, troublés, dont le premier regard se

jeta sur le berceau de sa fille; ce regard de mère, étincelant comme celui de la lionne à qui le chasseur arrache ses petits, me calma. Quand elle m'aperçut, elle ne surprit qu'un sourire sur mon visage. Une sorte d'inquiétude la saisit.

» — Vous ici, Tristan ! qu'est-il donc arrivé ? quel malheur ?...

» — Vous croyez donc qu'un malheur seul peut m'amener près de vous? répondis-je avec effort. — Non, Ulrique, c'est une bonne pensée qui m'est venue pendant mon insomnie. — Elle paraissait se demander si je ne raillais pas; mais je continuai avec la même expression calme et triste : — Ulrique, vous êtes bonne et miséricordieuse; vous m'avez imploré en faveur de Conrad.

» — Hélas ! je l'avais promis à Madeleine mourante, — répliqua-t-elle en baissant les yeux, afin que cette parole eût l'air d'une excuse et non d'un reproche.

» Je repris :

» J'ai dû vous paraître dur et inflexible, Ulrique; mais plus Conrad nous tenait de près au cœur, plus c'était un impérieux devoir de lui infliger une leçon salutaire. Cependant une prière tombée de vos lèvres ne pouvait rester vaine. Je suis l'instrument de votre clémence, et je ne voudrais pas que dans votre pensée mon image fût associée à un tableau de justice cruelle et implacable,

» Elle se souleva et joignit ses mains comme en priant Dieu, tandis que de douces larmes remplissaient ses yeux :

» — Oh ! le ciel en est témoin, je n'ai jamais douté un instant de votre bonté, mon cher seigneur; je ne vous ai pas accusé un instant au plus profond de ma pensée. Jamais! jamais! Oh! je retrouve mon Tristan tel que je l'aime! — Non, vois-tu, François, il n'est pas un peintre de Venise, de Florence, de Rome ou d'Allemagne, fût-ce le Sanzio, qui eût su représenter la candeur sous des traits plus célestes, sous une forme

plus charmante. Je fus vaincu; la jalousie s'éteignit dans mon cœur comme un tison rouge plongé dans la neige; je redevins crédule. Je revis tout un avenir de bonheur se dérouler devant moi, mon enfant jouant à mes pieds, couché sur le ventre de Pollux, ma main frémissant dans la main d'Ulrique, et Conrad rôdant comme un dogue au fond de ce tableau de famille pour nous préserver de tout danger. Oh! qu'il faut peu de chose pour être heureux, et comme ce peu de chose est toujours impossible à trouver! Tout à coup j'entendis un léger froissement bruire dans le silence; je me retournai avec une apparente insouciance et je vis la main du Rebouteur tendue vers la fenêtre masquée par un lourd rideau de lampas, dont les plis ondulaient sous un souffle de vent ou sous une imprudente étreinte. Une sueur froide mouilla la racine de mes cheveux; je fis un pas vers la fenêtre; la main d'Ulrique me retenait avec une force douce mais irrésistible. Ce n'était plus une statue, une morte, un ange endormi; c'était une femme trop belle et trop aimée. Elle vivait; une lueur sereine comme celle des étoiles diamantait ses yeux bleus si tendres, ses cheveux dénoués caressaient ses épaules frémissantes; une teinte rosée épanouissait son visage radieux et ses lèvres entr'ouvertes comme le calice d'une petite fleur rouge semblaient appeler un baiser. — Oui, vous êtes mon Tristan, — dit-elle avec un suave sourire, — mon Tristan comme je disais autrefois, celui dont l'indifférence me refroidit le cœur et me tue. Savez-vous, Tristan, que depuis huit jours vous n'avez pas embrassé votre fille?

» J'essayai de sourire, François, j'eus ce courage au moment où la raison vacillait dans mon cerveau, où le sang martelait mon cœur, où mes yeux voyaient rouge; je souris, je me détachai de l'étreinte d'Ulrique, et j'allai baiser au front, dans son berceau, l'innocente créature qui ne se réveilla pas.

» — Et toi ma bien-aimée, — dis-je alors d'une voix douce, — m'accorderas-tu le pardon de mes sottes

bouderies ? Puis-je embrasser la mère après l'enfant en signe de réconcillation?

» — Étais-tu donc irrité contre moi? répondit-elle d'un ton plaintif; — qu'avais-je fait? Je souffrais, voilà tout. Je souffrais de mon isolement et de ta froideur dédaigneuse; mais j'ignore pourquoi tu t'éloignais de moi.

» Le rideau trembla de nouveau. Je ne pus me contenir plus longtemps, c'était assez de dissimulation et de contrainte; je rougissais pour elle et pour moi de cette honteuse comédie.

» — Fille d'Ève, — m'écriai-je d'une voix tonnante en la regardant, — tu ne mens point, n'est-ce pas? Tu n'aimes que ton mari et tu attends son baiser de réconciliation. Qu'il en soit fait ainsi, mais tu ne seras pas surprise si je veux t'embrasser sans témoins. — Et, le cœur brisé, éperdu d'indignation et de colère, à moitié fou de douleur, je m'élançai vers la fenêtre, dont je tirai brusquement le rideau. Derrière ce rideau un jeune homme était caché; c'était bien Conrad, le banni, le voleur, mon frère de lait. Jean le Roux ne m'avait pas trompé. Ulrique poussa un cri qui me remua les entrailles; quant à moi, je ne dis pas un mot. Le monde avait disparu tout entier. L'homme qui se noie cherche une planche ou le bout d'une corde à laquelle s'accrocher; moi, j'avais soif de sang, soif bestiale et instinctive. Je n'étais plus un homme, mais une bête féroce abandonnée à ses appétits cruels et aveugles. Chose étrange ! Conrad était calme en face de cette démence sanguinaire qui faisait bégayer l'injure sur mes lèvres : ses yeux clairs me regardaient sans trouble; il ne tombait pas agenouillé devant moi; il ne tremblait pas, il ne demandait pas grâce, et, sans me résister, il avait cet air soumis et indulgent du chien vigoureux qui se laisse maltraiter par un enfant capricieux. En vain mes mains frêles et nerveuses secouaient ce robuste garçon, elles ne le faisaient pas plier et il semblait prendre ma fureur en pitié. Ce

calme m'exaspéra. — Misérable! — lui criai-je, mais humilie-toi donc, mais demande donc grâce, mais essaye donc de mordre la main qui va te châtier!

» — Demander grâce! et pourquoi? — dit-il avec une insultante naïveté.

» — Ah! ton effronterie mérite une peine honteuse; sois donc châtié comme un valet rebelle.

» Et je le souffletai au visage, ce colosse qui eût pu m'écraser comme une mouche entre ses deux larges mains.

» Il devint blême, et ses bras m'enlaçant aussitôt me soulevèrent; mais il me laissa doucement retomber :

» — Mon frère de lait! mon maître! murmura-t-il; — qu'allais-je faire?

» — Pourquoi es-tu ici, ribaud? Pourquoi es-tu ici? — répétai-je dans mon transport furieux; — ah! tu oses porter la main sur moi, au lieu d'avouer ton crime et de te coucher à mes pieds comme un chien!

» — Quel crime? — demanda-t-il encore avec la même expression naïve.

» J'éclatai de rire :

» — Quel crime? Ah! tu veux savoir quel est ton crime! En effet, ma colère est étrange. Je t'accuse au hasard; je te condamne sur un vague soupçon sans doute. Tu vas me prouver que j'ai tort. Eh bien! j'attends. Mais parle donc, misérable, parle donc! je t'ai dit que j'attendais. Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux stupides? Suis-je un fou? Est-ce le délire ou la rage qui me brûle le sang? N'es-tu pas Conrad, le fils de Madeleine, le voleur que j'ai chassé de mon château? Dis-moi donc que je mens, dis-moi donc que je ne viens pas de te surprendre là, collé à cette fenêtre, trahi par l'ondulation de ce rideau; et n'est-ce pas la fenêtre et le rideau de la chambre de ma femme? Ai-je fait un rêve? réponds! Pourquoi es-tu entré dans la chambre d'Ulrique, de la noble dame qui te protégeait? Pour veiller sur son sommeil, n'est-ce pas? car elle dormait ou elle feignait de dormir. Le nieras-tu,

voyons! Est-ce faux cela aussi, faux comme le vol de la bague?

» — Pourquoi le nierais-je? — répliqua-t-il avec une tranquillité que devait rendre incompréhensible l'incohérence de mes paroles, les tressaillements de mes membres et les larmes involontaires qui ruisselaient sur mon visage.

» Je me retournai vers Ulrique :

» — Il avoue! il avoue madame! Eh bien! justifiez-vous, si vous le pouvez, si vous l'osez, si vous ne craignez pas la colère de Dieu qui vous entend... car votre complice vous abandonne!...

» — Mon complice! — s'écria Ulrique frissonnant comme une feuille sèche et tordue par le vent, — mais je ne vous comprends pas, Tristan; j'ignorais que ce malheureux fût caché ici. Oh! malheur à vous, Conrad! Avez-vous donc voulu me perdre? Oh! me punir ainsi d'avoir pris votre défense!

» L'épaisse intelligence de mon frère de lait parut alors se détendre; il commençait à se rendre compte de notre situation réciproque; il tourna vers ma femme un regard attendri qui lui promettait un dévouement exalté jusqu'au martyre de soi-même; il ne pensait plus qu'à elle. Préoccupé seulement du danger qui la menaçait, il voulut la sauver au prix de sa vie.

» — A quoi bon mentir? — dis-je à Ulrique avec un froid mépris. — Dernièrement la bague, aujourd'hui la clef; demain un poignard pour se débarrasser d'un mari importun : n'est-ce pas ainsi que les femmes adultères vont à leur but?

» Conrad se jeta à mes pieds :

» — Mon frère et seigneur, — s'écria-t-il, — faites de moi ce que vous voudrez, punissez-moi comme un voleur, comme un traître, comme un assassin, mais, sur l'âme de ma vieille mère! je vous le jure, notre bonne dame Ulrique ignorait ma présence...

» Je repris un peu de sang-froid.

» — Pourquoi donc êtes-vous venu ici pendant la

nuit, et, si madame est innocente, quel a été votre complice ?

» — C'est Jean le Rebouteur, — répondit Conrad.

» — Tu mens ! — répliqua le sorcier aux cheveux roux, toujours immobile sur le seuil.

» Conrad haussa les épaules.

» — Jean m'a engagé à venir au château, — continua-t-il, — il m'a promis votre pardon, il m'a dit que l'intercession de ma chère maîtresse serait toute puissante ; enfin c'est lui qui m'a introduit dans cette chambre en me disant d'attendre le réveil de la châtelaine.

» — Tu mens ! répéta le Rebouteur.

» Ulrique, épouvantée de l'expression d'incrédulité railleuse et menaçante que conservait mon visage, n'osait plus hasarder un mot de prière ou de justification au milieu de ce terrible débat. Elle sentait qu'il lui était impossible de convaincre son juge, et elle ressemblait au patient qui attend le coup de grâce.

» — Cette comédie a assez duré, — m'écriai-je enfin d'une voix folle. — Je ne veux plus être dupe. Mes oreilles sont sourdes à toutes ces explications astucieuses. J'ai honte d'avoir aimé une femme qui s'est avilie si bas ; je la méprise trop pour user contre elle de la moindre violence. Pour moi elle n'existe plus. Mais cette femme est indigne d'être mère. Jean, emporte son enfant !

» — Mon enfant ! — cria Ulrique. Mais alors cette créature, terrassée et paralysée par le scandale de sa faute, se redressa plus souple qu'un tigre, et courut au berceau, plus prompte que le sorcier, avec une sublime impudeur. Elle saisit sa petite fille, la serra à l'étouffer sur son cœur, et, les yeux étincelants, dit à cet homme : — Viens la prendre ! — Le Rebouteur, qui avait reculé tout d'abord, sourit de son effroi puéril et s'avança vers la pauvre mère demi-nue. Elle eut peur à son tour, elle jeta des regards éperdus autour d'elle, puis elle saisit tout à coup la saie bleue de Conrad, et lui cria

d'une voix étouffée en berçant toujours l'enfant sur son sein : — Au secours ! au secours ne laissez pas prendre l'enfant

» La petite fille, réveillée si brusquement, sanglotait et nouait ses bras autour du cou de sa mère. Des tisons ardents me brulaient le cœur. J'avais presque envie de pardonner en ce moment.

» — Madame, dis-je avec effort, — votre fille ne doit pas vivre sous l'exemple d'une mère deshonorée. Vous l'aimez, n'est-ce pas ? Eh bien ! pour elle-même abandonez-la.

» — Jamais ! jamais ! — répondit-elle. — Je ne suis pas coupable et je ne veux pas perdre mon enfant. Qui l'aimera comme moi ? qui la veillera, qui la gardera et qui la défendra comme moi ? Une fille appartient à sa mère !

— Obéis, dis-je impérieusement à Jean le Roux.

» Conrad voulut arrêter ce dernier, mais je le frappai du pommeau de mon épée et je le repoussai.

» — Prenez garde ! — s'écria-t-il. — Pour moi je souffrirai tout, les coups et les insultes; mais pour le salut de notre bonne dame j'oublierai que vous êtes mon seigneur et mon frère...

» — Tu me menaces, je crois ?

» — Non ! — réprit-il humblement, — mais je veux vous épargner le repentir d'un crime inutile.

» Et il m'étreignait dans ses bras vigoureux.

» — Lâche-moi, traître ! — lui criai-je en froissant son front du pommeau de mon épée.

» Le sang rougit la peau meurtrie et déchirée. Conrad sourit.

» — Oh ! j'ai déjà là une cicatrice qui date du jour où je vous empêchai de rouler au fond du ravin. — Je le frappai à la main droite pour me dégager de cet étau vivant. Il sourit encore. — C'est cette main qui fut brûlée lorsque je vous retirai du brasier des charbonniers; vous le croyiez éteint, et vous vous amusiez à y

sauter bravement. Vous aviez dix ans. Vous en souvenez-vous, mon frère?

» — Tenez bon, monseigneur! occupez cet homme! — me cria le Rebouteur.

— A moi! à moi, Conrad! ma force s'épuise; il va m'arracher mon enfant! — murmura Ulrique d'une voix éteinte.

» Le fils de Madeleine me quitta pour courir à elle; mais, enragé par la lutte, ivre de colère et de fièvre, je le poursuivis l'épée à la main; il se retourna pour me repousser et s'enferra. Je le vis tomber comme un chêne déraciné, et je restai stupéfié, foudroyé, devant ce cadavre.

» Cependant Jean le Roux avait enlevé l'enfant, qui se débattait convulsivement, mais, lorsqu'il vit que j'avais tué son ennemi, il rendit la petite fille à Ulrique, qui restait accroupie à terre, répétant comme une folle :

» — Mon enfant! ma pauvre petite! elle va prendre froid. Oh! les assassins! les assassins!

» Je ne bougeais pas. Je croyais continuer un rêve affreux. Ce corps sanglant qui gisait à mes pieds devait être un fantôme. Avais-je tué Conrad? Ulrique était-elle coupable? Songe ou réalité, tout se brouillait dans mon cerveau où bouillonnait le délire. Je ne me soutenais que par une force factice, et je ressentais une faiblesse dans tout mon corps. Je me laissai donc entraîner comme un enfant par le Rebouteur, qui me répétait sans trêve :

» — Fuyons, seigneur Tristan, fuyons, il ne faut pas rester plus longtemps au château. La justice pourrait se mêler de cette affaire, et votre nom ne sortirait que souillé de ses griffes crochues. Avec le temps tout s'oublie. Venez !

» Chose singulière! un cheval tout harnaché m'attendait dans la cour. Quelques lumières brillaient déjà aux fenêtres. On s'éveillait aux cris de l'enfant et d'Ulrique. Jean le Roux me jeta mon manteau sur les

épaules, et, après m'avoir aidé à me mettre en selle, il m'ouvrit une poterne secrète qui donnait sur la campagne, en disant :

» — Dois-je vous accompagner, mon cher seigneur, ou ne serait-il pas plus prudent que je restasse au château pour observer ce qui se passera et vous le faire savoir? — Sa voix me tira de cette lourde stupeur qui suit les actions violentes, et, le crois-tu, François, j'éprouvai tout à coup pour cet homme qui m'avait si fidèlement servi une répulsion invicible. Il me faisait horreur. Je croyais le voir pour la première fois avec son sourire de démon, son visage d'oiseau de proie et ses mains avides de se laver dans le sang. Je ne répondis pas. Alarmé de mon silence, car dans l'ombre il ne pouvait distinguer sur mes traits l'expression de mon dégoût, il ajouta : — Fuyez sans tarder davantage, seigneur Tristan, avant que nul ne se doute du malheur qui vient de frapper votre maison.

» Certes je subissais l'hallucination de mes nerfs surexcités ou d'un de ces pressentiments étranges qui illuminent l'âme aux heures de crise, car je lui répondis avec une rage froide :

» — Fuir en laissant derrière moi l'unique témoin de ma honte et de ma vengeance! Fuir et te laisser vivant, pour qu'après mon départ tu révèles à tout venant mon déshonneur! Non pas, Jean le Roux!

» — Que comptez-vous faire? — me demanda-t-il alors en reculant terrifié, malgré son audace.

» — Il faut que l'un de nous tue l'autre, — m'écriai-je; et, sans descendre de cheval, je saisis l'un des pistolets qui se trouvaient dans mes fontes, et je jetai l'autre au Rebouteur, en ajoutant; — aussi bien je suis las de la vie!

» Presque au même instant, soit trahison, soit châtiment du ciel, avant que mon pistolet fût armé, une détonation éclata, et mon cheval épouvanté partit au galop, m'emportant à travers la campagne étincelante de neige.

» Le misérable avait tiré sur moi à bout portant. Je n'avais pas été atteint par la balle; mais la flamme m'avait brûlé les yeux.

» J'étais aveugle.

» J'ai depuis traîné ma vie comme une longue et pesante chaîne d'expiation, de désespoir, de misère; mais, eussé-je gardé ma fortune et mon nom, je n'aurais pas moins souffert, car j'ai perdu tout ce qui m'attachait à la vie. »

Le vieil aveugle s'arrêta, accablé par le navrant souvenir de ses malheurs. Après quelques moments de silence, François Perrier lui demanda d'une voix émue :

— Et ne vous êtes-vous jamais informé du sort de votre fille, bon Tristan?

— Certes, — répondit le pauvre homme; mais quand, au bout de ma première année d'épreuves, sortant, maigre, décharné et couvert de haillons, d'un hospice de la ville impériale de Trèves, j'allai rôder sur les terres de mon patrimoine, je sus que le château avait été vendu et abandonné par la baronne Ulrique; mais nul ne put m'apprendre ce qu'elle était devenue. Je n'élevai du reste aucune réclamation; je ne cherchai pas à me faire reconnaître de mes anciens vassaux : je voulais subir jusqu'au bout la condamnation que j'avais prononcée contre moi-même.

— Pauvre Tristan, — murmura le Bourguignon, — c'est en effet une lamentable histoire que la vôtre.

— Et depuis lors je n'ai trouvé qu'un ami, — ajouta l'aveugle, — qu'un compagnon, qu'un guide, mon bon cheval, mon fidèle Normand... et maintenant rien... plus rien.

— Comment rien? Et moi donc, — répliqua François Perrier en essuyant une larme furtive au coin de l'œil. — Nul n'est parfait, mais je vous aimerai à ma manière. Chacun la sienne. Et je vous ferai un serment que le bon Normand ne vous eût jamais fait : si jamais votre excellent Rebouteur me tombe sous la main, foi

de Bourguignon et de bâtonniste! je lui caresserai si bien les reins qu'il sera le plus habile sorcier du monde s'il peut les raccommoder.

XV

DE L'UTILITÉ DES ORAGES

Pendant que l'aveugle devise et chemine avec son guide, nous pouvons les laisser continuer tranquillement leur route, et nous occuper de quelques autres personnages non moins intéressants de ce récit scrupuleusement véridique.

Jamais vous n'avez connu hôtesse plus réjouie que dame Gertrude Vilbrequin, maîtresse de l'auberge de l'*Agneau rôti*, dans la sinistre forêt d'Estérel. Elle était grasse comme deux cordeliers, joufflue, pansue et barbue au possible; ses gros bras courts ressemblaient à des boudins, ses pieds et ses mains à des battoirs rouges, ses oreilles à des feuilles de chou. Les lèvres lippues de la digne femme, son front étroit, débordé par des mèches de cheveux gris hérissés, son triple menton ballottant, tout en elle dénonçait des instincts matériels supérieurs à l'envergure de son intelligence, mais elle était vaillante au travail et douée d'un excellent cœur.

Pourquoi donc, puisque dame Gertrude était si bonne, se réjouissait-elle un vendredi soir, tandis que les bois de l'Estérel se lamentaient sous les rafales d'un vent de tempête qui secouait les branches, éparpillait les feuillages et tordait les jeunes arbres jusqu'à terre? Les oiseaux voletaient tout effarés. La pluie tombait par larges ondées et remplissait les sentiers.

8

Dame Gertrude, son nez bourgeonné et fleuri collé aux barreaux de fer de la fenêtre de la salle basse, souriait à ce sabbat des éléments.

Çà et là, du haut des collines dénudées, elle voyait dégringoler des bergers piquant de la houlette les moutons hébétés et les chèvres rebelles; les chiens s'ébattaient dans la boue et secouaient leurs oreilles mouillées; les hirondelles rasaient le sol; les loups hurlaient sinistrement dans les profondeurs de la forêt.

Dame Gertrude se frottait les mains à s'arracher la peau si elle eût été moins rude.

Le ciel charriait des nuages noirs gonflés de grêlons et qui crevaient avec un fracas effroyable; ont eût dit que ces torrents allaient déraciner et balayer la forêt. Les tanières des bêtes fauves devaient être submergées sous ces cataractes diluviennes.

Dame Gertrude souriait d'un air béat, et regardait ce tableau désolé comme le plus riant spectacle du monde.

— Ça va bien, — disait-elle; — un peu de tonnerre ne fera pas de mal maintenant. — Dame Gertrude était-elle une sorcière émérite disposant des quatre éléments? On eût juré que le diable l'entendait et s'empressait de l'exaucer. Un éclair éblouissant balafra l'énorme morceau de charbon qui représentait le ciel en ce moment: puis l'explosion terrible de la foudre fit sauter la vaisselle d'étain, mais ne fit pas chanceler la bonne dame. sur sa large base. — Ça va bien, ça va bien! — s'écria t-elle gaîment. — Allons, nous ne manquerons pas de pratiques ce soir, ou il faut désespérer du métier. Il n'y a pas d'autre hôtellerie à six lieues à la ronde, et il est impossible que quelque voyageur ne soit pas attardé, perdu ou égaré, dans notre belle forêt de l'Estérel. — La nuit était venue; la coupole céleste, quoique dégagée des plus gros nuages, restait noire comme la bouche d'un four éteint. — Oh! il est impossible, même à un habitant du pays, de retrouver son chemin dans ces ténèbres. D'ailleurs les sentiers sont

défoncés. O la belle soirée! comme le vent rugit bien! comme la pluie tombe dru! Oh! il y a de quoi être glacé jusqu'au os. — Tout à coup un cri perçant résonna aux oreilles de madame Gertrude à travers le fracas de la tempête. — Ah! voici du nouveau! — s'écria-t-elle avec une inquiète curiosité. — C'est un cri de femme, bien sûr. Qu'est-ce qui se passe donc dans la forêt du diable? elle est habitée par une légion de loups et de voleurs, sans me compter, et, s'ils me mangeaient mes voyageurs, ça ne ferait pas mon affaire. Après tout, — ajouta-t-elle, — que Dieu les protège et les conserve! cela ne me regarde pas. — Mais un cri plus perçant et plus déchirant que le premier troubla la prudence de la bonne hôtesse et la changea en compassion. — Peut-être, — réfléchit-elle, — n'est ce qu'un accident? O les pauvres gens! que je les plains s'il ont roulé dans quelque ravin inondé! il se sont rompus les côtes, qui sait? et s'ils allaient se noyer, tandis que moi je suis bien tranquille ici, entre mes quatre murs? Ce bon feu qui flambe dans l'âtre m'en semble meilleur. Mais quel vent! il chasse toute la fumée dans la salle. Pouah! — Et dame Gertrude éternua et toussa avec la majesté joviale qui présidait à ses moindres mouvements. Elle entendit alors distinctement une voix d'homme qui semblait gourmander des chevaux et les accabler de malédictions propres à chatouiller leur amour-propre, avec accompagnement de coups de fouet. — Décidément, — reprit-elle, ce sont des voyageurs embourbés. — Elle se retourna, et dit à un petit chevrier, affligé d'un goître énorme, qui se tenait tapi dans un coin de la chaumière: — Pierrot, va donc au-devant de ces malheureux, et conduis-les ici!

Pierrot répondit à cet ordre par une moue qui pouvait passer pour une horrible grimace, et murmura sans bouger de place :

— Le vent souffle à décorner un bœuf, et je ne pourrais faire deux pas hors de la porte sans être renversé.

— Poltron! — répliqua dame Gertrude en haussant les épaules.

— Jésus! — dit Pierrot d'un air rechigné, — vous êtes grosse comme une tour, et le vent ne peut pas vous enlever; que n'allez-vous au-devant de ces voyageurs vous-même, s'ils vous font si fort pitié?

— Poltron et insolent, — reprit l'hôtesse, — j'ai là un fameux serviteur. Tu mériterais bien d'être mis à la porte sur l'heure. Mais bah! je ne te donne pas de gages pour être brave. Ainsi je suivrai ton conseil. Au moins garde bien la porte, tandis que je vais à la découverte. — Et dame Gertrude, dont il était difficile de déconcerter la bonne humeur, sortit courageusement de l'hôtellerie, des sabots aux pieds et la tête abritée par une couverture de laine qui servait aussi de carapace à sa respectable rotondité. Heureusement elle n'eut pas besoin de s'aventurer fort loin. A quelques centaines de pas de son hôtellerie, elle aperçut un coche embourbé au bord d'un ravin; dans l'intérieur du coche deux femmes se lamentaient toutes tremblantes et n'osant en sortir; le cocher avait glissé dans la fondrière, et, n'ayant pu s'en dépêtrer, était probablement mort, tandis qu'un petit page se démenait comme un diable dans un bénitier pour forcer les chevaux à se relever, mais sans obtenir le moindre succès dans son entreprise. — Ah! très-sainte Vierge Marie, quel malheur! — s'écria l'hôtesse affectant une consternation tout à fait absente de son cœur. — O mon brave jeune homme! je puis vousassurer que vous harcèleriez ces pauvres bêtes pendant vingt-quatre heures sans réussir à rien. Elles sont plus mortes que vives.

Le page cessa de crier et de s'agiter; puis, se croisant les bras d'un air tragique;

— Nous ne pouvons cependant pas rester là éternellement.

— Ah! Jésus! mon beau jeune homme, vous ne devez pas penser à continuer votre route... Il n'y a pas moyen... — dit dame Gertrude avec une expression de

commisération profonde. Et, s'approchant du coche :
— Mes belles dames, si j'osais vous donner un conseil...

Les deux voyageuses regardaient avec une surprise médiocrement flatteuse la face large et rubiconde de l'hôtesse, et semblaient se demander si ce n'était pas quelque chef de brigands maladroitement déguisé en femme. Le doute était permis.

— Où sommes nous? — demanda enfin la plus âgée.

— Dieu vous aide en votre souci, noble dame, — répondit Gertrude avec cette politesse que les hôteliers ne refusent jamais aux voyageurs non pédestres. — Vous êtes en pleine forêt de l'Estérel!

Les deux femmes pâlirent :

— La forêt de l'Estérel!...

— Qui a une si mauvaise réputation... oui, mesdames. C'est un grande chance de ne pas y rencontrer de brigands qui vous dévalisent ou vous rançonnent. Remerciez Dieu de la tempête qu'il vous a envoyée; le tonnerre a licencié les voleurs. Mais songeons au plus pressé. Sortez bien vite de ce maudit coche!

— Par cette pluie épouvantable?

— Aimez-vous mieux attendre d'être noyées dans cette prison. Avant une heure l'eau passera dessus. Suivez-moi sans crainte. Ma maison est à quelques pas d'ici.

— Ah! vous ne nous refuserez pas l'hospitalité, — dit la plus jeune des voyageuses d'une voix suppliante, dont le timbre sonore charma l'oreille de dame Gertrude.

— Non, ma belle demoiselle, je ne suis pas une ogresse, quoique j'habite dans la forêt de l'Estérel; d'ailleurs ma maison est une pauvre hôtellerie au service de tous les voyageurs, et je tâcherai que vous ne soyez pas mécontentes. Couvrez-vous de vos capes et de vos mantes; nous les ferons sécher au feu de la cheminée, et demain vous pourrez vous remettre en route sans avoir gagné même un rhume de cerveau dans nos bois. — La figure épanouie de l'hôtesse rassura un peu

les voyageuses, et après s'être consultées par une pression de main rapide, elles se décidèrent à quitter leur coche et à suivre la bonne femme. La jeune fille soutenait sa pauvre mère chancelante avec l'aide du petit page, tandis que Gertrude marchait devant, chargée d'un lourd coffret qui devait contenir des bijoux et de l'argent. Les pieds mignons des deux dames s'enfonçaient et glissaient dans la boue; des frissons glacés passaient sur leurs visages contractés. Par instants elles s'arrêtaient épuisées. Enfin elles atteignirent l'hôtellerie et entrèrent dans la salle basse, éclairée par une lampe de fer accrochée au mur et par les fagots qui pétillaient joyeusement dans l'âtre. La mère jetait des regards inquiets autour d'elle, tandis que l'hôtesse lui ôtait sa cape et la secouait énergiquement devant le feu. On eût dit que la voyageuse, terrifiée par les propos peu rassurants qui couraient sur le compte de la forêt de l'Estérel, voulait examiner les murs pour y chercher des taches de sang, ou le plancher pour y découvrir des trappes mystérieusement dissimulées. Dame Gertrude se doutait de ce qui se passait dans l'esprit de ses nouvelles clientes : — Oh ! ne craignez rien, madame, — dit-elle avec une volubilité toute cordiale. Chez moi vous êtes en sureté. Mon hôtellerie est un terrain neutre, respecté même par les brigands moyennant une redevance que je leur paye de bon gré. Quiconque violerait cet asile ne tarderait pas à s'en repentir. Du reste je suis une femme à me défendre, toute pauvre veuve que vous me voyez. Allons, Pierrot, fais place à ces dames, et va pousser les verrous à la porte d'entrée. Maintenant à la besogne, car je bavarde et je reste les bras fainéants. Vous devez avoir faim, mes belles dames, faim et froid. Eh bien! je puis vous offrir bon feu et bon vin, de la crème, des œufs, des olives, des châtaignes cuites sous la cendre, des galettes de maïs. Choisissez tout, ce ne sera pas trop. Quand à la viande, je pourrais tordre le cou à un poulet, mais je ne le ferai pas, parce que je suis bonne catholique et c'est aujour-

d'hui vendredi, jour de maigre. A moins cependant que vous ne soyez malades et que vous n'ayez une dispense. Je vous croirai sur parole, du reste, car je n'aime pas à tracasser les voyageurs. J'attends vos ordres.

Ce flux intarissable de paroles eut le privilége de donner au deux dames le loisir de se rassurer; elles se regardèrent avec une expression de sollicitude touchante.

— Christine, — dit la plus âgée, — tu es bien pâle; tu frissonnes, pauvre enfant. Mon Dieu! que j'ai été imprudente de partir malgré la menace de l'orage.

— Oh! ne pensez pas à moi, chère mère, je suis jeune et forte; mais, pour vous, dont la santé est si frêle, c'est une épreuve dangereuse que ce long voyage pendant lequel nous n'avons d'autre défenseur que ce pauvre Pehrson, qui est plus timide que ses maîtresses.

Pierrot tira dame Gertrude par la manche :

— Regardez donc, — dit-il tous bas, — comme elles sont belles vos voyageuses, plus belles que les saintes dont j'ai vu les images à l'église.

L'hôtesse admira en effet l'étrange beauté de ces deux femmes, l'une fanée et flétrie, l'autre fraîche et rayonnante, mais également remarquables par la pureté séraphique des lignes et des contours.

— Approchez-vous davantage du feu, mesdames, — leur dit-elle en observant qu'elles restaient debout. — Asseyez-vous sur ces escabeaux, et chauffez-vous de façon à ne pas garder un fil mouillé sur tout votre corps. Pour moi, je vais m'occuper de votre souper, sans attendre plus longtemps votre réponse.

— Oh! pardon, brave hôtesse : nous sommes tellement étourdies de cet accident que c'est à peine si nous avons entendu, — dit la mère; — mais, à vrai dire, je n'ai guère d'appétit.

— Ni moi, — ajouta la jeune fille. — je ne sais pour quoi je suis tourmentée d'une peur horrible qu'il m'est impossible de chasser. Nous sommes bien seules dans cette hôtellerie, n'est-ce pas, bonne femme?

— Foi de Gertrude! jusqu'à ce moment je n'ai pas encore pêché d'autres voyageurs.

La belle Christine respira.

— Eh bien! alors, dame Gertrude, j'ai un grand service, une grande grâce, une grande preuve de bon cœur à vous demander; et, si vous ne me la refusiez pas, vous me rendriez heureuse, et je crois vraiment qu'alors je pourrais souper de bon appétit.

— Et il dépend de moi de faire ce miracle? — dit l'hôtesse en riant et en montrant une formidable rangée de dents un peu jaunes. — Parlez, mademoiselle; il est difficile de refuser ce qui vous est demandé si gentiment.

Christine se leva et prit une des grosses mains de dame Gertrude dans les siennes :

— Vous allez me trouver bien exigeante et bien bizarre, mais j'ai confiance en vous. Nous sommes seules dans cette hôtellerie, n'est-ce pas! Eh bien! je vous en prie, promettez-moi que nous y resterons seules, que vous n'ouvrirez votre porte à aucun voyageur jusqu'au moment où nous serons parties.

L'hôtesse fronça le sourcil.

— Fermer ma porte à ceux qui y frapperont par un temps si affreux et qui risqueront d'être victimes de l'orage ou des brigands; savez-vous, ma belle demoiselle, que cette prière-là n'est pas celle d'une âme chrétienne?

— Vous avez raison, dame Gertrude, et la peur me rend égoïste et cruelle; mais j'ai eu si peur dans cette maudite forêt! Faut-il vous le dire, nous y avons fait une mauvaise rencontre. Un homme, un chasseur, un bandit peut-être, a voulu arrêter nos chevaux et ouvrir la portière de notre coche. Cachées derrière les rideaux, nous étions déjà glacées d'épouvante, redoutant l'insolence de ce manant, lorsqu'un loup bondissant hors d'un taillis a effrayé nos chevaux qui se sont emportés. Sans doute c'était un braconnier, car, au lieu de nous poursuivre, il a poursuivi le loup; mais si cet homme venait ici chercher asile contre l'orage, nous

serions exposées à ses outrages sans autres défenseurs que notre page et votre chevrier... Oh! pensez-y, dame Gertrude, nous serions perdues.

Et la pauvre enfant tressaillit de tous ses membres à cette pensée.

— La, la, calmez-vous, mon petit cœur! répondit l'hôtesse, — on n'ouvrira pas la porte à ce terrible curieux.

— Mais s'il l'exige? — demanda Christine.

— On est de force à lui résister, ma mie, — dit Gertrude en appuyant ses poings robustes sur ses hanches énormes.

— Et s'il vous offre beaucoup d'argent? — ajouta la vieille dame.

L'hôtesse parut embarrassée et la réponse se fit attendre sur ses lèvres.

— Oh! — s'écria vivement Christine, — nous vous offrirons toujours davantage.

— Alors vous êtes aussi en sûreté que sur la place d'Avignon, — répliqua dame Gertrude. — Cette générosité lève tous les obstacles. Le braconnier n'a qu'à venir; il sera bien reçu, c'est-à-dire qu'il ne sera pas reçu du tout. Je lui chanterai l'air du clairon qui sonne la retraite. A propos, son portrait?

— Il est horrible! — s'écria vivement Christine. — Il est gros, il a de gros pieds, de grosses mains, une grosse figure bourgeonnée et trouée de petits yeux...

— Tiens! — interrompit l'hôtesse en riant aux éclats; — c'est tout mon portrait; je le reconnaîtrai sans peine.

La jeune fille rougit.

— Oh! ne vous offensez pas de mes paroles, dame Gertrude; d'ailleurs cet homme a l'air si méchant! et vous, votre bon cœur luit sur votre figure.

— Ah! ma belle demoiselle, vous voulez me faire céder à toutes vos volontés; j'y consens, mais commencez, pour me faire plaisir, à ne plus trembler si fort. Vos petites mains sont toutes froides. Il faut quitter votre

robe qui est toute mouillée. Venez avec moi, je vous donnerai les vêtements d'une servante qui est allée depuis huit jours à la fête de son pays, et qui ne vous enlaidiront pas trop, car elle est de votre âge et de votre taille. — La jeune fille suivit l'hôtesse avec joie, et, pendant qu'elle se déguisait en paysanne, Gertrude s'empressa de mettre l'hôtellerie sur un pied de défense respectable. La porte, fermée aux verrous, fut barricadée de solides barres de fer. L'orage ne cessait. Les zigzags des éclairs empourpraient la forêt, qui semblait vaciller et onduler sous le vent comme une mer furieuse. Les mamelons dansaient des rondes étranges à la lueur de cette illumination rapide, et les ravins ressemblaient à des cuves de sang où se seraient baignées des sorcières. Tout à coup des aboiements furieux retentirent mêlés aux sifflements de la tempête, et le son joyeux d'un cor de chasse fit tressaillir tous ceux qui étaient réfugiés dans l'hôtellerie. — Le diable n'oserait chasser gaîment par cette effroyable tempête, — dit dame Gertrude en se signant.

Au même instant, Christine reparut toute tremblante dans la salle basse, et s'élança vers sa mère qu'elle tint étroitement embrassée.

— Oh! c'est lui, c'est ce braconnier, ce chasseur maudit! — s'écria-t-elle: — sauvez-nous, bonne Gertrude, sauvez-nous.

L'hôtesse ne put s'empêcher d'être émue en voyant la terreur empreinte sur le visage de cette ravissante fille, que son corsage noir, sa jupe rouge et son petit chaperon de velours faisaient ressembler à une bergère des idylles bien plus qu'à une vraie paysanne des frontières.

XVI

OU L'HOMME AUX CHIENS REPARAIT ET MONTE A L'ASSAUT D'UNE HOTELLERIE INHOSPITALIÈRE

La mère, quoique très-effrayée, cherchait à rassurer de son mieux la belle Christine.

— Ma pauvre enfant, mon cher cœur, — disait-elle, — tu deviens folle. Cet homme n'entrera pas ici, dame Gertrude te l'a promis. Il est seul d'ailleurs. Crains-tu donc qu'il n'escalade la maison?

— Oh! ma bonne mère, — reprit la jeune fille toute palpitante, — vous ne l'avez pas vu comme moi, vous ne l'avez pas reconnu; vous croyez avoir affaire à un braconnier de rencontre, grossier et brutal, qui veut s'amuser à nous faire peur et voilà tout, mais moi je l'ai reconnu; ce n'est pas un braconnier, ce n'est pas un voleur, ce n'est pas un manant ivre; c'est un gentilhomme orgueilleux, féroce et débauché, qui nous poursuit, j'en suis sûre, car il veut se venger de nous...

— Se venger de nous, — répéta la vieille dame, — de deux femmes qui voyagent tranquillement sans autre compagnie qu'un petit page? Allons, tu rêves Christine!

— Oh! non, ma mère, et vous me croirez quand je vous dirai que ce gentilhomme est ce Chasseur qui, avait lancé ses chiens sur nous quand nous nous promenions le long du canal de la forteresse de P... Je voulais vous le cacher pour ne pas vous alarmer, mais maintenant...

— Et tu es bien certaine de ne pas te tromper? — dit

la mère partageant tout à fait alors l'épouvante de sa fille.

— Hélas! — reprit celle-ci, — nous ne pouvons compter aujourd'hui sur aucun secours. Ce jeune Bourguignon si loyal et si généreux qui nous a défendues avec tant de hardiesse ne sortira pas de terre pour nous servir de champion une seconde fois. Qui sait même si ce méchant homme ne l'a pas tué, car nous nous sommes sauvées sans nous inquiéter de son sort. Oh! j'ai peur pour toi, ma mère, car il n'y a pas de pitié à attendre de ce démon à face humaine quand il verra qu'il n'a que des femmes à craindre, et je ne puis compter Pehrson pour un défenseur.

— Pardon, ma jolie servante, — interrompit dame Gertrude ; — mais je vaux bien un homme à la bataille. Oh! je n'ai pas peur et je saurai rester maîtresse du logis.

Puis elle saisit une broche, qu'elle brandit en guise de lance, et prit une pose belliqueuse qui ne manquait pas d'un certain charme grotesque.

Au même instant les abois des chiens redoublèrent et une voix enrouée cria :

— Ouvrez, de par tous les diables! On ne laisserait pas faire le pied de grue à un loup par un déluge si abominable. Allons, alerte! alerte!

Et, impatienté de ne pas recevoir de réponse immédiate, le nouveau venu commença à ébranler la porte de l'hôtellerie à grands coups d'épieu.

— C'est un maître poignet et il tape dur, — observa dame Gertrude après avoir écouté attentivement les vibrations produites par ce début d'assaut; — nous allons avoir à soutenir un siége en règle.

— A la porte donc! à la porte! — hurla le terrible assiégeant. — N'y a-t-il personne dans ce chenil? Est-ce une maison abandonnée, ou tous les habitants dorment-ils? Ah! je ferai assez de tapage pour les réveiller ou j'entrerai par la brèche.

Dame Gertrude se décida alors à parlementer, et,

après avoir consulté à voix basse les voyageuses, elle hasarda sa respectable tête à la lucarne qui ouvrait son œil rond au-dessus de la grande porte :

— Jésus Maria! — dit-elle d'une voix glapissante, — qui donc frappe si tard à la porte d'une maison honnête et isolée au millieu d'une forêt? Si vous êtes des coupeurs de bourses sans ouvrage, nous vous prévenons que nous ne sommes riches qu'en fourches, broches, faux, marmites et autres armes défensives. Si vous êtes des voyageurs égarés, passez votre chemin à la garde de Dieu, bonnes gens! ou nous vous coifferons d'une cuvette d'eau de vaisselle.

— Damnée sorcière, — répliqua le Chasseur irrité; — tu ne sais pas qui tu oses faire attendre; un gentilhomme qui n'attendrait pas à la porte de madame Marie de Médicis, la reine mère. D'ailleurs, avant de mentir à l'enseigne qui orne ton donjon, tu aurais dû l'arracher pour qu'elle ne te trahît pas.

— L'enseigne ne fait pas l'hôtellerie, dit aigrement dame Gertrude.

— Je m'en aperçois, — repartit le Chasseur de plus en plus furieux; — mais elle t'oblige du moins à ouvrir ta porte à tout venant qui offre de te payer son gîte.

— Mais non aux vagabonds qui veulent l'obtenir par violence, mon maître.

— Insolente créature! oublies-tu donc que tu es la servante et la vassale des voyageurs, et que tu n'as pas le droit de les laisser se morfondre sous le vent et la pluie? Obéis dans le plus court délai ou je brûle ton enseigne et la maison en même temps pour me réchauffer les pieds.

Gertrude, qui voulait gagner du temps et lasser l'impatience de son adversaire, joignit les mains en poussant des cris d'indignation.

— Mais vous êtes donc un brigand, un assassin, un incendiaire, beau sire? Alors j'ai bien fait de vous refuser cette hospitalité que vous voulez prendre de force. Si vous êtes au contraire un gentilhomme, ainsi que

vous le juriez tout à l'heure, je dois vous déclarer que ma maison est indigne de recevoir un si noble seigneur, car elle ne tient ni provisions de bouche ni provisions de chauffage. Le cellier est vide comme le bûcher, et la paille remplace les lits.

— Trêve de bavardage, folle! — imterrompit le Chasseur exaspéré, — ou, par saint Hubert! je te fouetterai avec le fouet qui sert à corriger mes chiens quand ils tardent à m'obéir.

— Ah! vous menacez une faible femme à qui vous demandez asile! — s'écria dame Gertrude d'une voix éplorée tout en retroussant ses manches pour s'apprêter au combat, — est-ce là votre façon d'encourager les gens à être hospitaliers?

Le gros Chasseur écumait de rage.

— Mais je ne te demande rien, j'exige, entends-tu, hôtesse de truands! et je te payerai moitié en argent, moitié en coups de bâton. Ah! tu pérores à couvert, et tu t'amuses à me voir grelotter sous ta lucarne; prends garde que tout à l'heure nous ne changions de rôle!

En effet, jamais dieu aquatique ne fut si complètement imbibé que l'était l'infortuné gentilhomme; ses chiens, la queue basse, hurlaient lamentablement, très-surpris du peu de succès de cette conférence et regardant d'un air piteux cette porte inflexiblement close.

Dame Gertrude, sans s'émouvoir, étendit sollennellement sa main hors de la lucarne au-dessus de ce groupe désastreux, au risque de la mouiller, et prononça ces mémorable paroles :

— Je jure, par l'âme de feu mon mari Albert Vilebrequin! que celui qui m'a insultée ne dormira pas sous mon toit.

Le Chasseur répondit à ce serment par un éclat de rire plein de menace :

— Je ne sais pas si j'y dormirai; mais, par saint Hubert! j'y entrerai. — Les deux voyageuses se regardèrent en tremblant, car, à l'accent bref du gentilhomme, elles comprirent que sa résolution était inébranlable et

qu'il ne reculerait pas. — A la rescousse! à l'assaut! Allons, mes braves chiens! Tayaut! tayaut! Ici, Roland, — cria-t-il d'une voix tonnante: — s'il n'y a rien à souper dans cette tanière, je vous promets de vous découper en guise de gibier, les oreilles de cette braillarde hôtesse.

Dame Gertrude voulut user d'un stratagème qui a souvent produit d'heureux effets dans des circonstances analogues :

— A moi! Jean, Jérome, Paul, Pierrot, Urbain! à moi! — cria t-elle de toutes ses forces.

— Appelle à ton aide tous les saints du calendrier ils n'empêcheront pas Gaspard de Langallerie d'exécuter sa volonté. C'est une infamie de refuser asile à un pauvre homme trempé jusqu'aux os et crotté jusqu'à l'échine; mais tu comprendras mieux ta faute quand je te rendrai la monnaie de ta pièce.

— O brigand! — répliqua Gertrude, — tes chiens ont beau allonger leurs crocs affamés, il les ébrècheront aux murs de mon hôtellerie, et il ne se sècheront pas à mon feu.

Le Chasseur ne répondit point, et l'hôtesse, rassurée par ce silence, commença à espérer que l'assiégeant renonçait à son entreprise; mais Christine, qui regardait avec inquiétude ce qui se passait le visage collé à la fenêtre, lui saisit tout à coup le bras, et lui dit d'une voix altérée :

— Voyez donc, voyez, dame Gertrude! Ah! nous ne pourrons nous débarrasser de cet homme affreux!

En effet, le marquis Gaspard avait bravement déscellé le banc de pierre de la porte, qui, avouons-le ne tenait pas très-solidement au mur, et, armé de ce bélier improvisé, il se mit à rompre les barreaux de la fenêtre de la salle basse.

Au bout de cinq minutes les barreaux étaient brisés, et la fenêtre n'était plus qu'un trou béant.

Les trois femmes s'étaient réfugiées au fond de la salle avec une terreur facile à comprendre dès le début

de cette attaque, dont elles prévoyaient l'infaillible succès, et elles priaient Dieu de leur inspirer un moyen de salut.

Pierrot restait impassible, chauffant son goître au feu, et le jeune page Pehrson s'accrochait avec son courage ordinaire à la robe de la vieille dame.

— Où fuir? où nous cacher? — murmuraient les voyageuses qui regardaient les murailles et les solives du plafond comme si elles eussent espéré y découvrir une cache mystérieuse.

Dame Gertrude, émue de leur frayeur, s'écria résolûment :

— Venez avec moi ! je vais essayer de vous mettre à l'abri de ses recherches. Il faut qu'il ne trouve que moi dans cette salle, et, par feu mon mari ! je suis de taille à lui répondre. — Elle entraîna rapidement les deux femmes, suivies du page, et leur fit descendre un escalier étroit qui conduisait à l'entrée d'un petit cellier de vin vieux. — Dieu veuille, — dit-elle, — que cet enragé n'aille pas vous chercher derrière ces barils !

Elle remonta vivement, et elle arrivait tout essoufflée lorsqu'elle vit sauter par la fenêtre quatre énormes chiens qui se seraient élancés sur elle si leur maître, enjambant à son tour la brèche, ne les eût arrêtés tout court.

C'était bien le gros homme que nous avons vu reculer devant le moulinet de François Perrier au commencement de cette histoire, mais peut-être paraissait-il encore plus laid, plus vulgaire, plus rébarbatif, grâce à son accoutrement digne d'un braconnier, à son sarreau bleu tout trempé et à ses bottes jaunes de fange. Néanmoins dame Gertrude soutint avec une fière assurance son regard menaçant et railleur.

— Ah ! je suis vraiment heureux de voir en face l'impitoyable amazone qui m'a condamné à passer la nuit à la belle étoile, sans souper et sans feu, — lui dit-il d'un air goguenard. — Vous voyez que votre forteresse est moins solide que vous, grosse commère. Je

devrais, en ma qualité de vainqueur, vous infliger une correction mémorable dans l'intérêt des voyageurs à venir; mais je suis fort égoïste. Je tombe de fatigue et de faim, et je crois que votre plus grande punition sera de me servir au doigt et à l'œil. Ah çà! êtes-vous donc seule ici? — ajouta-t-il en parcourant la salle basse d'un regard soupconneux, — où donc est ce régiment de valets qui devait me recevoir à coups de fourches, de faux et de marmites?

— Il est resté là où je l'avais enrôlé, — répondit dame Gertrude en se touchant le front par un geste moqueur.

— Ah! tu es une gaillarde résolue, — reprit le marquis Gaspard, — mais je saurai te faire plier le dos comme à tant d'autres. Du feu, d'abord! il me faut du feu! — L'hôtesse montra le foyer où se consumaient quelques bûches agonisantes. — Ça, du feu! — s'écria le Chasseur, — c'est ce que nous appelons un feu de veuve; mais je ne me chauffe pas de ces cendres-là! Voyons! apporte au moins un tronc de hêtre et quelques brassées de fagots.

— Impossible! repartit dame Gertrude avec humeur. — Tout le bois est empilé sous le hangar et je ne veux pas traverser la cour, au risque de gagner une fluxion, pour vous quérir bûches et fagots.

Le marquis de Langallerie daigna sourire.

— C'est trop juste, ma chère hôtesse : il ne faut pas exposer tes membres frêles et délicats à l'humidité. Bah! contentons-nous de ce que nous avons sous la main.

Il fit un signe à ses chiens, et les robustes bêtes se jetant chacune sur un escabeau, le renversèrent et le traînèrent à l'aide de leurs crocs pointus jusqu'au foyer.

— Qu'allez-vous faire, bon Dieu? — s'écria l'hôtesse.

— Rien que de très-simple, ma commère; jeter ces allumettes dans le feu pour l'alimenter.

— Mes escabeaux! — reprit-elle avec consternation

en essayant de chasser les chiens, qui grondèrent sourdement sans lâcher leur proie.

— Les escabeaux d'abord, puis le bahut, puis les tables, puis les lits, — dit froidement le gros gentilhomme.

Dame Gertrude se tordit les mains de désespoir.

— Ah! vous me tuerez plutôt! mais je ne laisserai pas brûler les meubles.

— Essaye d'empêcher ces gaillards d'obéir à leur maître, — dit le marquis en riant; — mais tu auras de la peine à les pervertir, je t'en préviens; ils sont capables de ne pas plus respecter la propriétaire que le mobilier. Qu'en dis-tu?

— Je vais quérir les bûches et les fagots, — répliqua dame Gertrude vaincue par ce sang-froid gouailleur, mais les yeux étincelants de colère.

— Merci, j'aime à être servi de bonne grâce, et si vous étiez plus jeune je vous embrasserais pour la peine. — Il se laissa tomber sur un escabeau, qui craqua sous son poids, étendit sur les cendres ses pieds chaussés de grossières bottes de chasse, et ses chiens se couchèrent sur les briques en humant un morceau de lard fumé accroché sous le manteau de la cheminée. Dame Gertrude revint bientôt et jeta un tas de bûches et de fagots dans le foyer incandescent. — Bon! je vais avoir chaud, — dit le marquis en se frottant les mains; — mais j'ai toujours faim. Que peux-tu me donner à manger, commère?

— Rien! — répondit sèchement l'hôtesse.

— Tu es vraiment plaisante, vieille : ça se voit tout de suite sur ta bonne face rougeaude. Mais ventre creux n'a point d'oreilles, tu le sais. Je ne m'étonne plus de ton embompoint, si tu dévores à toi seule toutes les provisions. Serais-tu une ogresse, par hasard? — Dame Gertrude ne se dérida pas. Le marquis de Langallerie choqua du bout de son épieu une pile de plats de terre. — A quoi te sert toute cette vaissselle, — dit-il en souriant, si tu n'as pas de quoi la remplir? J'ai bien envie

de te débarrasser de tes marmites et de tes plats puisqu'il te sont inutiles. Saute sur la table, Roland !

D'un bond le grand chien s'élança sur la table de chêne, qui vacilla.

L'hôtesse poussa un cri de désespoir.

— Oh ! le maudit animal ; il va briser tout. Retenez-le, je vous en supplie, monseigneur ; je vais vous servir, retenez-le.

— A bas, Roland ! à bas ! — dit le marquis.

Roland obéit et revint se coucher aux pieds de son maître.

— Mais je vous jure, sur ma patronne ! — reprit dame Gertrude, — que je ne puis vous offrir que de la crême, des œufs, des olives et des châtaignes...

— Un souper d'ermite ! Qu'à cela ne tienne ! je t'apporte assez de gibier pour nourrir toi et tous les voyageurs que tu pourrais être forcée d'héberger cette nuit. — Roland releva tout à coup sa tête allongée sur les briques, gémit doucement, se traîna sans bruit jusqu'à la porte du petit escalier, et se dressa contre cette porte avec une sorte d'obstination inquiète. Cependant le gros gentilhomme, tout en vidant sur la table son carnier gonflé de lièvres, de perdrix et de bécasses, disait à l'hôtesse : — Voilà de quoi souper comme un prieur de bénédictins. Mais j'ai dépisté tantôt dans cette bonne forêt de l'Estérel un plus fin gibier qui malheureusement m'a échappé. Ici, Roland ! pourquoi diable vas-tu écorcher ton museau contre cette porte ? — L'hôtesse ne put s'empêcher de tressaillir ; mais, en voyant Roland revenir piteusement et comme à regret près de son maître, elle laissa échapper un malicieux sourire que le Chasseur feignit de ne pas remarquer. — Choisis les pièces les plus grasses et mets-les à la broche, ma commère, — dit-il. — Je t'invite pour ta peine à partager mon souper. Peux-tu seulement me fournir du vin ?

— Oh ! le meilleur vin du pays, — répliqua-t-elle, en

s'empressant de déboucher une jarre qui n'était pas festonnée de toiles d'araignée.

Les quatre chiens aboyèrent sourdement, et Roland, voyant le marquis occupé à goûter le vin que lui recommandait l'hôtesse, courut de nouveau gratter à la porte de l'escalier qui conduisait au cellier.

Dame Gertrude pâlit en pensant aux angoisses des pauvres voyageuses.

— Fi! — s'écria le gentilhomme en faisant claquer sa langue contre son palais, — cette piquette est acide comme vinaigre. Tu dois avoir de meilleur vin caché quelque part, et tu as tort, ma commère, de reconnaître si mal ma générosité. Mais je veux te prouver que je n'ai pas volé ma réputation d'habile chasseur; je vais aller à la découverte. — Les trois autres chiens avaient quitté leur pose paresseuse pour rejoindre leur compagnon Roland, et ils assaillaient la porte avec des hurlements furieux. — Ah çà! auraient-ils flairé des voleurs? — s'écria le marquis en s'avançant vers eux.

— Restez, monseigneur, je cours au cellier moi-même, — dit l'hôtesse, — c'est l'affaire d'un instant.

Mais cet empressement tardif trahit la pauvre femme et parut suspect à monsieur de Langallerie.

— Non, ma chère, vous avez trop de besogne, — reprit-il, — et je ne serais pas assez peu galant pour me venger d'une femme en l'exténuant au delà de ses forces. — Dame Gertrude ne savait plus que répondre; elle essaya bien de le retenir encore, mais il la saisit par sa taille épaisse, et la fit pirouetter à moitié sur elle-même en disant : — Ah! vous craignez la maraude, grosse mère? mais je vous réponds que vous ne perdrez rien à avoir eu pour hôte un peu forcé le marquis Gaspard de Langallerie.

Cependant Christine et sa mère n'avaient pas perdu un détail de ce terrible débat : elles avaient frissonné aux abois révélateurs des chiens, et, quand elles entendirent les pas lourds du Chasseur s'avancer vers la

porte de l'escalier, elles se jetèrent dans les bras l'un de l'autre comme ces martyres chrétiennes que les empereurs romains faisaient livrer aux lions et aux tigres affamés, ces bourreaux plus terribles, mais moins cruels que les hommes.

XVII

COMMENT LE CHASSEUR D'HOMMES LIVRE AUX BÊTES LES FACHEUX QUI L'INTERROMPENT DANS SES GALANTERIES

La jeune fille, surexcitée par l'imminence du danger, reprit courage la première.

— Écoute, — dit-elle à la vieille dame, — si ce Chasseur d'hommes nous découvre cachées toutes deux au fond de ce cellier, il nous reconnaîtra. Si je parais seule devant lui, déguisée sous ce costume de paysanne, il peut s'y tromper et dédaigner une proie trop facile...

— Tu me fais frémir, Christine, car il respectera encore moins une servante qu'une fille noble.

— Je ne crains rien, ma mère, — répliqua la belle enfant avec un sourire caressant. — La croix d'or qui pend à mon cou me protégera, et Dieu sera avec moi en présence de ce féroce gentilhomme comme il était avec Daniel dans la fosse aux lions.

Et elle invoquait du fond de son âme le divin Sauveur, dont l'image se confondait par instants dans sa pensée avec celle du jeune et hardi Bourguignon qui l'avait délivrée si à propos des chiens du marquis de Langallerie.

— Attends, attends encore, ma fille, — dit la vieille dame éplorée en essayant de la retenir.

Mais déjà le Chasseur ouvrait la porte de l'escalier, malgré la résistance de l'hôtesse ; Christine n'eut que le temps de repousser sa mère en lui disant :

— Cache-toi, cache-toi vite ! Je monte.

Et elle s'élança sur les marches, légère comme une biche, en portant bravement un panier de six bouteilles et en chantonnant d'une voix un peu tremblante un vieux cantique.

L'homme aux chiens poussa une exclamation de surprise, et recula avec une sorte d'effroi à la vue de cette apparition inattendue ; puis, riant aussitôt de cette retraite involontaire, il voulut arrêter la jeune servante, mais elle glissa leste et souple comme une anguille sous sa main, bondit, le cœur palpitant, jusqu'en haut de l'escalier, et déposa tout essoufflée le lourd panier sur la table, en disant à dame Gertrude :

— Est-ce assez de six bouteilles, ma tante ? Oh ! vos hôtes seront contents, car le vin a eu le temps de devenir doux comme miel pendant que les araignées tissaient ces toiles qui couvrent jusqu'aux goulots.

— Sang de loup ! vous avez une jolie nièce, — s'écria le Chasseur, qui s'était doucement approché et qui admirait d'un air défiant la fine taille et la svelte démarche de Christine.

— Oui... ça brille de la beauté du diable, — répondit l'hôtesse ; — mais, ce qui vaut mieux, c'est sage comme une statue dans une niche ; ça n'écoute pas les enjôleurs et ça sait les décourager.

— De quelle façon ? — demanda le marquis.

— A coups de poing, monseigneur.

Le Chasseur sourit dédaigneusement.

— Allez plumer nos perdrix, ma commère.

— Viens, petite, — reprit dame Gertrude ; — ne dérangeons pas notre hôte qui a besoin de repos.

— Cette belle enfant ne me dérange pas du tout, — s'empressa d'observer le marquis. — Voyons, ma mie, approchez. Je ne suis pas si diable que j'en ai l'air, et dans ma jeunesse j'ai su tourner quelques madrigaux

aux jolies filles. Avez-vous donc peur d'un vieux barbon comme moi ? Pourquoi ne pas avancer un peu quand je vous en prie ?

— Voulez-vous boire, seigneur ? — dit précipitamment Christine en lui tendant un verre et en s'apprêtant à déboucher une bouteille.

— Versé par votre main mignonne, le vin me semblera meilleur. Où trouver un plus charmant échanson ? Mais je vous demandais si vous aviez peur de moi et vous ne m'avez pas répondu.

La main de la jeune servante tremblait involontairement en versant le vin, mais le Chasseur feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Peur de vous, et pourquoi ? — répondit Christine, les yeux baissés. — Quel mal voudriez-vous faire à une pauvre paysanne que vous ne connaissez pas ? A moins d'être fou, ivre ou lâchement cruel, un homme n'oserait jamais abuser de sa force contre des femmes.

— On peut rencontrer un homme fou, ivre ou lâche, — interrompit avec une secrète irritation le Chasseur d'hommes.

— Non, je n'ai pas peur de vous, — reprit-elle hardiment. — Dieu, qui lit toutes mes pensées dans mon cœur, me sauverait de tout danger s'il en était besoin.

Le marquis haussa les épaules et saisit la main de la courageuse enfant sans qu'elle pût parvenir à la dégager.

— Vous avez une main blanche et douce comme celle d'une noble demoiselle, — dit-il en la regardant fixement. — J'ai peine à croire que ces doigts aient manié le hoyau, porté la jarre, battu le linge ou fauché le blé. — Christine devint pâle comme la mort et le gentilhomme sentit sa main se glacer. — Devisons comme de vieux amis, mon gentil oiseau, puisque je vous tiens en cage, — continua monsieur de Langallerie ; — si votre tante vous a traitée en enfant gâtée, si elle vous a laissée passer votre temps à vous attifer coquettement, à chanter des rondes et à aller danser sous l'orme,

vous devez avoir un amoureux. Ai-je deviné juste, fauvette capricieuse et farouche ? — Christine devint rouge comme une cerise et bondit en arrière, retirant brusquement sa main de l'étreinte du gros gentilhomme. — Par saint Hubert ! — s'écria celui-ci, — on dirait une biche qui a entendu une balle ou une flèche siffler à son oreille. La question est-elle donc si incongrue, et ne daignerez-vous pas me répondre, tigresse d'Hyrcanie ?

— Non, seigneur, — dit fièrement Christine. — Je suis ici pour vous servir, mais non pour devenir le jouet de votre bonne humeur et de vos plaisanteries.

Le Chasseur fronça le sourcil.

Je ne plaisante pas, mon enfant. Ventre-saint-gris ! comme jurait le vieux roi, le vieux Gaspard de Langallerie n'a guère l'habitude de rire, et plus d'une noble dame serait flattée de m'apprivoiser comme vous y êtes parvenue sans le vouloir. — Puis, se radoucissant, il ajouta avec une sorte de galante brusquerie : — Au faite, ma petite, et pas de détours ! Pour moi, je serai franc comme un digne chasseur. Vous êtes trop jolie pour devenir la ménagère d'un manant. Vous devez vous ennuyer à périr dans cette hôtellerie maussade. Voulez-vous que je vous tire de ce vasselage de famille et que je vous emmène dans un beau château fort dont je suis gouverneur ?

En même temps il se leva et tenta d'emprisonner la taille souple de la belle servante dans l'étau de ses bras robustes ; mais elle, reculant toujours, répliqua avec une naïveté jouée qui cachait l'oppression d'un mortel effroi :

— Et ma tante, que dirait-elle ?

— Dame Gertude ! — reprit le gros marquis ; — mais je l'enlève avec vous, si vous tenez à sa compagnie. Sinon, je lui ferme la bouche avec un sac de pistoles. C'est le meilleur bâillon du monde.

Et, se croyant déjà assuré de la victoire, il se mit à rire bruyamment.

— Oh ! de grâce, monseigneur, ne vous moquez pas ainsi d'une pauvre fille. C'est offenser Dieu. Je suis un ver de terre à côté de vous ! Oh ! je n'oublie pas, moi, la distance qui sépare une paysanne ignorante, habituée à obéir au premier venu, d'un gentilhomme puissant et redouté qui a l'habitude de commander à ses soldats et à ses vassaux.

— Flatteuse ! — grommela le marquis, — je connais l'envers du compliment. Tu te moques de moi avec ton humilité. Tu veux dire que tu as seize ans, que tu es maligne et alerte comme une chèvre, belle comme une madone, innocente à damner une ermite, tandis que moi je ne suis plus qu'un vieux barbon laid et méchant, bon à défoncer les futailles et à tracasser mon prochain. Ah ! j'avoue que la comparaison n'est pas à mon avantage.

— Oh ! je n'ai pas dit un mot de cela ! — s'écria-t-elle.

— C'est vrai, mais tu l'as pensé et je l'ai compris, cela suffit. Eh bien ! sang de loup ! c'est parce que je suis vieux et laid que je t'aime tout à coup, toi qui es belle et jeune. Les extrêmes se touchent, dit un proverbe. D'ailleurs, tout en chassant l'homme et la bête fauve, j'ai conservé sous ma rude écorce la séve bouillante de la jeunesse. Les rides du front ne font pas l'âge. Je n'ai pas brûle mon sang et énervé mon cœur dans les salles du Louvre, comme tous ces raffinés qui mendient les faveurs royales. Vieux routier endurci par la chasse et la guerre, je n'irais pas ferrailler au pré aux Clercs pour les beaux yeux d'une dame de la cour, qui se gausserait de mon pourpoint taillé à la mode du bon roi Henri, un vert-galant néanmoins. Mais une jolie paysanne, fraîche et innocente comme la fleur piquée à ses cheveux, ne m'inspire ni embarras ni mépris. Je lui demande tout simplement si elle veut mettre sa main dans la mienne et me prendre pour compagnon de route. J'ai un peu honte de cette faiblesse pastorale, mais je ne conseillerais à personne d'en rire, car j'éventrerais le rieur d'un coup d'épée.

En ce moment la voix de dame Gertrude interrompit fort à propos l'audacieuse déclaration de l'homme aux chiens.

— Mon Dieu, ma tante m'appelle! — s'écria Christine, — et je ne puis vous écouter plus longtemps.

Le marquis choqua violemment son verre contre la table et répliqua avec un farouche dédain :

— A boire petite! La servante restera si la nièce a envie de s'en aller.

Christine obéit, mais des larmes d'indignation tremblèrent au bord de ses longs cils veloutés; elle chercha cependant à contenir son émotion et à poursuivre son rôle :

— Mais je sais bien, seigneur, que toutes ces belles phrases ne sont que menteries. Un gentilhomme ne peut épouser une paysanne.

— Par saint-Hubert! ai-je donc parlé de mariage? — dit le brutal Chasseur d'hommes. — Je ne sais pas mentir quand il s'agirait de ma vie, et je ne chercherai pas à vous tromper. Jouons franc jeu, la belle. Si vous voulez me suivre, je ferai de vous une dame riche et enviée. Qu'importe un vain titre de plus? Si vous étiez une noble demoiselle, fussiez-vous pauvre comme Job sur son fumier, je vous passerais au doigt l'anneau des fiançailles sans tarder d'une minute; mais la société a établi des lois que je respecte.

— Mais Dieu aussi a donné des lois à ses fidèles, et moi je les respecte, — répliqua la belle servante.

— Ah! vous croyez m'intimider avec ces momeries, pauvre enfant! — dit le gros gentilhomme en se levant. — Certes, Dieu est puissant, mais je doute qu'à cette heure il trouve moyen de vous tirer de mes griffes, à moins qu'il ne foudroie la maison, l'hôtesse et les hôtes.

Christine, épouvantée de ce blasphème, éleva son âme vers Dieu et pressa la petite croix d'or sur ses lèvres, comme pour exorciser le démon qu'elle croyait entendre parler par la bouche du Chasseur d'hommes.

Aussitôt un duo de voix glapissantes sembla répondre du dehors à la menace sacrilège, car ces voix chantaient un cantique célèbre avec lesquels les catholiques ripostaient alors aux psaumes des huguenots.

— « Dieu prête sa force aux faibles et aux innocents; Dieu confondra le puissant s'il n'a pas été humain, secourable et miséricordieux. »

L'application de ces paroles était si singulièrement opportune que Christine sentit une confiance nouvelle réconforter son cœur. Cependant le marquis Gaspard, fâché de cette interruption, s'écria :

— Quels sont les drôles qui osent venir me troubler au moment où je vais m'attabler? Ah! je vais leur donner une fière chasse, s'ils ne se hâtent pas de se taire!

— Oh! vous êtes vraiment un seigneur dur et impitoyable aux pauvres gens, — dit la jeune fille avec un élan d'honnête et sincère indignation. Ce n'est pas avec de telles brutalités qu'on gagne le cœur des femmes. Non, vous n'avez jamais été aimé et vous ne le serez jamais!

Le rouge de la colère monta aux joues hâlées du Chasseur, il serra si fortement son verre qu'il le brisa et il en broya les débris sous le talon de ses bottes en respirant bruyamment. Sa large main s'était levée sur la jeune servante comme pour l'écraser; mais elle, fière, dédaigneuse, les dents serrées, les narines frémissantes, elle le bravait d'un regard calme et superbe. Elle n'était plus inquiète depuis qu'elle savait sa mère à l'abri et qu'elle avait détourné sur elle-même toute l'attention, toute la colère et toute la défiance du féroce gentilhomme.

Ce dernier, déjà honteux de sa violence, imposa silence à ses quatre chiens, qui aboyaient furieusement dressés contre le rebord de la fenêtre brisée, puis, s'armant de son épieu d'une main, et de l'autre agitant un flambeau de résine, il cria d'une voix impérieuse :

— Qui va là?

Deux voix lamentables et aigres comme des crécelles répondirent en même temps :

— Pitié pour un pauvre paralytique qui meurt de faim!

— Pitié pour un pauvre cul-de-jatte qui meurt de froid!

— Allez glousser et mendier plus loin, — répartit le Chasseur d'hommes; — ne venez pas attrister notre souper de vos gémissements et de vos prières, car nous connaissons vos bons tours, faux souffreteux, ou je vous fais reconduire par mes chiens à une distance où vos cantiques ne nous étourdiront plus les oreilles.

— Vous ne serez pas assez cruel pour traiter des infirmes et des estropiés comme des voleurs! — s'écria Christine. — Il faudrait être païen pour torturer ces pauvres mendiants qui sont les enfants de Dieu sur la terre.

— Sang de loup! à ce compte, Dieu doit avoir trop d'enfants ici bas et il me sera reconnaissant d'en diminuer le nombre, — dit le gros gentilhomme en ricanant. — Du reste, les crocs de Roland ont déjà donné des jambes à plus d'un paralytique et d'un cul-de-jatte. Roland est un merveilleux faiseur de miracles. — Et comme la jeune fille, navrée de ces propos impies, le regardait avec horreur : — Assez de sornettes! — ajouta-t-il. — Sus, Roland! Mordez-moi ces guenilles, mes braves chiens, déchirez-moi ces haillons à beaux coups de dents! Que ces damnés ribauds aillent se faire plaindre et guérir ailleurs! Ils verront que je suis un bon chasseur d'hommes. — Les chiens s'élancèrent avec furie hors de la fenêtre béante, et on entendit aussitôt un concert de hurlements, de cris et de plaintes; c'était le commencement d'une lutte affreuse pendant laquelle le marquis Gaspard osait sourire. Il semblait dire à cette servante : — Ne me bravez pas, voilà ce que j'ose et ce que je puis! — Christine était d'abord restée interdite de doute, de stupeur et de dégoût pour cette froide cruauté qui lui paraissait inexplicable; mais la

noble enfant, élevée dans des sentiments d'expansive charité envers les pauvres et les infirmes, ne put réprimer plus longtemps l'élan de son cœur, car elle croyait être responsable devant Dieu du martyre qu'infligeait le marquis à ces deux misérables. Elle s'avança rapidement vers la fenêtre. — Où allez-vous, ma belle? — lui demanda presque respectueusement le Chasseur d'hommes, ému malgré lui de la dignité soudaine et de l'exaltation suprême dont s'illuminait le divin visage de cette humble fille.

— Je vais tâcher de défendre ces mendiants ou souffrir avec eux pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus, — répondit-elle naïvement.

— Etes-vous folle, — s'écria le vieux routier qui, malgré sa banale vaillance de soldat, ne comprenait pas ce saint enthousiasme brillant dans les yeux inspirés de la jeune servante.

— Moi aussi je me demandais tout à l'heure si vous étiez fou, — reprit Christine d'une voix douce et triste. — C'est l'excuse que je trouvais à votre crime, car il n'y a que la folie qui ait pu égarer votre cœur jusqu'au point de torturer ceux que Dieu nous a ordonné d'aimer et de secourir.

Le Chasseur, exaspéré du mépris absolu dont l'accablait cette réponse, s'élança pour la retenir, mais elle avait déjà franchi légèrement la brèche, et elle courut sans hésiter à l'endroit où les mendiants, déjà déchirés et sanglants, se débattaient contre les chiens enragés en maudissant leur bourreau :

— Que Dieu sèche la moelle de tes os, chasseur de l'enfer ! — criait le paralytique.

— Que Dieu rompe tes bras et tes jambes et te force à ramper sur ta chair saignante ! — hurlait le cul-de-jatte.

XVIII

D'UNE SERVANTE QUI A LA MAIN TROP BLANCHE ET LE LANGAGE TROP PRÉCIEUX

Le marquis sentit cependant son rude cœur s'amollir et frissonner d'une sensation inconnue en admirant le courage héroïque avec lequel une enfant timide et faible osait braver sa formidable meute. C'était là un de ces dangers ignoblement prosaïques que n'embellissait aucune apparence poétique. Le brutal gentilhomme fut donc bien plus ému de ce dévouement simple et réel qu'il ne l'eût été d'un bruyant étalage de menaces ou d'une explosion de prières et des larmes. Il rappela ses chiens de cette voix brève à laquelle ils n'eussent pas impunément désobéi, et, abandonnant leurs adversaires, ils revinrent soumis et tremblants lécher les mains du maître.

Puis, non content de cette première concession, il s'avança près de la fenêtre et dit avec une nuance d'embarras et d'hésitation :

— Rendez grâce à cette jeune fille, chanteurs de patenôtres, et tâchez de grimper jusqu'ici. Mes chiens vous feront place au feu.

Christine rentra dans la salle, suivant les gueux qui se traînaient péniblement sur leurs membres disloqués, écorchés, sanglants. Ils étaient affublés de loques hideuses, dont les trous laissaient entrevoir une peau rougeâtre et terreuse.

Le paralytique, dans lequel le lecteur a déjà reconnu le fourbe Gervais, se mouvait tout d'une pièce comme

s'il eût été monté à ressort ; il affectait d'avoir l'épaule droite et tout un côté du corps desséchés ; quant à Gorju le cul-de-jatte, dont le nez crochu et les sourcils étroitement accolés rendaient le visage sinistre, il rampait en sautillant sur ses mains calleuses comme un faucheux ; une autre différence notable permettait de ne pas confondre ces deux amis. Gervais jouissait d'un embonpoint satisfaisant, et Gorju paraissait aussi anguleux qu'une scie ébréchée.

Le Chasseur d'hommes ne fit pas grande attention à ces vils personnages, et leur indiqua dédaigneusement du doigt le coin de la cheminée, où se rapetissait le plus possible le chevrier Pierrot. Ils se tapirent voluptueusement dans cette niche, la tête et les yeux modestement baissés, et ils détirèrent doucement leurs membres raidis et glacés. Pour le marquis, ces mendiants n'étaient pas même des fâcheux dont l'œil pouvait le gêner par leur espionnage ; ils n'avaient pas plus d'importance que ses chiens.

Christine, qui n'était pas, elle, douée d'un si suprême et si profond mépris pour cette partie de la race humaine qui manque de titres généalogiques, bénissait Dieu en pensant qu'elle n'aurait à redouter aucune entreprise téméraire devant ces nouveaux venus ; mais elle sentait sa pitié fort refroidie par l'aspect ignoble et repoussant de ces mendiants, dont les regards fauves, mobiles, inquiets, semblaient plutôt guetter une proie qu'exprimer une résignation douloureuse et fervente.

Les chiens obéissants ne bougeaient pas, mais, couchés sur la cendre et grondant d'une voix sourde, ils ne quittaient pas des yeux les faux infirmes, qui feignaient vainement de paraître indifférents à cette surveillance instinctive, contenue et menaçante à la fois.

Gorju et Gervais psalmodiaient aussi à voix basse des litanies.

Cependant dame Gertrude, tout en s'occupant des apprêts du souper, gourmandait sa prétendue nièce :

— Allons, paresseuse, tu perds ton temps à te mêler

de ce qui ne te regarde pas et à nous encombrer de bouches inutiles, au lieu de faire ton service. Ah! quand j'avais ton âge, j'étais plus vive qu'une anguille et je ne laissais pas mes bras moisir le long de mon corps. Aide-moi donc, fainéante!

Christine baissa la tête d'un air humilié sous la réprimande, et se mit à partager la besogne de l'hôtesse avec une aisance et une grâce charmantes. Elle essuya les bouteilles, elle rinça les verres, elle apporta les plats sur la table, enfin elle déploya tout l'empressement d'une servante qui veut plaire aux voyageurs, et elle n'y réussit que trop, car le marquis de Langallerie, qui regardait avec admiration courir ses petits pieds sous sa jupe rouge bouffante, s'écria involontairement :

— Non, je n'aurais jamais cru qu'il existât une créature si parfaite. Dame Gertrude, — ajouta-t-il brusquement, — je veux que vous me serviez seule. Je veux que cette jolie fille me tienne compagnie, qu'elle goûte de ma chasse et qu'elle boive dans mon verre!

— Ce serait trop d'honneur, en vérité, pour cette petite niaise, — répliqua l'hôtesse avec humeur.

— Eh bien! moi, je la trouve digne de cet excès d'honneur et de plus encore. Voyons, obéissez, la belle, comme je vous ai obéi quand vous avez imploré ma pitié pour ces gueux de grand chemin! Asseyez-vous là, sur cet escabeau, près de moi. J'espère que vous ne me craignez plus maintenant et que vous me reconnaissez pour un serviteur soumis. — Christine s'avança timidement et n'osa refuser de s'asseoir sur cet escabeau, si voisin de celui du gros gentilhomme. — Je veux être moi-même votre échanson et votre écuyer tranchant, — continua-t-il. — A vous, ma belle, les meilleures portions. — Et, joignant le geste aux paroles, il remplissait la croûte de pâté, qui servait ordinairement d'assiette à cette époque, des plus délicats morceaux de venaison. Mais Christine, triste, honteuse, embarrassée, n'y touchait que du bout des dents. — Vous n'avez

donc ni faim, ni soif en ma compagnie? — demanda le marquis. — Que regardez-vous dans le fond de la salle? Avez-vous un amoureux caché derrière la porte? Sang de loup! j'irais le percer de mon couteau de chasse comme un rat dans son trou. — Et il se mit tout à coup à rire aux éclats en jetant à ses chiens affamés des os respectablement garnis de viande. La jeune fille leva les yeux pour connaître la cause de cette hilarité, et vit un tableau réjouissant et grotesque se déroulant devant la cheminée ardente. Le paralytique avait étendu son bras gauche pour s'emparer d'une cuisse de lièvre destinée à Roland, mais le grand chien, furieux de cette audacieuse escroquerie, avait happé le morceau au vol, et chacun tirait de son côté avec une énergie et une obstination dignes de récompense. Malgré son inquiétude, Christine ne put s'empêcher de sourire, tant les deux adversaires déployaient de gravité dans cette lutte. —Lâche cet os, ribaud! — dit enfin le Chasseur à Gervais lorsqu'il eut repris haleine. — Es-tu fou de disputer à ce chien sa pitance?

— Monseigneur, ayez pitié d'un pauvre chrétien affamé, — glapit effrontément le paralytique en roulant de gros yeux larmoyants. — Le mauvais riche a été puni d'avoir refusé les miettes de sa table au mendiant qui gémissait à sa porte.

— Mais le pauvre chrétien affamé me paraît assez dodu, — observa le marquis, — et je trouve qu'une cuisse de lièvre est une miette de table assez grosse.

— Soyez tout à fait miséricordieux, seigneur, — dit la jeune fille, — et traitez au moins ces pauvres gens à l'égal de vos chiens.

— Ah! vous m'accusez encore d'être impitoyable, tandis que je ne suis que juste, — repartit le Chasseur. — En effet, ces faméliques rôdeurs ne sont bons à rien qu'à vivre du travail des autres, à incendier la ferme où on leur a refusé asile, et à voler le paysan qui les a laissés coucher dans sa grange. Ils ne s'essouffleront pas à courir après un lièvre, mais tordront le cou aux

poulets de leur hôte; ils n'abattront pas le loup malfaisant qui pille les moutons du berger, mais ils tuent volontiers le mouton qui bêle au lieu de se défendre. Ce sont des lâches. Mes chiens, au contraire, sont vaillants. Roland a mérité et gagné sa part de butin, car il a dépisté, il a chassé, il m'a rapporté ce lièvre dont je lui jette un os. Cependant, puisque vous le désirez, ma belle enfant, ces gueux poltrons seront traités à l'égal de mes braves chiens. Oui, mes drôles! je vous permets de disputer à mes compagnons de fatigue et de péril leur pâture. Au plus fort et au plus adroit! — En même temps, il lança sur les briques tièdes plusieurs morceaux de viande auxquels les mendiants et les chiens se cramponnèrent avidement. Le cul-de-jatte, adroit et robuste malgré sa maigreur, saisit deux des vaillantes bêtes par la peau du cou et les serra si fort qu'il leur fit tendre la langue, tandis que le paralytique, chaussé de souliers ferrés, détachait à Roland une ruade de sa jambe valide qui l'envoya rouler à six pas. Dame Gertrude levait les mains au plafond à la vue d'une scène si horrible. Quant au Chasseur d'hommes, il profita de la distraction forcée des assistants pour embrasser la taille fine de la jeune servante et lui dire, pendant qu'elle se débattait dans ses bras : — Ne sois pas si farouche, belle enfant! montre-moi un visage plus riant et plus doux? Ne vois-tu pas que l'amour m'a transformé et que tu as fait du sanglier sauvage un agneau docile qui se laisserait mener avec un ruban?

Mais Christine, qui l'avait déjà repoussé et qui s'était réfugiée instinctivement au fond de la salle pour être plus près de sa mère, répliqua d'une voix vibrante d'émotion :

— Vous parlez d'amour, monseigneur; pourquoi profaner ce mot? L'amour qui ne respecte pas une fille innocente et sans protection n'est plus qu'un caprice honteux et grossier. L'amour naît de l'union de deux volontés, de deux âmes qui se cherchent; mais la vio-

lence tyrannique d'une passion n'a jamais été et ne peut pas être de l'amour.

Le marquis Gaspard s'était arrêté pour écouter la réponse de la belle servante; il hocha alors la tête avec une expression de défiance singulière, et, regardant attentivement Christine :

— Ce langage est bien précieux pour la nièce d'une hôtesse de la forêt de l'Estérel, mon enfant; il me paraît aussi étrange que la blancheur de tes mains mignonnes. Je ne sais pourquoi de bizarres soupçons me viennent à l'esprit. Pourquoi donc tes regards inquiets ne cherchent-ils pas ton excellente tante, dame Gertrude, mais la porte de cet escalier d'où tu t'es élancée tout à l'heure comme une fée évoquée par une baguette magique! Ah! il est temps que je découvre le mot de ce beau mystère. Et si l'on m'a trompé, malheur à ceux qui ont cru se moquer impunément du marquis de Langallerie!

Christine tressaillit; mais ne désespérant pas encore, d'endormir les soupçons de cet orgueilleux gentilhomme, elle répliqua vivement avec un sourire forcé qui devait adoucir l'amertume de ses paroles :

— Arrêtez, monseigneur. N'est-ce pas vous qui essayez de vous jouer de ma crédulité? Vous m'avez vue tout à l'heure pour la première fois, et déjà vous m'aimeriez? Vous m'aimeriez lorsque vous connaissez à peine de moi le son de ma voix, la couleur de mes cheveux, la forme de mes yeux? Vous m'aimeriez lorsque vous ignorez si je suis douce ou acariâtre, légère ou fidèle, modeste ou fière, ambitieuse ou indifférente! Ah! qu'importe en effet, tout cela pour le caprice d'un jour ou d'une heure! Que mes yeux brillent quand vous me tiendrez dans vos bras, que ma main soit blanche et fine quand elle frémira dans la vôtre, cela vous suffit. Que ma vie entière paye cet instant de folie, que vous importe, noble chasseur! Les biches ne pleurent-elles pas quand vous les éventrez, et prenez-vous souci de leurs larmes? Si votre caprice me tue, viendrai-je

tourmenter vos songes avec mon sourire funèbre? Non, le gentilhomme qui a bien chassé, bien soupé et bien bu, dort d'un sommeil que ne trouble aucun rêve. Ah ! vous ne connaissez guère ce véritable amour qui naît d'un attrait instinctif et réciproque, monseigneur.

— Ah ça! suis-ce ici au prêche ou au sermon? — s'écria le gros gentilhomme, tout abasourdi et irrité de ce discours plaintif qui reculait sa victoire. — Je t'aime, fille rebelle, entends-tu bien, et tu m'appartiendras du droit de conquête, je le jure par le feu roi Henri!

— Non, vous ne m'aimez pas, — dit Christine éperdue. — Tout ce que vous voulez, c'est me ravir l'honneur qui est mon seul bien et ma vie. Tout ce que vous voulez, c'est ma honte, et je dois me défendre.

— Défends-toi donc, créature opiniâtre, — reprit le Chasseur, — j'aime la lutte et le combat. Défends-toi donc, c'est ce que je désire; mieux vaut triompher du loup que de l'agneau. Défends-toi donc, ta résistance aveugle et entêtée doublera la joie de mon triomphe.

Et, la saisissant aussitôt dans ses bras robustes, il l'emporta sans se soucier de ses efforts convulsifs et de ses cris déchirants. Il jeta contre le mur dame Gertrude, qui se cramponnait à son sarreau en invoquant le nom de tous les saints du paradis, et alla droit à l'escalier qui montait à l'étage supérieur.

— A l'aide, bonnes gens, ne m'abandonnez pas! — cria encore Christine aux mendiants qu'elle avait si généreusement secourus. Les gueux échangèrent un regard d'intelligence, mais ils restèrent impassibles, savourant leur pitance, rongeant les os négligés par les chiens, comme s'ils étaient sourds, muets ou aveugles; et cependant la jeune fille avait tout à coup cru voir, n'était-ce pas un rêve? luire sous leurs haillons ternes et sordides la lame étincelante de deux longs couteaux. Alors, n'espérant plus rien des hommes, se croyant

même abandonnée de Dieu, Christine poussa ce cri suprême, ce cri lamentable et désolé que l'instinct met aux lèvres des enfants, fussent-ils à l'agonie, fussent-ils sur le bûcher ou sur l'échafaud, car de cette dernière seule ils attendent leur grâce et leur résurrection : — A l'aide, ma mère! au secours, ma mère ! ta fille va mourir!

Au même instant un gémissement désespéré s'éleva du fond du cellier, une sorte de fantôme franchit sans bruit l'escalier et vint tomber agenouillé, les bras étendus, devant la porte qu'essayait d'ouvrir le féroce Chasseur d'hommes.

XIX

A BON CHAT BONS RATS.

C'était la mère de Christine qui venait arrêter le marquis dans son rapt monstrueux. Cette vieille femme, tout à l'heure si poltronne, était devenue terrible comme une pythie des Highlands, en entendant le cri de sa fille déchirer ses oreilles. La sibylle des temps anciens écumant de ténébreuses prophéties sur son trépied tremblant n'était plus ni formidable ni plus affolée que cette mère éperdue et désespérée. Cette créature débile et amaigrie s'était exaltée au point de déployer une force nerveuse invraisemblable; son visage, qui conservait les lignes pures d'une beauté presque surnaturelle, car elle était majestueuse et douce à la fois, ses grands yeux d'un azur limpide, mais cernés d'une ombre bleuâtre qui les creusait et faisait ressortir leur flamme étrange, ses cheveux retenus par un bandeau qui ceignait son front, mais débouclés par derrière,

tout cela revêtait d'une impériale dignité cette femme frêle et délicate, exaspérée par sa douleur maternelle.

— Rendez-moi ma fille, misérable ravisseur! — s'écria-t-elle. — Foulez-moi sous vos pieds, tuez-moi si vous voulez, mais tant qu'il me restera une voix, un souffle, je crierai malédiction sur vous! Tant que je pourrai remuer un de mes membres, je m'attacherai à vous! Oh! vous ne prendrez pas ma fille comme une danseuse de carrefour! Vous marcherez sur sa mère d'abord, et ensuite vous ne l'aurez que morte, elle, ma pauvre enfant!

Le Chasseur d'hommes s'était arrêté surpris et, avouons-le, presque ému. Il répondit donc d'une voix calme :

— Votre fille! Ah çà! de qui voulez-vous parler? Ce n'est certes pas, madame, de cette paysanne qui fait la mijaurée, de cette servante qui est coquette peut-être avec des muletiers et qui me tient tête, à moi; de cette nièce de dame Gertrude que j'ai juré de punir de son insolence?

La vieille dame poussa un éclat de rire convulsif, arracha le bandeau de son front comme s'il lui pesait trop lourdement, et s'écria en mots brisés, incohérents, aux vibrations rauques, stridentes ou sourdes.

— Cette paysanne est ma fille. Vous ne me comprenez donc pas! Vous ne voyez donc pas que je n'ai plus peur de vous! Tout à l'heure j'étais lâche, je tremblais, je me cachais, car j'entendais votre voix et je vous reconnaissais. J'aurais voulu sauver ma fille de vous à tout prix, j'aurais imploré un mendiant, j'aurais menti et fait un faux serment; mais maintenant que vous la tenez dans vos bras, qu'elle est votre proie et votre butin, je serai franche et hardie. Non, ces vêtements de paysanne ne sont pas les siens. Son nom est un nom d'emprunt. Elle n'est pas la nièce de dame Gertrude; elle est ma fille, et je la défendrai contre vous, et je la sauverai ou vous serez un assassin, un tueur de fem-

mes ; moi vivante, vous ne l'aurez pas, sachez-le bien. Peut-être je vous irrite, mais que peuvent les prières sur votre cœur de tyran? S'il suffisait de vous supplier, je m'humilierais, je me prosternerais à vos pieds. Ai-je besoin de garder quelque fierté, moi vieille femme bonne pour la tombe? ma dignité, mon honneur, mon orgueil, je mets tout cela sous vos pieds. Mais l'honneur de ma fille, j'entends que vous le respectiez. Elle n'est pas votre vassale ; vous n'avez aucun droit sur elle; c'est une fille libre et noble. Et, si vous êtes vraiment gentilhomme, vous aurez pitié de la fille et de la mère.

Le marquis tremblait, non de confusion, mais de colère, en entendant l'aveu de la vieille dame.

— Ainsi tout le monde s'est entendu pour se moquer de moi? — dit-il en mordant ses lèvres. — J'ai failli m'en douter, et cela crie vengeance. Voyons, bonne dame, dois-je être assez niais pour ajouter foi à ce nouveau mensonge?

— Un mensonge! — répéta-t-elle; — oh! vous ne le croyez pas. Me soupçonner de mentir, moi, quand vous me voyez me traîner dans la poussière à vos pieds, quand mes mains s'accrochent à votre sarrau comme le naufragé au cordage de salut, quand je vous prie comme une femme prie Dieu seul. Oh! c'est là le faux soupçon d'un brigand qui s'amuse à supplicier sa victime.

Le Chasseur sentit une rougeur de honte monter comme une flamme à son front, mais il voulut se conserver la supériorité du sang-froid, et reprit :

— Comment me prouverez-vous que vous êtes la mère de cette fille?

La vieille dame le regarda avec des yeux atones, et ne répliqua que ces mots :

— Ah! le misérable!

Christine s'était évanouie en entendant les vaines supplications de sa mère.

— C'est un corps inanimé que vous portez dans vos bras! — s'écria dame Gertrude en s'avançant.

Alors la pauvre femme se releva et saisit furieusement sa fille.

— O mon enfant! — s'écria-t-elle; — réveille-toi, réveille-toi, rouvre les yeux, regarde ta mère! Es-tu morte? Ce démon t'a-t-il tuée? N'entends-tu pas ma voix? Dieu t'a-t-il frappée pour te sauver? Christine, Christine! réveille-toi!

Et elle pleurait, elle baisait les paupières et le front décolorés de sa fille; elle pressait ses mains pâles, elle collait ses lèvres sur cette bouche froide, tandis que son cœur battait à être entendu de tous dans ce morne silence.

Dire que le gros gentilhomme n'était pas embarrassé de son rôle, ce serait exagérer le côté odieux de la nature humaine; mais il s'était engagé dans cette triste lutte devant témoins, et il voulait aller victorieusement jusqu'au bout.

Aussi, quoiqu'il ne doutât nullement de l'assertion de la vieille dame et qu'il fût secrètement fâché d'avoir ainsi poussé sa brutale galanterie jusqu'à la violence la plus inouïe, poursuivit-il avec l'impassibilité d'un justicier :

— Je ne suis ni un démon ni un brigand, ma bonne dame. Prouvez-moi, je vous le répète, que cette jeune servante n'est ni la nièce de notre hôtesse ni une danseuse de carrefour, et je la remets aussitôt sous votre protection.

La mère sourit; Christine venait de laisser échapper un faible gémissement.

— Mon Dieu! soyez loué! — murmura-t-elle. — Quant à vous, monsieur, si vous avez voulu nous effrayer, si vous êtes un de ces tire-laine qui coupent la tête aux gens quand ils ne peuvent leur couper la bourse, réjouissez-vous, nous sommes riches. Voyez ce coffret, il ne contient pas seulement quelques robes sans valeur, mais tous nos bijoux; plongez-y hardiment la main;

vous trouverez mieux encore, de bons ducats sonnants. Prenez tout, je vous offre ce coffret comme rançon; mais faites grâce à ma fille. Oubliez-la comme si jamais vous ne l'aviez vue! oubliez-la comme si elle était morte tout à l'heure dans vos bras.

Et de la main elle lui montrait le coffre qui devait tenter, croyait-elle, la cupidité de cet homme.

Jamais le marquis n'avait été si profondément humilié. Il eût préféré un soufflet à la naïve proposition de cette femme. Plaintes ou menaces, peu lui importait, il y était accoutumé. Qu'on lui trouvât l'encolure d'un brigand, cela l'étonnait peu. Mais être traité de tirelaine, de pillard de bas étage, la méprise chatouillait le plus vif de son orgueil féodal, quoique cette époque pullulât de gentilhommes qui ne pouvaient plus s'abriter dans leurs donjons ruinés pour rançonner les marchands et les voyageurs, mais qui volaient les manteaux, les bourses et les femmes des bourgeois avec une hardiesse et une dextérité dignes des gens du métier.

— Ainsi, vous me prenez pour un voleur, chère dame, — reprit-il fièrement. — L'injure est violente, mais peut-être l'ai-je méritée. — Il détourna les yeux du coffret, sur lequel les gueux jetèrent aussitôt à la dérobée des regards avides comme s'ils eussent voulu le soupeser et en estimer la valeur dans leur esprit. — Rassurez-vous, — continua le Chasseur, — vos bijoux ne courent aucun danger. Le marquis Gaspard de Langallerie est assez riche, Dieu merci! et il aurait pu payer à beaux deniers comptants l'honneur d'une servante d'hôtellerie. Cette valise, — et il la souleva avec effort, — est plus lourde que votre coffret, et a dans le ventre une cargaison de pistoles suffisante pour me faire mener joyeuse vie jusqu'à Constantinople. — Les gueux quittèrent le coffret des yeux pour regarder la valise avec une religieuse attention. Christine revenait à la vie. — Certes, — ajouta le marquis, — vous avez pu vous tromper à ma mauvaise mine; mais, si je ressemble

10.

plutôt à un braconnier qu'à un honnête gentilhomme, c'est que je cours tout en chassant, depuis plusieurs jours, à la poursuite d'un mien neveu avec qui j'ai eu maille à partir. — La vieille dame tressaillit, et de fugitives couleurs teignirent de rose les joues de la belle Christine. — Ah! vous comprenez de qui je veux parler? Vous vous rappelez ce joli champion des dames?

— Ce brave jeune homme était votre neveu! — s'écria la mère, qui ajouta certainement dans sa pensée : — Quel malheur!

La pauvre fille devint écarlate.

— Ai-je donc deviné juste? — poursuivit grossièrement le Chasseur. — Est-ce là où le bât nous blesse? En effet, c'est pour vous que François a joué si adroitement du bâton. Il a encore un autre mérite à vos yeux, n'est-ce pas? C'est qu'il ne ressemble pas à son oncle. Allons! je vois que son souvenir a encouragé votre fille à m'opposer une résistance qui honorerait une citadelle assiégée.

Et il partit d'un grand éclat de rire, tandis que Christine encore inquiète murmurait tout bas :

— Vous ne me quittez pas, ma mère! Oh! que je me sens faible et abattue! J'entends, je vois et je parle comme dans un rêve!

— Dame Gertrude, — dit le marquis, — chargez-vous du coffret, et montrez-nous le chemin des chambres destinées à vos hôtes. Il faut installer ces dames dans la meilleure; elles pourront se reposer de tout ce tapage.

Il soutint respectueusement la jeune fille, qui chancelait et s'arrêtait pour respirer en montant l'escalier, et l'hôtesse ne put s'empêcher de se signer à l'aspect de cette transformation du loup qui se couvrait d'une peau d'agneau.

Ils eurent à peine disparu que les deux mendiants se redressèrent de toute leur hauteur, à l'extrême surprise du chevrier Pierrot, qui n'osa souffler.

Le paralytique étendit ses bras avec la grâce et la souplesse d'un jongleur.

Le cul-de-jatte bondit sur ses jambes agiles, qui paraissaient se traîner auparavant comme les tronçons d'un serpent.

Une grimace hideuse élargit leurs bouches jusqu'aux coins, dilata les muscles mobiles de leurs visages, allongea leurs yeux effrontés, et y alluma l'éclair subtil de l'astuce.

Puis ils secouèrent leurs sales haillons avec la majesté des Césars, et, s'avançant vers les chiens qui commençaient à gronder, ils fixèrent sur eux un regard glauque qui engourdit leur colère. On eût dit de ces Psilles égyptiens qui, tout nus, saisissaient d'une main les reptiles frétillant sur le sable en fusion, les tordaient en souriant autour de leur cou et les aplatissaient contre leur bouche sans jamais être piqués du venin de la bête irritée.

— Il est amusant, le vieux! — dit Gervais le paralytique. — Il est raide et dur comme du fer, mais il n'est pas plus rusé qu'un agneau de deux jours. Ces orgueilleux seigneurs, ça ne sait que mordre tant que ça se sent des dents pointues comme leurs chiens. Mais ça ne sait pas leurrer et endormir son gibier.

— Ce bon marquis! — dit Gorju le cul-de-jatte, — il nous méprise comme des lézards qui ne savent que ramper, se chauffer le dos au soleil et se cacher dans les trous des murs. Nous avons failli servir de souper à ses chiens. Quel honneur! Attends, monseigneur, tu nous verras à l'œuvre.

— Ouvrons vite sa valise, et emportons l'argent sans perdre le temps à bavarder, — reprit le cupide Gervais.

— Tu vas trop lestement pour un paralytique, — grommela Gorju. — Voler cet honnête homme qui nous a jeté ses os, y penses-tu, Gervais? ne sais-tu pas que l'ingratitude n'est jamais perdue? Désires-tu donc tâter de la hart? Ton idée est vulgaire et très-compromet-

tante, mon bon ami. Le marquis de Langallerie nous poursuivrait avec ses chiens, et ce serait une bataille douteuse, car le vieux gentilhomme est encore vigoureux.

— Que comptes-tu donc faire? — demanda Gervais stupéfait. — Je trouvais mon idée toute naturelle.

— Trop naturelle, Gervais. Défie-toi des idées naturelles. Tout le monde sait riposter à un coup prévu. C'est l'imprévu qui vous fait triompher. Si tu te bats en duel, sache une botte secrète et tu vaincras. A quoi bon voler le marquis s'il faut risquer notre peau pour reperdre peut-être ce que nous aurons gagné?

— Mais que faire alors? — insista Gervais.

— Vous êtes vraiment trop vif pour un paralytique, mon maître, et de plus singulièrement curieux, — repartit Gorju. — Je n'ai qu'un mot à vous dire. A l'entrée de la forêt de l'Estérel, je connais un gros village nommé Saint-Laurent. Ce village possède un bailli nommé Gilbert Vilebrequin et beau-frère de notre hôtesse dame Gertrude. Ce bailli n'a-t-il pas à sa disposition une escouade d'archers chargés de l'aider à nettoyer la forêt des bohémiens, des braconniers et autres vagabonds qui aiment à nicher sous la verte feuillée? Et à coup sûr le digne Gilbert Vilebrequin serait parvenu à extirper cette mauvaise graine, si ses archers ne servaient pas d'espions et de complices aux libres enfants de la forêt. C'est donc à lui que nous allons demander justice.

— Es-tu fou? — s'écria Gervais au comble de la stupéfaction.

— Je te répondrai plus tard, — dit Gorju en fouillant précipitamment la valise, dont il visita tous les compartiments, mais dont il ne retira qu'un paquet d'habits et quelques parchemins. — Veille aux chiens, Gervais!

— Et le coffret de la vieille dame qu'ils ont emporté! — murmura ce dernier avec un soupir de regret.

— Ça se retrouvera, — dit Gorju. — Tout vient à

point à qui sait attendre. Nous aurons notre part à chaque gâteau.

Il plia dans un lambeau d'étoffe les vêtements dérobés, referma la valise, fit un signe impérieux à son compagnon, et tous deux sautèrent par la fenêtre, malgré les abois des chiens, au moment même où le Chasseur descendait péniblement l'escalier, car il commençait à se sentir alourdi par les fumées du vin.

Dame Gertrude le suivit d'un air morose et renfrogné.

Elle s'aperçut la première de l'absence des mendiants.

— Ah! les scélérats! pourvu qu'ils n'aient rien volé! — s'écria-t-elle.

— Eh bien! avais-je tort de me défier de ces mauvais rôdeurs et de vouloir leur fermer la porte? — observa le gros gentilhomme.

Il alla en même temps chercher sa valise, et, en la soulevant, fit s'entre-choquer les pistoles dont elle était garnie.

— Les gueux n'ont pas osé y toucher; les chiens auront fait bonne garde et montré les dents. S'ils se sont sauvés, c'est qu'ils ont eu peur que ma colère ne retombât sur eux.

— Qui sait? — hasarda l'hôtesse qui avait grande envie de se débarrasser de ce voyageur incommode. — Ils auront peut-être eu l'idée d'aller prévenir la justice de ce qui s'était passé ici, et elle ne plaisante pas en ce pays avec les gentilshommes qui font la vie de routier.

— Ah! ah! tu voudrais bien me voir déguerpir de ta masure, vieille matrone! — répliqua le Chasseur en haussant les épaules, — mais je ne m'envolerai pas tant que ta colombe restera au perchoir. Je ne suis pas si sot d'abandonner le champ de bataille pour quelques injures de femmes. Laissons passer l'orage; je veux seulement essayer de dormir tandis que Roland fera le guet. Voyons, ma commère, ôte-moi mes bottes!

Dame Gertrude ne bougea pas; irritée de cet ordre

brutal, elle le regarda d'un air railleur, et lui répondit :

— Je ne suis ni un écuyer ni un page, monsieur le marquis, et je ne saurais comment m'y prendre.

En même temps, elle s'assit sur un escabeau devant le feu ; mais le chasseur était à bout de patience, et il étendit brusquement ses bottes crottées sur les genoux de dame Gertrude, en faisant claquer son fouet de chasse et en disant :

— Toutes ces femmes ont donc juré de me faire damner ce soir ! Allons, obéis, vieille sorcière, ou je te caresse les épaules. — L'hôtesse tressaillit de tous ses membres, et, se jetant sans hésiter sur une large pelle qui rougissait dans le feu, elle la leva sur cet homme ; mais il saisit son bras avec une force extraordinaire, le tordit comme dans un étau, et, la pelle étant tombée à terre, il répéta avec un accent de colère dédaigneuse :

— Tire-moi mes bottes, insolente, ou j'applique cette pelle ardente sur ta face rebondie, et j'en ferai une triste enseigne pour tes pratiques. — Dame Gertrude, tremblante et furieuse, se courba sous cette menace et se mit en devoir, tout en demandant au ciel comment elle pourrait se venger. Le marquis lui dit alors en bâillant et en se détirant les bras : — Veille pendant que je dormirai, bonne femme ; surtout, n'essaye pas de t'échapper et ne laisse pas fuir la colombe. Je ne suis point un oiseleur endurant, tu le sais, et, si je te reprenais dans mon filet, je crois que ton sort ne serait pas à envier ! Remercie-moi, car je te donne là un vrai conseil d'ami.

Il bâilla encore et s'endormit enfin aussi paisiblement que s'il eût pu dire comme Titus : « Je n'ai pas perdu ma journée. »

Dame Gertrude ne pensait guère à dormir. Elle regardait le marquis comme une bête féroce dont la lourde patte aurait pesé sur sa poitrine haletante et dont le réveil l'aurait menacée de mort.

Elle tremblait pour cette jeune fille dont le courage l'avait intéressée, et elle avait grand désir d'envoyer le

petit chevrier quérir son beau-frère, Gilbert Vilebrequin ; mais elle craignait qu'avant l'arrivée du bailli le Chasseur d'hommes ne s'aperçût de la disparition de Pierrot et ne mît ses menaces à exécution.

Plusieurs heures de la nuit s'écoulèrent sans qu'elle osât prendre une décision.

Déjà l'aube blanchissait. L'orage avait cessé. Les senteurs amères des arbres pénétraient dans la salle où le feu mourait ; quelques oiseaux gazouillaient au haut des branches diamantées de gouttes de pluie.

L'hôtesse se demandait par instants si elle n'avait pas fait un mauvais rêve ; mais les ronflements du marquis et de ses chiens lui rendaient bientôt le sentiment de la réalité.

Chaque fois qu'elle essayait discrètement de s'éloigner, le dormeur soupirait avec bruit, comme si ces pas fugitifs l'avaient troublé dans sa quiétude.

Elle se gourmandait de sa lâcheté ; mais cette commère résolue avait peur pour la première fois de sa vie.

Tout à coup les chiens levèrent la tête, et, après avoir flairé aux quatre vents, battu l'air de leurs queues, poussé de longs hurlements qui réveillèrent le marquis en sursaut, ils s'élancèrent en éclaireurs par la fenêtre de la salle.

M. de Langallerie se frotta les yeux encore piqués de sable, et sa première parole fut celle-ci :

— Le sommeil m'a altéré comme un templier. A boire, dame Gertrude, et va me chercher ces femmes ! Je veux leur proposer de les escorter pendant leur voyage.

— Et si elles ne veulent pas descendre ? — observa l'hôtesse.

Le Chasseur sourit :

— Tu leur diras que je monterai. Dépêche-toi !

Peut-être s'étonnera-t-on de la singulière opiniâtreté du marquis à persécuter de ses obsessions deux femmes inconnues ; mais, en lisant le récit qui forme la deuxième partie de l'histoire du *Chasseur d'hommes*, sous ce titre :

Le maréchal d'Ancre, et qui sera le complément curieux d'une biographie extraordinaire, on connaîtra les ressorts mystérieux qui faisaient agir le terrible gentilhomme, agent occulte d'une puissance déjà souveraine à cette époque.

XX

LEQUEL DES DEUX?

Dame Gertrude monta en se hâtant lentement à la chambre de ses voyageuses, et les trouva en prières.

— Le marquis de Langallerie vous attend, mesdames, — leur dit-elle à voix basse ; — mais n'ayez plus tant peur, je crois qu'il nous vient du renfort.

En effet, un galop précipité de chevaux interrompait le silence de la forêt. L'hôtesse regarda à la fenêtre. Elle vit bientôt paraître au détour d'un sentier deux cavaliers enveloppés dans de larges manteaux. Derrière eux caracolait un petit homme maigre, vêtu de noir, ballotté sur sa mule comme un sac de blé et suivi de quatre archers armés de mousquets, d'épées et de lances.

— Dame Gertrude, faut-il que je monte? — criait déjà le Chasseur d'hommes.

— Nous descendons, — répondit-elle joyeusement. — Ah ! je reconnais notre digne bailli Gilbert Vilebrequin. Ayez confiance, nous sommes sauvées.

Les cavaliers mirent pied à terre, éloignèrent les chiens à coups de fouet, et aidèrent le bailli à se hisser dans la salle basse au moment où le gros gentilhomme

se disposait à gravir l'escalier au haut duquel parurent les trois femmes.

— Laissez-moi entrer seul dans l'antre du lion, — dit le maigre magistrat à ses compagnons. — Je veux parlementer avec lui et le prendre par la douceur. Mieux vaut miel que vinaigre.

Il s'avança d'un air à la fois important et doucereux vers le marquis de Langallerie en disant :

— Voilà donc ce Chasseur d'hommes ou plutôt ce Chasseur de femmes, ce sacrilége, ce scélérat qui a jeté la consternation dans le pays et qui a braconné sur mes terres sans vergogne !

— A qui diable croyez-vous parler, sauterelle à deux pattes ? — répliqua le marquis daignant à peine se retourner. — Si vous êtes un voyageur affamé, nettoyez les plats qui sont restés sur la table, mais ne m'importunez pas davantage.

— Oh ! oh ! le bon seigneur est prodigue du bien d'autrui, — dit le doucereux bailli ; — mais je ne suis pas un mendiant, noble batteur d'estrade. J'ai fait mes études à trois universités renommées, Padoue, Bologne et Paris. Je connais à fond la loi romaine, la loi visigothe et la loi franque. Je puis vous apprendre en six langues les peines prescrites par les empereurs, les ducs, les rois et les parlements contre quiconque viole le respect dû au magistrat. Je suis le bailli de ce bailliage, et comme tel...

— Que m'importe que vous soyez bailli, sénéchal ou châtelain ? Allez au diable ! je n'ai rien à démêler avec vous.

— Ne vous enflammez pas le sang, digne Chasseur. Ne me regardez pas comme un de ces magistrats iniques qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre. J'écoute toujours impartialement l'accusateur et l'accusé ; je cherche à concilier les haines, à panser les blessures, à accommoder les querelles. Il est vraiment heureux pour vous d'être tombé entre mes mains.

Le marquis impatienté haussa les épaules et, lui montrant la fenêtre :

— Ne me rompez pas davantage les oreilles, — lui dit-il, — sinon...

— Oh! oh! des menaces au bailli de Saint-Laurent! — reprit Gilbert Vilebrequin. — Cet homme est donc un diable incarné sur qui la douceur est comme de l'huile jetée sur le feu. Il pétille à chaque mot. Tout beau, mon ami! voici une jolie fille qui aura peut-être le don de vous rendre plus traitable.

Christine restait debout sur les marches de l'escalier, pâle et glacée, doutant encore d'être à l'abri des tentatives hardies et désespérées du Chasseur, qui, sans s'occuper du nouveau venu, la contemplait avec des yeux brillant d'un feu étrange.

— N'écoutez point cette chenille qui bave ses madrigaux à mes talons, la belle enfant! — dit le terrible homme. — Ce n'est pas un bailli si maigre qui m'empêchera de faire route avec vous.

La face du petit magistrat devint verdâtre et ses yeux saillirent de leurs orbites, signes irrécusables de son exaspération. L'insolence du marquis l'avait touché au vif, et il résolut aussitôt d'oublier son système de modération pour peser sur cet orgueilleux de tout le poids de son autorité.

Pendant que monsieur de Langallerie montait l'escalier pour tendre la main à Christine, le bailli poussa un sifflement aigu, et dit ensuite d'une voix ferme à la jeune fille qui hésitait :

— Descendez, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre sous ma protection. Je défends à cet homme de toucher même à un de vos cheveux!

— Tu me défends! — s'écria le Chasseur d'hommes en éclatant de rire; — tu me défends!... Rentre donc sous terre, avorton, ou je t'écrase comme une limace! — Mais au même instant les deux compagnons du magistrat et les quatre archers, hommes vigoureux et alertes, se précipitaient dans la salle. Le marquis poussa un

cri de rage et baissa la tête comme fait le taureau assailli par les chiens qui sautent et s'accrochent à ses oreilles. Il tira son couteau de chasse et s'apprêta à faire une résistance furieuse. Mais pendant cette lutte la jeune fille pouvait fuir. Puis il pensa qu'il y avait sans doute méprise dans cette aventure, et que son nom prononcé à voix haute devait le garantir de tout outrage et de toute agression ; tandis que, le sang une fois versé, il était impossible de prévoir comment cela finirait. Il résolut de donner à l'affaire un air plus pacifique et de n'employer la force qu'à la dernière extrémité. Il croyait avoir bon marché du petit bailli et de ses archers, gens essentiellement corruptibles ; et, quant aux deux cavaliers drapés dans leurs manteaux, s'ils étaient gentilshommes, ils n'abandonneraient pas certes le marquis de Langallerie à la justice des manants. Il lui semblait vaguement avoir entrevu comme dans un rêve leurs visages cauteleux et sinistres, surtout celui du plus grand, qui était balafré de cicatrices et encadré de cheveux roux sous son chapeau à bords retroussés. Il se résigna donc à prendre patience, et, rengaînant son couteau dont l'éclair avait fait reculer les archers, il reprit d'une voix calme : — J'ai eu tort en effet de m'échauffer si facilement, respectable bailli, mais vous devez me pardonner, car j'ai plus l'habitude de commander que d'obéir.

— De commander... de commander, — grommela le maigre magistrat. — à votre troupe de bandits, n'est-ce pas? Il n'y a pas de quoi se vanter. Mais je vois avec plaisir que la vue de mes archers vous rend plus accommodant... Un bailli sans archers est un Jupiter sans foudre, il n'est bon qu'à être bafoué.

Le marquis, surpris du ton railleur de son juge, se mordit les lèvres avec une certaine dignité :

— Je suis prêt à répondre à votre interrogatoire, monsieur. Je me nomme le marquis Gaspard de Langallerie ; je suis gouverneur de la ville et de la forteresse de P..., et je ne relève pas de votre juridiction.

Il croyait avoir frappé un grand coup en révélant son nom, et s'apprêtait à recevoir les excuses que le bailli s'empresserait de lui adresser chapeau bas; mais ce dernier se mit à rire en se frottant les mains :

— Ah ! ah ! voilà le vieux conte qui revient sur l'eau; mais il est usé, vaillant capitaine, tout à fait usé; cherchez quelque tour plus neuf dans votre sac... Et sans doute, — ajouta-t-il malignement, — cette jeune fille est soumise, elle, à votre juridiction? Le Chasseur pâlit et de grosses gouttes de sueur baignèrent son visage, mais il parvint à se contenir et ne répondit pas. — Ma belle enfant, — dit le petit bailli, — rassurez-vous : ce galant seigneur va vous livrer passage; vous êtes libre comme l'air.

Christine fit quelques pas vers le magistrat, mais le marquis ne se détourna pas pour la laisser passer, et elle s'arrêta.

— Ces dames ont besoin d'escorte pour traverser cette forêt, — reprit-il — et je me suis promis de les accompagner.

— Elles... et leur coffret, — murmura le maigre bailli. — Vous êtes trop galant... trop galant en vérité... Mais nous perdons notre temps. Nous aussi nous sommes de vieux chasseurs et nous ne perdons pas la piste du gibier si facilement que vous l'espérez. Ce n'est donc pas vous que je vais interroger sur ce qui s'est passé cette nuit dans l'hôtellerie de dame Gertrude Vilebrequin, mon honorée belle-sœur ; ce sont les témoins et les victimes du délit. Approchez, mademoiselle, et répondez sans crainte à toutes mes questions.

— Sommes-nous une troupe de comédiens, — interrompit avec un sourire contraint le gros gentilhomme, — et distribuez-vous les rôles d'une tragédie, monsieur ?

Le bailli n'eut pas l'air d'avoir entendu cette observation ironique, et, s'adressant à Christine d'une voix claire et perçante :

— Ce Chasseur, qui se dit gentilhomme, est-il votre

père, votre oncle, votre cousin, votre fiancé, votre mari ou votre parent à quelque degré que ce soit?

— Non, monsieur, — répondit froidement la jeune fille.

— N'est-il pas vrai que ce prétendu marquis vous a insultée et poursuivie, qu'il a voulu vous traiter comme une aventurière, sans avoir égard aux prières de votre mère ici présente!

— Oui, monsieur le bailli, — dit-elle en rougissant et en retenant avec peine les larmes qui voilaient ses yeux au souvenir de cette humiliation.

— Et vous, dame Gertrude, comme maîtresse de l'hôtellerie, n'avez-vous pas essayé de vous opposer aux extravagances de cet homme?

— Des pieds, des mains et de la langue, mon bon Gilbert,— répliqua vivement l'hôtesse; — mais le maudit a brisé ma fenêtre, escaladé mon logis, il m'a menacée, injuriée, frappée, il m'a traitée comme un chien rebelle.

— Oh! oh! tout ceci se complique. Nous tirons de cette aventure une grosse affaire... une intéressante affaire... sans nul doute. Reconnaissez-vous l'exactitude de tous ces petits détails, monsieur le gouverneur? — demanda perfidement le maigre bailli.

Le marquis n'hésita pas un instant.

— Un gentilhomme ne sait pas mentir, monsieur. Bien ou mal, il ne doit rien cacher de ses actions, son sang et son épée en répondent. Oui, monsieur, entraîné par un de ces caprices inexplicables qui troublent la raison comme les fumées de l'ivresse, j'ai indignement outragé cette pauvre enfant. J'ai eu tort, mais je suis prêt à en rendre raison à quiconque voudra venir ferrailler sur le pré avec moi.

— Tout beau, mon fier gentilhomme! — dit doucement Gilbert Vilebrequin. — Allons, messieurs, il joue admirablement son rôle de capitan, convenez-en.. Eh bien? illustre gouverneur, puisque vous êtes en train d'avouer vos péchés, pourquoi ne pas faire une confes-

sion générale? vous m'épargneriez la douleur de vous dire en face, à vous qui ne savez pas mentir, que vous avez menti tout à l'heure comme un vendeur d'orviétan.

— J'ai menti, moi! — s'écria d'une voix terrible le Chasseur d'hommes en foudroyant du regard le mirmidon qui lui lançait cette sanglante insulte au visage. — Ah! que tu sois bailli, paysan ou soldat, je te ferai rentrer tes paroles dans la gorge! C'est bon pour les lâches, les espions et les courtisans de mentir; on ment pour obtenir son salut et se raccrocher à la vie; on ment pour mieux trahir ceux qu'on n'a pas le courage d'attaquer en face; on ment pour mieux flatter celui dont on veut tirer des grâces et des biens; mais moi je n'ai jamais eu peur d'un ennemi, je n'ai jamais trahi un frère d'armes, je n'ai jamais rampé devant un prince. Et j'aurais menti au bailli de Saint-Laurent! Vous êtes fou, mon pauvre homme, et vous avez besoin d'un médecin.

— La tirade est bien déclamée,—dit l'imperturbable bailli, — mais vous jouez de malheur, mon capitan, car le vrai marquis de Langallerie vient d'assister à votre plaidoirie; car c'est à sa requête, et à celle de son ami le comte Lorenzo Vitelli, de Florence, que je suis venu vous arrêter, Dieu sait au prix de quelle fatigue et de quels dangers!

Le chasseur éclata de rire.

— Un autre marquis de Langallerie ici! ah! par saint Hubert, je serai curieux de le connaître!

— Regarde-le donc, misérable coupeur de bourse! — dit brusquement un des gentilhommes qui étaient restés dans l'ombre.

Et, s'avançant vers le marquis Gaspard, il rejeta son manteau en arrière, et celui-ci s'aperçut avec stupeur que son sosie portait en effet son plus splendide pourpoint, taillé à la mode du feu roi.

Sa surprise fut si grande qu'il eut la maladresse de s'écrier :

— Ventre-saint-gris ! je ne saurais le nier, je reconnais bien le pourpoint du marquis, mais du diable si je reconnais le ribaud qui s'est logé dedans !

— Ainsi il reconnaît le pourpoint, — observa le bailli, — c'est déjà quelque chose. Maintenant, à votre tour, terrible matamore, comment nous prouverez-vous que vous êtes le vrai marquis de Langallerie ? — Le Chasseur haussa les épaules. — Ce n'est pas là une preuve ! ajouta judicieusement maître Gilbert.

— Les preuves sont dans ma valise, — répondit l'accusé.

Mais le gentilhomme au manteau s'approcha du bailli et répliqua vivement :

— Cette valise m'appartient ; elle m'a été volée par ce hardi capitaine des bandes de bohémiens qui désolent la frontière comme une pluie de sauterelles. C'est lui qui m'a volé aussi mon nom et mon titre, sans doute pour commettre impunément quelques nouveaux crimes.

Le marquis trouvait le coup si hardi et si bien joué qu'il se sentait fort disposé à l'admirer, s'il n'eût été la victime.

— Croiriez-vous ce rusé compère sur parole ? — demanda-t-il au bailli.

— Je ne crois qu'aux preuves, — répondit ce dernier.

— Eh bien ! que l'effronté coquin nous dise donc à l'instant combien j'emporte de pistoles dans sa valise !

— Cinq cent cinquante, si tu n'en as pas détourné, — répliqua le faux marquis.

— Vérifions, — fit l'impassible maître Gilbert.

— C'est inutile ! — murmura le vrai marquis confondu, — le compte est juste.

— Ainsi le faussaire porte vos habits et connaît le nombre de vos pistoles, monsieur le gouverneur ? — observa le bailli d'un air sardonique. — Passons à d'autres preuves. Lequel de vous peut me montrer des

papiers attestant qu'il est le vrai marquis de Langallerie?

— Moi! moi! — dirent en même temps les deux hommes!

— Dans la valise! — ajouta le Chasseur.

— Dans ma poche! — ajouta le gentilhomme au manteau.

Et en même temps il présenta respectueusement au bailli un paquet de lettres et de parchemins que celui-ci parcourut en souriant.

Le marquis Gaspard restait abasourdi, terrifié, stupéfié. Il soupçonna son sosie de sorcellerie, car il ne pouvait s'expliquer ce mystère d'une façon naturelle.

Cependant il pensa que ce serait une chose honteuse et ridicule d'être dupe de cette jonglerie effrontée, et comme son regard en errant au hasard dans la salle rencontra celui des deux femmes témoins immobiles et muets de cette scène, il se raidit dans son désespoir et voulut risquer une tentative suprême :

— Écoutez, honorable bailli, s'écria-t-il, ne me poussez pas à bout. Ne croyez pas à ces fausses apparences qui m'accusent. Ce sont des toiles d'araignées que je déchirerai d'un souffle. J'atteste que je ne vous ai pas trompé. Je ne me laisserai pas enchaîner comme un galérien et traîner dans vos cachots de village. Vous demandez une preuve. Eh bien ! vous voyez cette femme dont j'ai insulté la fille, vous croirez à sa parole. C'est une pieuse créature, une bonne mère, un cœur loyal et honnête. Elle ne mentirait pas pour me sauver d'un soupçon injuste, elle ne mentira pas non plus pour me nuire. J'accepte comme vraie sa réponse. Demandez-lui si elle ne m'a pas rencontré dans la ville même dont je suis gouverneur.

— Oui, monsieur le bailli, — dit la mère indignée, — j'ai rencontré deux fois ce démon à face humaine, gentilhomme ou vilain, je l'ignore. La première fois, aux portes de la forteresse de P..., il s'est lâchement musé à effrayer deux femmes inconnues et sans pro-

tection. La seconde fois, il les a outragées sans pitié, et, si vous n'étiez venu à notre aide, ma fille serait morte sans doute afin d'échapper à cette chasse honteuse et cruelle. Oui, je reconnais ce routier sans cœur, et je vous supplie de nous sauver de lui.

— Et vous, mademoiselle, — continua le magistrat, — ajoutez-vous foi aux serments de cet homme et témoignerez-vous en sa faveur ?

— Je le méprise et il me fait peur, — répondit-elle en tressaillant.

Le marquis resta d'abord écrasé par ces aveux qu'il n'avait que trop mérités ; mais il surprit tout à coup les regards soupçonneux que dame Gertrude lançait à son sosie, qui cherchait à les éviter, et il conçut l'espoir de tirer parti des doutes qui tourmentaient sans doute l'esprit de l'hôtesse.

— Ma commère, — lui dit-il à voix basse, — soyez généreuse et bonne chrétienne. Rendez le bien pour le mal. Je suis sûr que vous ne me prenez pas, vous, pour un faux marquis. Je suis riche ; et, si vous me tirez d'affaire, vous pourrez remplir votre étable de vaches et de moutons qui ne vous auront coûté que la peine de leur ouvrir votre porte. Communiquez à maître Gilbert les soupçons qui vous trottent en tête, et vous verrez que je ne suis pas ingrat.

L'hôtesse hésita, car la tentation était forte, et elle seule avait conservé assez de sang-froid pour rapprocher dans son esprit la fuite des deux mendiants de la soudaine intervention des deux gentilshommes inconnus. Mais le désir de se venger l'emporta sur la cupidité ; elle regarda la pelle du foyer, elle regarda le fouet de chasse du marquis, elle regarda ses poignets meurtris et la fenêtre brisée, puis, reculant loin de son hôte forcé, comme si elle eût redouté encore sa violence, elle répondit à voix haute :

— Je suis une honnête femme, brave enfonceur de fenêtres, et c'est en vain que vous essayerez de me

tenter et de me corrompre pour me faire mentir à la justice.

Le marquis devint cramoisi et reprit avec colère :

— Mais enfin vous ne pouvez nier que votre hôtellerie n'ait abrité cette nuit deux mendiants qui ont disparu tout à coup ! —Il se fit un grand silence. Les gentilshommes abaissèrent machinalement sur leurs fronts les rebords de leurs chapeaux. Le bailli et les archers écoutèrent avec cette attention profonde des chasseurs dont les chiens viennent de faire lever un lièvre. En ce moment décisif, le marquis Gaspard s'approcha brusquement du gentilhomme qui réclamait son nom et jeta son chapeau par terre. Dame Gertrude reconnut parfaitement le visage de Gervais le paralytique, qui se couvrit d'une mortelle pâleur. — Doutez-vous encore ? — s'écria monsieur de Langallerie avec un sourire de triomphe.

Il croyait maintenant sortir vainqueur de ce singulier débat.

Mais l'hôtesse, s'avançant alors vers lui, toucha du doigt son fouet de chasse et répliqua :

— De quels mendiants venez-vous me parler, beau sire? En fait de mendiants et de vagabonds, je n'ai reçu que vous cette nuit. — Les deux gentilshommes respirèrent : Gervais ramassa son chapeau et l'enfonça fièrement sur sa tête en narguant le marquis du regard. — D'ailleurs, — ajouta dame Gertrude, — ne m'aviez-vous pas interdit d'ouvrir la porte de l'hôtellerie sous peine d'être fouettée comme un de vos chiens ? Une telle menace à une femme ! En vérité, vous ne vous contentiez pas de voler le nom de ce digne seigneur, vous vouliez le déshonorer !

Le marquis Gaspard resta atterré.

Un instant il conçut la pensée de résister à la troupe qui l'entourait, dût-il laisser ses os à la bataille, et il siffla ses chiens pour engager une lutte désespérée, car il était d'une bravoure égale à la férocité dont il s'était fait une habitude dans la vie des camps.

Tous les Mémoires du temps l'attestent et citent à sa décharge plusieurs traits héroïques.

L'humiliation de la défaite lui était plus douloureuse que le vol et la méprise, dont il eût ri lui-même dans toute autre circonstance.

Mais cette ressource extrême allait encore lui échapper, et il allait être frappé et vaincu dans la seule fai blesse de son cœur de fer.

Ses chiens étaient accourus à son signal se grouper autour de lui.

Le prétendu comte Lorenzo Vitelli n'était autre que le cul-de-jatte Gorju, et ce rusé drôle avait étudié son homme tout en rongeant les os que le marquis lui avait prodigués.

Il se pencha à l'oreille du bailli dès qu'il vit le Chasseur d'hommes se mettre sur la défensive, et maître Gilbert s'écria aussitôt de son ton le plus rogue :

— Ne faites pas inutilement trouer votre peau, mon capitaine. Le courage ne peut rien contre le nombre. Ah ! vous comptez sur vos chiens pour égaliser les chances ?

— Un chien vaut bien un archer, — dit dédaigneusement le marquis.

— C'est ce que nous allons voir. Archers, ajustez les chiens avec vôs mousquets, et, au premier geste du brigand, abattez-les comme s'ils étaient enragés. Une fois ses compagnons tués, il faut espérer qu'à sept nous viendrons bien à bout d'un seul homme, tel audacieux soit-il !

Les archers obéirent avec le plus vif empressement, et le marquis Gaspard pâlit en voyant si près d'une mort obscure et vaine ses braves chiens, ses seuls amis, les seuls que ses coups ne rebutaient pas, et que ses moindres caresses faisaient bondir de joie. Il les aimait. Pour eux il eut peur, lui cet homme insouciant du danger et de la mort ; pour eux il frisonna et il demanda grâce, car où retrouverait-il jamais des compagnons si dévoués ? Et, sans eux, comment pour-

suivre son voyage? On ne dresse pas une meute chemin faisant.

— Arrêtez! — dit-il avec un geste impérieux. Les archers abaissèrent leurs mousquets. Il lui sembla qu'un poids de cent livres cessait d'oppresser sa poitrine. — Je me rends, monsieur le bailli, — ajouta-t-il ; — qu'on me laisse seulement mon couteau de chasse. Je jure sur mon honneur de gentilhomme de ne pas m'en servir et de ne pas chercher à m'échapper.

— Il revient à sa gentilhommerie, — dit maître Gilbert en hochant la tête. — Oh! ce cerveau est un peu fêlé. Je croirai davantage à ta parole, mon ami, quand je te verai solidement garrotté.

— Garrotté! jamais! — répliqua violemment le marquis.

— Voyez-vous, ça le reprend! Veillez sur lui ou il vous fera quelque tour de Jarnac.

Et sur un signe du petit bailli, les mousquets s'abaissèrent de nouveau, tandis que les chiens se tenaient en arrêt, aiguisant leurs crocs pointus.

Le Chasseur d'hommes laissa retomber ses bras le long de son corps d'un air découragé :

— Faites donc, — dit-il froidement; — mais que vos hommes ne me touchent pas. Dame Gertrude consentira bien à me lier elle-même les mains. Cela complétera sa vengeance. Mais je demande que mes chiens puissent me suivre, tenus en laisse par vos archers. Si vous ne m'accordez pas cette grâce, je me fais tuer sur place et je ne mourrai peut-être pas seul.

Le petit bailli réfléchit combien la prise d'un si redoutable scélérat lui acquerrait de gloire, et il résolut de montrer quelque condescendance pour ne pas l'exaspérer.

— Je ne refuse jamais de concilier les pénibles devoirs de ma charge avec mes devoirs de chrétien et mes sentiments de commisération pour les malheureux, — répondit maître Gilbert Vilbrequin d'une voix solennelle,

Dame Gertrude s'empressa de garrotter le marquis avec une satisfaction qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

Les deux voyageuses avaient assisté comme des statues au dénouement de cette scène inattendue.

Lorsque le bailli, après avoir embrassé sa belle-sœur, eut donné le signal du départ, M. de Langallerie se tourna vers ces femmes pâles, muettes, impassibles, et leur dit :

— Adieu, belles dames, vous êtes vengées à souhait et le ciel vous devait cette aubaine ; mais à cette heure nous sommes quittes, et vous connaissez le vieil adage : Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

Les deux gentilhommes qui avaient provoqué cette péripétie déclarèrent au bailli qu'ils resteraient à l'hôtellerie pour veiller sur les deux nobles voyageuses, car elles n'étaient pas encore en état de se remettre en route.

— Ne t'avais-je pas promis, — dit alors à voix basse le prétendu Lorenzo Vitelli à Gervais, — que nous retrouverions la valise de ce fier-à-bras?

— Et, ce qui vaut peut-être mieux, le coffret de nos belles protégées, — ajouta le paralytique en se frottant les mains. — Pourvu que dame Gertrude ne nous trahisse pas, car elle nous a reconnus !

— Oh ! je veillerai au grain, — répliqua Gorju avec un sourire féroce.

XXI

COMMENT UNE MÈRE PEUT DÉCIDER SA FILLE A ACCEPTER UN MARI QUI NE LUI PLAÎT PAS.

Une heure après le départ du bailli et de son prisonnier, les trois femmes, épuisées par les angoisses de la nuit, dormaient profondément, et l'hôtellerie était silencieuse comme une maison déserte. Les deux faux gentilshommes se consultaient avec aigreur sur le parti qu'ils devaient tirer de cette aventure.

Tout à coup Gorju froissa sous ses pieds une feuille de parchemin carrée qui traînait toute maculée de boue et à moitié couverte par les cendres que les chiens en se secouant avaient éparpillées au milieu de la salle. Il la ramassa et vit avec surprise que c'était une dépêche scellée du sceau royal. Il l'ouvrit précipitamment, la parcourut d'un regard avide, et sa figure sombre s'illumina aussitôt d'un rayon de joie.

— Eh bien! — lui dit Gervais, — je crois qu'il est temps de mettre la main sur le coffret. Les femmes dorment. Nous n'aurons pas besoin de leur faire cligner de l'œil; mais hâtons-nous et décampons, car cet imbécile de bailli pourrait bien se raviser...

— Maladroit! — répliqua majestueusement Gorju. — Le soldat en maraude plume la poule du paysan et il fait crier la poule et le paysan; mais le général d'armée confisque des millions et personne ne souffle mot. J'ai de plus hautes visées que toi. Regarde cette dépêches secrète que le bailli Gilbert a eu la sottise de laisser tomber de sa poche avant même d'en connaître le contenu. Ce sera la source de notre fortune.

— Comment cela ?

— Je vais réveiller la vieille dame et quand elle aura lu ce grimoire, je te réponds qu'elle nous suppliera de lui servir de guides et de partir au plus vite sans avertir dame Gertrude de la direction que nous suivrons.

Et, sans perdre de temps à prodiguer de plus amples explications à son complice, le faux Lorenzo monta à la chambre où reposaient la mère et la fille, et gratta doucement à la porte.

La mère se réveilla en sursaut et courut ouvrir, croyant que l'hôtesse voulait lui parler. Elle recula de surprise en voyant le comte Lorenzo Vitelli ; mais ce dernier posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence ; puis il lui tendit la dépêche royale.

La vieille dame saisit le parchemin d'une main tremblante, et ne l'eût pas plus tôt lue que son visage trahit l'agitation et la terreur la plus violente.

— Nous sommes perdues, — murmura-t-elle, — perdues au moment où nous allions franchir la frontière. O ma pauvre Christine ! devais-je t'entraîner dans ma destinée fatale ! Ainsi, monsieur, vous croyez de votre devoir de nous dénoncer ?

— Je voudrais pouvoir vous sauver, madame, — répondit-il à voix basse. — Je suis Florentin ; rien ne me force à servir d'espion et de sbire au roi de France ; mais mon compagnon se compromettrait gravement en favorisant votre fuite.

— Agissez donc suivant votre conscience, monsieur le comte, — dit la pauvre femme accablée.

— Écoutez, madame : j'ai pitié de votre infortune et de la douleur qu'éprouvera votre fille quand on la séparera de vous ; je ne puis supplier mon ami de risquer sa vie et sa liberté pour le salut de deux femmes inconnues, mais j'obtiendrais ou j'exigerais son silence s'il s'agissait de la comtesse Lorenzo Vitelli et de sa mère !

— Que voulez-vous dire, monsieur ? — répliqua la vieille dame en le regardant avec des yeux égarés.

— Pardonnez-moi si je vous impose une condition trop dure, madame, mais les instants sont précieux et je ne saurais trouver mieux. Je suis noble et riche ; j'aime votre fille et elle peut accepter mon nom sans se mésallier. — La mère frissonna eu contemplant la charmante enfant qui, brisée de fatigue, dormait la tête à moitié cachée sous son bras comme l'oiseau sous son aile. — Madame, — reprit Lorenzo, — je ne vous demande que la promesse de m'agréer comme le fiancé de la belle Christine, et d'employer toute votre autorité maternelle pour la décider à ce mariage. Aimeriez-vous mieux la voir s'étioler et se flétrir pendant de longues années au fond de quelque ténébreuse bastille ?

— Sauvez-la d'abord, monsieur le comte ! — s'écria la mère brisée par l'évocation de ce sombre avenir, — et je fais le serment d'obtenir de sa tendresse, de sa soumission ou de sa pitié pour mes larmes, le consentement que vous exigez. Allez ! je vais réveiller ma fille !

Le faux gentilhomme s'inclina en essayant de sourire le plus gracieusement possible, et courut tout disposer pour un prompt départ.

Quand dame Gertrude et le chevrier Pierrot secouèrent leur lourd sommeil, la maison était abandonnée et il ne restait d'autre trace du passage de tant d'hôtes que quatre pistoles déposées par la vieille dame sur la table de la salle basse.

— Ah ! les pauvres créatures ! — s'écria dame Gertrude, qui soupconna aussitôt les deux mendiants d'avoir joué un nouveau tour de leur façon.

Le lendemain les fugitives avaient gagné le joli village de Roquairol, à quatre lieues de la frontière, et elles étaient heureuses d'accepter l'hospitalité d'un pauvre pêcheur dont l'humble cabane s'élevait sur la berge d'un petit lac.

Jamais coin de terre ne réalisa mieux l'image de l'Eden. Le soleil inondait de ses rayons éblouissants l'eau, la terre rougeâtre et les rochers festonnés de mousse. L'onde unie et miroitante berçait à peine les

barques amarrées des pêcheurs. Les filets traînaient çà et là sur le sable, séchant leurs mailles lâches et rompues. Des charrettes enguirlandées de pampres et criant sous le poids des grappes de raisins dorés descendaient des coteaux et traversaient la plage aux cris joyeux des vendangeurs.

Les deux femmes admiraient silencieusement cette scène riante. La jeune fille paraissait rêveuse, et l'inquiète curiosité de son visage semblait attendre et chercher l'objet d'une mystérieuse espérance. La mère soucieuse regardait de temps à autre avec un tressaillement involontaire la porte de la chambre voisine, et semblait faire d'impuissants efforts pour ramener la conversation sur un terrain où sa fille refusait capricieusement de la suivre. Après un long silence, elle renoua cependant l'entretien d'une voix triste et grave.

— Une femme isolée qui ne s'appuie pas sur une famille puissante, qui n'a d'autre protection que sa vertu et sa beauté, est une créature perdue, ma pauvre enfant.

— Vous m'effrayez, ma mère. N'avons-nous pas jusqu'à ce jour vécu heureuses et tranquilles, heureuses parce que nous nous aimions; tranquilles, parce que nous n'éprouvions aucun désir de quitter le coin de terre où notre vie modeste et cachée s'écoulait comme les heures tièdes et parfumées d'un soir de printemps?

— Christine, c'est toi qui m'effrayes en parlant de la vie comme d'une soirée calme et sereine. Tu vois les étoiles dans le ciel, tu t'enivres des parfums des fleurs, tu écoutes le murmure du ruisseau, mais tu oublies de regarder le point noir qui grandit à l'horizon. Ce point noir va s'étendre comme l'aile d'un oiseau de nuit, il va souiller les étoiles d'une tache obscure, il va faner et briser sous la grêle ces fleurs parfurmées, il va changer ce limpide ruisseau en torrent boueux.

— Ah! — dit la jeune fille en souriant, — l'orage est un accident et on peut se mettre à couvert.

— C'est ce que je voulais te faire comprendre, mon enfant; mais, dans ces temps rudes et terribles, la vie se compose d'orages, ne l'oublie pas, Christine. C'est la soirée tiède et douce qui est un accident. Aujourd'hui, regarde partout autour de toi. Le faible est impunément opprimé s'il fléchit la tête, et écrasé s'il résiste. Le roi lui-même ne peut se débarrasser d'un favori que par un guet-apens. Chacun s'incline devant le spadassin heureux. Je te le répète, une femme ne compte que par le nom et la puissance de son mari.

— Il est cependant un lieu de refuge sacré où elle peut trouver un abri contre les ambitions, les injustices et les tyrannies, ma mère?

— Tu veux parler du couvent, Christine, — dit la vieille dame d'une voix mélancolique. — Oui, le couvent est un asile sain et propice aux femmes dont le cœur est vide ou blessé mortellement ou guéri de tout autre amour que l'amour céleste. Mais malheur à celle qui essaye de tromper Dieu! malheur à celle qui lui consacre une âme vide de passions humaines! Dieu se venge alors en attisant dans cette âme un feu stérile et une agitation sans fin. La prière brûle les lèvres de la malheureuse : ce monde qu'elle a renié trouble ses rêves. Elle a horreur de cette solitude monotone et pesante, chaîne rivée à ses pieds et à ses mains jusqu'à la tombe. Elle se demande pourquoi Dieu l'a faite belle et jeune, si elle doit se flétrir entre les murs inexorables derrière lesquels elle entend résonner les rires, les musiques et les chansons des vivants. Elle a cru trouver au couvent la paix du paradis et elle n'a trouvé que la fièvre haineuse de l'enfer.

— Quel tableau terrible me faites-vous là, ma mère? Cependant mieux vaut se vouer à Dieu que d'épouser un homme parce qu'il est riche, noble et puissant. Êtes-vous donc pressée de me marier, dites-moi?

—J'aimerais à te voir entrer au port avant d'avoir

essuyé la tempête, ma chère enfant! Aurais-tu donc une grande répugnance à épouser le comte Lorenzo Vitelli, qui nous a si courtoisement accompagnées?

— Le comte Lorenzo Vitelli! — s'écria Christine avec un sourire forcé. — Pourquoi vous moquer de moi, ma mère?... puis-je aimer un homme si laid et si vieux? Son visage est balafré de cicatrices, son nez plus crochu que le bec d'un aigle, et il joint à tous ces agréments une chevelure d'un roux odieux. Vraiment, je croyais que vous auriez meilleur goût.

— Folle enfant! — reprit la mère; — mais tu ne songes pas que ce seigneur te sera plus reconnaissant de ton choix qu'un jeune raffiné d'honneur qui ne pensera qu'à friser sa moustache en croc, à coudoyer les passants, à tirer l'épée sur le pré aux Clercs, à manger ton bien aux académies de jeux ou à danser des sarabandes. Les flammes de la jeunesse sont capricieuses et mobiles : si tu te maries par amour, tu connaîtras les douleurs qui ont gâté ma vie et que je voulais te faire éviter.

En ce moment Christine, qui toute rêveuse se penchait à la fenêtre encadrée de vigne, entendit les sons criards de quelques violons. Une noce joyeuse traversait la plage. En avant marchaient les ménétriers enrubanés, qui de temps à autre pressaient amoureusement sur leurs bouches des outres gonflées de vin doux. La mariée, ronde et fraîche paysanne vêtue de blanc et entourée de ses compagnes, souriait, toute fière et toute glorieuse, à un garçon bien découplé qui lui donnait le bras.

Christine montra ce groupe à sa mère en disant :

— Comme ils paraissent heureux! comme ils se regardent avec amour!

— Que de mariages j'ai vus commencer aussi joyeusement et finir dans les larmes! — murmura la vieille dame.

Cependant la noce passait sous la fenêtre. Le marié s'arrêta pour prendre sa jeune femme dans ses bras et

l'embrasser toute rouge de bonheur et de confusion.

— Nous sommes pauvres, — lui disait-il, — mais le mariage doublera mes forces et mon courage. Je me lèverai plus matin, et comme je travaillerai de bon cœur en pensant que je travaille pour toi ! Vois-tu ces deux bras, de vraies barres de fer ! D'ailleurs la joie au cœur fait la santé, et on est plus fier de soi-même quand le bonheur des autres dépend de vous.

— André, — répondit la mariée, — te souviens-tu des vendanges de ton oncle, le riche métayer ? Déjà tu faisais la moitié de ma besogne, déjà tu voulais m'embrasser et je te barbouillais la figure de raisin. C'est alors que j'ai commencé à t'aimer. Et aujourd'hui, vois-tu, André, j'aimerais mieux mendier avec toi mon pain que d'être une grosse métayère avec ton oncle le richard pour mari !

André sourit et entraîna gaiement sa femme.

— Ames simples et pures ! — murmura Christine. — Ces braves gens sont contents de peu : ils sont sûrs de l'avenir parce qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes. — Les ménétriers se hissèrent sur des tonneaux renversés ; les garçons prirent les filles par la main et commencèrent une joyeuse ronde. — O ma mère ! — reprit la noble enfant, — voilà une vie que je comprends. Suis-je donc une insensée quand je rêve un amour candide et fier, une vie simple, laborieuse et cachée, un loyal partage des travaux et des peines, une sincère communauté d'affection ? Dois-je, pour être regardée comme une sage et honnête femme, devenir la béquille d'un vieillard chagrin, et rester au logis pour écouter la litanie de ses regrets et de ses ennuis ? Dois-je abdiquer mon cœur et ma liberté pour l'honneur d'être entourée de valets curieux, fainéants et bavards, ou de me promener en carrosse dans les rues ? N'est-ce pas outrager Dieu, ma mère, que d'unir ce qu'il a séparé par les années et de confier la créature jeune et pleine de vie à la protection de l'infirme ? Oh ! plutôt que d'acheter de ma vie un nom et une fortune, plutôt que de vaincre l'aver-

sion de mon cœur pour satisfaire une stérile vanité, j'aimerais mieux devenir la femme d'un de ces pauvres pêcheurs.

La mère tressaillit d'un légitime orgueil en entendant parler ainsi sa fille : elle retrouvait dans ce cœur naïf les généreuses illusions, les dévouements enthousiastes et le désintéressement qui avaient enchanté sa jeunesse. Mais en ce moment elle vit la porte de la chambre voisine s'entr'ouvrir doucement et le comte Lorenzo lui montrer le parchemin signé par le roi.

Elle frissonna et elle commença cette horrible tâche de détruire dans le cœur de son enfant tous ces sentiments élevés pour les remplacer par les maximes d'un lâche et sordide égoïsme.

— Garde-toi de l'amour, Christine,— reprit-elle avec effort. — Plus tu le rêveras pur, radieux, éthéré, plus tu tomberas facilement du ciel sur la terre. Tu prendras ta chimère pour une réalité, et tu souffriras de la voir s'évanouir comme la neige brillante aux rayons du soleil. Tu croiras à des paroles creuses et gonflées de vent. Tu croiras à des serments ardents comme la flamme et qui ne dureront pas davantage. Moi aussi j'ai eu cette foi passionnée et aveugle à l'amour, et celui que j'aimais, celui dont j'avais été l'épouse chaste, fidèle et soumise, celui que j'avais choisi, m'a punie cruellement de ma folle tendresse. Ah ! Christine, mon malheur ne te servira-t-il pas de leçon, et faut-il que tu suives fatalement la trace de mes pas !...

Elle s'arrêta, n'ayant plus la force de continuer en voyant la pénible impression que produisaient ses paroles sur sa fille.

— Ma mère ! — reprit Christine, — n'achevez pas. J'éprouve en vous écoutant une sensation étrange. Il ne me semble pas que ce soit votre pensée qui parle par votre bouche. Vous ne me convaincrez pas que j'agirais honnêtement en épousant le comte Lorenzo Vitelli ; mais, si vous l'ordonniez, ma mère, j'obéirais, car votre volonté est sacrée pour moi. Cependant, permettez-

moi de vous répéter que le couvent me serait moins odieux que ce mariage. Il est doux peut-être de souffrir pour Dieu, qui a tant souffert; il est doux de lui tout sacrifier, à lui qui s'est laissé clouer sur la croix pour racheter nos péchés; mais épouser ce gentilhomme au visage astucieux et méchant, qui malgré toute sa courtoisie m'inspire une aversion et une horreur invincibles, voilà le supplice auquel vous hésiterez sans doute à me condamner.

— Mon enfant, — dit la vieille dame avec douceur, — vous êtes bien sévère pour un homme qui nous a rendu d'importants services.

— Oh! pardonnez-moi si je vous ai blessée, ma mère! — s'écria Christine, les yeux humides et saisissant avec tendresse les mains de la pauvre femme, — je ne suis pas ingrate, et ma reconnaissance serait bien plus grande envers ce comte Lorenzo s'il n'exigeait pas que je devinsse le prix de ses services.

— Ainsi tu repousses l'alliance de ce seigneur parce que ce n'est pas un de ces jeunes fous qui lancent d'amoureuses œillades à toutes les femmes et qui leur serrent les doigts en leur offrant de l'eau bénite?

— Non, ma mère, mais parce que le comte Lorenzo me semble couvrir sa figure d'un masque hypocrite, parce que sa feinte douceur cache un caractère impérieux, parce que son regard trompe et ment comme son sourire.

— Chimères de jeunes filles! Est-ce à ces rêves que je dois te laisser sacrifier l'avenir de ta vie? Christine, sois franche, ouvre ton cœur à ta mère; tu tais si je voudrais assurer ton bonheur. Eh bien! je comprendrais ta résistance si tu aimais un autre homme.

Christine rougit.

— Non, — répondit-elle vivement, — si j'aimais, ne le sauriez-vous pas avant moi, ma mère? ne lisez-vous pas dans les mouvements confus de mon âme mieux que moi? Lorsque je suis malade, ne sentez-vous pas la fièvre de mes veines s'allumer dans les vôtres, et vos yeux

ne se troublent-ils pas quand les miens se voilent? O chère mère, nous ne nous sommes jamais quittées, nous avons vécu, prié, souffert ensemble, et aujourd'hui seulement, par je ne sais quel hasard étrange, nous avons une pensée différente.

La vieille dame soupira. Sa force faiblissait; elle se reprochait de torturer son enfant. Mais Lorenzo avait laissé la porte entre-bâillée et gardait toujours entre ses mains la fatale dépêche.

— Christine, — reprit-elle, — si tu me trouves pour la première fois opposée à ton désir, c'est que je vois l'avenir avec cette lucidité que le ciel accorde à ceux qui doivent bientôt mourir.

Une pâleur affreuse couvrit aussitôt le visage de la jeune fille, qui tressaillit et fondit en larmes :

— Qu'avez-vous, ma mère? vous, mourir! Vous parlez de mourir, froidement, simplement, comme si votre mort n'importait à personne, comme si vous ne deviez rien regretter sur la terre, comme si vous étiez isolée de toute affection. Mais croyez-vous donc que je pourrais vivre si vous mouriez, vous la meilleure moitié de moi-même? Qui donc m'aimera? qui donc me consolera, qui donc pensera tout haut avec moi si vous mourez, vous qui m'avez bercée sur votre cœur, tout enfant, vous qui m'avez veillée malade, vous qui viviez en moi toujours et jamais en vous? O ma mère! vous voyez bien que ma douleur est égoïste et que j'ai peur de vous perdre, car votre mort serait ma nuit et ma mort. Ah! vous avez voulu me punir de ma résistance d'enfant gâtée en me menaçant de cette absence terrible. Laissez-moi donc vous embrasser, ma mère, et vous regarder, et m'assurer que vous êtes assez vaillante et assez aimée pour vivre de longs jours! Oh! je ne vous laisserais pas mourir, moi! je vous garderais dans mes bras, je vous donnerais la chaleur de mon souffle et de ma jeunesse, et puis je prierais tant notre divin Sauveur de ne pas me prendre ma mère qu'il aurait pitié de moi!

La vieille dame fut effrayée de l'égarement qui se révélait dans les paroles et les regards de Christine. Elle regarda l'impitoyable Lorenzo comme pour lui demander grâce, mais il sourit avec une infernale expression de joie, et lui fit signe de profiter de ce ce délire de douleur pour arracher le consentement de la malheureuse fille.

— Christine, — reprit-elle d'une voix éteinte, — j'ai dû t'avertir. Tu n'avais plus assez de confiance en moi pour céder à mon désir lorsqu'il ne s'accordait pas avec tes secrètes espérances. Il m'a fallu t'avouer, quoique à regret, la triste vérité. Jusqu'à ce jour mon amour et ma protection t'ont suffi; mais je suis lassée de souffrir, mon enfant; je suis vieille par la douleur plus que par l'âge, épuisée par les jeûnes et les macérations, le cœur brûlé par un souvenir cruel qui a été le compagnon douloureux de toutes mes heures. J'ai craint de te laisser seule, si jeune, si belle, si naïve, livrée à la foi douteuse du premier galant qui te dira : Je vous aime! Et j'ai voulu alors mettre ta main dans celle d'un homme qui sera ton protecteur et ta sauvegarde.

Muette, oppressée, le visage reluisant de larmes, la jeune fille regardait sa mère avec une fixité étrange, comme si elle eût craint de la voir disparaître à ses yeux. Elle comprenait la mort. Elle se disait que bientôt elle chercherait en vain peut-être les baisers de cette bouche qui lui dictait une volonté suprême, et elle ne songeait plus à résister à cette volonté, quelle qu'elle fût. Souffrir pour sa mère n'était-ce pas encore une joie mystérieuse?

— Je vous obéirai, ma mère! — répondit-elle avec un vague sourire qu'elle adressait comme une caresse à la pauvre femme exténuée par la contrainte de cette lutte odieuse.

La vieille dame faillit saisir sa fille dans ses bras, l'embrasser pour essuyer ses larmes et lui crier :

— Ne m'écoute pas, mon enfant. J'abuse de ta tendresse pour te tromper; je te rends ton serment!

Mais le sinistre Lorenzo attachait toujours sur elle ses yeux fauves, mais la dépêche secrète flamboyait toujours à ses yeux, et tout son courage s'éteignit dans une crise de sanglots et de larmes. Au même instant, le bruit des violons cessa. Les danseurs reculèrent avec des signes d'épouvante. Quatre hommes traversaient la place portant une civière sur laquelle était étendu le corps d'une jeune femme dont les cheveux noirs pendaient jusqu'à terre, dont les mains raidies étaient violettes comme son visage, et dont la bouche ouverte laissait étinceler des dent blanches contractées par la mort.

— Quelle est cette femme? — demanda la mariée, qui s'était enfuie jusque sous la fenêtre de Christine.

— C'est Jeanne, la femme à Antoine Ledoux, le riche maître maçon, — répondit André qui venait de rejoindre la fugitive. — La pauvre créature! Elle aimait un des bergers de son père, mais on l'avait forcée d'épouser le vieil Antoine... C'est un homme dur, tracassier et jaloux. Il n'a jamais su rire, et il n'aime pas à entendre rire autour de lui. Il ne pense qu'à ses murs, à ses moellons et à ses briques. Jeanne ne pouvait plus venir à la danse. Le jour, c'étaient des gronderies sans fin : la nuit, des cris, des jurements et quelquefois des coups. Le berger qui l'avait aimée rôdait souvent autour du logis. Jeanne l'évitait. Pour ne pas le rencontrer, elle n'allait pas même à l'église. Avant-hier, dans la nuit, elle a entendu un coup de fusil. Antoine est rentré en riant et a dit qu'il avait tué un méchant rôdeur sur son mur. Elle n'a rien répondu, la pauvre femme. Ce matin, elle s'est jetée dans la citerne. Et puis elle n'avait pas d'enfants, la Jeanne. Nous avons bien fait de nous marier, femme. On ne quitte pas son premier amour comme une vieille robe.

La civière avait disparu; mais la ronde joyeuse ne recommença pas.

— Vous avez entendu, ma mère? — dit doucement Christine.

— Mais tu m'as juré que ton cœur est libre, n'est-ce pas? — demanda avec inquiétude la vieille dame.

— Ma mère, — répondit la jeune fille après un instant d'hésitation, — je ne vous ai pas promis d'être heureuse ni d'aimer le comte Lorenzo Vitelli. Je vous ai promis d'être sa femme, et je tiendrai ma promesse.

XXII

OU LE VALET D'AVEUGLE REFUSE D'ÊTRE LE VALET D'UN COMTE

Le surlendemain du jour où Christine s'était laissé arracher cette promesse contre laquelle son cœur se révoltait, le ciel se noircit dès le matin d'épais nuages. Une pluie fine et continue rida l'atmosphère, et la route qui conduisait de Genève à la petite ville de Meillerie était déserte au moment où Tristan et son guide y arrivaient péniblement à travers les champs et les sentiers détrempés.

Cependant François Perrier avait quitté gaiement son dernier gîte, car il espérait en Dieu, et rêvait à Rome, qu'il voyait resplendir devant lui à tous les horizons. Chaque étape était pour ce courageux jeune homme un anneau de la chaîne qui le rapprochait de l'Italie.

Pour abréger la route, il avait toujours conté à l'aveugle maints récits joyeux; mais, depuis qu'il avait senti les premières morsures de la faim, le Bourguignon semblait avoir complétement perdu l'usage de la parole. Sa gaieté avait chanté en raison inverse de son appétit. Çà et là sur la route, ils n'avaient depuis quelque temps rencontré que des villages pillés par les

maraudeurs, et les malheureux qui osaient s'y abriter étaient trop peu sûrs de leur pain du lendemain pour ne pas être avares de leur maigre pitance.

Personne donc n'avait rempli la sébile ou la besace du pauvre aveugle. En revanche, chacun s'était signé dévotement en le voyant passer et lui avait dit :

— Dieu vous assiste !

Il était trois heures de l'après-midi, et aucun de ces vœux charitables n'avait été exaucé. Nos voyageurs devaient encore se traîner pendant deux mortelles lieues avant d'arriver à Meillerie, et ils étaient à bout de leurs forces.

— Pauvre François ! — dit l'aveugle en souriant tristement, — tu n'es plus d'humeur à rire ni à chanter, n'est-ce pas ?

— Je suis aussi destiné à ne plus ouvrir la bouche, même pour manger, à ce qu'il paraît, — répondit le Bourguignon.

— Espérons, mon fils !

— Je ne fais pas autre chose depuis deux jours.

— L'espérance est le pain des malheureux, François.

— Alors c'est un pain bien sec et peu nourrissant, — repartit le Bourguignon avec un profond soupir.

— Depuis vingt ans que je porte la besace, — dit Tristan, — Dieu ne m'a pas encore abandonné. A chaque jour sa tâche, à chaque jour sa récompense.

— La tâche est rude et je la connais ; quant à la récompense, si vous voulez parler de la nourriture qui aide l'homme à supporter vaillamment la fatigue et la douleur, je trouve qu'elle se fait un peu trop attendre. Certes, j'ai eu l'occasion d'acquérir en votre compagnie la patience et la tempérance, ces vertus essentielles des voyageurs, mais cette fois l'épreuve est presque au-dessus de mon courage. Si nous demandions l'aumône à un boulanger et s'il tardait à nous jeter un pain, je ne sais trop si je pourrais résister à l'envie de le voler.

— Tais-toi, mon fils ! Le jeune homme est-il donc

moins résigné que le vieillard? Peut-être, car il sent qu'il a besoin de se fortifier pour cette grande lutte de la vie, tandis que le vieux regarde déjà sa place dans la fosse contre laquelle ses pieds trébuchent... — Tristan ne put achever, la voix expira dans son gosier; il venait d'éprouver au cœur une douleur aiguë. C'était la faim qui lui tordait les entrailles. Il sentit un cercle de fer étreindre son front chauve et ses tempes. Il fut obligé de s'arrêter et de s'appuyer sur son bâton tremblant. Perrier s'aperçut de cette défaillance subite, il courut à son compagnon et le soutint dans ses bras, — Ne t'alarme pas, bon François, — murmura l'aveugle d'une voix éteinte, — ce ne sera rien... un peu de fatigue, voilà tout... Tu comprends, la fatigue...

— La fatigue et la faim, — ajouta le jeune Bourguignon, à qui cette secousse venait de rendre toute son énergie.

— Non, c'est plutôt la lassitude, — interrompit le vieillard. — Normand m'a gâté, vois-tu, et je ne suis pas encore accoutumé aux longues marches.

François Perrier se frappa le front du poing avec colère.

— Lâche que je suis! fainéant! sans cœur! — s'écria-t-il. — Allons, Tristan, puisque vous chancelez sur vos pauvres vieilles jambes, puisque vous êtes exténué comme une bête de somme trop chargée, pas de fausse honte! montez sur mes épaules, et laissez-moi vous porter jusqu'à la première cabane que nous rencontrerons.

L'aveugle prit dans ses deux mains la tête du jeune homme et le baisa au front comme il eût baisé son enfant.

Merci, mon brave François, merci, — lui dit-il; — mais ton courage a ranimé le mien, et maintenant je me sens de force à te suivre. Vois! — continua-t-il en s'avançant d'un pas douteux et hésitant.

François feignit d'être convaincu par cette équivoque expérience; néanmoins il passa son son bras sous ce-

lui de l'aveugle, et tous deux poursuivirent ainsi leur route.

Ils longeaient la rivière de Meillerie, lorsque, de l'autre côté de l'eau, sur une route parallèle à celle qu'ils suivaient, le jeune peintre aperçut de loin un carrosse attelé de deux chevaux et escorté d'un gentilhomme qui cavalcadait à la portière.

— Bonne nouvelle! — s'écria-t-il; — réjouissez-vous, Tristan, voici de riches voyageurs.

— Dieu soit loué! mon garçon; car par ce temps affreux nous ne pouvions guère espérer une si bonne rencontre. Allons vite au-devant d'eux, François.

Le pauvre homme essaya de presser le pas au risque de tomber lourdement.

— Patience! mon bon Tristan, — reprit le Bourguignon, — j'ai oublié de vous avertir d'une petite difficulté... c'est que nos futurs bienfaiteurs cheminent sur l'autre rive.

Pourquoi m'avoir fait cette fausse joie? murmura l'aveugle d'un ton de doux reproche en s'arrêtant découragé.

François Perrier se mit à rire...

— Est-ce que vous croyez par hasard que cette futile considération va m'arrêter, mon vieux maître?... Ah! je saurai bien les rejoindre, dussé-je traverser la rivière à la nage.

— Mon fils, tu ne tenteras pas ainsi la Providence, — dit Tristan en saisissant le bras de son guide imprudent.

— Soyez sans crainte, — reprit ce dernier, — la rivière n'est ni large ni profonde à cet endroit-ci, et nous parviendrons même à la passer à gué. Et puis, ce qui doit vous rassurer, c'est que la fraîcheur de l'eau ne pourra troubler ma digestion. Le grand Alexandre n'eut pas le même bonheur quand il se baigna si malencontreusement dans le fleuve Cydnus. Allons, maître Tristan, — ajouta-t-il, — cette fois il n'y a pas à reculer, il faut monter sur mon dos.

— Non, — dit l'opiniâtre aveugle, la main d'un côté, François, et mon bâton de l'autre, voilà tout ce qui est nécessaire.

— Oui, si vous tenez à vous engager dans les herbes hautes que je vois flotter à la surface de l'eau et y rester pour servir de pâture aux poissons. — Et, sans laisser le temps à son compagnon de répondre, moitié de gré, moitié de force, François Perrier l'enleva sur ses robustes épaules. — Corne-de-bœuf ! s'écria-t-il gaiement en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, — je savais bien qu'un jour ou l'autre je finirais par remplir les honorables fonctions de ce brave Normand.

Le jeune peintre, qui était obligé de lutter contre le courant, serait certes arrivé trop tard si un léger accident n'eût arrêté le carrosse dans sa marche.

Le cheval de gauche s'était embarrassé la jambe dans l'un des traits.

Il s'arrêta court et se mit à ruer.

Les deux dames qui se trouvaient dans le carrosse, effrayées des violentes secousses que lui imprimait l'animal furieux, poussèrent de grands cris et voulurent absolument descendre. Le cocher et un petit page mirent aussitôt pied à terre, et, tandis que l'un cherchait à dégager le cheval, l'autre ouvrait la portière.

En ce moment, François touchait la rive. Après avoir déposé son compagnon sur une des pierres qui bordaient la berge et secoué l'eau qui ruisselait de ses chausses, il se dirigea vers les deux dames en tenant humblement à la main la sébile du mendiant.

Elles le regardaient s'avancer avec une attention et une curiosité singulières.

Quant au jeune homme, plus il se rapprochait des voyageuses, les yeux baissés et le dos courbé, plus son cœur battait avec force. Pourquoi rougissait-il tout à coup de remplir cette corvée de chaque jour ? Pourquoi était-il honteux de son misérable costume ? Pourquoi ressentait-il une vague envie de ralentir sa marche, de reculer et de fuir comme s'il eût commis un crime ?

Sans doute parce qu'il souffrait, lui jeune et vigoureux, de passer pour un fainéant sans orgueil et sans cœur aux yeux de ces belles dames à qui l'aveugle pouvait inspirer de la pitié, mais dont il ne devait attendre, lui, que du mépris. Mais pourquoi donc s'occupait-il de ce que ces femmes penseraient sur son compte, si toutefois elles daignaient jeter les yeux sur un valet d'aveugle?

Pour arriver jusqu'à elles, il devait passer devant le gentilhomme qui les escortait et qui faisait en ce moment de vains efforts pour mettre pied à terre. Son cheval se cabrait par instinct d'imitation, et le cavalier avait beau lui serrer la bride, lui ensanglanter le flanc de l'éperon et lui rayer le poil de coups de houssine, l'animal entêté ne s'en démenait que plus furieusement.

— Hé! l'homme à l'écuelle! — cria alors ce seigneur au jeune Bourguignon, — viens me tenir l'étrier! François Perrier leva les yeux, regarda fixement celui qui l'interpellait si familièrement, tressaillit comme s'il apercevait un visage qui avait laissé une trace dans son souvenir, et passa sans répondre. — Çà, mon jeune drôle, si tu es muet, dis-le, — continua le cavalier, qui s'épuisait en contorsions sur sa monture, — sinon je vais descendre et te délier la langue. — Perrier se contenta de hausser les épaules et s'avança vers les deux dames. Alors le gentilhomme irrité lança son cheval en avant et leva sa houssine sur le jeune Bourguignon en s'écriant : — Ah! insolent valet de mendiant, je veux t'apprendre à obéir! — A cette menace, Perrier se retourna d'un seul bond, et, levant son bâton de pèlerin, il prit une attitude qui imposa un respect soudain à son agresseur. Celui-ci arrêta son cheval et laissa retomber lentement sa houssine, tandis qu'un éclair de haine brillait dans ses yeux en reconnaissant le jeune peintre, qui n'était pas caché comme lui sous un déguisement menteur. Il résolut aussitôt de se venger à coup sûr du valet de l'aveugle en appelant à son aide le co-

cher et le petit page des dames qu'il escortait : — A moi, bons garçons ! — s'écria-t-il d'une voix stridente, — à moi ! et rouez de coups cet effronté coquin qui ose menacer votre maître !

Les deux serviteurs s'élancèrent aussitôt à son secours, et la lutte allait s'engager lorsque l'aveugle dit à François :

— Es-tu fou, mon fils? Comment ! tu refuses de tenir l'étrier à ce digne seigneur dont tu devais implorer la charité? Tu oublies que j'ai faim et que je suis mort de fatigue ; ton orgueil se révolte quand il devrait s'humilier ! Souviens-toi de Jésus, mon fils! Soumets-toi à la risée, aux crachats et aux soufflets, si tu veux obtenir grâce devant Dieu.

Perrier baissa son bâton avec un mélange de confusion et de colère. Ses trois adversaires, enhardis par ce premier symptôme de faiblesse, le bafouèrent à plaisir :

— Va rejoindre ton maître, valet de mendiant ! — dit le gentilhomme, — et par pitié pour lui je te jetterai deux écus si tu me les demandes à genoux.

— Je ne me suis jamais agenouillé que devant Dieu, — répondit le Bourguignon avec calme.

— Oh ! si notre maître l'ordonnait, nous t'aurions bientôt forcé à te prosterner devant lui ! — s'écria le cocher en lui posant la main sur l'épaule.

Perrier tressaillit, mais l'aveugle reprit d'une voix altérée :

— Mon fils ! tends ta sébile à ce bon seigneur, dis-lui que nous avons faim ; dis-lui que nous prierons Dieu pour son âme ; dis-lui que tu te repens de ne pas avoir obéi à son ordre, et laisse-toi frapper sans te plaindre, si le démon de la colère trouble son sang. Jette ton bâton à terre, François, je te l'ordonne !

Le jeune homme devint pâle comme la mort, mais il jeta son bâton et tendit sa sébile au gentilhomme d'une main tremblante ; celui-ci la heurta du pommeau de sa houssine et la fit tomber dans la boue.

Cette fois, les yeux de Perrier flamboyèrent d'indignation. En vain Tristan lui cria :

— Mon fils! tu m'as promis d'être humble et soumis à ma volonté. Si tu rencontres de mauvais chrétiens qui nous refusent l'aumône, il faut les plaindre et non les maudire.

— Ils avaient le droit de me refuser l'aumône, mais non de m'insulter, — répliqua Perrier avec colère. — L'homme qui jette dans la boue la sébile vide d'un aveugle est un lâche, et ce serait une action vile au yeux de Dieu que de supporter servilement une si méprisable insolence.

Cependant, malgré tout son courage, le jeune peintre se trouvait alors dans uns position périlleuse, car le petit page avait adroitement ramassé son bâton et le brandissait d'un air belliqueux. Le cocher était armé de son fouet et le gentilhomme avait tiré son épée hors du fourreau. Qoique désarmé, Perrier les bravait du regard, et il allait être atteint par l'un des trois adversaires qui se rapprochaient de lui, lorsque la plus jeune des dames poussa un cri perçant et s'élança au milieu des combattans.

— Grâce, comte Lorenzo! — s'écria-t-elle, — grâce pour ce pauvre garçon!

— Y pensez-vons! — répliqua le comte; laissez-moi châtier ce mendiant qui est habitué à ramasser dans la fange le pain noir qu'on lui jette et qui a osé me narguer avec impudence. C'est un de ces drôles qui implorent la charité les yeux baissés en public, mais qui l'exigent le bâton à la main au coin d'un bois.

Mais François ne l'écoutait pas; il ne pensait plus à se défendre; il n'avait pas senti le fouet du cocher sillonner ses épaules; il regardait tout ébloui, tout ému de surprise et de joie, cette belle jeune fille qui avait rempli ses rêves depuis qu'il l'avait si bravement défendue contre les molosses de son oncle le marquis de Langallerie.

Quant à Christine, elle avait répondu avec hauteur au comte Lorenzo :

— Vous vous trompez, monsieur. Ce brave garçon ne se sert pas de son bâton pour voler des aumônes, mais il s'en est servi assez à propos, il y a peu de temps, pour nous sauver, ma mère et moi, là où plus d'un vaillant raffiné n'aurait peut-être pas cru se déshonorer en prenant la fuite.

— Quoi ! c'est là ce hardi Bourguignon dont vous m'aviez vanté avec tant d'enthousiasme les vertus héroïques ! — reprit le comte Lorenzo d'une voix goguenarde. — A franchement parler, je ne croyais pas qu'il voyageât en si étrange compagnie et qu'il pratiquât un métier si humble.

Cette réflexion ironique attira l'attention de la jeune fille sur le costume délabré de François, et, en regardant son pourpoint troué, ses hauts-de-chausses souillés de vase et ruisselants d'eau, Christine sentit les larmes envahir ses yeux et son cœur se serrer.

Cependant il ne paraissait pas avoir conscience de sa misère. Il était beau et fier sous ces vêtements en guenilles, comme au jour où elle l'avait vu pour la première fois.

— Devais-je donc vous retrouver réduit à un pareil état de détresse et de souffrance ? — murmura-t-elle en lui tendant sa petite main blanche qu'il baisa respectueusement.

Tous deux rougirent comme des enfants surpris en faute, car la mère de Christine venait de s'approcher d'eux, et elle dit avec affectation à François :

— N'est-ce pas, vous, mon ami, qui traversiez tout à l'heure la rivière en portant ce vieillard sur vos épaules ?

— Entre amis il faut bien s'aider, madame, — répondit vivement le jeune Bourguignon.

— Entre amis ? — répéta la vieille dame avec étonnement. — Comment ! cet aveugle...

— Est à cette heure mon meilleur ami, — dit Fran-

çois avec gravité, — plus qu'un ami peut-être; c'est un père qui m'apprend à servir Dieu et à pratiquer le bien.

Les yeux de Christine et de sa mère se dirigèrent involontairement sur le mendiant, et elles ne purent se défendre d'une douloureuse compassion à l'aspect de ce pauvre aveugle qui restait immobile et pâle comme une statue sur son bloc de pierre.

— Ah! tu es le compagnon de ce gueux? — dit le comte Lorenzo. — Est-ce là un métier digne d'un robuste garçon comme toi! Ne vaudrait-il pas mieux porter le mousquet ou conduire un convoi de mulets que de tendre paresseusement la sébile de cet infirme aux passants?

— Seigneur, quand il s'agit de servir un homme qui souffre, — répliqua froidement Perrier, — je ne trouve rien de trop vil et de trop honteux pour moi. Dieu a lavé les pieds des pauvres, l'avez-vous oublié?

— Servir pour servir, — reprit le Florentin, — choisis un meilleur maître. Veux-tu nous accompagner? Je me souviendrai du service que tu as rendu à ces dames, ton insolence envers moi s'effacera de ma mémoire, et je te confierai une charge vacante dans ma maison.

François Perrier regarda l'étranger avec étonnement. Il ne pouvait se douter du secret intérêt qui engageait le faux Lorenzo à le séparer de l'aveugle, mais il lui semblait vaguement retrouver dans son souvenir ce visage labouré de cicatrices et allumé de deux tisons ardents.

— Vous êtes malheureux, mon ami, — ajouta la vieille dame, — acceptez l'emploi que vous offre ce noble seigneur, ne fût-ce que pour attendre des jours meilleurs.

Christine détourna la tête; elle paraissait blessée de la proposition dont on venait d'humilier son libérateur.

— Ah ça! — dit le jeune peintre en relevant fièrement son front qui s'était coloré d'une vive rougeur, — je

crois, Dieu me pardonne! que vous me prenez pour un valet. Vous auriez bien dû pourtant vous apercevoir que je n'en ai ni l'habit ni le cœur.

Le sourire qui illumina soudainement le gracieux visage de Christine remercia François de cette hautaine réponse.

— Si tu n'es pas un valet, qu'es-tu donc, toi qui refuses de me tenir l'étrier et qui portes un mendiant sur ton dos? — demanda dédaigneusement le Florentin.

— Je suis le guide libre et volontaire de ce vieil aveugle qui va en pèlérinage à Rome. Je puis avouer cela à la face du ciel et m'en glorifier, car jamais je ne serai aux ordres et aux gages d'un autre homme, fût-il prince ou empereur. Moi aussi je vais à Rome, mais pour y étudier la peinture et non pour damner mon âme à servir les caprices d'un maître.

— Vous êtes peintre, — interrompit Christine; — c'est un noble et glorieux métier. Mon père était peintre, lui aussi.

Et elle tourna vers sa mère ses grands yeux, qui à ce souvenir s'étaient voilés de pleurs.

— Un jour, j'avais faim, — continua Perrier; — ce mendiant, qui ne me connaissait pas, qui ne pouvait me voir, qui n'entendait pas une plainte sortir de mes lèvres, ce mendiant partagea en frère avec moi la portion de soupe qu'il venait de recevoir comme aumône à la porte d'un couvent. Depuis ce jour, j'ai juré d'être son guide et son valet jusqu'à la fin de son voyage, et je ne sais pas forfaire à un serment, car, si je ne suis pas noble, je suis chrétien.

— C'est là une sainte et généreuse résolution! — dit la jeune fille avec enthousiasme.

— Bah! tu aurais été mieux avisé de faire route avec nous, — reprit le comte Lorenzo, — car j'accompagne ces dames jusqu'à Rome pour assister au jubilé qui doit malheureusement retarder mon mariage avec la belle Christine.

Les regards de François et de la pauvre enfant se

croisèrent comme deux jets de flamme. Le premier frissonna de tout son corps comme s'il eût senti la pointe froide d'une épée déchirer sa poitrine, et la fiancée de Lorenzo baissa les yeux avec une expression de morne tristesse, comme si un crêpe de deuil avait soudainement voilé tout l'avenir de sa vie.

Deux sentiments divers et puissants luttaient ensemble dans le cœur du jeune peintre : son amitié profonde pour Tristan et cet amour qui avait sourdement couvé à son insu, mais qui éclatait tout à coup du fond de son âme pour Christine.

« Oh! ne pas la quitter pendant tout ce voyage, » se disait-il en lui-même, « la voir à tout instant, lui parler, recevoir ses ordres et lui obéir, toucher sa main comme cet étranger pour l'aider à descendre de carrosse, c'est un bonheur que je ne retrouverai jamais si je le laisse échapper. De ce hasard dépend peut-être le sort de toute ma vie. »

Et il attachait sur la jeune fille un regard ardent que le Florentin observait avec une railleuse attention. Mais il entendit alors la voix de Tristan qui l'appelait :

— Je t'attends, mon fils, car sans toi je roulerais au fond de quelque fossé.

Perrier regarda l'aveugle, qui était toujours assis sur sa pierre, calme et confiant dans la fidélité de son guide.

— L'abandonner! oh! non, — murmura-t-il tout bas en pressant de la main son front inondé de sueur, — je ne commettrai pas cette lâcheté. Merci, mon Dieu! vous qui m'avez donné la force de résister.

Il courut rejoindre le bonhomme Tristan, et, le soutenant avec tendresse, il l'amena près du carrosse.

— Voici mon maître, — dit-il avec un sourire, — et je n'en veux pas d'autre.

— Ainsi vous êtes décidé, ami François? — reprit le comte Lorenzo. — Vous ne changerez pas votre pourpoint éraillé et vos chausses percées contre le brillant

costume de mes serviteurs, qui ont le droit de porter l'épée?

— Non, seigneur comte.

— Et vous préférez à leur existence joyeuse, prodigue et sans souci, la vie misérable, affamée et vagabonde que vous subissez avec ce mendiant?

— Oui, car je préfère l'indépendance à la servitude. D'ailleurs, je vous le répète, j'ai juré de partager avec mon maître ses douleurs et ses fatigues comme j'ai partagé l'eau de sa gourde et le pain de sa besace.

— Continue donc, — dit le Florentin avec un rire moqueur, — à servir de bâton à cet aveugle, puisque tel est ton bon plaisir. Il ne nous reste plus qu'à te souhaiter un heureux voyage. Pehrson, — ajouta-t-il en s'adresant au petit page, — aidez ces dames à remonter dans leur carrosse.

Pehrson ouvrit la portière, tandis que le cocher se hissait sur le siége.

— François Perrier, — dit Christine pendant que sa mère l'appelait, — me serait-il donc impossible de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des vœux stériles?

Le jeune Bourguignon ramassa la sébile qui gisait dans la boue.

— Mademoiselle, — répondit-il doucement, — ce pauvre aveugle souffre de la faim, et dans ce pays les aumônes sont rares. Jetez quelques deniers dans cette écuelle, et, en voyant mon vieux compagnon manger le morceau de pain qui lui rendra la force de marcher je vous bénirai comme une sainte, et je croirai que nous sommes largement quittes.

C'est en vain que la jeune fille eût essayé de répondre. Les larmes étouffaient sa voix, mais elle tira précipitamment sa bourse, qui était remplie de doublons et de pistoles, et la vida dans la sébile du mendiant.

— Ce n'est pas là une aumône, mais le salaire d'un service, — dit tristement François Perrier,

— C'est au vieil aveugle que je fais la charité, — ré-

pliqua la jeune fille, — et vous n'avez pas le droit de rejeter mon offrande. Pour vous, je prierai Dieu de bénir votre pélérinage.

— Dieu vous exaucera, car il ne ferme pas l'oreille à la prière des anges, — s'écria vivement le jeune Bourguignon. — Oh ! j'espère bien ou plutôt je suis sûr de vous revoir à Rome.

— Pehrson, fermez la portière ! — dit impérieusement le comte Lorenzo.

Le carrosse s'éloigna pendant que Tristan murmurait :

— C'est étrange ! je connais cette voix-là ! je l'ai souvent entendue.

Quant à François Perrier, qui était resté immobile à regarder fuir ce carrosse qui emportait la mystérieuse chimère de sa vie, il s'écria à son tour :

— Si vous avez entendu la voix de cet homme, Tristan, je puis jurer, moi, que j'ai déjà vu son visage et que ses cheveux rouges n'étaient pas alors cachés sous un chapeau de gentilhomme. Pauvre Christine ! — ajouta-t-il, — oh ! j'essayerai d'empêcher cet odieux mariage, car, pour une âme si fière et si noble, mieux vaudrait la mort !

DEUXIÈME PARTIE

LE MARÉCHAL D'ANCRE

I

OU LE LECTEUR S'APERÇOIT QU'IL POUSSE DES PEINTRES DANS LES ALPES

La nuit allait couvrir comme une chappe de plomb les Alpes neigeuses ; sur les versants de deux montagnes de granit et de neige, dans les reflets bizarres de leurs anfractuosités, entre les clairs obscurs de leurs gorges étroites cheminaient deux troupes de voyageurs qui contrastaient par leur physionomie, leur allure et leur costume de la façon la plus tranchée.

Un ravin béant comme la gueule d'un loup affamé, noir et profond comme le lit du fleuve infernal, séparait ces deux bandes que le hasard seul rapprochait constamment, tandis qu'elles suivaient ces sentiers plus

praticables pour des chèvres que pour des hommes.

La première troupe se composait de pieux pèlerins qui se rendaient pédestrement à Rome pour assister au jubilé ; les saints personnages, marchant deux à deux et armés de la coquille, du bourdon et du bâton ferré, défilaient silencieusement en plein ciel, en pleins rochers et en pleine neige, comme s'ils eussent continué une procession sur les dalles et sous les voûtes d'une basilique. Les aspects merveilleux de cette nature abrupte et grandiose, ombres sinistres, miroitements perfides, cascades cristallisées, déchirures sauvages, rien ne pouvait les distraire de leurs patenôtres ; ils restaient aveugles devant les tableaux sublimes qu'offraient les Alpes neigeuses, comme ils semblaient sourds aux huées, aux quolibets de la bande folle et joyeuse qui suivait le sentier opposé.

Cette autre troupe ne se dirigeait sans doute pas vers l'Italie dans des intentions aussi orthodoxes que celle des bons pèlerins. C'était une cohue de bohémiens, moitié mendiants, moitié voleurs, brigands de grand chemin moins le coup de couteau, un ramassis de gueux bouffons, tantôt serviles comme des espions, tantôt hardis comme des maraudeurs, mais traînant derrière eux une queue de femmes, de mulets, d'enfants, de chevaux et de bagages indescriptibles.

C'étaient les bohémiens que Jacques Callot devait rendre immortels par ses eaux-fortes, et qu'un de nos amis a ainsi décrits d'après lui :

« Les chevaux donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse ; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures* ; les enfants se drapent dans des lambeaux ; ils sont en grand nombre, pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé ; feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses

qui balayent la poussière, Un singe se promène sur le dos de ce terrible galant. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la qneue du cheval, un saint homme, brigand habillé de la défroque d'un moine, et un enfant coiffé d'une marmite dont l'anse lui sert de collier, armé d'un tourne-broche en guise de bâton, vêtu d'un panier qui lui sert de pourpoint et d'un gril qui lui sert de haut-de-chausse. Vient ensuite la charrette traînée par un cheval poussif. Un bohémien d'un âge mûr, comme il convient pour guider un coursier si fougueux, est gravement assis sur la bête; d'une main il se tient au collier, de l'autre il brandit un fouet redoutable. Il porte sur l'épaule un petit baril de vins ou de liqueurs qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même. Sur ce baril un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme armé d'un sabre, une femme qui allaite un marmot, des enfants qui soulèvent des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des lapins, des agneaux et des poules égorgées. Sur un âne sont entassés les traînards, qui se montrent avec orgueil des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sur son bras, un mouton en bandoulière, et une formidable carabine sur l'épaule. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un air de mélancolie rêveuse; les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur; l'âne seul est bridé, car il a de la tête et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie? Quand aux chevaux, à quoi bon? peu importe où ils iront! Où vont-ils? d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. »

C'est là un tableau gravé sur nature. Cette troupe déguenillée, au dessus de laquelle s'élevaient çà et là les cous étiques des chevaux fourbus et des bâtons

rompus de la charrette surchargée, faisait pour ainsi dire tache sur la neige ; sa misère pittoresque, son désordre, sa gaieté bruyante et grossière insultaient à l'humble et calme attitude des pélerins.

Les bohémiens s'amusaient surtout à bafouer insolemment de leurs sarcasmes graveleux un adolescent qui fermait la marche de ces derniers et qui, embarrassé dans sa robe, le regard constamment fixé sur les splendeurs magiques des montagnes, restait souvent en arrière de ses compagnons, absorbé dans les enivrements de sa rêverie. Cet enfant qui ne savait pas baisser les yeux devant l'œuvre merveilleuse du Créateur, qui ne savait jamais exactement compter les grains de son rosaire, qui estropiait involontairement ses patenôtres, s'attirait aussi assez souvent les réprimandes du chef de sa bande, et alors seulement il se frappait la poitrine avec humilité, comme honteux et surpris de ses singulières distractions ; mais lorsqu'à la vue de cet acte de contrition les vagabonds de Bohême se mirent à le provoquer plus directement de leurs railleries, une rougeur soudaine empourpra le visage du jeune pélerin. Sans doute il n'était pas suffisamment pénétré de cette mortification chrétienne, qui rendait la pieuse théorie plus froide et plus insensible que le marbre aux injures, car il semblait maudire le gouffres qui le séparait des insulteurs en guenilles, et sans cet obstacle il se fût certainement élancé, en dépit de sa robe pacifique, sur le plus hardi de la bande. Il était donc resté en arrière de ses compagnons, tout frémissant d'indignation et de colère, lorsque son attention fut attirée par la vue d'un traînard de la troupe bohême qui s'était arrêté, lui aussi, et un genou en terre paraissait crayonner sur un rouleau de papier quelque image grotesque ; une jeune fille debout devant lui riait aux éclats en le regardant terminer en hâte son ébauche.

Le pèlerin surpris ne pouvait détacher ses regards de ce singulier garçon, dont le visage ouvert et naïf, animé par des yeux brillants et encadré par des cheveux

longs et crépus, tranchait vivement avec le caractère sinistre et déluré des autres vagabonds. Quant à la petite bohémienne, enfant de quinze à seize ans, d'une beauté miraculeuse, elle ne pouvait démentir sa race ; ses sourcils fins et déliés barraient d'une tempe à l'autre son front poli et bistré ; ses lèvres rouges comme une cerise mûre semblaient appeler un baiser ; à son col charmant brimballaient des colliers de perles et de grappes de sorbiers ; de ses petites mains mignonnes elle nouait, tressait, dénouait et éparpillait de cent façons sa longue chevelure d'ébène étoilée de médaillons de cuivre ; le vent faisait flotter sa jupe brodée de paillettes, de dentelles trouées et de plumes d'oiseaux aux couleurs violentes. La sébile à la main elle tourbillonnait en dansant autour du jeune homme tandis que son sourire mutin semblait le défier et le provoquer.

Jamais le pélerin n'avait aperçu une plus ravissante diseuse de bonne aventure, et il fût longtemps encore resté scellé à la même place si le compagnon de la bohémienne, ayant levé les yeux vers lui, après avoir fini sa besogne, ne lui eût crié amicalement :

— Prenez garde, digne pèlerin, la nuit tombe ; vos amis vont disparaître au tournant de cette gorge, et si vous ne vous hâtez de les rejoindre vous pourriez bien vous égarer dans les neiges !

Ainsi brusquement rappelé à lui-même, le diseur de patenôtres se signa machinalement, fit un geste de remerciement au bohémien et poursuivit sa route en pressant le pas. Les deux troupes, après un pénible trajet de quelques heures, allaient enfin se réunir à la jonction d'un pont de bois jeté sur le ravin. La neige étincelait dans la nuit avec un éclat lugubre. Les pas s'assourdissaient sur les flocons pétris et durcis. Lorsque les bohémiens et les pèlerins se rencontrèrent, les voix enrouées des premiers n'interrompirent pas les psalmodies de ceux qu'ils regardaient comme des ennemis ; les uns arrêtèrent leurs chevaux et leurs mulets ; les autres laissèrent échapper leurs rosaires de leurs

mains tremblantes. Un craquement terrible venait d'éclater aux oreilles de tous comme les trompettes du jugement dernier, et la peur avait couvert d'une sueur froide les visages bronzés et audacieux des mendiants d'Egypte, comme les graves et béates figures des saints voyageurs. La lune commençait à se dégager toute ronde d'une confuse mêlée de nuages et éclairait de ses lueurs blafardes ce formidable tableau. Tout à coup, au milieu du silence, la voix argentine de la jeune bohémienne, s'éleva étourdiment :

— Pourquoi donc nous arrêter ici, Jacques ! — demanda-t-elle ; — allons-nous camper sur la neige ? ou nos frères craignent-ils que ce vieux pont ne croule sous nos pieds !

— Silence, Zorah ! silence, — répondit vivement à voix basse son compagnon en lui serrant le bras et la tirant en arrière.

— Jacques ! êtes vous devenu fou ou poltron ? — reprit-elle avec un accent de surprise mutine. — Si vous avez tous peur de passser sur ce pont, je veux vous montrer que je suis plus vaillante que vous. On me dit légère comme un oiseau, eh bien ! je vais en trois bonds traverser ses planches vermoulues, et vous oserez peut-être les franchir après moi.

— Zorah ! je vous en prie, — dit Jacques d'une voix suppliante, tandis que de la main il lui montrait le sommet de la montagne.

Mais l'entêtée jeune fille s'écria :

— Lâchez-moi !

Et se dégageant de son étreinte avec la souplesse d'une couleuvre, elle allait sauter sur le pont lorsqu'un nouveau craquement retentit dans les profondeurs de la gorge et se répercuta avec une si effroyable persistance que Zorah s'arrêta toute trembante.

— Folle ! — lui dit Jacques ; — ce n'est pas le pont qui nous fait peur, c'est l'avalanche ; mais il n'est plus temps de retourner sur nos pas. Il faut aller au-devant du danger et je veux montrer à tous le chemin. — En

effet la masse des neiges amoncelée sur la cime trop étroite de la montagne, ébranlée soit par le vent, soit par la marche des deux troupes ou le bruit imprudent de leurs voix, oscillait déjà sur sa base, menaçant de se détacher des parois de granit et de glace jusqu'au fond des ravins, en engloutissant dans son immensité comme des grains de poussière les bohêmes et les pèlerins. Cependant l'exemple du hardi jeune homme que Zorah avait appelé Jacques décida les plus timides, et le pont fut traversé heureusement par les deux troupes. Chose étrange! Par un instinct égoïste du cœur humain, lorsque les gueux d'Egypte eurent franchi l'abîme sous la menace de l'avalanche, ils échangèrent avec les pèlerins des regards tout à fait bienveillants. Le danger commun avait rapproché leurs cœurs. Dieu leur avait rappelé ainsi, pour un instant, qu'ils étaient tous égament ses créatures; mais ce rayon du cœur, trahi dans tous les yeux, passa comme un éclair. L'avalanche se grossissait toujours des amas de neige qui, en l'augmentant, retardaient sa chute pour la rendre ensuite plus impétueuse et plus terrible; elle roulait avec un bruit sourd ses flocons géants et durs comme des quartiers de roches; elle pétrissait et tassait ces éléments de destruction plus sûrs que les armes forgées par Vulcain dans l'antre des Cyclopes. Les voyageurs, l'âme glacée d'effroi, se regardaient comme perdus, lorsque Jacques, qui marchait en avant, aperçut au-dessous de lui, dans le lit desséché d'un torrent qui formait le fond du ravin, un carrosse traîné par des mules et escorté par deux cavaliers. — Pauvres gens! — dit-il à voix basse à Zorah; — ils ne se doutent pas qu'ils sont condamnés à périr, car ils ne peuvent gravir les parois du ravin. Nous du moins, nous avons quelque chance de salut. Si nous pouvons atteindre le versant opposé de la montagne, nous ne serons pas enterrés sous ce linceul, que des Titans ne pourraient soulever. — Mais en ce moment même le jeune homme s'arrêta avec une sorte de stupeur; la neige obstruait le sentier et s'élevait comme

une muraille devant lui, de sorte que toute issue semblait manquer à ces malheureux qui venaient de concevoir l'espérance d'échapper à la mort. Sous leurs pieds s'ouvrait le gouffre: au-dessus de leurs têtes vacillait l'énorme montagne blanche. — Ah! Dieu seul peut nous sauver maintenant, Zorah! murmura Jacques en serrant dans ses bras la jeune bohémienne qui le regardait avec une sorte de bonheur et d'extase, sans pousser un cri d'angoisse. — La force, le courage et l'adresse sont des armes impuissantes contre un telp éril. A genoux, Zorah! prie avec moi le Dieu des chrétiens!

La jeune fille, obéissante comme une esclave, et les yeux toujours fixés sur son compagnon, s'agenouilla, ainsi que lui, et joignit les mains avec une naïveté touchante.

— Sotte fille! — dit l'*armasch* ou chefs des bohémiens, — meurs, puisqu'il faut mourir, meurs au moins dans la foi de tes pères. Le Dieu de ton galant ne te retirera pas toute vive de dessous l'avalanche.

Et il lança sur le jeune homme un regard sombre où luisait le feu de la jalousie.

— C'est ce qui te trompe, prince d'Egypte! — répliqua tout à coup une voix qui semblait résonner sous leurs pieds.

Jacques et Zorah se relevèrent vivement, tandis que les bohémiens restaient pétrifiés d'effroi; mais aussitôt ils virent tomber comme une pluie les flocons de neige qui chargeaint une haie de broussailles entrelacées, serpentant et grimpant le long des rochers. Puis, le bout d'un bâton ferré ayant écarté les ronces, ils aperçurent l'entrée d'une grotte basse ouverte dans le granit et où deux hommes se réchauffaient à un feu de racines sèches et de sarments.

C'étaient le vieil aveugle Tristan et son guide François Perrier qui n'avait pu entendre la dévote exclamation du compagnon de Zorah sans se décider aussitôt à lui faire partager son asile.

A cet instant la masse des neiges s'ébranla avec un

fracas horrible et une rapidité épouvantable le long de la montagne, dont quelques blocs se détachèrent, et les deux troupes, gueux et pèlerins, n'eurent que le temps de se précipiter dans la grotte, où ils s'entassérent au risque d'étouffer. L'avalanche, en tombant, boucha bientôt de nouveau l'issue de cette triste retraite, qui semblait devoir être écrasée par le poids énorme des neiges ; chacun des fugitifs se demandait si elle n'était pas destinée à devenir leur tombe, et s'ils reverraient jamais ce ciel bleu dans lequel le soleil leur souriait. L'égoïsme honteux qui se réveille si facilement dans le cœur des hommes, aux heures de crainte et de danger, allumait déjà l'éclair de la haine dans les regards qu'échangaient les malheureux resserrés dans cet étroit asile. Les bohémiens avaient repoussé contre les parois de la grotte les timides pèlerins, et s'étaient groupés autour du feu, dont la fumée formait un dôme de brouillard sur leurs têtes. Quant aux saints personnages, ils paraissaient fort humiliés et très-effrayés de se trouver en si étrange compagnie.

Jacques avait d'abord suivi des yeux avec une sorte de sollicitude leur pantomime piteuse et suppliante : mais, quoique bon chrétien, il finit par la trouver si grotesque, qu'il ne put s'empêcher de sourire. Puis, quittant tout à coup la main de Zorah, qu'il réchauffait dans les siennes, il tira de dessous sa cape trouée un carton pendu à sa ceinture, l'ouvrit et, saisissant un crayon, se mit à esquisser avec une merveilleuse ardeur un gros pèlerin qui tâtait d'un air mélancolique sa besace vide.

Zorah, penchée sur son épaule, l'encourageait en riant; mais elle ne devait pas admirer seule le talent de l'artiste nomade. Le jeune pèlerin qui paraissait si embarrasé de sa robe et de son bourdon s'était avancé à petits pas, et ses yeux brillèrent d'une joie naïve en regardant travailler le brave enfant; puis, à son tour il tira de dessous sa robe brune un carton oublié, et par une petite vengeance bien légitime, il commença à retracer la physionomie renfrognée et sournoise de

l'armasch, avec le grand fouet à manche de cuir garni de clous d'argent qu'il portait suspendu au cou comme marque de sa dignité. Zorah, fort surprise, se pencha à l'oreille de Jacques et l'avertit qu'il avait un concurrent; le jeune garçon tressaillit, et, tendant aussitôt la main au pèlerin, lui dit :

— Vous êtes donc peintre, vous aussi.

— J'espère du moins le devenir.

— Mais alors pourquoi cette robe, ce bourdon ?

— Pour devenir peintre, il faut aller à Rome, et, pour aller à Rome sans encombre, je n'avais pas le choix du costume; mais, vous mêmes, êtes-vous bien sérieusement un enfant de cette tribu d'Egypte?

Jacques sourit :

— Ces guenilles sont ma sauvegarde, — murmura-t-il; — pour aller à Rome étudier les maîtres, j'ai dû fuir, comme un voleur, la maison paternelle.

— Votre père était donc injuste et sévère, Jacques.

— Oui, comme tous ceux dont les enfants ne veulent pas suivre la volonté; mon père est noble, et il croit qu'un bon peintre ferait tache dans sa lignée. Mais quel est donc votre pays, faux pèlerin ?

— La Lorraine, — soupira le jeune artiste, — la verte et riante Lorraine, où les paysages sont aussi beaux que ceux de l'Arcadie antique, où les plaines, les collines, les bois et les fleuves semblent des tableaux vivants destinés par Dieu à faire l'admiration et le désespoir des peintres! Mais, à votre tour, dites-moi quelle est votre patrie, faux bohémien !

— La Lorraine ! — s'écria ce dernier en lui tendant la main, — car nous sommes compatriotes, mon frère; la Lorraine, que nous quittons comme des voleurs d'enfants, mais que le ciel de l'Italie ne nous fera pas oublier ! la Lorraine, dont tu peindras les doux et calmes horizons, et dont je veux, moi, peindre les misères, les angoisses, la ruine. La Lorraine est ma mère, et jamais je ne la renierai.

— Bien parlé, mon frère; et ton nom ?

— Jacques Callot. Et toi, mon frère ?

— Claude Gelée, — répondit le pèlerin ; et, en même temps, les deux compatriotes s'embrassèrent avec effusion, sans se soucier d'exciter les railleries des assistants.

— Vous êtes deux braves garçons et vous serez, j'en suis sûr, deux grands peintres, — dit alors François Perrier, qui s'était doucement rapproché d'eux et qui sentit des larmes mouiller ses cils à l'aspect de cette accolade fraternelle. — Croyez à ma prédiction, mes frères, car moi aussi je veux être peintre, moi aussi je vais à Rome en dépit de tous les obstacles et de tous les dangers. C'est à ce titre, et non comme compatriote, que je vous demande votre amitié, car je suis Bourguignon ; hélas ! il faut aimer son art avec passion pour subir tant de fatigues, d'humiliations et de déboires. Mais je sens au fond de mon cœur que nous ne nous rebuterons pas, et que nous irons jusqu'au bout. Toi, Jacques Callot, tu as déserté, jeune, ardent et joyeux, la noble maison où la vie s'ouvrait facile devant toi, où ta mère t'embrassait chaque jour, pour courir rudement les chemins boueux et dormir sous la tente rapiécée des bohémiens ; Claude Gelée, tu t'es astreint aux pieux exercices de ces pèlerins qui veulent gagner par de pénibles épreuves le pardon de leurs péchés, toi qui n'as guère eu le temps d'en commettre ! moi, j'ai quitté mon père ruiné pour aller à Rome en servant de guide à un mendiant aveugle ; mais ce n'est pas par lâcheté de cœur, par crainte du travail, par amour de l'oisiveté et du vagabondage, que nous avons consenti à vivre de la rapine ou de l'aumône ! Jacques veut rendre son père plus glorieux de son fils fugitif que de sa vieille noblesse. Claude veut que sa chère Lorraine devienne célèbre, grâce à lui, dans ce paradis de l'art où pénètrent si peu d'élus, et moi, mes chers compagnons, moi qui n'ai pas une ambition si haute, je serai heureux si je rapporte d'Italie à mon pauvre père une escarcelle assez ronde pour qu'il puisse man-

ger pendant le reste de sa vie un pain quotidien qui ne soit pas trempé de la sueur du travail. Alors nous aurons chacun atteint notre but, et Dieu bénira notre témérité, n'est-ce pas?

Lee jeunes peintres, touchés de l'allocution franche et chaleureuse de François Perrier, lui serrèrent la main, et tous trois s'écrièrent en même temps :

— Si nous pouvions ne plus nous quitter jusqu'à Rome !

— Par Notre-Dame de Saint-Epvre ! — ajouta Jacques Callot en souriant, — il pousse des peintres dans les Alpes.

Mais, pendant que les jeunes artistes se félicitaient de cette heureuse rencontre, le son strident et prolongé d'une trompe de cuivre retentit à trois reprises dans la grotte.

L'armasch des bohémiens tressaillit et parut consulter du regard sa troupe hideuse ; mais tous restèrent indifférents à ce signal de détresse.

— C'est bien le son de la trompe de Gorju, — dit-il à voix basse à une vieille sorcière qui se chauffait, accroupie sur ses talons. — Mais, par les sept plaies d'Egypte ! je ne puis traverser l'avalanche pour courir à son aide. Que Belzébuth le garde ! Souffle le feu, Miji !

— Jacques, — dit Zorah en enlaçant ses bras autour du cou du jeune peintre, — ce sont sans doute les voyageurs du ravin que la chute des neiges a surpris. Prions Dieu pour eux, puisque nous ne pouvons les secourir autrement.

— Pourquoi donc ? — s'écria Callot ; — s'ils n'ont pas été engloutis, c'est que l'avalanche s'est détournée de leur sentier, par la protection du ciel, et n'a pas comblé le ravin dans toute sa longueur. Nous devons essayer de les sauver, au lieu de rester lâchement enfermés comme des lièvres occupés à trembler dans leur terrier. Rompons les neiges qui obstruent l'entrée de la grotte. Il ne faut pas que nous ayons vainement entendu l'appel de ces malheureux.

— Nous t'accompagnerons, frère, — dirent doucement ses deux nouveaux amis.

— Patience, compagnon Jacques, — reprit l'armasch. — Tu me dois obéissance, à moi qui t'ai nourri comme un de nos enfants, et je t'ordonne de rester, ou je te ferai faire connaissance avec mon fouet d'argent.

— N'ai-je donc plus le droit de risquer ma vie ? — répliqua impétueusement Callot, qui devint pâle comme un linge en entendant cette honteuse menace.

— Si, mais ton imprudence pourrait nous perdre tous, car la moindre trouée, dans ces neiges friables, déterminerait peut-être une nouvelle chute plus formidable que la première.

Et, d'une main vigoureuse, il serra le bras du jeune homme de façon à lui interdire tout espoir de fuir.

— Eh bien ! moi qui ne suis pas le sujet d'un roi d'Egypte, — dit tranquillement Claude, touché de la rage sourde de Callot, — je te remplacerai, frère, je remplirai ta pieuse tâche.

— *Vade retro, Satanas !* Qui t'a inspiré cette malheureuse idée, mon fils, — s'écria le chef des pèlerins, — je t'ordonne de ne pas bouger d'ici sous peine d'être rejeté de notre sein. Agenouille-toi plutôt dans un coin et prie Dieu de nous tirer de cette terrible épreuve.

Claude Gelée frémit de colère et fut tenté de déchirer cette robe de pèlerin qui lui imposait une obéissance si terrible; mais, hélas ! cette robe ne couvrait pas le moindre pourpoint, et il voulait aller à Rome

— Allons ! — dit alors François Perrier, — c'est décidément à moi que reviendra l'honneur de l'entreprise, puisque je ne fais partie ni d'une troupe de bohêmes, ni d'une compagnie de pèlerins.

Mais alors la voix du vieil aveugle s'éleva lente et triste :

— As-tu donc oublié, François, que tu m'as juré

d'être mon guide, et que tu ne joues pas seulement ta vie, mais la mienne, en allant au secours de ces inconnus, de ces étrangers. Je ne t'empêche pas d'obéir à la voix de ton cœur, mon enfant. Tu es courageux et bon, va tendre la main à ces malheureux qui se débattent dans le gouffre ; mais si tu meurs, François, sache bien que tu auras trahi ton serment, que tu auras abandonné ton vieux maître Tristan au froid et à la faim, et qu'on ne retrouvera ici que son cadavre. Va maintenant où t'appelle ton devoir de chrétien.

Perrier, embarrassé par ces timides reproches, hésitait à poursuivre son projet, lorsque la grotte subit une violente secousse et qu'un nouvel éboulement de roches ou de quartiers de neige durcie arrachant les broussailles chargées de flocons blancs qui masquaient l'entrée de la grotte, tous les fugitifs purent apercevoir le paysage ravagé par l'avalanche et splendidement éclairé par la lune dans toute son horreur.

— Ah ! il n'y a plus de motif pour reculer maintenant ! — s'écria Jacques Callot. — Que tous les hommes de bonne volonté me suivent !

— Bien, — répliqua l'armasch, — mais c'est aux pieux chrétiens qu'il appartient de secourir les premiers leurs frères. Nous n'aurons pas l'insolence de leur enlever un si grand honneur. A vous de courir les premiers au danger, dignes pèlerins. Place, compagnons, place à ces saints dont nous ne sommes pas dignes de baiser les pieds.

Le chef des pèlerins essaya de cacher son dépit sous un sourire béat :

— Enfant du démon ! pourquoi nous tenter par l'appât d'une action charitable ? Nous allons à Rome recevoir la bénédiction de notre saint père, et nous ne devons nous laisser détourner de notre pieux pèlerinage sous aucun prétexte. A vous, bohêmes, qui faites trafic de vos bras, à vous de sauver ces pauvres corps en péril. Ce sont sans doute de riches voyageurs, et vous en obtiendrez d'abondantes récompenses.

L'armasch sourit et continua d'un ton railleur :

— Mais il ne s'agit pas seulement de sauver des corps ; il s'agit peut-être de sauver des âmes en peine. Nous autres mécréants, nous n'y pouvons rien. D'ailleurs, ne savez-vous chanter que des prières aux agonisants ? ne pouvez-vous jamais venir en aide aux vivants ?

— Insultez-nous, humiliez-nous, fils de Bélial ! Dieu veut que nous tendions le dos et la joue à nos ennemis, — répondit le pèlerin.

— Oh ! les saints hommes, — reprit le bohême, — qui n'ont de charité que pour leur besace et qui prêchent le martyre sans jamais l'endurer.

— Prions, mes frères, — poursuivit le pèlerin sans s'émouvoir. — Entonnons à la face de Dieu des chœurs d'intercession pour le salut de ces pauvres âmes chrétiennes.

— Cornes du diables ! — s'écria l'armasch ; — voilà un excellent moyen de sauver ces gens perdus dans la neige ! Chanter des cantiques à des noyés qui vont trépasser ! Et on nous traite de bandits, nous qui allons peut-être laisser nos os dans le ravin pour sauver du naufrage les coffres, les ballots et les bijoux de ces pauvres diables !

Les vagabonds éclatèrent de rire, et les pèlerins levèrent les mains au ciel, à l'exemple de leur chef, comme pour le prendre à témoin de tant d'iniquités et le charger d'en tirer vengeance.

Cependant l'armasch cherchait autour de lui le hardi Lorrain pour le lancer en éclaireur sur les bords escarpés du ravin, mais Zorah se cramponnait à son ami avec une intrépidité désespérée, et celui-ci ne pouvait se détacher de son étreinte. Du fond du gouffre s'éleva alors un cri suppliant et lamentable qui fit frissonner jusqu'aux bohémiens les plus endurcis.

— C'est une voix de femme ! — dit la petite bohémienne.

— Raison de plus pour ne pas perdre un instant, —

répliqua Callot.

François Perrier avait tressailli en entendant ce cri, comme s'il eût senti son âme rompre ses liens de chair et abandonner le corps qu'elle échauffait de sa flamme. Il lui sembla que le monde croulait et qu'il restait seul dans le vide. Puis un ruisseau de feu coula dans ses veines; une force et une agilité prodigieuse dilatèrent ses membres; une idée fixe incendia son cerveau : *Elle* est là et j'irai! Dût-il ramper sur les rochers comme un serpent, dût-il courir sur des charbons enflammés, dût-il fendre l'air comme la flèche, il comprit que Dieu lui permettrait d'arriver jusqu'à cette femme dont il avait connu la voix. Il ne s'agissait plus pour lui de sang-froid et de raison. N'était-il pas d'ailleurs imprégné de cette singulière lucidité qui exalte les facultés des somnambules et qui leur fait accomplir des prodiges impossibles à l'état de veille?

— C'est elle, — dit-il à Tristan en saisissant son bâton ferré. — Je ne vous abandonne pas, mon père, car je reviendrai. A moi, Jacques! à moi, Claude! à moi, mes frères. Je marche en avant, suivez-moi seulement. Ne craignez rien. Oh! merci, mon Dieu! vous qui me permettez de revoir Christine et qui voulez qu'elle m'aime, car je sauverai sa mère!

— Va, mon fils, — répliqua Tristan; — moi aussi j'ai reconnu cette voix, qui m'a déjà remué le cœur comme un souvenir de ma jeunesse et de mes heureux jours.

Certes il fallait être fou pour tenter de descendre dans cet abîme, où le pied le plus léger et le plus hardi ne pouvait s'appuyer que sur des roches brisées ou des neiges mouvantes; mais quand a-t-on jamais vu la folie de l'amour compter avec le danger?

François tâta du bout ferré de son bâton les blocs neigeux qui surplombaient le ravin, et ne put se dissimuler qu'il était impossible de se fier à ces fragiles appuis sans être presque aussitôt enterré sous la blanche draperie; alors sa décision fut bientôt prise. Ne vou-

lant pas perdre de temps à chercher au loin, dans la montagne, un détour qui le ramenât au ravin, il résolut de se laisser glisser rapidement jusqu'au fond, au risque de se briser les membres contre les saillies des rochers ou de s'enfoncer sous la neige pour y dormir de l'éternel sommeil.

II

DE QUELLE BOUCHE LA BELLE CHRISTINE APPRIT CE QUE FRANÇOIS PERRIER N'OSAIT LUI DIRE.

Il y a un dieu pour les téméraires comme pour les ivrognes et les amoureux. Certes le valet de Tristan venait de tenter une entreprise insensée. Quoique l'avalanche ne fût pas tombée rigoureusement dans la direction de cette partie du ravin où se trouvaient les voyageurs, cette chute énorme avait occasionné un ébranlement général ; non-seulement des neiges, mais des rochers, des eaux, des arbustes déracinés, les infiltrations souterraines découvertes par le sol remué, déchiré, broyé, les neiges soulevées par le vent et éparpillées dans l'espace, le choc des pierres qui se rencontraient en roulant dans le ravin, tout devenait obstacle pour le malhereux Perrier; et ses compagnons pensaient que, à moins d'un miracle, il ne réussirait pas à atteindre le fond du ravin.

Jacques Callot et Claude Gelée s'étaient échelonnés sur le penchant de l'abîme ; à l'aide de longues perches et de cordages, ils étaient parvenus à le descendre sain et sauf jusqu'au tiers de son chemin; mais là il resta abandonné à ses seules ressources, et les regards des deux bandes le suivirent avec cet intérêt anxieux que les natures les plus endurcies et les plus perverses ne

sauraient refuser aux actes d'héroïsme extraordinaire. Souvent on le vit glisser dans un trou caché sous une couche légère de flocons blancs et où il devait rester englouti, mais chaque fois il reparut comme le nageur qui a plongé sous la vague; tantôt il s'était cramponné à la chevelure entrelacée de ces herbes dures qui restent vertes sous la neige des Alpes, tantôt son bâton, solidement fiché dans une entaille du roc, l'avait retenu. Par moment il se couchait sur la croûte durcie et lisse de la neige, et se laissait glisser au hasard. D'autres fois il rampait comme une couleuvre, et les arêtes du rocher écorchaient ses membres, mais il ne sentait pas la douleur, et il remercia Dieu lorsqu'il arriva sanglant et brisé au fond du ravin. La vieille dame gisait évanouie; sa fille pleurait couchée sur une roue du carrosse; quant au comte Lorenzo, il geignait comme un damné, une jambe engagée sous le ventre de son cheval.

Un faible sourire illumina le pâle visage de Christine en reconnaissant Perrier.

— C'est vous! — murmura-t-elle; — est-ce donc un rêve ou une réalité? ne croyais-je pas tout à l'heure, quand mes yeux se sont fermés de lassitude, de froid et de peur, que nous allions mourir abandonnés! Oh! mais vous êtes donc notre ange gardien. Chose singulière! en me sentant tomber dans la nuit profonde qui n'a point de réveil terrestre, je croyais me rapprocher de vous. C'est la vie qui nous sépare, et non la mort, ô ami loyal et dévoué. Pour moi la mort commençait ainsi qu'un rêve confus dans lequel je voyais flotter votre image, et ma pensée vague se reportait à ce jour heureux où vous nous défendiez contre le féroce marquis de Langallerie. Aussi n'était-ce pas l'effroi de mourir jeune d'une agonie solitaire et lente qui me brisait le cœur, c'était la douleur de voir ma mère se débattre anxieusement sous mes yeux dans les affres de la mort, en essayant de me tromper par un faux sourire. Mais vous êtes là, bon François, elle est sauvée.

— Sauvée ! — répéta-t-il. — Hélas ! je voudrais pouvoir vous donner cette certitude, mademoiselle. Dieu sait que je dévouerais ma vie pour elle comme pour vous. Pauvre femme ! elle est encore assoupie dans sa torpeur. Ne la réveillez pas, je vous en supplie, pour lui inspirer une menteuse espérance.

La jeune fille l'écoutait avec une surprise croissante ; elle reprenait peu à peu toute sa présence d'esprit ; les ombres du rêve fuyaient de son cerveau aux accents de la voix triste et grave du jeune peintre ; déjà Christine se repentait de l'élan sincère et presque passionné qui avait dicté ses premières paroles ; elle avait saisi la main de sa mère pour faire passer dans son cœur une joyeuse confiance au salut inespéré, et pour avoir un témoin de ce dangereux entretien, mais, obéissant à la prière de François, elle la laissa retomber.

— Comment ! — s'écria-t-elle, — vous n'osez pas essayer de l'emporter hors de ce ravin ; vous l'abandonnez aussi lâchement que le comte Lorenzo ? Mais pourquoi donc alors êtes-vous descendu jusqu'au fond du gouffre. Répondez, François, répondez, car vraiment ma pauvre tête s'y perd, et je ne comprends rien à tout ceci.

— Mademoiselle, — reprit Perrier d'une voix sourde, — je ne puis sauver qu'une seule victime de ce désastre...

— Une seule ! — dit Christine en frissonnant, mais en fixant sur lui un regard fier et serein.

— Si je tentais de vous sauver toutes deux, — poursuivit-il, — la neige s'effondrerait à coup sûr sous nos pas, et nous serions engloutis ensemble.

— Eh bien ! monsieur, ne perdez pas de temps, — murmura la jeune fille, — prenez ma mère dans vos bras. Je saurai mourir seule, mais je ne saurais pas mettre ma vie au prix de l'abandon de ma mère. Quelle opinion avez-vous donc conçue de moi, François, pour croire que j'accepterais ce honteux marché ? Vous qui restez fidèle à votre serment de servir un vieil aveugle, comment osez-vous me proposer un abandon plus vil et

plus infâme que la trahison de Judas ! Ma mère aurait été dure et cruelle pour moi que ce serait un crime de ma part de déserter son dernier souffle, et cette sainte femme a été plus douce, plus tendre, plus faible pour sa fille que le plus doux ange du paradis.

François Perrier, pâle comme la neige qui tourbillonnait sur leurs têtes, répliqua doucement :

— Vous me jugez mal, mademoiselle ; je vous l'ai déjà dit, ma vie est à votre mère comme à vous. Lorsque vous serez en sûreté, je reviendrai la chercher, et, si je succombe à la tâche, eh bien ! je mourrai près d'elle.

— Pourquoi donc ne pas la sauver tout d'abord, monsieur ? — demanda Christine avec un accent d'insistance. — Je suis jeune et forte, je puis résister plus longtemps qu'elle au froid et à la tourmente. François, je vous en prie, notre sauveur, notre ami, emportez-la sans tarder plus longtemps.

Cependant Lorenzo Vitelli avait attentivement écouté l'entretion des jeunes gens ; en entendant cette supplication déchirante, il laissa échapper un ricanement moqueur :

— Je parie deviner pourquoi ce généreux champion des dames hésite à vous obéir, belle Christine ! Il a peine à croire que vous ne ressembliez pas à toutes ces charmantes donzelles qui profitent du sommeil de leurs mères pour se laisser tomber du haut de leurs balcons dans les bras de leurs amoureux. Heureuses celles qui trouvent une petite porte ouverte, comme Bianca Capello, et qui se cognent le front contre une porte fermée lorsqu'elles veulent rentrer. A quoi servent d'ailleurs les vieux parents si ce n'est à contrarier les penchants de leurs enfants. Quand ils vous ont aimé, veillé, bercé sur leurs genoux, quand vous n'avez plus rien à en attendre qu'une affection gênante et stérile, ne devez-vous pas les regarder comme des créatures inutiles ? Ne cite-t-on pas certains pays où on a coutume de les pendre en cérémonie pour leur bien ? Allons, Christine,

cessez cette belle résistance, faites semblant de croire, pour l'acquit de votre conscience, que l'intrépide François reviendra chercher votre mère, et laissez-vous complaisamment sauver par lui.

La stupeur de Perrier, en écoutant ces insolentes railleries, avait été si profonde qu'il n'avait pas eu la force d'interrompre le faux gentilhomme ; mais quand il vit l'indignation et l'angoisse allumer une sorte de fièvre dans les yeux de la jeune fille, quand il eut bien compris la portée cynique de cette provocation, il marcha droit à Lorenzo et lui dit :

— Taisez-vous, seigneur comte ; je défends à votre langue de vipère de siffler plus longtemps cette chanson. Ou d'un seul coup de mon bâton ferré je vous rends muet pour toujours.

Le comte lui lança un regard fourbe et méchant ; puis il répond à voix basse :

— Je croyais vous rendre service en expliquant votre pensée, habile joueur de bâton ; mais vous voulez vous débarrasser d'un rival qui ne peut se défendre ; c'est de bonne guerre. Quant à essayer de lutter contre vous, je n'en ferais rien, quand je n'aurais pas la jambe brisée sous le ventre de mon cheval, car, si je vous cassais les os, le salut de ma bien-aimée Christine elle-même serait fort compromis.

— Assez de blasphèmes, comte ! — interrompit le jeune peintre, contraint de refouler sa colère, car il n'était pas homme à frapper un ennemi blessé. — Je souhaite de vous retrouver plus tard, bien campé sur vos deux jambes et l'épée haute devant moi. Alors nous reprendrons cet entretien. Et Dieu veuille vous tirer aujourd'hui de péril ! — il revint à pas lents vers Christine, et, lui tendant la main : — Eh bien ! êtes-vous prête à me suivre, mademoiselle, — demanda-t-il, — ou me permettez-vous de vous emporter sur mes épaules, comme le pieux Enée fit de son père Anchise ?

La pauvre enfant le regarda avec une expression de surprise navrante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — soupira-t-elle ; — ne m'avez-vous pas entendue ? ne m'avez-vous pas comprise ? c'est ma mère qu'il faut emmener, monsieur, c'est ma mère qu'il faut entraîner, fût-ce de force, loin d'ici. Voyez, elle est immobile, glacée, sans voix, sans regard. Si vous tardez, ce dernier souffle qui s'exhale de ses lèvres froides se figera sous mes baisers, son cœur se refroidira sous ma main, qui ne sera plus assez tiède. Pourquoi donc hésitez-vous ?

François Perrier n'osait répondre, mais ses dents s'entre-choquaient, et une sueur froide glaçait sa poitrine.

— Innocente ! — dit alors l'excellent Lorenzo Vitelli en grimaçant un sourire, ne comprenez-vous pas vraiment le motif de son embarras. Certes il ne vous le dira pas, lui ; mais je prendrai la liberté de lui servir d'interprète

— Taisez-vous, misérable, taisez-vous ! — s'écria le Bourguignon, — ou malheur au bourreau qui n'a pas pitié de cette enfant !

— Parlez, comte Lorenzo, — reprit gravement Christine, — François est un garçon loyal dont vous n'avez rien à craindre si vous dites la vérité.

— Certes je ne dirai que l'exacte vérité, ma belle ; vous ne comprenez pas dans votre âme candide pourquoi ce hardi jeune homme tient à vous sauver la première et à laisser votre mère attendre paisiblement son tour.

— Il m'a juré qu'il reviendrait la chercher, et je le crois ; mais cela ne suffit pas, — répondit-elle.

— J'ose vous assurer, moi, qu'il n'espère pas la retrouver vivante, qu'il n'espère pas même pouvoir revenir au fond du ravin une seconde fois, car le ravin sera comblé par la neige. Il ne croit pas à son propre serment, Christine, tandis que vous y avez foi, vous, pauvre fille. S'il en est autrement, qu'il le jure donc sur l'âme de sa mère. — Christine regarda vivement François comme si elle attendait de lui un prompt démenti

à cette accusation, mais il resta immobile et les yeux baissés comme un homme pris en faute. — Vous voyez, — reprit Lorenzo d'un air de triomphe ; — notre valet d'aveugle est bien certain qu'il ne pourra sauver plus d'une victime. Or il a fait son choix, et ce n'est pas votre mère qu'il a choisie, ce n'est pas pour elle qu'il a risqué sa vie. Comprenez-vous maintenant pourquoi il résiste avec cette opiniâtreté cruelle à vos ordres, à vos prières, à vos supplications ?

— Hélas, non, comte Lorenzo ! — dit douloureusement la pauvre fille en laissant tomber ses bras inertes le long de son corps.

— Tais-toi ! tais-toi, maudit ! — s'écria encore Perrier en serrant son bâton dans ses mains à le briser.

— Pourquoi donc? pourquoi abandonne-t-il ma mère ? — répéta Christine d'une voix désespérée.

— Parce qu'il t'aime, ce vagabond, qui est moins qu'un mendiant, qui est le valet d'un mendiant. — Christine et François restèrent étourdis de cette terrible parole comme d'un coup de massue. Tous deux rougirent de honte et de confusion en se voyant arracher le secret inavoué de leur cœur, profané par une bouche audacieuse et hostile, sali comme un lambeau de pourpre tombé par mégarde dans la fange et la boue. La neige tourbillonnait de plus en plus épaisse et froide. Lorsque le jeune Bourguignon osa lever les yeux sur Christine, qu'il redoutait de trouver hautaine et irritée contre lui, il la vit grelotter comme si elle eût été saisie de fièvre. Il regretta un instant de n'avoir pas brisé le crâne de l'implacable Lorenzo, mais ce dernier, qui savourait ses tortures, lui dit avec la gravité d'un juge : — Nieras-tu mon accusation, chevalier du bâton ? oseras-tu jurer que tu n'aimes pas ma fiancée ?

— Gentilhomme pervers et hypocrite, — répliqua le peintre exaspéré, — comment as-tu la bassesse de souiller de pareils reproches l'âme de cette chaste et pure demoiselle, qui est en danger de mort et qui implore le salut de sa mère. Et quand même je l'aimerais,

ne pourrais-je avouer cet amour à la face du ciel ? Quel serait mon crime, si je respecte celle que j'aime à l'égal d'une sainte, si cet amour silencieux ne l'offense jamais par un regard, par une parole, par un soupir, si je l'exile au fond de mon cœur et ne m'en souviens que pour lui donner mon sang au besoin. Ah ! vous voulez rire de cette passion d'enfant de gueux, n'est-ce pas, monsieur ? vous avez voulu m'en tirer l'aveu de force pour me rendre ridicule et méprisable peut-être aux yeux de votre belle fiancée ? Sachez donc que je ne suis pas si facile à berner et que je relève le gant. Oui, j'aime cette charmante demoiselle, non pas seulement à cause de sa beauté de madone, qui peut bien tourner la tête à un peintre, non pas à cause de sa fortune, qui ne m'importe guère à moi qui ne saurais devenir son mari, mais parce qu'elle a un de ces cœurs rares et élevés dont la Providence n'est pas prodigue en ce monde, seigneur comte. Elle est courageuse et bonne, car elle aime sa mère au point de la préférer à elle-même. Elle est modeste et pieuse, car elle ne méprise pas le pauvre. Elle pardonne les injures, car sans elle je ne vous aurais pas fait grâce. Voilà pourquoi je l'aime et pourquoi je la sauverai.

La neige en ce moment redoubla de violence, et le Bourguignon, craignant déjà d'avoir trop tardé, s'avança vers Christine, et essaya de la séparer de sa mère, à laquelle la pauvre enfant s'attachait obstinément.

— Laissez-moi mourir avec elle, François, puisque vous l'avez condamnée !

— Moi ! — s'écria douloureusement Perrier.

— Oui, vous ! c'est vous seul, vous seul qui la tuez, François, mais vous nous tuerez ensemble. Oh ! je suis forte, allez, et je ne vous suivrai pas.

Le jeune peintre, fou de désespoir, voulut la détacher violemment de ce lien sacré, et meurtrit le bras de Christine dans ses efforts, en s'écriant :

— Oh ! je vous sauverai malgré vous. Votre résistance

sera vaine. Je ne verrai pas vos larmes ; je n'entendrai pas vos cris ; je suis sourd, muet, inexorable, Christine. Que je vous arrache de cet abîme, et vous me haïrez après : mais laissez-moi vous sauver. Je voudrais vainement vous obéir, voyez-vous. Je ne puis lâcher votre main. Si j'emportais votre mère, en vous laissant sous cette trombe de neige, mes genoux fléchiraient, mes pieds trébucheraient, ma vue se troublerait ; je me sentirais entraîné invinciblement à retourner vous chercher, car votre vue seule peut doubler ma force et exalter mon courage.

Cette lutte horrible faisait sourire Lorenzo.

— Malheureux ! — dit la jeune fille brisée par tant d'émotions, — je vous avais pourtant rêvé si généreux et si bon. Vous voulez me rendre votre souvenir odieux. Ah ! vous avez encore du sang de votre oncle dans les veines, car vous abusez comme lui de votre force contre moi... Aurais-je jamais cru qu'un jour viendrait où je pourrais vous haïr !

— Me haïr ! — dit Perrier en cessant de l'entraîner. Être abhorré de vous, mon Dieu ! Oh ! mais c'est impossible ! Le voyageur surpris par le froid maudit aussi le compagnon fidèle qui l'arrache violemment au sommeil, mais plus tard, quand son sang réchauffé circule dans tout son corps, quand il atteint l'asile où il trouve le sel et le feu, sa colère se change en sourire et ses menaces en bénédictions. Venez, mademoiselle, venez.

Mais Christine avait senti sa puissance. Elle savait que sa voix vibrait dans le cœur du pauvre Bourguignon comme celle des sirènes aux oreilles des nautoniers de Grèce et de Sicile. François ne s'appartenait plus. Sa volonté la plus tenace devait se briser devant la volonté de cette enfant.

— Oui, je vous haïrai. — reprit-elle, — car je vous croyais soumis à mes désirs, je croyais qu'avant tout vous teniez à m'épargner l'ombre d'une inquiétude ou d'un chagrin ; pouvais-je deviner que vous voudriez

me causer une douleur sans nom et m'avilir à mes propres yeux en sacrifiant ma mère ?

François recula de quelques pas, les yeux hagards, et ses mains pressèrent son front, dont les veines enflammées se gonflaient.

— Il faut donc que je vous laisse mourir ! Il faut donc que je vous abandonne, mademoiselle ! s'écria-t-il d'une voix brisée.

Christine lui adressa un triste et doux sourire.

— Oh ! si vous sauviez ma mère, — reprit-elle avec exaltation, — vous ne seriez plus pour moi un jeune homme bon et vaillant, mais un dieu digne de mes prières suprêmes. Vivante, je ne vous oublierais jamais un jour, jamais une heure. Votre pensée habiterait mon âme. Toujours je vous verrais obéissant comme un esclave à mon vœu sacré, et gravissant les pentes affreuses de ce ravin avec ce cher fardeau. Et quand je devrais mourir ici, votre nom du moins errerait confondu avec celui de ma mère sur mes lèvres agitées par le dernier souffle. — Le peintre la regardait avec une morne extase, il se croyait transporté dans les sphères idéales, la félicité souveraine d'un amour sans borne inondait tout son être, il ne sentait plus le froid ni la neige ni le vent ; l'incandescence morale allumait en lui d'étranges vertiges, et il avait peur seulement de cette flamme qui chassait les révoltes expirantes de son égoïsme d'amoureux. Il s'avança en chancelant vers la vieille dame. — Bien, mon ami ! — dit Christine heureuse de son triomphe. — Ah ! si nous ne nous retrouvons que sur le seuil du paradis, là du moins la première parole que je vous adresserai c'est celle qu'il m'est défendu de prononcer ici. Mais regardez-moi bien François, regardez-moi avec vos yeux de peintre inspiré. Si je meurs, vous ferez mon portrait, n'est-ce pas ; vous me peindrez telle que je suis à cette heure ; toute pâle et toute froide sur cette neige, sous cette lune blafarde, et vous penserez à moi, en vous disant que je suis morte heureuse et mieux obéie qu'une reine.

De grosses larmes ruisselaient sur les joues du jeune Bourguignon pendant qu'il repaissait ses yeux de ce spectacle déchirant :

— Plus un mot! Plus un mot, mademoiselle, — s'écria-t-il enfin, — ou je ne répondrais plus de mon courage! Ne demandons pas à notre cœur plus qu'il ne peut supporter. — Puis, saisissant dans ses bras, par un mouvement brusque et désespéré, le corps défaillant, inerte et froid de la bonne dame, il ajouta, comme si elle eût pu l'entendre : — Ah! vous me reprocherez, madame, d'avoir brisé dans sa fleur la vie de votre fille pour vous conserver quelques jours sans prix pour vous. Pardon! pardon, pauvre mère! mais je ne suis qu'un garçon sans volonté; je n'ai pas eu le courage d'être haï et maudit de votre fille; je ne puis lui résister davantage. — Et sans oser retourner la tête, sans jeter une parole d'adieu à Christine, il commença résolûment sa périlleuse ascension, sondant le terrain de son bâton avec la sagacité prudente d'un guide des montagnes. Vingt fois ses pieds glissèrent au bord d'une crevasse perfidement recouverte par la neige; vingt fois il dut reculer devant des blocs qui lui fermaient le passage ou s'éboulaient sous ses pieds, sous le fer de son bâton; mais rien ne lassait son ardeur et sa constance; en vain le vertige éblouissait ses yeux rougis par le miroitement de la neige, en vain ses mains se raidissaïent-elles au point de lui faire craindre que son fardeau ne lui échappât, en vain même son bâton finit-il par se briser dans une entaille de rocher; il ne désespéra pas encore. Heureusement que, arrivé à cette hauteur il put atteindre les cordages et les longues perches que lui tendaient ses deux amis échelonnés sur le versant du ravin. Grâce à ce secours, Perrier put se hisser jusqu'au bord du sentier que les bohémiens venaient de déblayer, et déposer enfin la mourante dans la grotte près du feu qu'entretenaient quelques pèlerins. Il était lui-même épuisé et défaillant. Jacques fit signe à Zorah, qui s'empressa de porter

aux lèvres du Bourguignon un petit flacon rempli d'un cordial aromatique; mais à peine en eut-il avalé quelques gouttes qu'un sourire de bonheur dilata tous ses traits et il murmura : — Ah! je puis donc maintenant aller rejoindre Christine.

— François, — s'écria Claude Gelée, — tu veux redescendre dans le ravin, c'est impossible! Tes jambes vacillent comme celles d'un fiévreux, tes joues brûlent, mais ton visage est pâle comme un masque de craie. Reste ici!

— Non, non! — reprit Perrier avec un sourire extatique, — j'ai sauvé la mère, il faut que j'aille sauver la fille! — Il essaya de faire quelques pas en avant, mais il retomba aussitôt plus faible qu'un enfant: — O lâche que je suis! lâche! cria-t-il, — mais lève-toi donc! marche donc! O mon Dieu! donnez-moi un peu de force, faites que je la sauve, et ensuite prenez ma vie!

Claude, touché de ce violent désespoir, lui prit la main.

— Console-toi, mon frère! J'ai conservé toute ma vigueur, et là où tu ne peux aller, j'irai, moi!

François ne lui répondit pas; la voix s'éteignit dans son gosier; mais une grosse larme tomba de ses yeux sur la main du peintre lorrain.

Au même instant l'*armasch* des bohémiens venait de se pencher curieusement sur la figure de la vieille dame :

— Je ne m'étais pas trompé, — dit-il à voix basse, — je l'ai bien reconnue; c'est l'étrangère au coffret, et la trompe qui a sonné ce signal de détresse, c'est la trompe de mon digne maître Gorju. Allons! il faut le tirer de malencontre, si c'est possible, sans y risquer un doigt de ma main. — Il s'approcha de Jacques Callot. — Eh! mon petit compagnon, — lui dit-il, — laisseras-tu ton nouvel ami faire seule cette grosse besogne. Il y a plus d'un voyageur abandonné sur la neige au fond du ravin. Nous t'avons prêté joyeuse assistance

et franche hospitalité dans ton dénûment; rends service à ces braves gens, et nous serons quittes!

Jacques sourit et, malgré la moue de Zorah, suivit sans autre exhortation son ami Claude, qui glissait déjà dans le ravin en se cramponnant aux perches et aux cordages. Le vent roulait alors au fond de la gorge avec des rauquements lamentables et balayait des masses de neige qui s'arrondissaient autour d'eux dans des proportions monstrueuses. Certes quand ils arrivèrent à l'ornière profonde où Christine évanouie était couchée sur une roue du carrosse brisé, et où Lorenzo hurlait, la jambe toujours engagée sous le flanc de son cheval mort, ils purent se féliciter de se retrouver vivants. Ils profitèrent d'un court répit que leur laissa la tempête pour se charger Claude de Christine et Jacques du comte Lorenzo, puis ils se hâtèrent de remonter vers le sentier où les attendaient tous leurs compagnons, mais leur retour fut plus pénible encore que la descente; les neiges que le vent avait chassées des hauteurs ruisselaient comme des cascades le long des pentes en creusant des sillons bizarres; sous ces courants de neige glacée, les mains avaient peine à s'accrocher aux saillies des roches ou aux rares touffes d'herbes alpestres qui s'étiolaient çà et là; les pieds battaient souvent le vide, pesant comme des boulets au lieu de servir de point d'appui; plus d'une fois Lorenzo redouta d'être rejeté par son sauveur comme un fruit empoisonné, et si les deux hardis Lorrains vinrent à bout de leur rude entreprise, ce ne fut que par des prodiges de force et d'adresse, et sans doute par une protection visible de la Providence, qui s'intéressait à leurs héroïques efforts.

Deux heures après, tous nos personnages réchauffaient dans la grotte leurs membres engourdis.

Sur l'ordre de l'armasch, la mignonne Zorah avait pansé la jambe du comte Lorenzo, qui n'était pas brisée, mais simplement meurtrie et contusionnée par la chute de son cheval. Quand elle se fut éloignée, le

bohémien s'accroupit à côté du gentilhomme, et lui dit d'une voix presque inintelligible :

— Tu l'as échappé belle, Gorju!

— Dois-je te remercier de tes bons offices, Gervais? — répondit l'autre en fixant sur lui un regard perçant. — Tu me savais enfoui dans la neige et tu restais sourd à mon appel. Sans ce jeune loup lorrain, qui n'est pas d'Égypte, tu m'aurais laissé crever comme mon cheval, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être! — répliqua humblement l'armasch. — Par les tripes du diable! que veux-tu? Les quatre fils Aymon et moi n'avons jamais monté la même haquenée. Chacun son lot. Moi j'ai les doigts crochus comme ceux d'un juif, toi tu as la patte large et épaisse d'un boucher. Tu es né pour tuer comme moi pour voler, Gorju. Ainsi, ne soyons pas jaloux l'un de l'autre et partageons-nous la besogne en bons amis.

— Soit! — dit le faux Lorenzo d'un ton bref. — Tu m'accompagneras avec tes bohémiens à l'*abbaye des Pauvres*. C'est là que je veux conduire mes compagnes de voyage. Quand le poisson est pris dans le filet, on peut s'amuser à le voir se débattre.

— A l'abbaye des Pauvres! — murmura Gervais avec surprise. — Ne crains-tu pas de dévoiler ainsi tous nos secrets à ces oreilles curieuses et à ces langues bavardes ?

— Bah! crois-tu donc facile de s'échapper de l'abbaye des Pauvres? Elles n'en sortiront que mes complices, à moins qu'elles ne nagent dans le lac comme des anguilles ou qu'elles ne s'envolent comme des hirondelles. D'ailleurs je veux que notre vieux nid leur paraisse aussi brillant qu'un château de duc ou de baron. N'avons-nous pas une chapelle et un aumônier? Tes bohémiennes ont-elles oublié le métier de page? Mes écuries ne seront-elles pas garnies de chevaux, mes étables de bœufs, de vaches et de moutons? Et les tentures de cuir de Cordoue, les tapis d'Orient, les glaces de Venise, les bahuts sculptés ne cachent-ils pas la nudité

des murailles? L'abbaye des Pauvres n'est-elle pas l'asile de tous les contrebandiers et maraudeurs de la frontière, des bohémiens et des alchimistes, des moines défroqués et des échansons de ciguë, des joueurs qui corrigent la fortune et des étudiants tirelaine, des chanteurs de carrefour et des montreurs d'ours, des ballerines aux jambes nues et des sorcières à mèches grises qui dansent sur des manches à balai, des débiteurs insolvables et des espions dont la corde n'a pas voulu, enfin de la meilleure, de la plus débonnaire, de la plus gaillarde, de la plus folâtre compagnie qui soit au monde? Ce sont là mes serviteurs, mes sujets, mes esclaves, mon peuple, et je te prouverai qu'à de pareils gueux aucun prodige n'est impossible. Ils auront les mains propres et deviseront plus décemment que des cardinaux, mes joyeux moines de l'abbaye des Pauvres.

— Je ne demande pas mieux, — reprit piteusement Gervais, étourdi de l'éloquence narquoise de maître Gorju. — Je sais que les plus enragés tremblent devant toi. Mais si ces têtus de peintres veulent nous suivre, il ne sera pas si facile de les tromper que ces femmes à cervelle légère. Il est vrai que nous pouvons les oublier en route, dans quelque crevasse de la montagne.

— A quoi bon! — dit nonchalamment le faux Lorenzo, — ce sont des souris avec lesquelles il me plaît de jouer un peu dans mon abbaye. Cela me distraira. Et puis le petit vagabond lorrain m'a évité des frais d'enterrement, et je veux lui accorder en revanche l'hospitalité que peut lui offrir un pauvre gueux qui reste dans sa niche. Maintenant laisse-moi dormir, Gervais. Nous partirons au point du jour.

— Ta volonté sera faite, Gorju. Bonne nuit!

Puis l'armasch, après avoir accompli sa ronde et mis l'ordre à grands coups de fouet parmi quelques enfants braillards qui réclamaient à souper, se coucha aux pieds du comte Lorenzo, sur une peau de chèvre, et s'endormit de ce sommeil calme, profond et souriant.

que doit procurer une bonne conscience accompagnée de beaucoup de fatigue.

III

OU LA FIANCÉE DU COMTE LORENZO VITELLI REFUSE DE PORTER LA CAGOULE ET LA BESACE DES PAUVRES

Dix-huit heures après, nos nomades personnages avaient atteint le pied des montagnes et les pèlerins quittaient avec un plaisir évident leurs équivoques compagnons de route, en leur laissant toutefois un otage de bonne volonté.

Claude Gelée avait résolu de continuer le voyage avec ses nouveaux amis, Jacques et François, transfuges de la terre natale invinciblement attirés comme lui vers Rome par cette passion abstraite de l'art, qui est aussi féconde en sacrifices que la dévotion et l'amour.

Les trois peintres avaient accepté l'hospitalité que leur offrait le comte Lorenzo dans un de ses domaines de Lombardie. Christine et sa mère étaient traînées par le meilleur chariot des bohémiens, et y restaient plongées dans une sorte de sommeil léthargique.

La pluie tombait en larges nappes denses sur les plaines italiennes, égayées par les vignes qui se tordaient en festons le long d'arbres décimés, et qui enguirlandaient leurs branches de pampres joyeux comme des danseurs de farandoles.

Les dernières clartés du crépuscule sombraient dans des nuages si bas qu'ils rampaient presque sur le sol et se mêlaient aux vapeurs de la terre échauffée.

La caravane dut traverser sur un bac un torrent gon-

flé par la fonte des neiges et qui allait se dégorger dans un lac aux eaux vertes, huileuses et dormantes, tout encadré de bois sombres.

— Quel site étrange ! — observa Claude Gelée attristé par ce mélancolique paysage.

— Regardez, mon pèlerin traînard, — lui dit Zorah en sautant comme une chèvre capricieuse, — et réjouissez-vous, nous approchons de l'abbaye des Pauvres. C'est notre palais, à nous, et vous pourrez y dormir tout à votre aise !

— L'abbaye des Pauvres ! — reprit Jacques Callot ; — voilà un singulier nom : mais les nuages se confondent si bien avec les brumes de ce lac stagnant qu'ils me cachent tout à fait cet édifice hospitalier.

— Je n'aperçois qu'une masse noire au milieu de l'eau, — ajouta Perrier. — Est-ce là notre gîte, bonne Zorah? Il est digne d'un dieu aquatique; mais, à moins de nous transformer en cygnes ou en sarcelles, changement de costume qui offre quelques difficultés, je ne vois pas trop comment nous pourrons l'atteindre.

— Ah ! l'eau recouvre en ce moment la chaussée étroite qui conduit à l'abbaye, mais notre armasch est un bon guide que nous pouvons suivre sans crainte.

Les trois jeunes gens se consultèrent du regard, car la taciturnité de leurs compagnons leur inspirait une vague inquiétude.

L'aveugle avait tressailli en entendant parler de l'abbaye des Pauvres; il avait saisi le bras de François Perrier, puis l'avait engagé tout bas à quitter furtivement les bohémiens et à se détourner le plus promptement possible de la route qu'ils suivaient; mais le Bourguignon lui répondit simplement :

— Si nous courons quelque danger, ces dames en courent un plus grand; là où elles iront, j'irai.

Et le vieux Tristan, après avoir étouffé un soupir, avait poursuivi sa marche.

Un dernier rayon de soleil troua soudainement les nuages grisâtres, et cette balafre lumineuse du ciel fit

resplendir à tous les yeux le monument qui avait paru si hypothétique aux jeunes peintres.

Cette abbaye était campée au milieu du lac, sur une île de granit et de basalte, comme un burg des bords du Rhin, avec ses bottes de tours romanes, ses murailles crénelées de briques rouges, son donjon et ses guérites en poivrière. L'aspect en était imposant à distance. Mais plus nos voyageurs s'avançaient vers cette enceinte titanique, plus leurs cœurs se serraient, comme à l'approche de toute ruine.

La formidable abbaye s'effrondrait entre le ciel et l'eau; les rats et les cloportes grouillaient dans les fentes de ses assises. L'humidité gangrenait de plaques vertes et rongeait de moisissure ses remparts lézardés. Les briques s'effritaient sous le vent humide et tombaient, écaille par écaille, dans l'onde opaque. Les fenêtres s'ouvraient béantes et noires comme des meurtrières, laissant trembler à l'air non des lances ornées de pennons et de bannières, mais des bâtons vermoulus auxquels pendaient de sordides guenilles.

La flèche de l'église gothique était brisée; des colonnettes fuselées gisaient renversées sur les rochers; des marteaux barbares avaient broyé les délicates nervures et les trèfles découpés, ornement précieux de l'architecture du moyen âge, et déjà les herbes parasites pullulaient comme si elles eussent voulu dévorer le vieux bâtiment.

Quand toute la caravane, après avoir traversé l'étroite chaussée du lac, fut entrée sous la voûte basse de l'abbaye et eut pénétré dans les cours, les peintres remarquèrent en passant sous les arcades humides et verdies du cloître que cette végétation malsaine s'accrochait à tous les piliers et grimpait à tous les fenêtres.

Pourtant une population bizarre fourmillait dans cette retraite désolée ; des femmes à peine vêtues d'une chemise et d'une jupe sous leur cagoule rapiécée, glissaient comme des larves en frôlant les murs ; quant aux hommes, grotesquement accoutrés de lambeaux

disparates, armés pour la plupart de coutelas et de rapières, coiffés de feutres écornés, les uns vidaient des brocs d'étain bosselés sur des tables boiteuses, les autres jouaient aux dés ou à la mourre. Quelques bravi ferraillaient dans l'encoignure des préaux. Ceux-ci entassaient des ballots tachés de sang, ceux-là ronflaient allongés dans leurs manteaux mouchetés de trous. Enfin, des joueurs de cornemuse faisaient gravement danser sous le porche de l'église des ours muselés, qu'une ronde de singes malicieux ne pouvait distraire de leurs exercices.

Jacques Callot observait ce tableau tumultueux avec la curiosité pénétrante d'un artiste amoureux des contrastes. Il ne ressentait aucune répulsion pour ces parasites de la vie sociale qui posaient complaisamment devant lui comme des modèles.

Claude, plus religieux, le suivait d'un air chagrin en faisant à la dérobée quelques signes de croix, car il craignait par moment d'être tombé au milieu d'une troupe de sorciers pratiquant leurs maléfices.

Quant à François Perrier, préoccupé surtout du sort de Christine, il demanda à l'aveugle s'il avait déjà pénétré à l'abbaye des Pauvres.

— Ne m'interroge pas davantage à ce sujet, — reprit Tristan. — Des oreilles sont ouvertes autour de nous. Hélas! pourquoi ne m'as-tu pas écouté? nous aurions fui cette dangereuse compagnie. Mieux vaudrait cent fois coucher en plein champ que sous ces voûtes lézardées.

— Croyez-vous donc que nous soyons en danger?

— Il est plus facile d'entrer à l'abbaye des Pauvres que d'en sortir, mon fils, — dit sentencieusement l'aveugle. — Et si le comte Lorenzo en est le séigneur, nous pouvons prier pour l'âme de sa fiancée.

— Expliquez-vous, mon pére! — s'écria le jeune Bourguignon sérieusement alarmé.

— Je ne puis te donner d'autre explication, mon fils, — répondit Tristan. — Veille et méfie-toi! on

m'observe, et si j'avais l'imprudence de satisfaire à tes questions, ce n'est pas la vie du vieil aveugle qui répondrait seule de son indiscrétion.

— Mais ne pouvez-vous, du moins, — insista François, — me raconter la légende de cette abbaye mystérieuse ?

— J'ignore l'époque de sa fondation, — répondit l'aveugle à voix basse. — Pendant les guerres sanglantes du Milanais, sous Louis XII, à la suite d'un long siége, elle fut saccagée et pillée. Les moines se dispersèrent. Il ne resta au milieu de ces ruines que deux ou trois vieillards, qui convertirent l'abbaye en hospice pour les pauvres. Des dotations pieuses leur vinrent en aide. On accorda à l'enceinte profanée le droit d'asile. Quand les derniers moines furent morts, l'hospice devint l'hôtellerie banale, le caravansérail nu et froid des vagabonds et des bohémiens. Les barighels et leurs sbires n'osaient rôder même dans les environs du lac. La fausse monnaie qui inondait l'Italie sortait des souterrains de l'abbaye des Pauvres. Les légions du vice et du crime s'y recrutaient et s'y réfugiaient. Par une dérision sacrilége, tous les ans, ces hordes de pauvres choisissaient, à l'élection, un abbé et douze prieurs. L'abbé avait droit de vie et de mort sur ses turbulents sujets. Il était obéi au moindre signe, comme le Vieux de la Montagne, et les princes briguaeint les services discrets de ses bravi.

— Et l'abbaye des Pauvres a-t-elle conservé cet infâme privilége d'impunité pour le meurtre et le vol ? — demanda brusquement Perrier, frappé d'horreur.

— Puisqu'elle est maintenant le domaine du comte Lorenzo Vitelli, gentilhomme florentin, — répondit l'aveugle avec un sourire équivoque, — cette légende n'est sans doute plus qu'une tradition du temps passé. Du reste, écoute et regarde, François,

En ce moment, nos voyageurs se trouvaient sur le seuil d'une salle où le maître du lieu venait de faire

transporter la vieille dame, que suivaient Christine et et Zorah.

La petite bohémienne cherchait à rendre à la noble demoiselle tous les humbles services que lui inspirait son cœur ingénu et tendre. L'innocence souriait dans ses yeux noirs, qui étincelaient sur son charmant visage couleur d'ambre. Légère et bondissante, elle se multipliait autour de la pauvre fiancée, qui se laissait entraîner comme une victime dévouée au couteau, mais qui conservait une vague espérance en reposant ses regards sur cette physionomie mutine et gracieuse Zorah semblait devenir son égide vivante.

A la vue de la mignonne bohémienne, les figures louches et hostiles des habitants de l'abbaye se déridaient involontairement, et cette créature frêle, alerte et nerveuse répandait la joie autour d'elle ; sa voix devait être écoutée comme le babil sonore d'un oiseau, et le poing le plus brutal ne pouvait écraser une mouche si brillante.

Tout à coup l'armasch toucha brusquement Zorah du manche de son grand fouet à clous d'argent.

— Allons, chevrette, — lui dit-il d'une voix rude, — quitte cette péronnelle et viens dormir sous la tente de tes frères.

La petite hésita un instant, puis elle répliqua avec un air de résolution superbe :

— Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas, entendez-vous ! Qui donc soignerait ces pauvres femmes, si je les quittais ?

Gervais resta impassible, mais leva lentement son fouet.

— Tu es bien décidée, ma mignonne, à me désobéir, n'est-ce pas? Vraiment, je ne te reconnais plus. La compagnie de ce jeune drôle que nous avons recueilli en route t'a mise en goût de révolte et d'indépendance. Tu oublies que je suis ton armasch, que je puis te chasser de la tribu et t'abandonner à la folie ! Mais je

serai indulgent aujourd'hui, et je me contenterai de te rappeler paternellement ton devoir.

Les larmes vinrent aux yeux de Zorah, mais elle brava son maître et répéta opiniâtrément :

— Je ne veux pas abandonner ces bonnes dames.

Le fouet de l'armasch s'abaissa rapidement sur les épaules de l'enfant, mais plus rapidement encore Jacques Callot s'était jeté sur Gervais et lui avait arraché son arme. Le bohémien grinça des dents de rage, mais plia le dos comme un lâche, tout en hurlant :

— Oseras-tu me frapper, barbouilleur d'images ?

— J'oserai, — s'écria Jacques pâle de colère, — si tu touches à un cheveu de Zorah !

Gervais courut vers Lorenzo.

— Maître, — dit-il, tu ne laisseras pas insulter un des prieurs de l'abbaye. Tu as droit de haute et basse justice sur nous tous. Juge donc sans délai cet ingrat vagabond, ce serpent que j'ai réchauffé dans mon manteau, ce traître insolent et rebelle ! Juge-le ! condamne-le ! frappe-le !

Lorenzo sourit avec la dignité magistrale d'un doge.

— Mon bon Gervais, — répondit-il, — lorque j'étais couché sur un lit de neige au fond du ravin, qui donc a joué sa vie comme un dé pour venir me charger sur son dos ? Est-ce le vieil ami de mes nuits hasardeuses, mon vénérable prieur, à qui je n'ai jamais fait tort d'un denier sur sa part d'aubaine dans mes prises, ou bien serait-ce par hasard cet enfant qui ne me connaissait pas et pour qui ma vie n'était pas plus précieuse que celle d'un chien galeux ? — L'armasch interdit n'osa répliquer un seul mot. — Ce brave Jacques a raison, — continua Lorenzo ; tout ce que je puis t'accorder, c'est de te battre contre lui à armes égales ; ce combat singulier nous égayera : tu es deux fois plus robuste que lui, il a deux fois plus de cœur que toi ; vous êtes manche à manche. Zorah obéira aux ordres du vainqueur. J'ai dit. — Callot saisit joyeusement un bâton ferré et s'apprêta à rejouir les yeux de la foule, qui se

pressait autour d'eux, du régal de ce tournoi improvisé ; mais Gervais, loin d'imiter ce noble exemple, lui tourna les talons et chercha à se faire jour à travers les spectateurs désappointés. Lorenzo haussa les épaules et dit au jeune Lorrain : — Eh bien ! mon garçon, venge Zorah à ton aise sur le dos de ce poltron, afin qu'il connaisse par expérience ce que pèse son fouet d'armasch !

— Bah ! — répondit Jacques, — j'ai bu dans sa gourde et dormi dans son chariot ; puisqu'il refuse de se défendre, je ne le frapperai point.

— Je ne serai pas si généreux, — s'écria Gorju d'une voix tonnante, — car le drôle nous déshonore par sa couardise.

En même temps, il fit signe à deux grands gaillards aux bras nus, qui ressemblaient à des garçons bouchers sans ouvrage.

L'armasch fut aussitôt appréhendé au corps, étendu à plat ventre sur la dalle, et flagellé impitoyablement avec son propre fouet, tandis que Christine et Zorah se hâtaient de rejoindre la vieille dame au fond de la salle.

L'exécution terminée, Gervais fut jeté sur un grabat de paille dans un coin, et se mit à maugréer sourdement, tandis qu'une vieille bohémienne tannée, ridée et noire comme une taupe, chuchotait à ses oreilles ; ce furent des paroles magiques, car un éclair de joie brilla dans les yeux ternes de l'armasch, et il murmura :

— Bien, Miji ! bien ; chacun aura son tour, et le diable sera content.

La salle où le faux Lorenzo venait d'introduire sa belle fiancée offrait un aspect non moins singulier que l'extérieur de l'abbaye ; elle était richement ornée, mais avec un désordre, une confusion et une extravagance inouïs. Les objets les plus hétérogènes encombraient les crédences, les dressoirs et les tables, où les orfèvres de tous les pays semblaient avoir voulu déposer le tribut de leur art merveilleux.

Des vaisselles d'argent, des gobelets d'or aux pieds

fleuronnés s'entassaient pêle-mêle avec des christs, des châsses vides, des bénitiers en métaux précieux, sur les rayons de grands buffets aux écussons divers. Des bagues, des bracelets, des colliers de perles s'accrochaient aux croix ciselées des épées et aux manches sculptés des couteaux de chasse.

On eût cru voir le butin amoncelé par des routiers après le sac d'un château, plutôt que l'opulent mobilier d'un seigneur terrien.

Christine, dont les regards erraient sur ces richesses avec l'expression vague et morne de la lassitude, avait hâte de se retirer, ainsi que sa mère, dans une chambre solitaire, loin du tumulte et de la foule.

— Mes vassaux sont avides de vous voir, ma douce fiancée, — lui dit en souriant Lorenzo ; — mais vous êtes harassée de fatigue, et je vais les engager à prendre patience jusqu'à demain. — Il se tourna aussitôt vers la cohue bruyante de vassaux et de pauvres qui se foulait à l'entrée de la salle basse : — Mes enfants, — leur dit-il, — je n'arrive pas les mains vides au milieu de vous ; mais à demain les partages et les cadeaux ; ce soir, je tombe de sommeil. Cassez les bouteilles et défoncez les tonneaux ; chantez et buvez à mes noces prochaines ! J'entends que tout le monde soit aussi heureux que moi. Allez !

Et d'un geste souverain il les congédia.

Mais la vieille Miji s'avança hardiment vers Christine et se prosterna devant elle avec des signes extravagants d'humilité, en disant :

— Je ne m'en vais pas avant d'avoir baisé la robe et les mains de cette belle demoiselle. Miséricorde ! que son visage est pâle ! mais je connais les herbes qui peuvent rendre la chaleur à ce sang glacé et faire refleurir les roses sur cette blancheur de neige. — La jeune fille tressaillit à ces mots, croyant voir apparaître une de ces sorcières qui bravaient le bûcher pour obtenir de l'ennemi des hommes des philtres magiques, car elle était imbue des supersitions dont les esprits les plus

éclairés ne pouvaient s'exempter à cette époque. La bohémienne, qui s'aperçut de son effroi, se releva et se mit à tourbillonner grotesquement autour d'elle comme un derviche tourneur ; puis, au moment où Gorju irrité allait la frapper brutalement, elle imprima ses lèvres froides et visqueuses sur la main pendante de Christine. qui crut sentir la morsure d'une vipère. Christine recula de quelques pas avec uu geste de dégoût. La vieille bohémienne, au nez grimaçant et au menton pointu, saisit alors hardiment sa robe, et lui cria d'une voix fêlée : — Eh ! la belle, il ne faut pas lever si haut les épaules quand on est tombée dans la gueule du loup. Eh ! eh ! moi aussi j'ai été jeune et friande aux yeux, attifée comme une reine, et recherchée des galants qui me pinçaient les doigts au bénitier, et pourtant regardez ce que je suis devenue ; le diable sait abattre notre vanité. Voyons, soyez bonne fille, mademoiselle ; ne faites pas la précieuse et la renchérie, si vous êtes vraiment la fiancée de notre redoutable sire l'abbé des Pauvres.

— Allons, laisse-nous, Miji ! — dit Lorenzo, qui la repoussa brusquement en s'apercevant de l'émotion de Christine.

Mais la sorcière continua à grommeler :

— Ce n'est pas juste, ce n'est pas juste ; et je veux enseigner à notre abbesse son devoir envers les pauvres gens. D'abord elle doit quitter sa robe et ses affiquets de dame, Pendant tout un jour elle doit porter la cagoule et la besace comme une vraie mendiante. Ce sont les coutumes de la confrérie. Elle doit boire dans une tasse non rincée, et embrasser ses frères et ses sœurs en signe d'alliance et d'affection.

— Tais-toi, Miji, — interrompit Lorenzo en colère, — trêve à tes litanies ! Je dispense ma fiancée de ces ridicules cérémonies. Ne faites pas attention à ces vieux usages du pays, — ajouta-t-il en se penchant vers la jeune fille, après avoir promené autour de lui un re-

gard menaçant, — ce sont des bouffonneries naïves et patriarcales dont je désire vous épargner l'ennui.

La vieille Miji s'était tue, mais ses yeux étincelants restaient fixés avec une jalouse rage sur la pauvre Christine, et des murmures couraient dans tous les groupes, présage certain d'une tempête. Tout à coup l'armasch tout sanglant se souleva du grabat de paille sur lequel il gisait, et s'écria d'une voix entrecoupée, mais railleuse :

— Tu n'as pas le droit, comte Lorenzo Vitelli, d'exempter ta fiancée de la coutume de l'abbaye. Nous t'avons juré obéissance absolue, mais tu as juré, toi, de ne pas violer les statuts de la confrérie. Nous ne voulons pas, pour satisfaire à ton caprice, introduire au milieu de nous une étrangère qui nous méprisera comme la poussière de ses pieds, et qui disposera, en nous haïssant, de notre vie, de notre butin et de nos secrets. Ainsi donc, pas de privilége !

— Il a raison ! il a raison ! — s'écrièrent plusieurs voix. — Pas de privilége !

Le terrible Gorju sentit la nécessité de céder à une volonté si formellement exprimée, car sa résistance eût pu avoir des suites dangereuses pour son pouvoir. Il haussa les épaules, et dit avec un sourire forcé à Christine :

— Il faut être indulgent avec les entêtés. Vous êtes bonne chrétienne, mademoiselle, et cet exemple d'humilité évangélique ne coûtera pas beaucoup à votre orgueil. Tenez, voici votre camerera qui vient vous présenter la cagoule et la besace. C'est une véritable investiture du fief des Pauvres.

Mais la jeune fille avait superbement relevé sa tête pâle empreinte d'une dignité suprême, et elle répondit à Lorenzo :

— Jamais ce sale haillon ne me touchera, monsieur le comte. Je crois être agréable à Dieu en secourant les malheureux de ma bourse et même de mon dernier morceau de pain, s'il le faut ; mais revêtir par dérision

les guenilles de la misère honteuse et hypocrite, je regarderais cela comme une lâcheté.

Au même instant la vieille Miji voulut jeter sur la belle enfant la cagoule crasseuse; Christine, surprise et indignée, repoussa vivement le sordide costume, qui se déchira entre ses mains, puis elle le laissa tomber à terre.

Un silence mortel succéda à ce mouvement involontaire qui devait paraître une horrible profanation aux habitants de l'abbaye des Pauvres; Gorju, tout endurci qu'il fût, trembla pour Christine en ce moment, car il douta s'il serait assez fort pour dominer les colères qui allaient se déchaîner contre la malheureuse fille. Tous les être pervers, cruels et vicieux, qui grouillaient dans l'enceinte de l'abbaye, venaient d'être affrontés dans le seul orgueil qui couvât encore au fond de leurs âmes impures, l'orgueil fanfaron du crime et de la bassesse, l'honneur de la confrérie. Un mot, un geste avaient condamné Christine, et peut-être son sang ne suffirait-il pas, peut-être la fureur des pauvres rejaillirait-elle jusqu'à lui. Il se demanda s'il ne devait pas tout d'abord, pour conjurer la tempête, abandonner sa fiancée et l'accuser lui-même. Mais il la regarda. Elle était si belle, fière, calme, ne se doutant pas même de son danger, que le courage lui manqna, et qu'il attendit le premier choc de ses adversaires avec une froide assurance,

Miji éclata la première:

— Vous l'avez vue, vous l'avez entendue, mes enfants, — s'écria la mégère de sa voix de crécelle enrouée; — la donzelle se moque de nous! Pauvres vers de terre, nous sommes bons pour ramper dans la boue du fossé, le long de son chemin; nous sommes bons pour marmotter des prières à son profit avec la pluie ou le soleil au visage sous le porche de l'église, tandis que, couverte de son voile, elle s'agenouille dans une chapelle devant un prie-Dieu de velours. Elle nous permet de tendre la main pourvu que la sienne ne touche pas notre peau

noire. Son aumône tombe sur nous comme le grêlon ou le rayon du soleil, au hasard. Pour elle nous valons à peu près autant qu'un chien malade ; Dieu ne nous a pas faits de la même chair ni du même sang. Comment donc se fait-il qu'elle soit tombée dans nos mains? Elle est blanche, elle est belle, elle est mignonne à voir comme un diamant. Nos filles à nous ressemblent, à côté d'elle, à ces grains de verroterie qui leur pendent au cou. Oh ! que je voudrais voir cette belle affublée de notre cagoule, accroupie dans la poussière, l'épaule grelottant sous l'eau des gouttières et guignant de l'œil un morceau de pain noir ou de jambon rance!

Puis elle s'avança en brandissant d'un air de menace la hideuse cagoule.

— Mais cette femme est folle, n'est-ce pas! — dit la vieille dame à Lorenzo avec une expression d'inquiétude; — vous qui êtes le maître ici, pourquoi ne faites-vous pas chasser une si méchante bavarde par vos serviteurs?

— Je suis le maître certainement, — répliqua Gorju d'un air contraint, — mais je subis en diverses choses la volonté de mes vassaux. Vous savez quelle est la tyrannie de certains usages, Christine a tort de ne pas s'y soumettre. Sa fierté, un peu exagérée, irrite ces braves gens, et j'aurai peut-être peine à venir à bout de leur révolte.

Cependant le tumulte allait croissant. Des regards allumés par l'envie, la haine, la convoitise, la cupidité, ou par une férocité bestiale, s'attachaient comme des tisons ardents au visage de Christine, plus blanc que celui d'une morte. Chacun jetait son mot dans ce volcan de menaces, de sarcasmes ou d'injures, qu'elle bravait par son indifférence calme et hautaine. Les femmes vieilles ou jeunes, étaient jalouses de sa beauté et attisaient la colère des hommes. Ceux-ci avaient envie de la disputer comme une proie à Gorju, et ne voulaient pas reconnaître pour leur dame et maîtresse cette jeune fille qui les accablait de son froid mépris. Ils ne ressen-

taient à sa vue que le sauvage et brutal instinct de l'avilir, de la souiller, de l'abaisser jusqu'à leur propre dégradation, afin de n'être plus involontairement troublés par ce regard calme, innocent et limpide, qui pouvait les dompter. Ils craignaient d'être charmés comme ces serpents que les Psylles d'Egypte savaient rendre familiers, et ils avaient hâte de goûter au premier sang qui grise le cœur. Il ne fallait plus qu'un mot pour provoquer l'explosion, un de ces mots brefs et sinistres qui mettent le feu à la traînée de poudre. L'armasch seul osa le prononcer.

En effet, Gorju s'était décidé à défendre Christine au risque sa popularité, tant il l'avait trouvée belle. Ce misérable était poursuivi par un souvenir, et ce souvenir revivait en elle à ses yeux par un prestige étrange. Pour la première fois d'ailleurs, lui qui avait traîné sa vie dans la sentine des amours abjectes, qui n'avait connu que les baisers vulgaires et faciles, ou qui n'avait dû qu'à la violence effrénée la conquête de pauvres femmes pâmées de frayeur, il espérait unir par un lien volontaire sa vie criminelle à la vie sans tache d'une enfant à qui les fées avaient donné la beauté, la fortune et une longue généalogie. Tous les biens terrestres se résumaient sous cette forme séduisante pour sourire à l'abbé des Pauvres; il caressait déjà un vague désir d'abdiquer son dangereux pouvoir pour devenir un honnête homme, riche, heureux, influent dans quelque pays lointain, et il n'était pas débonnaire au point de se laisser enlever cette merveilleuse chimère par les menaces de la bohémienne Miji. Il arracha donc à cette dernière la cagoule et en drapa lestement les épaules de Christine, qui, plongée dans sa rêverie, ne s'en aperçut pas.

Le tapage s'apaisa aussitôt.

— Vous êtes fous, enfants ! — dit alors Gorju triomphant. — Est-ce que Miji serait jalouse de me voir préférer cette jeune dame, qui est noble, belle et riche, à l'une de ses trois filles, dont la première est bossue,

l'autre borgne, et la troisième boiteuse, mais qui sont toutes également partagées sous le rapport de la misère? Vraiment l'ambition lui a tourné la tête. — Miji grinça des dents, mais elle n'osa répondre, car la troupe entière riait aux éclats de la facétie de son illustre chef.

— Oui, — reprit Gorju, — je vous présente à tous ma fiancée, qui, le jour de notre mariage, jurera comme moi, de ne pas trahir les secrets de l'abbaye des Pauvres.

Mais alors François, qui avait silencieusement observé toute cette scène sans pouvoir se rendre compte de tant d'incidents étranges, tressaillit, frappé d'une idée subite et vague encore, en regardant les physionomies difformes qui entouraient le comte Lorenzo.

Jamais nuit de la Walpurgis n'avait vomi sur les bruyères un si hideux ramassis de figures patibulaires, de laideurs monstrueuses, de corps flétris par l'empreinte des passions ignobles. Les sept péchés capitaux avaient posé leurs griffes sur les visages de ces honnêtes vassaux du diable, eraillé leurs yeux, fendu leurs bouches pendantes, ravagé leurs cheveux, blêmi leurs joues, épaté leurs nez et enroué leurs voix.

Les démons de la tentation de saint Antoine semblaient s'être incarnés sous des formes humaines qui surpassaient, comme une épouvantable exagération de l'horrible, toutes les chauves-souris, tous les serpents ailés, tous les chats-huants, tous les singes et les lézards à tête de femme, colportés par la chronique populaire.

François Perrier se crut en proie à une vision diabolique, et il chercha machinalement un rouleau de papier et un crayon pour reproduire les détails fantastiques de ce mauvais rêve. Mais c'était bien une réalité.

Cette foule s'agitait comme une fourmilière autour de Christine, avec des rires, des chants et des battements de mains. Chacun de ces démons fêtait à sa façon les fiançailles de l'abbé des Pauvres.

Les jeunes bohémiennes formaient des rondes folles en s'enivrant au son fiévreux des castagnettes sur les tables qui craquaient.

Des hommes pâles, maigres et presque nus, venaient vider, dans un baril ouvert devant la jeune fille, de larges sébiles où s'entre-choquaient des ducats brillants comme si aucune main ne les eût encore touchés.

D'autres, robustes et trapus apportaient sur leurs épaules des ballots qu'ils éventraient à coups de couteau aux pieds de la fiancée, et d'où s'échappaient des étoffes précieuses. des épices d'Orient, et toutes sortes de denrées ou de marchandises.

Deux bateleurs vinrent à leur tour et firent gambader un singe et un ours savant, l'un portant l'autre; ils excitèrent de grandes risées parmi les spectateurs, mais ils ne parvinrent pas à dérider le front sombre de la jeune fille.

Un vieillard à longue barbe blanche proposa à Christine de tirer son horoscope, mais elle ne daigna ni lui tendre la main pour qu'il en étudiât les lignes, ni lui répondre un seul mot.

Toute cette liesse populaire expirait devant la statue de marbre que l'abbé des Pauvres venait de nommer sa fiancée; mais une voix douce et triste devait la réveiller de sa torpeur. C'était celle de Perrier.

Soudainement effrayé de l'aspect de cette cohue de vassaux sans discipline et sans ordre, qui lui parut ressembler à une troupe de gueux et de bandits, il se glissa derrière Christine, et lui dit:

— Prenez garde, mademoiselle, prenez garde! Ne trouvez-vous pas la cagoule des pauvres pesante sur vos épaules, et consentirez-vous réelllement à jurer de ne pas trahir les secrets de cette abbaye infâme?

Elle se retourna vivement et le regarda, puisant dans les yeux du hardi jeune homme une confiance extraordinaire; puis elle lui répondit en souriant.

— Jamais! jamais! ma vie est à Dieu!

— Tu parles pour ta fiancée, mon maître, — s'écria

tout à coup l'armasch, — mais elle reste muette comme une tombe, et c'est son serment que nous exigeons.

— Christine, — dit Gorju, — répétez à haute voix la promesse que je viens de donner en votre nom.

La jeune fille pressa son front pesant de ses mains et fixa ses yeux sur l'étrange assemblée ; elle comprit aussitôt et partagea les doutes du Bourguignon.

Un mystère menaçant enveloppait l'abbaye des Pauvres. Comment ses vassaux, si dévoués et si fidèles, osaient-ils imposer des conditions à leur maître? Comment le chef d'une troupe de bohémiens osait il résister en face au puissant gentilhomme qui venait de le faire si cruellement flageller? Le comte Lorenzo était-il un de ces nobles *condottieri* qui vendaient aux princes le sang et la fidélité temporaire de leurs bandes de pillards, un de ces héros batailleurs dont le courage mercenaire était tarifé comme un ballot de soiries, un de ces grands spadassins qui assassinaient les républiques et décapitaient les ducs souverains? mais à part quelques têtes énergiques de contrebandiers, elle ne distinguait dans cette foule braillarde que des physionomies fourbes, serviles et basses. De tels gredins pouvaient empoisonner leurs ennemis ou les poignarder dans le dos, mais à coup sûr ils ne devaient pas les regarder en face.

Christine frissonna de tout son corps. Elle devina vaguement le piége où elle se trouvait prise. Elle s'inclina comme la fleur odorante et fraîche que va souiller la lave luisante du limaçon nocturne. La main de Lorenzo toucha son bras, et cette main lui parut tachée de sang. Ellc se leva toute droite ; la cagoule se détacha de ses épaules et elle s'écria d'une voix haletante :

— Qui donc trompe-t-on ici? Ces secrets dont vous parlez, comment puis-jurer de les garder? Je ne les connais pas et je ne veux point les connaître. Le comte Lorenzo Vitelli m'a dit que vous étiez ses vassaux, ses serviteurs, ses soldats. S'il m'a menti, si vous êtes des proscrits, des criminels mis hors la loi, des hommes

de proie et des vagabonds, je n'ai plus rien de commun avec lui. Faites de moi ce que vous voudrez! J'aime mieux être pendue à votre gibet qu'assise à votre table Vous pouvez me voler et me tuer, mais vous ne pouvez me faire votre complice.

— Qui sait! — murmura Gorju avec son sourire sardonique.

Les trois peintres se groupèrent autour de la jeune fille.

Cependant la rage des bons apôtres s'était exaltée jusqu'à la frénésie. Les bohémiennes déchiraient déjà de leurs ongles noirs la robe de Chistine, malgré les coups de fouet que leur distribuait libéralement Gorju.

Gervais, de son côté, se traîna jusqu'à ce dernier, et s'écria:

— Maintenant tu n'essayeras plus de garder la donzelle pour toi seul, damp abbé! Part à tous, n'est-ce pas, frères! Part à tous! Ah! la mijaurée refuse de porter la cagoule et la besace! eh bien! les porteurs de besace seront bons diables, ils embrasseront tous l'orgueilleuse sur les deux joues.

Malheureusement Gorju faisait siffler et tourbillonner le grand fouet à clous d'argent avec une dextérité si merveilleuse, que l'armasch se contentait d'aboyer, et n'osait mettre la main sur la jeune fille.

Pourtant la vieille Miji, irritée des sarcasmes de Gorju, n'entendait pas lâcher prise si facilement. Elle monta sur un tonneau, tout échevelée, et se livra à une gesticulation désespérée pour obtenir un peu de silence La curiosité calma un instant la fureur générale et les cris:

— Ecoutez! écoutez! — retentirent de toutes parts. La bohémienne essaya de prendre une attitude solennelle.

— Mes agneaux, — dit-elle au milieu d'un silence terrible, — l'étrangère a confessé la vérité. J'ai bien fait de me méfier et de vous avertir. Elle n'est pas des nôtres; c'est un ange égaré dans l'enfer. Pauvre petite!

elle n'est pas née sur la bruyère ; elle n'a jamais eu besoin de tromper sa faim avec les mûres du buisson; elle n'a pas vu sa mère fouttée par les sergents ; pourquoi donc a-t-elle consenti à entrer à l'abbaye des Pauvres; pourquoi a-t-elle consenti à épouser notre excellent seigneur! parce qu'elle le croyait riche et puissant; mais il est plus riche qu'un cardinal et plus puissant que le doge de Venise, et cependant elle renonce tout à coup à cette brillante union. Ah ! c'est que les vassaux de l'abbé paraissent trop laids et trop familiers à cette mignonne. Nous sommes une engeance bonne à pendre, nous qui ne traînons pas la charrue comme des bœufs, qui ne gardons pas les moutons comme un chien berger, qui ne frappons pas jour et nuit sur l'enclume comme le forgeron. Nous préférons gagner notre vie à la façon des rois, par ruse ou par force, c'est vrai, battre un peu monnaie à leur exemple, chasser sur toutes terres et prélever notre dîme sur le bateau qui flotte et sur le chariot qui cahote. N'est-ce pas là une vie noble, une vie de gentilhomme, une vie plus honorable que celle des serfs soumis à la taille et à la corvée. Nous sommes libres comme l'air que nous respirons. Voilà tous nos secrets, petite ! Maintenant tu voudrais bien nous quitter, n'est-ce pas ? cette liberté t'effarouche. Va donc, chère enfant. Laissez-la passer, compagnons! laissez-lui faire son honnête métier à cette sainte fille qui n'est-pas une immonde bohémienne. Savez-vous où elle courra au sortir de l'abbaye? Faut-il vous le dire, mes agneaux?

— Elle ira nous vendre, interrompit la voix rauque de l'armasch, — car c'est une espionne.

A cette accusation inattendue, le silence redoubla, et tous les regards se portèrent sur Gorju, dont la réponse devait décider souverainement de la vie de Christine et de sa mère, car les hommes brouillés avec la justice et la société peuvent pardonner tous les crimes excepté la trahison.

L'espionnage ne leur est pas odieux à cause de la

bassesse de cœur qu'il implique, mais parce qu'il enlève le seul gage moral de sécurité auquel ils puissent se fier. La fidélité au serment est un de ces liens sacrés que l'homme de proie lui-même est tenu de respecter comme une garantie matérielle de toutes les jouissances auxquelles il aspire. Convaincue ou même soupçonnée d'espionnage, la jeune fille devrait être enterrée vivante dans l'enceinte de l'abbaye.

IV

QUE LES BOHÉMIENNES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

Christine avait affronté d'un regard calme et dédaigneux cette tempête, plus hideuse que celle des flots soulevés en montagnes et creusés en abîmes. François la voyait souffrir son agonie; sa douleur s'exaltait jusqu'à l'héroïsme avec cette volupté secrète qui transforme les souffrances partagées par l'être aimé. Ainsi que le condamné à mort, elle revoyait dans un tableau rapide les jeux lumineux ou sombres de sa vie.

Elle sentait confusément qu'elle vivait seulement depuis l'apparition du jeune peintre de cette vie chaude et magique du cœur qui illumine le monde extérieur comme le brillant décor de l'amour. Peut-être était-elle heureuse des tragiques émotions qui brisaient son corps depuis quelques jours, et remerciait-elle Dieu de vouloir la retirer rapidement de la vie, puisque, vivante, elle devait rougir de honte et de confusion en s'avouant à elle-même cet amour impossible qui l'envahissait.

Elle eût voulu éteindre dans son sang cette flamme attisée par des hasards étranges. Était-ce donc le démon qui s'emparait d'elle et qui lui soufflait ses inspirations impures? Fille noble, soumise et pieuse, pouvait-elle aimer un mendiant? Et cependant ne regrettait-elle pas en ce moment même de ne pouvoir se coucher aux pieds de ce mendiant, comme une des filles d'Égypte qui l'entouraient, et ne rêvait-elle pas le vrai bonheur dans la vie libre, insouciante et folle de ces danseuses de grand chemin? Où était donc le bien et le mal? Le bien consistait-il à étouffer son cœur sous le cilice, à meurtrir ses genoux sur la dalle, à psalmodier des prières devant une châsse de saint, et le mal à plonger ses yeux dans les yeux du fantôme vivant de ses rêves, à danser enlacée au bras de son amant, et à chanter, comme l'oiseau des forêts, la ronde entraînante et joyeuse? En vain Lorenzo lui répéta :

— Vous vous perdez, Christine. N'agacez pas ces bêtes féroces, qu'on peut amuser et tromper avec une parole. — Elle le regardait en souriant, comme une créature indifférente à des craintes si chimériques. Alors l'abbé des Pauvres risqua hardiment sa popularité pour se conserver sa belle fiancée : — Allons, tu es folle, Miji, — répondit-il; — je suis ton maître, et je réponds de cette jeune fille.

— Que vaut ta parole, puisque tu l'aimes, — répliqua la vieille bohémienne. — Qu'elle se défende elle-même.

Christine resta muette; elle eût cru souiller sa pensée et ses lèvres en essayant de marchander sa vie à ces êtres flétris, qui lui paraissaient plus immondes que les scorpions et les reptiles des fossés.

Quant à Perrier, ses deux amis le retenaient avec force pour l'empêcher de s'élancer désespérément sur le bandit qui avait trompé les deux femmes en se faisant passer pour un comte florentin. Plus pâle qu'un linceul, il jetait des regards vagues autour de lui comme s'il s'attendait à voir le feu du ciel tomber sur l'abbaye

et la consumer; il écoutait les bruits du dehors comme s'il eût espéré qu'une troupe d'archers allait accourir et enfoncer les portes du repaire. Tous les espoirs insensés qui font palpiter le cœur d'un condamné à mort traîné au supplice miroitaient dans son cerveau. Il ne pouvait admettre que Dieu permît la flétrissure de cette belle jeune fille, si digne de la plus chaste adoration.

Jacques et Claude sentaient leur profonde impuissance contre une foule perverse, cupide et défiante. Ils ne pouvaient racheter à prix d'argent la vie ni l'honneur de Christine; ils ne pouvaient désarmer par des menaces ou des prières cette haine instinctive dont les êtres vicieux et criminels poursuivent la faiblesse et l'innocence; ils ne pouvaient rassurer l'ombrageuse inquiétude des habitants de l'abbaye que par un gage apparent de dévouement, et, après s'être consultés à voix basse, ils résolurent d'assurer leur sécurité aux dépens de François Perrier.

En effet, ce dernier, voyant la Miji s'avancer vers Christine et toucher sa mante avec un geste de mépris familier, ne put se contenir davantage. Il saisit dans sa main les doigts raidis et parcheminés de la bohémienne, qui craquèrent comme de vieux sarments, et lui cria :

— Tante de Belzébuth, agenouille-toi devant cette sainte que tu as osé profaner de ton souffle infect! Rampe à ses pieds et demande-lui pardon! — La vieille poussa des grognements lamentables, et plusieurs bohémiens s'élancèrent à son secours; mais Perrier fit tournoyer son bâton ferré avec une si prodigieuse dextérité, qu'il maintint ses adversaires à une respectueuse distance. Les pauvres se mirent à hurler comme des mâtins qui ont bien envie de mordre, mais qui n'osent par crainte des coups suspendus sur leur échine. Miji se débattait comme un démon aspergé d'eau bénite, et ne voulut pas se prosterner. François, avisant alors une grande chaudière qui se balançait sur un tas de broussailles que deux enfants venaient d'allumer, toute remplie d'une eau plus ou moins limpide sur laquelle

surnageaient des canards et des poules, saisit Miji par la nuque et menaça de la tremper dans ce bain succulent. La vieille bohémienne se livra, pour échapper au baptême, à des contorsions extraordinaires qui firent pâmer de rire jusqu'au terrible Gorju lui-même; mais ce dernier, ne se souciant pas d'être bravé plus longtemps par un valet d'aveugle dans l'enceinte de son pouvoir, fronça le sourcil à la façon de Jupiter Olympien, et ordonna sèchement à Perrier de déposer à terre Miji et son bâton ferré. — Viens les prendre? — répliqua intrépidement François, sans se douter qu'il plagiait le héros de Sparte.

A cette insolente réponse, la face de l'abbé des Pauvres devint verte comme l'écume d'une mare stagnante. Il comprit qu'il fallait sauver à tout prix son prestige de coquin adroit et audacieux aux yeux de sa horde, qui ne respectait que la force. Il ne pouvait sans honte appeler à son aide, contre un seul homme, presque un enfant, la foule de ses bandits, aussi feignait-il de dédaigner un si mince adversaire.

Il s'avança nonchalamment vers lui, sans tirer son épée du fourreau, puis tout à coup il lança un vigoureux coup de pied contre la chaudière, qui culbuta, roula dans les jambes de François Perrier, et le fit trébucher comme un ivrogne.

Déjà le Bourguignon cherchait à se raffermir sur ses jarrets robustes, et ses yeux enflammés promettaient une rude représaille au maître de l'abbaye, lorsque Jacques et Claude, au lieu de se ranger à ses côtés pour le défendre, le saisirent par derrière et lui arrachèrent son bâton. Stupéfait, consterné, abasourdi de cette défection, il ne se sentit plus la force de résister et se laissa traîner aux genoux de Gorju, qui lui dit en souriant :

— Eh bien ! fanfaron, ça ne te réussit pas toujours de te déclarer le champion des belles !

— Oh ! sans la trahison de ces faux frères, tu n'aurais pas eu si bon marché de moi ! — s'écria Perrier. — Tu

n'oserais m'affronter à lutte égale. Tu n'es qu'un lâche voleur, un comédien de visage, de cœur et d'habit. Il n'y a pas de sang sur ta joue; il n'y a pas de sang dans ton cœur. Mais ne crois pas que cette noble demoiselle s'avilisse jamais jusqu'à mettre sa main pure et blanche dans ta main de proie, maintenant que tu as laissé ton masque. Je suis un honnête garçon, moi, je ne sais ni mentir ni tromper, et je ne crains pas de te le dire, devant ta troupe de larrons, que tu es bien digne de les commander, car de tous tu es le plus lâche!

Gorju haussa les épaules, et, s'adressant aux deux autres peintres :

— Merci, mes chérubins, — dit-il ; — bâillonnez-moi ce bavard. Nous déciderons plus tard de son sort.

Jacques et Claude obéirent.

— Tu vois, maître, ce que tu as gagné à vouloir défendre cette espionne! — reprit Miji qui, plus exaspérée que jamais, n'abandonnait pas son accusation. Gorju fixa sur Christine des regards presque suppliants, mais elle resta opiniâtrement silencieuse, sans quitter François Perrier des yeux. Une rumeur sinistre parcourut tous les groupes des pauvres. — Je crois, — ajouta Miji en traînant une longue corde grasse et souillée de boue, — que je pourrais maintenant lui prédire sa bonne aventure à cette princesse.

La vieille dame comprit le sens sinistre de ces paroles, et jeta un cri d'épouvante qui fit tressaillir Jacques et Claude.

Le premier se pencha doucement vers Zorah et chuchota quelques mots à son oreille. La jeune bohémienne pâlit; puis, se rapprochant de Christine, elle se coucha pour ainsi dire à ses pieds avec la grâce d'une jeune chatte qui sollicite une caresse :

— Miji, — dit-elle en dénouant sa chevelure par un geste de coquetterie enfantine, — veux-tu que je dise à nos frères pourquoi tu accuses cette pauvre demoiselle d'être une espionne. C'est parce qu'elle est jeune et que tu es vieille, parce qu'elle est courageuse et que tu es

poltronne, parce qu'elle est riche et que tu es pauvre, parce que le collier brillant qui enlace son cou blanc comme le marbre te fait envie, et que tu voudrais le voir pendre à ton cou noir et ridé. N'est-ce pas la vérité ?

— Sotte péronnelle ! — interrompit Miji furieuse, — tête écervelée ! va chanter comme un oiseau et danser comme une chèvre, mais ne te mêle pas des intérêts de la tribu. Il ne faut pas d'étrangère parmi nous. Une étrangère est toujours une ennemie qui guette nos secrets pour nous vendre. Voilà pourquoi je hais cette jeune fille. Serais-tu donc joyeuse, Zorah, de voir pendre aux arbres de la forêt les corps de tous les frères ?

— Mais tu ne crois pas cela, Miji, — s'écria vivement Zorah, — Toi qui es savante en magie, toi qui sais lire sur les figures le signe le plus secret et le plus fugitif de leur destinée, regarde donc le doux visage de cette blanche fiancée. Elle est belle comme un ange de lumière ; son esprit même est absent d'ici. Elle rêve peut-être à son enfance, peut être à l'avenir caressé dans des songes, mais elle ne pense pas au présent, mais elle ne nous entend pas. Pendant que nous croassons à ses pieds, son âme monte plus haut et prie Dieu.

— Eh bien ! que ne l'envoie-t-on le prier de plus près, — riposta la vieille bohémienne. — D'ailleurs elle n'a pas même voulu prêter le serment de ne point nous trahir.

— Crois-tu donc qu'une véritable espionne ne nous aurait pas juré tous les serments du monde ! — dit Zorah. Puis, saisissant une des mains pendantes de Christine, elle l'examina avec une attention profonde : — Par la science même que je tiens de toi, Miji, plus j'examine les lignes de cette main et plus j'affirme que nous ne courons aucun danger de la part de cette enfant. Elle est incapable de souhaiter même la mort de son plus cruel ennemi.

Miji, hideuse de colère et de haine, tordit presque

dans ses doigts crochus l'autre main de Christine, et s'écria :

— Je jure, moi, par cette science dans laquelle je suis la maîtresse et toi l'élève, qui si l'abbé des Pauvres épouse cette étrangère, l'asile de l'abbaye sera violé, et que tous ceux qui ont coutume d'y chercher un refuge feront ployer sous le poids de leurs cadavres les branches de la forêt. — Le silence mêlé de curiosité qui avait régné pendant ce débat, auquel la fiancée était restée seule insensible, fit place à de violentes invectives et à de sanglants reproches adressés à Gorju. Les deux peintres frissonnèrent et relâchèrent insensiblement les liens de François, dans la main duquel Jacques trouva moyen de glisser un couteau. L'influence de Miji semblait l'emporter décidément sur celle de Zorah, et la vieille bohémienne, fière de son triomphe, ajouta pour accabler d'un dernier coup sa rivale : — Écoute un conseil, ma mignonne. Veux-tu que je te dise, moi, pourquoi tu as défendu si vaillamment cette fière demoiselle que tu ne connais pas? C'est que toi aussi tu aimes un étranger. Tu as tort, ma pauvre Zorah, et je te prédis la ruine de ton amour. Nous devons aimer les oiseaux de notre plumage, ceux qui ont été couvés dans notre nid, et qui n'ont pas honte de voler d'une aîle aussi courte et aussi faible que la nôtre. L'aiglon ne doit pas nicher avec les fauvettes. — Quelques rires éclatèrent parmi les bohémiens, et Zorah, interdite, n'osa répondre. Miji, victorieuse, s'avança effrontément devant la triste fiancée de Gorju, et lui dit : — N'est-ce pas que tu es une espionne, toi?

La jeune fille abaissa son regard candide et étonné sur la hideuse vieille; puis elle lui répondit avec une douceur extraordinaire :

— Oui, je suis une espionne ; oui, je dénoncerai vos crimes si vous ne me faites pas mourir. Je ne suis pas de votre race; j'ai horreur de vous comme de l'enfer soulevé hors de ses abîmes et débordant sur la terre; ces murailles me semblent tâchées de sang innocent

qui crie vengeance. L'esprit du mal vous inspire. Vous volez la guenille du misérable comme la bourse du riche, le berceau de l'enfant comme le rosaire du prêtre, le voile de la veuve comme le filet du pêcheur, le bœuf du laboureur comme le cheval du soldat. Je vois sur ce bahut des vases sacrés; je vois des coupes renversées sur un autel à moitié brûlé. Vous volez dans la nuit et vous vous sauvez; vous incendiez les granges et les étables et vous vous sauvez; vous êtes des bandits honteux qui aimez à vivre du travail et de l'épargne d'autrui, comme le frelon, mais qui n'osez même conquérir votre proie comme l'aigle, au prix de votre sang. Ah! vous pouvez me tuer, étouffer ma voix, éteindre mes yeux, mais vous ne pouvez me rendre votre complice. Être haïe de vous, être insultée par vous, être tuée par vous, voilà ce qui sera pour moi un honneur insigne. Ah! quand je pense que sous cette friperie de gentilhomme le glorieux abbé des Pauvres avait trompé ma mère, et que j'ai failli devenir la femme de ce larron hypocrite! Merci, vieille Miji, merci à toi qui m'as révélé la fourberie, à toi qui m'as sauvée! Oh! la mort me paraîtra heureuse puisqu'elle m'épargne une honte contre laquelle mon cœur se soulevait instinctivement de dégoût.

Gorju resta impassible, malgré ces preuves humiliantes de mépris.

Il regardait avec une sorte d'admiration cynique le visage enflammé de Christine, et murmurait :

— Quelle est belle et que je l'aime ainsi, ardente et passionnée dans sa colère! Qu'il sera plaisant de souffler sur ce tonnerre et de le faire ramper sous mes pieds comme une flamme obéissante et légère. Tu me hais donc bien, rebelle fille? — demanda-t-il soudainement.

— Vous haïr! — reprit-elle. — Non, j'ai pitié de vous comme d'un insensé plus aveugle à la loi de Dieu que les bêtes féroces et inintelligentes qui cherchent leur pâture au hasard dans les bois ou les déserts.

— Vous vous trompez, Christine, — dit Gorju avec une feinte douceur ; — j'ai toujours suivi la loi de Dieu.

— Blasphémateur, — s'écria-t-elle, — verse le sang des hommes, mais n'outrage pas le ciel !

— Le ciel ! — répéta l'abbé des Pauvres avec un sourire sardonique ; — mes paroles n'ont pas d'écho si haut : mais regardez autour de vous, Christine, et vous comprendrez que j'ai dit la vérité. Dieu n'a-t-il pas voulu que, à côté de la plante salutaire, on vît éclore des fleurs vénéneuses ? Dieu n'est-il pas l'esprit du mal et le génie de la destruction, puisqu'il a fait de ce monde le théâtre d'une lutte effroyable et perpétuelle entre tous les éléments et toutes les forces aveugles de la nature ? N'est-ce pas lui qui allume les terribles éruptions des volcans qui engloutissent des villes entières, et sépare-t-il dans ses arrêts les cités innocentes et pieuses des Sodomes et des Gomorrhes maudites ? N'a-t-il pas peuplé les airs d'oiseaux de proie, les abîmes de l'Océan de poissons de proie, les glaciers et les déserts de sable d'animaux de proie, les ruines même d'insectes de proie ? Comment les hommes de proie seraient-ils plus criminels que l'ours, le tigre ou le lion, en obéissant à leur destinée ? Dieu a engendré les êtres animés pour se servir réciproquement de pâture les uns aux autres. Il a proportionné leur force, leurs armes, leurs défenses à leur appétit. Il les a créés pour la lutte ; il leur a dit : « Tu ne vivras que par la guerre. La force sera la justice. Malheur aux vaincus ! » Jamais il n'a frappé de sa foudre le conquérant qui, pour graver son nom dans la mémoire des hommes, exterminait des peuples, incendiait des capitales et changeait de fertiles empires en steppes arides. Toujours la mouche s'est prise dans la toile de l'araignée.

Christine écoutait avec terreur ces anathèmes contre la divinité qu'elle adorait comme l'émanation du beau et du bien. Jamais sa pensée n'avait été si violemment

détournée de sa voie pieuse et tendre. Ces moqueries effrontées lui faisaient horreur, et pourtant elles ébranlaient sa raison.

— Blasphémateur, — s'écria-t-elle, — tais-toi !

— Je veux éclairer votre esprit obscurci par les divagations des moines, — reprit Gorju avec l'accent impérieux de l'homme habitué au commandement, — Si Dieu n'était pas un esprit malfaisant, il ne permettrait pas au mal de triompher sur la terre et d'être l'essence même de la création. Pourquoi le faible serait-il impitoyablement opprimé par le fort, et le pauvre par le riche, ce qui est la source de la servilité et de la ruse, de l'hypocrisie et du mensonge? Pourquoi, non content de torturer l'homme en allumant dans son sein tous les tisons des passions, depuis la pâle envie jusqu'à l'orgueil implacable et féroce, en défigurant son corps par la laideur originelle, par le vice ou par les infirmités, en rendant son cœur dupe de sa confiance, de son amour, de sa vertu, pourquoi a-t-il encore amassé sur lui les misères de la famine, de l'inondation, de la tempête ? Pourquoi, dans la crainte que l'homme échappât à tant de maux, a-t-il inventé les supplices, ces agonies savamment graduées ? Et comme il a pensé que les bras des bourreaux pourraient se lasser de ces tâches sanglantes, il a inventé les maladies, qui frappent indifféremment l'enfant dans son berceau et le juge à son tribunal, le père à la charrue qui nourrit une famille, l'oisif voluptueux dans son bain, et le prêtre à l'autel où il priait ce Dieu clément. Et la maladie ne lui a pas suffi ; elle frappait pas à pas, lentement, comme un assassin vulgaire mal payé et méprisé, qui étrangle sa victime à l'écart. Alors, comme ces glorieux conquérants adorés des hommes parce qu'il les écrasent sous le pas de leur cheval et que derrière eux les fleuves charrient des bataillons de cadavres, alors ce Dieu de colère, qui n'a jamais connu la justice et la miséricorde, a soufflé sur les nations l'épidémie et la peste. L'herbe a pu croître dans les

rues de ces Babylones industrieuses et remuantes comme des ruches d'abeilles, dont il ne restait que des murs, des statues et des temples.

— C'est la voix du démon que j'entends! — interrompit la jeune fille en regardant avec stupeur l'étrange faiseurs de sermons qui osait s'attaquer à Dieu; cette éloquence emportée et brutale, dont les éclairs jetaient des doutes dans sa conscience troublée, la remuait involontairement, et elle cherchait en vain un appui autour d'elle pour résister à cet entraînement.

— Embrasse la croix de ton rosaire, Christine, — lui dit tout bas sa mère.

La jeune fille n'eut pas plutôt serré son chapelet dans ses mains et pressé la sainte image sur ses lèvres qu'elle éprouva un soulagement merveilleux.

— Christine, prouvez-moi donc que je me trompe? — poursuivit Gorju. — Est-il juste que ce Dieu permette aux hommes de s'exterminer sous prétexte de lui témoigner leur foi d'une manière qui lui soit plus agréable? Est-il juste qu'il y ait sur terre des tribus proscrites, comme les bohémiens, des nations dévouées à l'oppression et au mépris, comme les juifs, des serfs attachés à la glèbe, des esclaves vendus comme une marchandise ou un bétail au plus offrant? Et, si Dieu veille sur les créatures qui lui sont fidèles en vivant dans la pratique de la charité et de l'amour du prochain, pourquoi donc êtes-vous tombée au pouvoir de l'abbé des Pauvres, qui n'a pitié, lui, ni des pleurs ni des supplications de l'innocent? Reniez ce Dieu lâche, débile et inerte, croyez-moi, Christine, et prenez part avec moi aux récompenses dont nous comble le Dieu vengeur que nous servons de notre mieux.

— Arrière! tentateur de grand chemin! — s'écria Christine avec l'accent de la plus vive indignation, — Crois-tu donc m'éblouir par tes mensonges? Oui, le mal existe sur la terre; oui, souvent il semble triompher sous la couronne des rois et sous la toque des juges; oui, la guerre, ce souffle infernal, soulève sans

cesse le monde et en fait un champ de bataille où le sang des faibles engraisse les forts; mais ne sais-tu pas que ce monde n'est qu'un exil ou un passage, et cette vie une épreuve?

— Maxime commode pour les riches et les puissants, — objecta Gorju. — Pauvres, grelottez sous vos guenilles effrangées par le vent d'hiver; pauvres, aiguisez vos dents sur les os dédaignés par les chiens, mais ne murmurez pas et ne volez pas! Priez Dieu pour les riches qui boivent le vin vieux dans des coupes d'or, qui chassent le gibier dans leurs forêts et dans les blés du paysan, qui dorment sous des baldaquins de damas, et qui font l'aumône à vos plus jolies filles.

Les pauvres applaudirent leur abbé en riant; mais la jeune fille, serrant toujours dans sa main la petite croix qui semblait lui communiquer une force extraordinaire, l'interrompit :

— Tes blasphèmes ne pourront souiller l'éternelle vérité, seigneur de contrebande! Tes railleries n'obscurciront pas la lumière qui brille aux yeux de tous les vrais chrétiens. Le mal est de source divine, puisque Dieu lui a permis de s'insinuer en nous comme le ver au cœur du fruit. Mais il nous a donné en même temps une âme libre pour résister au mal sur cette terre, une âme immortelle pour recevoir le châtiment de son péché dans l'abîme ou la palme de sa victoire dans le ciel.

— Ce sont là des contes à dormir debout, ma jolie prêcheuse, — reprit Gorju; — Dieu est-il descendu à ton chevet pour te prédire cette vie future, et t'a-t-il donné des arrhes?

— Oui, misérable! — s'écria Christine emportée par une sainte indignation, — il a donné à tous les hommes un gage précieux de son amour et une merveilleuse caution de ses promesses.

— Et quel est ce gage! — demanda en ricanant l'abbé des Pauvres.

— Son fils, — répondit la jeune fille avec une touchante exaltation. Gorju resta silencieux, car beaucoup

de ces bandits, qui ne se faisaient aucun scrupule de blasphémer Dieu, n'en étaient pas moins dévôts au Christ et à la Madone. La jeune fille continua d'une voix douce et calme : — Jésus ne s'est-il pas soumis aux misères et aux angoisses de l'homme? N'a-t-il pas dépouillé sa divinité pour souffrir dans son corps, dans son esprit et dans son âme? n'a-t-il pas accepté toutes les humiliations, toutes les ignominies, tous les faux jugements? l'ignorance, l'injustice et l'envie l'ont-elles épargné? n'a-t-il pas connu la faim et les coups de verges? a-t-il repoussé l'éponge imprégnée de vinaigre et de fiel? Et cependant nul ne l'a entendu maudire César et les pharisiens. Le martyre terrestre et la résignation sont des mérites dont la récompense n'est pas de ce monde; tu vois bien, — ajouta-t-elle en s'adressant à Gorju, — que tu n'obtiendras aucun empire sur moi, et que l'obstination d'une pauvre fille saura lasser tes ruses hypocrites comme ta cruauté.

— Peut-être! — répliqua l'abbé des Pauvres en souriant. — Je t'aime bien ainsi, belle Christine, déclamant ton sermon avec l'éloquence d'un docteur. Vraiment ce serait nuire aux âmes vaillantes dans leur foi que de te garder avec nous et de les priver d'une si féconde moisson de bonnes paroles. D'ailleurs, tu n'aurais qu'à convertir nos chers et amés vassaux et à leur persuader que leur misère est une grâce de Dieu. Tout bien considéré, ma noble fiancée, vous êtes libre. — A cette conclusion inattendue, Christine tressaillit; une rumeur de surprise et de colère agita les groupes des pauvres. Gorju promena un regard impérieux sur la foule, et cria : Silence! avec l'autorité d'un huissier au tribunal. — Vous êtes libre, — reprit-il froidement, — de sortir de l'abbaye et de poursuivre votre voyage, ou même d'aller nous dénoncer, si tel est votre bon plaisir. Après tout, les barigueIs ont de trop gros ventres, et les archers de dame Justice sont trop poussifs pour que nous ne soyons pas dénichés quand ils jetteront le filet sur notre refuge.

— Libre! — répéta Christine toute tremblante d'émotion, quoiqu'elle gardât au fond du cœur une vague incrédulité. — Libre ! — Elle ressentait cette sorte d'étonnement qui trouble l'oiseau dont la cage s'est ouverte et qui n'ose essayer ses ailes; elle était prête pour la lutte et pour le supplice, mais non pour la liberté. Elle regardait avec anxiété le rire sardonique de Gorju. — Quoi ! — dit-elle encore, — vous me délivrez vous-même, vous lâchez votre proie, vous avez honte de vos violences! vous n'êtes donc pas si méchant que je le croyais; mon mépris ne vous a pas irrité; vous faites grâce à l'humble fille qui vous a bravé, lorsque d'un mot, d'un signe, d'un regard, vous pouvez vous venger de sa hardiesse et de ses dédains ! Ah ! s'il est bien vrai que vous me rendiez la liberté, si cette clémence ne cache pas un piége, je vous ai mal jugé, monsieur.

L'abbé des Pauvres sourit bénignement.

— Ma pauvre enfant, je n'aime pas à contraindre les cœurs, — répondit-il avec une douceur sournoise; — le beau mérite de baiser une main qui tremble sous vos lèvres ou qui vous repousse, d'emporter dans ses bras une belle qui se débat, dont les yeux vous insultent, dont la bouche vous menace ! Ce sont là des victoires dignes d'un soldat ivre au sac d'une ville. Autant vaut se glorifier d'avoir tué un ennemi désarmé ou un moribond. Vous êtes libre, Christine. Faites place, mes enfants! — La jeune fille stupéfaite fit quelques pas en avant. Miji recula devant elle, et les groupes s'ouvrirent. — Combien il est plus doux, — reprit Gorju toujours souriant, — de voir celle qu'on aime consentir à vous tendre loyalement la main, à se rapprocher de vous, à implorer de votre générosité quelque grâce des yeux ou des lèvres, à ne pas craindre de s'humilier devant l'homme qui peut décider de la vie ou de la mort de tous les êtres auxquels l'attachent les liens du sang et du cœur.

Christine, surprise par ces paroles obscures et équi-

voques, s'arrêta soudainement comme saisie d'une défaillance.

Elle tourna la tête et ne vit pas sa mère.

La vieille dame avait voulu la suivre; mais, sur un signe de Gorju, Miji s'était empressée de la repousser.

— Viens donc, ma mère! — s'écria la jeune fille troublée.

— Oui, voilà le triomphe que j'envie, — ajouta l'abbé des Pauvres. — Je serais heureux d'entendre des prières et des supplications sortir d'une bouche charmante qui n'a su trouver pour moi que des menaces ou des injures. Je serais heureux de voir l'audacieuse enfant qui m'a traité comme un laquais, et qui eût voulu faire crouler le ciel sur moi, se traîner suppliante à mes genoux et me demander comme un bienfait ce qu'elle a repoussé comme un outrage. Mais pourquoi donc ne partez-vous pas, Christine? Faut-il vous répéter que vous êtes libre, que personne ne fera obstacle à votre fuite, et n'avez-vous plus hâte de sortir de ce repaire immonde! Place, mes enfants, place!

— J'attends ma mère, — répliqua Christine épouvantée de voir la bohémienne retenir la vieille dame qui tentait vainement d'avancer.

— Votre mère! — dit Gorju en feignant la plus profonde surprise; — mais il n'a pas été question de votre mère, la belle! Je la garde comme otage de votre discrétion; n'abusez pas de ma faiblesse.

— Avez-vous donc cru que j'abandonnerais ainsi celle pour qui je donnerais cent fois ma vie? — répliqua la jeune fille d'une voix altérée, tandis que des larmes ruiselaient sur ses joues; — mais je n'ai jamais quitté ma mère, mais j'aime mieux une prison avec elle que la liberté, si cette liberté doit me coûter une séparation impossible.

— Il ne m'est pas permis d'être prodigue de grâces à ce point, — dit froidement l'abbé des Pauvres. — Les portes de l'abbaye vous sont ouvertes, Christine. Le mi-

racle est assez rare pour que vous en profitiez sans plus d'hésitation.

— Je ne quitterai pas ma mère ! — reprit-elle en écartant Miji d'un geste rapide et en saisissant la main de la vieille dame.

— Vous faites bon marché de votre liberté et de votre honneur, madame, — dit ironiquement Gorju. — Il faut avouer que les femmes sont plus mobiles et plus capricieuses que les vagues de la mer. Tout à l'heure j'étais un monstre parce que je vous retenais prisonnière maintenant je me montre bonhomme au possible; j'abaisse la grille de la cage, et le gentil oiseau ne veut plus s'envoler. Faites donc à votre guise ; mais vous ne pouvez rester à l'abbaye, sachez-le bien, qu'aux conditions rejetées par vous avec tant de dédain.

La pauvre Christine se sentit vaincue; la torture morale ingénieusement appliquée par l'abbé des Pauvres était au-dessus des forces d'une jeune fille aimante et sans expérience de la vie.

— Sauve-toi, sauve-toi ! — dit sa mère d'une voix sourde et brisée.

— Partez, mademoiselle, partez ! — disait le regard du Bourguignon, qui essayait vainement de rompre ses liens.

— Quant à vos amis, — poursuivit tranquillement l'abbé des Pauvres, ils vont s'enrôler dans notre bande de bonne grâce, ou ils seront immédiatoment pendus, à commencer par ce gaillard auquel je portais quelque intérêt par reconnaissance des services qu'il a eu la chance de vous rendre.

— Pendu ! — s'écria Christine atterée, en fixant un regard troublé sur Francois Perrier.

— Oh ! il ne souffrira pas beaucoup, madame, — reprit Gorju, — nous avons des corbeaux de potence qui n'ont pas leurs pareils pour tresser un nœud coulant et lancer le patient en un tour de main dans l'éternité. Votre compagnon n'aura pas le temps d'éternuer qu'il aura déjà comparu devant Dieu le Père.

Christine tomba agenouillée:

— Oh! j'ai péché par orgueil, Seigneur, mon Dieu! vous m'avez punie; j'ai cru être assez forte pour défier les bourreaux, et vous m'avez rendue plus faible et plus peureuse qu'un enfant! Je n'ai pensé qu'à mes souffrances, et vous me punissez en me faisant souffrir dans l'agonie de ceux qui m'ont aimée et servie! Seigneur, mon Dieu, pardonnez-moi! — Puis regardant l'abbé des Pauvres avec des yeux pleins de larmes: — Est-ce bien vrai ce que vous me dites là? n'est-ce pas une vaine menace pour m'éprouver? oserez-vous bien, si je pars, garder dans cette sacrilège abbaye ma mère, qui ne pourra vivre privée de son enfant? Ne savez-vous pas que ce serait la tuer par le plus cruel des supplices? Oserez-vous bien condamner à une mort infâme ce jeune homme dont le crime est d'avoir été bon, généreux, charitable envers ceux que vous voliez et que vous trompiez? Oh! ma tête s'égare! ayez pitié de moi! ne prolongez pas cette torture!

— Miji, apprête ta corde! — dit froidement Gorju; — prépare ton âme, intrépide François!

— Oh! vous ne commettrez pes ce crime inutile et lâche! — s'écria Christine en se traînant aux pieds de Gorju. — Voyez! je vous supplie de faire grâce, je m'humilie devant vous; n'est-ce pas là ce que vous désiriez, ce que vous demandiez, ce que vous exigiez de moi?

— Vous savez que je ne puis accorder cette grâce qu'à ma fiancée, lorsqu'elle aura prête le serment de ne pas trahir les secrets de l'abbaye? — dit Gorju avec une sorte de dignité.

— Je le sais, — répondit Christine dont le corps frissonnait, et qui n'osait lever les yeux sur le Bourguignon, bâillonné et garrotté. — Je jure de ne jamais vous dénoncer, je jure de n'appartenir jamais à un autre homme!

Le visage de François Perrier se couvrit d'une si effrayante pâleur que ses deux amis se penchèrent sur

lui, croyant que son cœur s'était brisé dans une contraction violente et qu'il allait mourir.

— C'est bien ! — dit l'abbé des Pauvres, qui ne put dissimuler son orgueilleuse satisfaction. — Vous pouvez vous retirer, Christine, Zorah, accompagnez ces dames dans la cellule du prieur, et veillez à ce que rien ne leur manque. Eh bien ! bonne Miji, es-tu contente ? demanda-t-il à la hideuse bohémienne.

— Contente de voir notre abbé épouser une mijaurée qui ne saurait pas tuer un poulet sans tomber en pâmoison, non certes ! — répliqua Miji. — La femme du chef doit savoir courir aussi vite qu'un cheval pour donner l'alarme, déguiser sa voix, son visage et son regard, de façon à dépister le plus défiant geôlier, traverser une rivière à la nage, vider trois bouteilles sans s'enivrer, parler notre langue de Bohême, cracher sur la croix au besoin, et voir les archers dans les ténèbres.

— Diable, voilà un catalogue de vertus qu'il n'est pas facile de trouver réunies, — dit Gorju en hochant la tête, — et je ne sais trop si tes filles à elles trois possèdent toutes ces qualités, Miji. Je doute que la bossue sache suffisamment se déguiser, et que la boiteuse puisse devancer même un cheval normand à la course. Quand à la borgne, il serait dangereux de se fier à sa vigilance, si les archers tentaient de nous surprendre de deux côtés à la fois.

Une hilarité générale accueillit la réponse de l'abbé des Pauvres aux hargneuses observations de la bohémienne. Alors celle-ci, écumant de rage, s'écria en montrant Christine :

— Croyez-vous donc que cette nonne manquée saurait supporter la torture si on serrait ses pieds mignons dans des brodequins de fer ?

La jeune fille la regarda avec une expression de mépris et de dégoût indicible ; puis, lui tendant ses mains blanches :

— Serrez donc mes poignets avec cette corde que vous destiniez au cou du valet de l'aveugle, dit-elle

fièrement, — et vous verrez si la douleur m'arrache une parole ou un cri.

Mîji, prise au mot et emportée par sa haine envieuse, s'avança précipitamment et enroula la corde luisante autour des poignets délicats de la jeune fille, mais ce trait de courage naïf et spontané avait désarmé les pauvres les plus hostiles, leur colère était tombée et leurs visages exprimaient une sorte d'admiration dont Gorju profita habilement pour mettre fin à cette scène odieuse.

— Bien, Miji ! — dit-il à la vieille. — Tu te connais en épreuves, serre la corde de toute ta force; mais je te préviens, que si le sang jaillit, tu recevras pour ta maladresse cent coups de fouet de l'armasch. La bohémienne s'arrêta et fit une grimace médiocrement joyeuse; cependant elle se remit à la besogne. — De plus, — continua l'abbé des Pauvres, — si ma fiancée tient parole, c'est-à-dire si tu ne peux lui arracher une plainte, tu seras pendue avec cette même corde à la plus haute branche de la forêt.

Cette fois la peur l'emporta sur la haine.

Miji lâcha la corde et se sauva de toute la vitesse de ses jambes grêles, en s'ouvrant un passage dans la foule à l'aide de ses coudes pointus.

Zorah se hâta aussitôt d'obéir à l'ordre de Gorju, et disparut avec les pauvres femmes, tandis que Jacques et Claude transportaient dans une salle qui servait d'infirmerie leur compagnon tout grelottant d'une fièvre ardente.

Quand aux habitants de l'abbaye, ils eurent bientôt noyé au fond des bouteilles le souvenir de ces tableaux tragiques. Un joyeux vacarme succéda aux colères qui venaient d'agiter cette population nomade, et toute la nuit les rasades, les défis, les danses, les quolibets, les dés ou les ferraillades amusèrent ces enfants du crime, de l'oisiveté et de la débauche.

V

IL NE FAUT PAS TROUBLER UN ROI QUI APPREND A DRESSER DES PIES-GRIÈCHES

Pour bien vous faire démêler les fils mystérieux de ce récit, je suis obligé, mes chers amis, de revenir quelques semaines en arrière et de vous transporter, comme par un coup de baguette magique de cette odieuse abbaye des Pauvres, où nous laisserons la belle Christine, et ses braves compagnons, en plein Louvre, à la cour de la reine régente Marie de Médicis.

N'oubliez pas que l'humble et familier épisode d'une obscure biographie d'artiste à laquelle vous prêtez une attention si soutenue, se passait à une époque des moins glorieuses de notre histoire, mais aussi des plus singulières et des plus intéressantes.

La France, que les guerres de la Ligue et de la réforme avaient mise à deux doigts d'un démembrement, au milieu des convulsions d'une anarchie sociale et religieuse soigneusement attisée par le soufflet d'or de l'Espagne, la France avait recousu ses tronçons palpitants et épars avec l'épée huguenote de Henri IV, baptisée et bénie par le pape.

Longtemps l'Espagne n'avait vu dans le Béarnais qu'un joyeux vert-galant, risquant sa peau pour embrasser une jolie meunière sous les arquebusades, vidant son épargne sous les jupes d'une belle duchesse, un insouciant batailleur amoureux du tapage de la guerre, un calviniste opiniâtre et convaincu qui voulait escalader le trône la Bible à la main. Aussi ne craignait-

elle pas ce schismatique qui était obligé d'assiéger sa capitale et de prendre son royaume de force. Mais quand ce faux bonhomme se fut démasqué, et que sous le jovial soudard la maison d'Autriche découvrit le grand roi, le politique gascon, patient, rusé, hardi, populaire, souriant au prêche et à la messe, gardant l'épée levée pour les uns et la bourse ouverte pour les autres, elle eut peur et se sentit perdue.

Elle ne pouvait mépriser le profond gouailleur qui avait fait tomber devant lui les murailles de Paris avec cette phrase, plus victorieuses que les trompettes de Jéricho. « *Un royaume vaut bien une messe!* » comme ces Valois énervés, voluptueux et bigots qui ressentaient par accès le courage du champ de bataille et de l'assassinat, mais qui se rapetissaient dans l'ombre du palais devant les grands gentilshommes de la maison de Lorraine.

Les Guise n'avaient pas eu l'audace rapide de Pépin; aux états de Blois, par un excès d'orgueilleuse confiance, leur chef trébucha dans un linceul sanglant qui remplaça pour lui le manteau royal; ce sceptre qu'ils avaient volé dans leur pensée, que leur épée avait soutenu vacillant aux mains de Henri III, et qu'ils n'osèrent pas ramasser dans son sang en bénéficiant du crime de Jacques Clément, le Béarnais le revendiqua comme son héritage. Il n'hésita pas à payer d'une apostasie la couronne catholique, et à acheter à beaux deniers comptants la soumission des gouverneurs de provinces ou des places fortes.

Henri IV reprit l'œuvre de Louis XI, qui devait continuer après lui Richelieu. Voulant concentrer dans l'autorité royale les forces vives et l'unité du pays, il ne pouvait rester le chef de la réforme adoptée avec tant d'empressement par la noblesse féodale, qui y avait trouvé un merveilleux point d'appui et un prétexte spécieux de résistance au pouvoir monarchique. Ce Gascon, patient comme un Flamand, avait senti la pointe des piques égratigner son pourpoint

et le vent des balles courber les plumes de son chapeau dans la grande tuerie nocturne commandée par Charles IX. Il avait compris la cause logique du succès de la Saint-Barthélemy. Le peuple était catholique. Comme Henri voulait être le roi de ce peuple, et non le chef d'une oligarchie remuante et factieuse, il abjura. Il cessa d'être le premier des gentilshommes pour devenir un roi populaire. Le procès et la condamnation de Biron, tel fut le terrible gage que Henri donna aux communes contre la noblesse. De ce jour le roi de France n'eut plus de pairs.

La seule faute que commit ce grand homme, si fin et si délié, ce fut son mariage avec Marie de Médicis, et encore en fut-il averti par son instinct politique, car voici l'observation qu'il fit à son ami monsieur de Rosny, duc de Sully : « Étant de la même race que la » reine mère Catherine, qui a fait tant de maux à la » France et encore plus à moi en particulier, j'ap- » préhende cette alliance de peur d'y rencontrer aussi » mal *pour moi*, les miens et l'État. » L'Espagne respira ; elle trouvait le défaut de la cuirasse. Autrefois l'Anglais avait brûlé Jeanne d'Arc comme sorcière ; sorcière en effet ! car elle avait fait ce miracle de sauver la France mutilée, trahie et perdant sa foi en elle-même ; l'Espagne paya des docteurs qui prêchèrent le régicide : elle aiguisa et fit bénir le couteau de Ravaillac.

La reine, impatiente du joug conjugal, jalouse et inquiète des infidélités d'un mari trop nomade en amours, entretenue dans ses ombrages et ses querelles domestiques par des favoris italiens de basse extraction, qui la flattaient dans la langue de son pays, la reine semblait avoir hâte de régner, ou plutôt de faire asseoir ses valets sur les marches du trône. Un odieux soupçon flétrit ses honteuses amitiés, et la veuve du grand Henri fut accusée de s'être réjouie de ce coup de couteau qui saignait la France aux quatre veines.

Sully, ce conseiller hargneux et rigide du roi mort, tomba du pouvoir au fond d'une triste obscurité, en-

traînant dans sa chute tous ses vieux compagnons de guerre. Leonora Galigaï, femme de chambre favorite de la reine, sèche et jaune échappée de Bohême, put infliger au royaume un nouveau maire du palais dans la personne de son mari le beau Concino Concini, un ancien valet de Florence. Ce parvenu gouverna les finances avec l'insolente avidité d'un affranchi de la Rome impériale. Sorti de la poussière, il craignait d'y retomber. Il n'avait ni alliances ni famille qui pussent lui servir de rempart contre la mauvaise fortune. Il n'était empêché par aucun lien d'honneur ou de conscience. La misère d'un pays étranger ne pouvait l'émouvoir. En un mot, la reine de France avait confié les clefs de sa maison à un maraudeur qui gaspillait l'impôt et l'épargne, et qui vendait sous main à l'Espagnol l'armée, les flottes, les forteresses, enfin jusqu'au sol même qu'il était chargé de défendre. Faut-il s'étonner si la réforme menacée s'inquiétait et essayait de prendre ses sûretés; si la féodalité encore vivace se remuait de tous côtés, soulevait contre les Florentins une marée montante de mépris et de colères, conjurait et s'armait au nom du jeune héritier de Henri, délaissé à dessein dans un abandon végétatif.

Louis XIII n'était encore qu'un adolescent solitaire, timide, maladif et défiant, dont on prolongeait complaisamment l'enfance livrée à d'indignes et puérils amusements. On ne pouvait compter sur lui pour encourager la haine sourde des Parisiens et la faire éclater en séditions, ni pour couvrir de son nom les brigues et les factions des princes. D'ailleurs il aimait sa mère autant que son cœur incertain et glacé pouvait aimer ; sa soumission pour elle faisait de ce jeune roi l'esclave couronné d'un valet de Florence. Les favoris se plaisaient à dégrader, par la pratique minutieuse des exercices de religion et par l'habitude de plaisirs ridicules, ce frêle rejeton dont le pâle fantôme protégeait leur usurpation.

Cependant, plus la puissance de Concino Concini sem-

blait s'affermir, plus la conjuration de la noblesse contre cet avide et insolent étranger recrutait de partisans. Le prince de Condé était l'âme de ce complot formidable auquel s'étaient déjà associés messieurs de Vendôme du Maine et de Bouillon. Seul, le duc d'Epernon, gouverneur de Guyenne, celui qui s'était rendu aussi puissant et aussi indépendant qu'un prince souverain, celui dont l'épaule touchait l'épaule de Henri IV lorsque le couteau de Ravaillac ouvrit la poitrine du roi, celui que la rumeur publique accusa d'avoir été le complaisant du crime, dont il resta le témoin impassible, le duc d'Epernon hésitait entre la fortune ascendante de Concini et la rébellion altière de Condé, qui voulait renouveler Guise.

C'était un bon temps pour les aventuriers de cape et d'épée, comme vous voyez. La France était pauvre, mais Concini était riche de trois millions d'or. Malgré les édits impuissants, la vie était gaiement occupée par les orgies aux cabarets, les duels au pré aux Clercs, les sermons burlesques aux chaires des églises, les rendez-vous galants chez les baigneurs-étuvistes, les jeux effrontés au tripot et les voleries en pleine rue. Paris était un immense coupe-gorge très-habité, où jour et nuit la meute affamée des seigneurs, c'est-à-dire les pages et les laquais, confraternisant avec les tire-laine et les coupe-bourses, tenaient le haut du pavé, enlevaient les femmes, rossaient ou volaient les maris, et faisaient la chasse à la justice, representée par le guet au pas lourd. Le Louvre même était infesté de gentilshommes de contrebande qui vivaient de rapine, mais qui ne manquaient pas de venir faire la haie, chaque jour, sur le passage de la reine régente et de son favori.

Par un de ces tristes matins où la brume de la Seine enveloppe comme d'un blanc linceul ce palais aux souvenirs tragiques, le jeune roi venait de se réveiller harassé et fiévreux des songes de sa nuit. Neuf heures sonnaient à l'horloge du Louvre. Il détira ses bras en bâillant, et promena autour de lui des regards ternes et

indécis. Ses grands yeux, toujours voilés, et ses paupières rougies par l'insomnie jétaient une ombre mélancolique et sérieuse sur son pâle visage, un peu long, mais fièrement rehaussé par un nez aquilin et un front élevé qui donnaient à son profil un caractère de beauté antique.

Il parut surpris de ne pas apercevoir penché à son chevet le jeune Albert de Luynes, son ordinaire, qui avait l'habiude d'attendre son réveil, et il ne put s'empêcher d'en témoigner aussitôt son mécontentement à Pluvinel, son maître d'équitation et le plus habile écuyer de France, qui se tenait debout et découvert, dans une attitude respectueuse, à l'autre bout de la chambre.

— Ah ! j'ai trop dormi, — dit-il d'une voix dolente. J'en suis las. Allons ! le brouillard se fond en pluie ce matin ; je ne pourrai pas monter à cheval, mon bon Pluvinel, et nous n'irons pas chasser. Mais sais-tu où s'est fourré cet étourdi d'Albert ? Ah ! le maudit paresseux ! Je gage qu'il dort encore. Cependant il est fort, lui, — ajouta-t-il avec un soupir de regret, — il n'a pas d'insomnies, il est heureux. Croirais-tu, Pluvinel, qu'il m'est arrivé de le regarder dormir pendant des heures entières, en récitant mes prières ! Oh ! il n'est pas roi, le pauvre ami !

— Sire, je ne crois pas que M. Albert de Luynes repose en ce moment, — répondit gravement l'écuyer, — car son lit est vide.

— Son lit est vide ! — répéta Louis XIII avec stupeur. — Ah ! voilà donc comme je suis servi par les gentilshommes ordinaires de ma chambre. On me néglige, on m'abandonne, bientôt on m'oubliera tout à fait.

Et, sa colère montant comme celle de tous les gens faibles tant qu'ils ne trouvent pas de résistance, il frappa de son poing fermé la colonne torse de son lit à baldaquin.

— Il est constant, — reprit avec un flegme impertu-

bable l'écuyer, qui crut devoir s'associer à la mauvaise humeur de son maître, — que M. Albert de Luynes manque à son devoir.

— Dis donc à tous ses devoirs, mon bon Pluvinel ! — s'écria le jeune roi enchanté de cet encouragement. — Il mériterait certes que je me plaignisse immédiatement à ma mère de ses déréglements. Sur un mot de moi, Concini le chasserait, car il ne l'aime pas. Peut-être est-ce là le motif de mon amitié pour lui. Garde donc le silence sur tout ceci, Pluvinel, car on m'ôterait Albert, et c'est le seul de mes ordinaires qui m'amuse. Les autres me flattent, mais ils s'ennuient avec moi. Je ne suis pas dupe de leurs simagrées. Mont-Pouillant, le fils du duc de la Force, ne rêve que politique ; un autre ne songe qu'aux dames, Albert s'amuse à m'amuser.

Pluvinel essaya de détendre ses traits sérieux dans un sourire complaisant.

— Sire, tous ceux qui vous aiment, — répliqua-t-il avec dignité, — aiment M. de Luynes. Et tenez, quand on parle du loup...

Au même instant la porte s'ouvrit, et un beau grand jeune homme s'élança dans la chambre du roi en s'écriant :

— Je gage, sire, que vous disiez du mal de moi à ce pauvre Pluvinel, et que vous l'embarrassiez fort. J'arrive à temps pour le délivrer.

Un sourire fugitif dérida la physionomie triste de Louis XIII lorsqu'il vit bondir jusqu'à son lit son joyeux ordinaire.

Albert de Luynes était un charmant gentilhomme, aux cheveux très-blonds, à la taille élancée, au port de tête fier et hardi ; pour se dissimuler à lui-même l'absence d'une barbe retardataire, il avait pris l'habitude de caresser son menton stérile avec une petite baguette d'ivoire. Son costume était riche, élégant et sévère, car il portait sous son manteau de velours noir un pourpoint de satin de la même couleur, et son cou

était emprisonné dans une fraise ou rotonde à double rang de dentelles. Des plumes blanches flottaient gracieusement sur son feutre noir, et des éperons sonores brillaient à ses longues bottes jaunes.

Cependant le roi avait bientôt repris sa physionomie moitié boudeuse, moitié sévère :

— D'où venez-vous donc, monsieur, — lui demanda-t-il ; — pourquoi n'étiez-vous pas à votre poste ce matin ? Comptez-vous prendre à notre service les habitudes de ces méchants écoliers, de ces pages effrontés, de ces laquais qui vont escalader la nuit les balcons de nos bourgeois et mettre leurs maisons à sac? Voyons, répondez, vagabond? — L'ordinaire ne parut pas s'effrayer beaucoup de la mercuriale qui saluait son retour, et un rire goguenard crispa les coins de ses lèvres. Le roi, s'impatientant de ce silence irrespectueux : — Ah çà ! daignerez-vous me répondre, monsieur le bohémien? En vérité, si vous étiez encore page, vous mériteriez les verges.

— Vous êtes un ingrat, sire, — dit enfin Albert, — et, si je ne me défends pas, c'est que vous vous repentirez tout à l'heure des paroles trop dures dont vous venez de me combler.

Le roi remarqua seulement alors que son gentilhomme tenait à la main une sorte de cage grossière soigneusement enveloppée d'un rideau de serge verte.

— Que m'apportes-tu là, Albert? — demanda-t-il aussitôt avec une expression de curiosité.

— Ma justification, répondit en riant l'ordinaire.

Louis XIII souleva précipitamment le rideau, et s'écria en battant des mains :

— Des pies-grièches ! Et c'est pour cela que tu t'es levé de grand matin ! merci, Albert. Quand je pense que je t'accusais de négligence et d'oubli ! Pauvre ami, qu'elle bonne inspiration t'est venue ! Des pies-grièches ! Il pleut aujourd'hui, et nous pouvons passer notre journée à les dresser dans la fauconnerie.

— Je suis à vos ordres, sire, et dès que vous aurez pris votre leçon d'équitation...

— Oh ! tu m'en tiens quitte, n'est-ce pas, mon bon Pluvinel, — interrompit le roi entraîné par son caprice du moment; et, sautant au bas du lit avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle : — Albert, tu vas donner l'ordre que personne ne vienne nous déranger dans nos études. Dès que je serai habillé, nous descendrons à la garenne. Je donnerai à manger à mes faucons, et puis tu m'apprendras à dresser les pies-grièches, car je veux devenir aussi habile que toi dans le noble art de la vénerie.

Pluvinel s'inclina avec une raideur automatique et disparut.

Une demi-heure après, Louis XIII et Albert de Luynes s'étaient enfermés dans leur mystérieux asile, où le silence n'était troublé que par les cris rauques des oiseaux ou les battements de leurs ailes.

Les deux fauconniers de service avaient été chargés de défendre la porte contre les importuns qui voudraient violer la consigne, et les jeunes amis se croyaient à l'abri des fâcheuses visites, lorsqu'un grand bruit éclata au dehors. Le roi rougit d'impatience et tendit l'oreille. Une voix sonore, à laquelle un accent italien très-prononcé enlevait sa rudesse, criait :

— Allons, méchants valets, dites-moi où est Sa Majesté, corps du Christ !

— Il n'est pas ici, monseigneur, — répondait un fauconnier.

— Tu mens par la gorge, sang de Diane ! — reprenait la voix effrontée. — Voudrais-tu par hasard me cacher le roi, misérable.

— L'insolent ! — murmura Albert de Luynes en regardant d'un œil oblique le jeune roi, comme s'il s'attendait à le voir s'irriter de l'outrage; mais il le vit trembler silencieusement comme un écolier pris en faute. Alors il haussa imperceptiblement les épaules et

ajouta : — Au fait, cet étranger a raison, puisqu'il a la force, et l'insolent, c'est celui qui lui résiste.

— Ouvrez cette porte! — poursuivit impérieusement la voix à l'accent italien, — ouvrez, *corpo di Baccho!*

— Impossible, — répliquèrent fermement les deux fauconniers en s'adossant à la porte. — Le roi nous l'a défendu, monsieur Conchine.

L'Italien éclata de rire.

— Mais il ne me l'a pas défendu à moi, — reprit-il. — Allons, mes lâches à mille francs, — dit-il en se tournant dédaigneusement vers ses gentilshommes ordinaires, qu'il flétrissait familièrement de cette épithète dans ses accès de jovialité, — arrachez à ces drôles leurs baguettes, et bâtonnez-les de main de maître. — Le roi entendit sonner sur les dalles les éperons des gentilshommes qui s'avançaient. — Oserez-vous bien me résister davantage? — s'écriait la voix étrangère. — Faut-il que j'enfonce cette porte à coups de pieds ?

Les deux fauconniers restaient inébranlables à leur poste ; le roi entendit le sifflement des baguettes.

— Mais c'est là un crime de lèse-majesté ! — s'écria Albert de Luynes, dont le visage s'était empourpré de colère. — Sire, oserez-vous regarder Concini en face lorsque vous aurez laissé bâtonner vos serviteurs par ses laquais? Sire, — ajouta t il en fléchissant le genou, — s'il en est ainsi, permettez-moi de prendre congé de votre service, car je ne suis pas d'humeur à recevoir les verges par l'ordre de ce valet de Florence.

— Tais-toi, Albert, — répondit Louis XIII, dont le front s'était mouillé d'une sueur froide. — Relevez-vous, monsieur, et sachez qu'un roi de France n'a de leçons à prendre de personne. — En même temps il s'élança vers la porte, poussa les verrous, l'ouvrit lui-même et resta sur le seuil, pâle et chancelant ; son œil terne s'était ranimé en un instant, mais déjà le débile jeune prince semblait surpris et repentant de son au-

dace. Cependant il eut encore la force de dire d'une voix un peu embarrassée : — Vous voyez que j'obéis de bon gré, monsieur ; je vous demande grâce pour ces imbéciles, qui n'ont d'autre tort que d'avoir obéi à mes ordres.

Ce sarcasme mordant par sa naïveté même fut suivi d'un profond silence. L'apparition inattendue du jeune roi avait produit une impression extraordinaire sur la suite du Florent!n. On eût dit des rebelles éblouis par la majesté royale. Le prestige du pouvoir suprême et légitime avilissait en une seconde le beau Concini, le dépouillait de son auréole empruntée et le faisait retomber, nu, pauvre, abandonné, dans la fange. Il parut comprendre lui-même un instant la fragilité de son destin et les chances de se chute. Il sentit la tête lui tourner de surprise ou d'effroi à l'aspect foudroyant de cet adolescent bègue, maigre et chétif, qui était le roi de France. Il crut voir un fantôme vengeur lui demandant compte du sang versé par Ravaillac. Il sentit que sur un mot, sur un signe, sur un regard de ce prince débile, ses lâches à mille francs le garroteraient de leurs propres mains ou le perceraient des épées qu'il leur avait données. Mais ce mot, ce signe, ce regard furent vainement attendus. L'éclair s'évanouit, la virion s'éteignit, et le favori de la reine mère se rassura au point de rire lui-même de sa terreur insensée.

Le jeune roi faisait en effet piteuse figure en face du superbe italien.

Concino Concini avait tout à fait la tournure d'un de ces spadassins altiers qui, sous le nom de *bravi*, trafiquaient de la vie et de la mort avec impunité. Ce type de capitan Matamore, de Fier-à-bras, de Tranche-Montagne, de Fracasse, commençait alors à être parodié sur les tréteaux des parades en plein vent, tant il avait été poussé à l'exagération la plus hyperbolique. Mais le beau Florentin n'était pas ridicule ; son teint basané aux tons de cuivre, ses grands yeux brillants à

l'expression un peu hagarde, ses dents blanches comme du lait, sa moustache férocement retroussée et sa grande taille un peu raide, attiraient involontairement l'attention sur lui; quant à son costume, il écrasait par sa splendide galanterie les vêtements étroits et mesquins du prince, Sur son pourpoint de soie orange et blanc s'etalait une profusion de rubans, de glands et d'aiguillettes à bouts dorés; un formidable panache de plumes bariolées ombrageait son feutre gris perle; des broderies et des galons d'or couraient sur les coutures du pourpoint et du haut-de-chausses jaune, étoilé de diamants; un collier de pierres précieuses s'enroulait sous sa fraise de dentelle, et de longues manchettes de dentelle couvraient ses poignets. Un court manteau de soie se balançait légèrement sur ses épaules, et la garde de son épée valait quatre-vingt mille livres, somme énorme à cette époque.

Cependant le magnifique parvenu restait encore un peu interdit malgré son impudence ordinaire, et il balbutia avec une sorte d'embarras :

— Si j'avais su... pardon, sire, mais mon inquiétude seule pour Votre Majesté...

— Oui, vous vous inquiétez beaucoup de moi, — dit amèrement Louis XIII. — Entrez donc dans ma fauconnerie, monsieur, mais vous seul, car je ne tiens pas ce matin à recevoir trop nombreuse compagnie. — Et il regarda fixement la troupe considérable de gentilshommes qui accompagnait Concini, et qui s'éloigna sur un signe du maître. Le Florentin entra sans hésiter, suivi d'un seul page, et la porte fut refermée par les deux fauconniers, que l'intervention du roi avait heureusement préservés de la bastonnade. Le roi reprit le premier la parole comme s'il sentait la nécessité d'expliquer au favori de sa mère la cause de sa retraite capricieuse. — J'avais défendu qu'on nous interrompît, monsieur, parce qu'Albert devait me montrer la bonne façon de dresser les pies-grièches. C'est un art qui demande de la méditation et de la pratique. Personne ne

se connaît aux oiseaux comme ce garçon. Je ne voulais pas être distrait et je comptais que ma garenne du Louvre me serait un asile inviolable.

— Sire, — répliqua Concini d'un ton mielleux en s'inclinant profondément, — je tenais à devoir de venir vous faire ma révérence, et madame la reine mère m'avait chargé de prendre des nouvelles de votre nuit.

— Oh! vous êtes bien cérémonieux ce matin, — dit Louis XIII d'un air de mauvaise humeur et en agaçant du doigt un faucon qui perchait sur le poing de son ordinaire, immobile comme un terme. — Je crois plutôt que vous me traitez en petit garçon qui regimbe sous la férule du maître d'école. Vous ne m'avez pas trouvé au lit, et vous me pourchassez jusqu'au milieu de mes oiseaux pour vous assurer que je ne fais pas l'école buissonnière.

— Votre Majesté est mal disposée aujourd'hui envers son plus fidèle serviteur, — dit avec une fausse humilité le Florentin, qui fixa sur le jeune ordinaire un regard pénétrant.

Celui-ci, sans paraître s'en inquiéter, lissait doucement le plumage du faucon et sifflotait un de ces airs monotones destinés à cajoler l'oiseau encapuchonné pour lui faire prendre patience.

— Vous voulez porter de mes nouvelles à ma mère, monsieur, — reprit froidement le roi. — J'ai mal dormi; il pleut, et je ne puis chasser. Sourdis m'a envoyé hier des cormorans d'Espagne, et nous n'avons pas au Louvre un bassin d'eau pour pêcher; il faudra penser à cela. Je voulais essayer de dresser des alètes à la chasse aux perdrix; c'est partie remise. Enfin Albert m'a apporté des pies-grièches. Vous êtes venu. Voilà toutes les nouvelles.

— Je demande de rechef grâce pour mon indiscrétion à Votre Majesté, — dit Concini. — J'espère que je n'ai pas autrement démérité de sa faveur. Elle sait que, pour obéir à ses ordres, je me suis accommodé avec le prince

de Condé, qui m'avait insulté en brisant mon carrosse parce qu'il barrait le sien.

— Je vous en ai su bon gré, monsieur, mais il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il donc? — demanda le Florentin, qui devenait inquiet. — Aurais-je eu le malheur de vous déplaire, sire, en acquérant de mes deniers le marquisat d'Ancre, une pauvre petite ville de Picardie? Voilà tout. Mes ennemis en auront fait grand bruit, sans doute.

— Ah! vous êtes marquis d'Ancre, monsieur, — reprit le roi avec une expression d'étonnement. — Je vous en félicite, mais, en vérité, je l'ignorais.

Concini se mordit les lèvres. Il se repentait de sa gaucherie, et, pour se la faire pardonner, il appela son page et lui dit :

— Olivier, donne-moi ces sonnettes de faucon que j'ai achetées hier à un marchand génois pour les offrir à Sa Majesté.

Le page obéit.

— Attachez-les vous-même aux pattes du faucon qu'Albert porte sur son poing, — dit le roi avec un sourire équivoque. Le nouveau marquis d'Ancre essaya de satisfaire le désir du prince, mais le faucon se débattit et le mordit cruellement. Concini était violemment tenté de lui tordre le cou, lorsque Louis XIII lui cria : Laissez *Nemrod* tranquille, marquis; il ne connaît que ses maîtres. Que voulez-vous! quoique habitant du Louvre, il n'est pas comme tant d'autres qui ne savent flatter que l'étranger.

Concini, de plus en plus convaincu que les plaisanteries du roi cachaient un mécontentement sérieux, résolut d'en avoir le cœur net, et poursuivit :

— Peut-être, sire, n'approuverez-vous pas le choix de la reine mère, qui m'a nommé gouverneur de Roye, Péronne et Montdidier?

— Ma foi, monsieur, c'est vous qui me l'apprenez, — dit sèchement Louis XIII.

Le Florentin, furieux de sa maladresse, la couvrit aussitôt en habile courtisan :

— Ah ! sire, c'est là que vous trouveriez de merveilleuses chasses, si jamais vous me faisiez l'honneur de rendre visite à mon gouvernement. A la dernière Saint-Hubert, j'ai gagné le prix, un cor de chasse en argent. Olivier, remettez-le à Sa Majesté, qui daignera peut-être l'accepter.

Le jeune prince sonna aussitôt du cor avec un plaisir enfantin, sans apercevoir le sourire sardonique qui passa rapidement sur le visage insouciant d'Albert de Luynes. Puis il dit avec une émotion qui colora ses joues pâles.

— Si je vais à Péronne, monsieur le marquis, ce sera pour voir les Espagnols de plus près.

— Oui, mon gouvernement confine aux possessions espagnoles et à celles d'un ennemi tout aussi redoutable, — répliqua le favori,

— De qui voulez-vous parler, monsieur ?

— De monsieur le duc de Bouillon, sire !

— Mais vous oubliez, monsieur, que le duc de Bouillon est le premier gentilhomme de ma chambre.

— Il ne l'est plus, sire.

— Impossible !

— Il s'est démis de sa charge et s'est retiré dans sa grande et bonne ville de Sedan.

— Démis ! et je ne le savais pas ! s'écria le roi, rouge de confusion.

— Oh ! la charge n'est point restée vacante, — reprit vivement Concini, qui ne voulait pas laisser au jeune prince le temps de réfléchir.

— Il est déjà remplacé !

— Oui, sire, et le remplaçant, qui a acheté au poids de l'or cette charge si enviée, vient vous demander votre agrément.

— Le roi, de plus en plus étourdi, paraissait ne pas comprendre la signification de ces paroles hautaines. Il demanda naïvement :

— Quel est donc ce nouveau premier gentilhomme de ma chambre?

— C'est moi, sire, — répondit arrogamment Concini en fléchissant à moitié le genou.

Louis XIII et son ordinaire ne purent s'empêcher de tressaillir.

— Vous! — dit enfin le royal adolescent. — En vérité, tous nos serviteurs se retirent peu à peu, mais vous êtes là pour les remplacer. Bientôt le trône de France ne sera plus entouré que d'un Italien.

— Un Italien fidèle vaut mieux pour vous que cent Français félons, sire, — répliqua le favori sans se troubler. — Votre mère est Italienne. Mais où voulez-vous en venir? Votre Majesté compte-t-elle me refuser son agrément? — Au même instant, par un hasard peut-être prévu, le page Olivier laissa rouler à terre un tambour qu'il cachait sous son manteau : — Ah! sire, pardonnez-moi un oubli involontaire, ajouta Concini, — madame Marie, qui connaît votre humeur guerrière, vous envoyait ce tambour pour remplacer celui que M. de Luynes a crevé avant-hier.

L'ordinaire rougit de dépit, mais le roi sentit s'éteindre sa colère fugitive et reprit d'un ton plus doux :

— C'est bien, monsieur le marquis, c'est bien. Je ne vous refuse pas mon agrément, puisque tel est le désir de ma mère; mais, à parler franc, j'ai à me plaindre de vous, et vous avez des torts graves à vous faire pardonner.

A cette attaque directe, sérieuse et digne, le favori ressentit cet éblouissement qui étourdit l'homme penché sur les abîmes. Son expérience lui faisait aisément comprendre que, dans le cœur froid et mobile du prince, une haine secrète s'amassait et s'aigrissait contre lui; que la volonté seule de Marie de Médicis paralysait cette haine et dominait cette volonté douteuse dont lui, Concini, ne serait jamais le maître, mais qu'il fallait à tout prix faire éclater la mine au grand jour,

pour prévenir une explosion préparée par des mains ennemies.

— Je vous écoute, sire, — dit le Florentin avec un geste de soumission et de respect qui pouvait passer pour de l'humilité chez un si superbe personnage ; mais évidemment il ne pouvait deviner quelle bombe allait crever sur sa tête. Tantôt il pensait à ses sourdes menées avec l'Espagne, tantôt à ses scandaleuses exactions : ou bien il craignait que ses ennemis n'eussent révolté l'esprit candide et ombrageux du roi par le récit de ses familiarités avec la reine régente, et presque aussitôt il frémissait en croyant voir la pensée de son maître s'arrêter sur un souvenir sinistre qu'on allait peut-être évoquer contre lui comme la plus ignominieuses des accusations. La borne de Ravaillac se dressait entre le jeune roi et lui, toute tachetée de sang, et il voyait étinceler le couteau. Les deux minutes pendant lesquelles Louis XIII garda un pénible silence durèrent comme les heures d'un supplice pour Concini.

Enfin le roi se laissa tomber sur un pliant, et dit avec une brusquerie qui cachait mal son trouble :

— J'ai à vous parler, monsieur, de mademoiselle Christine de Thornstein.

Le beau Florentin respira.

VI

OU CONCINO CONCINI, MARQUIS D'ANCRE, PROMET DE RETROUVER UNE BELLE FUGITIVE

Le roi parut surpris de voir le nouveau marquis d'Ancre devenir beaucoup moins inquiet lorsqu'il eut

précisé le sujet de ses reproches. Il prit donc un air encore plus grave, et continua d'une voix assez ferme :

— Monsieur, je vous laisse diriger le royaume à votre gré; vous réglez les désirs, les affections et les haines de ma mère. Moi, je suis trop jeune et trop maladif pour conduire les grosses affaires que nous avons sur les bras, je ne me mêle de rien ; mais, de mon côté, je tiens à ne pas être dérangé dans mes affections.

— Sire, qui donc oserait?...

— Vous le saurez tout à l'heure. Ne m'interrompez pas. J'ai peu d'amis autour de moi; ce sont ceux qui m'ont été donnés par vous. Quand j'aurai nommé Albert, qui est aussi enfant que son maître, ce pauvre Pluvinel, qui m'apprend à monter à cheval, et de Préaux, qui m'enseigne les belles-lettres, la liste sera close. Ah ! j'oubliais ce brave Vitry, mon capitaine des gardes...

— Un brutal, sire !...

— Peut-être, mais un fidèle compagnon de mon père. Et puis il fait des armes avec moi ; il est très-adroit...

— Au pistolet surtout, sire, car on m'a rapporté qu'il s'exerçait souvent sur des poupées de plâtre à ma ressemblance.

— Bah ! vous lui en voulez, monsieur Conchine, comme disent nos bourgeois de Paris, parce qu'il avait conseillé à mon père de vous renvoyer en Italie. Eh bien ! ma mère n'a pas voulu se séparer de vous, marquis, et moi je ne voudrais pas me séparer de Vitry. Mais laissons Vitry tranquille, et revenons à mes griefs.

— J'en suis encore à deviner ce que Votre Majesté peut avoir à me reprocher au sujet de mademoiselle de Thornstein, — dit Concini en secouant sa chevelure parfumée avec une parfaite sérénité.

— Ainsi vous ne voulez pas vous confesser? — reprit le roi un peu dépité, regardant tour à tour avec des yeux vagues le page Olivier et son ordinaire, comme s'il cherchait une préface à ses plaintes. — Vous ne

m'aiderez pas. Il faut que je vous arrache les aveux du gosier comme un questionnaire.

— Mais, sire, que voulez-vous me faire avouer? — s'écria le Florentin avec un geste d'impatience, car son orgueil était froissé de subir une sorte d'interrogatoire devant des témoins qui, malgré leur masque impassible, jouissaient peut-être en secret de son humiliation. Jusqu'alors il avait été habitué à voir le jeune roi trembler pour ainsi dire devant lui,

— Vous avez une voix très-sonore, monsieur, — observa Louis XIII sans s'émouvoir. Concini ne répondit rien. Après une pause, le roi poursuivit : — Madame de Thornstein était une des lectrices de la reine ma mère, monsieur. Ses vertus et sa piété commandaient le respect. Cette pauvre dame était d'une santé chétive, et, quand elle ne pouvait faire son service, sa fille la remplaçait. C'est une douce et innocente enfant que mademoiselle Christine de Thornstein, monsieur. Elle est belle comme les anges, et comme eux, elle ignore sa beauté. Elle est simple et pieuse. Elle ne ressemble pas à ces femmes effrontées qui font scandale à la cour par leur toilette galante et leurs mœurs équivoques. Quand ses yeux se sont baissés sur son livres d'*Heures*, ils ne se relèvent pas pour chercher les œillades de nos jeunes seigneurs en quête d'intrigues nouvelles. Aussi, moi qui ai horreur de toutes ces belles dames si hardies, j'étais heureux de causer avec mademoiselle de Thornstein ; elle ne m'embarrassait pas, elle ne m'intimidait pas ; je restais près d'elle sans trouble, à l'entendre lire les prières des saints livres ou quelques vers de Ronsard, qui semblaient devenir plus harmonieux et plus doux en passant par ses lèvres ; je croyais alors ne les avoir jamais lus. J'oubliais mes ennuis, mes souffrances, mes insommies pendant ces heures de félicité. Eh bien ! monsieur, un loisir si pur m'a été envié et ravi par vous.

— Par moi, sire! — s'écria Concini, feignant la plus

profonde surprise ; — mais on vous aura trompé. Quelque infâme délateur aura abusé de votre crédulité.

Le roi l'interrompit, le feu de l'indignation dans les yeux.

— N'est-ce pas vous, monsieur le marquis d'Ancre, qui un jour, pendant qu'elle attendait dans le cabinet de la reine, son livre d'*Heures* à la main, l'avez surprise et épouvantée par votre brusque apparition ? Ne lui avez-vous pas alors fait étalage de l'amour soudain qui vous enflammait ? et, comme elle restait muette à vos aveux brûlants, comme elle continuait à pencher son candide visage sur le livre d'*Heures*, pour cacher sa rougeur et sa confusion, n'avez-vous pas arraché sans pitié de ses mains ce livre qui était sa seule arme, sa seule défense, ce livre devant lequel un huguenot même se serait arrêté avec respect ? Et qui sait jusqu'à quelle violence vous auriez poussé l'outrage si l'arrivée de madame Marie n'avait paralysé votre audace!

Le roi s'était animé dans son récit, et une rougeur fébrile colorait ses pommettes maigres.

Cependant Concini, transporté de colère, frappait le sol du pied :

— Quel est mon accusateur, sire? quel est l'espion à langue venimeuse qui m'a si indignement calomnié ?

Et ses regards fiers, méprisants, furieux, menaçaient Albert de Luynes, dont la contenance assurée semblait le braver.

— N'est-ce pas vous, monsieur le gouverneur de Péronne, Roye et Montdidier, qui vous êtes tenu un matin debout contre le bénitier de notre chapelle, jusqu'à ce que mademoiselle Christine de Thornstein eût paru accompagnant sa mère ? Et nierez-vous qu'au moment où elle trempa ses doigts dans l'eau bénite, vous ayez osé les serrer et les retenir dans les vôtres, sans respect pour la sainteté du lieu ? Puis, tandis que ses yeux suppliants vous imploraient, n'eutes-vous pas le courage de lui glisser un billet doux par lequel vous sollicitiez une entrevue secrète ?

Le Florentin, de plus en plus irrité, tordait de ses mains tremblantes les rebords de son feutre.

— Celui qui m'accuse de ce sacrilége en a menti par sa gorge, sire. Qu'il prenne garde à lui! je me vengerai, et le poids de ma colère l'écrasera. Son nom? Majesté, son nom?

— Vous le saurez tout à l'heure, monsieur, et il profitera sans doute de votre conseil, — dit Louis XIII avec une dignité qui fit impression sur le favori, dont les yeux ne quittaient plus Albert de Luynes.

— Je ne suis pas un gibier si facile à prendre pour les dresseurs de pies-grièches, — murmura-t-il sourdement.

— Vous enviez sans doute, monsieur, la terrible renommée de votre ami et dévoué serviteur le marquis de Langallerie, que mon père avait surnommé le Chasseur d'hommes, et auquel vous avez confié le gouvernement d'une forteresse.

— Sire! le calomniateur qui vous a si bien instruit, — s'écria Concini exaspéré, — a-t-il encore inventé quelque autre criminelle folie sur mon compte? Achevez la litanie, pendant que je suis d'humeur à l'écouter.

— Vous persistez, monsieur, à déclarer que ces rapports sont entachés de fausseté? — demanda le roi.

— Je le jure! — dit le Florentin livide.

— Il est donc faux que mademoiselle Christine de Thornstein se soit rendue à l'entrevue que vous exigiez si impérieusement, et que, en la voyant escortée de sa mère, vous ayez perdu la tête au point de vouloir l'enlever, monsieur le premier gentilhomme de la chambre? En effet, ce rapt serait tout au plus digne du marquis de Langallerie. N'a-t-on pas ajouté cependant qu'elle vous avait menacé de se jeter aux pieds de madame Léonora Galigaï, votre femme, et qu'alors vous avez tenté d'étouffer ses cris en la bâillonnant avec votre écharpe orange. Mais au même instant, un homme qui déguisait sa voix et dont le visage était couvert d'un loup de velours noir accourut à l'aide des dames de

Thornstein et vous chargea vigoureusement. Vous essayâtes d'effrayer ce chevalier errant en lui jetant votre nom comme une menace, mais ce fut en vain. Il vous força à dégaîner et à rompre jusqu'au pied de la grosse tour de Nesle. Là, votre pied aurait trébuché contre une pierre et vous seriez tombé. Quand vous vous êtes relevé tout meurtri, votre adversaire avait disparu; mais, pour comble de disgrâce, la belle s'était envolée par le même chemin. Vous voyez que je suis instruit des moindres détails.

Concini essaya de rire.

— En vérité, sire, cette héroïque comédie est des plus amusantes, et le petit Malherbe pourrait décerner une ode à cet invraisemblable champion des dames qui sont affligées d'un persécuteur aussi maladroit que votre premier gentilhomme.

— Péché avoué est à moitié pardonné, monsieur. Vous avez tort de persister à nier le vôtre.

Le florentin sourit dédaigneusement:

— Que le témoin de mes crimes m'accuse en face et je le confondrai, sire! — Le jeune roi, troublé de cet excès d'impudence, baissa les yeux devant le regard audacieux de Concini. Celui-ci crut alors avoir remporté la victoire et ne plus devoir garder de ménagement avec l'esclave révolté qui venait de lui causer une si cruelle inquiétude. Votre majesté s'aperçoit enfin qu'elle a été indignement trompée, — reprit-il. Des envieux qui voudraient me renverser pour monter où je suis étaient donc parvenus à éclabousser d'un peu de boue ma bonne réputation de loyauté. Je veille à votre place, sire, et le fardeau des affaires est assez lourd pour ne pas me laisser le temps de m'évaporer en galanteries. Désormais vous ne prêterez plus une oreille si facile à mes ennemis; ils seront moins empressés à inventer de gros mensonges à mon détriment quand ils n'y seront plus encouragés. Un roi doit donner l'exemple du respect envers ses ministres et serviteurs. S'il leur jette lui-même la pierre et les tient en mépris, comment veut-il faire

honorer en eux ses représentants? Au fond de tous ces vains bruits qu'avez-vous trouvé? Rien. J'ai touché la calomnie du doigt et elle s'est évanouie. Aujourd'hui on vous dit que j'ai poursuivi de mon amour une fille de la reine; demain on se plaindra que j'ai interdit l'entrée du Louvre à monsieur le prince de Condé, ou l'on vous dira que j'ai signé quelque traité onéreux avec l'Espagne. Je ne puis, sire, me reconnaître justiciable de ces accusations puériles. Dressez des piesgrièches avec monsieur de Luynes; sonnez du cor avec monsieur de Luynes: battez du tambour avec monsieur de Luynes, mais, sang de Diane! ne venez plus me jeter au visage tous les propos saugrenus que les hâbleurs désœuvrés de la cour s'amusent à colporter dans les antichambres du Louvre.

Après avoir terminé cette superbe allocution, il étendit la main vers Louis XIII avec un geste gracieux comme pour le rassurer sur les suites du mécontentement qu'il avait éprouvé.

Il avait rendu mercuriale pour mercuriale et il daignait pardonner.

Mais le roi adolescent n'était pas un lâche; sa faiblesse de caractère provenait d'une sombre défiance de sa capacité et non de cette poltronnerie instinctive qui fait baisser votre voix au son d'une voix plus rude et qui fait ployer vos genoux sous une main qui menace. Il poussait le sentiment de la justice jusqu'à la rigidité et à la minutie, et si la fermeté d'un grand caractère le domptait facilement, l'insolence subalterne le révoltait jusqu'à la colère.

Il avait écouté dans une attitude silencieuse et humble l'étrange harangue du favori de sa mère; puis il avait peu à peu relevé la tête et attaché un regard fixe glacé, morne, sur ce visage basané; enfin il prit la parole d'une voix douce, lente et grave :

— Monsieur le marquis, l'espion qui vous a vu arracher le livre d'*Heures* des mains de mademoiselle de Thornstein, c'est moi.

— Vous, sire! — balbutia Concini, frappé de stupeur.

Louis XIII continua :

— Le calomniateur qui a ramassé le billet doux tombé de la main de mademoiselle de Thornstein, c'est moi — Concini recula de quelques pas devant le roi immobile. Enfin l'envieux, qui ose flétrir votre réputation, monsieur le chevalier errant, qui a eu la témérité de croiser son épée avec la votre, c'est encore moi.

Concini, effaré, anéanti, éperdu, jeta un regard derrière lui; croyant déjà sentir la main du capitaine de Vitry, s'alourdir sur son épaule, il mit la main sur la garde magnifique de son épee, qui allait peut-être lui être redemandée par le jeune roi qu'il avait outragé.

Mais il ne rencontra que les yeux indifférents d'Albert de Luynes, sur le poing de qui piétinait toujours le faucon *Nemrod*.

Cet Italien avait un si grand fond d'audace, une foi si superstitieuse en son étoile, une si prestigieuse souplesse de courtisan, qu'il se rassura aussitôt en voyant que son arrestation ne suivait pas immédiatement les terribles paroles du roi. Son heure n'était pas venue. En lui-même il se répéta la confiante bravade du grand duc de Guise: « *Ils n'oseront pas!* »

Il ne pouvait donner un démenti à son maître; il ne pouvait pas demander grâce non plus, car c'eût été abdiquer sa puissance. Il résolut d'accuser à son tour le jeune prince et de l'embarrasser de façon à faire dévier le débat.

Il s'inclina respectueusement, puis, redressant sa haute taille, il reprit d'une voix mordante :

— Pourquoi Votre Majesté a-t-elle cru devoir rester si secrète avec moi au sujet de mademoiselle de Thornstein? Si j'avais su que cette jeune beauté était honorée des attentions du roi, je me serais abstenu de chasser sur des terres réservées au maître. J'ai péché par ignorance, sire. Je vous croyais si indifférent et même si

hostile à toute sorte de distraction galante, que je n'aurais jamais osé supposer...

—Et que supposez-vous donc maintenant, monsieur? — interrompit Louis XIII, pourpre de colère et bégayant sa défense. — Vous permettriez-vous de ternir la réputation de cette pauvre fille parce que j'ai pris quelque intérêt aux malheurs de sa famille, parce que j'ai admiré sa modestie et sa vertu, parce que j'estime sa piété et ses excellents principes de religion. Quel rapport établissez-vous entre l'état que je fais de ces précieuses et solides qualités, et cette perversité de l'esprit qui pousse trop de gens à perdre leur âme, sous prétexte de galanterie et d'amour? Je respecte mademoiselle de Thorsntein, et je regrette hautement qu'elle ait cessé de paraître au Louvre, où elle était l'honneur et le modèle des dames de la cour. Je ne suis nullement épris de sa beauté. Je désirerais même qu'elle fût laide pour que personne ne pût former les honteux soupçons que vous venez d'exprimer devant moi avec tant de liberté. Est-il donc interdit à un homme de témoigner quelques sentiments d'estime et d'amitié à une femme, sous peine de donner un exemple de scandale!

—Que voulez-vous, Majesté! l'homme est si enclin à médire, surtout à la cour, dit en souriant Concini. — Ainsi je ne doute pas que madame la reine mère, lorsque je lui aurai rendu compte de vos reproches, ne s'étonne elle-même du vif intérêt....

—Il est inutile de parler de ces frivoles détails à ma mère, — interrompit vivement le jeune roi avec une sorte de confusion.

Le Florentin pensa aussitôt:

—Il veut que notre querelle reste secrète, je le tiens. — Puis il ajouta à voix haute: — Mais enfin quels ordres plaît-il à Votre Majesté de me donner au sujet de ces dames de Thornstein!

Louis XIII, après un instant d'hésitation, baissa de nouveau les yeux et répondit faiblement:

— Ces dames ont quitté la cour depuis votre tentative

nocturne. Ont-elles voulu se soustraire à vos poursuites, ou êtes-vous l'auteur de cette singulère disparition? Je ne veux pas le savoir, mais j'exige qu'elles viennent reprendre leurs fonctions auprès de ma mère. A ce prix, j'oublierai tout ce qui s'est passé, et vous obtiendrez mon agrément pour vos nouvelles charges,

— Votre volonté sera faite, sire, — dit Concini triomphant. — Je vais faire expédier les ordres nécessaires à tous les gouverneurs de places et de provinces frontières. Je suis heureux de rentrer à de si faciles conditions dans les bonnes grâces de Votre Majesté. — Puis, voulant récompenser le jeune ordinaire de son impartiale discrétion dans ce débat, il s'avança vers lui : — Et vous, monsieur de Luynes, n'avez-vous rien à me demander pour vous ou pour vos frères Brantes le pourfen deur et Cadenet le politique? Je sais qu'à vous trois vous n'avez qu'un habit, que vous portez tour à tour pour venir au Louvre, et que vous n'avez aussi qu'un bidet, comme les quatre fils Aymon.

Il n'était pas fâché d'humilier un peu, en passant, l'humble gentilhomme devant qui il avait été lui-même humilié par le roi.

Albert de Luynes essaya de sourire :

— Ma foi ! monsieur le marquis, que Dieu m'accorde la joie d'endosser un jour ou l'autre vos vieux habits, et je n'en demande pas davantage.

Malgré toute sa finesse italienne, Concini, au milieu de l'ivresse de son succès, ne saisit pas l'allusion transparente sous cette modeste réponse, et il lui dit courtoisement :

— Je ne veux pas vous faire languir, mon ami. La première charge qui sera à votre convenance, vous l'aurez.

— Et cependant, — ajouta le jeune roi en se frottant les mains, — ces pauvres garçons, qui sont aussi désargentés que beaux et braves, passent parmi le petit peuple pour des favoris.

— A si belles enseignes, — s'écria Concini, qui voulait

donner le dernier coup de dent, — qu'en entrant au Louvre tout à l'heure j'entendais un mendiant hurler la complainte suivante :

D'enfer le chien à trois têtes
Garde l'huis avec effroi,
En France trois grosses bêtes
Gardent d'approcher du roi.

Et le Florentin éclata de rire. Louis XIII l'imita, et le complaisant Albert s'associa à leur hilarité.

— Décidément, vous êtes un brave compagnon, — lui dit le marquis d'Ancre, — et pour vous prouver que je ne suis pas jaloux de cette faveur qui court les rues, je vous offre, si Sa Majesté y consent, la place de ce rude et brutal Vitry.

Le roi fronça le sourcil.

— Moi capitaine des gardes ! — s'écria l'ordinaire. — Ah ! la bonne plaisanterie ! Mais tous les gentilshommes de la cour sècheraient d'envie et de désespoir si j'acceptais un si grand honneur. Je ne suis pas ambitieux, monsieur le marquis, et tant que mes soins complairont à Sa Majesté, je me contenterai de sonner du cor, de battre du tambour et de dresser des pies-grièches avec elle. Si, plus tard, les ailes me poussent, je mettrai vos bontés à profit.

Concini attacha sur Albert de Luynes un regard perçant, mais il ne lut qu'une insouciance naïve sur son frais visage, et il se contenta de répondre à demi-voix :

— Vous êtes trop modeste, monsieur l'ordinaire. Prenez garde, cela pourrait vous porter malheur. Qui m'aime me suit; qui me nuit périt !

Le favori s'inclina ensuite devant le jeune roi avec une grâce accomplie, mais un peu hautaine, et, après avoir pris congé, se retira, suivi de son page Olivier.

A peine eut-il disparu qu'Albert se rapprocha précipitamment du roi :

— Si je suis trop modeste, on n'en peut pas dire autant de lui, n'est-ce pas, sire?

— L'insolent! — murmura le roi en jetant un regard inquiet vers la porte de la fauconnerie.

— Il s'en va avec les honneurs de la guerre, sire. Avez-vous remarqué avec quelle hardiesse il a mis la main sur la garde de son épée quand vous l'avez regardé en face?... Oh! que ne l'a-t-il tirée, son épée; je le lui aurais arrachée et plongée dans le ventre!

— C'est le favori de ma mère, — observa Louis XIII.

— Oui, je l'oubliais, il a droit à votre soumission, puisqu'il est le favori de la veuve de Henri le Grand, de madame la reine, qui n'a pas eu le temps de pleurer la mort de son mari, mais qui a eu le temps de se faire octroyer la régence par ce roi débonnaire et par un parlement complaisant.

— Pas un mot de plus sur ma mère, je l'aime.

— Vous faites bien, sire; mais vous aime-t-elle cette mère qui, d'accord avec la bohémienne Leonora Galigaï et son spadassin Concino Concini, a fait cacher de la poudre sous votre chambre du Louvre? Ne préférerait-elle pas voir monter sur le trône votre frère Gaston, ce prince léger, mobile et crédule, qu'elle manierait comme une cire molle? Et croyez-vous que ces Italiens n'ont pas appris savamment dans les traditions des Médicis l'art d'intervertir l'ordre de succession autrône

— Taisez-vous, Albert. Ce sont là des suggestions impies et qui mériteraient la corde ou la hache.

— Dénoncez-moi, sire, parce que je vous aime mieux que ceux dont le devoir est de vous aimer.

— Tes père et mère honoreras, afin de vivre longuement! répliqua le jeune roi d'un ton sentencieux.

— Vivre longuement! Ah! ce ne serait pas le compte du favori de votre mère, sire. Et dois-je vous l'avouer? Eh bien! quand, la nuit, je me réveille en sursaut et que j'entends une toux convulsive déchirer votre poitrine, puis-je empêcher que d'odieux soupçons ne harcèlent mon esprit inquiet! Mon Dieu! je n'accuse pas

votre mère, sire.. Elle a beau aimer le pouvoir souverain, elle doit vous aimer aussi, vous, son fils; elle vous aime. Mais enfin prend-elle souci de vos nuits fiévreuses, de votre pâleur, de vos frissons ? Non. Ses favoris l'entourent et l'obsèdent. J'ignore de quel charme magique ils l'ont ensorcelée, mais à coup sûr, en les frappant, vous la délivrerez elle-même de cette influence funeste. Pardonnez-moi donc, sire, car ce n'est pas madame Marie de Médicis que j'accuse, ce sont ses deux mauvais anges, ses conseillers damnés, Leonora Galigaï et Concino Concini, car ils vous ont volé l'amour de votre mère;

— Tu as raison, Albert. Ce sont là les vrais coupables, ceux qui font maudire mon nom par mon peuple, ceux qui forcent à la rébellion ma fidèle noblesse. Mais que puis-je contre eux ? Je ne veux pas être mauvais fils et faire pleurer ma mère en lui redemandant ce pouvoir dont ses favoris abusent. Elle aime à régner, elle, et moi j'en ai peur, mon ami, — acheva tristement le jeune roi avec une profonde expression de découragement.

Un éclair de dédain et d'indignation passa rapidement sur le visage de l'ordinaire.

— Sire, — reprit-il comme s'il rompait soudainement avec le sujet de leur conversation, — vous croyez donc que monseigneur le marquis d'Ancre va vous rendre mademoiselle Christine de Thornstein ?

— Il l'a promis, — dit Louis XIII surpris de la question.

— Et vous avez foi dans la parole de Concino Concini comme dans celle d'un homme d'honneur? libre à vous, sire, mais je vous prédis, moi, que, s'il aime cette chaste et pieuse jeune fille, vous ne la reverrez jamais. Les prétextes ne lui manqueront pas pour forfaire à sa promesse. Elle se sera enfuie hors du royaume ; elle se sera enfermée dans quelque couvent étranger; elle sera morte au besoin. Mais la morte vivra pour lui dans un asile mystérieux et discret; la morte vous appellera en

vain à son aide quand il voudra lui imposer son amour libertin, et je vous jure qu'il ne s'exposera plus à croiser votre épée avec celle de Votre Majesté.

Albert de Luynes avait frappé juste. Les joues pâles du roi devinrent rouges comme des charbons, et ses yeux hagards.

— Va chercher Vitry! — dit-il si bas que l'ordinaire devina plutôt ces paroles au mouvement de sès lèvres qu'il ne les entendit.

De Luynes obéit et revint quelque temps après, accompagné du capitaine des gardes. Ils trouvèrent le roi adossé contre le mur, grelottant dans son manteau de velours et tremblant sur ses jambes. Vitry s'approcha de lui et dit :

— J'attends les ordres de Sa Majesté.

— Tu es un loyal soldat, Vitry, — murmura Louis XIII sans le regarder en face. — Tu connais ton devoir ; tu sais que tu dois obéir sans réflexion à toute volonté de ton roi. Sur un signe de moi, tu arrêterais sans hésiter le plus cher de tes amis ou le plus proche de tes parents, n'est-ce pas?

— Mon sang et mon honneur sont à vous, sire, — répliqua le baron de Vitry. — Hésiter à vous obéir, ce serait être rebelle.

— Bien, — dit le jeune roi. — Décidément j'aurais eu tort de consentir à te perdre.

— Me perdre! — répéta le capitaine des gardes stupéfait.

— Oui, on m'a proposé tout à l'heure de t'ôter ta place et de la donner à ce grand garçon, — poursuivit Louis XIII en montrant l'ordinaire. Vitry regarda de Luynes de travers. — Mais Albert s'est empressé de refuser. Tu peux te vanter d'avoir en lui un véritable ami.

Vitry envoya à l'ordinaire un sourire qui valait mieux que la plus cordiale accolade :

— C'est entre nous à la vie et à la mort, monsieur de Luynes. — Puis il ajouta : — Et qui donc a eu cette

heureuse idée de remplacer votre capitaine des gardes?

— Le roi de France n'a pas l'habitude de faire métier de délation, — dit froidement Louis XIII.

— Pardonnez-moi cette sotte question, sire. J'ai vu sortir de la fauconnerie monsieur le marquis d'Ancre, et il a oublié de me rendre mon salut. Si monsieur de Luynes avait accepté ma place, j'aurais obtenu un sourire.

Les yeux de Vitry avaient brillé du feu sombre lorsqu'il avait prononcé le nom du favori.

— C'est bien, tu peux te retirer, — lui dit doucement le roi.

Quand il fut parti, l'ordinaire reprit :

— Vous pouvez compter sur lui, sire. C'est un pistolet vivant. Oh! Concini a le flair d'un bon chien, et il sent ses ennemis de loin. C'est difficile à tromper, ces Italiens!

Le roi jeta son regard vague et distrait sur Albert, et lui dit avec un air d'ennui et de fatigue :

— Oh! ce pauvre Concini n'a rien à craindre de Vitry; je les aime également et je serai content de les voir vivre désormais en bonne intelligence. Il faudra nous occuper de les réconcilier, Albert; mais j'ai fait assez longtemps le roi de France ce matin. Revenons à nos pies-grièches.

L'ordinaire, stupéfait de ce brusque revirement, et ne pouvant s'expliquer cette somnolente méfiance qui poussait son royal compagnon à écarter toutes les décisions énergiques, poussa deux ou trois soupirs, et reprit tristement ses fonctions de fauconnier.

VII

COMMENT LE BAIN DE MARIE DE MÉDICIS FUT INTERROMPU

Ce même jour, le prince de Condé, après avoir fait sa paix avec la reine mère, à des conditions léonines, reparaissait à la cour pour y recommencer ses brigues et ses cabales. Il devait rendre visite à Marie de Médicis, au Louvre, et les fidèles serviteurs de cette princesse attendaient avec une mortelle inquiétude le résultat de cette entrevue, qui pouvait cacher un guet-apens.

Tous les capitaines du parti royaliste étaient accourus au Louvre pour mettre leurs bras et leurs épées au service de la mère du jeune roi, et déjà Bestein de Bassompierre, colonel général des Suisses; Lacurée, qui commandait les gendarmes, et Créqui, les chevau-légers; Thémines, capitaine des gardes françaises; messieurs de Brissac, d'Ornano, de Chevreuse et de Montmorency, réunis dans une salle d'attente, devisaient dans une attitude triste et morne après avoir demandé les ordres de leur souveraine.

Marie de Médicis était au bain.

Tout à coup une grande rumeur éclata dans les escaliers; une troupe de gentilshommes aux couleurs rouge et noire se précipita au milieu de la salle d'attente. A leur tête marchait le marquis d'Ancre, le front haut, le regard fier, mais ne négligeant pas de distribuer aux groupes de courtisans consternés quelques sourires et quelques saluts, avec toute l'obséquiosité italienne.

En vain un hallebardier voulut lui opposer la dé-

fense qui avait arrêté, sur le seuil de la porte de la chambre royale, Bassompierre lui-même. Il sourit d'un air fat, écarta le soldat et ouvrit la porte. Les seigneurs, blessés de cette insolence inouïe, se regardèrent avec une expression d'étonnement chagrin et colère.

Cependant le Florentin avait pénétré si inopinément dans la chambre, que mesdames du Fargis, de Guercheville et de Fervaques, obligées par leur charge de veiller à la toilette de la reine, surprises et stupéfaites, poussèrent des cris d'effroi comme si le populaire ameuté violait la retraite royale, et n'eurent que le temps de tirer les grands rideaux de brocart qui, tombant sur une frêle balustrade dorée, cachaient la grande alcôve où la baignoire de la reine s'élevait sur une sorte de tréteau.

Marie de Médicis, malgré son rare courage, avait partagé un instant la frayeur de ses dames d'honneur. Elle avait cru le Louvre envahi par la populace qui servait d'avánt-garde à l'escorte de monsieur le prince de Condé.

— Retirez-vous, monsieur! — dit presque aussitôt madame du Fargis en reconnaissant le favori de la reine.

Et sa voix tremblait encore de la vive agitation qu'elle venait d'éprouver.

— Pas avant que Sa Majesté ne me l'ordonne, — répondit le marquis d'Ancre avec son merveilleux sang-froid.

— Mon Dieu! comment vous a-t-on laissé entrer ici? — demandait madame de Guercheville en se tordant les mains de désespoir.

— On ne m'a pas laissé entrer, — répliqua Concini, toujours admirable de flegme, — c'est moi qui ai forcé la porte et brusqué la sentinelle.

— Mais, monsieur l'Italien, avez-vous perdu la tête? — s'écria madame la maréchale de Fervaques en essayant de le repousser vers l'entrée. — Ne savez-vous pas que Sa Majesté est au bain, et qu'elle vous pardonnera difficilement une telle incartade?

— La reine vous a-t-elle donné mission de m'exprimer toute son indignation, ou parlez-vous seulement en votre nom? — lui demanda Concini avec la plus exquise politesse, mais sans reculer d'un pas.

— Ah! le maudit homme! il n'y a pas moyen d'en venir à bout, — dit madame du Fargis.

— Vous verrez qu'il faudra appeler les hallebardiers pour le tirer d'ici, — continua madame de Guercheville.

— A moins qu'il ne nous mette nous-mêmes à la porte, l'odieux marquis ! — ajouta madame de Fervaques.

— C'est ce qui pourrait bien arriver, mes belles dames, — répliqua le Florentin en leur faisant une courtoise et ironique révérence. Cette politesse mit le comble à leur fureur. La reine restait muette derrière ses rideaux. Concini éleva la voix. — Rassurez-vous, mesdames, mais il faut que je parle à Sa Majesté sans retard.

— C'est impossible! — dit lamentablement madame du Fargis.

— *Per Dio!* ne vous effarouchez pas tant, mesdames. Faisons un arrangement. Vous allez sortir de cette chambre...

— Ah! bien! c'est nous qui sortirons, — dit madame de Guercheville. — Continuez.

— Moi, je resterai, bien entendu, mais sans bouger de la place où je suis, et Sa Majesté pourra m'entendre derrière ses rideaux. Est-ce convenu?

— Oui, il est convenu que vous sortirez et que nous resterons, nous, — dit madame de Fervaques. — Telle est la volonté de la reine.

Et elle s'avança vers la porte pour solliciter main-forte.

Concini commençait à être embarrassé de sa contenance, car l'alcôve restait silencieuse, et ce silence ne laissait pas que d'être menaçant.

Il résolut de redoubler d'audace, et, donnant à sa

voix un timbre caressant et voilé, il murmura en italien ces mots :

— Mon désir n'est-il plus le vôtre, madame ? — Un soupir répondit derrière les rideaux à cette question plaintive. Concini reprit : — Croyez-vous, madame, que votre loyal serviteur se serait exposé au danger de vous déplaire en forçant l'entrée de cette enceinte sacrée, s'il n'y eut été contraint par les motifs les plus pressants et les plus graves ?

— La révolte aurait-elle éclaté dans la ville? — demanda vivement alors Marie de Médicis. — Auriez-vous, monsieur le marquis, découvert une nouvelle conjuration des princes ?

Madame de Fervaques rouvrait la porte.

— Je ne puis rien dire avant que vos dames d'honneur ne soient parties de cette chambre, — répondit-il.

La reine hésita, puis, après un instant de silence, elle dit d'une voix émue ;

— Laissez-moi seule un instant, mesdames ; M. le marquis d'Ancre doit me communiquer quelque dépêche secrète.

Madame de Fervaques rougit de dépit.

— La porte est ouverte, profitez-en, vous n'aurez pas perdu votre peine, madame, lui dit Concini en la saluant gracieusement jusqu'à terre. Puis il donna galamment la main aux deux autres jolies dépitées pour les conduire jusqu'au seuil, et là il leur dit : — Gardez l'entrée contre d'autres fâcheux, mesdames, avec plus de bonheur que le pauvre hallebardier ne l'a gardée contre moi.

Puis, refermant à moitié la porte, il resta seul dans la chambre de la reine.

Une tiède atmosphère y régnait. Des parfums pénétrants brûlaient dans des cassolettes d'argent ingénieusement ciselées. Des tapis magnifiques, étoilés de fleurs aux vives nuances, cachaient le plancher. Une brise caressante soufflait à travers les blancs rideaux encadrant les fenêtres entr'ouvertes. Une clarté mystérieuse s'éle-

vait des vases d'albâtre. Au-dessus des cassolettes étaient suspendus de longs voiles imprégnés d'une moite chaleur. Sur une petite table d'ébène, les femmes de chambre avaient préparé les pâtes destinées aux onctions qui assouplissent et fortifient les membres. Le bain de la reine était embaumé d'eau de senteur. L'eau gloussait en ruisselant sur le marbre de la baignoire du bec d'un cygne d'argent aux ailes étendues et au col allongé. Une vapeur parfumée flottait dans la chambre comme un brouillard au milieu duquel tous les objets prenaient des proportions vagues, indécises et lointaines.

Marie de Médicis interrompit la première le silence :

— Je n'ai pas voulu vous faire chasser comme un laquais en goguette, Concini, — lui dit-elle, — mais, *veramente!* vous devenez fou, et vous me forcerez à vous donner la Bastille pour logement. Avez-vous donc gagé de me perdre et de me bafouer aux yeux du monde entier. Je suis entourée d'ennemis qui guettent une parole, un geste, un regard imprudents; le huguenot se défie de moi comme d'une autre Catherine, il me maudit dans ses prêches, le catholique me brave et me menace de déchirer de son épée le manteau royal sous lequel j'abrite mes enfants. Avec les sacs d'or que je leur jette je n'achète pas leur fidélité, mais je paye les armées qu'ils lèvent pour m'attaquer. Tous ces princes orgueilleux, braves et puissants, affamés d'honneurs, affamés d'argent, se liguent contre moi, mère ambitieuse, qui ose défendre le trône de mon fils. Non-seulement ils traînent à leurs gages une noblesse remuante et rebelle qui pense accroître son indépendance en abaissant ses rois, mais ils pervertissent même le bon sens et l'instinct de ce peuple, auquel je donne la paix, cette mine d'or, tandis que les princes ruinent en turbulences et en échauffourées son commerce dans les villes, ses récoltes dans les campagnes. Vous joignez-vous donc à ces traîtres, Concini, vous que j'ai comblé de biens et de faveurs jusqu'à l'impossible? Ah! *coro mio,* vous me traitez comme une bour-

geoise à qui un hobereau de la vache à Colas aurait donné rendez-vous chez un baigneur-étuviste.

Le marquis d'Ancre avait écouté cette tirade avec le plus flegmatique sourire :

— Moi ambitieux, *per Dio!* moi orgueilleux ! — reprit-il en se rapprochant du rideau et de la balustrade qui le séparait de la grande alcôve où se cachait la reine, — mais vous vous trompez singulièrement, madame, car je viens vous faire mes adieux et vous demander la permission de quitter la cour.

— Toi partir ! — s'écria aussitôt Marie de Médicis en étendant brusquement son bras nu hors de la baignoire et écartant un peu le rideau pour jeter un regard étincelant sur le visage du Florentin. — Tu voudrais m'abandonner au milieu de toutes ces intrigues qui se croisent comme les fils d'une toile d'araignée. Tu ne sais donc pas que ces nobles chevaliers veulent se venger sur moi de la peur qui leur a fait courber le front aux genoux de Henri le Grand. Ah ! ils ne craignent plus la hache du bourreau qui a tranché le cou du loyal Biron ; ils ne craignent plus ce grand amour du peuple et des soldats pour le feu roi, amour si grand qu'il fondait les armées rebelles comme neige au vent d'avril. Ils amèneront l'émeute sous mes fenêtres ; ils mettront le feu aux portes du Louvre ; ils enlèveront mes enfants et en feront des moines. N'était-ce pas sous un froc que les lorrains voulaient enterrer vivant Henri III, lorsque le roi des mignons fit éventrer dans le couloir de son cabinet le duc hautain qui allait lui voler de force sa couronne ? Et c'est au moment où j'ai besoin comme lui du bras et de la dague de mes fidèles que tu as peur toi, Concino Concini, et que tu parles de me quitter ? Ah ! c'est lâche, car tu sais bien qu'aujourd'hui même monsieur le prince de Condé, ce Guise de rechange, va me venir rendre visite à la tête de sa meute de gentilshommes ?

— Vous vous méprenez sur mes intentions, madame, — reprit Concini d'un ton doux et insinuant ; —

n'avez-vous pas autour de vous assez de bons conseillers dévoués, comme les présidents Jeannin, de Thou, Châteauneuf et le bonhomme Jacques Sanguin, prévôt des marchands; assez de braves capitaines comme Lesdiguières, Chevreuse, Thémines, Brissac, Bassompierre, Créqui, Marillac et Ornano, tous aimés du peuple et craints des princes rebelles? Je vous sers, madame, en disparaissant du théâtre. Je suis le prétexte de ces haines, le brandon de cette discorde. Moi absent, aucun d'eux n'osera attaquer la reine à découvert.

— Toi absent, — reprit Marie en frémissant, — ils croiront que j'ai eu peur, que je t'ai renvoyé, et plus je leur paraîtrai faible et indécise, plus ils deviendront hardis. Mon indulgence fera leur force. Non, je ne te laisserai pas partir, car j'ai peur, et, avec toi il me semble que ma fortune m'abandonne, que mon étoile sombre dans la nuit. Cet audacieux prince de Condé a soudoyé parmi le peuple une armée de flatteurs en guenilles, de courtisans à piques et à hallebardes; il aura pour lui cet enthousiasme ivrogne qui pille et incendie les maisons, qui noie les gens sans défense. Il veut ôter la couronne de la tête de mon fils et se l'enfoncer sur son front à lui. Il le dit hautement à ses confidents. En effet, qui pourrait l'en empêcher? Une femme que son dernier serviteur déserte! D'ailleurs, n'ai-je pas dû, ô honte! lui mettre la plume en main, lui promettre la présidence du conseil, à cette conférence de Soissons.

— Ajoutez que vous avez à peu près promis. madame, d'abandonner au duc de Longueville mes gouvernements de Picardie et de Normandie, — observa sèchement le favori.

— Est-ce pour me punir de cette concession que vous me menacez de partir, Concino *mio?* — dit la reine. — N'ai-je pas dû assouvir la cupidité extravagante de tous ces seigneurs pour les détacher peu à peu de la rébellion et les faire revenir au bercail?

N'ai-je pas dû accorder à monsieur le prince le domaine et le gouvernement de la Provence, ainsi que toutes mes bonnes places du Berri, autant de gages contre moi ? Celui-ci a été gorgé d'un million d'écus, celui-là a exigé le taillon. Longueville, d'Epernon et Vendôme m'ont coûté dix-huit cent mille livres. Le comte de Soissons a été payé le même prix. Condé a eu la part du lion, neuf cent mille livres. *Veramente!* cet accommodement s'est traîté comme une vente de bestiaux.

— Je vous répète, madame, que mon absence vous servira, car elle amortira bien des haines, et vous pourrez plus facilement partager mes dépouilles entre tous les aiglons de la couvée lorraine : Joinville, Guise, Elbeuf, Mayenne et Montpensier.

— Tu ne parles pas sériéusement, Concino ?

— Très-sérieusement, sang de Diane !

— Tu as donc bien hâte de me quitter ?

— Bon ! encore des plaîntes, des reproches ! toujours la même litanie !

Marie de Médicis laissa échapper une sorte de gémissement, puis elle tira avec violence les rideaux de brocart, et glissa entre l'ouverture sa tête éplorée, qu'un poëte du temps n'eût pas manqué de comparer à celle d'une Ariane abandonnée.

Le visage de la reine n'étincelait pas de beauté comme celui de la princesse de Condé, ce dernier et malencontreux amour de Henri le Vert-Galant ; il était blanc de teint, mais un peu bouffi ; des joues rondes et colorées accusaient cette fraîcheur luxuriante et cet embonpoint robuste des Flamandes qui réjouissait le pinceau de Rubens, le peintre de ses noces. Le soleil de Florence n'avait pas hâlé et désséché cette rose carnation. Dans ses vêtements royaux, Marie ne manquait pas absolument de majesté ; mais, dans la familiarité des affaires ou des heures oisives, elle ressemblait peut-être plus à une riche bourgeoise, susceptible, inquiète et défiante, qu'à la première princesse du monde. Si

son menton potelé et son bon sourire prévenaient en faveur de son caractère, ses lèvres pincées donnaient en même temps un avertissement contraire.

La réponse de l'Italien l'avait frappée au cœur.

— Mais tu sais bien, ingrat, que je ne puis me passer de te voir ! — murmura-t-elle douloureusement.

Concini se mit à marcher avec agitation dans la chambre.

— Je suis donc un serf, attaché à la chaîne ; je sers de chien de garde ; un tire-laine est plus heureux que moi. Votre jalousie me poursuit sans trêve. Je ne puis saluer courtoisement une dame sans que vous m'accusiez d'être son galant. Les neiges et les brumes de Paris n'ont pas refroidi l'inquiétude fébrile de votre sang fiorentin. Je crois, *per Dio!* que vous seriez jalouse de Leonora Dori, ma pauvre femme, toute sèche, toute jaune, toute anguleuse qu'elle soit. Que ne tirez-vous les cartes, —ajouta-t-il avec un rire forcé, — pour savoir si je vous suis fidèle ?

Humiliée de ces sarcasmes, Marie courbait la tête ; mais elle était Médicis et ne put s'empêcher de répliquer d'une voix amère :

— Tu envies le sort d'un tire-laine, Concino *mio*, alors tu dois bien me haïr, car je suis en effet coupable envers toi. C'est moi qui t'ai tiré de l'ombre pour te faire épanouir au soleil. Je t'ai élevé si haut que tu oses devenir ingrat.

Concini se mordit les lèvres, car sa vanité était cruellement froissée par cette vérite crue. Il reprit :

— Vous me reprochez vos bontés, Marie ; eh bien ! ingratitude, soit ! Il est vrai que je regrette parfois d'avoir quitté ma vie obscure pour vous suivre en France. Je suis las de ce ciel gris, de ce brouillard épais, de ces esprits barbares auxquels François Ier n'a pas pu faire aimer les arts, de ces grossiers ferrailleurs que l'élégant Henri III n'a pu accoutumer aux parfums, aux musiques, et à tous les raffinements de notre vie italienne. J'ai horreur de la populace féroce qui s'ameute sur mon

passage parce que je ne sais pas jurer en français, et qui couvre de boue les manteaux de mes pages parce qu'ils portent la livrée zinzolin ; à votre cour je ne vois que des turlupins ou des loups échappés de la ménagerie. Je cherche en vain de bons peintres, de bons statuaires, de bons musiciens et de bons cuisiniers. Quant aux poëtes, Pétrarque est remplacé par un petit Malherbe, sec et froid comme glace, quand ce n'est point par un de ces Ronsard dont les vers rocailleux vous écorchent la bouche et les oreilles.

Marie de Médicis sourit tristement.

— Voilà donc comme tu m'aimes, Concini ! pas assez pour oublier ta disette de musiciens et de cuisiniers. Tu m'as aimée pour les richesses que ma main facile pouvait prodiguer à mes favoris. On dit que tu as amassé trois millions d'or. T'en faut-il plus encore ? Étranger, tu ne peux être connétable de France. Peut-être aspires-tu à être maréchal en dédommagement de la perte de tes gouvernements ; oui, j'ai deviné. Tu m'en veux de n'avoir pas prévenu ton désir ; j'ai eu tort, je suis ingrate, moi aussi. Écoute, *mio caro*, le maréchal de Fervaques vient de mourir ; tu auras sa survivance, mais ne pars pas. Vois-tu, j'ai besoin de te voir chaque jour près de moi. Quand je suis seule au milieu d'indifférents ou d'ennemis, je pense trop au passé et j'ai peur de l'avenir. — Le marquis d'Ancre resta silencieux. Elle s'attendait à une explosion de joie et de reconnaissance. Elle fut surprise de le voir accueillir avec une réserve glaciale une si haute faveur. Elle étendit ser bras nus vers lui : — Tu ne m'aimes plus ? — dit-elle avec terreur. — Je suis laide et vieille pour toi ; une autre t'a paru belle !

Concini haussa les épaules :

— Rêveries de femme, — murmura-t-il, — chimères et songes creux !

Elle le regardait avidement.

Tout à coup deux petits coups résonnèrent à la porte, que madame de Guercheville entr'ouvrit doucement.

— Monsieur le marquis, — dit-elle au Florentin, — veuillez prévenir Sa Majesté que les guetteurs annoncent l'arrivée de monsieur le prince de Condé. La poussière des chevaux de son escorte monte au ciel comme une épaisse fumée. La ville tremble du tapage de son cortége, et on dirait que le peuple tout entier déserte ses logis pour marcher sur le Louvre. Nos gentilhommes s'impatientent de ne pas voir paraître la reine, et monsieur de Bassompierre demande instamment des ordres.

— Dois-je me retirer, madame ? — demanda Concini.

— Non, restez ! — dit Marie de Médicis d'une voix brève. — Quant à Bestein, qu'il attende ! Je veux lui parler moi-même. Allez, Guercheville !

La porte se referma.

— Si monsieur le prince de Condé veut entrer de force au Louvre, je mourrai pour vous, madame, — reprit vivement le nouveau maréchal.

— Oh ! ce n'est pas le rebelle qui me trouble l'esprit maintenant, — dit la reine ; — c'est vous, Concini, qui me faites peur. J'ai des capitaines qui m'aideront à vaincre le traître, mais vous, qui donc m'aidera à vous détrôner dans mon cœur ?

Un profond silence suivit cette plainte déchirante d'une maîtresse humiliée par l'abandon de l'homme à qui elle sacrifiait jusqu'à son honneur.

VIII

DE LA VISITE QUE MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ FIT A LA REINE, A LA TÊTE DE QUINZE CENTS GENTILHOMMES.

L'esprit de Marie de Médicis, je vous le disais tout à l'heure, était souverainement ombrageux et inquiet.

Elle oubliait Condé pour chercher la cause mystérieuse qui avait si soudainement inspiré à son favori la passion des voyages et l'amour d'une vie cachée.

En vain laissait-elle sa pensée s'égarer en mille soupçons vagues ; l'énigme restait indéchiffrable, et toujours elle en revenait à son premier doute : Il aime une autre femme. Elle résolut donc de le forcer à s'expliquer.

— Si je ne trompe, — dit-elle en le regardant fixement, — d'où te vient ce changement subit de goûts et cette aversion philosophique pour les grandeurs ? Pourquoi veux-tu partir ? Concini, réponds, je te l'ordonne. Obéis, car en ce moment c'est la reine qui te parle.

Sa voix était altérée. Pauvre femme ! elle était vraiment belle, enveloppée d'une blanche draperie collée à son corps magnifique et robuste comme celui de la Vénus de Milo ; elle laissait pendre hors de la baignoire ses bras superbes et nus, sur lesquels ruisselaient les gouttes d'eau, brillantes comme des diamants liquides ; la pâleur inaccoutumée qui ternissait les fraîches couleurs de son teint blanc et pur lui donnait une expression mélancolique et pleine de charmes.

Le Florentin se sentit ému, mais il essaya de cacher son trouble sous une feinte colère.

— Vous ordonnez, madame. Toujours il me faut obéir à vos ordres ; toujours vous me rappelez que nous sommes deux êtres bien éloignés l'un et l'autre, une reine et un sujet. N'est-ce pas suffisant pour glacer l'amour dans le cœur le plus épris ? Aime-t-on réellement les gens par force ou par cupidité ? Ah ! ces amours-là sont feintes. Malheur à qui croit à leurs comédies, madame ! Qui aime véritablement doit s'anéantir et s'immoler tout entier à son idole. C'est à moi qui ne suis rien, à moi dont la gloire et la vie dépendent de votre caprice, c'est à moi de commander, car ma soumission ne serait pas celle d'un amant, mais celle d'un laquais, et cette basse servilité me déshonorerait. C'est à vous, qui êtes reine, d'obéir et de me supplier !

Le sang des Médicis se révolta dans les veines de

Marie. Un instant l'iritation de l'orgueil brilla sur son visage et soutint sa fermeté. Elle reprit :

— Oh ! j'ai mérité cette humiliation. Tu es bien vengé, Henri, si ton ombre assiste à l'abaissement de ta veuve. Oui, foule-moi aux pieds, Concini, insulte-moi, menace-moi, puisque j'ai oublié ma couronne et mon devoir, puisque j'ai abandonné à ta merci l'honneur de mes enfants. Sans doute, si les princes ont osé se révolter contre le roi, c'est qu'ils méprisaient sa mère. Mais plus bas ! parle plus bas, de grâce, Concini ! que ma honte ne soit pas publique, qu'elle ne prête pas à rire à mes dames d'honneur !

Le marquis d'Ancre garda son dédaigneux sourire :

— Orgueil étrange des reines, — observa-t-il ; — elles ne peuvent supporter l'idée de devenir femmes avec leur amant ; elles ne veulent qu'un esclave et ne savent pas trouver en lui leur orgueil et leur grandeur !

— Hélas ! cet orgueil est bien brisé, *caro mio*. Ta destinée n'est-elle pas mêlée à la mienne par un lien que je ne saurais dénouer. Le saint-père lui-même aurait-il le pouvoir d'effacer de mon âme troublée le souvenir qui nous suit comme une tache de sang ineffaçable ? Tout à l'heure, j'ai évoqué l'ombre de Henri, et il me semble la voir grandir au milieu de cette chambre avec un visage terrible et menaçant. — Elle frissonna de tout son corps, et, du geste, elle semblait repousser une apparition visible pour elle seule. — Et cependant je ne suis pas coupable, tu le sais, toi Concini ! — murmura-t-elle d'une voix étouffée, qui expira dans un sanglot lamentable.

Le favori ne put s'empêcher de tressaillir ; ses cheveux se hérissaient sur sa tête, et il jetait des yeux hagards sur cette place où Marie de Médicis avait cru voir s'élever la vision redoutable de son époux courroucé, montrant les plaies béantes ouvertes dans sa poitrine par le couteau du meurtrier fanatique.

— Assez, madame, assez sur ce souvenir ! — reprit-il d'une voix sourde. — Ne vous ai-je pas donné alors une

preuve assez violente de cet amour dont vous doutez ? Il fallait vous sauver des soupçons éveillés dans l'esprit du roi ; il fallait que la marquise de Verneuil ne triomphât pas du succès de ses délations ; il fallait que votre mari n'eût pas le temps de se repentir de vous avoir accordé la déclaration qui vous nommait régente.

Une sueur froide baigna les tempes du Florentin.

Marie de Médicis se rejeta brusquement en arrière, folle de terreur :

— L'ombre ! l'ombre ! — répétait-elle en étendant les bras comme pour la repousser. — Regarde, Concini ! rapproche-toi ! défends-moi ! Il nous voit, il nous entend, il nous juge ! — Et puis, cachant sa tête dans ses mains avec désespoir : — Dis la vérité, Concini ! dis à ce fantôme implacable que, si déjà je t'aimais lui vivant, du moins j'avais résisté à ton amour audacieux ; malgré la jalousie que tu attisais dans mon cœur, les preuves irrécusables de l'infidélité de mon mari n'avaient pas suffi pour me faire trahir mes serments. Il est vrai qu'au lieu de te chasser, de te punir, de t'imposer silence, moi pauvre reine délaissée, je t'écoutais avec un fol enivrement. Il est vrai que je t'ai même défendu contre mon oncle Jean de Médicis, qui te soupçonnait de troubler le ménage royal. Que n'ai-je pas osé pour toi, Concini ? A cause de toi, je suis méprisée par les grands comblés de mes largesses ; indifférente au peuple pour lequel je suis aumônière et charitable, reniée même par mes parents et mes alliés !

Le favori s'était peu à peu rapproché de la reine, afin de calmer ses terreurs. Il releva doucement son bras nu, le baisa et le laissa retomber en murmurant :

— Votre crime, Marie, a été d'aimer un Italien dans cette cour si brillante en jeunes et galants seigneurs. Mais n'ai-je donc rien osé pour vous, *per Dio !* La borne de la rue de la Ferronnerie où s'est appuyé le pied du feuillant n'est pas encore brisée, madame !

Marie de Médicis posa une main glacée sur les lèvres

du Florentin qui s'était penché vers elle, et sa voix murmura, faible comme un souffle :

— Tais-toi, Concini, tais-toi ! je ne sais rien ! je n'ai rien su ! je n'ai rien voulu savoir. Les murs entendent et gardent des paroles si dangereuses ! Henri était le grand roi, le roi populaire et clément, le roi juste et redouté. Il avait des maîtresses. Qu'ai-je donc à lui reprocher maintenant, malheureuse que je suis ? Oh ! tu ne m'as rien avoué, n'est-ce pas ? Je n'ai pas permis le crime ; loin de pousser le bras de ce forcené, je l'aurais arrêté au risque de ma propre vie !

Les yeux du marquis d'Ancre étincelèrent d'une sombre rage en écoutant ce désaveu qui l'abandonnait comme le seul coupable d'un forfait énorme. La reine en répudiait la complicité avec une horreur si franche qu'elle eût pu faire illusion à tout autre qu'un Italien ; mais Concini possédait la pénétration profonde de ces rusés Florentins dont Machiavel avait été le maître d'école ; il écartait les apparences pour sonder le fond des cœurs avec cette froideur inexorable particulière aux hommes politiques du Midi, habiles à se défier des comédies extérieures.

Il redressa sa haute taille, et, se tenant debout devant la baignoire :

— L'ingratitude est le dernier mot des princes, — dit-il fièrement. — Vous n'avez rien permis, madame, mais vous avez renvoyé Maximilien de Béthune, duc de Sully, pour me mettre le pouvoir en main. Si le feuillant m'avait dénoncé et reconnu, m'auriez-vous donc abandonné, Marie? Aujourd'hui seulement je commence à le croire. Grâce à vous, j'ai pu lui laiser, pendant quarante-huit heures, toute facilité pour s'échapper de sa prison. Mais ce fou de jeûnes et de visions n'a pas compris son bonheur et il s'est fait gloire de son martyre. Ah ! il faut avouer que notre feuillant avait été bien choisi par le duc d'Epernon. L'ancien mignon de Henri III se connaît à merveille en assassins.

— Pardonnez-moi, mon Dieu ! — dit Marie de Mé-

dicis; — mais si j'ai été coupable par amour, est-ce à toi de m'en punir, Concini, en m'abandonnant à mes frayeurs, à mes défaillances et à mes rêves sinistres?

Le favori crut devoir ne pas continuer plus longtemps son rôle hautain et sévère; il regarda la reine avec une expression de tendresse, et lui répondit d'une voix caresante :

— Faites-moi grâce, Marie, si je vous ai parlé trop durement. D'ailleurs, je ne pars point pour un voyage sans fin; rassurez-vous. Il s'agit d'une mission secrète. Je vous apportais aussi une dépêche à signer, — ajouta t-il d'un ton léger en tirant de sa poche un parchemin roulé.

La reine parut inquiète de ce changement singulier :

— Quelle est cette dépêche, — demanda-t-elle, — voyons.

— Quelle bizarre idée? — dit le Florentin. — Ai-je perdu votre confiance? Comptez-vous lire maintenant tous les papiers que l'on vous donnera à signer?

Cela n'en vaudrait peut-être que mieux pour mon peuple, Concini, — répliqua tristement la reine. — Que d'iniquités se commettent peut-être en mon nom!

— Mais vos jours et vos nuits n'y suffiraient pas, Marie. — dit le marquis d'Ancre avec un rire forcé. — Tenez, voici la plume. Mettez votre nom au bas de ce parchemin, et je vous laisse libre, car il est temps de quitter votre bain.

La reine saisit la dépêche, mais sans prendre la plume.

— Je veux la lire, — répéta-t-elle opiniâtrément.

— Caprice de femme! — grommela Concini. — Une dépêche insignifiante, un ordre aux gouverneurs des frontières. Craignez-vous donc que je vous fasse signer l'arrestation de monsieur le prince de Condé?

— A peine si l'on voit clair dans cette chambre, — dit la reine en froissant la dépêche dans ses mains et se penchant hors de la baignoire.

— *Per Dio*! Marie, vous êtes belle ainsi à ravir tous

les cœurs, — murmura le favori. — Je vous aime. Sous vos vêtements royaux la majesté fait disparaître la femme; ici la femme disparaît sous la déesse. Et si le prince félon entrait dans cette chambre, je jure bien qu'il déposerait les armes à vos pieds. Il ose faire la guerre à une reine, il n'oserait la faire à Vénus!

Mais Marie de Médicis, poursuivie par un de ces soupçons entêtés qui ne se déracinent pas facilement du cœur des femmes jalouses, lui répondit d'un ton bref:

— Trève de fadeurs et de flatteries, Concino; elles doivent cacher un piége. N'essayez pas de me distraire de ma pensée. J'ai l'âme tout oppressée.

— *Per Dio!* Satisfaites votre caprice et lisez! — dit le favori en affectant un air insouciant. — Il s'agit tout simplement de vous ramener des fugitives qui ont déserté votre service.

— Des fugitives? — répéta la reine avec émotion.

Au même instant un grand bruit éclata dans l'autre salle, et la porte fut timidement ouverte par madame du Fargis, qui, tout effarée, jeta ces mots:

— Monsieur le marquis, prévenez Sa Majesté que monsieur le prince vient de descendre de cheval dans la cour, et qu'il monte le grand escalier à la tête de quinze cents gentilshommes pour lui faire sa révérence.

— *Corpo di Bacco!* — dit le favori, — voilà un escalier qui sera un peu gêné, ou des gentilshommes qui devront se faire bien minces. Allons, il est temps que je m'éclipse.

— Monsieur le marquis d'Ancre, — dit Marie de Médicis avec dignité,— restez. Monsieur le prince de Condé et ses quinze cents gentilshommes attendront le bon plaisir de leur reine, Je ne suis pas encore prisonnière dans mon Louvre, et j'ai le droit d'y donner des ordres, non d'en recevoir. Fargis, fermez la porte! — La comtesse obéit, et le Florentin ne put cacher la surprise mêlée d'admiration que venait de lui faire éprouver la

réponse virile de cette reine si fière sur son trône chancelant, et qui traitait comme un vassal vulgaire l'ennemi puissant en qui elle pouvait déjà redouter un geôlier futur. Cependant la veuve de Henri lisait avidement la dépêche : — Ah ! il est question des dames de Thornstein. Très-bien. Elles ont disparu de la cour; et pourquoi? c'est étrange. Mais quel rapport entre leur fuite et votre départ, Concini ? Pourquoi portez-vous tout à coup à mes lectrices un intérêt si pressant?

— Elles peuvent être dans la confidence de quelques secrets d'État importants. Le mystère de leur absence en aggrave le danger. Nous avons cru devoir expédier l'ordre de les arrêter partout où on les reconnaîtra, et de les ramener de force à Paris.

Marie de Médicis ne quittait pas son favori des yeux.

— Oh ! ce n'est pas là votre vraie vérité, *caro mio.* Ta bouche ment, Concini. Je connais ce pli ironique, familier à tes lèvres quand tu veux tromper. Pourquoi pars-tu toi-même comme un simple courrier de dépêches ? Il suffisait d'envoyer les ordres aux gouverneurs. Il y a autre chose.

— *Per Dio!* on ne peut donc rien vous cacher, madame, — reprit Concini embarrassé. — Excusez-moi ! j'obéissais à la volonté du roi. Il m'avait défendu de vous révéler...

— Le roi ! — reprit-elle ; — la volonté du roi ! le roi t'avait défendu ! Quelles sont ces nouvelles hypocrisies ? Me croirais-tu tombée en enfance ? Depuis quand le roi a-t-il une volonté que je ne lui aie pas imposée ou que je ne connaisse pas?

— Depuis ce matin, madame. — Marie de Médicis se sentit troublée. Quelle était donc l'influence mystérieuse qui s'élevait dans l'ombre pour contre-balancer la sienne. Elle fit signe au marquis d'Ancre de continuer. Il poursuivit : —Votre fils avait remarqué la belle Christine de Thornstein, madame, et il veut la revoir.

— Louis veut la revoir... Louis faire attention à une femme !... Et vous êtes sincère, Concini? Pourtant il

n'a pu exiger que vous-même... ou bien ceci cache quelque piége de nos ennemis. Enfin, sous quel prétexte vous a-t-il donné cet ordre?

— Voici, — reprit le marquis d'Ancre en riant d'un air dégagé. — Il m'accuse d'une monstruosité sans exemple; il m'accuse d'être son rival. Une folie! Il paraît que moi aussi j'ai fait attention aux charmes de mademoiselle de Thornstein. Ah! le nom barbare pour des oreilles italiennes! Enfin le roi se défie de moi, que voulez-vous? Je lui ai promis de lui rendre sa huitième merveille du monde. A ce prix seulement, j'obtiendrai son agrément pour mes nouvelles charges. Est-ce assez bouffon?

La reine était devenue sérieuse et triste en écoutant ce babillage dont la frivolité ne lui semblait pas naturelle. Elle murmura avec accablement :

— Et moi qui n'ai rien vu!

— Prenez-vous cette plaisanterie au sérieux, Marie? — demanda le favori avec une tendre inquiétude.

— Concini, — répliqua-t-elle sévèrement, — si le roi ombrageux, défiant et craintif comme nous le connaissons, a osé vous accuser ouvertement, c'est que ses soupçons s'appuient sur des preuves.

Mais je vous jure, madame... — balbutia le marquis.

— Je ne veux rien savoir, — reprit-elle avec dignité, — Mon fils vous a demandé le secret, je le respecterai. N'ajoutez pas un mot. Mais je vous donnerai, moi, une autre mission. — Elle était frappée au cœur; son cerveau bouillonnait comme une fournaise; ses yeux brillaient plus clairs que des étoiles. Elle poursuivit : — Et si le roi a deviné juste; si vous aimiez cette enfant, Concini; Oh! je comprends tout maintenant, votre froideur, vos reproches insolents, votre départ!

Le marquis d'Ancre sentit la nécessité d'apaiser la femme jalouse par des flatteries basses et serviles. Il avait peur de la reine fulgurante qui se réveillait soudainement, et dont le visage ne conservait plus rien de

bourgeois ni de vulgaire. Il attacha sur elle ce long regard velouté qui jusqu'alors avait exercé sur Marie de Médicis un irrésistible pouvoir.

— Comment pouvez-vous me supposer coupable d'un tel enfantillage? — dit-il rapidement. — Une petite fille de noblesse rhénane ou thuringienne, qui ne sait que sourire, prier ou rêver; une fille pauvre, sans esprit, sans grâce, une froide et langoureuse Allemande l'emporter sur vous, la fille des Médicis, la spirituelle Italienne qui rayonne comme un soleil au-dessus de toutes les femmes de votre cour! Mais c'est vraiment de la déraison!

— Vos paroles sont tendres comme des caresses, Concini, — repartit la reine, — mais elles ne me tromperont et ne m'enivreront plus. Une langoureuse Allemande, dites-vous. Hélas! je sais le charme de ces plaintives tourterelles pour vous autres vautours. C'est une douce proie. Mon amour vous pèse parfois et vous fait peur, avouez-le!

— Vous êtes bien aveugle ou bien injuste, Marie, — soupira le Florentin avec un geste théâtral.

— Le cœur de l'homme est inexplicable, — continua la reine; — cependant, au milieu de tant de seigneurs braves, galants, utiles ou nécessaires à ma fortune par leur force, leurs alliances ou leur crédit sur le peuple, qui donc ai-je été choisir pour mon favori, moi la reine régente de France? Est-ce le plus beau, le plus noble ou le plus redoutable? Non, c'est un obscur Italien que j'ai élevé jusqu'à moi. N'avez-vous pas été quelque chose comme clerc de tabellion à Florence, signor Concino Concini? et ne vous ai-je pas soutenu de ma faveur contre des hostilités sans nombre? N'est-ce pas vous qui pour moi avez été le plus beau, le plus noble et le plus cher de mes courtisans? — Le marquis d'Ancre, terrifié par cette foudroyante apostrophe, garda le silence. — Vous n'osez plus répondre, monsieur. Vous avouez votre trahison. Moi qui vous ai tout donné et

tout sacrifié, jusqu'à l'honneur du trône, vous m'avez trahie; c'est bien vil!

— Mais qui dit cela, Marie? — murmura le malheureux; — quels serments faire pour vous désabuser? vous n'y croirez pas. Quelles preuves vous donner? vous les rejeterez.

— Il en est une que j'accepterai, — reprit gravement la reine. — Je n'ai pas tiré vengeance des conseillers du feuillant, moi. Il faut, à votre tour, que vous me sacrifiez cette fille, vous, Concini. — Le Florentin laissa échapper un geste d'épouvante. Marie de Médicis poursuivit avec un calme terrible: — Vous partirez pour la retrouver, mais vous ne la ramènerez pas au Louvre. Elle mourra ou du moins elle disparaîtra en chemin. Les routes ne sont pas sûres dans ce temps de guerres civiles. Les hôtelleries sont des coupe-gorge. Bien des sentiers côtoient des précipices ou sont noyés sous des inondations imprévues. Si la belle colombe échappe à ces périls, qu'elle soit tout au moins engloutie dans un de ces couvents lointains et cloîtrés qui gardent inexorablement le secret des vocations subites. Je ne veux pas d'ailleurs que cette jeune fille me vole l'amour de mon fils et me remplace dans son cœur. Elle prendrait une influence mauvaise sur ce faible esprit à qui son souvenir a déjà su inspirer un effort de volonté. Je ne veux pas traiter de puissance à puissance avec mademoiselle Christine de Thornstein. Et puis je suis bonne mère, moi!

Le marquis d'Ancre frissonna, car il crut que l'âme de l'astucieuse et cruelle Catherine ressucitait soudainement dans celle de Marie de Médicis.

— Mais j'ai promis au roi de lui ramener cette jeune fille, madame.

— C'est-à-dire de lui ramener une maîtresse qui nous perdrait tous.

— Mais elle est innocente, Marie!

— Ah! vous prenez sa défense, monsieur. Vous êtes bien pitoyable, aujourd'hui. Ah! c'est que vous l'aimez.

Ce cri est un aveu, n'est-ce pas. Répétez-le donc hautement. J'ai mal entendu, sans doute. Priez-moi, implorez-moi pour elle; il me sera doux de vous voir rampant à mes genoux pour obtenir la grâce de ce miracle de beauté! — et le regardant avec des yeux étincelants d'éclairs. — Obéirez-vous, oui ou non? Dites-le, Concini. Si vous l'aimez, vous resterez ici, mais abattu de votre grandeur comme le chêne dont la cognée du bucheron a tranché les racines. Je hais, cette fille, vous dis-je, puisque Louis vous a soupçonné d'être son rival. Je redeviens la reine. Je me suis trop humiliée devant vous. Croyez-vous donc que je sois réduite à votre merci et que j'aie abdiqué le sceptre en vous prenant pour favori? Il y a des hochets de rechange, monsieur. En mettant ma fière noblesse sous le pied du premier venu, je continuais la politique de Henri, qui coupait la tête de l'altier Biron avec la hache rouillée du bourreau. Je tends aussi la main au peuple, et les gentilshommes ne s'y trompent pas. Quand je fais attendre, pour vous donner audience, le prince de Condé à la tête de ses quinze cents amis, croyez, monsieur, que je ne suis pas une pauvre femme folle de jalousie, mais que je suis encore la reine de France.

Consterné, ébloui, stupéfait de la grandeur empreinte dans la réponse énergique d'une souveraine qu'il s'était trop habitué à voir aveuglément soumise à ses conseils et à ses caprices, le favori s'inclina et dit d'une voix respectueuse :

— J'obéirai, madame.

— Vous jurez que mademoiselle de Thornstein ne reparaîtra pas au Louvre?

— Je le jure.

Au même instant, la maréchale de Fervaques entr'ouvrit la porte et dit avec émotion :

— Monsieur le marquis, veuillez prévenir Sa Majesté que monsieur le prince a perdu patience, et qu'il menace de se retirer, car il regarde cette longue attente

comme une insulte dirigée contre lui par les conseillers italiens de la reine.

— Eh bien ! laissez-le partir ! — s'écria Marie de Médicis avec un geste de colère ; mais se ravisant aussitôt : — Non, — reprit-elle, — il faut se garder d'aigrir et de mécontenter aujourd'hui ce traître. Il faut l'endormir dans son triomphe, et pour cela j'ai besoin de vous, *signor* Concini. Allez présenter mes excuses à monsieur le prince, et, à force de courtoisie, faites lui oublier ce nouveau grief.

— Moi ! — dit le favori au comble de la surprise ; — mais il me tournera le dos ou me crachera au visage.

— Tu t'essuieras, *caro mio*, — répliqua froidement Marie de Médicis ; — à tout prix, il faut flatter son orgueil jusqu'à ce que nous l'ayons mis hors d'état de nuire. Il s'agit de le renverser ou d'être renversé par lui. Fervaques, — ajouta-t-elle à voix haute, — fais entrer mes femmes.

Et elle congédia gracieusement le marquis d'Ancre, qui alla en maugréant essuyer la bourrasque qui l'attendait. En effet, monsieur le prince le reçut avec une hauteur méprisante et ne daigna pas le saluer ; ses gentilshommes, groupés autour de lui, firent même entendre de sourdes menaces, mais Concini déploya tant de souplesse insinuante dans les offres de service et de soumission qu'il fit au puissant rebelle, que ce dernier finit par sourire à ses flatteries et par s'amuser de ses bouffonneries italiennes.

Concini rentra en grâce auprès de monsieur le prince avec tout le succès d'un Scaramouche ou d'un Triboulet ; mais peu lui importait. Il attendait sa revanche et elle devait être terrible.

IX

LE DÉMON FAMILIER, LES CARTES ET L'ASTROLOGUE

Le lendemain soir, le Louvre était en fête. La reine célébrait par un grand bal masqué sa réconciliation avec monsieur le prince de Condé.

Une heure avant le bal, elle avait mandé le colonel général des Suisses, monsieur de Bassompierre ; le galant Lorrain, qui devait sa fortune à Henri IV, était resté un des plus fidèles courtisans de sa veuve, et il s'était empressé d'obéir à l'ordre qu'il avait reçu.

Un page l'introduisit dans un cabinet meublé d'une table et de deux ou trois fauteuils qui formait l'antichambre du logement accordé, dans une tourelle du Louvre, aux divers astrologues, dont les services avaient été si chèrement rétribués par les reines de sang italien.

Bassompierre fit la grimace en entrant dans ce réduit qui sentait le renfermé.

C'était un beau gentilhomme, grand, bien fait, spirituel, jovial et entreprenant, d'une humeur aventureuse; son teint blanc et frais, ses longs cheveux blonds, l'air un peu étrange de sa physionomie; la splendide galanterie de son costume, tout en lui attirait forcément l'attention.

Sur la table il vit deux bougies, quelques papiers et le sceau royal.

Marie de Médicis se promenait avec agitation dans ce cabinet comme une lionne inquiète dans sa cage. Elle portait une petite couronne d'or sur le chaperon de velours qui descendait en pointe sur son front. Elle

froissait dans ses mains, qu'emprisonnaient des gants parfumés, un grand éventail en bois d'ébène incrusté d'ivoire. Sous sa fraise haute et droite une triple rangée de perles parait les contours supérieurs de son corsage allongé ; des crevés de satin blanc étoilaient sa robe de velours rouge à plis majestueux.

— Toujours exact, Bestein, — dit-elle au colonel des Suisses.

— Je n'ai jamais fait attendre les dames, — répliqua le Lorrain en s'avançant et lui baisant la main avec une grâce parfaite.

— Ni les hommes, je sais. Bestein. — Elle le regarda fixement et reprit : — As-tu peur de la populace ?

— Non, madame, quand elle n'est pas soutenue par des gentilhommes.

— As-tu peur des gentilhommes ?

— Non, madame, quand ils ne sont pas commandés par des princes du sang.

— As-tu donc peur des princes du sang, Bastein ?

— Ce sont de rudes adversaires, — dit Bassompierre en hésitant, — et, pour s'y frotter, il faut au moins être sûr de deux choses...

— Parle vite ! — dit la reine avec impatience.

— D'abord de ne pas être abandonné et désavoué...

— Je ne suis pas une Catherine, moi, — répondit-elle.

— Et puis....

Il n'osa achever, mais ses regards restèrent attachés sur le sceau royal.

— Je te devine, Bastein ! tu es l'ami du logis et de la table encore plus que l'ami du maître. Avide Lorrain, tu sais que ce sceau magique prodigue les pensions et les dignités. Eh bien! rassure-toi. Si je triomphe, *gli honori, i beni, i carichi* ne te manqueront pas.

— Mon épée, non plus, ne vous faudra pas, madame ! — s'écria impétueusement le Lorrain en fléchissant le genou,

— Relevez-vous, monsieur le grand maître de l'artillerie, — dit la reine, — car vous l'êtes par commission, et surtout soyez discret. Un mot peut tout perdre. A onze heures du matin, vos Suisses entoureront le Louvre. Si je suis forcée par la populace, ils m'escorteront jusqu'à Mantes. J'emporterai mes pierreries dans un coffret et quarante mille écus en or. Vous me répondez de la vie et de la liberté de mes enfants. Maintenant allez danser galamment au bal. Qu'on ne se doute de rien. Je verrai Créquy et Lacurée pour les derniers ordres. Si je changeais d'avis, vous serez prévenu par madame de Guercheville.

— Quoi ! madame, demanda Bassompierre surpris, — hésiteriez-vous encore à prendre ce grand parti ?

— J'attends mon démon familier. Quand je l'aurai consulté tout sera dit. — Quel était ce démon familier, voilà ce que se demandait le comte de Bassompierre. — Le voici, — murmura la reine avec un soupir qui dissipa les nuages amassés sur son front. On venait de gratter à la porte. Marie de Médicis fit un signe à Bastein qui ouvrit. Une grande femme sèche, jaune, anguleuse, grêle, au nez arqué, au teint luisant et pâle, aux yeux brillants et enfoncés, exactement vêtue comme la reine, à l'exception de la couronne d'or, entra d'un pas léger ; on eût dit qu'elle glissait sur le plancher ; elle ressemblait plutôt à une ombre qu'à une créature vivante. Si Bassompierre l'eût touchée, elle se serait dissoute en poudre comme ces momies effritées par l'action des siècles. A sa vue, la reine laissa échapper une exclamation de joie et murmura : — *Buona mia Leonora !*

— Madame la maréchale d'Ancre ! — dit Bassompierre en la saluant avec un profond respect.

Cette ombre n'était autre, en effet, que la célèbre Leonora Galigaï, la toute-puissante favorite, dont l'ambition effrenée, l'esprit d'intrigue, l'activité prodigieuse avaient élevé si haut la fortune de son mari, et déjoué jusqu'alors les menées de tous ses ennemis.

Cette femme était profondément triste dans l'enivrement de son orgueil satisfait. Au fond de son cœur s'était creusé un vide que l'ambition cherchait vainement à combler. Pendant sa jeunesse misérable, un jour elle avait été chassée de l'hôtellerie où elle épuisait ses forces, comme servante, pour un salaire dérisoire; elle avait été punie ainsi du crime d'être devenue mère, elle chètive et laide bohémienne ; elle se croyait abandonnée par Concini; elle voyait dépérir sur son sein tari sa petite fille, ce témoignage vivant de sa honte; dans une heure d'égarement et de désepoir, elle avait vendu son enfant à une vieille sorcière d'Égypte, qui lui promit en échange un avenir de grandeur et de richesse.

La prédiction s'était accomplie; mais Leonora pleurait et regrettait sa fille. Il lui semblait que Dieu se plaisait à châtier son crime, en amassant tant de richesses et d'honneurs sur la mère dénaturée qui avait livré sa fille pour prolonger une vie sans but et sans amour. Aussi tâchait-elle d'oublier et d'étourdir sa douleur ; mais elle n'y parvenait pas. Elle aimait à se venger sur les autres des tortures secrètes qu'elle endurait; martyre égoïste, elle était indifférente à des souffrances qui lui paraissait inférieures à la sienne.

Son ambition était un jeu, une recherche avide du danger, une passion extravagante de la lutte, un défi à la mort. Aussi une énergie sans exemple animait-elle ce corps frêle; aussi Leonora Galigaï inspirait-elle aux gentilshommes et au peuple une terreur superstitieuse; aussi n'eût-on pas trouvé dans ce Paris, regorgeant de soudards et de coupe-jarrets, un homme assez audacieux pour lui tirer un coup de pistolet.

Elle était redoutée comme un dieu invulnérable. On la haïssait, mais on ne la méprisait pas. De loin, on la traitait de magicienne, d'empoisonneuse; de près, on souriait et on s'inclinait sur son passage. Le seul côté faible de cette femme extraordinaire, c'était son mari,

le beau Concino Concini, dont l'impudence vulgaire affaiblissait le prestige de cette haute faveur.

Son empire sur l'esprit de la reine était sans bornes, parce que Marie de Médicis, nature essentiellement ombrageuse, voyait en elle sa créature; Léonora lui devait tout; elle l'avait prise dans le ruisseau et l'avait fait asseoir sur les marches du trône : toutes deux Florentines, elles chuchotaient cet idiome harmonieux et familier qui se prête à des confidences tendres comme des caresses; elles étaient dominées par les mêmes passions; elles avaient les mêmes faiblesses et les mêmes superstitions; seulement, Léonora avait appris dans la misère à connaître les hommes, et elle les méprisait avec la haine froide de l'esclave affranchi et du parvenu. Elle aimait réellement la reine, mais elle se regardait comme très-supérieure à elle par la fermeté du caractère et la grandeur des vues politiques.

Elle ne subissait l'ascendant d'aucun homme : son mari n'était que la marionuette sur laquelle devaient briller les oripeaux de sa richesse; elle n'avait d'autre amour dans le cœur que le souvenir de son enfant perdue. L'ambition seule, creuse, stérile, sans but, se repaissant de sa propre flamme, et par cela même plus vivace et plus ardente, s'élevant aux proportions de la manie et de l'idée fixe, comme l'avarice chez l'usurier juif, l'ambition, tel était le vice suprême auquel Leonora Galigaï devait sa vie.

Sur un signe de la reine, M. de Bassompierre s'était retiré.

— Je t'attendais, Leonora, — dit-elle précipitamment. — La partie est engagée, gagnerai-je? Conseille-moi.

— Ma chère maîtresse, répliqua tranquillement la favorite, — ce n'est pas à de faibles esprits comme celui de votre servante qu'il appartient de prononcer sur de si graves questions. Il faut chercher plus haut vos inspirations.

— Oui, reprit la reine, — les hommes trompent, les cartes ne trompent pas. Essayons le sort. As-tu déjà re-

mué le carton ? La réponse a-t-elle été favorable ? On peut croire à ce conseiller-là, il n'est point vendu à l'ennemi.

— Madame, — dit Leonora, — il s'agit d'un prince du sang qui veut voler l'héritage de votre fils. Pour la noblesse, ce n'est pas un factieux ni un rebelle, mais le roi de demain ; tandis que vous, Marie de Médicis, vous n'êtes pas la reine de France, mais une étrangère comme moi, assise par mégarde sur un trône d'où la main de Condé doit vous renverser. M. le prince a tout pour lui, hors le droit ; gens d'épée et de robe, gens d'Eglise et de corporations, la Ligue et la réforme, tous crieront : Vive Condé ! Il faut voir clair dans la situation et chasser les brouillards. Chacun a son intérêt particulier dans l'intérêt de M. le Prince...

— Excepté le maréchal d'Ancre toutefois, — interrompit vivement Marie de Médicis.

Leonora haussa légèrement les épaules.

— Est-ce que nous comptons, nous autres Italiens ? Nous sommes vos domestiques, voilà tout. Vous nous donnez de gros gages qui font envie à la noblesse mécontente; si vous perdez la partie, on nous les retiendra et on nous chassera comme des gueux. Puis, la table renversée, ces héros se disputeront les morceaux de la nappe.

— Pauvre peuple ! — dit Marie, — il ne gagnera guère à changer de bât. J'essayais d'alléger son fardeau, et il crie; Condé lui écorchera le dos.

— Vous pouvez cependant résister à la tempête, madame; monsieur le Prince est moins un véritable chef qu'un drapeau banal derrière lequel s'agitent tous les partis mécontents; il se croit si formidable, qu'il ne daigne pas vous craindre. Maître de Paris, il vous tient dans votre Louvre comme dans une cage. Jouez d'audace, et que, à l'heure où il viendra chercher sa prisonnière, il soit lui-même arrêté comme un traître, et puni comme un criminel de lèse-majesté. Le général tué, il n'y a plus d'armée.

— Tué ! — répéta la reine tremblante ; — non, jamais la veuve de Henri n'ordonnera ni assassinat ni tuerie. Je ne veux pas être la pâle copie de Catherine de Médicis. A chacun son rôle devant les hommes et sa responsabilité devant Dieu.

— Voyons donc les cartes pendant que nous sommes seules, — répliqua la maréchale d'Ancre avec un froid sourire ; — mais je n'en ai pas sur moi.

— En voici ! — dit la reine.

Elle tira aussitôt du fond d'une corbeille un jeu de cartes distribué en petits paquets. Ce jeu de cartes allait souverainement décider du sort de la monarchie ; il allait exalter jusqu'à la témérité le cœur de Marie de Médicis ou le décourager jusqu'à la faiblesse. C'était une de ces scènes qui restent inconnues ou dédaignées de l'historien, et qui contiennent souvent le mot des énigmes les plus mystérieuses de la politique.

Les deux femmes s'assirent sur des pliants et s'approchèrent de la table avec l'anxiété des sorcières thessaliennes commençant leurs incantations magiques. Elles allaient chercher l'avenir et la vérité dans ces morceaux de carton, qui, pour elles, semblaient palpiter et vivre. Leur superstition aveugle animait la matière et lui prêtait une intelligence supérieure à celle de l'esprit humain. Leur front penché sur les cartes se plissait ; leurs yeux ne pouvaient s'en détacher ; elles éprouvaient ce frémissement intérieur, mêlé de doute et de crainte, qui charmera toujours les âmes crédules tentées par le fruit défendu.

Leonora caressait les cartes d'une main agile et savante, on eût dit qu'elle les forçait à se mêler dans des combinaisons bizarres, suivant sa volonté ; les figures couraient sur le tapis animées d'une singulière expression, gonflant leurs joues, ouvrant leurs lèvres, souriant ou menaçant avec des yeux étincelants de menace et de colère ; l'attention profonde des deux femmes provoquait dans leur esprit une hallucination fébrile, grâce

à laquelle ce spectacle étrange devenant une réalité et confirmait leur foi dans l'auspice.

Leonora traissaillit tout à coup :

— As de pique entre deux valets, madame !

— Signe de combat, *buona mia !* — dit la reine avec un geste de joie. — Les cartes sont de mon avis : pas d'assassinat, mais la guerre avec le rebelle.

— La guerre, chère maîtresse, — reprit tristement la maréchale, — mais le Prince est un homme de guerre, lui, et votre éventail se brisera sur sa cuirasse. — Leonora n'osait retourner les cartes suivantes ; un signe impérieux de sa maîtresse la décida : — Celle-ci annonce du sang versé, — murmura-t-elle d'une voix sourde.

— Réjouis-toi, — reprit la reine, — car il s'agit du sang des rebelles. Crois-tu donc qu'ils oseraient frapper de leur épée la veuve de Henri le Grand ? Tu es folle, Leonora ! Mais regarde, cette autre carte nous promet une visite inattendue.

Au même instant des pas lourds retentirent sur les marches de l'escalier qui montait en spirale au haut de la tourelle.

— C'est Cosme Ruggieri ! — s'écria la maréchale d'Ancre.

— Impossible ! le vieil astrologue est malade ; il rêve et délire, il n'a plus la tête saine. Aussi me suis-je gardée de le consulter, Leonora.

— C'est Ruggieri, vous dis-je, madame ! Sa visite vient d'être annoncée par les cartes. Écoutons-le comme un envoyé de Dieu. Sa parole ne saurait être un faux oracle.

La porte souvrit brusquement,

Un vieillard de haute taille parut sur le seuil, chancelant sur ses jambes maigres et débiles ; la simarre noire qui l'enveloppait était ornée par-devant d'une bordure rouge sur laquelle brillaient les signes zodiacaux ; il était coiffé d'un long bonnet terminé en pointe

comme la tiare persane, et portait une baguette blanche à la main.

Il fixa sur les deux femmes des yeux hagards.

— Vous ne m'avez pas appelé, madame, — dit-il sévèrement, mais je suis venu pour vous indiquer votre ennemi avant de mourir. Vous avez été pour moi une bonne maîtresse, et je veux ouvrir vos yeux, qui seront peut-être trop faibles pour supporter la lumière de la vérité.

— Mon ennemi, je le connais, mon pauvre Cosme, c'est monsieur le prince de Condé, — répliqua Marie de Médicis avec un air de commisération et de dédain pour l'astrologue tombé en enfance.

Le vieillard haussa les épaules, fit quelques pas en tremblant, et saisit dans ses doigts glacés la main de la reine, qui n'osa résister.

Leonora Galigaï regardait cette scène avec un avide curiosité.

Ruggieri examina longuement les lignes nombreuses et brisées qui se croisaient dans la main de la reine; puis il poussa un profond soupir et murmura :

— J'avais bien raison, Condé est impuissant contre vous, madame. La grande ligne prend sa source au thénar et se prolonge jusqu'au muscle de l'index. Elle n'est point traversée par la ligne de la mort. Vous vivrez de longs jours, madame.

— Mais tu m'as parlé d'un ennemi, Cosme? Quel est-il?

— Je ne le vois pas, madame, — répliqua l'astrologue en pressant son front de ses mains.

— Mais puisque je dois vivre longtemps, cet ennemi sera donc impuissant comme monsieur le Prince?

Ruggieri recula de quelques pas et marcha dans le cabinet avec agitation. Un voile couvrait ses yeux; un poids énorme oppressait sa poitrine; sa pensée flottait comme un nuage poussé au hasard dans le ciel par des vents contraires.

— Oui, je l'ai bien vu, vous vivrez, madame Marie,

longtemps, trop longtemps peut-être. — Les deux femmes tressaillirent, envahies par un sombre pressentiment. Elles écoutaient haletantes. Il poursuivit : — Vous vivrez ! mais les prisonniers vivent dans leur cachot, les bannis vivent dans l'exil, les misérables vivent dans leurs greniers ! J'ai beau regarder, je ne vois plus briller la couronne d'or sur votre front ; je ne vois plus votre main retenir sur le bord du trône votre amie Leonora je ne vois plus votre fils tendre en souriant son front pâle à vos lèvres. Tout a disparu, tout est vide, tout est glacé autour de vous, et pourtant vous vivrez, madame.

— Tais-toi, Ruggieri, tais-toi ! interrompit la reine épouvantée. — Tant que je vivrai, je serai reine, et je n'abandonnerai pas Léonora, et mon fils ne reniera pas sa mère.

L'astrologue ne l'entendait pas. Il semblait regarder dans le vide et y voir passer des ombres sinistres. Tout à coup il étendit sa baguette blanche comme s'il eût voulu repousser une vision menaçante, et s'écria d'une voix métallique.

— Défiez-vous du prêtre, madame ! défiez-vous du prêtre !

L'expression du visage de l'astrologue fut si pleine de de terreur et de conviction en ce moment que la maréchale d'Ancre saisit involontairement le bras de la reine et essaya de l'entraîner hors du cabinet. Elle rougit presque aussitôt de cette frayeur puérile et dit à Ruggieri :

— Mon pauvre Cosme, ignores-tu donc qu'à part monsieur l'évêque de Luçon, la cour de France ne compte pas un seul prêtre doué de quelque mérite politique ; or, Armand Duplessis de Richelieu doit son élévation à nos bontés ; il s'est dévoué à la fortune de mon mari, et je le regarde comme un des plus habiles et des plus fidèles conseillers de la reine.

— Défiez-vous du prêtre ! — répéta l'opiniâtre vieillard. — Ne craignez ni les cuirasses ni les dagues des

gentilshommes, ne craignez ni les sourires ni les bouquets des jeunes favorites, mais craignez la soutane rouge, madame.

— Cette insistance est étrange, — observa Marie de Médicis.

Leonora Galigaï fit un geste d'impatience.

— Les radotages de ce vieux fou ne sont pas de saison, — répliqua-t-elle. — Décidément, j'avais trop présumé de son oracle.

Ruggieri sourit amèrement, et se disposa à remonter son rude escalier :

— J'ai rempli mon devoir de fidèle serviteur, — dit-il, — maintenant, je vais aller remplir mon dernier devoir de chrétien, car la mort approche à grands pas. Je la sens venir. Adieu, ma bonne et chère maîtresse, adieu!

Il disparut et ferma la porte sans bruit, tandis que les deux femmes se regardaient toutes troublées, sans avoir la force de prononcer un mot.

Marie de Médicis s'absorba dans une rêverie profonde; secouant enfin sa torpeur, elle dit à Leonora :

— Une soutane rouge! J'ai bien entendu, n'est-ce pas? Quel est donc ce cardinal si dangereux pour moi?

— Je ne sais, madame, — répondit la maréchale, — et je crois que vous attachez trop d'importance aux rêvasseries du bonhomme.

— Les paroles des mourants sont prophétiques, Leonora.

— En tout cas, elles ne concernent pas notre ami M. de Luçon, qui ne porte que la robe violette; mais l'ennemi d'aujourd'hui, c'est M. le prince de Condé, ne l'oubliez pas. Si nous voulons que le ciel le foudroie, il faut aider le ciel. Songeons au présent; quant à l'avenir, nous aurons le temps d'aviser.

Les pas du vieil astrologue cessèrent de crier sur les marches de l'escalier; mais, en même temps, il répéta

encore d'une voix forte ces mots, qui parvinrent aux oreilles de la reine et de sa confidente :

— Défiez-vous du prêtre !

Marie de Médicis frissonna comme si elle eût lu son arrêt de bannissement. Puis, voulant chasser ces craintes chimériques qui affaiblissaient sa résolution, elle se leva :

— Viens, Leonora, — dit-elle ; — le bal que je donne ce soir à toute la cour doit être commencé. On restera masqué jusqu'à minuit. Tâche de surprendre sous un travestissement les secrets de nos ennemis. Nous tiendrons conseil après le bal. Ce vieux Cosme m'a engourdi le cœur ; je veux danser comme une jeune fille pour réchauffer mon courage. Le bal, c'est notre champ de bataille à nous autres femmes. Pendant que tu espionneras l'ennemi, je tâcherai de gagner des partisans à notre cause avec des sourires et des promesses. Je danserai le branle avec M. le prince de Condé. Es-tu contente de moi ?

La maréchale d'Ancre baisa la main de la reine, et la suivit sans faire d'autre réponse.

X

LE SOUFFLET

Lorsque la reine parut, le bal offrait déjà un charmant coup d'œil : les vastes salons du Louvre étincelaient ; dans l'encadrement des hautes tapisseries à personnages, les bras tordus des candélabres lançaient les feux de mille bougies. Un orchestre, formidable pour l'époque, car il était composé de deux bandes de six

violons et de trois basses, s'abritait dans un coin de la grande cheminée.

Les pourpoints tailladés, les broderies serpentant sur toutes les coutures, les aiguillettes flottant aux épaules et à la ceinture n'étaient plus cachés par les manteaux. Les crevés des manches laissaient briller les doublures de satin; de bouffantes jarretières emprisonnaient le haut-de-chausses au-dessous du genou, et les bas de soie à coins d'or et d'argent s'harmonisaient avec de fins souliers de bal ensevelis sous une énorme rosette.

Quant aux dames, leurs robes de toile d'argent, à fond bleu ou rose, piqué d'étoiles, s'ouvraient sur une jupe de drap d'or frisé de même couleur. Les manches de la robe flottaient en arrière à la hauteur du coude ; les tailles, fines, minces et pointues comme des flêches, se perdaient dans des hanches démesurément élargies par le vertugadin, et de mignons souliers à hauts talons dépassaient à peine de leurs bouts brodés les amples plis tombant autour d'eux.

La maréchale d'Ancre, chose singulière, n'accompagnait pas la reine ; mais nul ne songeait à remarquer son absence au milieu de l'enivrement joyeux de la danse et des nombreuses intrigues qui se croisaient sous le masque.

Une femme de haute taille, déguisée en fée Urgande, ne semblait pas partager la joie générale, et se promenait assez mélancoliquement parmi les groupes, errant comme une âme en peine de salon en salon, sans répondre aux sarcasmes qui la provoquaient. Tout à coup, parvenue â l'extrémité de l'enfilade, elle s'arrêta à la porte d'un cabinet d'où s'échappaient quelques murmures de voix assourdies. Elle écouta, mais, n'entendant que des sons indistincts, et se voyant seule dans cette pièce solitaire, elle prit rapidement une résolution hardie, et entra avec la solennité majestueuse qui convenait à son déguisement.

La fée Urgande ne put réprimer un mouvement de surprise en apercevant une douzaine d'hommes, dé-

guisés en bergers, ornés de rubans roses, de houlettes, de pannetières, de pipeaux et de tous les accessoires de ce travestissement bucolique, chuchotant avec une sorte de mystère au fond ce cabinet mal éclairé. Ils se turent à l'aspect d'une inconnue; mais la fée, sans leur laisser le temps de se disperser, s'avança hardiment vers le groupe suspect, et, touchant du bou de sa baguette l'épaule du plus grand de ces mignons :

— Bergers, — dit-elle d'une voix évidemment contrefaite, — beaux bergers, vous délaissez vos bergères. Le loup peut les croquer pendant que vous accordez vos pipeaux dans l'ombre. Occupez-vous de gagner le prix de la danse plutôt que celui de l'harmonie. Vous perdez ici votre temps.

— Belle fée, tu n'es pas sorcière, — répliqua en riant le grand masque auquel Urgande s'était adressée. — Tu ne devines pas que nous guettons le loup.

— Vous avez une voix bien rude pour un berger de cour, gracieux Corydon, — observa la fée, — et je crois qu'elle conviendrait parfaitement à un capitaine qui commanderait l'exercice; une cuirasse, des éperons et des jointures d'acier siéraient mieux à votre taille de dieu Mars que ces rubans roses, cette pannetière et ces pipeaux. N'êtes-vous pas d'ailleurs impatient de guerroyer? Battez donc le fer pendant qu'il est chaud, et rejoignez M. de Longueville en Picardie, au lieu de rester ici à l'affût. Le gibier court les champs et ne tombera pas dans vos filets. Votre voix vous a trahi, monsieur le duc de Nevers! — Corydon ne répondit pas, mais il fit le geste de chercher à sa ceinture une dague ou un poignard absent. — Et vous. aimable et maigre Mélibée, — dit-elle à un autre berger, très-grand et très-sec, dont les longs cheveux grisonnants couvraient les épaules, et dont les yeux semblaient loucher à travers les trous du masque, est-ce bien votre place?

Mélibée hésita à répondre; enfin, essayant de dissi-

muler sous un bégaiement affecté un accent gascon des plus prononcés :

— O la plus curieuse des fées ! — murmura-t-il, — je guette aussi le loup.

— Ah ! le gentil mignon ! — s'écria Urgande : — comme il est précieusement frisé et pommadé ; il doit faire la fortune de tous les parfumeurs de la cour et de la ville. Je gage que, sous le masque, il est fardé comme un Adonis de cinquante printemps. Ses yeux vaguent à l'aventure, et ses lèvres sont pincées de façon à ne pas trahir ce qu'il pense. Il sourit à droite et à gauche et il cache sa queue de paon. Il guette le loup, mais il se souvient qu'il lui a donné plus d'une fois un agneau à dévorer. Le loup est défiant, gentil Mélibée. Ayez donc garde de ne pas être pris vous-même au piège, monsieur le duc d'Epernon. Dieu veuille que vous puissiez retourner à temps en Guyenne !

Mélibée était sans doute un trop rusé diplomate pour manifester sa surprise par un geste significatif comme le pasteur Corydon ; mais il tourna le dos à la fée et se dirigea vers la porte du cabinet, soit pour fermer le passage à l'indiscrète, soit pour se ménager une évasion facile.

Un autre berger se chargea de répondre pour lui d'une voix pleine et forte :

— Haute et puissante magicienne, fais donc ton métier en conscience, et va dire au loup, ton maître, que je n'ai pas peur de lui ; je le ferai sauter avec des pétards, dans sa maison de Lésigny, au faubourg, ou je l'éventrerai au Louvre, à son choix.

— Tout beau, Daphnis, tout beau, — reprit Urgande ; — conseil pour conseil. Votre père se décida à faire la paix avec le feu roi Henri quand il eut pris du ventre ; profitez donc de votre agilité pour rejoindre vos amis ; car, si vous tardez, vous deviendrez trop gros pour vous sauver du loup, monsieur le duc de Mayenne.

Daphnis fut si ému de la riposte que la sueur perla sur son front, et qu'il tira distraitement de la poche de

sa veste un mouchoir brodé aux armes de Lorraine pour s'essuyer.

— Ah çà! quelle est cette diablesse de fée! — s'écria un autre berger, dont le manteau de velours bleu brodé d'or contrastait avec l'accoutrement pastoral. — Voyons! es-tu une espionne qui veut nous vendre, ou une héroïne qui veut s'amuser à nos dépens?

Et en même temps il la saisit par la taille-

— Vous êtes trop galant. monsieur le duc de Bellegarde, dit Urgande en lui donnant un léger coup de baguette sur les doigts.

— Puisque vous nous connaisez tous, madame, — s'écria brusquement un berger, non moins robuste que ses compagnons, et qui avait observé cette scène avec une impatience croissante, nous sera-t-il permis de vous demander, à notre tour, ce que vous êtes venue chercher ici.

— Mon Dieu! je n'en fais pas un mystère, terrible Tircis, — répliqua Urgande; j'ai pensé que vous seriez un peu échauffés à la suite d'une conférence si animée, et j'ai voulu vous offrir des tranches d'orange sucrées pour vous rafrîchir, monsieur le duc de Bouillon.

Les bergers tressaillirent.

—Bientôt il faudra porter la cuirasse au bal,—murmura monsieur de Mayenne.

— Les juifs de Florence vendront leurs poisons au prix du diamant, — grommela le duc d'Epernon.

— Plus de masque, et l'épée haute! — dit le duc de Nevers.

— Merci de la tranche d'orange! — ajouta Bellegarde.

— Je cède la mienne à mon ennemi mortel, — reprit d'Epernon, en voyant une sorte de main s'avancer sur le seuil du cabinet en portant un plateau.

Le duc de Bouillon saisit rudement le bras de la fée:

— Maudite magicienne, — s'écria-t-il, tu mangeras

la première une de ces tranches d'oranges que tu nous offres si gracieusement.

Urgande haussa les épaules :

— Ah ! vous avez peur, Tircis. Vous êtes plus hardi quand vous êtes enfermé dans votre bonne ville de Sedan et que vous réclamez à madame la reine le droit du taillon.

Le duc, furieux, arracha le plateau des mains du laquais et le tendit à la fée, qui, sans hésiter, prit une tranche sucrée du bout des doigts.

— Fi ! messieurs ! — dit alors un berger qui était resté silencieux et qui, ôtant son masque, laissa voir une physionomie ouverte et charmante, des yeux souriants et un nez camus ressemblant beaucoup plus à celui de Saint-Mégrin, le malheureux amant de la duchesse de Guise, qu'à ceux des princes de la maison de Lorraine.

— Par Astaroth ! observa Urgande, — voici un chevalier que je ne m'attendais guère à rencontrer parmi les bergers qui guettent le loup ; mais rassurez-vous, monsieur de Guise, la reine n'en saura rien.

En même temps elle porta l'orange à ses lèvres ; mais aussitôt le plus petit des bergers, qui s'était tenu caché derrière les autres, dans l'angle le plus obscur du cabinet, se jeta au milieu du groupe comme un sanglier qui fait sa trouée :

— Fi ! messieurs ! — s'écria-t-il, — Guise a raison. Faire violence à une femme, ce serait une indignité. Je ne le souffrirai pas. Madame, soyez fière d'avoir fait si grand peur à douze gentilshommes qui, je vous le jure, n'ont guère l'habitude d'être timides ; mais, quel que soit le visage caché sous ce masque, vous êtes libre de vous retirer.

Ce berger héroïque était non-seulement le plus petit, mais le plus maigre et le plus blond de tous ; ses mouvements étaient vifs, son geste impérieux, et ses yeux étincelaient comme des étoiles mobiles.

— Ah ! je reconnais bien à ces nobles paroles le

prince chevaleresque et intrépide qui veut être régent, répondit la fée Urgande.

Cette phrase, éclatant comme une bombe, produisit une impression profonde sur tous les assistants, à l'exception de monsieur le prince de Condé, qui dit en souriant :

— J'accepte la bonne aventure, magicienne indiscrète. Et pourquoi ces contorsions, messieurs les bergers? Tenez, pour vous prouver toute ma confiance dans les bonnes intentions de notre devineresse, j'accepte, le premier, sa tranche d'orange. Je vous donne l'exemple, — et, malgré l'opposition de ses amis, il accomplit son imprudente bravade en ajoutant : — Ne craignez rien pour moi, messieurs, la fortune aime les audacieux. Maintenant laissez passer madame, monsieur d'Épernon, car elle portera au Concini ma déclaration de guerre ; elle lui dira que je ne suis pas un conspirateur, mais un juge, et que je ne tarderai pas à lui demander compte de ses tyrannies. — La fée Urgande s'inclina respectueusement devant monsieur le Prince, et se dirigea vers la porte du cabinet ; mais le rusé duc d'Épernon, qui blâmait la folle générosité de monsieur de Condé, n'était pas disposé à lâcher prise si facilement ; il avait saisi une torchère à deux bougies avec un empressement dérisoire, pouc éclairer l'inconnue, mais il laissa perfidement pencher la flamme d'une bougie sur la barbe de la dentelle du masque de velours, qui prit feu aussitôt. Par un geste plus prompt que la réflexion, Urgande arracha son masque, et les bergers reconnurent la maréchale d'Ancre. — Leonora Galigaï ! — s'écria monsieur de Condé.

— Elle-même, monsieur le Prince, — répondit-elle en broyant sous son pieds le masque enflammé, — elle-même, qui a voulu se faire ce soir votre servante.

— Monsieur de Condé est empoisonné ! — dit monsieur de Mayenne devenant blême.

— Madame, vous êtes notre prisonnière, — poursuivit monsieur de Bouillon.

— Il faut faire chercher un médecin en toute hâte, — ajouta monsieur de Bellegarde.

— Oh ! si nous avions affaire à un homme, — dit monsieur de Nevers, — je l'écraserais sous le talon de mes bottes !

La maréchale d'Ancre sourit dédaigneusement :

— Voilà cependant des héros, des chefs de parti, des foudres de guerre ! — dit-elle d'un ton calme. — Allons ! cessez de m'accabler de ces menaces ridicules. Je ne suis pas une empoisonneuse, car on n'empoisonne pas les traîtres que l'on peut enfermer à la Bastille.

— Il n'y a point de traître ici, madame ! — dit fièrement le duc d'Epernon.

— Je ne demande pas mieux que de le croire, — repartit Leonora, — et pour prouver à monsieur le Prince qu'il ne s'est pas trompé quand il a répondu de mes bonnes intentions, je vous dirai ceci, messieurs : Chacun de vous a adressé à madame la reine les demandes les plus incroyables, les plus extravagantes, les plus impérieuses ! Ne vous récriez pas, messieurs. L'un veut le taillon, l'autre la présidence du conseil ; celui-ci, un gouvernement en province ; celui-là, le commandement de l'armée. Eh bien ! si toutes ces exigences étaient satisfaites, la reine pourrait-elle compter sur votre fidélité et votre obéissance absolue à toutes ses volontés ?

Les bergers se regardaient avec une expression de surprise et de doute, mais aucun ne répondit.

Monsieur de Condé s'approcha de la maréchale :

— Madame, nous ne voulons ni recevoir l'aumône de la favorite de la reine, ni faire marché de notre honneur avec elle. Nous n'avons qu'un maître, c'est le jeune roi, le fils et l'héritier du grand Henri. Cependant, si votre mari consentait à se retirer en Italie, nous lui abandonnerions les sommes énormes dont il s'est gorgé, et nous accepterions les offres de madame Marie, en vue du bien public et de la paix. Pouvez-vous nous garantir la retraite d'*il signor* Concino Concini ?

— Peut-être ! — répliqua la Galigaï, au grand étonnement de tous les seigneurs.

Au même instant d'effroyables clameurs retentirent autour du Louvre. Les danses venaient d'être interrompues. Les courtisans se dispersaient et erraient dans les grands salons, tout effarés. Quelques dames effrayées se réfugièrent dans le cabinet où les bergers étaient réunis. La maréchale d'Ancre profita de cette confusion pour disparaître, sans que monsieur d'Épernon songeât cette fois à la retenir.

Le duc de Mayenne ouvrit précipitamment la fenêtre, et vit passer le long des fossés du Louvre des bandes d'hommes déguenillés, hurlant, chantant, secouant des torches de résine, et allumant çà et là de grands feux de joie, comme s'ils eussent voulu mettre le feu au palais ou l'assiéger d'une muraille de flammes. Cette multitude frénétique insultait de ses huées et de ses quolibets graveleux ou couvrait de boue et de pierres les carrosses dans lesquels se tenaient enfermés les gens de qualité qui sortaient du Louvre.

Quelques anciens ligueurs, brandissant leurs hallebardes rouillées, fredonnaient le vieux refrain :

Seigneur huguenot,
Nous t' ferons largesse.
Viv' Dieu ! par la messe !
Tu boiras de l'eau.

La terreur avait gagné toute la cour. Les femmes imploraient le secours des gentilshommes, et ceux-ci, la main sur la garde de leur épée, attendaient un chef et des ordres.

Par-dessus tous les cris de la foule, on distingua enfin la clameur la plus violente et la plus unanime :

— Monsieur le Prince au balcon ! Vive monsieur de Condé !

La reine pâlit. Sans doute l'émeute était convoquée

par les partisans des princes. La populace redemandait monsieur de Condé comme s'il eût couru danger de la vie au bal du Louvre. Il fallait montrer monsieur le Prince à la foule furieuse pour l'apaiser. D'un signe ou d'un regard il calmerait la tempête. N'était-ce pas le proclamer roi ?

Les amis de monsieur le Prince l'entourèrent et parvinrent malgré sa secrète résistance à l'entraîner au balcon. Le peuple poussa des hurlements de joie, leva les mains vers lui comme vers un libérateur, lui tendant des placets comme à un ministre ou à un roi, lui adressant des prières comme à Dieu. Monsieur de Condé dut se trouver embarrassé de l'idolâtrie de cette multitude hideuse, parmi laquelle on ne distinguait pas un honnête visage.

Seul, monsieur de Bassompierre se glissa au balcon à côté du fier rebelle et cria d'une voix forte :

— Vive la reine ! Vive le roi !

Mais ce cri s'éteignit dans un silence morne et menaçant ; pas une de ces voix enrouées, éraillées, glapissantes, ne le répéta.

Marie de Médicis se tourna vers la maréchale d'Ancre, et lui dit avec une amère raillerie, en lui montrant monsieur le Prince qui saluait la populace avec force gestes :

— *Voilà maintenant le roi de France. Mais sa royauté sera comme celle de la fève ; elle ne durera pas longtemps.*

Puis, faisant rappeler Bassompierre, elle lui ordonna d'aller à la porte du Louvre avec monsieur de Créquy et de faire prendre les armes aux gardes.

En ce moment deux carrosses s'avançaient péniblement à travers les groupes tumultueux ; le premier, tout brillant de dorures, était taché de boue et éraillé de coups de pierres ; l'autre, vieux coche à mantelets de cuir du temps de Henri IV, cheminait sans insulte.

Le beau carrosse finit par être arrêté tout court par des hommes du peuple qui ouvrirent la portière et en

tirèrrent un prélat au visage pâle dont la robe violette ne leur inspira aucun respect.

— Tu es un ami de Conchine ! — criait l'un en lui saisissant le bras.

— Tu es du parti de l'Italienne ! — hurlait l'autre en lui portant une torche au visage.

— Je suis du parti du roi ! — répondit intrépidement l'évêque, — et je ne serai jamais de celui des factieux.

— Bien parlé, monsieur ! — s'écria du fond de l'autre carrosse un rigide vieillard a barbe grise et habillé à la mode de l'ancienne cour. — Voulez-vous accepter une place dans mon coche ; tout vieux qu'il soit, je le crois plus solide que le vôtre pour atteindre ce soir le Louvre sans encombre.

— J'accepte, monsieur de Sully, — dit le prélat, — si toutefois mes geôliers me le permettent.

Le vieillard descendit de son carrosse, fendit la foule et, prenant le bras de l'évêque, en jetant un regard sévère sur les hommes du peuple, qui n'osèrent résister, il le fit promptement monter à la place qu'il venait de quitter ; puis il s'assit à côté de lui, et le coche reprit sa marche lente au milieu des acclamations populaires.

La profonde vénération qu'inspirait aux Parisiens le fidèle serviteur de Henri IV devint une protection toute-puissante pour le prélat que l'amitié de Marie de Médicis désignait à la haine des partisans des princes.

Bientôt monsieur le Prince se retira, et, en descendant le grand escalier, il rencontra deux hommes qui s'arrêtèrent respectueusement pour le saluer. Il fit un léger signe de tête au premier, qui portait la robe violette et dont les lèvres pâles, les moustaches, les yeux d'un clair mat, au regard insinuant ou douteux, faisaient déjà présager dans le petit évêque de Luçon l'habile ministre destiné à occuper une si large place dans l'histoire sous le nom de grand cardinal de Richelieu. Quant au second, monsieur de Condé lui serra familière ment la main, et lui dit :

— Dieu vous garde de longs jours, monsieur de

Sully ! Si la dame de céans vous avait fait venir plus souvent au Louvre, nous n'en serions pas où nous en sommes !

— Nous devons tous obéissance à la reine, monsieur le Prince, — répliqua le duc de Sully, —et je me réjouis d'avoir le premier donné l'exemple de l'obéissance après la mort de mon maître. Les autres n'ont plus qu'à m'imiter.

Monsieur de Condé fronça les sourcils, et, après un froid salut, descendit précipitamment l'escalier.

Un huissier introduisit les deux nouveaux venus dans le salon où se trouvait Marie de Médicis.

— Dieu me protége, en vérité, — dit-elle gracieusement en allant au-devant du vieux ministre, — car voici de bons conseillers qui m'arrivent. — Sur un signe de la reine, les courtisans et les dames qui l'entouraient disparurent. Elle resta seule avec Maximilien de Béthune, duc de Sully et de Rosny, et son confident politique, Armand Duplessis de Richelieu, évêque de Luçon. Elle regarda avec une émotion involontaire le loyal serviteur du feu roi et lui dit :

— Avouez-le, monsieur de Rosny, il faut que je touche à un danger bien sérieux pour que vous soyez sorti de votre retraite.

— Madame, c'est un assez triste rôle que de venir prodiguer des conseils que l'on ne vous demande pas et qui ne seront pas écoutés. Mais, que voulez-vous ! j'ai la tête aussi dure qu'autrefois, et je ne sais pas balancer avec ce que je crois mon devoir. A la cour vous êtes enveloppée d'un brouillard qui vous empêche de voir clair, et moi, qui vis en sauvage, perdu dans la foule, j'entends, je vois et je sais tout ce qui se trame contre votre autorité. J'ai voulu vous signaler l'abîme.

— J'ai eu des torts envers vous, monsieur le duc, et vous vous en vengez noblement.

— Madame, ce mot tombé de votre bouche vaudrait seul le sacrifice de ma vie, — dit l'austère Sully attendri jusqu'au fond de l'âme; — mais il ne s'agit pas de moi.

Les jeunes règnes veulent de jeunes ministres, et j'étais peut-être un serviteur trop chagrin et trop revêche pour faire aimer la régence. N'ai-je pas souvent lassé de mes conseils jusqu'à ce bon maître dont j'étais le compagnon et l'ami ! Il se fâchait tout rouge et tempêtait comme un orage, mais il finissait par m'embrasser et par avouer que j'avais raison. — Un imperceptible sourire rida les lèvres minces de l'évêque de Luçon. Sully s'en aperçut : — Vous trouvez que le bonhomme radote et vous avez raison, — reprit-il avec une simplicité grande et digne ; — revenons aux embarras de l'État, s'il plaît à madame la reine.

— Parlez franchement à la veuve de Henri, comme vous parliez au roi de Navarre lui-même, — dit Marie de Médicis. J'ai besoin, à cette heure, de tous mes amis, vieux et nouveaux.

— Je serai tranchant comme mon épée, madame. Le pouvoir s'en va tout entier, lambeau par lambeau, à monsieur le Prince. Ce qui fait sa force, ce qui lui vaut l'amour du peuple, la faveur du parlement et l'appui de la noblesse, ce n'est pourtant ni son nom, ni son courage.

— Qu'est-ce donc, monsieur de Sully, ? — demanda la reine surprise.

— C'est votre faiblesse pour des étrangers, madame. Je vous offense peut-être, mais vous m'avez permis de vous dire la vérité. La fierté nationale se révolte contre la tyrannie de vos serviteurs de Florence. Déjà du temps du feu roi j'avais prévu ce péril. Renversez Concini de son piédestal, et Condé ne sera plus, je vous le jure, qu'un factieux vulgaire abandonné de ses partisans.

— Vous oubliez, monsieur de Sully, que moi aussi je suis de Florence, — répliqua sèchement Marie de Médicis.

— Non, madame, — dit avec hardiesse le sévère vieillard, — vous n'êtes plus Italienne, vous êtes reine de France, vous êtes Française. Si jamais vous vous séparez de votre peuple, si vous n'oubliez pas Florence pour

aimer uniquement votre seconde patrie, la France vous reniera, et son peuple vous exilera du Louvre. Vous avez deux ennemis à mettre sous vos pieds : monsieur le marquis d'Ancre d'abord et monsieur le prince de Condé ensuite.

— Et si je suis votre conseil, les uns m'accuseront de faire des concessions aux rebelles en sacrifiant mon favori et les autres de tirer une vengeance exagérée des prétentions de monsieur le Prince.

— Que vous importeront de vaines clameurs, madame ! La France entière se livrera pour vous, car vous aurez été juste ; d'ailleurs, ce ne sera pas vous qui condamnerez les coupables.

— Et qui donc, monsieur de Sully, osera prendre cette lourde responsabilité ?

— Le parlement, madame ; le parlement, dont l'autorité ne sera pas suspecte ; le parlement qui, en défendant les intérêts du pays, servira les vôtres ; quand cette justice suprême aura prononcé, vous serez vraiment la reine, car, autour de vous il n'y aura plus ni prétendants ni rebelles, il n'y aura plus que des sujets.

Marie de Médicis réfléchit profondément aux sages conseils que venait de lui donner le vieux Sully, sans que son visage trahît sa pensée ; puis, se tournant brusquement vers Richelieu :

— Est-ce là aussi votre avis, monsieur l'évêque de Luçon ? — lui demanda-t-elle.

L'évêque s'inclina avec une obséquiosité mêlée de raideur et de gaucherie, et répondit d'une voix claire :

— Non, madame, je n'ai pas l'expérience et la sagesse de M. de Rosny ; mais peut-être suis-je mieux que lui au courant des intrigues et des intérêts du moment. Au lieu d'anéantir M. le prince de Condé et M. le maréchal d'Ancre, peut-être vaudrait-il mieux leur partager le gâteau en faisant pencher tour à tour, pour l'un et pour l'autre, la balance de la faveur ! Sinon, pas de demi-mesures, madame, souvenez-vous de la leçon de Tarquin. Soyez hardie comme un homme téméraire ;

cassez les dents au serpent qui ouvre la gueule. Faites arrêter M. le Prince.

Marie de Médicis sourit à M. de Luçon, et Sully comprit que le conseil aventureux de l'homme d'Église plaisait mieux que le sien. Il rougit d'indignation, et, s'avançant vers la reine, il lui baisa la main, tandis qu'une larme roulait dans ses yeux, encore brillants du feu de la jeunesse.

— Au nom de votre honneur et de votre loyauté! madame, — reprit-il, — repoussez l'avis de M. l'évêque de Luçon. Que la justice seule frappe M. de Condé, s'il est coupable; mais ne l'arrêtez pas sur la foi de rumeurs confuses et de soupçons sans preuves. Ne trahissez pas votre hôte. L'assassinat du duc de Guise n'a sauvé Henri III ni de la révolte ni du couteau. N'aiguisez pas vous-même la pointe de l'épée qui vous frapperait tôt ou tard. Laissez aux sultans de Constantinople et aux grands-ducs de Moscovie, l'héritage des coups d'État par le fer, la corde ou le poison. Vous défendre par le guet-apens, c'est douter de votre droit, c'est le renier. La justice ferait un coupable de Condé, vous en ferez, vous, un martyr. Henri III a fait daguer M. de Guise; le peuple a méprisé et maudit ce roi lâche. Henri IV a fait juger, condamner et mourir le duc de Biron; le peuple a applaudi et la noblesse a tremblé devant ce roi juste et sévère.

L'évêque de Luçon s'aperçut que la reine était ébranlée par ces grands exemples invoqués avec un si heureux à-propos. La politique à la fois grande et habile du dernier règne revivait tout entière dans la harangue passionnée du vieux ministre, qui devait laisser un nom immortel; mais Richelieu, tout en en appréciant la portée, sentait combien la main faible et capricieuse d'une femme serait impuissante à diriger l'État en suivant les maximes du feu roi. Aussi s'empressa-t-il de répondre avec une sorte de déférence ironique :

— Ce sont là des idées surannées comme vos habits de l'ancienne cour, monsieur de Sully; votre avis ne

me semble pas de saison; madame la reine n'a pas l'épée du grand Henri à son service pour rétablir ses affaires de force quand elle les aura compromises par un excès de confiance et de loyauté. Il ne faut pas accepter le combat sur le terrain de l'ennemi, mais, en bon général d'armée, l'attirer sur le nôtre et lui mettre le soleil au visage. On ne va pas affronter en habit de bal un soudard bardé de fer. Quant au parlement, il est inutile de lui donner une autorité dont il abuserait sous le gouvernement d'une femme; il suffit qu'il sanctionne les actes accomplis. Le pouvoir royal est le bouclier du peuple contre la noblesse, et ne doit pas s'émietter au profit des hauts barons. Vous avez toujours eu quelque faiblesse, monsieur de Sully, pour ces gentilshommes fiers, indépendants et volontiers huguenots par esprit d'opposition au roi.

— Je m'en fais gloire, monsieur de Luçon, mais vous ne pouvez me comprendre, vous qui n'avez jamais porté la cuirasse. Cette noblesse est la base du trône; elle se bat à ses dépens pour son roi; elle lui donne son sang et ses biens; c'est grâce à elle que notre bon Henri a conquis son royaume et que son fils le conservera.

— Vous vous trompez étrangement, à mon sens, monsieur de Sully; la noblesse sert le roi à la façon de ces dévots qui font leurs conditions à Dieu; il faut, en revanche, que le roi soit son jouet et son mannequin plutôt que son maître. Ces brigands privilégiés ont entravé pendant des siècles le commerce et la prospérité du pays; ils ont hérissé la France de citadelles, foyers de guerres civiles et de révoltes contre le pouvoir royal. Qu'importe la faveur de M. le maréchal d'Ancre? Il signor Concino Concini n'a pas de base: un souffle de faveur l'a élevé, un souffle de disgrâce le renversera; mais un duc de Bouillon est prince souverain de Sedan, une bonne ville de frontière où il peut réunir une armée et braver impunément son maître. Un prince de Condé est un prétendant naturel au

trône; on ne saurait dédaigner ses brigues. Les sultans dont vous parliez tout à l'heure, monsieur de Sully, font étrangler leurs frères et leurs cousins le jour de leur avénement.

En entendant énoncer ces maximes neuves et hardies, qui dépassaient complétement la portée de son esprit large et élevé, mais loyal et probe jusqu'à l'austérité, le vieux ministre de Henri IV poussa une exclamation de pitié et de terreur. Dans les paroles mordantes de l'évêque de Luçon, il pressentait l'avenir. Il devinait l'ascendant de cet habile flatteur de la royauté et assistait par la pensée à l'agonie sanglante de la grande noblesse féodale dont il était un des derniers et des plus nobles représentants.

— Vous êtes prêtre, — murmura-t-il avec accablement. — Ah ! vous n'épargnerez pas mes frères d'armes, car vous n'avez pas dormi avec eux sous la tente, couché dans leur manteau; vous n'avez pas mêlé votre sang au leur sur le champ de bataille; vous n'avez pas dû la vie au cheval de votre compagnon mourant. Vous êtes prêtre, monsieur de Luçon, vous serez impitoyable.

— Je suis prêtre, en effet, monsieur de Sully, — reprit avec un froid sourire Richelieu, dont les yeux mornes s'animèrent d'une fugitive étincelle, — et, comme ministre du Dieu de paix et de miséricorde, je ne voudrais pas que le royaume devînt l'arène des partis, la proie des ambitieux, la chambre des princes. Autrefois les nobles faisaient le roi; il faut que le roi seul fasse les nobles aujourd'hui.

La reine avait écouté cette importante discussion dans le plus profond silence. Les idées de ces deux grands politiques élevaient son esprit dans une sphère inaccoutumée. Elle avait hâte pourtant de descendre de ces hauteurs à la conclusion pratique du débat. Son incertitude et son anxiété se peignaient dans ses regards.

— Vous êtes perdue, madame, — dit Sully, — si

vous écoutez monseigneur l'évêque de Luçon. Politique de sacristie, fausseté ou folle audace, voilà tout. Avec cela vous aurez pour vous des intérêts, mais il ne faudra plus compter sur ces affections et ces dévouements qui n'ont jamais manqué aux rois de France.

— Vous êtes perdue, madame, dit à son tour Richelieu, si vous écoutez le conseiller du feu roi. Les temps sont changés. Il n'y a plus aujourd'hui sur le champ de bataille que des intérêts déguisés et ligués contre vous. Il faut les gagner ou les vaincre en leur opposant des intérêts contraires.

La reine restait immobile et muette.

— Où êtes-vous, braves capitaines du roi de Navarre qui lui restiez fidèles quand il n'avait ni sou ni maille, et qu'il portait un pourpoint troué ? — s'écria douloureusement Sully.

— C'est vous, monsieur le duc, qui avez préparé involontairement cette nouvelle ligue, — dit Richelieu impassible, — en donnant des sûretés, des forces et des armes à tous les huguenots et mécontents du royaume ?

— Et vous, monsieur l'évêque, — reprit le vieux ministre exaspéré, — c'est vous qui préparez le renversement de la monarchie. La noblesse est l'écorce de l'arbre. Vous l'arracherez, mais l'arbre sèchera sur pied. Dieu sauve le royaume et vous garde, madame. Je vois bien que je fais triste mine avec mes vieux habits et mes vieilles idées ; mais souvenez-vous, madame, que jusqu'à mon dernier soupir mon épée et mon sang vous appartiendront. J'ai cent bons gentilshommes à vous offrir.

— Mon vieil ami, — dit la reine en souriant, — vous êtes un de ces rares et étranges courtisans qui ne flattent leur maître qu'aux mauvais jours. Mais, rassurez-vous, la vie de monsieur le Prince n'est pas en danger. Jusqu'à présent j'ai fait de grands biens à chacun et mal à personne. Je me défendrai seulement contre ceux

qui m'attaquent, et peut-être aurai-je recours à votre vieille épée de bataille, monsieur de Rosny.

— Ah ! bonne et noble maîtresse, — s'écria le vieux duc, — ne perdez pas de temps, quittez Paris ! J'aimerais mieux voir vos enfants et vous avec mille chevaux à la campagne que dans le Louvre, vu l'exaspération des esprits de la noblesse et du peuple.

— Quitter Paris, — c'est perdre la partie, — dit sentencieusement Richelieu. — Le Louvre doit être l'antichambre de la Bastille pour monsieur le prince de Condé.

— Le conseil est bon, monsieur, — répliqua la reine ; — j'aviserai. Si nous réussissons, vous serez secrétaire d'État.

— Vous m'avez déjà refusé deux fois le chapeau de cardinal, madame, — dit l'ambitieux prélat.

Marie de Médicis le regarda avec surprise. Sully demandait comme une faveur qu'on acceptât ses services, corps et biens, l'évêque de Luçon marchandait lui ses conseils. La reine ne put s'empêcher de comparer en elle-même ces deux hommes si différents. Aussi répondit-elle avec une froideur hautaine au prélat :

— Vous êtes jeune, monsieur de Richelieu, vous pouvez attendre. Veuillez rappeler, je vous prie, mes dames d'honneur.

Les deux conseillers ainsi congédiés se retirèrent discrètement. Sully se trouvait gêné au milieu de cette jeunesse brillante et frivole qui regardait avec une maligne curiosité ses vêtements d'une coupe antique.

Les bandes populaires avaient fait cortége à monsieur le Prince, et le bal avait pu continuer avec plus ou moins d'entrain ; mais tous les esprits semblaient fâcheusement préoccupés, et c'était à qui trouverait moyen de s'esquiver le plus adroitement possible. Tout à coup une violente altercation interrompit les danseurs les plus opiniâtres et amassa la foule dans le grand salon.

Un masque costumé en enchanteur s'était approché de la fée Urgande et lui avait dit en plaisantant :

— A sorcière sorcière et demi. Veux-tu savoir ta bonne aventure, toi qui la dis aux autres?

— Volontiers, — répondit la fée en déguisant sa voix.

— Eh bien! dame d'outre-monts, vous n'aurez pas chaud le matin où l'on vous mènera en chemise dans un tombereau mourir en Grève.

Urgande éclata de rire à cette injurieuse prédiction, mais un frisson parcourut tous ses membres.

Un Maure de haute taille qui lui donnait la main s'adressa alors d'un ton impérieux à l'enchanteur :

— Tu as prédit l'avenir à cette dame ; ta magie pique ma curiosité : raconte-moi mon passé, cela m'amusera davantage.

— Cela t'amusera, seigneur basané; eh bien, soit! cherchons ensemble le piédestal de la statue. Ce sera, si j'en crois mes souvenirs, une borne tachée de sang!

Le Maure poussa un rugissement de douleur et de colère à cette allusion mystérieuse si audacieusement jetée à sa face.

— Lâche et menteur! — s'écria-t-il, — que signifie cette accusation?

— Si tu m'as compris, — dit froidement l'enchanteur, — tu t'accuses toi-même.

— Tu mens, te dis-je!

— Si je mens, pourquoi donc es tu si pâle sous ton masque?

Les assistants regardaient le Maure d'un air railleur.

Il ne put se contenir davantage, et, pour répondre à la provocation de l'enchanteur, il ôta son masque d'une main tremblante; on reconnut Concino Concini, dont le visage basané s'était couvert d'une teinte crayeuse.

— Vous voyez, messieurs! — s'écria l'enchanteur avec un accent de triomphe.

— C'est la colère qui me rend si pâle et non la peur, misérable, — repartit le maréchal d'Ancre; — mais ôte ton masque, toi aussi. Quand on veut troubler une

fête royale et insulter un homme, on doit découvrir son visage.

L'enchanteur hésita un instant; puis il répliqua :

— Je ne t'ai pas forcé de te démasquer, beau Florentin. D'ailleurs j'ai dit trop de vérités cette nuit, en ma qualité de sorcier, pour ne pas être forcé de réclamer le privilége du masque.

— Puisque tu ne veux pas l'ôter de bonne grâce, — dit Concini d'une voix sourde, — je te l'arracherai, moi. — Et en même temps il exécuta sa menace. Il reconnut dans cet adversaire opiniâtre son ennemi le baron de Vitry, capitaine des gardes. — Ah! je ne m'étonne plus de vos prophéties, monsieur, — reprit dédaigneusement le maréchal d'Ancre; — depuis longtemps vous faites état de m'être hostile et pernicieux. Vous jappez sans cesse à mes talons sans oser mordre. Eh bien! je vais vous fournir l'occasion de satisfaire votre haine, non sous le masque, mais face contre face; non avec des calomnies de carrefour, mais avec une bonne épée de combat; non pas demain, mais à l'instant.

Le baron de Vitry resta froid et immobile.

— Nous ne pouvons nous battre au Louvre, monsieur.

— Ah! tu hésites, fanfaron! — s'écria Concini exaspéré, — mais je saurai bien te décider.

Et il le souffleta avec le masque même qu'il venait de lui arracher.

Monsieur de Vitry, sortant alors de son calme étrange, tira vivement une épée cachée sous sa longue robe d'enchanteur.

Cette querelle jeta la confusion dans le bal; les dames poussèrent des cris d'effroi, les gentilshommes s'interposèrent entre les deux ennemis pour leur faire comprendre l'énormité du scandale. Se battre dans un salon de la reine! c'était d'une inconvenance inouïe, c'était presque un crime de lèse-majesté! mais les deux adversaires aveuglés par la rage n'écoutaient rien et déjà leurs fers se croisaient.

Tout à coup à la porte du salon apparut le jeune roi Louis XIII, pâle, toussant, et appuyé sur le bras d'Albert de Luynes.

— Des épées tirées au Louvre! — murmura-t-il comme s'il ne pouvait en croire ses yeux. — Et qui donc ose donner un si monstrueux exemple de mépris pour l'autorité royale? Qui donc prend les salons de ma mère pour une place publique? Concini et Vitry baissèrent en même temps leurs épées. — Dieu me pardonne! — ajouta le roi, — c'est mon capitaine des gardes et monsieur le maréchal d'Ancre. Un simple capitaine croiser le fer avec un maréchal de France! L'audace est grande; mais quel est donc, messieurs, le sujet de la querelle?

Monsieur de Vitry seul osa répondre :

— Sire, j'ai été obligé de me défendre.

Le jeune roi s'avanca alors vers Concini, et, mettant la main sur la garde magnifique de l'épée du Florentin :

— Monsieur le maréchal, — lui dit-il froidement, — je vous pardonne cette algarade; mais souvenez-vous que je vous défends, sous peine de la vie, de donner suite à ce duel. Je vous ai confié une mission dont vous me devez compte. Votre vie m'appartient. Malheur à qui transgressera mes ordres!

XI

COMMENT JACQUES CALLOT REFUSA DE BRISER CRAYONS ET PINCEAUX POUR DEVENIR L'AMANT D'UNE BOHÉMIENNE.

Le surlendemain de l'arrivée des bohémiens, des dames de Thornstein et des trois peintres à l'abbaye des Pauvres, une scène muette et charmante se passait sous

les yeux indiscrets du soleil couchant, dans la partie la plus mystérieuse d'un bois dont les futaies étaient coupées çà et là de roches éparses, à un quart de lieue des créneaux démantelés du vieil édifice.

Zorah, la jolie petite bohémienne, debout et demi-nue sur un tertre de gazon et cachée par l'antre profond d'un gros rocher de grès tapissé de lichens et de mousses, couronné d'arbres entortillés de lierre, d'aristoloches et de clématites qui laissaient pendre un rideau parfumé de fleurs blanches, Zorah avançait un pied mignon et cambré dans l'eau vive d'une source qui jaillissait de la grotte comme d'une urne brisée.

Ce ruisseau clair et joyeux qui courait dans l'épaisse verdure du tertre semblait augmenter ses détours et s'arrêter plus lent aux pieds de la gentille Zorah, pour caresser son image bercée par les brillants reflets de ce capricieux miroir.

Les naïades de la mythologie grecque et les ondines de l'Edda scandinave eussent été également jalouses de cette mignonne créature.

Les tons vifs de sa peau brune, fraîche et odorante comme l'écorce de la grenade, et les contours divins de ses épaules, de sa gorge et de ses bras, qui semblaient taillés par un merveilleux sculpteur dans un marbre orangé, ressortaient sur le fond noir de la grotte.

Zorah se détachait comme une statue entre le vert un peu cru de la clairière et les couleurs, plus pâles que son teint, des fleurs pendantes qui frôlaient son front et s'enroulaient en guirlande autour de sa longe et magnifique chevelure, flottant sur son dos et traînant comme un manteau jusqu'à terre.

Lorsque la jolie bohémienne se fut assurée que l'eau était assez tiède pour s'y laisser glisser sans crainte d'être surprise par une fraîcheur dangereuse, elle prêta l'oreille comme une biche inquiète, en retenant encore d'une main les plis de sa robe, rayée de rouge et de noir à la mode tunisienne, et en égrenant de l'autre le collier de grappes de sorbier qui brimballait à son cou.

Chaque vague murmure causé par le roucoulement de l'eau sur l'herbe, par la brise qui inclinait les feuilles ou faisait bruire les roseaux et les touffes d'iris, par la cadence lointaine d'un oiseau, semblait alarmer la bohémienne et faire pousser des ailes à ses talons. Le pied qui se balançait en jouant dans l'onde semblait attendre le signal de la fuite.

Et cependant Zorah était naïvement fière et heureuse de sa beauté, dont elle avait jusqu'alors joui avec indifférence ; cet innocent orgueil lui venait de son amour pour Jacques, ce jeune fugitif recueilli par sa tribu. Par moments, elle devenait rêveuse ; son vague sourire s'effaçait en pensant à son ami. En effet, Jacques se montrait plutôt affectueux que tendre pour elle ; son cœur novice ne savait-il donc pas comprendre les élans spontanés de l'amour de la bohémienne ? Zorah ignorait l'art de déguiser le trouble de son âme. Était-ce donc une faute ? Devait-elle fuir cet étranger, jouer envers lui une comédie de froideur et d'insouciance, éviter même de lui parler, puisqu'il dédaignait de lui murmurer à l'oreille ces douces paroles qu'elle attendait toujours. Alors, dans son dépit, elle s'accusait de sa beauté comme d'un malheur, puisque sa beauté n'était ni comprise ni admirée par celui pour qui seul Dieu l'avait ainsi faite, accomplie par la forme, pure et aimante par le cœur.

Absorbée dans ces douloureuses rêveries, elle laissait déjà glisser la blanche tunique qu'elle retenait encore sur son sein quand un léger bruissement du feuillage vint de nouveau l'alarmer.

Elle rajusta vivement la jupe rayée qui était tombée à ses pieds, et, pâle, inquiète, immobile, jeta un regard effaré vers la sombre futaie.

Une rougeur soudaine empourpra ses joues en voyant paraître sur la lisière du bois son compagnon Jacques, modestement armé d'un rouleau de papier et de crayons. et qui s'arrêta, confus, interdit, non moins embarrassé de la rencontre que la jolie bohémienne.

— Jacques, je vous en prie, n'avancez-pas! — lui dit-elle d'une voix frémissante. Jacques Callot, ébloui du tableau charmant qui s'offrait à lui, ne songeait pas à désobéir à cette voix suppliante. Il croyait subir l'enivrement du peintre qni voit passer devant ses yeux la vision d'un idéal longtemps rêvé; il ne se doutait pas que son cœur venait d'aspirer le premier souffle de l'amour; il ne comprenait pas le sens mystérieux de la rougeur qui brûlait ses joues et du frisson qui soulevait sa poitrine. Il ne pouvait ni parler ni entendre. Son âme tout entière avait passé dans son regard, qui dévorait comme une flamme la beauté de Zorah. Il respirait à peine, craignant de faire envoler au son de sa voix cette enchanteresse apparition. Dans son extase étrange, il se sentait entraîné à tomber agenouillé devant elle comme devant une divinité inconnue de son ciel. Le jeune peintre, dont le cœur et l'esprit étaient si intrépides lorsqu'il s'agissait de dévouer sa vie à son art, n'en avait pas moins conservé religieusement au fond de l'âme la foi vive et sincère que sa mère lui avait enseignée dès l'enfance. Il était chrétien fervent, et, au moment où se déchirait devant lui le voile de ces tentations sensuelles que l'esprit du mal avait fait flotter devant les yeux austères des saints, il fut saisi d'un indicible effroi en se rappelant que Zorah appartenait à une race impie. Il sentait son cœur s'en aller vers celui de la bohémienne, et il se demandait avec terreur si ce n'était pas le démon qui l'attirait en souriant vers l'abîme. Il pâlit, et un frisson glacé parcourut ses membres. Il baissa ses yeux troublés, pensa à sa mère qui, tout enfant, lui faisait balbutier ses prières à Jésus, les mains jointes, et qui, à cette heure, sans doute priait pour l'enfant ingrat et fugitif, et il résolut de s'arracher à cette contemplation dangereuse. Déjà il se disposait à revenir sur ses pas, lorsque Zorah, surprise de son silence, lui dit doucement : — Jacques, attendez-moi dans la forêt, et nous retournerons ensemble à l'abbaye.

Le jeune peintre ne put s'empêcher de la regarder pour lui répondre, et son courage faiblit de nouveau. Zorah était si belle! Mais, cette fois, il sourit de son émotion et de sa terreur enfantine. Il se dit qu'après tout il ne devait voir dans cette jolie fille qu'un modèle inspirateur placé par le hasard dans un site pour mieux en faire ressortir le charme et l'attrait. L'apprenti d'amour étouffa son cœur pour faire place au peintre, et il répliqua :

— De grâce, Zorah, ne bougez pas! Gardez la position dans laquelle vous vous êtes laissé surprendre. Laissez-moi la reproduire sur ce papier, et je suis sûr de créer un chef-d'œuvre.

A coup sûr, la bohémienne s'attendait à de plus tendres prières, car elle sourit dédaigneusement :

— Vraiment, Jacques, il faut que je me transforme en statue pour vous complaire... Vous me trouvez donc assez jolie pour occuper sur votre papier la place d'un arbre ou d'une chèvre...

— Zorah! — s'écria Callot avec enthousiasme, — vous serez la fée de ce paysage!

Et il commença à crayonner son esquisse.

— Triste fée! — murmura-t-elle d'un air mélancolique, — destinée sans doute, à amuser les badauds en servant d'enseigne à quelque méchante hôtellerie?

— Vous vous trompez, Zorah; jamais je ne vendrai ce dessin ; je le conserverai toujours comme une relique qui me rappellera les plus heureux instants de ma jeunesse.

Callot continuait avec une ardeur merveilleuse à tracer son dessin.

— Ah! vous pensez déjà à nous quitter, Jacques; pour vous, je n'aurai été qu'une compagne de route ou qu'un modèle; je ne suis pas digne d'être votre amie, n'est-ce pas? Oh! tenez, Jacques, c'est mal, car on doit aimer ceux qui nous aiment.

— Je vous aime comme une sœur, Zorah, — dit le Lorrain, plus troublé qu'il ne voulait le paraître.

Et sa main trembla sur le papier, où déjà s'épanouissait la figure de la jeune fille.

— Comme une sœur de hasard, qu'on est bien sûr de ne plus rencontrer sur sa route et de ne jamais faire asseoir à son foyer, — reprit tristement la bohémienne ; mais vous avez raison, Jacques. A quoi bon nous abuser ? A quoi bon entretenir de folles espérances qui ne sauraient jamais se réaliser ? Vous méprisez la bohémienne ; elle peut tenter vos crayons, mais non votre cœur.

— Te mépriser, Zorah, jamais ! s'écria Callot ; — mais est-ce ma faute si je ne crois pas à cet amour dangereux qui a perdu tant de peintres illustres, et qui nous a coûté Raphaël ? L'art est un maître dur et sévère qui veut qu'on se donne à lui tout entier et qu'on ne s'énerve pas dans d'oisives félicités.

Il ne détachait plus les yeux de son esquisse.

— Je ne comprends rien à tout cela, — dit la bohémienne. — Je crois qu'il est bon de se laisser vivre, d'aimer, d'être libre, de ne pas faire le mal ; voilà toute ma science ; mais je ne puis te forcer de m'aimer.

— Folle ! qui donc t'aime plus que moi ? Mais je ne puis renoncer à ma foi de chrétien, briser mes crayons, oublier ma famille et ma patrie, effacer mon nom, pour m'enchaîner aux piquets de ta tente vagabonde.

— Tais-toi, Jacques. As-tu donc besoin de me répéter que tu aimes mieux une vaine fumée que le sourire de Zorah, et la tyrannie d'un maître que notre liberté de bohême.

— Liberté modérée par le fouet de Gorju, et soumise aux caprices du premier sénéchal venu, — dit Callot avec un sourire, en dessinant toujours.

— Qu'importe ! chacun doit payer son bonheur en ce monde.

Jacques interrompit son travail :

— Zorah, pour devenir peintre j'ai déserté patrie et famille ; cédant à une vocation irrésistible, j'ai bravé tous les hasards d'une vie errante et misérable. Un

dernier obstacle devait barrer ma route, c'était l'amour miens, l'amour qui me sourit par ta bouche et qui brûle mes lèvres. Par pitié, Zorah, ne me regarde pas ainsi, ne me souris pas, ne me parle pas de cette voix si douce et si fraîche qui me fait tout oublier ! Aide-moi, si tu m'aimes, à repousser une tentation mauvaise qui peut tuer en moi le peintre chrétien !

Zorah l'écoutait avec une expression de morne étonnement :

— Quoi ! tu m'aimes, — reprit-elle, — et tu hésites à rester avec nous ! Tu préfères tes images sans regard et sans voix à la bohémienne qui donnerait sa vie pour toi ! Jette donc ces stériles crayons, bons pour amuser l'oisiveté des femmes. Tu es brave et robuste ; prends le bâton ferré, le couteau et le fouet de nos frères, et gagne comme eux ta vie...

— A tondre des mulets et à voler des poules, n'est-ce pas ? — interrompit Callot avec mépris.

— Sois contrebandier, — dit la bohémienne, — et je te suivrai par tous les sentiers et par tous les temps.

Jacques écoutait à peine Zorah ; il ne pouvait plus détacher ses yeux de cette mignonne créature ; son admiration, exaltée par le feu de la jeunesse, infiltrait peu à peu dans ses veines le philtre enivrant de l'amour ; malgré lui, il s'avançait insensiblement vers la bohémienne, et déjà sa main ardente touchait celle de la jeune fille, déjà ses lèvres se penchaient vers une épaule fraîche et brune, lorsqu'un sourire malicieux de l'imprudente lui rendit ses terreurs superstitieuses.

Surpris lui-même de sa faiblesse, il se crut le jouet d'un maléfice, et, reculant tout à coup, il regarda Zorah avec une sorte d'épouvante.

— Non, — s'écria-t-il, — je ne veux point perdre mon âme ! Je ne veux voir en toi qu'un modèle, Zorah ; je suis ton ami, ton compagnon, ton frère ; je dois te protéger contre les outrages, et je serais un lâche de t'outrager moi-même.

Il ramassa la mante de la bohémienne étendue sur

qui brille dans tes yeux de magicienne et qui brûle les l'herbe, et la lui tendit d'une main tremblante; mais elle, de plus en plus surprise :

— Ah! je vois bien que tu ne me trouves pas assez belle pour m'aimer, Jacques! Tu as honte même de m'embrasser! — Il voulut jeter la mante sur ses épaules, mais elle la repoussa et la déchira avec un mouvement de colère : — Laisse-moi, — dit-elle, — je ne veux plus te servir de modèle; si tu m'avais serrée contre ton cœur, j'aurais pu te pardonner; mais tu rejettes mon amour et tu veux que je reste immobile et calme sous ton regard froid et curieux d'artiste... ah! c'est là un outrage que tu devais m'épargner, une humiliation qu'un garçon sans cœur pouvait seul m'infliger!

Callot se rapprocha de la bohémienne, et, la pressant contre sa poitrine, effleura d'un baiser son front pur.

— Écoute, Zorah, je t'aime et je ne t'oublierai jamais. Que ce baiser soit le gage de cette promesse sacrée. Plus tard, tu comprendras mieux la force de mon affection, car tu sauras le courage qu'il m'a fallu pour résister au plus violent désir qui ait jamais tenu un jeune homme. Si je ne t'aimais pas, si ta beauté seule avait séduit mes yeux, tu te serais avilie dans mes bras, jouet d'un caprice fugitif, tandis que ton image restera pure dans mon cœur. Je ne souillerai pas mon idole.

— Mon Dieu! murmura la bohémienne, — je suis si ignorante du bien et du mal que je comprends à peine le sens de tes paroles, Jacques; mais il me semble que ton intention est droite et sincère.

— Pauvre Zorah! — reprit Callot, — d'autres essayeront d'abuser de ta candeur et de pervertir ton âme; je n'aurai pas, du moins, été leur complice. Aime-moi donc comme je t'aime. Ne cherche pas à dégrader celui que ton cœur élèverait peut-être trop haut; ne cherche pas à le rendre méprisable aux yeux des hommes.

La bohémienne serra vivement sa mante autour de son corps, rougit comme si l'intelligence de la pudeur illuminait son esprit, et, baissant les yeux à terre, toute

honteuse des plaintes naïves qui lui étaient échappées :

— Ah ! tu as raison, Jacques, je ne suis pas digne de toi ; tu devais me regarder comme ton mauvais génie. Ne m'écoute pas, abandonne-moi, fuis loin de cette bande de vagabonds qui sont ma famille. Oh ! j'étais lâche de vouloir te corrompre, t'entraîner au mal, et te déshonorer pour mieux te garder près de moi. Je ne savais pas t'aimer. Oh ! tu vaux cent fois mieux que moi. Va t'en donc, Jacques, et laisse-moi pleurer en vivant du passé, car l'avenir m'est fermé. Nous ne serons jamais réunis, pas même dans le ciel des chrétiens, dont je suis proscrite, car je ne suis qu'une fille de Bohême. Marche donc vers la gloire, Jacques, deviens un grand peintre, et oublie Zorah qui mourra en pensant à toi. Pourtant ne garde pas de haine contre la bohémienne qui voulait t'imposer un sacrifice impossible. Nous sommes nées dans le mal, nous autres, et nul n'a pris soin de purifier nos âmes.

Et la jeune fille éclata en amers sanglots, car elle ne pouvait renoncer à son amour sans que son cœur se brisât.

A l'instant où Callot, ému, allait peut-être oublier toutes ses sages résolutions en essayant de consoler Zorah, des jappements aigus et de formidables abois retentirent dans la forêt, du côté opposé à l'abbaye des Pauvres.

Les amants se retournèrent aussitôt, alarmés de ce concert de notes glapissantes, et entendirent une voix enrouée criant de façon à dominer le vacarme :

— Ici, Roland ! ici, mes chiens !

Mais la meute, haletante et acharnée, sourde à la voix du maître, fendant l'air dans un rideau de poussière, avait déjà bondi autour des deux jeunes gens.

Jacques, en voyant vingt gueules ardentes aboyer avec furie autour de lui, n'eut que le temps de couvrir de son corps la bohémienne saisie de stupeur ; mais le brave Lorrain, en sentant le cœur de Zorah frémir contre le sien par suite de ce brusque mouvement, oublia

jusqu'à leur danger commun; des torrents de feu courant dans ses veines inondèrent tout son être; il perdit un instant la conscience de sa propre vie; son âme palpitait dans l'âme de Zorah, et il eût voulu mourir dans un si doux embrassement.

XII

QU'IL FAUT SE DÉFIER D'UN GUIDE TROP COMPLAISANT.

Les chiens cependant, sur une nouvelle menace de leur maître, s'etaient dispersés et revenaient vers lui la tête basse, les oreilles pendantes, lorsque le plus grand se jeta tout à coup sur la feuille de papier à dessin que Callot tenait à la main, et rejoignit la meute en emportant ainsi dans sa gueule l'image de Zorah.

Jacques allait s'élancer à sa poursuite, mais la jeune fille le retint doucement; le chien eut donc le loisir de rouler dans la poussière et de déchirer en cent morceaux le malheureux dessin; puis il vint se blottir aux pieds d'un gros gentilhomme qui débouchait de la futaie, et qui n'était autre que notre vieille connaissance le marquis de Langallerie.

Ce hardi seigneur, depuis sa mésaventure à l'hôtellerie de dame Gertrude, avait abdiqué la toque verte du temps de Henri III, et s'était résigné à porter le chapeau à l'espagnole sans panache. Ce sombrero, qui ajoutait encore à la rudesse de sa physionomie, tempérait du moins l'enluminure de sa face boursouflée; mais, à part ce léger détail, rien n'était changé dans son costume de chasseur campagnard.

Jacques Callot, en surprenant le sourire de satisfaction avec lequel le nouveau venu accueillait les facéties de son chien favori, ne put comprimer plus longtemps sa colère, et s'avança d'un air menaçant vers ce singulier personnage.

Le marquis se hâta de le prévenir, et, tout en faisant claquer son fouet :

— Pardon, mon bel amoureux, pardon pour Roland ! Il a eu grand tort de détruire un portrait qui, si j'en juge par le modèle, devait être un chef-d'œuvre, — dit-il en regardant Zorah avec une hardiesse qui lui fit baisser les yeux ; — mais que voulez-vous? Depuis qu'un de vos confrères lui a trop rigoureusement caressé l'échine de son gourdin, Roland professe sur les peintres, en général, une opinion qui après tout ne diffère guère de la mienne. Il les honore de la même antipathie que les mendiants. Vous me devez donc des remercîments, mon jeune ami, car, grâce à moi, Roland n'a pu se dédommager sur vous des marques d'intérêt trop vif que lui a dernièrement distribuées un de vos semblables.

M. de Langallerie, pendant le cours de cette sardonique harangue, ne cessait de caresser son grand chien et de fixer sur la bohémienne des regards de plus en plus animés.

Jacques, irrité de tant d'insolence, mais craignant, à cause de Zorah, d'engager une querelle où tout l'avantage serait du côté de son adversaire, répliqua d'un ton bref :

— Pardieu ! monsieur, l'excuse est originale ! à qui donc croyez-vous parler?

— A un gentil garçon dont j'ai sans doute troublé le rendez-vous, mais qui, afin de se débarrasser plus tôt de ma présence, se hâtera sans doute de m'indiquer le plus court chemin pour me rendre à ce vieil édifice qui semble surnager au milieu d'un lac.

La bohémienne jeta à son compagnon un regard d'intelligence qu'il comprit, car il répondit froidement :

— C'est impossible, monsieur.

— Ah ! vous êtes rancunier, mon jouvenceau, et vous voulez me faire payer les péchés de Roland, — dit le gentilhomme étonné.

— Vous vous trompez, monsieur; c'est précisément parce que je ne veux point me venger de vos railleries et de vos bravades que je refuse de vous rendre le service que vous me demandez.

— Voilà à coup sûr une plaisante raison! mais veuillez vous expliquer plus clairement, car, du diable! si j'y comprends rien.

— Pesez bien mes paroles, monsieur, — reprit le peintre; — je vous engage loyalement à rebrousser chemin et à ne pas tenter de pénétrer dans ces ruines, qui ne sauraient vous offrir un honorable asile.

— Ventre-saint-gris! — s'écria le Chasseur, ce mystère pique ma curiosité. Ainsi donc, suivant vous, il y aurait danger à m'aventurer dans l'enceinte de ces vénérables décombres. Est-ce aussi l'avis de cette jolie fille?

— Oui, monsieur, — répliqua Zorah en entraînant Callot dans la direction de l'abbaye; — mieux vaut pour vous coucher à la belle étoile sans souper que de faire bombance avec les hôtes de ce manoir.

— Comment! la ruine est habitée, on y fait bombance, et vous voulez que je préfère jeûner sur la dure? — reprit le marquis Gaspard. — Ah! vous ne me connaissez pas. J'aime mieux vider bouteille avec des sorciers que faire maigre avec des chartreux.

— Ce ne sont pas des sorciers qui vous empêcheront de passer la nuit à l'abbaye des Pauvres, — dit gravement le jeune Lorrain.

— Alors ce sont de braves arquebusiers, de joyeux soldats en maraude. Tant mieux! ils reconnaîtront peut-être en moi un vieux compagnon de guerre, et ils me feront place au feu et au souper.

— Ce ne sont pas des soldats, monsieur.

— Des contrebandiers ou des voleurs, peut-être! De mieux en mieux! ils trouveront à qui parler. Mon justaucorps de buffle est à l'épreuve de leurs couteaux, et ma meute vaut une légion de lâches bohémiens.

— Prenez garde! le seigneur de cette abbaye fait payer cher son hospitalité, — dit tristement Jacques Callot, faisant un nouvel effort pour vaincre l'opiniâtreté du marquis.

— Bah! quand ce serait le diable en personne, je jure, moi, de le prendre par ses cornes et d'entrer dans son castel.

— Vous y entrerez, soit! mais vous n'en sortirez pas.

— C'est ce que nous verrons!

M. de Langallerie ne daigna pas faire d'autre réponse au jeune peintre, et il siffla ses chiens, qui, le nez au vent, les oreilles droites, les jarrets tendus, semblaient attendre le signal du maître pour courir en avant; mais Callot, involontairement séduit par la téméraire confiance du Chasseur, essaya encore de le retenir par une révélation plus précise.

— Vous êtes brave, monsieur, — dit-il; mais je vous conseille de réserver votre courage pour une meilleure occasion. L'abbaye des Pauvres n'est point un château fort dont il vous faudra assiéger la porte. Vous y serez bien reçu; la table est toujours dressée, les verres y sont toujours pleins; vous n'aurez pas à croiser l'épée contre des hôtes récalcitrants : défiez-vous cependant de ce joyeux souper, de ces vins pétillants dans les verres, de ces mains qui étreindront les vôtres. L'ivresse obscurcira bientôt vôtre cerveau; le sommeil pèsera sur vos paupières; alors des mains adroites vous débarrasseront de vos armes. On enverra vos chiens dormir au fond du lac, et, comme l'abbé des Pauvres n'est pas homme à pardonner au courage qui le brave, il ne vous traitera pas en ennemi, mais en espion. Vous serez pendu, mon maître, et pendu sans pouvoir vous défendre!

Le marquis souriait à l'énumération des dangers qu'il allait courir, comme un gourmet qui savoure la nomenclature d'un repas pantagruélique.

— Pendu pour un mauvais souper! Diantre! voilà une chère hôtellerie. Merci du conseil, mon garçon.

N'importe! je n'en profiterai qu'à moitié. Le péril m'a toujours singulièrement alléché, et, par saint Denis! nous verrons quelle figure fera ce gentilhomme de sac et de corde devant un vieux renard de ma trempe. Lequel des deux pendra l'autre? ce serait là une gageure à tenir. Je parie pour moi. Et vous, ma belle?

Zorah, stupéfaite de ce miraculeux sang-froid, se rapprocha du marquis et lui dit d'une voix suppliante :

— Ne plaisantez pas ainsi, monsieur. Une fois tombé dans les griffes de l'abbé, le roi de France ne pourrait vous en tirer. Il nargue la justice du pays; il est maître absolu de ces campagnes, qui lui payent redevance comme à un seigneur terrien; il a des princes pour complices. Son caprice seul pourrait vous sauver la vie, mais il n'a jamais de ces caprices-là. — M. de Langallerie souriait toujours d'un air narquois. — Enfin, — continua la bohémienne, — pour vous prouver jusqu'où va l'audace de cet homme, sachez que, à cette heure, il retient dans ces ruines deux femmes de noble race, la mère et la fille...

Le marquis, à ces mots, laissa paraître sur son visage une agitation qui contrastait avec son calme précédent, et demanda vivement à Zorah :

— Quelles sont ces femmes? savez-vous leur nom?

La bohémienne, croyant avoir produit enfin une impression triomphante sur l'esprit de l'entêté gentilhomme, répondit :

— La jeune demoiselle se nomme Christine, monsieur.

— Christine! — répéta M. de Langallerie, en laissant tomber son fouet à terre; — vous ne vous trompez pas, ma chère? Ah! ce sont bien nos fugitives. Et vous dites que ce drôle ose les retenir? mais il s'amendera. Si le roi de France lui fait redemander ses prisonnières, il consentira peut-être à traiter de puissance à puissance et à rendre ce précieux gibier.

— Il refusera, monsieur, — dit Callot, — car le roi de France n'enverra pas une armée contre lui, et ce

drôle, comme vous l'appelez, est devenu amoureux de cette pauvre jeune fille.

— Ventre-saint-gris ! il a bon goût ! — reprit le marquis Gaspard ; — mais je doute que la belle partage ses tendres feux.

— Peu lui importe, car il veut la forcer à devenir sa femme.

— Bah ! elle lui rira au nez.

— Vous ne connaissez pas la ruse et la volonté de cet homme, monsieur. La noble demoiselle a consenti à cette union monstrueuse.

— C'est impossible, mon garçon.

— Nous en avons été témoins, — dit froidement le peintre. Le marquis resta stupéfait et fronça ses épais sourcils. Callot pensa l'avoir convaincu de la nécessité de renoncer à son imprudente résolution. — Vous voyez à quel bandit vous vouliez tenir tête, monsieur. Ainsi donc, cherchez un gîte moins malsain pour votre cou que l'abbaye des Pauvres.

Et il se disposa à s'éloigner avec Zorah.

— Je n'en aurai pourtant pas d'autre cette nuit ! — s'écria le Chasseur en éclatant de rire, car je suis curieux d'assister aux noces du ribaud.

Jacques, consterné, fit signe à la bohémienne de s'enfuir aussitôt vers l'abbaye, puis il dit au marquis :

— Je prends le ciel à témoin, monsieur, qu'il n'a point dépendu de moi que vous n'exposiez pas si témérairement votre vie: quant à vous servir de guide, ne comptez pas sur moi. Vous n'arriverez que trop tôt à l'étrange asile que vous avez choisi.

— Allez donc, prophète de malheur, annoncer mon arrivée à votre gracieux seigneur, — répliqua le colosse, — et dites-lui de nous faire préparer un bon souper, car je meurs de faim, et mes chiens tirent la langue. — Le peintre, qui pensait que cette forfanterie énorme ne tarderait pas à recevoir son châtiment, salua l'opiniâtre gentilhomme et s'éloigna rapidement dans la même direction que Zorah, bien décidé à ne préve-

nir nullement l'abbé des Pauvres de cette visite inattendue. Le marquis rassembla sa meute et poursuivit insouciamment sa route. Le soleil s'était caché derrière d'épais nuages cuivrés ; le soleil étant devenu bas et sombre, les pans de murs du vieil édifice se détachaient à peine sur l'horizon. L'étroite chaussée cachée sous l'eau n'était visible que pour les hôtes de l'abbaye. M. de Langallerie, s'étant laissé guider par l'instinct de ses chiens, ne tarda pas à arriver aux bords du lac; mais là il s'aperçut des difficultés matérielles de son entreprise. Il était impossible d'atteindre les ruines autrement qu'à la nage, et le gros gentilhomme se souciait médiocrement de ce moyen héroïque; mais il n'était pas d'humeur à perdre grand temps à parlementer avec lui-même, et il se décida aussitôt à affronter le danger en face, dût-il évoquer autour de lui tous les diables de l'empire souterrain. Il saisit sa trompe de chasse et sonna une joyeuse fanfare qui devait attirer aux meurtrières de l'abbaye tous ses sinistres habitants. Si elle ne produisit pas un effet aussi grand, toujours est-il que le marquis dut s'applaudir de son appel chevaleresque, car il vit sortir d'une porte basse et cintrée, dont l'arcade était suspendue sur l'eau, une barque conduite par un homme enveloppé d'un large caban ; ce mystérieux batelier fit signe au Chasseur de l'attendre, et, ramant avec vigueur, dirigea rapidement vers lui sa frêle embarcation. — Harnibieu ! — dit le marquis, — si ce nid de hiboux est habité par les clercs de Saint-Nicolas, on ne peut pas les accuser de se montrer d'un farouche abord. Ils pratiquent en conscience les lois de l'hospitalité. Qui sait cependant s'il ne serait pas sage de se défier de ce gracieux empressement? Mais, bah! la sagesse n'a jamais été notre vertu de famille, et je dois chasser de race. — La barque aborda contre la berge. Sans dire un seul mot, le batelier tendit la main au gentilhomme pour l'aider à monter dans sa coquille de noix, que le poids de cet énorme passager menaçait de faire chavirer. — Quel est le nom de ton maitre? —

demanda M. de Langallerie, — car je veux le remercier de sa courtoisie et le recommander à tous mes amis comme le modèle des hôtes anciens et modernes. — Le batelier resta immobile et muet, la main toujours tendue. — Ah ça! es-tu sourd, silencieux nocher? — s'écria le marquis étonné de cette taciturnité exagérée. — Ton maître accueille-t-il ainsi tous les voyageurs égarés qui réclament asile pour une nuit sous son toit, ou connaît-il déjà le vif désir que j'ai témoigné de faire sa connaissance?

Le batelier répondit d'une voix sourde :

— J'obéis aux ordres que j'ai reçus, monsieur; mais, si vous avez peur, n'entrez point dans ma barque.

— Peur ! — s'écria le marquis indigné ; — c'est là un mot dont je n'ai jamais pu comprendre le sens, ribaud? — Et il sauta aussitôt dans le canot, dont les planches disjointes et crevassées gémirent sous son poids ; le fond en était remplit d'eau. Hélas ! M. de Langallerie avait cédé un peu trop vite à un mouvement d'orgueil offensé. Les Espagnols disent : Un tel a été brave tel jour. Eh bien! il faut l'avouer, ce hardi soldat qui eût bravé sans sourciller les flammes d'un bûcher, les coins et les brodequins de fer de la question, les arquebusades de vingt reîtres, par une bizarrerie inexplicable , ne pouvait jamais s'empêcher de ressentir une vague appréhension à la vue d'une rivière, d'un lac, d'un étang; il ne passait qu'avec répugnance sur un pont. La femme la plus timide eût donc été moins inquiète que lui en se sentant osciller entre quelques planches pourries que l'eau envahissait. Il lui fallut ramasser tout son courage pour vaincre cette faiblesse dont il n'avait jamais pu se rendre maître, mais qu'il avait toujours cachée avec assez de succès à ses amis comme à ses ennemis. Aussi, à peine assis, dit-il à son conducteur : — Cette barque est bien chétive et bien vieille?

— N'est-ce pas une barque de l'abbaye des Pauvres? — répliqua le batelier en appuyant sa rame contre la berge.

— Attends donc, mordieu ! — dit le marquis, — tu oublies mes chiens. Ah ! voilà Roland qui ne veut pas abandonner son maître... Mais il serait dangereux de leur laisser prendre à l'abordage cette coque vermoulue....

— Il serait plus dangereux encore de les laisser entrer dans la barque. Voyez comme elle enfonce déjà sous le poids de nos corps. Par Mahom ! empêchez-les de nous suivre, ou je ne réponds ni de vous ni de moi.

— Le danger est-il sérieux, nocher ? Allons, Roland, à distance ! à distance ! — Roland et ses compagnons s'étaient en effet jetés à la nage avec des abois et des jappements plaintifs dont le marquis ne comprenait pas le motif ; mais le brave chien ne se décida à quitter le bord de la barque sur lequel il appuyait ses pattes qu'en poussant des grognements sourds. Par une fatalité singulière, plus l'embarcation s'éloignait de la berge, plus elle prenait l'eau, et le batelier, qui avait si facilement opéré son trajet vers le gros gentilhomme, paraissait alors ne pouvoir plus maîtriser les oscillations inexplicables de son esquif. La barque tournoyait déjà sur elle-même, et la pluie torrentielle qui venait de fondre tout à coup faisait écumer l'eau par-dessus les planches. Le sinistre nautonnier, dans un silence alarmant, se laissait, en dépit de ses efforts affectés, entraîner de plus en plus en plus par le remous du lac, et la nappe diluvienne qui obscurcissait l'espace empêchait le marquis d'apercevoir les rochers et les murailles de l'abbaye. Le colosse, pour la première fois de sa vie peut-être, sentait des éblouissements vertigineux halluciner son cerveau ; il regardait avec des yeux inquiets l'eau qui remplissait déjà ses bottes évasées, et qui montait, montait toujours. A ses yeux effarés apparaissaient déjà des fantômes mélancoliques de gens noyés, dont les ventres ballonés verdissaient au fond de l'abîme. Il eût voulu en ce moment être accorché d'une seule main au créneau chancelant d'un bastion ennemi, plutôt que d'entendre craquer sous ses larges pieds ces planches pourries, entre le ciel et l'eau hostiles. Il n'osa

laisser éclater en paroles une inquiétude que son guide eût pu taxer de poltronnerie, mais il se repentait amèrement de n'avoir pas écouté le conseil du peintre. L'homme au caban crut donc l'instant favorable pour imprimer à la barque un brusque mouvement qui acheva de disjoindre les planches lézardées. L'instinct de la peur révéla à M. de Langallerie la trahison, et, sautant à la gorge du batelier, qu'il secoua vigoureusement : — Tu veux donc nous faire chavirer? misérable! — s'écria-t-il.

— Savez-vous nager, monseigneur? — répondit l'autre d'une voix sardonique.

— Non, ventre-saint-gris! j'ai toujours laissé ce soin à mon cheval.

— Diable! lâchez-moi alors, cher monsieur, ou nous allons nous heurter contre ce banc de sable... là, voyez! — Le batelier n'avait pas achevé qu'un craquement sinistre retentit aux oreilles du gentilhomme; les planches s'étaient séparées, les deux hommes perdirent pied, et l'eau écumante recouvrit l'espace occupé par la chétive barque. M. de Langallerie, quoique étourdi par cette chute inattendue, s'accrocha avec l'énergie de l'instinct aux planches qui surnageaient, mais ces débris fléchirent sous le poids énorme du colosse, et, en se sentant engloutir dans l'abîme, il poussa un cri terrible. Il comprit alors la vanité de cette force brutale dans laquelle il avait toujours mis son orgueil et sa confiance, il comprit les angoisses de la peur qu'il avait infligées à tant de faibles créatures, et le rire diabolique qu'il crut entendre au-dessus de sa tête comme une réponse à son cri d'agonie lui rappela les raillerieries impitoyables dont il avait si souvent pousuivi ses victimes. Il voulut crier de nouveau ; ce fut en vain. L'eau bourdonnait à ses oreilles, l'eau oppressait ses lèvres raides et sa poitrine haletante, l'eau fouettait ses yeux effarés, et déjà il s'abandonnait lui-même lorsqu'il se sentit saisi par la nuque et par les cheveux. Une force irrésistible l'entraînait rapidement vers l'abbaye, et,

quelques instants après, le fidèle Roland déposait son maître évanoui au pied des vieilles murailles. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se vit entouré de ses chiens qui lui léchaient les mains et le visage, tandis que le batelier se tenait, debout et immobile comme une statue, à quelques pas, obstinément enveloppé dans son caban et la main appuyée sur une de ses rames. Les pensées s'agitaient encore si vagues et si confuses dans son cerveau, qu'il croyait rêver, lorsque la voix stridente du passeur suspect vibra à ses oreilles : — Nous avons vu la mort de près, monseigneur, et vous avez appris à vos dépens qu'il est aussi dangereux de ne pas savoir nager que de ne pas connaître l'escrime et l'équitation. Si vous vous étiez noyé, le maître de l'abbaye eût été aux regrets de perdre une si belle occasion d'exercer les devoirs de l'hospitalité envers un illustre gentilhomme.

Le robuste marquis se releva vivement, fort disposé à châtier le mauvais plaisant ; mais il réfléchit que son rôle exigeait une excessive prudence, et, secouant ses habits alourdis par l'eau, il se contenta de répondre :

— Marche devant, habile nocher, et guide-moi un peu mieux dans ce nid à rats que sur ta mare à goujons, si tu veux que je puisse faire compliment à ton seigneur de l'adresse et du zèle de ses serviteurs. — M. de Langallerie, ayant fait passer devant lui l'homme au caban, se mit à observer attentivement les murs d'enceinte s'affaisant sur leurs assises, leurs colonnades brisées, les ogives échancrées, les cours moussues, enfin toutes les ruines précédemment décrites. Chaque fois que son guide se rapprochait de lui, Roland enflait de plus en plus son grognement rauque et continu, sans que le batelier parût y faire attention ; mais le marquis Gaspard, averti par l'accident de la barque, surveillait tous les gestes de cet homme, en se disant à lui-même : — Le jouvenceau avait raison, harnibieu ! l'abbaye des Pauvres est plus redoutable qu'un château fort émaillé de coulevrines et planté de lansquenets ; mais, maintenant, je suis sur mes gardes et j'attends l'ennemi.

Après avoir traversé une longue galerie aux voûtes croulantes, l'homme au caban fit entrer le gentilhomme et sa meute dans la grande salle du vieil édifice, qui avait dû être autrefois l'enceinte d'une vaste et magnifique chapelle.

XIII

QUE DES TONNEAUX VIDES VALENT MIEUX PARFOIS QUE DES TONNEAUX PLEINS.

Cette salle n'offrait pas un aspect des plus rassurants à l'hôte téméraire de l'abbaye. Devant lui s'alignaient quatre rangées parallèles de piliers plus ou moins tronqués, mutilés et noircis. Quelques lampes de fer, placées çà et là sur des débris de colonnes, illuminaient moins la chapelle qu'elles n'épaississaient les ténèbres hors de la portée des rayons de lumière. Ces clartés vacillantes prêtaient une étrange animation à ce lieu saint, déshérité de son ancienne et mystique splendeur, et qui semblait cacher dans ses ombres les larves de ses pieux habitants d'autrefois.

Le marquis, quoique doué d'une dévotion fort médiocre, comprit qu'il allait se trouver au milieu d'hommes qui se faisaient un jeu habituel de la profanation. Sa meute marchait sur ses talons et il ne quittait pas son guide de l'œil ; il serrait d'une main énergique la croix de son couteau de chasse, et s'étonnait de ressentir une émotion qu'il qualifiait de prudence nécessaire à un agent secret ; tantôt il prenait pour un assassin blotti dans l'ombre la statue brisée d'un chevalier agenouillé sur un sarcophage ; tantôt il croyait voir grimacer le visage patibulaire d'un bohémien rampant à ses pieds dans la tête symbolique d'un démon de pierre

suspendu au faîte d'un chapiteau que les siècles avaient détaché des parois.

Arrivé au milieu de la salle, le marquis aperçut une centaine de tonneaux encombrant les marches dégradées du chœur de la chapelle, dont la voûte, effondrée en partie, n'était soutenue que par un seul des deux énormes piliers qui en avaient autrefois formé le portique. Une haie de planches pourries cachait aux yeux les décombres provenant de ces écroulements. Tout à coup le Chasseur d'hommes recula de surprise ; sur une large pierre exhaussée de plusieurs marches, qui avait dû être le maître autel, et que recouvrait une fine toile de Flandre luxueusement festonnée, brillaient des aiguières et des plats d'argent sur lesquels des viandes et des légumes fumaient copieusement ; des fruits dorés dressaient leurs pyramides dans des plats de terre aux joyeuses enluminures. Des cruches sculptées et des bouteilles aux formes bizarres gisaient couchées au pied de cette table de festin impie.

Pour un gentilhomme qui comptait dans sa lignée plus d'un chevalier mort en terre sainte, c'était là un sacrilége qui devait révolter le peu d'orthodoxie sommeillant au fond de son âme. Aussi M. de Langallerie hésita-t-il, malgré son appétit formidable, à s'avancer vers le maître autel, si singulièrement transformé.

— Vous défiez-vous encore de moi ? lui demanda doucereusement son guide. — Cette table abondamment servie ne vous prouve-t-elle pas les intentions hospitalières de l'abbé des Pauvres à votre endroit ?

— Peut-être ! — répondit le colosse, honteux de son scrupule involontaire, dont il jugea inutile d'expliquer le motif ; — mais je ne veux pas toucher à un seul de ces plats avant d'avoir vu ton maître. Aux premiers mots du bohême, je saurai bien si c'est vers un hôte généreux ou vers un coup-jarrets que tu m'as si maladroitement embarqué tout à l'heure.

— Vous tenez donc bien, monsieur le marquis, à connaître notre abbé ?

— Tu peux en juger par l'empressement avec lequel j'ai risqué ma tête dans ce guêpier.

— Eh bien ! vaillant seigneur, soyez donc satisfait ! — s'écria le guide en rejetant à terre le caban qui enveloppait ses membres maigres et nerveux. — Me reconnaissez-vous ?

Le visage sinistre du ribaud au nez crochu, aux sourcils étroitement accolés, à l'épaisse chevelure d'un rouge ardent, rappela aussitôt à M. de Langallerie le mendiant de l'hôtellerie de dame Gertrude, devenu aussi dispos sous son pourpoint de velours noir graisseux qu'il paraissait infirme sous ses haillons sordides de souffreteux.

Le marquis Gaspard porta la main à la garde de son épée :

— Oui, je te reconnais, damné tire-laine ! Sans doute tu espères te venger sûrement ici du chasseur qui t'a fait trop longtemps attendre ta pitance à la porte de l'*Agneau-Rôti*. Je te reconnais... et Roland ne t'a pas non plus oublié... Regarde ses yeux flamboyants, on dirait qu'il te guette encore sous la table où tu lui disputais ses os !...

Gorju souriait d'un air équivoque.

— Il est peut-être maladroit, monsieur le marquis, d'invoquer de si tragiques souvenirs dans ma salle de réception. La courtoisie devrait d'ailleurs vous interdire d'outrager votre hôte, mais je suis aujourd'hui de bonne et facile humeur, et je ne veux pas vous faire repentir de la confiance que vous avez témoignée à l'abbé des Pauvres.

— Trêve d'hypocrisie, drôle ! — interrompit le gentilhomme, — je ne suis pas dupe de tes simagrées. Tu as juré de te débarrasser de moi comme d'un espion importun. Je te brave et te défie au milieu de ton repaire. Siffle tes compagnons, moi je siffle ma meute, et nous verrons qui l'emportera du Chasseur d'hommes aidé de ses fidèles chiens, ou de l'abbé des Pauvres aidé de sa cohue de coupe-bourses.

— Patience, fougueux marquis, — répliqua Gorju avec un rire forcé et cruel, qui décelait l'impression sanglante que lui faisait ce mépris ignomineux ; — patience ! Je comprends votre rancune. Il est dur pour un gentilhomme si fier et si hardi de confesser qu'il a été bafoué, dépouillé de son nom, volé de ses habits par un cul-de-jatte et un paralytique, et qu'il a pu passer un instant pour un simple gueux aux yeux d'un bailli de village. Cependant je n'abuserai pas de mon avantage. Si vous voulez oublier le passé et me tendre la main, comme un franc et loyal chrétien, je ne vous ferai pas ronger des os à ma table, et vous sortirez sain et sauf de l'abbaye.

— Sang-de loup ! — s'écria le colosse en éclatant de rire, car il crut avoir épouvanté le mendiant par ses menaces, — c'est donc une réconciliation que tu m'offres d'abbé à marquis, et tu as compté sur mon appétit pour m'induire en tentation.

— Oui, mon gentilhomme, je vous offre une réconliation complète, — répartit froidement Gorju.

— Ventre affamé a parfois des oreilles, — dit le marquis Gaspard, qui flairait les succulentes effluves des viandes fumant sur le maître autel ; — mais j'ai bien mes raisons pour ne pas croire à ta sincérité.

— Lesquelles, monsieur le marquis ?

— D'abord cet essai de noyade à mon intention ; le succès n'a pas répondu à ton attente, mais enfin la bonne volonté y était.

— Ainsi vous m'imputez à crime un effet d'orage dont je pouvais être victime aussi bien que vous. Comment vous, qui êtes si brave, pouvez-vous songer encore à cette bagatelle ?

M. de Langallerie se mit à tousser pour cacher le mécontentement que lui causait cette observation sardonique :

— Décidément, ce bain froid m'a enrhumé ! — murmura-t-il.

— Plairait-il à Votre Seigneurie de changer d'habits,

— proposa Gorju : — je puis lui rendre ceux que je lui ai empruntés à l'hôtellerie de dame Gertrude.

— Je ne quitterai ni mes habits ni mes armes ! — répliqua sèchement le marquis.

Et il rappela quelques-uns de ses chiens qui se dirigeaient en grondant vers les tonneaux entassés dans le chœur.

— Vous continuez à me méconnaître, monseigneur, — dit l'abbé des Pauvres ; — j'espère cependant que vous consentirez à souper avec moi. Si vous acceptez, je crois qu'au troisième verre de rosolio j'aurai regagné votre confiance, et que, sauf l'énorme distance qui nous sépare, nous deviendrons les meilleurs amis du monde.

— Souper avec lui ! — s'écria le Chasseur d'hommes en haussant les épaules.

— Si cela vous offense pourtant, monseigneur, je vous demanderai la permission de manger seul, sous vos yeux, tandis que vous me raconterez pourquoi il vous a plu de rendre visite à notre humble ermitage.

— Au fait, je suis venu ici en ambassadeur, — dit le marquis ; — et, si je me laisse mourir de faim, il me serait difficile de remplir le but de mon ambassade. Il est permis de vivre en pays ennemi.

— Asseyez-vous donc en face de moi, à cette table modeste, monseigneur. — Le marquis obtempéra à l'invitation de l'abbé des Pauvres, et celui-ci continua d'un ton goguenard : — Ah ! vous êtes venu ici en ambassadeur. Décidément l'honneur est encore plus grand pour moi que je ne le pensais. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit, ribaud, — répliqua M. de Langallerie en avançant une coupe d'argent vers l'aiguière remplie de rosolio que lui tendait Gorju, — il s'agit de te faire pardonner ta méchante bouffonnerie dans l'hôtellerie de Gertrude, ta tentative de naufrage dans les fossés de ta tanière, et le violent désir que tu caches au fond de ton cœur de me mettre méchamment à mort.

— Mais c'est de l'entêtement poussé jusqu'à la folie !

— s'écria Gorju. — Comment ! je vous rends un bon souper pour un mauvais ; j'héberge jusqu'à vos chiens, qui m'ont si cruellement houspillé ; je m'assieds sans armes à côté de vous qui êtes armé ; j'éloigne mes compagnons et mes vassaux, qui sur un signe vous accrocheraient sans hésiter au plus haut de ces piliers, et vous me soupçonnez de projets de vengeance ! Que dois-je donc faire pour mériter votre confiance ?

— Harnibieu ! une chose bien simple, — reprit le gentilhomme impassible, — me dire à l'instant dans quel trou de ta caverne tu retiens prisonnières nos deux voyageuses de la forêt de l'Esterel. — Gorju tressaillit comme un filou qu'un archer saisit au collet au moment où il coupe une bourse ; il éprouva un éblouissement en songeant à la possibilité de perdre cette proie précieuse si difficilement conquise ; puis, après un violent effort sur lui-même, il sourit, et, sans répondre un mot, il remplit de nouveau la coupe du marquis. Ce dernier poursuivit : — Il paraît que je mets ma confiance à trop haut prix, seigneur abbé. Garde donc ton secret, mais je te préviens que je fouillerai tous les recoins de ta vieille bicoque pour y retrouver les deux femmes que j'ai mission d'arrêter.

— Et, si vous ne les trouvez pas, que ferez-vous, monsieur le marquis ?

— Je te pendrai de mes propres mains ; honneur bien digne d'une si méritoire discrétion.

— Ce procédé expéditif paraît d'une justice contestable, monseigneur, car je ne puis vous livrer des femmes que personne ne m'a donné à garder.

— Tu mens. Elles sont ici, je le sais ; il est inutile de chercher à me tromper. Tu auras beau me donner le change, je ne te croirai pas ; tu auras beau cacher tes prisonnières, je les trouverai.

Gorju vida son verre.

— Oh ! oh ! mon maître, vous parlez bien haut dans notre abbaye. Vous oubliez que l'ombre du pouvoir s'évapore devant la réalité ; que l'abbé des Pauvres est ici

plus noble qu'un marquis français; que les portes ne s'ouvrent ici qu'à ma voix; que, si vous lassez ma patience, au lieu de vous rendre ces prisonnières, je vous mettrai en cage, et la cage sera si solide et si profonde, mon cher hôte, que vous n'en briserez jamais les barreaux. Vraiment, Dieu ou le diable vous protége, marquis Gaspard, puisque vous m'avez redemandé ces femmes et que je vous laisse boire, rire et me menacer à cette table. Quel ennemi mortel a donc pu vous donner un si triste conseil? La hardiesse est si énorme et si bouffonne que je n'ai pas la force de vous en vouloir. Seulement ne recommencez pas.

— Je ne sortirai pas de l'abbaye sans emmener madame de Thornstein et sa fille, — dit froidement le colosse, qui crut confondre Gorju, — car j'obéis à un ordre du roi de France. Je ne pense pas que tu veuilles résister aux ordres de Sa Majesté.

— L'ordre du roi! — répéta l'abbé des Pauvres avec un geste de dédain. — Mais votre gentilhommerie vous aveugle, monsieur. La voix la plus décharnée de nos sorcières d'Égypte a plus d'influence ici que l'ordre de votre roi. Nous ne sommes pas ses sujets, nous; il ne nous protége pas, il ne nous donne ni fiefs, ni emplois, ni honneurs; il nous fait la guerre dans son royaume; nous ne connaissons de lui que ses piloris et ses gibets; pourquoi donc lui obéir? Mais s'il tombait dans nos mains, ce roi, nous lui demanderions compte du sang de nos frères, et il serait plus en danger que vous, monsieur le marquis. Et pourtant, à cette heure, je ne donnerais pas dix pistoles de votre peau, mon hôte.

— Vraiment! — dit le Chasseur d'hommes en riant. — Eh bien! moi, j'en donnerais plus que de la tienne, car je sais qu'on ne vient pas si facilement à bout du marquis de Langallerie.

Gorju s'accouda sur la table, et, regardant son convive en face :

— Tout à l'heure, ce fameux capitaine, pâle et trem-

blant dans ma barque, ne paraissait pas un adversaire si terrible.

— Misérable ! — s'écria le marquis en se levant, les yeux pleins d'éclairs, et brandissant sa coupe comme s'il allait la jeter à la tête de l'abbé.

Ce dernier resta calme.

— Un peu de modération, mon gentilhomme. J'ai l'habitude de ne traiter les affaires sérieuses qu'après boire, et c'est, je crois, se conduire en mauvais ambassadeur que de déclarer brutalement la guerre à un ennemi qui veut vous faire des propositions de paix. Je n'ai pas dit mon dernier mot.

Il frappa en même temps sur un timbre, une porte latérale s'ouvrit, et une jeune fille, portant un grand plat chargé d'un faisan doré, s'avança vers les convives. Le marquis reconnut Zorah, la petite bohémienne; mais, en passant devant lui, elle ne laissa échapper ni geste ni regard d'étonnement. Cette impassibilité avait son éloquence; elle semblait prévenir le téméraire que, en s'aventurant dans cette abbaye mal famée, il avait dû faire bon marché de sa vie.

Au même instant, M. de Langallerie dut encore rappeler ses chiens, qui le quittaient pour rôder autour des tonneaux avec de sourds grognements, et il ne parvint qu'à grands coups de fouet à les forcer de se coucher autour de lui.

— Quelles sont tes propositions de paix? — dit-il ensuite à Gorju. — J'écoute, mais sois sérieux.

— Je serai sérieux et conciliant. Je ferai l'impossible pour vous. Partageons le différend.

— Comment cela ?

— En partageant les prisonnières. Je vous cède la mère, cédez-moi la fille.

— Ah ! tu veux encore te jouer d'un gentilhomme trop crédule! — s'écria le colosse irrité ; — mais, toi qui n'obéis pas au roi de France, je t'apprendrai bien à m'obéir à moi seul.

L'abbé des Pauvres haussa les épaules.

— Ce serait possible, si je n'avais pas cent moines de bonne volonté et de poignets robustes pour m'empêcher de succomber. — M. de Langallerie regarda tour à tour Gorju et Zorah; la froide ironie de l'un, le silence obstiné de l'autre, lui firent comprendre qu'il n'y avait aucune forfanterie dans cette menace. Alors, d'un signe inaperçu, il fit entourer l'abbé par ses chiens, qui s'avancèrent en rampant, sans bruit, et attendirent dans un silence hostile le moment de sauter à la gorge de l'ennemi de leur maître. — Je ne me pique pas de courage, mais d'adresse, continua l'abbé des Pauvres. — Un bon général remporte des victoires sans payer de sa personne. Vous êtes pris au piége, monsieur le marquis; soumettez-vous donc de bonne grâce, puisque votre audace et votre force extraordinaires ne peuvent vous servir à rien dans mon château fort.

— C'est ce qui te trompe, lâche filou! car c'est toi-même qui es pris au piége et qui ne t'échapperas pas facilement de mes mains. — Gorju, surpris de cette riposte inattendue et soupçonnant quelque trahison, se leva aussitôt et bondit en arrière, en jetant autour de lui des regards de chat-tigre; mais il se vit emprisonné par un mur de chiens furieux, à l'échine cambrée, aux poils hérissés, aux crocs menaçants, et s'adossa en frissonnant au gros pilier de l'ancien portique. — Si tu fais un pas pour sortir du cercle où te garde ma meute, je ne réponds pas de tes os, ribaud! — dit le Chasseur d'hommes en tirant son couteau de chasse. — Si tu jettes un cri d'alarme, je t'éventre comme un sanglier traqué dans sa bauge. Tu ne bougeras pas d'ici avant d'avoir juré de rendre la liberté à tes prisonnières. Je sais qu'un faux serment ne te coûtera pas beaucoup. Aussi est-il bien entendu que tu prépareras toi-même l'évasion de ces pauvres femmes, tandis que je te surveillerai le pistolet sur la gorge.

— Diable! vous n'avez oublié aucun détail, — répliqua Gorju, qui retrouvait son superbe sang-froid. — Le tour est bien joué, et je ne me plaindrai pas d'en

être victime. Vous êtes homme de précaution, monsieur le marquis, mais vous savez le proverbe : « A corsaire corsaire et demi. » Peut-être avez-vous tort de me croire entièrement à votre merci...

— Trêve de bavardage inutile, interrompit M. de Langallerie, — tu veux gagner du temps, mais je n'en ai pas à perdre. Allons au fait.

L'abbé des Pauvres jeta un regard oblique et distrait sur les tonneaux qui encombraient le chœur. Puis il reprit :

— Que diriez-vous cependant si je vous prouvais que cette jeune fille, si insolemment réclamée au nom du roi, consent de son plein gré à rester au milieu de ces honnêtes Égyptiens que vous ne croyez pas dignes de manger la pâtée de vos chiens ?

— Allons donc, c'est impossible ! — fit le marquis.

— Impossible ! pourquoi donc ? Parce que nos guenilles ne portent pas un blason comme le vôtre pour légitimer nos vols et nos hauts faits de grand chemin ? Impossible ! Croyez-vous donc avoir gagné le cœur de cette enfant par vos exploits chevaleresques, en la faisant poursuivre par Roland, dans votre gouvernement, ou en voulant l'embrasser de force dans l'hôtellerie de l'Estrel ? Eh bien ! Zorah, — ajouta l'abbé des Pauvres en se tournant vers la bohémienne, — puisqu'il faut convaincre ce gentilhomme entêté de sa méprise, va chercher la belle Christine. Elle confondra elle-même, par ses aveux, les doutes ou les craintes de mon hôte...

— Zorah, qui avait semblé rester indifférente à ce débat, disparut aussitôt, et, après une courte absence qui éveillait déjà les soupçons du marquis, elle revint tenant à la main mademoiselle de Thornstein. Le cœur bronzé du Chasseur d'hommes fut ému à l'aspect de la figure pâle de Christine, dont l'âme paraissait exilée. Les lueurs tristes des lampes rendaient plus blafards ses traits abattus ; les touffes de ses cheveux, collés sur ses tempes par les sueurs de la fièvre et l'humidité de la nuit, faisaient ressortir ces teintes mates qui témoi-

gnaient d'un engourdissement momentané de la vie. La pauvre fille, appuyée sur le bras de Zorah, se traînait plutôt qu'elle ne marchait au milieu des ruines. A la voir s'avancer les yeux fixes et secs, car le feu de la douleur en avait consumé les dernières larmes, on eût dit un fantôme exhumé de la tombe par un pouvoir occulte. M. de Langallerie se prit de pitié pour cette enfant, qu'il avait cependant torturée avec une si cruelle obstination dans l'hôtellerie de dame Gertrude, mais l'égoïsme a des mystères inexplicables, et le noble bourreau avait horreur du martyre qu'un bandit trivial comme maître Gorju avait infligé à sa victime. Quant à ce dernier, il oublia un instant son ennemi pour admirer la pâle Christine, qui lui rappelait sa mère Ulrique dans un passé lointain et douloureux. Il rajeunissait par le souvenir, et sa passion d'autrefois attachait à ses membres une nouvelle tunique de feu. Ses yeux étincelaient d'un effrayant désir, et ses bras se tendaient vers sa blanche fiancée, lorsqu'il surprit un regard ironique du gros gentilhomme, qui glaça cette ardeur soudaine. Le désespoir visible de Christine l'irrita secrètement, et ce fut d'une voix troublée qu'il lui dit : — N'est-il pas vrai, mademoiselle, que vous m'avez accepté librement pour mari, sans contrainte et sans violence, devant de nombreux et honorables témoins? Voici pourtant un gentilhomme de votre connaissance qui doute de ma parole, et qui vous croit plus disposée à sortir de l'abbaye sous sa protection qu'à y rester sous la mienne. — Christine, froide et immobile, ne répondit rien; seulement elle se tourna du côté de Zorah comme si cette question ne l'eût pas concernée ou qu'elle eût été surprise de voir un étranger soupçonner de mensonge l'abbé des Pauvres. Ce dernier s'adressa alors avec un sourire triomphant au marquis, atterré par ce silence inexplicable : — Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, êtes-vous enfin convaincu de ma sincérité?

— Mais non, encore une fois, c'est impossible ! — répliqua le colosse en se frappant le front. — Ou cette

jeune fille est folle, ou quelque mystère ténébreux se cache au fond de cette comédie. Comment! vous, mademoiselle, fille noble et respectée de tous, vous, un des soleils éblouissants de la nouvelle cour, pouvez-vous être devenue volontairement la fiancée de ce bandit? — Christine, inerte, lugubre, impassible, restait muette. — Mais dites-moi donc, mademoiselle, que je fais en ce moment un rêve insensé?... Parlez, je vous en conjure... vous n'avez rien à craindre. Ce misérable qui a osé vous interroger est sous ma main. J'expie maintenant ma lâche conduite envers vous. Sans doute, vous avez moins peur de ce tire-laine efflanqué que du gentilhomme qui vous a deux fois offensée. Pardonnez-moi. Je suis un vieux soldat brutal, et je vous ai traitée comme une aventurière. A cette heure, je donnerais ma vie pour vous défendre. Voyez! cette meute qui vous a fait si grand'peur tient maintenant en arrêt votre monstrueux fiancé; dites un mot, et je le force à nous guider lui-même hors de sa damnée tanière.

— Monsieur, dit Christine d'une voix faible et sans lever les yeux sur lui, — cet homme a ma parole.

— Mais s'il vous a conduite ici par fraude, à votre insu, sous un faux nom, sous un faux costume, sous un faux visage, s'il vous a trompée indignement, vous ne pouvez repousser le salut qui vous est offert!

— Il a ma parole, monsieur.

— Votre parole, mademoiselle! Mais s'il l'a extorquée par ses menaces, s'il ne vous a laissé le choix qu'entre cette honte ou la mort?

— Oh! que m'eût fait la mort! — interrompit la jeune fille. — Mais oublions le passé. Il a ma parole.

— Je devine! — s'écria M. de Langallerie, — vous avez tremblé devant le déshonneur. Ce gueux, qui rampe comme un serpent sous l'éclair des épées, n'a pas respecté les larmes et les supplications d'une femme. Pour éviter les odieux baisers du misérable, vous lui avez promis d'être sa fiancée, et, vous sachant franche et loyale, il s'est contenté pour un jour du serment qui

enchaînait votre avenir à son immonde destinée. Mais je vous rends votre liberté, mademoiselle, et ce serait un crime, entendez-vous, de profaner plus longtemps votre vertu au contact des vices qui ont flétri le visage de ce coquin.

Christine laissa échapper un profond soupir, et tendant au marquis de Langallerie sa main glacée :

— Je vous pardonne vos outrages, je vous crois sincère dans votre désir de me sauver, mais ce faux comte florentin a ma parole. Un gentilhomme ne saurait me conseiller sérieusement d'y manquer.

Le Chasseur d'hommes fut vaincu par cette logique inflexible ; d'ailleurs il n'était pas doué d'un esprit subtil en arguties, et le sang qui empourprait ses larges joues ne lui inspirait que des idées confuses et violentes.

Gorju, satisfait de la tournure que prenait cette scène, dit alors à Zorah :

— Mignonne, laissez-moi seul avec cet ambassadeur malheureux. Votre présence devient inutile.

La bohémienne prit alors par la main mademoiselle de Thornstein, qui se laissait machinalement conduire, mais, profitant d'un instant où l'attention de Gorju était occupée par une attaque sournoise de Roland, elle effleura de la main la casaque du marquis et lui souffla ces mots :

— Hardi ! Chasseur, ne soyez pas fou à demi et sauvez la belle de force.

Cette étincelle mit le feu à la colère du gros gentilhomme.

— Je vous défends de sortir de la chapelle, — cria-t-il aux deux femmes.

Zorah s'arrêta.

— Tu sais, mignonne, — dit doucement Gorju, — la peine qui suit toute désobéissance aux ordres de l'abbé des Pauvres.

La bohémienne n'osa résister et disparut aussitôt par la porte latérale avec sa pâle compagne.

— Ventre-saint-gris! — jura le Chasseur d'hommes. — il y a un ordre du roi. Dussé-je y périr, il me faut à l'instant les prisonnières. C'est toi qui dégageras ta fiancée de l'imprudente parole que tu lui as arrachée et qu'elle respecte si niaisement dans sa loyauté de jeune fille, ou je te fais l'honneur d'un combat héroïque avec mes chiens.

L'abbé des Pauvres se croisa dédaigneusement les bras :

— Fanfaron! répondit-il, — c'est toi qui tout à l'heure seras trop heureux de m'abandonner ces femmes, de déchirer l'ordre du roi et de me demander grâce. Ah! tu as cru vaincre Gorju en ruse et en stratagème, triple fou, tu as cru le traquer à sa propre table, dans son territoire, au milieu de ses compagnons! Ouvre donc les yeux et regarde. — Le Chasseur d'hommes, furieux de cette outrecuidance, allait faire signe à ses chiens de s'élancer sur le misérable, lorsqu'il resta stupéfait à la vue d'un spectacle étrange et inattendu. — Si tu as des chiens pour m'attaquer, j'ai des tonneaux pour me défendre, — poursuivit l'abbé des Pauvres en frappant trois coups dans ses mains.

A ce signal, le marquis vit les tonneaux échelonnés sur les marches du cœur et encombrant la nef, s'agiter, fourmiller et s'entre-choquer comme s'ils eussent été doués d'une force surnaturelle. Il crut être le jouet d'un cauchemar. Ces tonneaux marchaient vers sa meute, qui reculait terrifiée, avec des grognements lamentables. Épouvanté, il se demandait déjà s'il n'assistait pas à une scène de magie et de sorcellerie, lorsque de chaque tonneau surgit une face hideuse et grimaçante, aux cheveux crépus, lorsque au-dessus de chaque visage menaçant brillèrent des couteaux, des stylets et des épées, lorsque des cris sauvages jaillirent de toutes ces bouches avinées.

XIV

COMMENT LE MARÉCHAL D'ANCRE OBÉIT PLUTÔT A L'ORDRE DU ROI QU'A CELUI DE LA REINE RÉGENTE

A la lueur funèbre des lampes, c'était un effrayant tableau que cette légion de bohémiens, de contrebandiers et de pauvres, qui, après être restée silencieusement tapie au fond de ces tonneaux à l'aspect débonnaire, faisait tout à coup explosion, et allait entourer comme une marée vivante l'ennemi isolé qui se croyait sûr de la victoire.

Les ricanements sinistres qui éclataient dans cette foule eussent fait frissonner un homme moins audacieux que le marquis de Langallerie, mais le sentiment de l'horrible réalité lui rendit au contraire tout son courage.

Certes il se crut perdu, mais il résolut de mourir vaillamment, en se choisissant une sanglante et glorieuse hétacombe parmi cette cohue difforme, grotesque, sardonique, ivre, qui grouillait et se multipliait sans cesse au fond de la chapelle.

La retraite de la meute avait dégagé l'abbé des Pauvres. Debout au milieu du chœur, arrêtant du geste la marche fantastique de ses tonneaux armés, il dit d'une voix clémente à son ennemi :

— Eh bien ! marquis Gaspard, t'avoues tu vaincu ? demandes-tu merci ? Je t'offre encore des conditions honorables. Je veux être un adversaire généreux. Mets bas les armes, livre-nous tes chiens, qui peuvent être utiles à nos contrebandiers, et je te laisse libre de sortir de l'abbaye.

— Non ! répliqua froidement le colosse, en regardant fixement la tourbe déguenillée qui allait se ruer sur lui, — tant que mon couteau de chasse ne sera pas brisé dans ma main, tant qu'un de mes chiens obéira à ma voix, tant que mes yeux pourront compter mes ennemis, je ne déserterai pas mon honneur et je ne souillerai pas mon nom par une lâcheté.

En même temps il courut s'adosser contre l'énorme pilier de l'ancien portique du chœur, qui restait encore debout, et, s'y adossant en arc-boutant ses jambes de Titan, il fit ranger ses chiens autour de lui et, l'épée d'une main, le couteau de l'autre, il attendit l'attaque des pauvres.

— Gervais, — dit l'abbé, — que tes bohêmes ramassent des pierres et lapident ces hiens hurleurs ! Que les déserteurs et les contrebandiers poussent au gentilhomme, la pointe en avant !

Cette stratégie ne réussit que médiocrement. Les gens d'Égypte n'avaient pas eu le temps de courir aux décombres que déjà les chiens les plus vigoureux leur avaient sauté à la gorge, et ceux des assaillants qui se hasardèrent à portée de la terrible épée du colosse furent désarmés, blessés et forcés de reculer.

— Pauvre gibier ! — dit le vainqueur en les provoquant d'un regard railleur.

Gorju dissimula son dépit sous un rire goguenard.

— Vraiment, nous sommes fous de risquer le sang de nos frères pour venir à bout d'un enragé que nous pouvons arquebuser tranquillement à distance. Mieux que cela, mes pauvres, jetez de la paille enflammée dans les tonneaux et roulez ces bûchers contre l'ennemi. Nous aurons la joie d'un auto-da-fé, dont le Chasseur d'hommes et sa meute auront peine à se tirer sains et saufs, à moins d'un miracle spécial de saint Hubert. Le giber assistera à la cérémonie et pourra sonner la curée.

Le marquis, dans ce danger suprême, se demanda si l'audace la plus désespérée ne serait pas le parti le plus

prudent à prendre, et fut tenté de charger follement les bandits qui, dans leur première surprise, ouvriraient peut-être leurs rangs devant son épée et le laisseraient s'échapper ; mais cette chance n'était déjà plus possible. Enveloppé de toutes parts, il n'eût pas fait dix pas sans être frappé par derrière, et les tonneaux formaient un rempart infranchissable. Il ne devait songer qu'à vendre chèrement sa vie et il s'appuya fortement contre le pilier.

Tout à coup il le sentit fléchir sous la secousse, du faîte à la base, et quelques pierres, croûlant de la voûte effondrée, tombèrent à ses pieds. Ce fut un éclair pour son esprit abattu ; tandis que les pauvres faisaient crépiter la paille enflammée dans les tsnneaux, il étreignit le pilier de ses bras herculéens, et, l'ébranlant de toute sa force, il s'écria :

— Tu m'as condamné, maître Gorju ; eh bien ! je te condamne à mon tour. Je veux arriver chez Pluton en bonne et joyeuse compagnie. Il est aussi triste de mourir seul que de souper sans vis-à-vis. — Le pilier se lézarda ; la voûte se gerça avec des craquements lugubres. Les assaillants poussèrent des cris d'effroi. — Ah ! vous ne voulez pas vous battre en francs soldats, l'épée au poing, cent contre un ! vous avez peur. Le sanglier fait face aux chiens, et vous, vous reculez devant ma meute. Vous vouliez m'enfermer comme un renard. Je veux, moi, vous écraser comme des vers sous les décombres de votre bicoque.

Il fit un nouvel et puissant effort. Le pilier vacilla ; l'arc-boutant du portique se brisa. Une pluie de pierres tomba sur les marches du chœur et contusionna quelques têtes et quelques épaules. Un silence de terreur succéda aux clameurs forcenées. L'abbé des Pauvres partageait l'épouvante de ses compagnons, il n'hésita pas plus longtemps à donner le signal de la fuite :

— Sauve qui peut ! — s'écria-t-il en tournant le dos à son adversaire.

Mais, au même instant, le Chasseur d'hommes répliqua d'une voix retentissante :

— Que personne ne bouge, ou je vous jure qu'une dernière secousse nous engloutira tous sous les débris de cette voûte chancelante ! — La légion des Pauvres, tremblante, éperdue, effarée comme un troupeau de moutons chassé par un lion, s'arrêta. Tous les regards se fixaient avec angoisse sur ce ciel de pierres dont les craquements faisaient pâlir les plus hardis. — Nous n'avons plus de temps à perdre, — dit le colosse, qui embrassait le pilier dans unesuperbe attitude de force, de courage et d'orgueil, — c'est à moi de dicter mes conditions et de prendre mes sûretés. Approche, coquin! mais d'abord fais éteindre cette paille, dont la fumée m'aveugle, et jette tes armes. — Gorju, humilié et dompté par la peur, obéit. Monsieur de Langallerie le regarda dans le blanc des yeux : — Non-seulement j'entends avoir la vie sauve pour moi et mes chiens, mais je compte emmener tes prisonnières. — Gorju frissonna, partagé entre l'horreur d'une mort soudaine et inévitable et le désespoir de perdre la jeune fiancée dont la beauté avait remué dans son cœur les souvenirs les plus passionnés de sa vie. Le Chasseur d'hommes impatient le saisit par le bras et lui dit à voix basse : — L'abbé des Pauvres hésitera-t-il encore à laisser dénicher ces oiseaux si je rachète leur liberté à haut prix? Qu'il fixe lui-même leur rançon. Pour un tire-laine, les yeux d'or des pistoles valent bien ceux d'une jeune fille qui le hait et le méprise.

Les sourcils de Gorju se froncèrent. Jamais la passion de l'avare qui se voit enlever ses sacs d'écus ne se traduisit sur un masque parcheminé en signes plus violents que la rage de ce monstrueux gredin, qui eût voulu tuer la victime de son amour plutôt que de la livrer à un autre homme. Ses yeux de serpent, jaunes et verdâtres, semblaient lancer un venin mortel à l'audacieux marquis. La douleur creusait sur ses joues des rides où se

figeaient quelques larmes âcres. Ses lèvres tremblaient en murmurant cette réponse brève :

— La rançon d'une reine ne payerait pas un sourire de Christine ! Écoutez, mon gentilhomme ; vous n'aimez pas cette enfant, vous. Esclave d'un ordre royal, vous obéissez pour ne pas perdre l'emploi qui vous enrichit. Pourquoi ne m'abandonneriez-vous pas la colombe ? Je vous payerai cher cet oubli de votre devoir. Votre pesant d'or, s'il le faut ! Et vous êtes lourd, marquis Gaspard !

Le Chasseur d'hommes foudroya du regard le tentateur.

— Il paraît que tu me crois plus vil que toi-même, mons Gorju. Tu es vraiment généreux, très-généreux, trop généreux ; mais c'est générosité perdue. Quand on ne peut rien obtenir de Dieu, on s'adresse à ses saints. Je vais consulter tes moines, vertueux abbé, et leur proposer la rançon que tu refuses. Peut-être seront-ils moins désintéressés que toi, et tant pis pour l'abbé s'il perd sa dîme.

Gorju fut plus effrayé de cette menace que des craquements plus ou moins formidables de la voûte, sous le poids de laquelle le pilier vacillait. Une sueur froide inonda son front. Il comprit que les Pauvres n'hésiteraient pas un instant à échanger la fiancée de leur chef contre la somme promise par le marquis de Langallerie. Il résolut de prévenir ce malheur, et de céder pour le moment.

— Je suis vaincu et je courbe le front, — répondit-il. — Seulement, je ne lâcherai les prisonnières que contre des pistoles sonnantes.

— C'est juste, — fit le gentilhomme ; — mais j'entends que tu sois désarmé et garrotté, sous ma garde, jusqu'au moment où le marché sera exécuté.

— Désarmé et garrotté ! — répéta Gorju, — aux yeux de mes compagnons ! C'est impossible !

— Je le veux. De plus, je te préviens que, à la première tentative d'évasion, je te casse la tête d'un coup

de pistolet. — L'abbé des Pauvres hésita. Il jeta un coup d'œil inquiet sur ses bons vassaux. Tous regardaient la voûte du chœur avec anxiété. Il marcha droit au marquis en étouffant un soupir de rage, et lui tendit ses poignets. — C'est ma revanche de l'hôtellerie de l'Esterel, — dit en riant le Chasseur d'hommes, tandis qu'il le mettait très-adroitement hors d'état de manquer à sa parole.

En ce moment, la vieille Miji se précipita tout échevelée dans la chapelle, criant :

— Alerte ! alerte ! ta fiancée a pris sa volée, Gorju ; les trois damnés peintres l'enlèvent, et Zorah nous trahit.

— Que nul ne bouge ! — dit le marquis, — je me charge seul de la besogne. Je rejoindrai les fugitifs avec ma meute. Toi, tu m'indiqueras la route. Gorju me suivra comme otage.

La bohémienne s'élança hors de la chapelle, et guida d'un pas rapide le gros gentilhomme tout essoufflé.

De l'autre côté de l'étang brillaient des torches et fourmillaient des ombres nombreuses, menant grand bruit de voix et d'armes.

Sur l'étroite chaussée fuyaient les peintres, dans l'eau jusqu'aux genoux, semblables aux Hébreux traversant la mer Rouge.

François Perrier portait Christine dans ses bras, Claude Gelée la vieille baronne, et Jacques Callot suivait Zorah, dont les pieds mignons paraissaient courir sur l'eau sans se mouiller.

Un petit bohême, qui avait traversé l'étang à la nage, accourut vers Miji.

— L'abbaye est cernée par trois ou quatre cents cavaliers, — dit-il ; — j'ai rampé sous le ventre des chevaux, j'ai regardé et écouté ; cette troupe est commandée par le marquis d'Ancre, favori du roi de France.

Monsieur de Langallerie poussa un cri de joie.

— Tu as joué de bonheur, maître Gorju, en acceptant

mes conditions de paix. Un peu plus tard tu perdais à la fois ta fiancée et sa rançon. En revanche, tu te trouvais pris comme un rat dans la souricière.

— Vous vous arrêtez, monseigneur? — dit la bohémienne.

— A quoi bon courir, puisque l'illustrissime signor Concino Concinî est en force pour recevoir sur l'autre rive les oiseaux dénichés.

Est-il nécessaire d'expliquer ce qui s'était passé? Zorah avait prévenu Jacques de la lutte engagée entre le Chasseur d'hommes et l'abbé des Pauvres, ainsi que de l'inflexible obstination de Christine. Le Lorrain avait résolu de profiter de cet incident pour sauver de force mademoiselle de Thornstein. Aidé de Claude, il s'était hâté de délivrer François Perrier, et Zorah avait ensuite conduit ce dernier à la cellule des deux femmes.

Une rougeur soudaine couvrit les joues pâles de Christine à la vue du jeune Bourguignon, qui se tenait respectueusement, debout et la tête découverte, sur le seuil.

— Il faut fuir, mademoiselle, — dit-il d'une voix douce et ferme.

— Je suis esclave de ma parole, — répondit-elle.

— Ainsi vous vous croyez engagée envers ce misérable, mademoiselle, — continua-t-il, — vous ne regardez pas votre promesse comme dérisoire et impie, vos fiançailles comme un rêve infâme dont il faut oublier jusqu'au souvenir; vous pourrez unir votre vie à la vie de l'abbé des Pauvres?

— Oh! je n'ai pas promis de vivre! — interrompit-elle avec un mélancolique sourire.

— Ainsi c'est la mort que vous appelez de vos vœux, vous jeune fille chrétienne. Vous oubliez Dieu, vous oubliez votre mère, vous oubliez tous ceux qui vous aiment! Mais je ne souffrirai pas que vous soyez victime de votre naïve loyauté. Rassurez-vous, mademoiselle, vous ne serez pas parjure, car je vous délivrerai

du piége où vous vous obstinez à rester. Mes amis et moi nous vous défendrons contre tous et contre vous-même.

En même temps il entraîna la belle fiancée de Gorju et gagna la chaussée avec sa petite escorte. Lorsqu'ils aperçurent les nombreux cavaliers qui occupaient le bord opposé, ils s'arrêtèrent et tinrent un instant conseil.

— Allons en avant! — dit Jacques Callot; — ce sont des amis, car je les entends jurer en français.

— Prenons garde, — objecta Claude Gelée, — de tomber au milieu d'une troupe de maraudeurs qui ne respecteront pas plus des femmes sans défense que maître Gorju et sa bande.

— Sans défense! — s'écria François Perrier. — Crois-tu donc, frère, que nous lâcherons pied devant ces reîtres?

Claude Gelée haussa les épaules.

— Ils t'écraseront sous le fer de leurs chevaux sans crier gare.

— Ma mère, — dit Christine d'une voix tremblante, — à la lueur d'une torche, je viens de reconnaître le chef de ces cavaliers. C'est l'orgueilleux parvenu qui nous a forcées de quitter la cour.

— Concino Concini nous aurait poursuivies jusque dans ce hideux refuge! — répliqua la vieille dame. — Ne t'abuses-tu pas, mon enfant? la peur ne fait-elle pas miroiter des fantômes à tes yeux?

— C'est lui, vous dis-je, ma mère. Oui, j'ai bien reconnu sa figure basanée, insolente et altière. Oh! des ennemis partout!

— Vous vous trompez, mademoiselle, — dit doucement le Bourguignon. — N'êtes-vous pas entourée d'amis dévoués?

Mademoiselle de Thornstein secoua tristement la tête.

— Les ennemis sont puissants et nombreux. Mes amis d'hier sont de braves cœurs qui se perdront sans

me sauver, s'ils persistent à me défendre. Mais non ! ce serait un crime que de vous laisser tenter l'impossible. Quittez-moi, fuyez et reprenez avec le vieux Tristan le chemin de la ville immortelle.

— Vous abandonner, mademoiselle, vous dont l'image sera désormais le modèle chaste et sacré qui me guidera dans mes inspirations et qui encouragera mes efforts, qui fera croire peut-être un jour à mon talent ! Ah ! vous savez bien que je ne vous obéirai pas.

Les cavaliers faisaient entrer leurs montures dans l'étang, et les torches éclairaient leurs rudes visages d'éclairs tremblants.

— François Perrier, — reprit Christine avec émotion, — n'aimeriez-vous pas mieux me voir tomber morte à vos pieds que de devenir la femme du bandit niché comme une orfraie dans ces ruines ?

— Oui, — murmura le Bourguignon.

— Eh bien ! n'aimeriez-vous pas mieux me voir morte que de me pousser dans les bras de ce haut seigneur, valet de Florence, bandit de cour, chamarré de diamants et de broderies, étincelant de vices, glorieux de ses bassesses, qui vole son roi, vend la justice et salit l'honneur des familles.

— Oui, — dit encore Perrier.

— Laissez-moi donc mourir, mon ami. La mort m'est facile, douce et tentante sous cette eau sombre !...

— Ma fille ! — s'écria la baronne, — quand je te pressais, enfant, sur mon sein, il n'est pas de malheur contre lequel je me serais réfugiée dans la mort.

— Pardon, ma mère, pardon, — dit la jeune fille en l'embrassant avec effusion.

Les chevaux des soldats côtoyaient la chaussée. Les torches éclairèrent les visages du groupe fugitif.

— Nous tenons la belle, monseigneur, — cria un gentilhomme à la livrée zinzolin en saluant gracieusement Christine de son chapeau empanaché.

— Pas encore, — répondit-elle en se laissant glisser

dans l'eau tandis que Perrier repoussait le zinzolin d'un coup de bâton ferré.

Concini atteignit alors la chaussée, et, se haussant sur ses étriers, saisi d'horreur par l'action héroïque de mademoiselle de Thornstein, oubliant l'ordre de la régente pour ne se souvenir que de celui du jeune roi, troublé par le souvenir du caprice amoureux que lui avait inspiré cette noble fille, il s'écria d'une voix tonnante :

— A tout prix, sauvez-la, ma bague de diamants à qui me la ramènera !

François n'avait pas attendu la promesse de M. d'Ancre pour lâcher son bâton et se jeter dans l'étang, comme s'il suivait son propre cœur se détachant de lui et plongeant au fond de l'abîme. Jamais il ne devait oublier cette scène terrible, qu'il a admirablement reproduite dans un de ses tableaux. Il ne voyait pas les torches dont les lueurs couraient comme des feux follets sur la surface de l'eau, il n'entendait rien des clameurs des soldats ni du clapotement des chevaux nageant sans ordre, ni du fracas des armes s'entrechoquant, ni des appels de ses amis, qui cherchaient à diriger ses recherches. Ses yeux sondaient le gouffre où pour lui s'engloutissait le monde entier; ses oreilles écoutaient avidement pour saisir le moindre gémissement qui trahirait l'agonie de sa bien-aimée. Son désespoir décuplait ses forces et son courage. Enfin Dieu exauça la prière ardente que la douleur faisait palpiter sur ses lèvres ; il saisit dans ses bras mademoiselle de Thornstein déjà enlacée de ces longues herbes perfides qui flottent comme des filets dormants au fond des lacs, il se sentit entraîné insensiblement sur ce berceau de lianes aquatiques où il eût été doux peut-être de s'ensevelir avec la pâle jeune fille ; il comprit la volupté instinctive de ces froides fiançailles qui le tentaient de s'unir dans la mort; mais il repoussa cette lâche et égoïste pensée. Il frappa du pied le fond et chercha par d'énergiques efforts à se dégager du réseau

d'herbes gluantes qui l'attiraient fatalement en resserrant de plus en plus leurs nœuds gordiens autour de ses membres raidis.

Il rompit, déchira, souleva ces mailles à la fois légères et pesantes ; puis, étreignant contre son cœur le corps charmant et inanimé de mademoiselle de Thornstein, il parvint à l'autre rive, où il tomba épuisé sur le sable.

Jacques Callot et Claude Gelée l'y attendaient déjà, garrottés tous deux comme des malfaiteurs et gardés par quelques soldats que commandait le gentilhomme zinzolin frappé par Perrier.

— Ah ! c'est mon bâtonniste ! — s'écria cet officier ; — mais je lui pardonne mes contusions en faveur de sa pêche miraculeuse !

Concini s'approcha du jeune Bourguignon.

— Que veux-tu pour ta peine, mon garçon ? — lui dit-il d'un air important. — Ma bague et le pardon de ta rébellion, est-ce assez ? et trouves-tu le maréchal d'Ancre suffisamment magnifique.

— Je ne veux rien de vous, monseigneur, — répliqua fièrement Perrier, — que la grâce de mes amis. Ce sont de pauvres jeunes peintres qui vont à Rome pour étudier les grands maîtres de l'école romaine.

— Des peintres ! — s'écria Concini en les regardant avec intérêt. — Ah ! ils sont de cette grande famille de gueux et de vagabonds qui dînent à la table des rois et dont les empereurs ramassent quelquefois les pinceaux. Qu'on les débarrasse à l'instant de ces liens honteux qui entravent des mains faites peut-être pour distribuer la gloire et l'immortalité aux puissants de la terre. — Le gentilhomme zinzolin obéit aussitôt à l'ordre de son maître. — Je suis un enfant de Florence, mes amis, — reprit le maréchal en adressant un sourire bienveillant aux trois jeunes gens, — et mon cœur ne saurait rester indifférent pour ceux qui sont possédés du démon de l'art ; ma faveur est acquise et ma bourse est ouverte aux sculpteurs, aux peintres et aux

grands remueurs de pierre. Allez donc étudier à Rome et revenez me trouver à Paris. Je me charge de votre fortune.

Jacques Callot et Claude Gelée s'inclinèrent respectueusement.

Cependant mademoiselle de Thornstein venait de reprendre connaissance et promenait autour d'elle des yeux égarés.

— Pourquoi m'avoir sauvée? soupira-t-elle faiblement, tandis que sa mère réchauffait ses mains de son souffle et de ses baisers.

— Ne craignez rien, mademoiselle, — dit le maréchal d'Ancre en adoucissant sa voix éclatante. Christine poussa un cri d'épouvante. — Ne craignez rien, — répéta le favori ; c'est par ordre de notre jeune roi que je dois vous ramener avec votre mère à la cour. Vous serez à l'avenir respectée comme une princesse du sang. J'implore de vous, mademoiselle, — l'oubli du passé, — ajouta-t-il à voix basse. — Si je vous ai montré des prétentions téméraires, votre beauté et votre rare mérite ne sont-ils pas des excuses majeures, et ne puis-je espérer de rentrer en grâce?

Mademoiselle de Thornstein, troublée et confuse, l'écoutait à peine et regardait involontairement François Perrier, dont le visage désolé la touchait jusqu'au fond de l'âme.

— Monsieur, — répondit-elle au maréchal, ne pourrai-je obtenir que ce brave, à qui je dois l'honneur et la vie, nous accompagne?

En ce moment, M. de Langallerie, suivi de sa meute, s'avançait vers son puissant protecteur.

— Ce garçon est mon neveu, — dit-il en riant, — mais il a la rage de faire le voyage de Rome, et ni Dieu ni diable n'auraient le pouvoir de le détourner de son chemin. J'ai échoué à la tâche, monseigneur, et je ne sais si la prière de mademoiselle ou vos ordres auront raison de cette tête opiniâtre.

— Faudra-t-il donc employer la force, mon vaillant

peintre, — demanda en souriant Concini au Bourguignon interdit, — pour vous faire rebrousser chemin? — Que perdrez-vous au change, garçon? — A Rome, il est vrai, vous pourriez étudier et copier les Vierges du Sanzio, mais, à Paris et à Saint-Germain, vous pourrez retracer sur la toile des visages dont les traits, pour n'avoir pas été tracés par une main mortelle, n'en seront pas moins dignes de votre étude et de votre admiration?

François Perrier rougit.

— Je suivrai ces dames à Paris, — répondit-il, — si mon compagnon l'aveugle y consent. Nous recommencerons ensuite notre pèlerinage. — Puis il ajouta d'une voix si faible que Christine seule l'entendit : — Je verrai Rome et je tâcherai d'oublier dans l'étude les rêves insensés du voyage.

— Quant à ce repaire de coupe-jarrets, — cria le maréchal d'Ancre en étendant la main vers l'abbaye des Pauvres, — il faut le raser et pendre ses habitants.

— Souvenez-vous de notre traité de paix, — dit vivement Gorju au Chasseur d'hommes.

Ce dernier s'entretint un instant avec Concini, qui regarda attentivement l'abbé et lui fit signe de s'approcher.

— Tu m'as servi autrefois, ruffian?

— Vous me reconnaissez, monseigneur, — répliqua Gorju avec une humilité et une inquiétude étranges. — Le soleil brille sur le ver de terre, mais il ne le voit pas.

— Ta face de vautour n'est pas sortie de ma mémoire, vieux fourbe; mais à quelle besogne sinistre nous as-tu aidés? as-tu pilé dans un mortier des herbes vénéneuses? as-tu tiré par derrière un coup de pistolet à quelque ami trop exigeant? as-tu...

— J'ai vendu le couteau à l'homme, — interrompit Gorju en se penchant à l'oreille du Florentin.

Concino Concini tressaillit, et une pâleur blême courut sur son visage basané.

— Tais-toi ! tais-toi ! — reprit-il vivement. — Je te garde avec moi. Tu pourras encore m'être utile. Tu ne partageras pas le sort de tes compagnons, quoique le meilleur moyen d'ensevelir un secret soit d'ensevelir l'homme qui le porte dans sa tête. — Il reprit à haute voix : — Qu'on cerne l'abbaye et qu'on y mette le feu, sans laisser échapper un seul de ses habitants.

Une vieille bohémienne se jeta presque sous les pieds du cheval de Concini.

— Vous rétracterez cet ordre, monseigneur !

— Arrière, bonne femme ! es-tu folle ? — dit le maréchal surpris de cette audace.

— Je vous dis que vous rétracterez cet ordre, — continua-t-elle en se cramponnant aux rênes du cheval, — car la tribu de Miji campe dans ces ruines.

— Et que m'importe la tribu de Miji et Miji elle-même ! — s'écria le favori en éclatant de rire.

— Que vous importe ! — reprit la bohémienne d'une voix solennelle, — mais Miji est la seule créature qui puisse vous dire où est votre enfant.

— Mon enfant ! — répliqua le maréchal d'Ancre, — je n'ai point d'enfant. Chassez-moi cette sorcière.

Quelques soldats saisirent Miji à bras le corps. Elle se débattit en poussant des cris aigus.

— Mauvais père, — continua-t-elle, — n'est-ce donc point ton enfant, ta chair et ton sang, celle que pleure nuit et jour Leonora Galigaï, notre cousine de Bohême ! la fille à qui l'orgueilleux Concino Concini pourrait transmettre l'or qu'il a fait suer au bon peuple de France, la fille à qui l'ambitieuse favorite pourrait donner pour mari un gentilhomme, un haut baron chrétien, un prince, peut-être !

Déjà le Florentin avait écarté les soldats ; déjà ses yeux brillants s'attachaient sur les yeux rougis de la vieille ; déjà il secouait avec une fiévreuse anxiété sa main sèche et anguleuse.

— Parle donc, Miji, parle, maudite! Notre petite fille volée, tu sais où elle est? Parle! ta robe en guenilles sera brodée de diamants. Parle! je couvrirai de sequins et de ducats tes mèches grises. Mais peut-être es-tu la voleuse, misérable! Voler une enfant toute petite, la cacher à ses parents, c'est un crime. N'importe! tu auras la vie sauve! Mais parle donc, ou je te ferai chausser des souliers de feu qui t'arracheront les secrets de l'âme et les paroles des lèvres!

Miji sourit dédaigneusement.

— Je sais souffrir, — répondit-elle. — J'ai déjà subi la question. Je ne dirai rien tant que vous n'aurez pas juré d'épargner ma tribu.

Concini leva la main vers le ciel :

— Par la madone et son divin fils, je le jure! Allons, aie pitié de moi, vieille magicienne!

Miji saisit par le bras Zorah, qui assistait avec indifférence à cette scène en songeant qu'elle allait être séparée de Jacques, et la poussa vers le favori en disant :

— Embrasse ton père, mignonne. Nous vous avons conservé une jolie fille, monseigneur.

Zorah recula tout effarée de honte et de surprise. Le visage hautain de Concino Concini s'épanouit dans un doux et tendre sourire. Il tendit les bras à la petite bohémienne :

— Viens, ma fille, nous te ferons oublier ton passé de misère; c'est toi qui vas devenir l'orgueil et l'ambition de Leonora. Elle consentira peut-être maintenant à retourner vivre en Italie, dans ce pays du soleil, tout peuplé de statues, de palais, de fontaines et de tableaux. Oh! tu seras heureuse.

— Mais je ne vous connais pas, seigneur, — disait Zorah toute palpitante. — Je suis une danseuse de grand chemin, je n'ai jamais dépassé le portique d'un palais; comment serais-je la fille d'un homme si riche et si puissant?

Concini laissa échapper un soupir.

— Ma mignonne, nous étions pauvres à Florence, et

nous y retournerons riches; nous y étions gens obscurs et de bas étage, nous y retournerons nobles. Nous habitions les antichambres, nous habiterons un palais. Mais ta mère te pleure et t'attend depuis des années, mon enfant. Hésiteras-tu à venir la consoler et à lui rendre le bonheur perdu?

Zorah ne reculait plus, des larmes tremblaient au bord de ses cils; elle se laissa embrasser par son père, qui s'extasiait sur sa beauté vivace et charmante.

— Adieu, ma sœur, — lui dit Jacques Callot pendant que le maréchal donnait le signal du départ, — ne quittez pas mademoiselle de Thornstein; grâce au crédit de votre père, vous pourrez encore la protéger. Adieu. Je vais tâcher de devenir digne de votre souvenir dans cette grande ville de Rome. Je suis gentilhomme, — ajouta-t-il avec un geste de fierté, puissé-je devenir un grand peintre, un de ceux que les empereurs et les rois honorent de leur amitié!

Claude Gelée tira son ami par la manche, et, lui montrant les nuages noirs que la lune entr'ouvrait de son disque doré pour éclairer, comme une lampe, la vieille architecture de l'abbaye, l'étang et la campagne:

— Regarde, Jacques, l'admirable paysage, — lui dit-il. — Oh! celui qui saurait fondre sur la toile ces teintes harmonieuses, secouer sur l'eau ces vapeurs nocturnes, allumer à la cime des arbres ces aigrettes d'argent, et noircir les roches de ces ombres profondes, celui-là ne ferait-il pas une œuvre divine? Mais que regardes-tu, Jacques?

Callot avait les yeux fixés sur les cavaliers qui se massaient en toute hâte:

— Ce que j'aimerais à peindre, — répliqua-t-il, — c'est ce tourbillon de gentilshommes, de soldats et de goujats qui va troubler de son galop, de ses cris, de ses pillages et de ses incendies cette nature si calme et si mélancolique. Oh! je veux un jour peindre les misères de la guerre, Claude.

— J'aime mieux détourner la vue de ces tumultes et de ce fracas qui m'étourdit, — observa le pieux paysagiste. — Mais le maréchal d'Ancre s'apprête à partir. Que fait donc-là notre ami Perrier, immobile comme un arbre. Regarde-t-il le ciel comme moi, ou ces bruyants cavaliers comme toi, Jacques?

Callot sourit :

— Je ne sais pas si François Perrier sera jamais un grand peintre, Claude : mais il n'est pas encore assez détaché des affections terrestres pour se plonger dans cet innocent égoïsme qui nous absorbe tous deux. Il ne regarde ni le ciel ni les cavaliers, mon frère. Il regarde mademoiselle Christine de Thornstein. C'est là l'image qui se grave dans son cœur si profondément, que tu la reverras toujours pleurer ou sourire dans toutes les têtes de femme de ses tableaux futurs.

— Jacques, — répondit avec calme le jeune homme qui devait plus tard immortaliser le nom de Claude Lorrain, — le grand Raphaël a aimé la *Fornarina* au point de peupler les églises de ses portraits idéalisés en madone, et de mourir pour elle. En a-t-il été plus mauvais peintre? Laissons Perrier suivre sa voie. Ne troublons pas ses rêves. Cet amour aveugle est peut-être le gage de son génie.

Les clairons sonnèrent le départ, et les trois amis se séparèrent après s'être promis de se retrouver à Rome dans quelques mois.

XV

CE QUI SE PASSA DANS UNE CABANE DE BUCHERON

Deux jeunes gens chevauchaient au hasard, sous la

pluie battante, dans la forêt royale de Saint-Germain-en-Laye.

C'étaient le fils de Marie de Médicis et son favori Albert de Luynes. Le premier souriait en jetant des regards vagues sur les arbres magnifiques qui les abritaient de leur dôme verdoyant; le second maugréait tout bas en secouant ses manchettes trempées d'eau.

— Tu es triste, Albert, — dit le jeune roi en remarquant les grimaces de son ordinaire, — et moi je suis joyeux, chose rare.

— Joyeux de nous voir égarés et mouillés comme des barbets, sire. En effet, l'aventure est plaisante. Il faut que je sois doué d'un bien mauvais caractère pour ne pas en rire aux larmes.

— Un bon courtisan doit rire lorsque son roi lui en donne le signal, Albert. Ah! si j'étais un maître moins doux!

— Vantez-vous, sire; c'est une peine que vous m'épargnez. Pourtant, je ne suis pas de votre avis. Vous êtes le maître le plus capricieux, le plus fantasque, le plus mobile...

— Dis tout de suite que tu me trouves un peu fou parce que je ne tempête pas comme toi contre la pluie.

— Mais est-il un homme raisonnable qui puisse se réjouir de se perdre en pleine forêt sous un si abominable déluge?

— Ah! tu ne me comprendras jamais, Albert, — dit Louis XIII avec un mélancolique sourire. — Tu te plains d'être esclave de mes fantaisies, l'ombre collée à ce soleil terne et blafard qu'on nomme tout haut le roi de France et tout bas l'avorton. Tu t'ennuies d'être obligé d'écouter mes doléances au lieu d'aller battre le pavé, d'escalader un balcon où t'attirent des yeux brillants comme un phare dans les ténèbres, ou bien de boire et jouer au cabaret en bonne compagnie de mauvais sujets. Voilà tous tes soucis, Albert, sans oublier celui de tâter parfois tes poches vides.

— Ce qui ne m'arriverait pas si souvent, sire, — re-

prit de Luynes, — si vous étiez plus soucieux de la détresse de vos serviteurs.

— Ingrat, — dit le jeune roi, — ma poche n'est-elle pas aussi flasque que la tienne. Ah! Albert, tu es un ami égoïste. Tu ne penses qu'à t'amuser, et peu t'importe la souffrance de ton maître. Tu ne cherches pas à lire dans le fond de mon cœur, où l'ivraie germe parce qu'on a soin d'y étouffer le bon grain. Je te dis, moi, que tu es libre et heureux comme l'air, tandis que moi, le maître, je suis un esclave honteux qui dois veiller sur mes regards, mes gestes et mes paroles, me défier de mes amis comme d'autant d'espions, et de mon sommeil comme d'un traître. On me laisse croupir dans une lâche, criminelle et puérile paresse. On a peur de mon réveil; le nieras-tu?

— Le nier! mais c'est ce que je vous prêche chaque jour. Seulement vous ne m'écoutez pas, vous rejetez mes conseils, vous en avez peur.

— J'en ai peur, — dit Louis XIII en rougissant et avec une nuance d'embarras, — parce que les murs de mon Louvre sont les murs d'une prison où je puis être étranglé et empoisonné par ceux qui redoutent ma justice. Ah! tu t'étonnes de ma joie, Albert; mais c'est que sous cette pluie qui rafraîchit mon front je me crois libre, je sens renaître ma vigueur, je ne vois pas des yeux hostiles s'ouvrir sur moi derrière ces feuillages. J'aime la chasse et ses fatigues, et ses dangers, mon ami, parce que nul n'a la prétention d'y faire ma besogne. Vienne un sanglier, et je n'aurai pas besoin pour l'éventrer d'emprunter le couteau de chasse de ce laquais italien qui porte mon trône d'enfant dans ses bras comme une poupée, et qui cache sa poitrine sous les plis de la robe de ma mère!

— Sire, — s'écria l'ordinaire enthousiasmé de la sortie du jeune roi, — pourquoi n'éclatez-vous pas ainsi en plein Louvre? Le Florentin serait foudroyé Décidément, il a eu tort de ne pas vous interdire la chasse. Cette négligence lui portera malheur.

— Ne parlons plus de lui, Albert, car je sens déjà les mailles du réseau dans lequel je me débats vainement se resserrer autour de moi. Heureusement, — ajouta Louis XIII avec un froid et sardonique sourire, — j'ai trouvé moyen de l'éloigner, et nous ne le verrons peut-être pas de sitôt.

— Votre Majesté se trompe, — répliqua le favori. — Concini est de retour.

— Il a osé! — dit le faible roi en pâlissant. — Mais non, c'est un faux bruit. Tu ne l'as pas vu?

— Je l'ai vu ce matin comme tous les courtisans. Le courrier a apporté des nouvelles du siége de Réthel. Des dépêches adressées à Votre Majesté...

— Mais elles ne m'ont pas été remises, Albert.

— Qu'importe! le maréchal d'Ancre est entré dans la salle des gardes, il a ouvert les dépêches avec une hardiesse familière pendant que vous donniez vos ordres aux veneurs, et il a annoncé d'une voix triomphante à vos gentilshommes stupéfaits la prise de Réthel.

— Réthel est pris! — s'écria Louis XIII. — Ah! la France n'est pas déshonorée, dans les camps du moins.

— Oui, sire, la nouvelle est sûre, puisque nous la tenons de votre bon Concino Concini, qui se carrait dans le fauteuil royal et s'éventait le visage avec les panaches de son chapeau. Vous êtes le seul à qui on ait oublié de l'apprendre; mais on vous croit trop jeune pour vous intéresser à ces détails soporifiques de siéges et de batailles. Le maréchal s'est empressé de courir chez la reine mère, suivi de plus de cent gentilshommes, pour obtenir la première faveur que mérite certainement un si heureux messager.

— Tu es cruel envers cet Italien, — dit sourdement le jeune roi. — Trouves-tu donc que je ne le haïs pas assez? Il est souple et rampant comme un reptile, vaniteux comme un paon, voleur comme le *Petit-Diable* qui détrousse si bien nos bourgeois, mais il ne se nomme ni Guise, ni Condé, et il ne pourra jamais mettre ma couronne sur sa tête.

— C'est vrai, sire, — répondit de Luynes d'une voix brève, — mais il peut vous l'ôter aussi facilement qu'il a déchiré vos dépêches et la mettre sur la tête d'un autre.

— Et cet autre ? — demanda impérieusement Louis XIII.

— Je ne le nommerai pas, sire, parce que je vous respecte jusque dans vos proches les plus frivoles et les plus inconsidérés.

Le front du roi se rembrunit, mais il n'adressa pas de nouvelle question à son ordinaire.

— Ah çà ! il pleut toujours, — reprit-il quelques instants après, — et je ne reconnais plus les sentiers. En pareille aventure, mon père Henri aurait déjà trouvé quelque plaisant gîte, hutte de charbonnier ou de faiseur de sabots. Dieu me pardonne, Albert ! mais mon cheval est fourbu.

— Prenez le mien, sire, — répliqua de Luynes en mettant pied à terre en même temps que le roi. — Ah ! le ciel vous protége ; voici un gentilhomme bien monté qui vient sur nous avec la rapidité de la foudre.

En effet, un cavalier accourait à toute bride, suivi de deux piqueurs qui conduisaient des chevaux frais. En reconnaissant le roi, il s'arrêta court, et Louis XIII, lui, reconnut le maréchal d'Ancre.

— Comment ! sire, — s'écria Concini avec un accent de reproche, — vous battez ainsi l'estrade sous la pluie comme un petit hobereau qui a surmené sa monture achetée à la foire ? Vous allez inquiéter tous vos fidèles serviteurs. Monsieur de Luynes, est-ce ainsi que vous veillez à la santé du roi ? Permettez-moi, sire, de vous offrir un de mes chevaux ?

— Vous êtes trop généreux, monsieur, — dit sèchement Louis XIII, — et je ne suis pas assez riche pour accepter une offre si magnifique. Je préfère acheter votre cheval, si l'état du trésor royal le permet. Vous devez mieux le savoir que personne, monsieur ?

— Je n'ai jamais eu l'habitude de compter, sire, —

répliqua insolemment Concini. — C'est une science bonne pour les commis de gabelle, les juifs et les lombards.

Le roi s'approcha de lui avec un visage sévère, et murmura, les yeux baissés devant le regard impudent du parvenu :

— Avez-vous tenu votre promesse, monsieur ?

— Je vous cherchais en forêt, sire, pour vous faire juge de mon zèle. Vous étiez déjà parti pour la chasse lorsque je suis sorti de chez madame Marie, à qui j'ai dû lire tous les détails de la prise de Réthel, une glorieuse journée pour votre jeune règne, sire !

— Plus glorieuse si j'y avais combattu, monsieur le maréchal ; mais on me traite en enfant. On me donne des tambours et on me refuse une épée.

— Votre vie est si précieuse, sire !

— Mais comment connaissez-vous la prise de Réthel, monsieur, lorsque je n'ai pas encore reçu de dépêches?

— Si vous voulez me permettre à moi seul de vous accompagner, sire, — interrompit l'insinuant Florentin en se penchant à son oreille, — je vous prouverai bientôt que je suis un serviteur fidèle et loyal. J'ai ramené au bercail la belle fugitive...

Le roi rougit et toussa pour cacher son embarras.

— Albert, — dit-il ensuite avec effort, — tu ne peux tarder à rejoindre la chasse. Quant à vous, monsieur le maréchal d'Ancre, vous allez remplacer mon gentilhomme ordinaire et me suivre.

— Je ne vous abandonnerai pas, sire, à la garde de l'illustre signor Concini ! — s'écria de Luynes furieux. — C'est mon devoir de vous accompagner, et je ne veux pas manquer à mon devoir.

— Vous défiez-vous si fort de votre meilleur ami, jeune homme, — dit l'Italien avec un sourire railleur. — Sa Majesté est libre, mais je ne puis rendre compte qu'à elle seule de la mission délicate qui m'a été confiée. — Et il ajouta à voix basse : — Sire, j'ai dû cacher à votre mère que j'avais obéi à vos ordres. Le se-

cret est donc rigoureusement nécessaire, pour ne pas nuire aux intérêts des dames de Thornstein.

— Vous m'avez entendu, Albert, — dit le roi, essayant de dissimuler son trouble. — Montrez-moi le chemin, monsieur le maréchal, je vous suis.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent devant une cabane de bûcheron, entourée d'un petit verger où croissaient quelques arbres fruitiers.

— Voici la cage de l'oiseau ! — dit en riant l'Italien. Ils descendirent de cheval, et Louis XIII assista à une petite scène champêtre qui ne manquait pas de grâce. Un jeune et robuste garçon avait grimpé au haut d'un merisier et faisait pleuvoir les cerises sauvages dans le grand chapeau de paille de mademoiselle de Thornstein, non sans atteindre parfois le front et les épaules de la jeune fille, et c'était alors des rires interminables. Christine était vêtue d'un corsage noir et d'une cotte rouge, mais cette simplicité de costume déguisait son rang sans affaiblir sa merveilleuse beauté. La naïveté bucolique du tableau arracha une grimace au jeune roi. Il était jaloux de la familiarité cordiale que dénonçaient ces rires si francs et si sonores. — Le roi ! — s'écria le maréchal d'Ancre.

La gaieté s'éteignit sur les lèvres de mademoiselle de Thornstein. François Perrier, interdit, se laissa dégringoler en bas du merisier.

— Suis-je un hibou pour effaroucher toute joie ? — grommela le fils de Henri IV. — On n'ose plus cueillir des cerises devant moi.

— Sire, voulez-vous que vos sujets oublient le respect qu'ils vous doivent ? — dit le Florentin d'un ton mielleux.

— Ils devraient plutôt s'en souvenir quand ils ouvrent les dépêches royales, — répliqua le jeune prince, dont la mauvaise humeur cherchait une issue.

Cependant il restait gauche et embarrassé devant mademoiselle de Thornstein tremblante, ne sachant comment engager la conversation.

Concini se retira doucement en faisant impérieusement signe à François de le suivre. Celui-ci était tout stupéfait de l'aventure.

— C'est donc là un roi? – pensait-il; — le vrai roi, celui qui est Dieu sur la terre, celui à qui appartiennent nos biens et nos âmes, celui qui juge souverainement, qui, avec son nom au bas d'un papier, fait tomber les têtes ou sauve des coupables, celui qui vous ruine ou vous enrichit à sa volonté! Mais où donc est l'auréole autour de sa tête, où donc le sceptre dans sa main?

Le Bourguignon feignit de s'éloigner, mais il alla se cacher derrière une haie. Le roi reprit courage lorsqu'il se crut seul avec Christine et lui adressa la parole sans toutefois oser s'approcher d'elle :

— Pourquoi tremblez-vous, mademoiselle?

Elle, confuse :

— Pardon, sire, mais je suis honteuse de paraître devant vous sous ce déguisement. Que ne puis-je appeler ma mère?

— Pourquoi donc? — reprit le roi d'une voix dure. — L'appeliez-vous lorsque ce garçon vous égayait si bien en secouant sur votre tête les branches de ce merisier? Avez-vous peur maintenant, peur de rester un instant seule avec moi? Vous ai-je jamais offensée? Il est vrai que je ne sais pas faire rire ceux que j'aime, moi; je ne sais que leur faire peur. Hélas! cela vient de ce que ma joie ou ma tristesse n'ont jamais intéressé personne. Ceux qui m'envient me plaindraient, mademoiselle, s'ils savaient lire au fond de mon cœur. — Étonnée au dernier point de ces étranges aveux, Christine laissa échapper les cerises contenues dans son chapeau de paille. Le jeune roi se baissa pour les ramasser, et les rejeta lentement dans le chapeau, comme s'il prenait plaisir à ce jeu; son front effleura les cheveux de mademoiselle de Thornstein; il devint plus rouge que les cerises, et recula précipitamment, ainsi que Christine. Il gardait à la main une grappe de ces fruits; un peu après : — Me permettez-vous de toucher

à votre bien, mademoiselle ? — demanda-t-il pour cacher son trouble.

— Tout ne vous appartient-il pas en terre de France, sire ? — répondit-elle avec un charmant sourire.

— Tout, excepté les cœurs, — murmura le jeune prince. — On ne force pas les cœurs à aimer. Êtes-vous aussi de mes ennemis, mademoiselle ?

— Je suis d'une race fidèle, et vous êtes mon roi, sire.

— Dites votre ami, votre ami sincère et loyal. Je voudrais pouvoir compter sur votre amitié, être sûr que vous ne trahirez pas le secret de mes confidences, que vous ne servirez jamais des ambitions subalternes aux dépens de ma confiance. Je vous aime parce que vous êtes sage et chaste comme Minerve, au milieu d'une cour corrompue par la galanterie ; parce que vous ne m'avez jamais rien demandé, pas même ma protection, quand vous avez été en péril ; parce que vous ne m'avez jamais flatté par des paroles hypocrites, ni embarrassé par un de ces regards ou de ces sourires impudents dont les autres femmes ne se font point faute.

— Ah ! sire, vous êtes véritablement un bon et noble cœur, vous êtes le digne fils du grand Henri.

— Mais je n'ai pas été élevé, comme lui, dans les montagnes du Béarn. On m'a laissé végéter, chétif, dans l'ombre malsaine d'une cour dévorée par l'intrigue et la débauche. Aussi mon peuple ne me nommera-t-il pas le grand roi. Trop de gens veulent monter sur mes épaules pour se grandir. Je n'ose pas faire le bon, parce que je ne sais pas comment m'y prendre. Où démêler la vérité au milieu des mensonges que chacun me souffle ou me chuchote aux oreilles ? Il me semble que dans les camps, néanmoins, je pourrais respirer à l'aise et servir la France.

Christine fut émue de ces plaintes qui trahissaient l'esprit morose, inquiet, ombrageux et débile du jeune roi. Elle essaya de lui rendre quelque confiance en lui-même :

— Vous vous calomniez, sire. Votre père a dû conquérir son trône sur ses ennemis avoués, opiniâtres et formidables. Vous n'avez qu'à le garder de l'appui suspect de quelques faux amis, qui ne peuvent régner que sous votre nom. N'avez-vous pas déjà fait arrêter M. le prince de Condé, cet audacieux prétendant?

— Ce n'est pas moi! — répliqua Louis XIII avec accablement. — J'ai laissé faire, voilà tout. C'est un laquais de Florence qui a muselé mon terrible parent, et ne serait-il pas moins honteux pour moi d'être détrôné par monsieur de Condé que de ramper, comme un roi fainéant, sous la verge de ce maire du palais, sans noblesse, sans vertu, sans génie et sans gloire? Que dirai-je à Dieu, mademoiselle, quand il me demandera compte du peuple qu'il m'a confié, et dont cette sangsue italienne a dévoré le sang?

— N'est-ce pas vous, cependant, sire, qui avez forcé cet arrogant favori à cesser de me poursuivre de ses odieuses galanteries et à me ramener sous votre égide?

— Oui, mais qui sait si je serai toujours obéi?... Il vous faudrait un autre protecteur... et j'y ai songé, mademoiselle. — Christine, surprise de cette singulière ouverture, tressaillit et tourna un regard inquiet vers la haie qui venait de s'agiter légèrement. — J'ai un ami, — reprit le roi; — du moins je suis le sien. On n'est guère l'ami d'un roi que par intérêt, par ambition, par vanité. Je ne suis pas dupe de ces amitiés maussadement jouées. Je n'ai pas la prétention d'être aimé pour moi-même par ces Pylades d'occasion; mais cet ami est un adroit compagnon en fait de vénerie, et puis il n'aime pas le Conchine. Je veux qu'il devienne un grand personnage, mais je veux que vous partagiez ses honneurs et sa fortune.

Mademoiselle de Thornstein baissa les yeux, et ses joues s'empourprèrent :

— Je ne désire pas me marier, sire.

— Il le faut pourtant, afin de réduire les méchantes langues au silence. Je désirerais que vous fussiez en

bonne position pour rester à la cour. A côté de toutes ces âmes mercenaires et mendiantes, il est doux pour moi de distinguer une âme pure comme la vôtre, mademoiselle. Dans mes jours de tristesse, vous seule saurez me consoler et ramener la sérénité sur mon front; malade, vous ne m'abandonnerez pas. Mais peut-être aimez-vous quelque heureux jeune homme digne de vous? Parlez franchement: je suis jaloux et égoïste dans mes amitiés, mais je ne suis pas injuste.

— Ne puis-je donc, sire, reprendre mes fonctions près de madame la reine régente? — dit la jeune fille, singulièrement embarrassée.

— Ma mère vous hait, mademoiselle.

— Elle me hait! — s'écria Christine stupéfaite, — mais pourquoi? C'est impossible. N'ai-je pas toujours rempli mon devoir avec zèle, avec fidélité? Que peut-elle me reprocher?

Louis XIII hésitait à répondre :

— Il est dur d'accuser une mère, mademoiselle. Oubliez-vous donc que le Conchine vous a aimée? Ne craignez-vous pas les poisons ou les maléfices de Leonora Galigaï? Elle a ses heures de jalousie italienne, quand sa rivale ne peut ni lui nuire ni lui servir comme un marchepied pour son ambition. D'ailleurs le soleil brûle les fleurs qui bravent ses rayons de midi. Il vaut mieux pour vous rester pendant quelque temps encore cachée à l'ombre. Vos ennemis passeront. Je viendrai vous voir quand je ne serai pas trop surveillé.

— Mais c'est le maréchal d'Ancre lui-même qui m'a choisi cette retraite, sire, et qui vous y a conduit, — observa mademoiselle de Thornstein, inquiète de ces paroles obscures et menaçantes.

— Je vous trouverai un autre asile, — reprit le jeune roi d'un ton de plus en plus bas. — Ce lâche Florentin nous a laissés seuls parce qu'il me croit aussi lâche et aussi libertin que lui. Il veut gagner ma faveur. Il espère que mon affection pour vous tend à vous avilir. Il redoute déjà en mademoiselle de Thornstein la fu-

ture maîtresse du roi; mais rassurez-vous, je ne vous laisserai pas à sa merci et à celle de ses créatures. Quel est ce garçon qui cueillait si maladroitement des cerises sur cet arbre?

Christine ne put s'empêcher de rougir.

— C'est un jeune peintre bourguignon qui se nomme François Perrier, et qui nous a sauvées, dans notre fuite, par un dévouement héroïque. Il est neveu du marquis de Langallerie.

— Mauvaise recommandation, mademoiselle. Ce marquis est une âme damnée du Conchine.

— François est brave, honnête et fidèle, sire. Je ne puis avoir un meilleur gardien de mon honneur.

Louis XIII la regarda fixement :

— Ce garçon est bien jeune pour être votre champion, mademoiselle; je voudrais que l'ombre du soupçon ne pût tacher votre bonne renommée. — Perrier entendit cette observation rigide et tressaillit. Le roi toussa violemment, et lorsque son accès fut passé, il reprit : — Je ne suis pas un chevalier de la Table ronde : cette pluie m'a engourdi et glacé. J'ai envie de dormir. Trouverai-je un lit dans cette cabane de bûcheron?

— Christine resta interdite :

— Il n'y en a qu'un, sire... et dans ma chambre.

— A la guerre comme à la guerre! — dit le jeune roi, rouge de confusion. — Je dormirai sur un escabeau, le dos à la muraille. — En ce moment un bruit de pas et de voix retentit dans le sentier qui conduisait à la cabane. — Quel est ce tapage qui trouble votre solitude? — demanda le prince; — sont-ce des chasseurs égarés comme moi? Je ne voudrais pas être surpris en audience secrète avec vous, mademoiselle; votre honneur en souffrirait.

Mademoiselle de Thornstein siffla doucement. François Perrier se coula par un trou de la haie et vint apporter la réponse à cette question :

— Sire, ce sont des bûcherons qui veulent se mettre ici un instant à l'abri de l'ondée, et boire quelques gor-

gées d'eau-de-vie. Ces braves gens font parfois une courte halte dans la hutte, quand leur besogne en est voisine.

Louis XIII frappa la terre du pied et promena autour de lui des regards inquiets.

— Comment faire? Je ne veux pourtant pas être reconnu par ces porteurs de cognée!

— Vous vous cacherez dans ma chambre, sire, — dit d'une voix ferme la jeune fille.

— Dans votre chambre, mademoiselle, — bégaya le roi, — c'est impossible. Si la cour le savait!...

— Qu'importe! — reprit-elle résolûment. — Il s'agit, avant tout, de votre sûreté, sire; moi je ne suis rien. François va vous donner sa saye bleue. Si ces gens sont trop curieux et entrent dans la chambre, on leur dira que le pâtre est malade et qu'il s'est jeté sur ce lit pour sommeiller.

Le bruit se rapprochait. Louis XIII s'élança précipitamment dans la chambre de la jeune fille, pauvre réduit blanchi à la chaux, et se coucha sur un lit qui méritait plutôt le nom de grabat. Christine s'assit devant la fenêtre, et, la tête à moitié cachée par son grand chapeau de paille, se mit à pousser son rouet et à filer en chantonnant avec la précision machinale d'une paysanne authentique.

XVI

QUI CONTINUE LE PRÉCÉDENT

Presque au même instant, une dizaine de bûcherons et de charbonniers, aux visages masqués de hâle et de

suie, firent irruption dans la cabane et fouillèrent la première pièce de regards inquisiteurs.

— Il n'y a personne céans, — dit l'un. — Qui de nous se chargera du guet? L'endroit est bon pour faire le coup. Ah! voici une porte. Ouvrons-la; nous trouverons peut-être un espion derrière.

Il ébranla le bois vermoulu du manche de sa cognée.

— Qui va là? — demanda la voix douce de Christine.

— Le bûcheron entra hardiment.

— Tiens! une bergerette qui file sa quenouille. A qui ce logis de couleuvres, la belle? Il pleut, nous te demandons asile. Il y aura deux écus pour toi et dix baisers par-dessus le marché, si tu veux!

Mademoiselle de Thornstein, très-étonnée de voir ces bûcherons si délicats sur la pluie et si prodigues d'écus, inclina la tête :

— Vous êtes généreux comme un prince déguisé, mon brave homme, — répondit-elle.

— Qui ronfle là? — demanda brusquement le bûcheron.

— Notre pâtre, qui grelotte la fièvre pour avoir conduit ses chèvres dans les bas-fonds.

— Bien, ma mignonne. Donne-lui à boire chaud et laisse-le dormir; il sera bientôt guéri. Quant à toi, pousse ton rouet et ne t'inquiète pas de nous. Si tu entendais du tapage, des cris et des menaces, tu sauras que c'est notre façon de nous amuser entre bûcherons. Ne quitte pas ton fuseau, ne viens pas te jeter dans la bagarre. Les femmes, ça gêne les braveries et ça empêche de boire, de rire et de taper. Chante pour ne pas nous entendre et pour empêcher le petit de se réveiller. — Cela dit, il referma brusquement la porte et dit à ses compagnons : — Rien à craindre, mes amis. Ce ne sont pas des mouches, mais deux innocents. L'un dort en suant la fièvre, l'autre fait roucouler son rouet; nous pouvons causer.

Le jeune roi leva un peu la tête.

— Je connais cette voix, — murmura-t-il.

Christine sourit.

— Depuis quand Sa Majesté hante-t-elle des bûcherons?

— Cet homme n'est pas plus un bûcheron que je ne suis un pâtre, mademoiselle.—Elle avait cessé de chanter à mi-voix, et son pied avait suspendu son mouvement automatique. — Prenez garde, — dit Louis XIII, — vous oubliez déjà votre rôle.

Elle reprit sa besogne, mais elle se sentit pénétrer d'une terreur mystérieuse. Les voix des bûcherons, d'abord sourdes et basses, s'animaient, s'échauffaient et montaient jusqu'au ton de la colère. Le roi se laissa glisser en bas du lit, et, marchant sur la pointe des pieds, alla curieusement écouter à la porte.

— Il faut en finir, — disait un des bûcherons. — Le Conchine est un colosse aux pieds de boue dorée. Qu'on me passe la cognée, et je me charge d'abattre ce chêne altier dont le cœur est pourri.

— Mais la reine mère le couvrira de sa robe et lui en fera une cuirasse, — dit un autre en riant.

— Nous le frapperons sous cette robe, dans les bras de sa protectrice, et, si elle fait résistance, nous l'arrêterons elle-même.

Un murmure de stupeur suivit ces audacieuses paroles.

— Mais le roi, messieurs, — dit un troisième, — le roi défendra sa mère, et nous ne pouvons arrêter le roi. Nous sommes avant tout des sujets fidèles. N'envions pas aux factieux italiens leur rêve d'accroupir sur le trône Gaston d'Orléans, cette girouette de cire molle qu'ils comptent pétrir et faire tourner à leur gré.

Christine frissonna; la voix sécha dans son gosier. Louis la regarda sévèrement.

— Chantez donc, mademoiselle. Quant on est l'amie d'un roi, il faut tout voir et tout entendre d'un cœur ferme.

Il colla son oreille à la porte.

— Trêve aux sornettes! — dit une grosse voix, —

nous jouons notre vie et nos biens. Il est nécessaire d'avoir en nos mains un gage qui nous réponde du peuple, qui attire toute la noblesse sous notre drapeau, et qui prouve au parlement que le droit marche avec nous.

Louis XIII sourit amèrement.

— Oui, ils veulent ainsi traîner à la queue de leurs chevaux un esclave couronné qui puisse leur partager légitimement les dépouilles de leurs ennemis.

— Vous m'avez compris, messieurs, — reprit le bûcheron. — Il s'agit d'enlever le roi pendant qu'il chasse dans la forêt. Nous le délivrerons de l'indigne tutelle qu'il subit, et qui est une honte pour la France. Voilà le but noble et sacré pour lequel je vous ai tous engagés à quitter vos gouvernements et vos places fortes, au péril de votre liberté, car nous ne pouvions confier à des mains mercenaires cette sainte tâche.

— Enlever le roi ! — s'écria un des charbonniers, dont la voix ressemblait à celle de M. de Bellegarde ; — mais est-il prévenu ? a-t-il donné son consentement ? Prenez garde, messieurs, d'aller trop loin et de faire acte de rébellion en croyant servir les intérêts du trône.

— L'heure de discuter est passée, — dit le bûcheron qui montrait le plus de violence. — Les mesures sont bien prises, et le roi ne peut nous échapper, car ses amis et ses confidents sont nos espions. — Louis XIII pâlit et crut à un guet-apens. Il se souvint du mécontentement qu'avait témoigné Albert de Luynes en se voyant forcé de se séparer de lui, et il douta de son fidèle ordinaire. Il regarda mademoiselle de Thornstein, qui suffoquait de terreur, et douta de cette jeune fille, dont le pur visage était le miroir transparent d'une âme pure. D'un geste impérieux il lui ordonna de continuer sa chanson. Il regarda par la fenêtre de la petite chambre, afin de s'assurer s'il pourrait l'enjamber et fuir ; mais deux faux bûcherons rôdaient autour de la cabane. Il se résigna à écouter de nouveau. — Oui, nous devons sauver le roi malgré lui, — disait le duc de Bouillon, — et quand le Conchine, ce manne-

quin doré, ce bateleur italien, ce Scaramouche qui farcit son coffre de nos écus, qui arrête, comme un alguazil de comédie, nos princes du sang, qui joue avec le maréchal de France comme Arlequin avec sa batte, quand ce ridicule capitan ne pourra plus parer nos coups en se cachant derrière son jeune maître comme derrière un bouclier, quand il se trouvera seul, avec son armée de laquais, en face des princes et des meilleurs gentilshommes du royaume, vous le verrez trébucher contre un grain de sable et tomber à plat ventre.

— Mais après ! — demanda M. de Bellegarde.

— Après ! Le roi choisira parmi nous ses ministres et ses généraux. Il est faible, irrésolu, indolent ; nous aurons de la fermeté, de la résolution, de l'énergie pour lui. Louis XIII sera respecté lorsqu'il sera entouré de ses pairs et qu'il ne sera plus forcé de mendier de l'argent à son geôlier florentin, homme de race vile, capable de l'énerver par de honteuses complaisances, et de lui livrer même sa propre fille dans l'intérêt de ce pouvoir éphémère qui lui a donné le vertige.

Mademoiselle de Thornstein baissa les yeux en entendant cette accusation hideuse, et Louis XIII sentit un frisson de colère parcourir tous ses membres.

— Bah ! — dit un des charbonniers, que le jeune prince reconnut à son accent pour le duc de Nevers. — le compagnon du petit de Luynes n'est pas plus capable de prendre d'assaut le cœur d'une dame que de coucher, cuirasse au dos, sur la dure.

— Le roi est moins novice que vous le croyez, — reprit M. de Bouillon. — Conchine jure par le corps de Bacchus que l'enfant est amoureux ; il parie même de le surprendre, au premier jour, en mystérieux rendez-vous, et, qui sait ? malgré les apparences, Louis XIII sera peut-être digne du vert-galant son père. Bon chien chasse de race.

— Harnibieu ! — jura M. de Bellegarde, — je voudrais bien savoir quelle est la précieuse qui fera ce

miracle et qui se dévouera, corps, âme et bon renom, pour déniaiser la première ce royal amant.

Christine frisonna de pudeur en entendant ces propos outrageants, et se leva, tendant ses mains suppliantes vers le jeune roi, comme pour implorer sa protection; mais lui, la sueur au front, le regard inflexible, la força à se rasseoir et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle, ne vous souciez de ces bavardages de courtisans hargneux. Poussez votre rouet! Chantez, si vous ne voulez pas être surprise dans cette chambre avec un roi si dangereux pour la vertu des femmes, si vous ne voulez pas être flétrie aux yeux de tous du soupçon d'être ma maîtresse.

Elle obéit, la pauvre fille, mais elle chanta d'une voix altérée et vacillante, mais elle tourna son fuseau d'une main si agitée que tous les fils s'entremêlèrent.

— Un coup de maître, — dit M. de Bouillon, — ce serait d'enlever la belle après avoir enlevé le roi. Il ne penserait plus à retourner sous la férule du signor Concini, de la Galigaï et de la reine mère.

Au même instant un cri d'alarme fut jeté à l'extérieur.

Les bûcherons s'élancèrent en tumulte hors de la cabane, et virent un homme à cheveux roux qui se débattait sous la main vigoureuse d'un de leurs compagnons chargé de faire le guet.

— Je tiens l'espion! — cria ce dernier. — Je l'avais vu ramper dans les taillis. J'ai feint de dormir, mais je le surveillais d'un œil, et je l'ai happé au moment où il croyait m'échapper.

— Que viens-tu faire ici? — demanda M. de Nevers au prisonnier. — Parle vite et sois bref, sinon pendu.

L'homme roux affecta une mine contrite :

— Pourquoi menacer un pauvre diable? J'apporte un message à la jeune demoiselle de la part de mon maître. Je croyais la trouver seule. Faites grâce à un maladroit serviteur. Mon maître me chassera, c'est bien assez.

— Le nom de ton maître ?

Il balbutia :

— Le maréchal d'Ancre.

— Je suis perdue ! — pensa Christine en se tordant les mains.

Elle pencha sa tête hors de la petite fenêtre basse sous laquelle gisaient quelques brassées de fagots. Le silence de la forêt lui fit peur. Elle se sentait abandondonnée. Elle eût voulu que la terre l'engloutît. Tout à coup les fagots s'entr'ouvrirent et laissèrent passer la tête de François Perrier.

— Je suis là, mademoiselle, — murmura-t-il, — ayez bon courage. J'ai tout entendu. Le marquis de Langallerie chasse en forêt, je vais tâcher de le rejoindre et de le conduire ici. A nous deux nous vous sauverons, vous et le roi.

Les faux bûcherons cognaient à la porte de la chambre. Louis XIII s'était déjà couché sur le lit, le visage tourné vers la muraille, et Christine se mit à filer sa quenouille avec une agitation qui devait la trahir.

Les conspirateurs entrèrent. La voix du messager la fit tressaillir :

— Mademoiselle, — dit l'hypocrite en s'inclinant avec respect, — vous pouvez témoigner que Jean Gorju n'est pas un espion, mais qu'il fait partie de la maison du noble marquis d'Ancre.

Elle leva involontairement la tête.

— Mademoiselle de Thornstein ! — dit M. de Bouillon avec l'expression du plus grand étonnement.

Les princes et les seigneurs déguisés restèrent frappés de la beauté merveilleuse de cette jeune fille, dont les yeux hagards et inquiets attestaient une terreur profonde.

M. de Bellegarde sourit :

— Qu'avez-vous à craindre de nous, mademoiselle ? On vous disait enlevée par un magicien d'amour dans quelque contrée lointaine et absurde. Puisque l'enchanteur vous a cachée si près de la cour, c'est qu'il ne

peut s'en éloigner beaucoup lui-même. Il mériterait bien d'être puni de sa discrétion et de ne plus retrouver ici son hamadryade.

Christine sentait les larmes noyer ses paupières et les sanglots suffoquer sa poitrine. Jamais une émotion si violente n'avait allumé la fièvre dans ses veines ; elle avait connu le danger, elle avait connu la terreur, mais jamais elle n'avait eu à rougir devant personne. Cette fois les apparences les plus singulières se réunissaient contre elle pour la déshonorer. Elle voyait le mépris public l'éclabousser, la honte qu'elle n'avait pas méritée tacher sa vie entière, le monde la répudier sans qu'aucun juge eût assez d'autorité pour la venger de cette fausse opinion et proclamer son innocence. Cependant François Perrier savait bien, lui, qu'elle n'était pas complice des odieux calculs de Concini, et cette pensée, traversant son esprit comme un rayon lumineux, lui rendit un peu de courage.

M. de Nevers continuait l'interrogatoire.

— Pourquoi ce déguisement de paysanne, mademoiselle?

— Est-ce pour mieux soigner les pâtres malades? — dit ironiquement le duc de Bouillon. — C'est pousser bien loin la charité chrétienne, en vérité. Quant à ce petit berger, il dort, ce me semble, d'un sommeil bien entêté. Comment notre tapage ne l'a-t-il pas réveillé?

M. de Longueville toucha le prétendu malade du manche de sa cognée. Louis n'osait bouger, car, s'il était reconnu, la réputation de mademoiselle de Thornstein était perdue.

— Je suis curieux, — dit M. le duc de Vendôme, — de voir la figure du drôle qui a pu mériter tant de bontés de la part de cette jeune Minerve, et qui dort si sérieusement pour un malade.

Et il frappa de la main l'épaule du pâtre.

Le jeune roi se dressa de toute sa hauteur sur le grabat, et son regard froid, sévère, menaçant, fit reculer ces bûcherons et ces charbonniers qui s'appelaient

MM. de Nevers, de Bouillon, de Longueville, de Mayenne, de Vendôme, de Chalais, de Montmorency et de Bellegarde.

M. de Bouillon essaya de plaisanter.

— Ah ! je comprends la maladie dont souffre Sa Majesté.

— Le bon roi Henri ressentait souvent des accès du même mal, — ajouta Bellegarde.

— Je dédaigne de vous détromper, messieurs les ducs, — dit sèchement Louis XIII. — Vous vouliez m'enlever, n'est-ce pas? Eh bien, enlevez-moi donc ! Touchez à l'oint du Seigneur, mais je vous promets que vous porterez ses marques.

M. de Nevers fléchit le genou :

— Vous ne pouvez aimer le Conchine, sire. Vous ne pouvez pas être un laquais de plus à ses gages. Le Concino Concini est Italien, et vous êtes du meilleur sang français, Majesté.

— Ma mère est Italienne, monsieur, — répondit le jeune prince. — Dois-je quitter ma mère ? dois-je chasser ma mère?

M. de Bouillon fléchit le genou à son tour :

— Nous vous ferons un pavois de nos épées croisées, sire. Nous vous aimons. Nous souffrons de voir le peuple maudire l'oisiveté et l'ignorance auxquelles vous condamne votre tyran étranger. Le royaume est à feu et à sac ! Vous manquez parfois d'argent et d'habits, et le Conchine fait suer des millions à vos sujets, Majesté.

— Et vous voudriez que ces millions fussent employés à payer vos armées, monsieur, — dit Louis XIII d'un ton ironique, — les armées d'un sujet qui serait plus puissant que le roi. Souvenez-vous de l'arrestation de mon cousin de Condé. En ce temps-ci les princes ont appris comme les simples gentilshommes le chemin de la Bastille.

M. de Longueville fléchit le genou à son tour :

— Sire, écoutez-nous, suivez-nous, protégez-nous de

votre présence. Le Louvre n'est-il donc pas à cette heure pour vous-même une Bastille dont Concini tient les clefs? Si vous désespérez vos serviteurs, si vous brisez nos épées, si vous rejetez nos conseils, vous ne serez bientôt plus qu'un fantôme de roi, un roi de parade, bon pour les processions et les fêtes. Ce misérable Conchine prendra en main l'épée de votre noble père et commandera vos armées. Le plat valet qui pendant la vie du grand Henri se cachait dans les antichambres, derrière la jupe de la Galigaï, deviendra le vrai successeur de notre vieux maître! Chaque jour il confisque nos gouvernements et nos places fortes, Majesté.

— Et voilà ce qui vous touche au cœur, monsieur, — dit le roi. — Mais que m'importe à moi de voir gouverneur de Picardie M. le duc de Longneville ou le signor Concini, si tous les deux sont également rebelles et épris de leur seul intérêt? Retirez-vous, messieurs; je ne veux pas contrarier ma mère.

M. le duc de Mayenne s'avança hardiment :

— Sire, nous emmènerons mademoiselle de Thornstein dans notre camp comme otage.

— Et Dieu veuille, — ajouta Bellegarde, — que vous soyez tenté de la suivre, comme le feu roi suivait la belle Gabrielle.

— Et vous, monsieur le duc de Vendôme,—demanda Louis XIII avec hauteur, — serez-vous le seul qui daignerez ne pas insulter ce roi timide que vos compagnons comblent de tant de preuves de dévouement?

— Sire, — murmura le duc d'une voix sourde, — je hais le Conchine et dois le haïr jusqu'à la mort pour l'honneur du nom que je porte. Le bon Henri se contentait de mépriser le serpent dont la langue envenimait ses querelles de ménage, et le serpent l'a mordu au talon. Les Italiens sont une race de flatteurs, de bravi et d'empoisonneurs. Je vous aime et vous respecte comme c'est mon devoir, sire; je ne vous blâme pas d'aimer votre mère, mais il me semble que vous

oubliez trop facilement la mémoire de votre glorieux père, Majesté.

Le visage de Louis XIII resta impassible, mais une sueur froide baigna son dos.

Les seigneurs restèrent désespérés. Les deux plus jeunes, messires de Chalais et de Montmorency, s'élancèrent vers Christine avec l'ardeur étourdie de leur âge et de leur caractère, et chacun d'eux saisit un de ses bras.

— Je le jure,— dit froidement le roi en les foudroyant d'un regard haineux, — je le jure par la blessure dont mon père est mort! ceux qui porteront une main violente sur medemoiselle de Thornstein périront par la hache du bourreau.

Les deux princes ne purent s'empêcher de frissonner, comme s'ils eussent eu un pressentiment de leur tragique destinée, et lâchèrent les bras de la jeune fille sans s'être même consultés du regard.

— Dieu ne protége plus la France, — s'écria monsieur de Nevers. — Adieu, sire. Nous retournons à Soissons, et vous regretterez plus tard d'avoir répudié nos loyaux services. L'étoile de la Galigaï l'emporte. Elle n'est pas sorcière pour rien. Votre Majesté sommeillera dans une tutelle sans fin sous la cotte de cette femme de chambre.

— Oh! l'ambition de Leonora va plus loin, — dit monsieur de Bouillon. — Que je sois pendu à la croix du Trahoir si, avant une année, on ne vous déclare pas inhabile à porter la couronne, sire!

— On répand déjà le bruit que la santé de Sa Majesté ne lui permet pas de s'occuper du travail des affaires publiques, — ajouta monsieur de Mayenne.

— C'est fort naturel, — riposta le duc de Vendôme. La régence gagnerait plusieurs années de répit, si votre main fatiguée, sire, laissait glisser le sceptre dans celle de votre jeune frère, le fils chéri de la reine mère.

Louis XIII fronça le sourcil, et, s'avançant vers les princes :

— Qui de vous, messieurs, s'est chargé de garrotter

le roi de France comme un voleur ou un assassin et de le transporter sous escorte à Soissons? — Nul ne répondit. Il continua : — Vous le voyez, je suis seul et sans armes. Les gardes du maréchal d'Ancre n'oppriment pas ma pensée et ne ferment pas ma bouche. Ma bourse est vide. Ma mère ne me dicte pas mes réponses. Vous représentez, dites-vous, la noblesse tout entière et le peuple par-dessus le marché, car vous êtes les hauts barons du royaume, et vous vous êtes déguisés en bûcherons pour accomplir votre guet-apens. Le plus faible d'entre vous peut me prendre d'une main et me charger sur son dos. Pourquoi donc restez-vous muets et inertes? C'est que je suis le roi de France, messieurs, et qu'en me résistant vous n'êtes que des factieux. Sachez bien que je ne serai pas vivant le prisonnier de monsieur le duc de Bouillon et de ses complices.

— Mais vous êtes libre, sire! — s'écria le duc. — Jamais nous n'avons eu l'intention criminelle de violenter votre volonté. Croyez bien que si le Conchine n'était pas le bras droit et sa femme la tête de votre pouvoir, nous déposerions tous nos épées à vos pieds. Pardonnez-nous, Majesté, d'avoir voulu vous servir malgré vous.

— Je ne vous pardonnerai qu'à une condition, messieurs, reprit Louis XIII. Vous avez outragé par d'indignes soupçons cette noble jeune fille, dont l'honneur m'est aussi cher et aussi précieux que celui d'une sœur. Jamais mademoiselle de Thornstein n'a forfait à ses devoirs. Elle peut marcher tête levée au milieu des plus vertueuses dames de notre cour, je l'atteste par ma couronne. Je compte, messieurs, que vous ajouterez foi à mon témoignage. Vous tâcherez qu'elle oublie vos impudents sarcasmes et qu'elle ne soit pas punie de son dévouement au roi comme d'un crime ignominieux.

La sincérité de ces paroles ne pouvait être revoquée en doute. La chaleur avec laquelle s'exprimait le jeune prince et la rigidité connue de ses mœurs suffisaient pour disculper entièrement mademoiselle de Thornstein.

Monsieur le duc de Bouillon s'approcha et, lui baisant galamment la main :

— Mademoiselle, — dit-il, — Sa Majesté nous accorde une faveur signalée en nous permettant de vous exprimer l'estime que nous faisons de votre vertu, estime égale à l'admiration que nous inspire votre beauté. Vous serez clémente à notre endroit, et vous pardonnerez quelques propos étourdis qui devaient s'émousser, comme des flèches impuissantes, sur votre fière renommée d'honneur.

Tous les autres seigneurs s'empressèrent d'imiter monsieur de Bouillon et de demander grâce à la pauvre fille, dans laquelle ils rêvaient déjà une future favorite.

Christine, blessée au cœur par ces hommages forcés qui la vengeaient si mal du mépris secret dont elle se croyait flétrie dans la pensée des princes, se contenta de s'incliner silencieusement.

Le roi sourit, heureux d'avoir essayé la force de son autorité, et croyant, avec la naïveté de son âge, avoir réparé victorieusement le tort que sa présence aurait pu faire à la réputation de mademoiselle de Thornstein :

— Place ! maintenant, messieurs, je vais vous quitter et rejoindre la chasse ; mais, soyez tranquiles, je ne vous trahirai pas, monsieur de Bellegarde, vous êtes grand écuyer, veuillez me tenir l'étrier, — ajouta-t-il gaiement.

L'ancien amant de Gabrielle d'Estrées obéit, et le jeune roi, après avoir salué avec grâce les grands seigneurs rebelles, piqua des deux au milieu d'un silence respectueux.

C'est ainsi qu'il échappa, avec une fermeté et une présence d'esprit extraordinaires, à une embûche qui eût transformé la France en un immense brasier de guerre civile, et armé la mère contre le fils.

Mademoiselle de Thornstein resta seule au milieu des

faux bûcherons, qui espéraient encore la décider à les suivre volontairement à Soissons.

XVII

COMMENT L'HOMME AUX CHIENS FUT PUNI PAR OU IL AVAIT PÉCHÉ.

Les prières et les promesses des princes ne purent vaincre la résistance opiniâtre de mademoiselle de Thornstein. Elle comprenait bien, dans la droiture ingénue de son esprit, que, en suivant à Soissons les factieux, elle arborait une opinion politique et acceptait cette déchéance morale que tant d'autres femmes eussent ambitionnée comme un honneur. Elle s'avouait publiquement l'ami du roi, et, du premier coup, essayait de rivaliser avec Marie de Médicis en exploitant son influence naissante au profit d'un parti de mécontents. Rien n'était plus opposé aux sentiments nobles et désintéressés de Christine que ces calculs d'orgueil et d'égoïsme. Elle resta dans la simplicité et la modestie de son rôle, de sorte que les princes, quoique contrariés d'échouer dans leur tentavive, ne purent s'empêcher de ressentir pour elle un respect et une admiration sincères.

A peine le galop du cheval qui emportait le roi avait-il cessé de retentir dans le sentier, que l'on vit accourir du côté opposé le marquis de Langallerie, précédé de sa meute inséparable et accompagné de son neveu François Perrier.

Dès que le Chasseur se fut aperçu de l'absence de Louis XIII, il arrêta court son cheval et jeta un regard défiant sur les bûcherons qui entouraient Christine.

Quelques mots du jeune peintre l'avaient mis au courant de la situation, et il n'hésita pas, en reconnaissant sous ces costumes sordides les premiers gentilshommes du royaume, à porter à sa bouche la trompe de chasse suspendue à son pourpoint, afin d'attirer les veneurs de ce côté et de prendre au piége les illustres rebelles. Il saisissait toute la portée d'une prompte décision. C'était un coup de fortune sans pareil; au bout du succès s'échafaudait une fortune gigantesque. Concino Concini allait lui glisser un million dans ses bottes. La reine mère l'embrasserait, le doterait d'un duché, le nommerait gouverneur d'une province ou capitaine de ses gardes; ce fut comme un éblouissement.

De leur côté, les princes avaient compris le danger que leur faisait courir cette agression imprévue, et, malgré le cercle formidable de la meute, ils s'avancèrent contre lui, la cognée haute, comme s'il se fût agit d'abattre quelque chêne centenaire.

En ce moment, Gorju s'approcha vivement de Perrier, et lui dit d'un ton bref :

— Si le marquis Gaspard sonne du cor, toute la chasse va tomber sur les bras des faux bûcherons, c'est vrai; mais l'asile de mademoiselle de Thornstein sera découvert, et sa réputation à la merci des mauvaises langues, sa liberté ou sa vie à la discrétion de la reine mère qui la hait.

Le nom de Christine avait une puissance irrésistible sur l'esprit de François. Il sauta en croupe derrière le gros gentilhomme, l'étreignit fortement du bras gauche, et de la main droite lui arracha la trompe malencontreuse, en disant :

— Le roi est sauvé, mon oncle. Pour l'honneur de mademoiselle de Thornstein, que pas une goutte de sang ne soit versé; laissez les princes s'échapper, et retenez votre meute.

Monsieur de Langallerie, fort peu touché de ce raisonnement d'amoureux, essaya de se débattre, mais Gorju et ses adversaires avaient su profiter de cette

brusque surprise. Il fut jeté en bas de son cheval, entraîné dans la cabane et garrotté avec un soin particulier à une poutre grossière qui faisait saillie contre la cloison des deux pièces.

Il ne vous sera fait aucun mal, monsieur le marquis, — lui dit monsieur de Bouillon; — mais nous avons dû vous mettre dans l'impuissance de nuire à notre retraite.

Puis, donnant à ses compagons le signal de la fuite, il sortit de la cabane et s'enfonça avec eux dans la forêt, tandis que le Chasseur d'hommes maugréait contre la chute de sa fortune, en accablant de malédictions son neveu désappointé.

— Je te rencontrerai donc toujours sur mon chemin comme un ennemi, François. Aujourd'hui je viens à ton appel, et tu me trahis dans l'intérêt des ennemis du roi. Tu me livres à ces princes factieux comme Judas a livré son maître, tandis que, si tu m'avais aidé à leur couper la retraite, tu assurais notre fortune à nous deux.

— Pour l'honneur de mademoiselle de Thornstein, il fallait agir ainsi que je l'ai fait, mon oncle, — répondit gravement le jeune Bourguignon.

— Triple fou! si les princes étaient tombés dans ton filet, les emplois et les biens auraient plu sur toi comme la grêle, et tu aurais pu épouser cette belle demoiselle sans que personne osât lancer des propos malsonnants sur son compte.

— Monsieur le marquis, les biens et les emplois me touchent moins que l'honneur de mademoiselle de Thornstein.

— Malheureux! et tu sacrifies à cette chimère la fortune de ton oncle? Crois-tu donc qu'il soit facile de retrouver nne occasion semblable? oublies-tu les récompenses dont on a comblé Thémines pour avoir arrêté monsieur le prince de Condé? Je tenais le nid de vipères sous mon talon, et maintenant voilà les reptiles lâchés sur tout le royaume. Jamais je ne te pardonnerai cette sotte équipée, monsieur mon neveu!

— Méritais-je donc un si grand sacrifice! — murmura Christine en remerciant Perrier par un sourire mouillé de larmes.

— Pour vous, — dit passionnément le peintre, — j'ai déserté mon art, j'oublierais ma famille, et si vous l'ordonniez, je trahirais mon pays.

— Le diable soit loué! — s'écria le marquis, — je n'ai jamais été amoureux, et j'en suis fier, puisque l'amour vous fait tomber en démence. Voilà de jolies maximes, mon neveu, et qui feraient rougir un lansquenet ivre. Ainsi le royaume en feu, la digrâce de ton oncle, ton exil ou ta pendaison, ce sont là les arrhes dont tu payes l'honneur de mademoiselle. Maudit soit le jour où ta mère Étiennette ta engendré, François!

— Vous changerez d'opinion plus tard, mon oncle, — dit Froidement Perrier, — Je vous laisse méditer à loisir sur ma folie, et vous permets de bon cœur de vous disculper à mes dépens auprès de monsieur le maréchal d'Ancre.

— Comment! François, veux-tu m'abandonner dans cette solitude, garroté comme un braconnier surpris en flagrant délit par les gardes du roi?

— Il le faut, mon oncle. Si je vous rendais la liberté, vous pourriez donner l'éveil aux chasseurs et compromettre le salut de mademoiselle.

— Toujours elle! — grommela le colosse. — Il n'a que cette pensée en tête.

— Dans quelques heures monsieur le maréchal d'Ancre sera prévenu de votre situation, il saura que vous n'avez succombé qu'au nombre. Il vous fera délivrer, et vous témoignera sans doute sa reconnaissance.

— Oui, en caresses italiennes! il me consolera de mon malheur, mais les titres et les écus ne récompensent que le succès. N'as-tu donc pas confiance en moi, beau neveu, si je te promettais de ne pas bouger d'ici avant cinq ou six heures?...

— Vous appartenez au maréchal d'Ancre, mon oncle,

et moi je n'obéis qu'aux ordres du roi. Nous ne pouvons nous entendre.

Puis, amenant le cheval du marquis devant la porte de la cabane, il donna la main à la jeune fille pour l'aider à se mettre en selle, et ils s'éloignèrent aussitôt, sans prêter attention aux dernières menaces de l'oncle courroucé.

Quelques heures passèrent sans rien changer à la situation critique de ce dernier, et son inquiétude commencait à devenir d'autant plus sérieuse qu'il ressentait les atteintes d'une faim de chasseur. Heureusement une pensée consolante vint dissiper un peu les nuages qui assombrissaient son esprit. Il se rappela que Gorju avait disparu en même temps que les princes, et Gorju était au service du maréchal d'Ancre. Cette espérance une fois éveillée au fond de son âme, lui rendit courage. Il attendit et souffrit avec plus de patience. Puis l'attente déçue le plongea dans un découragement plus profond. Il calcula les obstacles possibles, le temps écoulé, les circonstances où les motifs secrets qui militaient contre sa délivrance. Enfin, au moment où il se demandait s'il ne devrait pas tenter quelque effort suprême avant d'être exténué par la faim, il entendit des pas crier dans l'herbe, et bientôt le salut s'offrit à ses yeux sous l'aspect de son ancien hôte, l'abbé des Pauvres.

En voyant Gorju, le Chasseur d'hommes poussa un cri de joie.

— Ah ! tu viens enfin me délivrer ! — s'écria-t-il ; — il était temps ; mes poignets se sont gonflés, et les cordes sont entrées dans la chair. La douleur devenait intolérable. Dieu soit loué ! tu me rends un vrai service d'ami, maître Gorju, et je te pardonne tes anciennes machinations contre moi. — Gorju sourit sans répondre, et jeta à terre un lourd marteau et un sac rempli d'énormes clous. — Allons, hâte-toi ! — reprit le marquis impatienté.

— Vous êtes pressé, mais je ne le suis pas, — dit

tranquillement le fourbe ; — ne craignez rien, la besogne sera faite à temps. Que le sort est étrange ! je croyais être maître de votre vie lorsque vous vous êtes si imprudemment aventuré dans mon abbaye, et c'est vous qui m'avez vaincu. Aujourd'hui, vous êtes un des plus solides champions de notre maître Concini, le tout-puissant favori ; vous me regardez comme un laquais à peine digne de dénouer les cordes qui vous attachent à cette poutre, et je vais probablement me venger à loisir de la terreur que vous m'avez inspirée à l'abbaye.

— Que veux-tu dire ? — demanda le marquis de Langallerie, alarmé de ces étranges menaces proférées avec une hypocrite douceur.

Gorju secoua le sac de clous et souleva son marteau.

— Vous ne savez pas, monsieur le marquis Gaspard, à quel usage vont servir ces clous et ce marteau ? — Le gros gentilhomme le regarda d'un air étonné. — A vous murer tout simplement dans cette cabane, noble seigneur. J'abuse lâchement de ce que vous ne pouvez vous défendre, comme vous avez abusé cent fois de votre force et de votre meute féroce pour houspiller vos innocentes victimes. Chacun son tour, monsieur le marquis.

— Mais que t'ai-je fait à toi ? misérable !

— Ce que vous m'avez fait ! — dit Gorju. — Vous vous êtes mis en travers de ma seule passion, de ma seule fantaisie, de mon seul amour. Vous avez défendu la belle Christine, et je veux l'isoler de tous ceux qui l'aiment, depuis ce roi débile jusqu'au superbe Conchine, depuis l'oncle Gaspard jusqu'au neveu François. Le ver de terre qui rampe dans l'ombre et dans la la boue ne craint pas ses rivaux. J'attiserai la jalousie inquiète du prince, je trahirai le favori au profit de la reine mère, je tuerai le brutal capitaine, et je ferai exiler à Rome le peintre enthousiaste. Je tiens dans ma main tous les fils de l'intrigue, et je réussirai, mon

gentilhomme, parce que je joue avec des dés marqués, ou, si vous aimez mieux, avec les passions mêmes de mes ennemis.

— Tu es fou, maître Gorju. Tu oublies que, avant de pouvoir me toucher, tu seras déchiré en morceaux par mes braves chiens.

Le ribaud poussa un éclat de rire effrayant.

— Vos braves chiens, vos fidèles, vos loyaux, vos indomptables chiens, pauvre ami ! Mais vraiment, pour un si renommé chasseur d'hommes, vous me faites pitié, cher marquis. Décidément vous êtes plus naïf que vous n'en avez la réputation. Vous cachez un cœur d'agneau sous une peau de loup. Je commence à croire qu'on vous a outrageusement calomnié. Avouez-le, vous croyez à la vertu, à la reconnaissance, à la fidélité, non-seulement des simples humains, mais même des animaux. Votre mère a dû vous raconter, dans votre enfance, l'histoire touchante du lion d'Androclès. Pourquoi les chiens généreux seraient-ils plus rares que les lions de ce caractère? N'avez vous pas entendu parler de dogues héroïques qui se sont laissé crever de faim sur la fosse de leurs maîtres ? Si nous n'en avons jamais vu, il faut en accuser le manque d'occasion. Aussi ai-je décidé de me livrer aujourd'hui à une expérience concluante sur ce point délicat, et vous m'aiderez, n'est-il pas vrai, cher marquis, à éclaircir la question?

Et pendant qu'il harcelait le colosse de ces effrontés sarcasmes, il fermait la porte de la cabane et clouait solidement le loquet. Les coups de marteau retentissaient lugubrement dans le cœur du marquis. Il comprenait trop tard l'infernale vengeance de Gorju.

— Tu as beau faire ! — lui cria-t-il ; — si tu n'affrontes pas les crocs de mes chiens pour me tuer au milieu d'eux, je crierai à l'aide assez haut et assez longtemps pour qu'un chasseur ou un bûcheron m'entende. Et, une fois libre, prends garde à ta peau, Gorju, tu auras peine à te défendre contre Roland.

— Excellent marquis, — répliqua le gueux sans cesser sa besogne, — je vous remercie de l'intérêt que vous prenez pour mon avenir. Croyez que je ne négligerai aucune précaution pour éviter de renouveler une connaissance trop intime avec vos gardes du corps. Du reste, rassurez-vous; cette partie de la forêt n'est fréquentée que par les daims et les chevreuils. Peu de gens pensent à vous, si ce n'est pour vous maudire, et vos meilleurs amis seraient plus inquiets de vous retrouver que de vous perdre. J'espère donc ne pas être troublé dans mon œuvre.

Puis il se mit à clouer un large panneau de bois contre la fenêtre qui éclairait l'intérieur de la cabane.

— Au secours! à l'aide, à l'assassin! — cria le gentilhomme exaspéré par la froide ironie du coquin.

Pourquoi des injures, monsieur le marquis? Je vous parle avec tous les égards dus à votre rang. Mais je vous pardonne, vous êtes d'un naturel irascible et violent; vous n'avez jamais appris à subir avec résignation et en souriant les contrariétés de la vie. L'expérience du malheur vous manque. Vous avez toujours été obéi à souhait; vous n'avez pas connu, comme moi, l'ignominie du cachot, la faim et la soif, les coups de bâton des archers, les huées de la populace. J'aurais tort de ne pas être indulgent, d'autant plus que, dans quelques heures, au lieu de vous débattre et de me menacer, vous resterez bien tranquille et vous me supplierez d'avoir pitié de vous.

— Te supplier, gredin!

— Oui, vous me supplierez jusqu'à ce que la faim vous glace les lèvres. Et pourtant les prières n'auront pas plus de succès que les menaces. Je vous ai condamné, marquis Gaspard, parce que vous êtes une pierre sur ma route et parce que vous m'avez fait peur, je l'avoue, à l'abbaye des Pauvres.

Gorju barra encore la porte de la cabane de quelques branches qu'il cloua solidement contre le mur.

— Dois-je donc mourir de la main d'un lâche! — cria le Chasseur d'hommes.

— Oh! je ne porterai pas la main sur vous, monsieur le marquis; je ne serai que votre geôlier. Seulement, j'ai enfermé vos assassins avec vous. Oui, vous deviendrez la pâture de cette meute que vous avez dressée à chasser l'homme. En ce moment ils vous obéissent encore et vous regardent avec des yeux humides de tendresse. L'heure de la pâtée approche; plus tard ils grogneront; plus tard ils chercheront leur gibier d'habitude; plus tard l'appétit exaltera leurs instincts sauvages...

— Tais-toi, misérable, tais-toi! — interrompit avec horreur le marquis.

— Plus tard, — poursuivit imperturbablement Gorju, — viendra la soif, et, comme la soif est intolérable, rend les hommes fous et les chiens enragés, le sang de leur maître chéri pourra seul les désaltérer!

— C'est le démon qui parle par ta bouche, maudit! — reprit le gentilhomme accablé par l'évocation de ce tableau sinistre. — Jamais le fils d'une femme ne se plairait ainsi à faire le mal pour le mal.

Gorju haussa les épaules :

— Osez-vous bien, monsieur le marquis, vous indigner de ma cruauté, et vous condamner ainsi vous-même! Qui donc avez-vous épargné pendant la guerre et pendant la paix? Vous avez pillé, rançonné, brûlé et égorgé sans scrupule, sous prétexte que vous étiez gentilhomme et soldat, des gens inoffensifs qui pleuraient à vos genoux. Moi je suis né laid, gueux et pauvre; tout enfant j'ai dû mentir et voler pour vivre, j'ai été battu par mon père, vendu par ma mère à des sauteurs de corde, chassé à coups de fouet par les apprentis des boutiques dont je regardais l'enseigne, et par les pages des seigneurs dont j'admirais les chevaux. A force de lutter contre le mépris et la haine des autres, je suis devenu méchant. Laid, j'ai haï tout ce qui était beau; pauvre, j'ai haï tout ce qui était riche.

Énervé par les coups, j'ai envié et haï les gens de cœur. Mon ambition a été de me faire craindre et de nuire à tous ceux dont le bonheur insolent m'humiliait. Voilà pourquoi je suis fier, marquis Gaspard, de voir votre destinée prospère se briser contre un de mes caprices et mon adresse triompher de votre force. Ne vous plaignez donc pas. Sachez mourir dignement, et je croirai qu'il y a dans le cœur de l'homme un courage divin, supérieur aux instincts de la brute.

Monsieur de Langallerie garda un morne silence. Découragé par les railleries du ribaud, il laissait un vague espoir voltiger au fond de sa pensée. A tout instant son neveu pouvait revenir. C'était un loyal garçon incapable d'une lâcheté. La nuit commençait à couvrir la forêt de son crèpe diamanté d'étoiles. Les chiens du marquis gémissaient à ses pieds, couraient çà et là dans la cabane, haletants de soif, lui léchaient les mains de leurs langues sèches et ardentes.

— Paix! mes agneaux, paix! patience, Roland! n'avons-nous pas chassé plus d'une fois dans des gorges stériles où nous ne trouvions ni source ni gibier? — disait-il.

Gorju s'était assis par terre, le dos contre la porte barricadée de la cabane. Il tira de son bissac une tranche de pâté et une gourde remplie de vin :

— A votre santé, marquis! — cria le gueux d'un ton goguenard. Le Chasseur d'hommes put entendre le glouglou de la liqueur vermeille, et sa langue se colla à son gosier. — Peut-être avez-vous soif, monsieur? — reprit Gorju; — mais je suis sans doute indiscret : un gouverneur de place forte boire dans la gourde d'un coupe-bourse, fi donc! Excusez mon outrecuidance, marquis.

L'oncle de Perrier sentait son orgueil, sa dignité, son bonheur de gentilhomme diminuer au fur et à mesure que la faim criait plus haut que ses entrailles. L'héroïsme chevaleresque lui semblait une idée creuse et vide. Il se souvenait de ses plus joyeux bivouacs et

de ses bombances pantagruéliques. Des chœurs ironiques de verres et de bouteilles résonnaient à ses oreilles.

— En campagne, — dit-il à voix haute, — on boirait dans la main du diable.

— Merci du compliment, — répliqua Gorju. — Mais j'ai tort de vous induire en tentation; c'est jour de jeûne et vous êtes bon catholique, marquis Gaspard, car vous avez brûlé à Nantes cent huguenots dans leur prêche.

Le Chasseur d'hommes refoula un soupir de désespoir et regarda ses chiens qui poussaient des cris plaintifs. Il souffrait plus pour eux que pour lui-même. Pour eux il se résigna à supplier son bourreau :

— Gorju, je comprends que tu n'aies pas pitié de moi, mais pourquoi punir ces pauvres bêtes à cause de leur maître? Laisse-les sortir de cette tombe.

— J'ai senti deux fois leurs crocs s'enfoncer dans ma chair, et je suis rancunier, mon gentilhomme.

— Prends-les, nourris-les, sois leur maître ! Ils te seront fidèles.

— Vous les aimez donc bien, marquis? — demanda Gorju avec une sorte de douceur.

— Comme on aime des créatures qui ont toujours obéi à un de nos gestes ou de nos regards.

— Eh bien ! soyez tranquille, monsieur de Langallerie; je les prendrai à mon service quand vous aurez crié malédiction sur eux et qu'ils vous auront étranglé dans leurs embrassements.

Le Chasseur d'hommes ne put s'empêcher de tressaillir. Les chiens rôdaient de plus en plus inquiets dans la cabane, flairant aux fentes de la porte, appuyant leurs pattes sur les jambes de leur maître, la gueule contractée par d'effroyables bâillements et les flancs crispés par les frissons de la faim.

Roland léchait la main du marquis avec une ardeur convulsive, comme s'il y eût cherché un peu d'humi-

dité, et fixait sur lui des yeux sanglants. La voix rude de l'homme s'adoucissait pour flatter l'animal inquiet et irrité d'une souffrance croissante.

— Mon pauvre Roland! nous avons couru les bois et les plaines ensemble pendant bien des jours; tu ne m'as jamais quitté. Pendant la guerre tu m'as suivi au plus chaud de la mêlée. Deux fois je t'ai dû la vie, sans compter mon naufrage dans les fossés de maître Gorju. Tu es un chien de bonne race et tu flaires les vilains d'une lieue. Ah! je ris encore en pensant à ce fermier récalcitrant qui refusa une fois de m'ouvrir son bissac et qui te menaçait de son fouet. Tu lui arrachas le bissac, et tu lui arrachas le fouet, non sans entamer un peu la main du rustre. — Le Chasseur d'hommes poussa un cri terrible. Roland venait de lui enfoncer ses crocs dans la main et léchait avidement le sang qui jaillissait de la blessure. — A bas, Roland! à bas, damnée bête! à bas! — Gorju répondit à cette exclamation par un éclat de rire. Mais le grand chien noir n'obéissait plus; ses yeux, brillant dans l'ombre comme des escarboucles, menaçaient son maître; la fièvre et la soif agitaient tous ses membres, et la même rage gagnait les autres chiens groupés autour du malheureux gentilhomme. Son courage s'évanouit dans cette angoisse suprême, l'instinct désespéré de la conservation l'emporta, et il cria d'une voix éperdue : — A l'aide, Gorju! à l'aide! ô les lâches et ingrates bêtes! une arme pour me défendre, Gorju; une épée, un couteau, au nom de Dieu!

— Vous êtes un ingrat vous-même, marquis Gaspard, d'accuser ainsi ces chiens si fidèles, si vaillants, si dévoués à leur maître.

Un nouveau cri terrible s'éleva de la cabane.

— Un couteau, Gorju! que veux-tu? ma fortune, mon gouvernement, mon nom pour un couteau? mon ami!

— Un couteau pour éventrer ces loyaux serviteurs? vous vous prépareriez des remords éternels, marquis

Gaspard, — répondit l'implacable Gorju. — Je ne veux pas être complice d'une monstrueuse ingratitude.

— Mais ils me mordent, ils me déchirent, ils m'étouffent, mon ami Gorju; grâce et pitié! cette mort est trop horrible; un couteau pour me tuer moi-même! ne me laisse pas dévorer par ces monstres!

— C'est vous qui les avez dressés, noble Chasseur d'hommes, — répliqua le gueux. — Ce sont de bons élèves; ils ont bien profité de l'éducation qu'ils ont reçue; pourquoi vous plaindre?

Un cri étouffé suivit seul cette réponse impitoyable. Puis l'abbé des Pauvres n'entendit plus que des abois confus, des hurlements furieux et des gémissements qui n'avaient rien d'humain. Il veillait à la porte comme l'esprit du mal, mais il n'osait plus rire. Sa vengeance, accomplie avec un si atroce sang-froid, l'effrayait lui-même, et il ne pouvait se dissimuler que les cruautés du Chasseur d'hommes ne justifieraient pas de si hideuses représailles. Enfin le silence le plus complet envahit la cabane comme la forêt obscure.

Le marquis Gaspard de Langallerie avait expié des crimes qui étaient un peu ceux de son temps, et ses chiens repus dormaient autour du cadavre mutilé.

XVIII

LE TRIOMPHE DE MINERVE ET LE BALLET DES ARDENTS.

Quelques jours après, une fête magnique attirait au Louvre toute la cour. Douze cents flambeaux de cire blanche, portés par des consoles et des bras d'argent, illuminaient la grande salle et faisaient scintiller d'un éclat magique les moulures d'or qui ornaient le pla-

fond et les murs. Des tapis de Turquie aux riches couleurs cachaient le parquet; à l'une des extrémités, sous un superbe dais de velours violet, étoilé de fleurs de lis et encadré de crépines d'or, s'élevait une estrade surmontée de trois fauteuils. En face, une toile peinte en nuage masquait le théâtre destiné à la représentation du ballet. Aux portes, des gardes du corps s'appuyaient sur leurs pertuisanes. Au pied de l'estrade ou du trône royal veillaient deux gardes de la manche, tirés de la compagnie écossaise, avec leur gracieux hoqueton blanc et argent.

Les assistants se levèrent, et toute conversation cessa lorsque, les deux battants d'une porte latérale s'étant ouverts. Louis XIII parut, étincelant d'or et de pierreries, donnant la main à sa jeune femme, Anne d'Autriche, dont la beauté enfantine constraitait avec la lourde robe de velours violet, brodée et parsemée de fleurs de lis d'or, et la prodigalité de joyaux précieux dont on l'avait accablée. A côté d'eux s'avançait la reine mère, d'un air prude et sérieux; elle avait tempéré la rigueur de son costume de veuve par l'éclat des diamants qui tremblaient autour de son cou et à ses oreilles; les manches ouvertes de sa robe en laissaient voir d'autres en brocart d'argent, et son collet monté était de la plus magnifique dentelle.

Derrière ces trois augustes personnages marchait l'élite de cette cour brillante, à l'exception des princes et des seigneurs rebelles. Leurs Majestés montèrent les degrés du trône; après avoir salué l'assemblée, le roi s'assit dans le fauteuil du milieu, et Anne d'Autriche à sa droite; mais Marie de Médicis, contrainte de se reléguer à gauche, semblait, dans son port majestueux, essayer d'annihiler ce jeune couple, qu'elle eût désiré voiler à tous les yeux.

Cependant la présence du roi ayant donné le signal de la fête, on vit soudainement le nuage qui cachait le théâtre se diviser, s'avancer, et de son sein sortir la Nuit, avec de longues ailes noires et une robe de deuil

criblée d'étoiles. Une douce musique accompagna les vers que la déesse chanta en l'honneur des deux reines, et qui excitèrent de vifs applaudissements. La nuée vint l'envelopper de nouveau, puis se dissipa elle-même peu à peu. On aperçut alors la scène, représentant une campagne digne du roman de monsieur d'Urfé. Les rochers, les cascades, les palmiers, les fruits et les fleurs de tous les pays y faisaient merveille, et des oiseaux sautillaient sur les branches des arbres. Les rochers se prolongeaient sur le devant du théâtre et s'avançaient jusque dans la salle ; au dessous étaient ménagées des grottes profondes. Les danseurs pouvaient ainsi descendre sous le parquet et se dérober ainsi aux spectateurs.

Chose singulière! mademoiselle de Thornstein devait jouer un rôle important dans cette fête. Elle avait été arrêtée dans sa fuite avec François Perrier par les agents du maréchal d'Ancre, ce qui avait empêché le jeune Bourguignon de revenir délivrer son malheureux oncle. Le favori avait pensé se rendre agréable au roi en décidant la jeune fille à figurer dans le ballet du Louvre, et il avait résolu de s'attacher Perrier, dont le courage et la loyauté lui étaient connus, en souvenir de monsieur de Langallerie, dont il se reprochait la fin terrible. En effet, si le peintre avait pu comparaître plutôt devant Concini et lui apprendre la situation dans laquelle il avait laissé le Chasseur d'hommes, ce malheur aurait été prévenu; mais ni l'un ni l'autre ne soupçonnaient l'atroce vengeance de Gorju. Lorsque Christine entra dans le cabinet où elle devait se costumer, une femme qu'elle prenait pour son habilleuse se retourna brusquement et la couvrit d'un regard altier. Elle tressaillit en reconnaissant la célèbre Leonora Galigaï, et fit involontairement quelques pas en arrière. L'astucieuse favorite, qui ne craignait pas de traiter sa crédule et débonnaire maîtresse de créature sotte et balourde, dans son privé, savait difficilement masquer de bonhomie son visage jaune et pointu, depuis que

l'arrestation hardie du prince de Condé l'avait portée au pinacle du pouvoir. Derrière cette marionnette bourgeoise qui trônait sous le nom de Marie de Médicis, l'Europe entière ne voyait-elle pas s'agiter l'esprit remuant, téméraire, intrigant et cupide de la grande Florentine? La peur de mademoiselle de Thornstein, à l'aspect inattendu de cette toute-puissante maréchale, était donc naturelle. La Galigaï feignit d'en être surprise; mais, au fond du cœur, elle fut flattée de ce tressaillement comme d'un ingénieux hommage à ses foudres olympiennes.

— Mademoiselle, — dit-elle à la jeune fille d'une voix aigre, mais avec un sourire qui grimaçait la bienveillance, — ne voyez pas en moi une ennemie. Je vous attendais, de la part de madame la reine mère, pour vous offrir la branche d'olivier. Sa Majesté consent, dans son inépuisable bonté, à vous rendre, ainsi qu'à la baronne Ulrique, vos fonctions auprès d'elle.

— Est-il possible, madame! — répliqua Christine, saisie d'une émotion profonde. — Comme ma mère sera heureuse de cette bonne nouvelle! Nous ne pourrons prouver notre reconnaissance à madame Marie que par un entier dévouement.

— Bien répondu, jeune fille! — dit Léonora Galigaï. — La reine sera instruite du transport de joie avec lequel vous avez accueilli les preuves de sa bienveillance. Elle est indulgente pour ceux qui lui sont attachés de cœur, mais elle est jalouse de leur affection, et exige, vous le savez, la soumission la plus absolue à ses désirs, l'obéissance la plus aveugle à ses ordres.

— Elle n'aura jamais à se plaindre de nous, madame la maréchale.

Léonora fixa ses yeux perçants sur le visage ingénu de Christine et reprit :

— En vous rendant ses bonnes grâces, elle sert jusqu'à votre honneur, songez-y, mademoiselle. Elle éteint les soupçons étranges qu'a motivés votre absence, et ces soupçons calomnieux, je n'en doute pas

un instant, auraient pu sans cela laisser une trace semblable à ces cicatrices blanchâtres dont une brûlure légère marque la peau.

Christine, froissée de cette flèche perfide lancée comme celle du Parthe en fuyant, resta immobile, froide, la tête haute devant la Galigaï, et répondit :

— Quand pourrai-je, madame, me jeter aux pieds de Sa Majesté? Hélas! que puis-je faire pour elle, moi pauvre fille à qui elle tend une main si généreuse?

La maréchale d'Ancre sourit. Elle avait amené la conversation au but vers lequel tendaient ses cajoleries ambiguës.

— Vous pouvez rendre à madame Marie la sécurité du cœur et de l'esprit, mademoiselle. Notre jeune roi vous aime, et ma maîtresse n'est pas jalouse de cette pure affection qui l'entraîne vers une jeune fille au cœur noble, vertueux et modeste.

Christine se troubla et baissa les yeux.

— Soyez sûre, madame, que j'éviterai toutes les occasions qui pourraient me rapprocher du roi, — répondit-elle. — Jamais un mot ne sortira de mes lèvres qui puisse éloigner le fils de la tendresse qu'il doit à sa mère.

Léonora haussa imperceptiblement les épaules.

— Vous n'avez pas compris ce que vous demande madame Marie, chère petite, — reprit-elle de sa voix la plus nette. — Elle veut que vous soyez l'amie du roi.

Christine recula, croyant avoir mal entendu, et répéta avec stupeur :

— L'amie du roi!

—Eh! n'est-ce pas un beau rôle pour vous, mignonne? — reprit vivement la maréchale sans lui donner le temps de répondre. — Etre l'Égérie mystérieuse du maître du plus beau royaume du monde! diriger son esprit vers le bien et l'éclairer quand il se trompe! guider son cœur dans la distribution des grâces! Vous empêcherez les flatteurs de pervertir son inexpérience et de lui enseigner la haine, l'ingratitude, l'injustice;

vous nous aiderez à deviner ses désirs ; vous aurez en main la baguette des fées pour rendre ce jeune règne brillant, pour apaiser les révoltes, soulager les misères et faire bénir par le peuple le nom de Louis XIII à l'égal de celui... de son père.

La Galigaï fit un effort pour prononcer ces derniers mots. Le visage de mademoiselle de Thornstein s'assombrit :

— C'est un tableau merveilleux que vous venez d'évoquer, madame la maréchale, et qui pourrait tenter un esprit plus élevé que le mien; mais je ne suis pas ambitieuse, et une fortune si éclatante me donnerait le vertige. Je tomberais honteusement dans l'abîme.

Léonora, ne sachant pas distinguer si cette réponse était ironique ou parfaitement sincère, répliqua aussitôt :

— Vos amis vous soutiendront, mademoiselle.

— Mais si je ne suis pas ambitieuse, je ne veux pas être un instrument vénal dans la main des ambitieux, madame, — dit froidement Christine.

La Galigaï se mordit les lèvres et lui lança un regard de vipère écrasée. Cependant elle n'abandonna pas la partie et reprit d'un ton mielleux :

— La reine avait espéré, chère belle, que vous comprendriez combien il importe au salut de l'État de ne pas abandonner à des intrigants subalternes toute influence sur un roi si jeune et si maladif. Vous seule pourriez éloigner de lui ces parasites de l'oisiveté royale qui sont plus dangereux pour madame Marie que des empoisonneurs.

— Vous parlez des amis du roi, madame! — interrompit Christine.

— De ses faux amis, oui, mademoiselle. Oh! nous connaissons leurs menées et leurs criminelles espérances. Consentez donc à les remplacer, nous partagerons avec vous les biens, les honneurs, les faveurs. La reine m'a chargée de vous offrir ce soir ce collier et ces bracelets de diamants comme gage de ses bonnes grâces,

et elle veut que votre parure écrase par son éclat celle de toutes vos rivales.

— Vous remercierez la reine, madame, — dit fièrement la jeune fille, — mais je ne puis accepter un salaire que je ne veux et ne saurais pas gagner.

Leonora se crut insultée par cette résistance. Son teint jaunâtre blémit de colère, mais elle insista doucereusement.

— Vous vous méprenez, mignonne. Notre excellente maîtresse n'a point attaché de conditions à cette bagatelle. Si vous ne portez ces diamants ce soir, elle s'en offensera grandement, je vous assure.

— Madame Marie saura apprécier mon refus, madame la maréchale, et peut-être m'en tiendra-t-elle bon gré.

La Galigaï se rapprocha alors de la loyale enfant, et lui dit avec une brusquerie presque menaçante :

— Vous savez, la belle, que le roi veut vous marier au confident de ses peines, à son dresseur de pies-grièches, à son gentilhomme ordinaire, monsieur Albert de Luynes.

— Si telle est l'intention de Sa Majesté, je refuserai, madame, — dit Christine avec une froide dignité.

— Ah çà ! vous refusez tout, vous refusez toujours, vous ne savez que refuser, — répliqua la maréchale d'Ancre en ricanant. — C'est quelquefois un bon moyen pour se faire offrir davantage.

Mademoiselle de Thornstein resta impassible.

La Galigaï, lassée de cette lutte, lui prit la main avec son impétuosité italienne :

— Allons ! jouons franc jeu et cartes sur table, petite. Vous portez quelque intérêt à ce jeune Bourguignon qui vous a accompagnée du Milanais à Paris, un apprenti peintre, je crois, nommé François Perrier. — Mademoiselle de Thornstein ne put s'empêcher de rougir. — Je la tiens ! — pensa Leonora. Et la cauteleuse Florentine poursuivit : — Le maréchal a remarqué ce joli compagnon ; il veut l'employer et lui fournir l'oc-

casion d'obtenir la faveur du roi comme le petit d'Albert. Si ce Perrier est adroit, il peut se pousser assez haut pour prétendre un jour à l'alliance de mademoiselle de Thornstein.

Christine parut vivement agitée, mais, dégageant aussitôt sa main de celle de Galigaï :

— Cet entretien a assez duré, madame, — lui dit-elle d'une voix altérée.

La maréchale d'Ancre prit une pose majestueuse :

— Ainsi vous persistez dans votre refus, mignonne. Ah ! vous n'aimez pas le roi : autrement vous consentiriez à devenir son ange gardien.

Le nom d'ange gardien venait à propos pour rogner les épines de la proposition ; néanmoins il sonna aussi mal que celui d'amie ou de maîtresse aux oreilles de Christine, et ce fut avec indignation qu'elle répondit :

— Et c'est vous, madame, qui m'offrez ce pacte honteux !

— Oh ! que suis-je, mademoiselle, sinon une sorcière qui verse le poison ou jette des maléfices à mes ennemis, — répliqua la Galigaï, dont la figure sardonique se transfigura. — Ne sont-ce pas là les contes de nourrice, ou plutôt les tisons dont on allume contre moi la haine superstitieuse du peuple ou les intérêts hostiles de la noblesse. Oh ! que ne suis-je un homme pendant trois mois, — ajouta-t-elle avec un sombre éclair dans le regard, — et que ne puis-je accrocher ma jupe à la taille de mon mari, dix fois plus mou qu'une femmelette ! J'ai le cœur et la tête d'un homme, mademoiselle, et c'est ce qui me rend odieuse même à ceux que je sers. Ils sont humiliés de devoir leur succès à une femme, et la force, qu'ils respecteraient, qu'ils honoreraient, qu'ils déifieraient dans le premier gentilhomme venu, leur semble ridicule dans la servante de la reine. Qui donc me tient compte de mon habileté à deviner tous ces ambitieux qui font de la cour une arène pour leurs intérêts, ou de mon énergie à opposer une barrière à ces intrigants à panaches et à écussons

historiques, qui veulent monnayer la France en satrapies féodales? Mais non, pour vous comme pour les autres, je suis une sorcière qui aime à voler le trésor, à commander aux princes, et à balayer de ma robe les salons du Louvre. Je m'oubliais! revenons aux choses sérieuses, mademoiselle. Vous comprenez qu'en refusant la prière de la reine, par un puéril scrupule de fausse délicatesse, vous chassez ce François Perrier de la cour, vous ruinez sa fortune dans son germe, vous l'exilez à jamais de vous.

Mademoiselle de Thornstein avait été émue un instant par cette explosion d'une femme supérieure, qui souffrait de se voir méconnue et réduite dans l'opinion à des proportions subalternes; mais les vues politiques de Leonora Galigaï ne pouvaient dépraver les sentiments de religion et de droiture de cette chaste enfant.

— Ce que vous exigez de moi est infâme, madame, — dit-elle. — Si le roi a daigné me témoigner sa bienveillance, c'est parce qu'il a reconnu ma franchise et mon désintéressement. Dois-je abuser de sa confiance et en trafiquer impudemment? dois-je le fatiguer d'avides exigences pour assurer mon bonheur futur? ce serait de la déloyauté.

En ce moment, Leonora vit s'avancer le poëte Malherbe, qui venait prévenir Christine de se tenir prête à entrer en scène. Derrière lui venait le maréchal d'Ancre, accompagné de François Perrier. La favorite éleva aussitôt la voix pour que sa réponse allât frapper ce dernier au cœur.

— Eh bien! soit, mademoiselle, alliez-vous donc à nos ennemis. Vous épouserez monsieur de Luynes, c'est une union brillante, et je comprends que vous la préfériez.

Christine sentit des larmes trembler à ses cils en voyant le jeune Bourguignon la regarder avec un étonnement douloureux; mais elle n'eut que le temps de se revêtir d'une robe de satin rouge et bleu à passements

d'or, de couvrir son visage d'un masque noir, et de s'avancer vers la scène, un luth à la main.

Concini et Perrier restèrent cachés derrière un gros rocher de carton sur lequel posait un groupe de sybilles dont les costumes éclataient de paillettes et de clinquant. Ces sibylles descendirent dans la salle, où elles dansèrent un ballet; puis elles s'enfuirent en lançant en l'air des rouleaux de papiers remplis de vers adressés à leurs Majestés.

L'Aurore aux doigts de rose, penchée sur un nuage doré, traversa ensuite la scène en jétant des fleurs; le Soleil, sur un char flamboyant, la suivait entouré des Heures, dieu et déesses chantant en chœur les louanges des astres de la France.

C'était le lever du jour. La scène représentait une campagne de l'Afrique. Un berger en fit le tour, conduisant ses brebis au pâturage, et récitant des stances de Malherbe commençant ainsi :

Houlette de Louis, houlette de Marie,
Dont le royal appui met notre bergerie
    Hors du pouvoir des loups,
Vous placer dans les cieux, en la même contrée
    Des balances d'Astrée,
Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous?

Perrier n'écoutait pas ces beaux vers. Il interrogeait avec anxiété Concini, qui lui avait accordé la faveur de l'accompagner dans les coulisses :

— Croyez-vous donc, monseigneur, que mademoiselle de Thornstein épousera ce jeune favori du roi qu'elle connaît à peine?

— Les femmes les plus modestes, maître François, — répondit le Florentin, — cachent au fond de leur cœur une ambition plus profonde que la mer. Leur main vaut tous les trésors de l'Orient. Un mari n'est jamais assez riche, assez honoré, assez puissant pour flatter suffisamment leur vanité.

— O mon Dieu! — murmura le pauvre peintre, — pourquoi n'ai-je pas eu le courage de rejoindre à Rome Jacques Callot et Claude Gelée? Pourquoi me suis-je endormi dans mon rêve?

— Du reste, votre amie sera heureuse, maître François. M. de Luynes est d'un naturel doux et complaisant. Il montera haut, s'il ne se casse pas le cou comme Phaéton dans son vol aérien. J'avais eu l'idée de lui donner ma fille Zorah, mais la folle enfant regrette sa vie de Bohême, elle refuse de paraître à la cour, et menace de se réfugier au couvent, si on veut la forcer au mariage. Mais, attention, voici le triomphe de Minerve.

Une jeune Africaine s'avançait sur la scène; sa taille svelte, sa démarche gracieuse, l'habileté musicale qu'annonçaient ses préludes sur le luth, excitèrent la curiosité des spectateurs. Chacun demandait à son voisin le nom de cette nymphe bocagère, mais nul ne pouvait répondre. Quant à François, ses yeux restaient ardemment fixés sur elle; son âme tout entière tressaillait sur son visage.

Christine chanta alors d'une voix un peu émue, et dont le timbre sonore, argentin et velouté, souleva bientôt une admiration passionnée, les couplets suivants qui avaient été composés par Malherbe : ils s'adressaient à la jeune reine, qu'on reconnut alors pour la divinité allégoriquement désignée sous le nom de Minerve.

Cette Anne si belle
Qu'on vante si fort
Pourquoi ne vient-elle?
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire
Après ses appas;
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

S'il ne la possède
Il s'en va mourir;
Donnons-y remède,
Allons la quérir.

Les applaudissements éclatèrent, et la belle Anne d'Autriche pria gracieusement l'Africaine de se démasquer. Mademoiselle de Thornstein obéit, et l'éclat de son charmant visage éblouit tous les yeux. François se sentit le cœur serré. Il était jaloux de voir son culte mystérieux profané par tant de regards curieux et enthousiastes. L'idole de ses pensées lui échappait comme la nue d'Ixion. La jeune fille, admirée par toute la cour, daignerait-elle abaisser ses yeux jusqu'à un pauvre peintre perdu dans la foule?

— Oh! si elle aimait ce Luynes, je le tuerais! — dit-il involontairement sans se croire entendu.

Concini et Léonora échangèrent un regard d'intelligence.

— Le voilà arrivé où nous voulions! — dit la favorite à son mari. — Retournez le couteau dans la plaie, il est temps.

Le maréchal d'Ancre toucha du doigt l'épaule de Perrier.

— Je sais un moyen d'empêcher ce mariage, mon jeune ami, et ce moyen dépend de vous.

— De moi! oh! ne vous raillez pas de ma folie, monseigneur.

— Je vous aime, François, car vous êtes un véritable artiste, et vous me rappelez nos peintres italiens, aussi amoureux et aussi braves que pleins de génie. Écoutez: voulez-vous faire votre chemin, vous rapprocher de cette étoile qui semble s'élever si loin de vous, enfant oublié dans l'ombre?

— Vous me le demandez, monseigneur! — répliqua le Bourguignon avec un sourire amer.

— Le roi connaît déjà votre visage, François. Je puis

vous attacher à son service, et commencer votre fortune comme celle de ce Luynes dont je me défie.

— Mais quel emploi pourrai-je remplir auprès de Sa Majesté? — demanda Perrier violemment ému.

— Bah ! nous renverrons quelqu'un de ses familliers, — dit insouciamment Concini, — Brantes ou Cadenet, Tronçon ou Marsillac.

— J'aurais là de tristes compagnons, monseigneur; Brantes et Cadenet sont des vauriens dont tout le mérite consiste à être frères de M. de Luynes. Marsillac vit de la débauche de ses sœurs. Tronçon a été chassé à coups de bâton de la maison de monsieur le prince de Condé. Le roi est mal entouré; mais je suis un honnête garçon, moi, et il n'aura pas à se plaindre de mon zèle.

— Très-bien, jeune homme, — reprit le maréchal avec un fin sourire; — vous le mettrez en garde contre les mauvais conseils. Vous ne serez pas ingrat, je l'espère, envers ceux qui vous auront mis le pied à l'étrier. Si le roi se plaignait de nous... vous nous le diriez franchement; vous nous diriez qui a provoqué, encouragé ou approuvé ses plaintes... Soyez surtout l'ombre de M. de Luynes.

Le front de François Perrier se rembrunit.

— Pardon, monseigneur, j'ai mal compris sans doute.

— Pourquoi donc? mes paroles sont assez claires.

— Tout à l'heure je vous demandais quel emploi vous me destiniez, monsieur le maréchal d'Ancre; maintenant je le devine. L'emploi ne sera qu'un prétexte.

— Que voulez-vous dire, maître François? — interrompit avec hauteur le favori.

— Je serai votre espion, n'est-ce pas, monseigneur? Je vous vendrai les paroles, les gestes, la vie de mes compagnons et le secret du roi, — dit Perrier d'une voix frémissante.

— Vous êtes bien fier, mon jeune peintre! M. Charles d'Albert est resté au Louvre à ces conditions, et celui qui le remplacera deviendra, comme lui, gouverneur

du château d'Amboise, capitaine de celui des Tuileries, et premier gentilhomme ordinaire de la maison du roi, charge qui a été créée exprès pour ce fauconnier.

— J'aime mieux recommencer mon voyage à Rome, en compagnie de mon vieil aveugle, le cœur brisé, mais la conscience nette et le front levé.

— Ainsi vous répudiez l'espoir d'obtenir un jour mademoiselle de Thornstein?

— Elle ne voudrait jamais d'un lâche, d'un ingrat et d'un traître, monseigneur.

Christine rentrait éperdue et étourdie de son triomphe. Elle entendit ces derniers mots, et s'approcha vivement de Perrier :

— Bien, mon ami, — lui dit-elle. — Ne pouvant me gagner à la mauvaise cause, on a cherché à t'ébranler. Nos cœurs ont répondu de même; mais jamais les esprits sordides ne comprendront qu'on sacrifie l'intérêt à l'honneur.

Et elle passa. Perrier la suivit derrière un autre décor représentant un groupe de palmiers.

— Que faire, Léonora? — dit le maréchal d'Ancre, blême à faire peur. — Ces tourtereaux ont notre secret.

— *Caro mio*, — répliqua la Galigaï d'une voix sourde, — il est des poisons qui font éclater le vase dans lequel on les enferme.

— Oserais-tu bien?...

Concini n'acheva pas sa pensée.

— Il le faut, — dit-elle froidement, — mais notre main ne doit pas paraître. Rien d'extraordinaire; un accident comme celui dont fut victime Charles VI lorsqu'il se déguisa en sauvage.

— Jamais je n'aurai le courage...

— En effet, n'avez-vous pas aimé mademoiselle de Thornstein? Oh! ne niez pas, je vous le pardonne. Je me charge de tout. Envoyez-moi ce ribaud que vous avez pris à vos gages et qui s'est vanté d'avoir vendu le couteau... Ah! cet homme est imprudent.

— Madame, pourquoi rappeler ici un souvenir?...

Leonora darda sur lui un regard de mépris :

— Ayez donc la force de regarder en face le fantôme de votre action. — Concini s'était déjà éloigné. La dernière danse qui venait d'occuper la scène s'appelait le ballet des Ardents, exécuté par neuf bohémiens représentant des feux follets. C'était un spectacle assez étrange que celui de ces danseurs habillés de satin rouge à flammes d'or, la tête couronnée d'un pot doré d'où s'élançaient des flammes, et agitant des flambeaux dans leurs mains. On eût dit des feux qui se groupaient, se divisaient et serpentaient çà et là en cadence. Gorju figurait au nombre de ces bohémiens, et, sur un signe du maréchal d'Ancre, il s'approcha, le ballet fini, de la favorite. Elle lui dit sous l'éventail deux mots à l'oreille. Il la regarda avec étonnement. — Hésites-tu à obéir à l'ordre de la maréchale d'Ancre ? — lui demanda-t-elle durement, mais tout bas.

Il traversa la scène en courant, comme s'il voulait se cacher dans le groupe de palmiers. Il agitait son flambeau, qui frôla le voile de mademoiselle de Thornstein. En une seconde elle fut enveloppée de flammes. Elle jeta un cri d'effroi qui retentit dans la salle. Tous les spectateurs se levèrent. Gorju tremblait de tout son corps, comme s'il eût ressenti l'horreur d'un crime qui devait passer pour un accident aux yeux des autres. Il éteignit sa torche sous ses pieds, et chercha du regard un manteau pour entourer le corps de la jeune fille et étouffer la flamme qui l'incendiait.

Mais déjà Christine avait disparu. François l'avait saisie dans ses bras, s'était brûlé les mains et le visage, et l'emportait dans l'escalier tournant qui conduisait du théâtre aux salles basses du Louvre. Il l'étreignit contre sa poitrine, et la flamme mourut en crépitant sur ses vêtements et sur sa chair.

Arrivé au bas de l'escalier, il s'arrêta et la regarda avec amour, palpitante de douleur, de honte et d'effroi.

— Christine, — murmura-t-il, égaré par un délire d'amour, — tu m'as versé ce soir dans l'âme un baume

enivrant! Loyale et pure enfant, je t'adore comme un ange du ciel. Maîtresse du roi, je n'aurais pu te haïr, mais je t'aurais méprisée.

— Et vous, mon ami, — répondit-elle d'une voix frêle comme un souffle, — je vous aime parce que vous êtes plus honnête et plus loyal que tous les seigneurs dorés de cette cour. Vous avez refusé d'acheter ma main au prix de la trahison, mais vous avez gagné mon cœur, François, et nul ne pourra vous le ravir.

— Oh! Christine, nous reprendrons le chemin de Rome, nous vivrons dans un atelier, loin des intrigues, des perfidies et des crimes qui salissent ici jusqu'à l'amour...

— Oui, si le maréchal d'Ancre vous le permet, François Perrier; si le roi vous le permet, mademoiselle de Thornstein! — interrompit une voix stridente et railleuse.

C'était celle de Gorju, qui les avait suivis, et qui se tenait sur la dernière marche de l'escalier, immobile dans son costume d'Ardent.

— Misérable! — s'écria le Bourguignon, — c'est toi qui as causé ce malheur.

— Mademoiselle ne sortira pas du Louvre sans la permission du maréchal.

Et Gorju, se plaçant devant eux, leur barra insolemment le passage.

— Va-t-en! va-t-en! — dit Perrier, — ou malheur à toi!

— Prenez garde, hardi François. Ici tout appartient au maréchal d'Ancre, armée, finances, ministres, seigneurs et laquais. Il n'y a pas de pouvoir au-dessus du sien!

— Tu te trompes, bohême, — répliqua une voix calme et ferme; — tu oublies que le roi Louis XIII n'est plus mineur. Messieurs, faites votre devoir; Sa Majesté vous a ordonné de vous assurer de cet homme.

Gorju voulut reculer, mais Perrier, qui avait reconnu M. de Luynes dans le nouveau venu, l'en empêcha. Tronçon et Marsillac se jetèrent sur l'Ardent, le bâil-

lonnèrent avec leurs mouchoirs, l'enveloppèrent dans leurs manteaux, et le transportèrent dans une chaise fermée.

— Monsieur, — dit alors le brillant ordinaire au jeune peintre avec un bienveillant sourire, — mes frères Brantes et Cadenet vont accompagner avec vous mademoiselle de Thornstein chez sa mère, pour éviter toute nouvelle mésaventure. Le roi n'oubliera pas le service que vous venez de rendre à la belle Africaine de M. Malherbe.

XIX

LE DOIGT DE DIEU

Je touche à la conclusion parfaitement historique de mon récit. Le jeune roi voulut interroger lui-même le coupable dans son cabinet, toutes portes closes. L'abbé des Pauvres comparut devant lui avec une incroyable assurance :

— C'est donc toi, — lui dit Louis XIII, — qui as eu la lâcheté...

— Le mot est dur, sire.

— Tais-toi, bandit! quand on attente à la vie d'une femme...

— Cette femme intéresse donc vivement Votre Majesté, sire?

Le roi rougit et murmura :

— L'effronté coquin! — Il reprit : — Quel motif t'a poussé à ce crime? Tu n'as sans doute été qu'un agent...

— Maladroit, — interrompit Gorju avec un soupir.

— Qui t'a donné l'ordre?...

— Si je l'avoue, garantissez-vous ma sûreté, sire?

— Tu fais des conditions au roi, ribaud?

— Je suis aux gages de M. le maréchal d'Ancre, et, si j'accusais mon maître...

— Tu payerais pour lui ; tu serais pendu.

— Je m'en doutais. Le poisson est trop gros pour votre filet, sire. Votre colère n'ose remonter jusqu'à lui. Mais prenez garde, s'il me réclame...

— Je lui rendrai ton cadavre. Il y aura eu erreur. Comme tu auras été interrogé, jugé et condamné par le roi, Concini ne demandera pas d'autres explications.

Gorju pâlit et perdit un peu de son effronterie :

— Votre Majesté réfléchira, — dit-il d'un ton doucereux, — qu'un serviteur n'est pas coupable pour avoir exécuté l'ordre de son maître. Elle me pardonnera.

— Non. La justice avant tout, — dit Louis XIII.

Gorju le regarda fixement :

— Eh bien! si vous ambitionnez le surnom de roi juste, pourquoi donc, sire, laissez-vous impunis les meurtriers de votre père?

Le roi et M. de Luynes tressaillirent. Le roi se leva de son fauteuil, le visage en feu :

— Misérable! comment oses-tu prononcer des paroles si hardies? Ravaillac n'a-t-il pas été exécuté en place publique?

Gorju sourit :

— Oh ! parce qu'il l'a bien voulu, le pauvre homme. Bras d'acier, mais tête faible. Les occasions de s'échapper du Châtelet ne lui ont pas manqué. Il a refusé d'en profiter. Ce n'était pas un assassin, mais un martyr, un maniaque de dévotion. Il n'était pas plus le vrai coupable que je ne le suis aujourd'hui ; mais les vrais ne se laissent jamais prendre, eux.

Le roi se tut. Il n'osait continuer ce monstrueux interrogatoire, effrayé des révélations sortant, comme des tonnerres, de cette bouche vile et infâme. Mais M. de Luynes se sentant sur la trace d'un secret qui pouvait achever la grandeur de sa fortune, et n'étant pas re-

tenu, comme le roi, par des pudeurs secrètes de famille, M. de Luynes dit avec calme à Gorju :

— Tu répètes comme un perroquet les propos des halles, les soupçons ramassés dans les ruisseaux et qui ne peuvent s'étendre plus haut.

Gorju haussa les épaules :

— Je ne parle pas des assassins du roi Henri comme un chansonnier de carrefour, monsieur de Luynes. — Et s'élançant vers le roi : — Je les connais, sire.

Louis XIII tressaillit.

— Oses-tu mentir si effrontément devant moi et te jouer à ce point de mon indulgence? La question me fera justice de tes hâbleries.

— Je ne mens pas, sire.

— Nomme donc ces grands coupables, — dit le roi en frissonnant.

— Jamais, sire...

— Ah! misérable, tu me trompais donc!

— Jamais, — reprit Gorju avec sang-froid, — à moins que vous ne me donniez votre parole royale de m'accorder la vie sauve.

Louis XIII, ému, agité, saisi d'une horreur profonde, se promena dans le cabinet d'un pas chancelant. Puis, se tournant vers M. de Luynes :

— Albert, laisse-moi seul avec cet homme, — dit-il d'une voix hésitante.

— Seul avec ce patibulaire bandit, sire?

— Crois-tu donc que j'aie peur, Albert? — Et, d'un geste, il lui ordonna d'obéir. — Oh! nul autre que moi ne doit entendre ce qu'il va me dire, et si mon meilleur ami assistait à cet entretien, sa vie serait en danger, Albert.

M. de Luynes se retira.

Je vais garder la porte du cabinet avec Marsillac et Tronçon, sire. Dès que vous élèverez la voix, j'entrerai.

A peine fut-il sorti, Louis XIII retomba accablé dans son fauteuil et murmura d'un ton sombre :

— Quels sont les vrais coupables?

— La Galigaï et son mari. Ils ont soufflé le feu, ils ont inspiré l'idée du crime, ils ont cherché l'homme qui devait l'exécuter.

— L'homme? Dis le démon! — reprit le roi. — Ah! ma haine était donc juste. Je respire comme si tu avais soulevé une montagne qui écrasait ma poitrine. Mais étaient-ils seuls?

— Non, sire.

— Nomme donc leurs complices. Tu as juré de ne me rien cacher, et ta vie dépend de ta franchise.

— M. le duc d'Épernon a fourni l'homme, moi je n'ai fourni que le couteau.

— Ah! — s'écria le roi avec un regard radieux, en joignant ses mains comme pour une prière, — voilà donc tous nos ennemis. Soyez loué, mon Dieu! et pardonnez-moi mes soupçons impies qui montaient si haut... — Il fixa ses yeux ternes sur Gorju : — Ainsi, tu m'as avoué toute la vérité? Tu jures sur ta vie éternelle...

Gorju recula :

— Je n'oserais jurer, sire.

— Te reste t-il encore quelques noms plus obscurs à me dénoncer?

Gorju trembla de tous ses membres.

— Un plus illustre, plus auguste et plus redouté que tous les autres, Majesté.

Louis XIII se leva :

— Tais-toi, misérable! Prends garde au nom qui va sortir de tes lèvres. Cependant il est étrange que tous ces valets et cet ami du roi aient osé à eux seuls... Quel est donc ce dernier complice? Parle, je le veux!

— C'est votre mère, sire, — dit Gorju en reculant.

— Tu mens, infâme! — dit le roi qui s'avança vers lui avec un geste menaçant.

— Sir je l'atteste au nom de Dieu!

— Les preuves! les preuves! — répéta Louis d'une voix rauque. — Malheur à toi si tu n'as pas de preuves!

— Souvenez-vous de votre parole royale, sire.

— Les preuves ! les preuves !

— Je les ai en mains, mais si je les livre...

— Les preuves, bandit ! Prends-tu donc le roi de France pour un parjure ? Les preuves ! car seul je dois les connaître et je veux les anéantir.

— J'ai servi le duc d'Épernon et j'ai servi le maréchal d'Ancre, — répliqua l'abbé des Pauvres avec un sourire sinistre, — et je me suis payé mes gages avec trois morceaux de papier que j'ai cousus dans la doublure de mon pourpoint.

— Donne !

Gorju déchira la doublure et en retira une lettre :

— Voici le billet adressé par Concino Concini à M. le duc d'Épernon.

Le roi lut à voix basse, laissant échapper des lambeaux de phrases qui le frappaient : « Nous remuons dans son cœur l'ambition, la jalousie, la vengeance... L'idée de sang mûrit... En Guyenne, vous trouverez un de ces soudards de goupillon qui prient saint Jacques Clément... un ligueur qui ait envie d'être canonisé... »

— Horrible ! — dit Louis XIII après avoir achevé.

— Voici la réponse de M. d'Épernon, — continua Gorju.

Le roi lut : « J'ai trouvé l'homme. Moine par la tête, il a des visions, il a le bras d'un boucher. Sans feu ni lieu, il cherche une place au ciel. Pour lui le roi est un huguenot, et la Ligue a dit : Il est bon de tuer les rois huguenots. »

— Et ce d'Épernon m'a baisé la main ! — murmura Louis XIII avec un geste de dégoût. — Mais ces lettres infâmes n'accusent pas ma mère. Il s'agit de vagues suggestions. Les Florentins l'ont irritée contre son mari, mais elle n'a pas su, elle n'a pas voulu, elle n'a pas ordonné le crime. Tu vois bien que c'était un mensonge.

— Vous m'avez promis la vie sauve, sire. Eh bien ! lisez ce dernier billet ; il n'y a que deux lignes sans

signature, mais terribles, et vous reconnaitrez l'écriture.

Le roi le saisit d'une main tremblante et lut :

« Duc d'Épernon, comptez sur celle qui sera bientôt toute-puissante pour la fortune de ses amis. »

Louis chancela sur ses jambes, et Gorju s'avança pour le soutenir :

— Ne me touche pas, maudit, toi qui as fourni le couteau à l'homme, — dit-il avec des yeux égarés. — Va-t'en! va-t'en!

— Suis-je réellement libre, sire? — s'écria Gorju avec un mouvement de joie.

Le roi s'appuya au dossier du fauteuil et appela d'une voix vibrante :

— Albert! — M. de Luynes parut à la porte du cabinet. — Faites conduire cet homme au logis de votre frère Cadenet, — poursuivit le roi, — et qu'il y soit gardé à vue. Je lui ai promis la vie sauve; mais, s'il tente de s'échapper, qu'on le tue comme un chien.

L'ordinaire s'inclina, et Gorju fut aussitôt emmené par Marsillac et Tronçon, chargés de lui servir de gardes du corps. Chemin faisant, il fit sur sa situation quelques réflexions judicieuses qui aboutirent à le convaincre qu'une prompte fuite pouvait seule le soustraire à un emprisonnement perpétuel au fond de quelque bastille d'État. Il résolut de profiter du premier embarras de foule ou de voitures qui se présenterait pour se délivrer de son incommode et honorable escorte.

L'occasion sembla s'offrir d'elle-même sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois, encombrée par les fidèles qui sortaient de l'église. Les pages et les laquais, les chevaux des gentilshommes, les litières des dames, les chaises à porteurs des vieillards, les cris des vendeurs d'images, les psalmodies des mendiants aveugles qui assiégeaient la porte de l'église, toute cette cohue bigarrée et bruyante favorisait une tentative de ce genre. Tandis que Marsillac retournait ta tête pour

suivre de l'œil une jeune femme encapuchonnée dans sa mante, et que Tronçon menaçait un apprenti à l'air niais qui venait de le coudoyer, Gorju se glissa comme une couleuvre sous le ventre d'un cheval magnifiquement harnaché, se perdit au milieu de la foule et se dirigea vers l'église. Les cris de ses deux gardiens augmentèrent le tapage et la confusion. On cria : Au voleur! au tire-laine! Et le gueux gagnait du terrain.

Malheureusement pour lui, à peine atteignait-il le porche, qu'il s'arrêta un instant à regarder deux dames qui faisaient pieusement l'aumône à un vieil aveugle courbé sur son bâton et psalmodiant les litanies d'usage. L'aspect de ce groupe sembla étourdir l'abbé des Pauvres, comme une vision extraordinaire surgissant par miracle pour lui barrer le chemin de la délivrance. Ses crimes prenaient une forme vivante pour faire obstacle à son salut, mais il entendit résonner à ses oreilles la voix de Marsillac et de Tronçon qui fendaient la cohue. Rappelé à l'instinct du danger, il poussa brutalement l'aveugle pour s'ouvrir un passage.

Tristan, car vous avez déjà reconnu notre pèlerin de Rome, se raccrocha en trébuchant au manteau du fugitif, qui, furieux d'être retenu, voulut lui arracher son bâton, malgré les murmures des spectateurs de cette scène. L'aveugle résista, se débattit, et, en essayant de se défendre, il frappa l'agresseur à la tempe du bout ferré de son arme de mendiant. Gorju tomba, et son sang rejaillit sur les dames de Thornstein.

— Notre besogne est faite, — dit froidement Marsillac à son compagnon ; — mais ce drôle pourrait se livrer à quelqu'intempérance de langue ; ne quittons pas la place.

— Malheureux ! — s'écria Christine à l'aveugle d'une voix profondément altérée, — vous avez tué cet homme.

Tristan laissa tomber son bâton et joignit les mains avec une expression d'angoisse.

— Y a-t-il donc un Dieu là-haut? — murmura Gorju

en fixant un regard vitreux sur le groupe qui l'entourait. — Est-ce le hasard ou la Providence qui a dirigé le bâton de cet aveugle? Pourquoi ceux dont j'ai troublé la vie viennent-ils se réjouir de ma mort? Oh! ne te lamente pas, Tristan, tu t'es vengé; le ciel est juste!

— Que parle-t-il de vengeance? — dit l'aveugle étonné. — Je n'ai pas d'ennemis et ne veux me venger de personne.

Gorju essaya de redresser sa tête ensanglantée :

— As-tu oublié Jean le Roux, le rebouteur, le sorcier, le valet infidèle qui aimait ta femme, bon Tristan? — demanda-t-il d'une voix sifflante. — L'aveugle et la baronne Ulrique poussèrent un cri terrible. Gorju ferma les yeux. — Je meurs, Tristan, indigne de pardon et de miséricorde. Jean-le Roux a fait du noble et heureux baron un mari jaloux, un aveugle, un mendiant. L'abbé des Pauvres a outragé de son amour pervers la fille de l'aveugle, la fille de la chaste femme qu'il avait calomniée... Maintenant je vois la mort me toucher les lèvres, et, derrière elle, je vois marcher mes crimes qui portent témoignage contre moi. Ombre du marquis Gaspard, grâce! Ombre de Henri, pitié! j'ai vendu le couteau, mais je n'ai pas frappé. Ma bouche se dessèche comme si les tisons de l'enfer la brûlaient déjà. J'ai soif, Tristan, de l'eau! J'ai horreur de mes blasphèmes et je voudrais prier... mais je ne sais plus. Priez pour moi, vous tous que j'ai offensés!

Le râle de l'agonie entrecoupait ses paroles et finit par les rendre confuses, indistinctes, semblables à des sanglots, tandis que Christine, éperdue, baisait le visage flétri du vieillard et le baignait de ses larmes en murmurant pour la première fois ce doux nom :

— Mon père!...

Tronçon et Marsillac se hâtèrent de transporter le moribond dans la sacristie, et ne permirent qu'à Tristan et aux dames de Thornstein d'y pénétrer avec eux.

L'aveugle ne pouvait croire à son bonheur. Son passé de misères s'effaçait comme un nuage, et sa jeunesse

radieuse lui semblait ressusciter sous les doux baisers de ces deux anges dont la voix, tendre comme une caresse, enivrait son cœur de joie, d'amour et de doux orgueil. Raconter les transports, les souvenirs, les regrets, les espoirs qui furent échangés entre Tristan, Ulrique et Christine, à la suite de la confession de Gorju, serait une tâche au-dessus de mes forces.

Une heure après ces événements, le roi, malgré les instances de M. de Luynes, fit demander à sa mère une audience dont les résultats furent tout différents de ceux qu'il espérait.

Marie de Médicis était encore couchée lorsque son fils entra dans sa chambre, suivi du baron de Vitry, son capitaine des gardes, qui se tint respectueusement à la porte.

— Quelle affaire importante vous rend si matinal, sire? — demanda la reine mère en étouffant un bâillement; — vous ne ménagez pas assez votre santé, et vous trangressez bien facilement les lois de l'étiquette.

Louis la regarda d'un air tendre et soumis :

— Vous êtes belle, ma mère, et vous êtes bonne; pourquoi vous éloignez-vous de moi? pourquoi me reléguer dans un coin du palais, où je suis exilé de vos caresses et de votre affection? La Galigaï envahit votre cœur tout entier; elle vous détourne de moi.

Marie de Médicis parut irritée de ces reproches comme d'un outrage :

— Êtes-vous jaloux de cette pauvre amie, qui m'est si dévouée, mon fils? Vous devriez l'aimer pour les services qu'elle nous rend, et pour les tracas de politique dont elle vous allége le fardeau. Mais vous écoutez vos plats flagorneurs, qui, dans leur sotte importance, croient aussi facile de diriger l'État que le vol d'un faucon.

— Que les Concini prennent tout, ma mère, argent, places, gouvernements, mais qu'ils ne vous empêchent pas de m'aimer. Je suis faible et malade, vous le savez,

madame, et je me souviens de mon père, qui jouait si complaisamment avec moi, oubliant les ambassadeurs et les dépêches. Il était bon pour sa famille comme pour son peuple, le grand Henri.

— Il m'a fait bien souffrir! — murmura Marie de Médicis en évitant le regard de son fils.

— Mon père était un héros, un foudre de guerre, un grand politique, un joyeux compagnon, n'est-ce pas, madame?

— C'était un triste mari, monsieur mon fils, — dit-elle d'une voix glacée.

— Mais n'étiez-vous pas fière d'être la femme de ce petit prince qui avait conquis un si grand royaume?

— Je suis Italienne, et je me consumais dans les jalousies d'un veuvage anticipé. Henri était un dieu pour les autres, c'était un démon pour moi.

— Ainsi, vous lui préfériez ces cupides parvenus, qui gâtaient vos vertus et vous irritaient contre mon père? Le trône a déchu sous eux, madame.

— J'aime ceux qui m'ont aimée et servie; leur grandeur est mon œuvre. C'est la noblesse factieuse qui a déchu sous eux, mon fils.

— Vous ne les abandonnerez donc pas?

— Jamais!

— Vous les défendez contre la noblesse, le parlement, le peuple, la France entière?

— Contre vous-même, qui êtes le roi, mon fils. Je tomberai avec eux plutôt que de les renvoyer. Dites cela à ce petit de Luynes, que Concini a placé près de vous, et qui vous apprend à la fois à dresser des pies-grièches et à haïr Concini.

— Il le saura, ma mère, dit doucement Louis XIII.

Marie de Médicis sentit la colère s'amasser dans son cœur :

— N'oubliez pas, sire, que je vous demande le renvoi de cet ingrat, celui de monsieur de Vitry, de Montpouillan, de Marsillac, de tous ces insectes parasites qui rampent sous le pied de Concini et le piquent au talon.

Avouez que vous leur servez de porte-voix, sire. — Louis XIII ne répondit que par un sourire forcé. —Vous n'hésiterez donc pas à me sacrifier vos fauconniers, si vous m'aimez, mon cher fils! — ajouta la reine avec une expression de tendresse.

Louis XIII lui baisa la main :

— Vous verrez bientôt si je vous aime, madame, et si je recule devant les plus rudes obstacles quand il s'agit de votre gloire et de ceux qui ont osé y toucher. Il y a longtemps que vous ne m'avez embrassé, ma mère.

La reine triomphait; elle se laissa embrasser et profita de l'expansion singulière de son fils pour ajouter :

— Voyez comme ce pauvre Cóncini est bon! il vous a rendu mademoiselle de Thornstein.

Louis XIII resta impassible :

— C'était votre lectrice, madame; mais si vous l'exigez, elle quittera la cour.

— Pourquoi donc? C'est une jolie fille; elle pourra vous distraire de vos humeurs noires, quand je serai empêchée par les affaires graves de l'État.

L'esprit rigide du roi fut révolté de cette ironie légère. Cependant il ne se permit aucune réflexion, et, après avoir pris tendrement congé de la reine mère, il se retira, suivi du baron de Vitry.

Dans l'antichambre, le capitaine des gardes sentit une main s'appesantir sur son épaule. Il se retourna et vit le maréchal d'Ancre, qui le salua avec un de ces cauteleux sourires italiens, présage de tempête.

— Monsieur le baron, — dit gracieusement Concini, je suis de retour au Louvre et tout prêt à vous donner satisfaction.

Vitry se troubla :

— Le roi m'a défendu de me battre avec vous, monsieur le maréchal.

Le Florentin haussa les épaules.

— Avez-vous beaucoup prié Sa Majesté pour obtenir une si rare faveur, monsieur de Vitry?

Le baron devint pourpre et porta la main à la garde de son épée.

— Allons donc! un peu de vergogne, *per Dio!* capitaine des gardes, vous devez l'exemple. Vous me traitez d'étranger; montrez à vos amis ce que vaut l'épée d'un vrai Français.

— Je ne puis me battre, — répliqua sourdement Vitry, — c'est une lâcheté de me provoquer.

Les courtisans se groupaient autour d'eux et s'étonnaient de l'étrange humilité de ce grand pourfendeur, renommé pour son brutal courage.

Concini lui-même avait peine à cacher sa surprise :

— Le prétexte est ingénieux, monsieur le baron. Vous insultez les gens, et vous refusez de croiser le fer avec eux. Si pourtant je châtiais votre insolence de nouveau, pousseriez-vous la soumission...?

— Me croyez-vous un lâche? — s'écria Vitry.

— Vous me forcez, monsieur, à perdre la bonne opinion que j'avais de vous.

— Insultez-moi donc, mais j'obéirai au roi.

Concini ressentit une vague terreur en voyant le capitaine des gardes s'entêter dans cette déférence incompréhensible et honteuse aux ordres d'un prince adolescent, sans prestige, sans pouvoir, sans volonté.

Les courtisans s'empressaient autour des deux adversaires. Quelques-uns s'offensèrent de la patience du baron :

— Il faut te battre, Vitry, — dit l'un.

— Veux-tu te déshonorer? — dit un autre.

— Perdre ton emploi?

— Te faire chasser du Louvre?

— Nous forcer à détourner la tête quand tu voudras nous donner l'accolade?

Et mille autres observations.

— Vous entendez vos amis, — ajouta le maréchal d'Ancre. Et comme le baron gardait un morne silence, il lui arracha son épée et la brisa sur son genou en disant : — Voilà ce que je fais de l'épée d'un poltron qui

ne sait pas s'en servir! — On connaissait l'humeur terrible de Vitry; sans doute il allait souffleter le Florentin. Vitry baissa la tête. — Décidément vous êtes malade, monsieur, dit le maréchal, — mais d'une maladie bien difficile à guérir. Et on confie la garde du roi de France à un tel homme! Oh! il ne me plaît pas qu'un Vitry soit plus longtemps maître du Louvre.

Lorsque Vitry leva les yeux, tous les courtisans s'étaient écartés de lui comme d'un lépreux. Une pâleur verte couvrait son visage. Brantes, Cadenet, Tronçon et Marsillac le regardaient eux mêmes avec stupéfaction :

— Pourquoi n'avoir pas profité de cette heureuse occasion pour nous débarrasser du Conchine, — dit Tronçon avec un geste de matamore.

— Le roi l'a défendu, messieurs,— répliqua Vitry en souriant; — or, j'obéirai toujours et en tout au roi. N'est-ce pas lui qui donne les bâtons de maréchaux?

Puis, sans rien ajouter à ces paroles mystérieuses, il s'empressa de rejoindre Louis XIII, qui apprit bientôt par ses familiers la stérile provocation du favori de sa mère. Il ne témoigna aucun mécontentement de la conduite de son capitaine des gardes, mais lui ordonna de coucher dans la chambre qui précédait sa chambre à coucher.

Le lendemain matin, Concini se rendit au Louvre pour saluer la reine, suivi de son brillant et nombreux cortége de lâches à mille francs. Il arriva devant la porte qui était en dehors des fossés. Le guichet seul restait ouvert; mais bientôt les deux battants de la grande porte roulèrent sur leurs gonds. Trente et quelques gentilshommes qui précédaient le maréchal d'Ancre s'élancèrent d'abord sur le pont, et celui-ci y pénétra à son tour, suivi d'une dizaine d'autres. En cet instant, la tête du cortége fut refoulée. La garde montante qui occupait le Louvre en obstruait l'entrée. Concini s'arrêta, non sans donner un signe d'impatience.

— Place! place! — cria Vitry, qui accourait en toute hâte sur le pont, escorté de tous les familiers du roi, à

l'exception de monsieur de Luynes! — place! — continua-t-il en étendant son bâton d'ordonnance, comme s'il eût dû préparer le passage du roi. Un homme du haut du donjon venait de tourner trois fois son chapeau en l'air : c'était un signal. Vitry arriva facilement jusqu'au maréchal et lui posa la main sur l'épaule : — Monsieur, — dit-il brusquement, — le roi m'a ordonné de m'assurer de vous.

— De moi! — s'écria Concini terrifié en portant la main à la garde de son épée.

— Oui, de vous, mort-Dieu!... répliqua le capitaine des gardes.

Trois coups de pistolet partirent au même instant, et le maréchal d'Ancre tomba mort, au milieu d'une rumeur de surprise et d'épouvante, le long du parapet de pierre du pont tournant, la poitrine saignante, les bras étendus, le visage tourné vers le ciel avec une expression audacieuse et altière. On prit aussitôt son épée, son écharpe et son manteau. Quelques courtisans lui crachèrent à la figure; d'autres lui écorchèrent les mains des éperons de ses bottes, et tous coururent offrir leurs félicitations au jeune roi, qui changeait de tutelle. Vitry avait, le premier, annoncé la bonne nouvelle à Louis XIII et à monsieur de Luynes :

— Il n'y a plus de maréchal d'Ancre, — dit ce dernier avec un air de satisfaction, — mais il y aura, j'espère, un maréchal de Vitry.

Léonora Galigaï fut arrêtée par le meurtrier de son mari, emprisonnée, jugée, condamnée comme sorcière, puis conduite en chemise dans un tombereau et exécutée en place de Grève. Le corps de Concini fut traîné dans les rues, accroché par les pieds à une potence au bout du pont Neuf, rejeté dans les ruisseaux à la lueur des torches, déchiré par les ongles et les dents des cannibales de la populace, et des morceaux de ses membres furent offerts et achetés à prix d'argent.

Grâce à François Perrier, Zorah parvint à s'échapper de l'hôtel du maréchal avant qu'une multitude forcenée

l'eût mis à sac et à pillage ; mais le jeune peintre ne put l'empêcher de recommencer sa vie vagabonde et indépendante. Elle quitta, quelques jours plus tard, le logis des dames de Thornstein, et, de tous les personnages de cette histoire, Jacques Callot seul la revit une fois, appuyée contre un pilier, le jour de son mariage, dans l'église de Saint-Epvre, à Nancy. L'œuvre de ce célèbre graveur contient plusieurs portraits ressemblants de cette mystérieuse bohémienne.

François Perrier, qui avait conçu une horreur profonde de l'assassinat politique du maréchal d'Ancre, ne voulut pas rester à la cour et y grandir sous le patronage de monsieur de Luynes. Il retourna à Rome, où il poursuivit ses études en compagnie de Callot et de Claude Lorrain, et où le bonhomme Tristan le rejoignit bientôt avec sa femme et sa fille. Le jeune Bourguignon devint un peintre distingué, sans atteindre à la glorieuse renommée de ses compagnons de voyage, et épousa, cinq ans plus tard, mademoiselle de Thornstein, qui conserva, comme Diane de Poitiers, sa merveilleuse beauté jusqu'à un âge assez avancé. Quoique la fière Christine n'eût jamais voulu reparaître à la cour de Louis XIII, le souvenir de ce prince lui resta fidèle, et pendant toute la durée de ce règne, une protection invisible veilla sur elle, malgré toutes les vicissitudes politiques qui troublèrent l'âme chétive et morose du fils de Henri le Grand.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

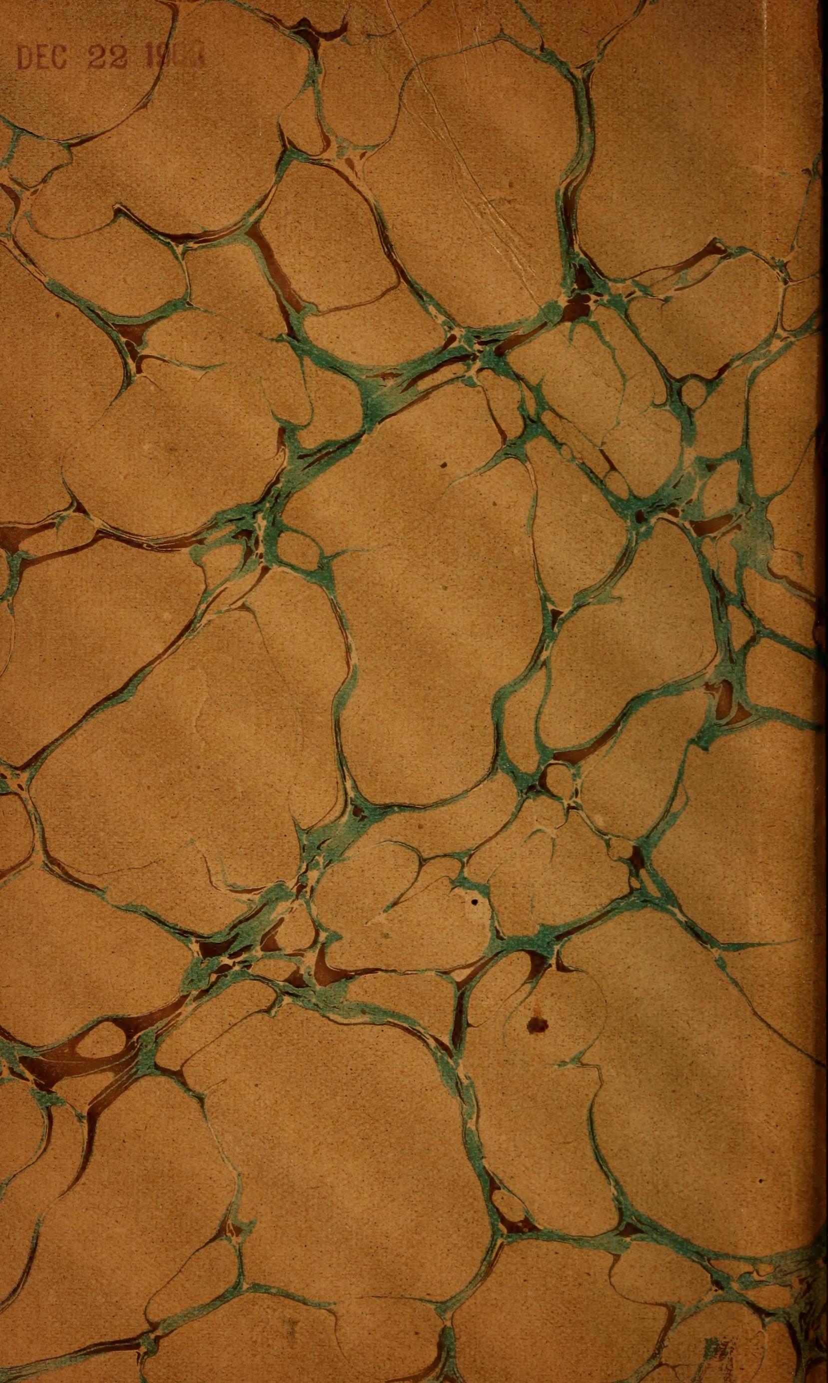
LA FILLE DE L'AVEUGLE

DEUXIÈME PARTIE

LE MARÉCHAL D'ANCRE

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.


DEC 22 19

